This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

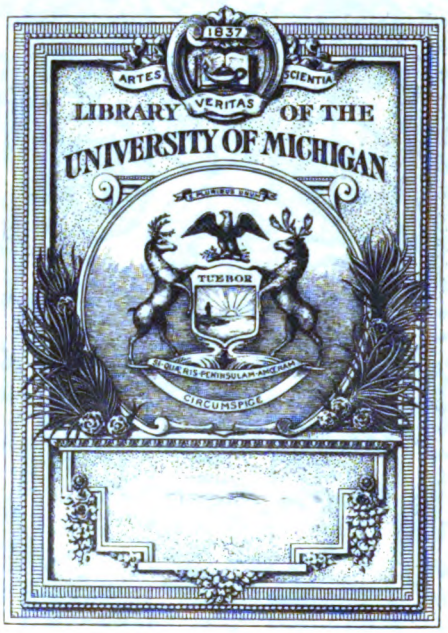
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,179,827

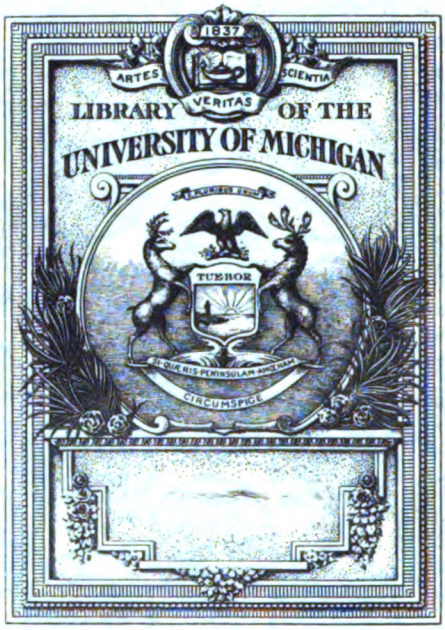
Digitized by Google



Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google



Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Digitized by Google

1457

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXV
JANVIER-JUIN 1927

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE (VIe)

1927
Tous droits réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.— TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

Pages.

Bosser (G.). — La véritable origine de Carmona et les découvertes archéologiques des Alcores 285

Boyancé (P.). — Sur quelques vers de Virgile 361

Bréhier (L.). — Les églises rupestres de Cappadoce 1

Couissin (P.). — Les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains 138, 301

Favret (Abbé). — La nécropole hallstattienne des Jogasses à Chouilly (Marne) 326

Forrer (R.). — Les deux sœurs Eponas découvertes dans la cathédrale de Strasbourg, en 1924. 97

Hertz (Mme A.). — L'emploi du bronze dans l'Orient classique 48

Hoorn (G. van). — L'idole de Dionysos Limnaios 104

Massoul (Mme M.). — Emploi du silex taillé à l'époque gallo-romaine (La Tène III). 84

Picard (Ch.). — La Crète et les légendes hyperboréennes 319

Reinach (S.). — *Jactus Lapilli* 121

Thouvenin (G.). — Le fief d'Anguitard à Poitiers. Essai de toponymie historique 177

Digitized by Google

III. — TABLE DES PLANCHES

I-IV. — La fête des Anthestéries sur les vases à jeux d'enfants.

Le Gérant : PARDOUX.

6187-27. — Tours, Imp. ARRAULT et Cie.

Digitized by Google

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

Besnier (M.). — Revue des publications épigraphiques. 347
Boiteux (L.). — L'épitaphe de sainte Agathe sur les cloches antiques . . 264
Cagnat (R.). — Revue des publications épigraphiques. 347
Couissin (P.) — Les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains (*suite et fin*). 43
Deonna (W.). — L'ornementation des lampes romaines. 233
Favret (P.). — La nécropole hallstattienne des Jogasses à Chouilly (Marne) (*suite et fin*) 80
La Coste-Messelière (P. de). — A Delphes : le fronton Est du Temple archaïque 33
Lefèvre (L.-E). — Le Calendrier-Zodiaque du portail royal de Chartres et les influences mithriaques. 207
Létienne (A.). — Les portails romans de la Basse-Normandie. 147
Reinach (Th.). — La Charte ptolémaïque de Cyrène 1
Tolstoï (J.). — Un miracle d'Achille dans l'île Blanche. 201

Le Gérant : PARDOUX.

6304-28 — Tours, Imprimerie Arrault et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

MAY 1 7 1927

PRINCIPAL KEY
GENERAL LIBRARY
UNIVERSITY OF MICH

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXV

JANVIER-MARS 1927

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VIe)

1927

Tous droits réservés.

Digitized by Google

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

Pages

Les églises rupestres de Cappadoce et leur témoignage, par L. Brehier. . . 1
L'emploi du bronze dans l'Orient classique, par Mme A. Hertz 48
Emploi du silex taillé à l'époque gallo-romaine (La Tène III), par Mme M. Massoul. 84
Les deux sœurs Eponas découvertes dans la cathédrale de Strasbourg en 1924, par R. Forrer 97
L'idole de Dionysos Limnaios (Planches I-IV), par G. van Hoorn 104
Jactus Lapilli, par S. Reinach 121
Les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains, par P. Couissin. 138
Le fief d'Anguitard à Poitiers. Essai de toponymie historique, par G. Thouvenin. 177
Bulletin de l'Académie des Inscriptions. 192
Variétés : La miniature byzantine 212
Nouvelles archéologiques et Correspondance : Edouard Naville. — Clément Huart. — Jan Six. — Henri Sottas. — Ernest Grosse. — Léon Maître. — Hippolyte Fierens-Gevaert. — Sir Charles Warren. — Hommage à Ersilia Lovatelli. — Hommage à Svoronos. — Une scène de chasse préhistorique dans la caverne de Montespan (Haute-Garonne). — La date du Magdalénien. — Les prétendues fouilles de Spiennes. — A Minorque. — Ce qui a été écrit sur les fouilles de Glozel. — Le gisement de Glozel. — M. Elliot et l'alphabet de Glozel. — Glozel et l'époque de Latène. — La tombe de Toutankhamon. — Nouvelles découvertes à Ur. — Le blé à Kish vers 3500 avant J.-C. — Découverte de Hazor. — Fouilles à Sichem. — Fouilles de Beisan. — Fouilles à Jérusalem. — Ulysse et l'astronomie. — Le tremblement de terre en Crète. — Encore l'Atlantide. — Les glaives anthropoïdes à antennes. — Les origines de la statuaire grecque. — Dans les anciennes écuries royales d'Athènes. — Où est ce pugiliste ? — Alexandre à l'oasis d'Ammon. — La campagne d'Alexandre en Inde. — Un tableau d'Apelles. — Apollonios, fils de Nestor, Athénien. — La nécropole de Spina. — Les maisons romaines d'Ostie. — Une nouvelle mosaïque d'Orphée. — Une fresque romaine en Grande-Bretagne. — Les dernières fouilles de Vaison-la-Romaine. — Tauroentum. — Encore Sainte-Reine. — Les fouilles de Trèves. — La poterie à reliefs de Salzbourg. — Une sépulture romaine à Nîmes. — Vinronium. — En Russie méridionale. — Le relief byzantin d'Heiligenkreuz. — A propos des Bibles catalanes. — Andrea Salaino. — Une fresque chinoise. — Éléphants en Amérique. — Le psaume XIX. — Claude et les Juifs alexandrins. — Le Josèphe slave. — Mommsen et Fustel. — La vente Frœhner. — « Guillemets omis ». — Opinions téméraires. 216
Bibliographie : James Henry Breasted. — Genava. — Scoala Romana din Roma. Recueil Gébélev. — Dr G. Contenau. — Ch. Picard. — G. Nicole. — Dr P. Richer. — Ernst Moessel. — Lewis Spence. — D. G. Hogarth. — J. P. Harland. — Marthe Oulié. — C. F. Lehmann-Haupt. — F. A. Schæffer. — Luis Pericot y Garcia. — D. G. Hogarth. — J. Rendel Harris. — F. Durrbach. — Aug. Jardé. — Sardis. — Sir Charles Walston. — Antonios Keramopoullos. — Helmut Berve. — Alda Levi. — G. T. Rivoira. — J. A. Placé. — G. Buonamici et A. Neppi Modona. — Antonio Cavallazzi. — E. Butavand. — G. A S. Snijder. — Francis W. Kelsey. — Salvatore Aurigemma. — G. F Hill. — A. M. Tallgren. — Société hist de Compiègne. — Marie Durand-Lefebvre. — A. Conil. — E. Espérandieu. — Dr G. Charvilhat. — P. Paris et V. Bardaviu Ponz. — W. Neuss. — L. Halphen. — Nils Aoberg. — J. Ebersolt. — Ch. Diehl. — A. Delatte — M. Aubert. — J. Babelon. — J. Meurgey. — G. Bals. — Pietro Toesca. — G. Hulin de Loo et Ed. Michel. — G. Poisson. — G. Belot, Marie Hollebecque, J. Toutain, Ch. Guignebert, Ad. Lods. — O. Weinreich. — A. Causse. — P. Humbert. — H. Idris Bell. — A. Drews. — G. A. van den Bergh van Eysinga. — P. Monceaux. — Et. Gilson. — Euripide — Fr. Boll. — Aristote. — David Moore Robinson. — Q. Curtius Rufus. — A. Darby Nock. — Dr J. Stern. — Annuaire des Musées nationaux. — L. Hautecœur. — P.-J. Angoulvent. — Verzeichniss der verkaeuflichen Gipsabguesse. — L. Finot, H. Parmentier, V. Goloubev. — K. Hamada et S. Umehara. — Hartley Burr Alexander. — P. Lavedan 246

Conditions de l'abonnement pour l'année 1927

Pour Paris. Un an..... 80 fr. » Pour les départements. Un an. 80 fr.
Un numéro..... 25 fr. » Pour l'étranger. Un an..... 100 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.

Digitized by Google

LES ÉGLISES RUPESTRES DE CAPPADOCE
ET LEUR TÉMOIGNAGE[1]

Il n'est guère d'ouvrage relatif à l'art byzantin, datant des quinze dernières années, qui n'ait fait une large place aux peintures rupestres de Cappadoce. Malheureusement, les renseignements précieux recueillis par ceux qui les avaient découvertes et explorées — Rott en 1906, le R. P. de Jerphanion en 1907, 1911, 1912, H. Grégoire en 1907 — étaient dispersés dans des notes et articles d'un caractère parfois sommaire. Sans doute d'assez nombreuses reproductions de ces peintures avaient été publiées et, dans son beau livre sur l'*Iconographie de l'Évangile*, G. Millet avait montré toute la valeur de leur témoignage. Il restait cependant à publier le livre d'ensemble sans lequel on ne pouvait formuler sur ces peintures que des conclusions provisoires et incomplètes. Le R. P. de Jerphanion avait écrit et illustré ce livre que la Faculté orientale de Beyrouth devait éditer. Le premier fascicule allait paraître lorsque la guerre de 1914 éclata. L'édition, laissée à l'abandon, fut retrouvée après l'armistice, inutilisable. Le R. P. de Jerphanion, qui avait pu heureusement mettre à l'abri ses notes, ses carnets de voyage et ses clichés, dut recommencer entièrement son travail : grâce au concours du Service des Antiquités du Haut-Commissariat français de Syrie et de l'Académie des Inscriptions, il a pu le mener à bon terme, et la publication du premier fascicule,

1. Guillaume de Jerphanion, *Une nouvelle province de l'art byzantin, les églises rupestres de Cappadoce.* Texte. Tome premier (première partie), LXIII-297 pages, 1 vol. in-4°. — Planches. Premier album, 69 planches (cartes, aquarelles, photographies, dessins), 1 vol. in-folio. Paris, Paul Geuthner, 1925 (Haut-Commissariat de la République française en Syrie et au Liban; *Bibliothèque archéologique et historique*, tome V).

Digitized by Google

accompagné d'un atlas luxueux [1], nous donne l'espoir de posséder bientôt la description scientifique complète de cette « nouvelle province de l'art byzantin », ainsi que l'appelle justement l'auteur.

Les lecteurs les plus difficiles seront satisfaits par la méthode consciencieuse et rigoureuse qui a présidé à ce travail : ce n'est pas seulement par ses descriptions à la fois précises et vivantes, c'est aussi par ses magnifiques photographies, par les deux cartes et les plans d'églises qu'il a dressés lui-même, par les belles aquarelles d'Ernest Mamboury, qui l'a accompagné dans son voyage de 1911, par les dessins remarquables dus, soit à lui-même, soit à des artistes de grande valeur — Tito Ridolfi, Philippe Burnot, Giorgio Guidi — qu'il a réussi à nous mettre littéralement sous les yeux les étranges monuments qu'il a explorés non sans de grandes difficultés et dans des conditions parfois précaires. Si l'on veut en avoir quelque idée, on peut lire le récit très sobre qu'il fait (p. 242) de son ascension périlleuse d'une chapelle située près de Qeledjlar, transformée en pigeonnier *(qouchlouq)*, et où il dut se faire hisser à l'aide de cordes. Après « une longue ascension dans l'obscurité, dans la poussière et dans « le guano », il parvint jusqu'à l'ancienne église encombrée de poutres, et là il lui fallut se hâter de prendre des notes et des photographies; « car le propriétaire exigeait que l'on sortît avant le retour des oiseaux, à la chaleur ».

En dépit de ces difficultés, auxquelles il ne fait que de discrètes allusions, le R. P. de Jerphanion est parvenu à rassembler, dans un espace de temps relativement très court, un ensemble prodigieux de documents qui permettent de reconstituer l'histoire si curieuse du développement artistique dans les monastères de ce coin de terre anatolienne.

L'Introduction retrace à grands traits les péripéties qui ont retardé cette publication. Elle est suivie d'un tableau des itinéraires de l'auteur et de ceux de son collaborateur le R. P. Gransault qui visita le premier les églises rupestres

1. L'ouvrage complet comprendra 4 volumes de texte et 3 atlas.

Digitized by Google

de la région d'Urgub (30 août-5 septembre 1906), quelques jours avant l'arrivée au même endroit de Hans Rott et Karl Michel, qui y séjournèrent du 21 septembre au 4 octobre 1906. Puis se succédèrent exactement : le voyage du P. de Jerphanion et du P. Gransault (août 1907), celui des PP. Gransault et Picolet (novembre 1907), celui d'Henri Grégoire (octobre-novembre 1907), le deuxième et le troisième voyage du P. de Jerphanion (août-octobre 1911, août-septembre 1912).

Une bibliographie critique des publications relatives à cette région de Cappadoce débute par une liste des voyageurs qui l'ont explorée. Ce fut sous Louis XIV, de 1704 à 1708, puis en 1715, que Paul Lucas de Rouen signala le premier les églises rupestres et leurs peintures. Elles furent découvertes de nouveau par Charles Texier en 1834-1837, qui en comprit l'importance, mais y vit à tort des monuments du christianisme primitif. Pourtant, il a fallu attendre le début du XXe siècle pour qu'elles fussent étudiées d'une manière scientifique, et le livre du P. de Jerphanion sera le premier qui en donne une description complète.

L'Introduction se termine par un tableau, extrait des diverses listes épiscopales, des évêchés de Cappadoce au moyen âge. On notera que l'évêché de *Hagios Prokopios* (Urgub), dépendant de la métropole de Césarée, n'apparaît que dans la liste de Léon VI (901-907) et disparaît dans celle de Jean Tzimiskès (969-976). On regrettera que ces tableaux ne soient pas complétés par quelques détails historiques sur cette *marche* byzantine en face du monde musulman, sur la colonisation monastique si intense qui la peupla, sur l'émigration arménienne et probablement syrienne qui s'y produisit : il est vrai que ce sera surtout à l'aide des documents épigraphiques réunis par le P. de Jerphanion que l'on pourra peut-être essayer d'écrire cette histoire restée mystérieuse. Cependant il n'est pas inutile de rappeler que c'est Basile le Macédonien qui, de 871 à 882, a réorganisé la défense de cette frontière en occupant les passages du Taurus et en prenant l'offensive contre les Arabes sur les lignes Sivas-Mélitène

Digitized by Google

et Césarée-Marasch. A son avènement, des forteresses arabes se trouvaient seulement à quelques kilomètres de Césarée et de Tyane : désormais, la guerre s'éloigne de la Cappadoce et c'est justement dans la période suivante, au xe siècle, qu'a lieu le principal développement des monastères rupestres de la région d'Urgub.

Ce premier fascicule donne une idée de l'importance considérable qu'aura l'ouvrage du P. de Jerphanion. Il se compose, en réalité, de deux parties : une étude d'ensemble, remplie de détails précis et pittoresques sur la région d'Urgub et sur l'architecture et la décoration des monastères et des églises rupestres; puis vient la première partie de la description détaillée des chapelles ornées de peintures, qui sera continuée dans les volumes suivants. Chacune de ces chapelles sera donc l'objet d'une petite monographie comprenant la description architecturale, la description des peintures et de leur iconographie, des remarques sur leur technique et leur style, une étude sur les thèmes ornementaux qui les accompagnent (et dont la plupart sont reproduits en tête et à la fin des chapitres), enfin des remarques tout à fait précieuses et qui seront utilisées par la philologie néo-hellénique sur la paléographie et l'orthographe (presque toujours phonétique) des inscriptions nombreuses qui accompagnent les peintures. Tel est le programme étendu et tracé avec une netteté remarquable qui est appliqué dans ce premier fascicule au groupe archaïque des églises de la région de Gueurémé.

En effet, bien que le P. de Jerphanion n'ait pas voulu anticiper sur les conclusions dans lesquelles il s'efforcera de fixer la chronologie de ces églises, bien qu'il ait suivi dans sa description l'ordre géographique de son propre itinéraire, « le seul ordre vraiment objectif », les églises des environs de Gueurémé comprennent deux groupes dont les caractères sont tellement différents qu'il y avait intérêt à les décrire séparément. On verra d'ailleurs qu'au milieu des ensembles manifestement archaïques apparaissent çà et là des détails plus récents. Afin de guider le lecteur et pour éviter les redites, l'auteur a groupé dans un chapitre préliminaire les

Digitized by Google

traits essentiels qui distinguent cette décoration archaïque.

Ainsi les renseignements, si précieux qu'ils soient, contenus dans ce premier fascicule, ne concernent qu'un groupe très limité des églises cappadociennes, et l'on ne peut songer à édifier une théorie, même sur le seul décor archaïque, avant de connaître les autres groupes. Il est possible du moins, sous cette réserve, d'apprécier l'immense intérêt et l'importance du témoignage que ces églises archaïques de Gueurémé nous apportent sur l'art chrétien d'Orient et son développement.

I

Grâce aux excellentes descriptions, aux plans et relevés du P. de Jerphanion, on peut d'abord apprécier leur intérêt architectural.

Ces églises rupestres sont situées au sud de la boucle de l'Halys *(Qezel-Irmaq)*, à l'ouest de l'antique Césarée *(Qaïseri)*, leur métropole religieuse au moyen âge. Elles sont réparties dans un triangle dont la base de 66 kilomètres de long est formée à peu près par le cours de l'Halys, dont les côtés (environ 42 kilomètres) sont limités à l'est par le puissant massif de l'Argée (4.000 mètres) et la région de marécages qui l'entoure, à l'ouest par des plateaux inclinés vers le grand lac Salé. C'est, en somme, une région assez élevée du plateau anatolien, située entre l'Halys et l'Antitaurus. Elle est constituée par un ancien massif volcanique déchiqueté par l'érosion, à laquelle sont dus ses paysages étranges et pittoresques.

A l'est s'étend d'abord un pays ondulé, au sol pauvre, aux villages rares, sauf dans la vallée de l'Halys où se trouvent déjà des habitations rupestres. Mais c'est surtout à l'ouest du Topouz-Dagh, d'Urgub à Matchan et à Zoropassos *(Arabsoun)* que le plateau, déchiqueté par l'érosion, offre sur une vingtaine de kilomètres un vrai paysage de féerie. Le plateau est coupé de vallées profondes, tapissées de jardins, de vignes et de prairies : çà et là, du fond de ces ravins verdoyants,

Digitized by Google

émergent des pyramides, des dykes en forme de cônes, de tours, d'obélisques que l'on croirait taillés de main d'homme et qui sont, en réalité, des rochers, vestiges du plateau épargnés par l'érosion. Rien de plus fantastique que ces cônes qui se dressent parfois en nombre incalculable, comme les tentes blanches et roses d'un camp gigantesque. C'est dans les flancs de ces colosses, à des hauteurs parfois difficilement accessibles, que les moines ont creusé leurs monastères et leurs églises. Ils ne firent, d'ailleurs, qu'imiter une pratique déjà ancienne dans ce pays dépourvu de bois et où les dépôts de tuf volcanique offrent des roches relativement faciles à creuser.

C'est dans ce canton que se trouvent les centres les plus importants de chapelles rupestres dont les noms, hier ignorés, sont déjà célèbres : *Zilvé*, village à demi troglodyte avec ses cônes à chapeaux rocheux percés de grottes aux formes bizarres; *Tchaouch-In*, accroché à une paroi escarpée que couronne une église rupestre; *Matchan*, « village de rêves perdu dans les cônes et la verdure »; puis, séparé de Matchan par un éperon rocheux entouré d'une multitude de cônes, le groupe le plus important d'*El Nazar*, *Gueurémé*, *Qeledjlar*, établi dans un faisceau de ravins parallèles qui débouchent au nord dans celui de Tchaouch-In; au sud-est de Matchan, dans une vallée très étroite, un autre groupe important autour de Sinassos, petite ville accrochée au bord d'une faille, à 1.200 mètres d'altitude.

Plus au sud commence la région tabulaire. Le plateau est coupé de larges vallées, dont les versants sont taillés au sommet en murailles verticales qui forment plus bas des pentes raides et régulières interrompues par des ressauts et des cônes. Telle est la vallée de *Djemil*, où se trouvent plusieurs églises rupestres, avec le groupe de *Souvech* au sud. A l'est la région tabulaire est limitée par la dépression marécageuse de *Qara-Hissar*. Le plateau surmonté de la pyramide du *Fodoul-Dagh* (2.000 mètres) est coupé de couloirs volcaniques dans lesquels se trouvent les groupes d'églises rupestres de *Taghar*, *Orta-Keuy*, *Mavroudjan* et surtout au sud celui de *Soghanlé-Déré*, le plus nombreux après celui de Gueurémé.

Digitized by Google

Tel est le cadre grandiose et pittoresque dans lequel s'établirent à l'époque byzantine des monastères dont le nombre prodigieux est aujourd'hui un sujet d'étonnement. Il faut se reporter à la littérature hagiographique du IXe siècle qui nous montre des familles entières entrant au cloître ou transformant leur maison en monastère pour comprendre cette étonnante expansion du monachisme contre laquelle plusieurs empereurs comme Nicéphore Phocas ont essayé en vain de lutter; il faut se rappeler surtout la place considérable que les monastères tenaient à Byzance dans la vie quotidienne où ils servaient de maisons de retraites, de pénitenciers et, sur des frontières comme celles de Cappadoce, de forteresses et de refuges.

Ces constructions rupestres présentent d'abord un grand intérêt au point de vue architectural. Les moines ne se sont pas contentés de creuser des grottes : ils ont littéralement sculpté le rocher pour donner à leurs excavations les formes usitées dans les constructions religieuses, taillant des arcs, réservant des piliers ou des colonnes, creusant des absides, arrondissant des arcades, affouillant des coupoles avec leurs tambours et leurs pendentifs. Leur architecture rupestre, image des édifices de leur temps, nous apporte donc un témoignage précieux.

Et d'abord sur l'habitation monastique qui comprend un grand nombre de salles plafonnées ou voûtées dont la destination, à défaut d'inscriptions, demeure incertaine, sauf celle des réfectoires qui sont facilement reconnaissables à leurs bancs et à leurs tables de pierre réservés dans le rocher. Tel est le réfectoire de *Qaranleq-Kilissé*, semblable à ceux de l'Athos avec sa double abside; la banquette de pierre contournait celle de gauche où devait se trouver la place d'honneur réservée à l'higoumène. Au monastère de l'Archangelos, près de *Djémil*, le réfectoire est séparé en deux nefs par des arcades de rayon inégal portées sur des piliers. D'autres salles décorées de demi-colonnes engagées *(Qeledjlar)*, séparées en trois nefs par des colonnes *(Bézir-Khani)*, ne peuvent avoir été des églises malgré leur ornementation soignée, à cause de leur

Digitized by Google

défaut d'orientation. A la porte de celle de Bézir-Khani on lit l'inscription : διαδρομος (passage?), sans qu'on puisse en donner l'explication. Quelques-uns seulement de ces monastères étaient pourvus de façades décorées d'arcades aveugles à deux étages séparés par des bandeaux. On se rappelle immédiatement le système d'arcature aveugle du palais de Ctésiphon; mais ce qui n'est pas d'origine persane, c'est le profil en arc outrepassé qui est une règle absolue dans ces édifices rupestres. Sur certaines façades un décor est peint à l'ocre rouge, fait de filets et de croix qui accusent les lignes. Le P. de Jerphanion signale enfin des meules de pierre qui servaient de portes et se roulaient de manière à s'engager entre la paroi et deux piliers réservés dans la masse du rocher. Près de Qaranleq-Kilissé, une meule de ce genre permet d'intercepter le milieu d'un escalier. Ces meules, multipliées parfois dans un même monastère, étaient donc destinées à assurer la défense.

II

L'étude architecturale des églises est particulièrement instructive. Quelques détails leur sont communs, par exemple l'absence de décor extérieur, réduit le plus souvent à une seule porte surmontée d'un arc outrepassé ouverte au flanc du rocher. A l'entrée de la chapelle 21 et de la chapelle Sainte-Barbe de Gueurémé, trois arcs en fer à cheval surmontent la porte centrale et les deux baies aveugles qui l'accostent. La façade de Tchaouch-In avait un décor exceptionnel, un porche aux robustes colonnes avec chapiteaux ioniques-byzantins supportant des arcades à la mouluration compliquée; au-dessus régnait une corniche à modillons; en arrière la façade était percée de deux portes rectangulaires et de quatre fenêtres cintrées, encerclées de bandeaux moulurés qui dessinaient entre elles des retours d'angle horizontaux. C'est le décor syrien du VIe siècle, qu'on trouve aussi en Arménie.

Le P. de Jerphanion a relevé avec soin les plans et les coupes

Digitized by Google

transversales d'un grand nombre de ces églises. On s'aperçoit, en examinant ses croquis, qu'elles sont loin d'offrir la régularité des édifices construits : les déviations d'axe, les fausses équerres ne manquent pas et il en est de même en élévation. Les coupoles, en particulier, ne se raccordent pas toujours aux pendentifs, qui sont grossièrement figurés. Ces églises n'en reproduisent pas moins, aussi fidèlement que possible, les édifices en pierre dont on voit encore quelques spécimens dans la région.

Or, des analyses architecturales du P. de Jerphanion me paraissent résulter les faits suivants. Tout d'abord la grande masse des monuments représente un type local d'architecture apparenté aux types des autres régions du plateau d'Anatolie. Çà et là, au contraire, apparaissent des importations étrangères, syriennes, arméniennes et même byzantines.

On sait que dans leurs belles études sur les églises de la région voisine de Lycaonie, Sir W. Ramsay et Miss G. Bell ont constaté l'existence de petites écoles locales d'architecture, caractérisées, dans chaque district, par la prédominance ou l'absence de certains éléments [1]. Dans le Hassan-Dagh par exemple on trouve exclusivement l'église sans bas côtés et divers plans cruciformes; les absides y sont polygonales, alors que ce plan est à peu près inconnu dans le Kara-Dagh. L'existence même de ces écoles distinctes dans des districts très rapprochés est la preuve de leur caractère indigène. Un art importé serait plus uniforme.

Le grand intérêt des églises rupestres de la région d'Urgub est de nous révéler l'existence d'une école de ce genre, apparentée à celle du Hassan-Dagh, au nord de laquelle elle est immédiatement située. En Cappadoce, en effet, domine la nef rectangulaire sans bas côtés, couverte d'une voûte en berceau ou d'un plafond plus ou moins régulier, terminée par une abside dont le plan est en arc outrepassé et que de simples chancels séparent de la nef. Détail caractéristique,

1. W. Ramsay et miss Bell, *The thousand and one churches*, Londres, 1909, p. 301.

Digitized by Google

les voûtes et les plafonds ne reposent pas directement sur les parois, mais sur de larges encorbellements, ce qui évidemment ne pouvait être réalisé en maçonnerie. Le plus souvent, le type archaïque ne comporte ni pilastres, ni arcs-doubleaux. On sait quelle a été au moyen âge la fortune de cette nef unique dont Miss Bell a retrouvé les spécimens dans la Haute Mésopotamie [1] : exclue de l'art byzantin, elle a passé en Grèce, en Serbie et en Occident. Les modifications qu'elle a subies en cours de route sont innombrables : les églises rupestres de Cappadoce nous ont conservé le type primitif dans sa simplicité rudimentaire.

On l'y trouve aussi avec quelques variantes. C'est d'abord la nef transversale, couverte d'un berceau perpendiculaire aux trois absides ouvertes sur le long côté. C'est l'église double, composée de deux nefs communiquant par des arcades et précédées d'une seule entrée et d'un seul narthex; l'une des nefs est souvent réservée à des tombes et l'on trouve ce type dans une église construite de la région, à *Til-Keuy*, avec une seule abside pour la nef principale. C'est enfin l'église en croix libre avec, à la croisée, une coupole portée sur un tambour irrégulier et des berceaux sur les bras. Parfois des absidioles s'ouvrent à la paroi orientale des croisillons et l'on trouve aussi ces trois absides parallèles en Lycaonie, dans le Hassan-Dagh et le Kara-Dagh. Parfois aussi, c'est aux extrémités nord et sud du transept que s'ouvrent ces absides, et l'on a le plan triconque dont le plus bel exemple se trouve à l'église de *Taghar* et qui est réalisé en pierres dans la région même à *Orta Keuy*.

Ce plan triconque, dont l'origine a donné lieu à tant de discussions, a de si nombreux antécédents tant en Occident qu'en Orient [2], il est devenu tellement banal dans le monde byzantin depuis le VIe siècle qu'on ne peut y voir une marque d'école. Les églises de la région d'Urgub forment donc un

1. Miss Bell, *The churches and monasteries of the Tur-Abdin* (*ap.* Strzygowski et van Berchem, *Amida*, 1910, p. 224-258).

2. Voir les PP. Vincent et Abel, *Bethléem*, Paris, 1914, p. 25-31. Cf. Lefèvre-Pontalis, *Bulletin monumental*, 1909 et 1910.

Digitized by Google

groupe bien caractérisé qui représente une tradition indigène.

Il n'en est pas de même des églises rupestres, dont le plan à croix inscrite dans un carré trahit l'importation d'un style étranger à la région. Ces églises à colonnes et à coupoles multiples reproduisent le type byzantin de l'église en croix grecque, avec la coupole centrale émergeant des quatre berceaux qui continuent les grands arcs du carré, tandis que des calottes couvrent les quatre coins et qu'à l'est s'ouvrent les trois absides liturgiques. L'exemple le mieux caractérisé se trouve à *Bézir-Khané.*

Sans vouloir discuter ici le problème si controversé de l'origine de l'église en croix grecque, nous constaterons avec le P. de Jerphanion que ce plan n'a pu être importé en Cappadoce que par l'intermédiaire de Byzance. Il se trouve, en effet, que la décoration iconographique, si différente de celle des églises de Constantinople dans les églises à nef unique, se rapproche, au contraire, dans les églises en croix grecque, du symbolisme liturgique usité dans les grandes églises byzantines des XIe et XIIe siècles. Il y a donc eu double importation du décor et de l'architecture.

Mais, importé dans l'architecture rupestre de Cappadoce, le type en croix grecque y a reçu en quelque sorte l'empreinte des traditions indigènes. C'est ainsi que l'arc outrepassé y est employé exclusivement comme dans les autres églises, et ce trait seul suffit à lui donner un caractère local. D'autre part, une construction aussi savante et relativement compliquée était difficile à réaliser en un système monolithe par voie d'affouillement. Aussi, dans la plupart des églises inspirées de ce plan, les proportions sont altérées, la distinction s'efface entre les bras de la croix et les salles des quatre angles, dont les couvertures sont montées à la même hauteur. Parfois, comme à *Elmalé-Kilissé,* des coupoles remplacent les berceaux et le raccord des pendentifs à la coupole est généralement défectueux : le programme était devenu trop compliqué pour les architectes troglodytes. Une particularité intéressante de ces églises est l'existence presque constante

Digitized by Google

d'une iconostase monolithe à deux étages de baies, réservée devant l'abside principale.

D'autres églises comprennent des ensembles complexes de salles creusées à des époques différentes. Le modèle du genre est *Toqalé-Kilissé*, l'église la plus importante de Gueurémé avec son vestibule irrégulier et sa nef trapézoïdale voûtée en berceau, auxquels se sont ajoutés plus tard un large transept et trois absides en arc outrepassé devant lesquelles est ménagé un étroit passage transversal dont la voûte retombe sur quatre gros piliers. En outre, sur le flanc nord du transept et communiquant avec lui par de petites arcades outrepassées, s'ouvre une chapelle à nef unique terminée par une abside.

Toutes ces dispositions ne font donc qu'accentuer le caractère local et l'originalité de ces églises rupestres. En dehors du courant venu de Constantinople et qui a produit le type de l'église en croix grecque, on n'y constate que de rares influences étrangères. La plus importante est celle de l'art syrien, visible surtout au porche de *Tchaouch-In* et qui a donné sur d'autres façades les bandeaux moulurés cernant les archivoltes et les réunissant par des retours à mi-hauteur. Quelques influences arméniennes sont visibles, mais elles sont assez limitées et s'expliquent par l'immigration arménienne en Anatolie dès le xe siècle. A *Soghanlé*, des églises sont creusées dans les trois cônes de *Belli-Kilissé*, mais, fait exceptionnel, le sommet de chaque cône a été sculpté en forme de tour à toit conique qui recouvre une coupole. De petites arcades aveugles séparées par des pilastres ornent la base de chaque tour. L'analogie avec les tours-lanternes de l'architecture arménienne est ici manifeste. D'autres influences arméniennes ont été observées par le P. de Jerphanion dans le décor pictural, par exemple à la chapelle Saint-Eustathe de Gueurémé où les mêmes tours coniques ornent les fonds d'architecture des tableaux. Ces faits n'ont qu'une portée très restreinte et n'ont pas réussi à modifier la tradition locale. Il faut remarquer, en outre, que des éléments caractéristiques de l'architecture iranienne, les coupoles sur

Digitized by Google

trompes d'angle et les arcs brisés, font complètement défaut dans ces églises. Leur ornementation, d'ailleurs, nous donne une nouvelle preuve éclatante que l'arc outrepassé adopté par les Arabes a bien un caractère indigène en Anatolie.

Le décor architectural de ces églises est en général très sobre et consiste en arcs-doubleaux, en pilastres ou bandeaux à section rectangulaire. Les parois sont quelquefois creusées d'arcatures qui abritent une banquette, formant ainsi de véritables stalles; on voit aussi des sièges à bras : au fond de l'abside de Tchaouch-In, un trône est accosté de deux banquettes. Les autels ont été réservés dans la masse du rocher. Mais, à part quelques croix en relief sur les parois et les plafonds, l'ornement sculpté est rare et les chapiteaux des colonnes, presque toujours lisses, réduits souvent à de simples impostes, étaient couverts de peintures. L'ornement pictural est, en effet, le décor essentiel des églises rupestres. Le P. de Jerphanion l'a constaté : il me permettra d'insister sur l'intérêt qu'offre cette observation. Jusqu'ici on ne signale dans ces églises rupestres aucun exemple de sculpture iconographique; il ne suffirait pas pour expliquer cette absence d'invoquer les difficultés techniques : les moines cappadociens ont montré qu'elles ne les arrêtaient guère. D'autre part, comme j'ai essayé de le montrer [1], la sculpture iconographique tient une place relativement importante dans les églises byzantines du xe au xiiie siècle. Il est faux qu'elle ait été condamnée par l'Église grecque, mais à la vérité et peut-être en opposition à l'Occident, elle fut de plus en plus délaissée et finit par disparaître : les églises de Cappadoce nous montrent cette tendance accusée déjà dans un important groupe monastique.

III

C'est donc presque exclusivement à la peinture que les moines de Cappadoce ont demandé le décor de leurs églises

1. L. Bréhier, *la Sculpture iconographique dans les églises byzantines* (*Bulletin de l'Académie roumaine*, t. XI, Bucarest, 1924).

Digitized by Google

rupestres, et c'est de là surtout que provient leur immense intérêt : elles nous ont conservé un des ensembles les plus importants de peinture murale de l'Orient chrétien.

Le décor le plus ancien paraît être le simple ornement linéaire tracé à cru sur le rocher à l'ocre rouge et accusant les lignes de l'architecture : filets le long des bandeaux, damiers au revers des doubleaux, médaillons encerclant des croix de Malte en blanc sur fond rouge. On a la preuve que ce décor géométrique a précédé souvent les peintures iconographiques et on le voit transparaître par places lorsque l'enduit dont on l'a recouvert plus tard est tombé, par exemple à la chapelle 6 de Gueurémé dont le décor iconographique est cependant très ancien (fin IXe-Xe siècle), et qui laisse apercevoir un décor géométrique encore plus ancien de losanges et de chevrons entremêlés de points.

Il n'est pas douteux que ce décor aniconique ne nous reporte à l'époque iconoclaste. L'abondance des croix sculptées ou peintes dans d'autres chapelles *(Qarche-Bedjaq* à *Marthan, Hagios-Vasilios* près *Sinassos, Hagios-Stephanos* près *Djémil)* est une autre preuve que l'ornementation primitive de ces chapelles remonte à l'époque où les images étaient proscrites, mais où le symbole de la croix était, de la part des iconoclastes eux-mêmes, l'objet d'une fervente vénération [1]. D'autres chapelles qui seront étudiées dans les fascicules suivants nous apporteront sans doute des précisions sur ce fait considérable.

Il en résulte que le décor iconographique, qui tient presque exclusivement toute la place dans ces églises, représente, dans ses parties les plus anciennes, le mouvement d'art religieux qui a suivi la Restitution des images en 842. Devant ces cycles ininterrompus qui recouvrent toutes les parties de l'église sans exception, on a l'impression que les moines ont retracé avec un véritable amour ces symboles de leur foi victorieuse.

1. Ainsi que l'a bien fait voir G. Millet (*les Iconoclastes et la croix*, in *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1910). Une chapelle de *Zilve* (voir la planche XXVI) montre une grande variété de croix sculptées au plafond, sur les parois et dans l'abside.

Digitized by Google

Pour exécuter ce décor ils ont revêtu les parois, les voûtes ou les colonnes d'un enduit en général assez grossier, mêlé de paille hachée ou de toile et d'une teinte terreuse. Le procédé employé est celui de la peinture à la détrempe avec les couleurs fortement collées. Le dessin est des plus sommaires; le peintre a tracé à l'ocre rouge la silhouette des personnages, les traits de leur visage, les détails de leur costume, les grands plis de leurs draperies, puis il a revêtu l'ensemble de teintes plates d'intensité inégale où dominent les ocres rouges et jaunes. Les fonds bleus sont rares. A la chapelle 6 de Gueurémé, par exemple, le nu des chairs offre une tonalité jaunâtre avec un modelé sommaire, les barbes et les chevelures forment des taches vigoureuses de teinte unie tirant sur le pourpre et, dans les draperies, les ombres et les lumières sont posées par larges coups de pinceau.

On voit quelle distance sépare cette technique rudimentaire de l'impressionnisme savant de la peinture byzantine de l'époque des Paléologues. En Cappadoce, c'est par les jeux de couleurs combinées avec bonheur que se révèle parfois le talent du peintre. Sur les tuniques blanches des apôtres de la chapelle 6 alternent les tons verts et rouges des manteaux (harmonie des complémentaires) ou des teintes claires s'opposent aux teintes foncées; l'Ascension montre une succession régulière de manteaux vert pâle, rouge sombre, vert sombre, rouge pâle. Les contrastes dus à l'inégalité de talent ne sont d'ailleurs pas rares. A la Theotokos de Gueurémé, à la chapelle d'*El Nazar*, surtout à la chapelle Saint-Eustathe, les lumières sont faites de maigres taches blanches ou de lignes grêles qui donnent à la draperie une apparence sèche et des plis cassés. Le peintre de *Qeledjlar*, au contraire, se distingue par ses touches larges et vigoureuses, la teinte rose de ses visages sur lesquels les traits sont portés en brun d'un dessin ferme, les jolies alternances entre ses teintes roses, bleutées ou brun clair.

En dépit du caractère sommaire et conventionnel de ces procédés, les peintres ont cherché surtout à donner à leurs compositions un caractère expressif et ils y sont souvent

Digitized by Google

parvenus. Leur peinture est avant tout narrative. Il s'agissait pour eux de dérouler dans d'étroits registres superposés les principaux épisodes de l'histoire sacrée. Les scènes se suivent sans interruption, empiétant même parfois les unes sur les autres comme sur certains sarcophages du IVe siècle ou sur les rouleaux bibliques et évangéliques dont le Rouleau de Josué (Vatican) est un spécimen. Il en résulte que les personnages tiennent presque tout le champ du tableau et se présentent comme sur une frise, de profil ou de trois quarts. C'est par là surtout que cette peinture diffère de celles des icones. Il reste peu de place pour les détails accessoires, paysages ou édifices, qui cependant ne manquent presque jamais, de manière à situer la scène en lui donnant un caractère plus concret et atteignent, même parfois, comme à Qeledjlar, un certain développement. Des portraits en pied ou en médaillon remplissent les intervalles laissés libres par les cycles. Les prophètes, les saints et quelquefois des bienfaiteurs garnissent la base des parois, la surface des piliers, la courbe des arcs, les pendentifs des coupoles. Les figures forment donc l'essentiel du décor et l'ornement proprement dit, qui régnait exclusivement à l'époque des iconoclastes, ne tient plus qu'une place très limitée.

Il y a dans cette conception des cycles évangéliques une grandeur vraiment épique, mais elle n'est pas due aux humbles moines qui la tenaient d'une tradition plus ancienne et n'ont fait que l'interpréter à l'aide de leurs conventions naïves, telles que la perspective inverse qui fait paraître les personnages éloignés plus grands que ceux du premier plan, la perspective en hauteur qui donne au Jourdain dans le Baptême de Jésus sa forme bizarre d'une cloche liquide et surtout l'échelle des personnages dont la taille augmente suivant leur dignité. Dans la Crucifixion de la Theotokos à Gueurémé, on a ainsi quatre tailles différentes attribuées à Jésus, à Jean et Marie, aux deux larrons, aux soldats.

Il ne faut donc pas s'étonner de trouver dans ces peintures de singulières inégalités et de véritables contrastes de style. Parfois, comme à la chapelle 8 de Gueurémé ou à Toqale-

Digitized by Google

Kilissé, la composition est tellement dense que les personnages se touchent, leurs nimbes atteignent la bordure supérieure, les diverses scènes sont quelque peu enchevêtrées les unes dans les autres, le décor est réduit à quelques notations sommaires. Et cependant il y a dans ces compositions serrées un véritable sens dramatique. A Toqale-Kilissé (partie ancienne), en particulier, les personnages semblent animés d'un mouvement continu et les registres se développent comme des frises suivant une sorte de rythme avec des arrêts aux scènes principales et des accélérations soudaines. Ce mouvement inconnu aux tableaux de Daphni, Saint-Luc, Palerme, etc., se retrouve dans des œuvres d'inspiration monastique comme les miniatures des Homélies du moine Jacques [1] et plus tard dans les peintures de Mistra.

De même le dessin est souvent très incorrect et les négligences sont nombreuses. A la chapelle 6 de Gueurémé, les bras sont quelquefois mal rattachés au corps, les épaules manquent sous la draperie, les mains ouvertes ont des doigts d'une longueur démesurée, la main droite du saint Luc de l'*Ascension* est pourvue de six doigts, l'ensemble de la composition est monotone, le nombre des gestes et des attitudes est très restreint et l'on sent la reproduction de poncifs. Il en est de même dans la plupart des chapelles archaïques; à Toqale, la figure de Joseph dans la *Fuite en Égypte* est empruntée à celle d'une *Présentation au Temple* et le peintre, par inadvertance, lui a laissé dans la main les tourterelles de l'offrande. La grossièreté du dessin et de la peinture est encore plus choquante à la chapelle Saint-Eustathe, où les architectures des fonds et la langue barbare des inscriptions trahissent une œuvre d'origine arménienne : les attitudes y sont particulièrement raides, les gestes gauches et monotones.

A côté de ces défauts souvent choquants, que de qualités remarquables, que de trouvailles exquises! Dans cette même

1. Dans lesquelles je persiste à voir la reproduction d'une mise en scène dramatique jusqu'à ce qu'on en ait fourni une explication meilleure (voir *Monuments Piot*, XXIV, 1920).

Digitized by Google

chapelle 6 de Gueurémé, beaucoup de personnages se distinguent par leur attitude expressive, par la vie intense qui déborde de leurs yeux largement ouverts, par la noblesse de leurs gestes à la fois mesurés et énergiques qui leur donne un caractère sculptural (en particulier les apôtres de l'*Ascension*[1]). A la Theotokos c'est la grâce modeste de la Vierge de l'*Annonciation* ou l'expression de tendresse de l'embrassement étroit de Marie et d'Élisabeth dans la *Visitation*. Rien de plus beau et en même temps de plus naturel que le geste de Jésus guérissant l'aveugle à Toqale : dans le creux de la main gauche il tient le mélange de boue, « tandis que la main droite avec le pouce, l'index et le médius pose le mélange sur les yeux de l'aveugle qui s'entr'ouvrent ».

Les peintures de l'église de Qeledjlar[2], en particulier, tranchent par la beauté de leur style sur celles des autres chapelles. Le P. de Jerphanion en a donné une description précise et s'est contenté d'en indiquer le caractère exceptionnel : l'église de Qeledjlar est une salle en croix inscrite; l'architecture révèle donc l'influence de Constantinople, mais le décor est absolument conforme, soit pour le mode de composition, soit pour l'iconographie, aux données des chapelles archaïques. D'autre part, on trouve dans ces peintures un accent de vérité, une recherche du trait précis, un souci de l'élégance des attitudes qui les distinguent singulièrement des autres compositions archaïques. Le décor de paysages et d'architectures, tout en restant sobre et clair, est plus développé et plus vrai. Les détails caractéristiques, comme les deux rives rocheuses du Jourdain ou la grotte de la Nativité, sont bien rendus; les fonds d'architecture servent à mettre la scène en valeur, par exemple la double arcade sous laquelle apparaissent les deux personnages principaux de l'*Eau de l'Épreuve*. Certains traits familiers révèlent une observation exacte, comme la pose de la sage-femme assise dans le *Bain de l'Enfant*, celle de Zachée cramponné à son arbre, de l'aveugle

1. Voir la belle aquarelle de M. Mamboury, reproduite pl. XXXII.
2. Appelée *Hemsbey-Kilissé* par Rott et Grégoire.

Digitized by Google

se lavant les yeux d'un mouvement impétueux à la fontaine de Siloe, du pontife Anne déchirant ses vêtements et montrant sa poitrine d'un geste dramatique. Les mêmes qualités apparaissent dans le groupement des personnages, libre et varié, dans l'intensité d'expression des visages qui reflètent les émotions les plus diverses, dans la noblesse des lignes et une élégance sévère et grave qui surprend.

La discussion du problème que pose ce bel ensemble a été réservée par l'auteur pour sa conclusion. Il est facile de voir cependant qu'il incline à y reconnaître l'influence manifeste de l'école impériale de Constantinople, puisqu'il voit dans ces peintures des traits qui rappellent le Psautier 139 ou le Grégoire de Nazianze (gr. 510) de la Bibliothèque Nationale. C'est, semble-t-il, la conclusion qui s'impose : des thèmes archaïques et conformes à la tradition locale, mais interprétés par des peintres formés aux méthodes de Constantinople; remarquons que les deux manuscrits des Homélies du moine Jacques (Paris, gr. 1208, et Vatic., gr. 1162), dont les miniatures révèlent une iconographie si différente de celle des grandes églises, se trouvent dans un cas analogue.

L'ornement proprement dit tient, nous l'avons vu, dans cette décoration une place assez restreinte. Il consiste surtout en motifs géométriques mis en valeur par des oppositions de couleur, tons rouges et verts sur des gris bleus, roses, jaune pâle; chapelets de perles blanches doublés ou triplés sur fond brun, interrompus de rectangles à diagonales blanches qui figurent des gemmes taillées (chapelle 6 de Gueurémé); rinceaux courant sur des bandeaux horizontaux ou verticaux; demi-palmettes réunies par la base en équerre; grecques imitant à la base des voûtes des rangées de modillons; rubans entrelacés autour des médaillons de saints; quinconces, damiers, chevrons, etc. Il y a là toute une grammaire ornementale fort curieuse, dernier vestige vraisemblablement de la décoration géométrique et végétale qui régnait exclusivement à l'époque iconoclaste. On trouverait sur les étoffes coptes ou persanes quelques-uns de ces thèmes, dont plusieurs sont parvenus dans l'art roman occidental, mais

Digitized by Google

qui avaient pris au xe siècle un caractère en quelque sorte cosmopolite.

IV

On sait depuis plusieurs années que l'intérêt principal de ces peintures rupestres provient du témoignage vraiment nouveau qu'elles apportent à l'histoire de l'iconographie chrétienne. « Plus que par le mérite artistique, dit excellemment le P. de Jerphanion, ces peintures valent par les objets figurés. Qu'on regarde en elles l'iconographie, non le style; la chose dite, non les mots employés. Balbutiements encore incertains d'une langue qui allait exprimer bientôt des choses magnifiques. »

Bien que dans ce premier volume l'auteur se soit borné à décrire les chapelles archaïques des environs de Gueurémé, les renseignements qu'il a groupés nous permettent de nous faire de la valeur de ce témoignage une idée plus complète et de préciser les détails un peu épars que nous avaient apportés les publications sommaires faites jusqu'à ce jour.

Le répertoire iconographique des églises rupestres comprend avant tout l'histoire de la vie terrestre de Jésus d'après les Évangiles canoniques, auxquels s'ajoutent de nombreux détails tirés des apocryphes, en particulier du Protévangile de Jacques. Le point de vue est donc essentiellement narratif; les épisodes se succèdent dans leur ordre chronologique en commençant par l'Annonciation et en finissant dans les séries complètes à la Pentecôte. C'est par là que cette iconographie se distingue de celle des églises byzantines du temps des Macédoniens et des Comnènes, où des tableaux séparés se bornent à représenter les épisodes célébrés dans les fêtes liturgiques. Cependant, alors que le cycle évangélique se développe sur les voûtes en berceau, les plafonds ou les parois en registres superposés à droite et à gauche d'un ornement central (on trouve jusqu'à 6 registres), certains épisodes sont isolés et traités hors série pour être réservés à des absides

Digitized by Google

ou à des coupoles, par exemple l'Ascension, la Crucifixion ou la Pentecôte.

L'Ancien Testament est à peine représenté. On trouve, en revanche, des fragments d'un cycle de la vie de la Vierge, des épisodes de la vie des saints (martyre de saint Georges à la Theotokos, vie de saint Eustathe à la chapelle Saint-Eustathe), enfin un certain nombre de thèmes d'un caractère plus symbolique qu'historique : la *Deisis*, la Madone portant l'Enfant Jésus, les visions apocalyptiques.

Comme dans les autres églises byzantines, les cycles sont complétés par des séries de portraits en pied ou en médaillon, prophètes, évangélistes, apôtres, archanges, saints martyrs. Un certain nombre de ces figures sont reproduites avec une véritable prédilection à un grand nombre d'exemplaires. Certaines chapelles, comme celles de Qeledjlar ou Toqale (nef), sont particulièrement riches en représentations de ce genre, et les documents nombreux fournis par ces chapelles apporteront aux études hagiographiques un témoignage intéressant. Parmi les saints, dont le culte était particulièrement populaire, on peut citer saint Michel (qui figure dans des scènes d'ensemble, mais est reproduit souvent en médaillon), saint Eustathe, saint Panteleimon, sainte Barbe, sainte Catherine dont le culte est venu du Sinaï, saint Christophe portant à Toqale le bâton qui reverdit miraculeusement, plusieurs saints guerriers (Georges, Théodore, Mercure, Oreste, Procope), quelquefois à cheval, mais pas toujours en costume militaire, les évêques et pères de l'Église parmi lesquels à Qeledjlar des patriarches de Constantinople, Nicéphore, Proclos, et d'Antioche [1], enfin, à plusieurs reprises, l'empereur Constantin et l'impératrice Hélène tenant la croix. Les parois d'une salle de la chapelle 3 de Gueurémé sont ornées de figures de saints guerriers dont les noms correspondent à ceux des quarante martyrs de Sivas.

Un grand nombre de ces représentations constituent des

1. On se demande si le portrait d'Ignace est celui du célèbre patriarche adversaire de Photius.

Digitized by Google

tableaux votifs, et l'on voit au milieu des portraits de saints des signatures et même des effigies de donateurs et de donatrices agenouillés, à une échelle réduite bien entendu, conformément à la convention adoptée : telle Eudokia à la chapelle dite de Daniel à Gueurémé en magnifique manteau brodé, tels Nicandros et une autre Eudokia au Qouchlouq (pigeonnier) de Qeledjlar. On ne peut s'empêcher de se rappeler certains tableaux votifs de saint Démétrius de Salonique; mais, depuis le VIe siècle, les effigies des donateurs étaient reléguées dans le narthex; il est intéressant de trouver en Cappadoce la persistance d'un ancien usage qui reparaît d'ailleurs à l'époque des Paléologues.

Un autre trait particulier est le nombre prodigieux d'inscriptions qui accompagnent ces peintures. Ce n'est pas qu'elles soient absentes des autres églises des Xe-XIIe siècles : à Daphni, à Saint-Luc, à Kiev, à Palerme, les noms des personnages en pied ou en médaillon, le sujet des épisodes représentés sont presque toujours indiqués, mais d'une manière très brève; parfois des versets des Écritures sont transcrits, mais à la courbe des archivoltes ou sur l'anneau terminal des coupoles[1]. Dans les églises rupestres de Cappadoce, au contraire, les inscriptions tiennent une place considérable et occupent parfois même le champ des peintures. Non seulement les noms des personnages figurent à côté de leurs portraits, mais on trouve même les noms de la plupart de ceux qui participent à une scène. S'il s'agit d'un ange dont on ignore le nom, le peintre inscrira : ΑΓΓΕΛΟΣ et il ne manquera même pas de rappeler à côté de leurs bustes les noms du Soleil et de la Lune. Non seulement le sujet des épisodes est presque toujours indiqué et parfois d'une manière assez prolixe[2], mais ce qui fait l'originalité de ces peintures, ce qui achève de leur donner ce caractère d'enseignement figuré qui paraît avoir été en Cappadoce, aussi bien que dans l'art occidental,

1. Par exemple l'inscription tirée d'*Aggée*, II, 9, aux absides de Sainte-Sophie de Salonique, de Saint-Luc, de Daphni, de la Dormition de Nicée, etc. (Millet, *Monastère de Daphni*, p. 76).

2. Cf. Theotokos de Gueurémé, p. 128 (Marie dans le Temple).

Digitized by Google

le but suprême de l'iconographie, ce sont les nombreuses citations de textes destinées à commenter et à éclairer les scènes, tirées soit des Évangiles, soit de l'office liturgique [1] : dans la Fuite en Égypte les paroles de l'Ange à saint Joseph (*Math.* II, 14), dans le Massacre des Innocents l'invocation d'Élisabeth à la montagne qui la cache dans ses cavernes (*Protévangile*, 22, 3), dans l'Ascension le discours de l'Ange aux apôtres (*Acta Apost.*, I, 10-11), etc. Dans l'Annonce aux bergers on trouve toujours inscrites les paroles de l'Ange tirées de l'office de la Vigile de Noël : Παύσασθε ἀγραυλοῦντες οἱ τῶν τρεμμάτων ἡγεμονεύοντες. A la chapelle Saint-Eustathe les paroles du cerf miraculeux au saint sont reproduites sur le tableau qui représente cet épisode de la légende du saint. Enfin les inscriptions votives déjà mentionnées sont nombreuses; elles rappellent les noms des donateurs, quelquefois celui de l'édifice et l'indiction, plus rarement, hélas! l'année de la fondation. C'est seulement dans certaines églises romanes d'Occident qu'on trouve un pareil luxe épigraphique.

Entre toutes ces églises archaïques, dont le groupe de Gueurémé est le plus important, l'unité de la décoration iconographique est complète et révèle les fortes traditions d'une école locale. Cette unité se manifeste par la constitution et l'ordonnance du cycle évangélique, par des détails iconographiques très particuliers qui se retrouvent d'une chapelle à l'autre, enfin par l'ornementation spéciale des absides.

Le récit évangélique comprend les trois cycles de l'Enfance, des Miracles, de la Passion et des événements qui la suivent jusqu'à la Pentecôte. L'Entrée à Jérusalem est rattachée tantôt aux Miracles, tantôt à la Passion. Les scènes se lisent de gauche à droite dans le sens de l'écriture, et commencent toujours à droite du sanctuaire, couvrant dans les églises à une seule nef la paroi occidentale. Un trait particulier est le grand développement donné au cycle de l'Enfance, qui décore même exclusivement la chapelle de Saint-Eustathe.

1. Dans les églises byzantines les versets d'origine biblique ou liturgique sont inscrits sur les banderoles dépliées par les prophètes et les saints.

Digitized by Google

Les ensembles les plus complets sont ceux de Qeledjlar et de la nef ancienne de Toqale : dans les autres chapelles, on trouve seulement des fragments de cycles, mais toujours avec la prédominance des épisodes de l'Enfance.

V

Dans les analyses si complètes et si précises qu'il a données de cette décoration iconographiqe, le P. de Jerphanion s'est contenté d'exposer les faits, en les accompagnant d'ailleurs de tous les éclaircissements désirables. Sans vouloir anticiper sur des conclusions d'ensemble, impossibles avant l'achèvement de la publication, il faut cependant signaler dès à présent certains points importants qui peuvent être établis à l'aide de cette première série de documents.

L'unité du groupe archaïque de Gueurémé se manifeste dans la décoration de l'abside centrale. Exceptionnellement, à la chapelle 6 de Gueurémé et à El-Nazar, une Madone tenant l'Enfant en occupe la conque, assise sur un trône constellé de gemmes avec un dossier au bord arqué, sur un riche coussin à double étoffe : elle est environnée des archanges en costume impérial, tenant le labarum, et de plusieurs saints. C'est là, depuis le VIe siècle, un décor fréquent dans les absides byzantines [1], et l'on peut voir dans cette image une affirmation éclatante du dogme de l'Incarnation tel que l'avaient défini les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine.

A Gueurémé, dans les églises archaïques, cette image est rare : à sa place se développe le plus souvent une vision apocalyptique résultant d'une combinaison entre la vision de saint Jean et celle d'Ézéchiel. Le Christ trône dans une gloire irisée, environné des séraphins aux six ailes ocellées, des tétramorphes, des roues pleines d'yeux et de flammes, ainsi que des quatre symboles désignés par les quatre mots qui dans la liturgie byzantine précèdent le « trisagion » :

1. Parenzo (Istrie), Sainte-Sophie de Salonique, Dormition de Nicée, etc.

Digitized by Google

ἀετὸν τα (l'aigle), βοῶν τα (le bœuf), κεκραγότα (le lion), κἀλέγοντα (= καὶ λέγοντα) (l'homme). Dans le ciel semé d'étoiles apparaissent souvent Michel et Gabriel en costume impérial, ainsi que les deux bustes du Soleil et de la Lune et, dans un ciel semi-circulaire, la Main divine montrant Jésus. Un des exemples les mieux conservés se trouve à la chapelle 3 de Gueurémé, mais, par une véritable anomalie, il se développe sur un plafond. Des restes de la vision, plus ou moins endommagés, se distinguent au contraire dans l'abside de la chapelle 8 et à Qeledjlar.

Il y a là un fait intéressant, sur lequel on n'a jamais insisté et qui marque cependant une différence essentielle entre l'iconographie des églises byzantines de l'art impérial et celle qui a prévalu dans l'Orient asiatique et aussi en Occident. Jamais, en effet, les visions apocalyptiques ne figurent dans les absides byzantines : cette place est occupée par la Vierge trônant en majesté ou orante. Dans les autres parties de l'église, on chercherait en vain les quatre symboles : aux pendentifs des coupoles, ce sont les évangélistes eux-mêmes qui sont représentés assis et semblant écrire sous la dictée du gigantesque Pantocrator de la coupole centrale. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la cause de cette abstention si singulière qui distingue l'iconographie de Constantinople et l'oppose non seulement à celle des églises cappadociennes, mais à l'Orient chrétien tout entier et aussi à l'art occidental, où les thèmes apocalyptiques tiennent tant de place sur les portails. Il y a, à ce point de vue, une concordance entre les églises rupestres de Cappadoce et celles du mont Latmos près de Milet ou de la Terre d'Otrante [1] où des représentations de ce genre ont été retrouvées. La tradition date de l'époque de l'art triomphal (IVe-Ve siècles) : dans les absides de certaines chapelles de Baouit, le Christ de la Seconde Venue entouré des quatre symboles surmonte le Christ de l'Incarnation porté sur les genoux de la Vierge. Cette image théologique a disparu de l'art byzantin : elle s'est maintenue en Cappadoce.

1. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2e édit., p. 578, 582.

Digitized by Google

Par contre, le thème essentiellement byzantin de la « Deisis », de l'intercession de la Vierge et de saint Jean-Baptiste aux côtés du Christ trônant, qu'au surplus les icones portatives avaient répandu dans toute la chrétienté, apparaît dans les églises rupestres de Cappadoce. Mais, tandis qu'à Byzance la *Deisis* surmonte généralement la porte qui donne du narthex dans l'église, en Cappadoce, c'est dans les absides qu'elle est placée. Dans le groupe archaïque elle orne surtout des absides latérales (chapelle de la Theotokos à Gueurémé, Qeledjlar) : plus tard on la trouve dans l'abside centrale, comme au Qouchlouq (pigeonnier) de Qeledjlar.

Mais c'est surtout l'étude du cycle évangélique déroulé sur les registres qui révèle l'étroite parenté entre la décoration de toutes ces chapelles, dérivée de sources communes et manifestation d'une école locale. Le P. de Jerphanion, dans ses publications préliminaires, et surtout G. Millet dans son *Iconographie de l'Evangile*, avaient déjà bien montré que l'interprétation cappadocienne de l'Écriture s'oppose à la tradition hellénistique toujours vivante à Constantinople et n'est qu'une survivance de l'art à tendance réaliste qui s'est développé en Syrie à la fin de l'antiquité. La « rédaction d'Alexandrie » ennoblit, idéalise les scènes et atténue ce qu'elles pourraient avoir de pénible. La « rédaction d'Antioche », au contraire, recherche la vérité historique, du moins telle qu'on se la figure et, loin d'atténuer, accentue, au contraire tous les traits qui contribuent à augmenter l'expression des scènes : aucun détail, fût-il douloureux ou pénible, ne lui échappe. Essayons de voir dans quelle mesure l'analyse des peintures du groupe archaïque de Gueurémé confirme ces conclusions.

Deux traits essentiels distinguent cette iconographie. C'est d'abord l'inspiration constante des Évangiles apocryphes qui sont, comme l'on sait, d'origine syrienne : presque tout le cycle de l'Enfance est ainsi modelé sur le récit du *Protévangile* de Jacques. C'est ensuite l'absence de ce caractère cérémoniel, de ces gestes solennels et un peu compassés empruntés à l'étiquette impériale qui apparaissent dans l'art triomphal

Digitized by Google

du ve siècle et dominent dans l'iconographie byzantine. A Ravenne, à Saint-Apollinaire le Neuf, les mages s'avancent les mains dissimulées sous leur manteau, conformément à l'étiquette, vers le trône de la Vierge figurée de face et environnée des archanges qui tiennent la place des *ostiarii*, huissiers de la cour impériale. A Gueurémé, la Vierge est vue de profil, les mages offrent leurs présents, les mains nues, et il n'y a pas d'anges autour du trône[1]. C'est aussi dans leurs mains nues que Nicodème et Joseph d'Arimathie saisissent Jésus à bras le corps pour le porter au sépulcre. Les peintures cappadociennes nous reportent à une époque où l'iconographie n'avait pas encore adopté les gestes cérémoniels de la cour impériale.

Dans le cycle de l'Enfance, les trois points fixes sont l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, mais la plupart du temps d'autres scènes s'y ajoutent. Dans l'Annonciation, Marie est représentée au moment où, à l'arrivée de l'ange, elle se lève de son siège, tenant à la main le fuseau avec lequel elle file la pourpre, suivant le *Protévangile*. Une corbeille de pelotons de laine est, en général, à ses pieds. L'ange arrive d'un pas rapide, tantôt de gauche (Theotokos, chapelle 13, Qeledjlar), ce qui est plus naturel, étant donné le sens dans lequel se développe le récit, mais plus fréquemment de droite (chapelles 6 et 8, El-Nazar), pour permettre, comme le fait remarquer le P. de Jerphanion, de placer au début du cycle le riche fond d'architecture sur lequel se détache la Vierge.

La Visitation est remarquable par la tendresse avec laquelle Élisabeth se jette dans les bras de Marie dont l'attitude reste calme et digne. Un détail caractéristique, reproduit régulièrement, est celui de la petite servante qui écarte le rideau de la porte de la maison d'Élisabeth et lève le bras en signe d'admiration.

Suivant le texte du *Protévangile*, les peintres représentent

1. Par exception à Qeledjlar (où l'influence de Constantinople est bien visible), les mages ont les mains couvertes. A la chapelle 8 de Gueurémé un ange apparaît au second plan entre le premier et le second mage. A Daphni l'ange semble introduire les mages au pied du trône; les deux premiers ont les mains nues, le troisième les dissimule sous son manteau.

Digitized by Google

souvent Marie et Joseph buvant « l'eau de l'épreuve » après leur accusation injuste devant le Sanhedrin. La disposition est toujours la même : sur un fond d'architecture qui représente le temple se détache la figure du grand prêtre tendant la coupe à Marie. Les deux personnages vus de profil s'inclinent légèrement : à Qeledjlar le prêtre présente seulement la coupe sans la porter aux lèvres de Marie. A droite, Joseph vide lui-même une autre coupe qu'il tient à deux mains. Dans quelques chapelles (chapelle 3, Qeledjlar) cette scène est suivie de celle des reproches de Joseph à Marie d'après le *Protévangile*.

C'est de la même source que provient l'épisode du *Voyage à Bethléem*, avec Marie sur une ânesse dont Jacques en costume de voyage, un ballot sur l'épaule, tire la bride, tandis que Joseph suit par derrière et que Marie se tourne vers lui. L'inscription : « Descends-moi de l'ânesse » est empruntée au *Protévangile*.

Toujours d'après la même inspiration, la Nativité a pour cadre une grotte dont l'encadrement rocheux est particulièrement bien marqué à Qeledjlar. La crèche avec l'Enfant enveloppé de langes, le bœuf et l'âne, est généralement à gauche et en haut; une large étoile est suspendue au-dessus de la crèche. Marie, couchée obliquement au milieu sur un matelas brodé, détourne les yeux de la crèche, mais c'est pour regarder Jésus représenté une deuxième fois entre les mains des deux sages-femmes, Maïa (devenu un nom propre) et Salomé qui le baignent dans une vasque. Joseph est assis à gauche, le dos tourné. A El-Nazar, par suite du manque d'espace, le peintre a dû supprimer le bain et a mis la crèche à la place qu'il occupe habituellement, tout en laissant à Marie son attitude ordinaire. Il a composé ainsi le tableau exquis « d'une mère regardant son enfant dont le regard répond au sien » et placé le Bain sur la muraille voisine.

L'Annonce aux bergers fait souvent corps avec la Nativité, l'ange volant parfois presque au-dessus du lit de la Vierge. Les bergers sont groupés à droite au nombre de trois avec des brebis à leurs pieds. Une jolie trouvaille est celle du berger

Digitized by Google

assis à l'écart et jouant du flageolet. Dans ce groupe archaïque il est enveloppé d'une longue robe, tandis qu'au Qouchlouq (pigeonnier) de Qeledjlar, dont les peintures sont plus récentes, il porte un costume court qui ressemble à celui des paysans anatoliens. Les deux autres pasteurs sont toujours un jeune homme et un vieillard. Fait difficile à expliquer, mais qui montre bien l'inspiration orientale de cette peinture : les noms des bergers sont tirés du célèbre carré magique (à la chapelle 6, *Sator, Arepo, Tenet*) qui apparaît dans certains papyrus coptes comme une formule prophylactique associée, on ignore pourquoi, à la pseudo-lettre de Jésus au roi Abgar [1].

L'Adoration des mages a pris, nous l'avons vu, un caractère de familiarité inconnu à l'iconographie impériale. Les mages portent le costume de voyage, la tunique relevée aux hanches, laissant voir les anaxyrides, sur la tête le *stemma* à pendeloques. Joseph placé derrière le trône de Marie assiste à la scène. Jésus a la taille d'un enfant déjà grand.

Dans le Massacre des Innocents, Hérode est assis à gauche, couronne en tête, un *notaire* debout derrière lui et prenant ses ordres, parfois les mains couvertes. Un soldat tient un enfant par le pied, la tête en bas et va le partager en deux d'un coup de glaive. A droite une mère s'arrache les cheveux de désespoir et deux autres épisodes tirés du *Protévangile*, le meurtre de Zacharie devant le Temple, la poursuite d'Élisabeth réfugiée avec Jean dans une grotte de la montagne accompagnent d'ordinaire cette scène. A la chapelle Saint-Eustathe des archers lancent des flèches contre Zacharie et Élisabeth.

Dans les cycles développés, la Fuite en Égypte est précédée de l'Apparition de l'ange à saint Joseph. Le Voyage de la Sainte Famille est composé sur le même plan que celui de Bethléem, mais un détail particulier à la Cappadoce est la figure de l'Égypte, une femme tenant un flambeau et apparaissant à la porte de la ville vers laquelle se dirige la Sainte

1. Voir *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, I, p. 1809-1816.

Digitized by Google

Famille : à Toqalé elle plie les genoux comme pour exprimer sa surprise.

La Présentation, inspirée du texte de Luc (II, 22-39), succède quelquefois directement à la Nativité. Un ciborium figure le Temple, Marie et Siméon sont toujours de profil, Jésus est dans les bras de sa mère, Joseph derrière Marie porte suivant le rite deux tourterelles, Anne derrière Siméon lève le bras pour prophétiser.

VI

La Vie publique de Jésus est quelquefois réduite au Baptême, à la Transfiguration, à l'Entrée à Jérusalem; dans les chapelles plus spacieuses s'y joignent plusieurs miracles.

On trouve parfois à Qeledjlar et à Toqale tout un cycle du Baptême emprunté à Luc (III, 2) et à Mathieu (III, 13-14) : l'apparition d'un ange au Baptiste (à Qeledjlar l'ange ressemble à celui de l'Annonciation et saint Jean porte le costume antique; à Toqale l'ange descend du ciel en volant et Jean est vêtu de la *mélote*, pèlerine de peau de mouton sur une tunique longue); la prédication de saint Jean (à Toqale, où il montre à trois interlocuteurs la cognée symbolique placée à terre); la rencontre de Jésus avec saint Jean, incliné devant le Sauveur qui le bénit.

Le Baptême est interprété suivant la formule syrienne avec le geste naïf de Jésus cachant sa nudité, mais on trouve deux variantes. Tantôt les deux mains sont ramenées en avant d'une manière assez gauche (chapelles 6, 8, Theotokos, Toqale, nef), tantôt la main gauche seule est abaissée et la droite se lève pour bénir (El-Nazar, Qeledjlar). Le Jourdain a la forme caractéristique d'une cloche qui enveloppe le corps de Jésus; parfois, comme à Qeledjlar, les deux rives rocheuses sont indiquées; la plupart du temps elles sont absentes, mais la forme du fleuve est toujours la même et j'avoue ne pas bien saisir la distinction que le P. de Jerphanion établit (p. 81) entre le type de Qeledjlar et celui des autres chapelles.

Digitized by Google

Je ne vois dans cette ascension du Jourdain aucune intention symbolique, mais un simple effet de perspective en hauteur, beaucoup plus net, il est vrai, à Qeledjlar [1].

La nef de Toqale est particulièrement riche en épisodes des Miracles. C'est d'abord celui des Noces de Cana dont les deux moments essentiels sont assez maladroitement intervertis. On voit d'abord la table du festin, au bout de laquelle est assis Jésus, à côté d'un personnage à barbe blanche qualifié : « le diacre », et qui ressemble à Pierre. Puis viennent les deux époux, le diadème sur la tête. Jésus tend la main vers un serviteur qui arrive à l'opposé et présente une coupe. L'époux porte à ses lèvres une coupe semblable et l'épouse lève les mains en signe d'admiration. C'est seulement au tableau suivant que Jésus accomplit le miracle en plongeant dans l'une des six urnes un bâton coudé qu'il semble agiter avec effort. Rien de plus naïf que ce geste. « Ce n'était pas autrement que sur ses fourneaux un alchimiste tournait un mélange épais. » Suivent deux épisodes de la Multiplication des pains : la bénédiction des pains et des poissons par Jésus présenté de profil en face des deux apôtres (dans l'iconographie primitive il est toujours de face), puis la distribution faite par Pierre à la foule représentée par six personnages assis. Les douze corbeilles sont alignées en perspective et ce détail naïf reparaît dans certaines peintures occidentales de l'époque romane [2].

A la suite vient à Toqale le sujet assez rare de la vocation de Pierre et André, figurés sur une barque minuscule dans un lac de Génésareth aussi conventionnel que le Jourdain, dans lequel nagent deux gros poissons : Jésus debout à gauche dépasse de sa taille toute la hauteur du tableau. La Guérison de l'aveugle (Qeledjlar et Toqale), l'épisode de Zachée monté sur son figuier (Qeledjlar), la Transfiguration (chapelle 6,

1. De même dans le Baptême de Toqale (p. 276 et pl. LXV) je ne crois pas que Jean porte l'himation, « symbole de son rôle sacerdotal et prophétique ». C'est une véritable *planeta* fendue aux côtés, qu'il a passée sur sa tunique et qui accentue encore mieux son caractère sacerdotal.

2. Crypte de la cathédrale de Clermont.

Digitized by Google

El-Nazar, Toqale), la Résurrection de Lazare (El-Nazar, Qeledjlar, Toqale) achèvent la narration des Miracles proprement dits, tandis que l'Entrée à Jérusalem forme tantôt le dernier épisode de la Vie publique, tantôt le premier tableau de la Passion.

La Transfiguration cappadocienne de ce groupe archaïque s'oppose nettement à la formule byzantine qui montre le Christ et les deux prophètes au sommet du Thabor, les apôtres prosternés au pied de la montagne et manifestant leur effroi (icone en mosaïque du Louvre, XIIIe siècle). Ici, au contraire, le Thabor n'est pas représenté, Jésus et les prophètes sont posés à même le sol et les trois apôtres sont au même niveau, si la peinture est en ligne droite (chapelle 6), un peu plus bas, si elle surmonte un arc (Toqale). Dans cette dernière chapelle les apôtres manifestent leur surprise plus que leur effroi et, comme l'a fait remarquer E. Mâle, c'est cette disposition qui a passé dans l'art roman, au tympan de la Charité-sur-Loire [1].

Dans la Résurrection de Lazare on constate l'accentuation du geste réaliste des deux personnages qui soutiennent le cadavre debout d'une main et se bouchent le nez de l'autre en détournant la tête et en reculant. On sent dans toutes ces compositions un travail curieux d'analyse, un effort pour rendre la scène vraisemblable en interprétant par des détails empruntés à la réalité la narration évangélique parfois imprécise.

C'est dans cet esprit qu'a été composée l'Entrée à Jérusalem, Jésus venant de gauche assis sur un âne et suivi d'un seul apôtre, les assistants groupés par paires, deux enfants étendant des manteaux, deux adolescents présentant des palmes, un enfant grimpé sur un arbre et jetant des rameaux à son compagnon, puis deux ou quatre habitants de Jérusalem à la porte de la ville ou aux fenêtres. Tous les visages sont jeunes, comme si le peintre avait traduit littéralement l'expression des *Actes de Pilate* montrant « les enfants des

1. E. Mâle, *Art religieux au XIIe siècle*, p. 97.

Digitized by Google

Hébreux, des rameaux à la main. L'inscription : οἱ παῖδες τῶν Ἑβραίων figure d'ailleurs sur le tableau.

Ce développement donné au récit des Miracles est la conséquence du parti pris narratif et historique de l'iconographie cappadocienne. Il en est de même du récit de la Passion et c'est par la place souvent importante qui lui est réservée que le décor des églises rupestres s'oppose à celui de l'art impérial de Constantinople.

Dans le groupe archaïque de Gueurémé, c'est seulement dans la nef de Toqale et à Qeledjlar que ce cycle comme celui des Miracles atteint son plein développement. Dans les autres chapelles on ne trouve guère que la Crucifixion et parfois la Sépulture et la Descente aux Limbes *(Anastasis)*. L'Ascension a souvent une place spéciale, sur un tympan ou dans une coupole; la Pentecôte est rare.

La Cène a conservé la table en hémicycle de l'iconographie primitive, ainsi que l'ordre des convives, Jésus étant assis à la place d'honneur, c'est-à-dire à l'extrémité gauche, et Judas en face de lui à l'extrême droite. A Toqale Jésus est même allongé sur un lit qui forme autour de lui comme une auréole et qui est un souvenir du décor ancien [1]. A Qeledjlar un fond d'architecture consiste en un édifice à toit pyramidal entre deux pignons. Le peintre a représenté le moment où Jésus annonce la trahison et où Judas l'interpelle. Le dialogue est vivement rendu par le geste des bras tendus et à Qeledjlar tous les regards des disciples sont tournés vers Jésus.

A Qeledjlar seulement on trouve à la suite le Lavement des pieds, avec les apôtres divisés en deux groupes de cinq avec Jésus et Pierre au milieu. Le Sauveur vu de profil, une serviette à franges nouée à la ceinture, les manches relevées, se penche avec élan : de ses deux mains il saisit le pied que l'apôtre, assis à un niveau plus élevé, plonge dans un bassin, retroussant sa tunique d'une main, montrant sa tête de l'autre, conformément au texte de saint Jean. Comme l'a montré G. Millet, la minutie même des détails, la familiarité du geste

1. Par exemple à Saint-Apollinaire-le-Neuf de Ravenne.

Digitized by Google

s'opposent à l'attitude de dignité et de retenue que l'iconographie byzantine prête à Jésus. Les peintres cappadociens d'ailleurs n'ont pas été aussi loin dans cette voie que les sculpteurs romans qui ont montré le Christ franchement agenouillé devant saint Pierre [1].

Le type archaïque de la Trahison se distingue par l'absence de Pierre tranchant l'oreille de Malchus. Jésus, dont la taille dépasse celle des assistants, vient de gauche à Qeledjlar, de droite à Toqale et se tourne vers Judas qui l'embrasse avec brutalité. Autour du groupe principal est figurée la foule des Juifs; il n'y a pas parmi eux de soldats romains, conformément aux évangiles synoptiques, mais le peintre s'écarte du texte en leur faisant porter des piques, des hallebardes et des torches.

A Qeledjlar se trouvent ensuite deux scènes très rares ailleurs : Jésus comparaissant devant Anne et Caïphe, assis sur leur tribunal derrière un chancel orné, barbes et cheveux blancs, Caïphe ouvrant sa tunique d'un geste violent pour montrer sa poitrine nue et déchirer ses vêtements, Anne esquissant le même geste et levant la main pour interroger le Christ dont la taille dépasse celle du gardien en tunique courte qui le tient par derrière. C'est ensuite la scène du Reniement de Pierre, assis de face entre deux murs, se chauffant à un brasero en forme de bassin monté sur pied, analogue, d'après le P. de Jerphanion, au *mangal* dont on se sert encore en Asie Mineure; la servante arrive de gauche et désigne l'apôtre de la main, puis, à droite, Pierre sort de la maison, la tête penchée douloureusement.

A Toqale et à Qeledjlar les divers épisodes du Jugement de Pilate sont réunis en un tableau : Pilate assis à son tribunal et se lavant les mains, tandis que Jésus est debout devant lui, gardé par deux Juifs. A Qeledjlar le buste de la femme de Pilate émerge du prétoire, figuré par un vague édifice (à Toqale une simple colonne) et regarde Jésus avec compassion.

1. Clermont-Ferrand, linteau triangulaire, place Barnier.

Digitized by Google

Le tableau de la Voie Douloureuse suit le récit de saint Luc. A Qeledjlar un Juif tire Jésus par une cordelette nouée autour du cou, un autre Juif le pousse par derrière en le tenant par le bras [1]. Simon le Cyrénéen, en costume antique, chargé d'une lourde croix, suit par derrière et sa taille domine celle des deux Juifs qui le poussent. A Toqale c'est Simon qui marche en avant et porte une croix d'une taille réduite qui semble presque symbolique.

La Crucifixion a un caractère à la fois historique et théologique. Les croix auxquelles les deux larrons sont attachés, les bras ramenés en arrière, accostent toujours la croix centrale aux bras barrés sur laquelle Jésus est étendu toujours vivant, le corps droit, les bras raides, les épaules au-dessus de la ligne des mains, les pieds joints, fixés par deux clous et supportés par un appui *(suppedaneum)*. Les assistants sont placés symétriquement et suivant une échelle de grandeur correspondant à leur dignité : à droite Jean, l'Évangile à la main, témoignant en face de Marie qui porte une main à son menton (signe de douleur) et élève l'autre (geste de prière). A ces deux personnages correspondent le porte-lance, Longin, et le porte-éponge appelé toujours Esope. Le moment choisi est celui où Jésus prononce les paroles rapportées par Jean (XIX, 26) et rappelées par l'inscription : « Marie, voici ton fils ». Au-dessus de la croix apparaissent les bustes du Soleil et de la Lune désignés par leurs noms. On peut remarquer que l'art byzantin impérial a écarté ces deux bustes symboliques. Ils sont absents de la Crucifixion de Daphni; ils reparaissent à Saint-Luc, dont l'iconographie est si voisine de celle des églises rupestres, et ils ont été transmis à l'art occidental (miniatures et ivoires d'époque carolingienne, sculpture romane). A Toqale et à Qeledjlar l'inspiration réaliste s'affirme par les filets de sang qui coulent des mains de Jésus et couvrent ses pieds; l'eau et le sang s'échappent aussi de la blessure faite par la lance. Par contre, la Crucifixion

1. Le geste de Jésus ne me paraît pas être un « geste d'allocution » (p. 223 et pl. L, 2), mais plutôt de bénédiction.

Digitized by Google

du Qouchlouq (pigeonnier) de Qeledjlar, avec son Christ mort, aux yeux clos, au corps déjeté à gauche et dessinant une ligne sinueuse, avec la pose douloureuse de Jean et celle de Marie, appartient à une époque plus récente et relève de la même inspiration que la Crucifixion de Saint-Luc en Phocide.

Le cycle de la Sépulture débute à Qeledjlar et à Toqalé par la scène très rare et qui apparaît aussi en Occident à la même époque de la « Déposition de Croix »[1] qui représente bien la tendance pathétique de cette iconographie. Le tableau de Qeledjlar est presque détruit : celui de Toqalé, au contraire, est bien conservé. A droite Nicodème baissé arrache les clous des pieds; les mains sont déjà déclouées, Joseph d'Arimathie soutient sur ses épaules le corps de Jésus dont les bras pendent inertes et qui s'affaisse à gauche en dessinant une courbe harmonieuse. Marie le saisit à deux mains avec une expression de douleur et la joue de son fils vient frôler sa tête, détail dramatique que n'acceptent ni l'iconographie byzantine, ni même l'art roman qui donnent au geste de Marie baisant la main du Christ plus de retenue : du premier coup la peinture cappadocienne a atteint un degré de pathétique qu'on ne trouve plus, soit à Byzance, soit en Occident, avant le XIVe siècle.

Les mêmes chapelles montrent l'Ensevelissement de Jésus représenté aussi à la Theotokos. La scène, qui ira en se compliquant au cours des âges, est encore simple et familière : Joseph et Nicodème portent le corps de Jésus enveloppé d'un suaire qu'ils ont saisi l'un à la hauteur des épaules, l'autre aux genoux.

Le vieux thème des Saintes Femmes au tombeau, abandonné dans les églises byzantines, s'est conservé en Cappadoce et fait double emploi avec l'*Anastasis* qui exprime aussi la Résurrection. La source adoptée est le récit de Mathieu avec deux myrophores (trois par exception à la Theotokos, où

1. Évangéliaire d'Angers (IXe siècle) où ne figurent que Nicodème et Joseph (Millet, *Iconog. de l'Évangile*, p. 469).

Digitized by Google

les soldats sont représentés accroupis, la lance à la main).

L'*Anastasis*, littéralement la Montée (des justes ensevelis dans les Limbes), figure dans toutes les églises byzantines comme symbole de la fête de Pâques. Elle se trouve aussi fréquemment dans le groupe archaïque de Gueurémé avec des traits particuliers. Le plus remarquable est l'auréole qui enveloppe Jésus vu de profil et qui a disparu à Saint-Luc, Daphni, etc., pour reparaître au XIVe siècle à Mistra. Rien ne montre mieux la parenté entre l'art cappadocien et l'iconographie de la Renaissance des Paléologues. Ici c'est l'art byzantin de l'époque des Comnènes qui recherche la vraisemblance en sacrifiant les détails irréels et symboliques, comme le Soleil et la Lune de la Crucifixion. Un autre élément de caractère variable est le monstre nu et enchaîné foulé aux pieds par Jésus. A El-Nazar c'est une figure minuscule; à la Theotokos et à Toqale il est plus grand et de ses deux mains pourvues de griffes il s'efforce de retenir le pied d'Adam, que Jésus saisit par la main.

L'Ascension est précédée à la voûte du bras ouest de Qeledjlar de l'épisode très rare de la Bénédiction des apôtres (Luc XXIV, 50). Par une disposition bizarre le peintre a étendu Jésus à l'arête de la voûte et les Douze perpendiculairement sur les côtés en deux files monotones où se succèdent des visages de vieillards, d'hommes mûrs et de jeunes gens imberbes.

Comme dans l'iconographie byzantine, le thème de l'Ascension est conçu pour une coupole et c'est là qu'il figure à El-Nazar et Qeledjlar. A la chapelle 6, au contraire, il a été adapté assez gauchement à un berceau transversal : au milieu de la traversée centrale, la gloire de Jésus avec d'un côté la Vierge entre deux anges et deux apôtres, de l'autre un ange (introduit pour combler un vide) entre deux autres apôtres, enfin les huit apôtres qui restent rejetés dans la travée de gauche et, par une anomalie singulière, plus grands que les personnages du groupe central. Ce qui est remarquable dans cette peinture archaïque, c'est l'effort pour obtenir des attitudes variées et éviter la monotonie. Sous la coupole d'El

Digitized by Google

Nazar, au contraire, les gestes sont stéréotypés et l'on n'en trouve que deux : la main levée pour montrer Jésus, la main ouverte devant la poitrine (geste de surprise ou de prière). Le haut de la coupole de Qeledjlar est détruit, mais le pourtour conservé montre comme à Sainte-Sophie de Salonique le sol vert et les apôtres en vêtements clairs séparés par des arbres. L'Ascension de la nef de Toqalé, presque entièrement détruite, avait été adaptée à la forme d'un tympan : l'ordonnance pouvait rappeler celle d'un portail roman. Enfin, comme l'avait déjà montré le P. de Jerphanion [1], la liste des douze apôtres est toute conventionnelle et on y a introduit non seulement saint Paul, mais les quatre évangélistes, reconnaissables au livre qu'ils tiennent de la main gauche.

La Pentecôte est figurée sur un tympan et une voûte de la nef de Qeledjlar et on en trouve aussi des fragments à Toqale dans l'ancien narthex. La scène comprend deux parties : descente du Saint-Esprit, diffusion des langues. Sur un fond d'architectures assez sombre se détachent les draperies claires des douze apôtres assis, la main levée en un geste oratoire; au sommet de la voûte dans une gloire est figuré le trône de l'*Hétimasie* (préparatifs du Jugement dernier). Sur ce trône perlé et gemmé se trouvent le livre des Évangiles et la croix à double traverse avec la colombe au sommet; de la gloire partent douze rayons irisés qui viennent se poser sur les têtes des apôtres. Au registre inférieur, trois groupes d'hommes en tunique courte, alternativement imberbes et barbus, la main levée du côté des apôtres représentent « les peuples, les tribus, les langues », (Λ[α]ΟΙ, ΦΥΛΕ, ΓΛΟCE).

Deux épisodes seulement d'un cycle de la vie de la Vierge apparaissent dans ce groupe d'églises archaïques. A la Theotokos, par une véritable anomalie, tout le côté gauche de la voûte en berceau est occupé par la Présentation de la Vierge et son séjour dans le Temple, confondus dans une même scène :

1. Quels sont les douze apôtres de l'iconographie chrétienne? (*Recherches de science religieuse*, XI, 1920, p. 358-367).

Digitized by Google

à droite la Vierge assise sous le *ciborium* du Saint des Saints reçoit la nourriture des mains d'un ange; à gauche s'avance le cortège de sept personnages, le grand prêtre, l'encensoir à la main observant le miracle, Joachim, Anne et les jeunes filles tenant des cierges. A Qeledjlar, sur un riche fond d'architectures, se détache la Dormition de la Vierge, malheureusement endommagée (la figure de Jésus a disparu); au chevet et au pied du lit mortuaire les apôtres forment deux groupes et il en est ainsi dans la représentation de la même scène au Qouchlouq de Qeledjlar, où l'on devine au centre Jésus tenant l'âme de Marie sous la forme habituelle d'une figurine.

Enfin, parmi les autres thèmes exceptionnels relevés dans ce groupe archaïque, il faut citer Daniel en costume persan entre deux lions minuscules (chapelle 10), la Communion des apôtres de l'abside nord de Qeledjlar (il n'en reste que la distribution du pain à six apôtres, Jésus étant figuré deux fois), l'épisode du cerf miraculeux de saint Eustathe (chapelle Saint-Eustathe), deux épisodes du martyre de saint Georges (Theotokos).

VII

Nous avons essayé dans ces analyses de donner une idée des richesses nouvelles que les travaux du P. de Jerphanion mettent ainsi à la disposition des archéologues. La découverte des églises rupestres de Cappadoce, connue seulement jusqu'ici d'une manière fragmentaire, a déjà permis de renouveler presque entièrement l'histoire de l'art byzantin : la publication systématique et intégrale de ces monuments, grâce à la méthode vraiment scientifique avec laquelle elle a été entreprise, permettra de préciser bien des faits restés fuyants et de rectifier quelques conclusions hâtives; l'intérêt historique des peintures sera désormais mieux apprécié.

Les faits présentés dans ce premier volume ne concernent encore qu'un groupe très restreint d'églises, mais c'est un des plus intéressants, et sans vouloir anticiper sur des con-

Digitized by Google

clusions qui ne seront définitives qu'après l'achèvement de cet ouvrage, il est possible d'enregistrer du moins quelques résultats qui peuvent être considérés comme acquis.

Malgré le grand nombre d'inscriptions relevées dans les églises de ce groupe, il en est peu qui fournissent des indices chronologiques. Un graffite, daté de 1148-49 dans une niche creusée postérieurement au milieu des peintures de l'abside de Saint-Eustathe, permet de reculer d'au moins deux siècles les peintures ainsi mutilées et de les reporter au règne de Constantin Porphyrogénète (912-959). Du même coup se trouvent à peu près datées les peintures d'El-Nazar qui présentent de grands rapports avec celles de Saint-Eustathe. La décoration de la chapelle 6 et de la Theotokos paraît plus ancienne encore et peut dater de la seconde moitié du IXe siècle, du lendemain de la Querelle des Images. Les peintures de la nef de Toqale seraient un peu moins anciennes et contemporaines de celle de Tchaouch-In, datée du règne de Nicéphore Phocas (963-969). Les traces d'influence byzantine, surtout dans le style, constatées à Qeledjlar, nous invitent à considérer cette église en croix grecque comme d'une époque un peu plus récente, fin du Xe ou début du XIe siècle. Dans l'ensemble, le groupe archaïque de Gueurémé représente donc l'art qui s'est développé en Asie Mineure au cours du Xe siècle, à l'époque où les victoires des empereurs macédoniens ont permis la colonisation de ce pays de Cappadoce et en ont fait une *marche* solide en face des Arabes.

Ce qui frappe avant tout dans cet art, c'est son unité et son caractère local. L'architecture des églises nous révèle l'existence d'une école indigène dont les traditions diffèrent de celle des cantons voisins de Lycaonie, mais présentent cependant des rapports avec celles du plus rapproché de ces cantons, le Hassan-Dagh. La décoration et l'iconographie nous montrent également la fidélité de tous les peintres à des modèles consacrés par la tradition, qui s'opposent à ceux des grandes églises byzantines de la même époque et dérivent de l'iconographie si originale créée en Syrie et en Palestine à la fin de l'antiquité. Ce parti pris d'un décor

Digitized by Google

narratif, cette interprétation si vivante et si animée de l'Écriture, cet effort parfois naïf, mais toujours sincère, pour donner à des scènes historiques un aspect de vraisemblance, de réalité qui en rende l'intelligence accessible aux esprits les moins cultivés, c'est ce qu'on chercherait en vain dans les œuvres de l'art impérial. Seules les mosaïques de Saint-Luc font exception et ont des traits communs avec les peintures cappadociennes, mais quel contraste entre ces modestes enluminures des églises rupestres, si expressives dans leur gaucherie, si pleines de vie et de mouvement, et les compositions majestueuses et plastiques de Daphni et de Palerme!

Toutes les recherches de ces dernières années et en particulier celles de G. Millet ont montré en revanche que l'iconographie cappadocienne présentait de nombreux points de contact, d'une part avec l'art religieux qui prévaut à l'époque des Paléologues dans les mosaïques de Kahrié-Djami et les peintures de Mistra, d'autre part avec l'iconographie romane de l'Occident. Voyons ce que les peintures du groupe archaïque de Gueurémé peuvent nous apprendre à cet égard.

Il va sans dire qu'entre le style de Mistra et celui des grottes cappadociennes il n'existe aucune commune mesure; mais si, au XIVe siècle, le cadre est plus riche, si l'expression est plus parfaite, si la technique est plus raffinée, l'esprit qui anime les compositions est le même. A la Métropole de Mistra, comme dans les églises rupestres, les cycles narratifs se succèdent sans interruption et des conventions archaïques ont survécu : échelle de grandeur des personnages suivant leur dignité, perspective inverse. Dans le détail même des compositions, que de rapprochements possibles! La Nativité de la Peribleptos, celle de la Pantanassa [1] sont disposées comme celles du groupe archaïque de Gueurémé. La grotte de Béthléem est devenue une anfractuosité pittoresque de la montagne. La crèche, suivant la perspective en hauteur, est au-dessus du lit de la Vierge dont les regards se dirigent vers le Bain de l'Enfant. L'Annonce aux bergers est liée à la

1. Millet, *Monuments de Mistra*, pl. CXVIII, 1-139.

Digitized by Google

Nativité et nous retrouvons nos trois pasteurs aux trois âges de la vie, dont le délicieux berger musicien assis à l'écart et jouant du flageolet.

A Mistra comme en Cappadoce, même développement donné aux Miracles et aux thèmes de la Passion. Le magnifique geste de Jésus guérissant l'aveugle à Qeledjlar se retrouve à la Métropole, ainsi que les ablutions vigoureuses de l'homme après sa guérison à la fontaine de Siloé [1]. Bien que de nouveaux détails aient enrichi la Résurrection de Lazare, les peintures de Mistra gardent l'essentiel de la composition cappadocienne : Jésus suivi de disciples venant de gauche, le cercueil de Lazare dressé et soutenu par les deux hommes qui se bouchent le nez [2]. La Cène de la Métropole, celle de la Peribleptos [3] ont gardé la table semi-circulaire avec Jésus assis à gauche et Judas en face de lui. Au Brontochion même, où apparaît la table carrée, Jésus est toujours étendu sur un lit à gauche [4]. De même, en plein XIVe siècle, l'antique mise en scène des deux myrophores auprès du Sépulcre vide reparaît à la Peribleptos [5]. Dans l'Anastasis de la Peribleptos on revoit la gloire qui enveloppe le Christ et, comme en Cappadoce, David et Salomon sont placés derrière lui à gauche [6]. Enfin sous la Pentecôte très mutilée des Saints Théodore de Mistra on aperçoit la foule pittoresque et animée des « nations » figurée à Qeledjlar. Entre les peintures du groupe archaïque de Gueurémé et les peintures de Mistra il existe donc une source commune.

Les rapprochements avec l'art roman, pour être moins constants, n'en sont pas moins instructifs. Bornons-nous à ceux que révèle le groupe archaïque de Gueurémé. La technique même de la peinture murale qui s'est développée au XIIe siècle dans le centre et l'ouest de la France a de grands

1. Millet, *Monuments de Mistra*, pl. LXXII, 2.
2. *Ibid.*, pl. CXL.
3. *Ibid.*, p. LXVII, 1-120.
4. *Ibid.*, pl. CIII.
5. *Ibid.*, pl. CXXI, 3.
6. *Ibid.*, pl. CXVI.

Digitized by Google

rapports avec celle des églises rupestres : même prédominance des ocres jaune et rouge, même rareté des tons bleus; même esquisse des personnages, des traits de leur visage, des plis de leurs draperies par des lignes vigoureuses, mêmes teintes plates sombres ou claires pour figurer les ombres et les lumières. En France comme en Cappadoce, on aimait à souligner par des traits colorés ou des ornements les lignes de l'architecture ou à imiter l'appareillage des pierres. En France comme en Cappadoce, les scènes se déroulent sans interruption en des registres narratifs. La série des Miracles découverts dans la crypte de la cathédrale de Clermont, Sermon sur la montagne, Multiplication des pains avec les corbeilles alignées comme à Toqale, rappellent invinciblement les peintures du groupe archaïque de Cappadoce. En Italie, dans le cycle de peintures de Sant' Urbano alla Caffarella près de Rome, récemment étudié [1], malgré des variantes nombreuses, la parenté avec la Cappadoce est incontestable. La petite servante qui soulève le rideau a passé de la Visitation à l'Annonciation, le berger musicien joue du violon, la table de la Cène est allongée, mais Jésus est toujours assis à gauche, Nicodème et Joseph d'Arimathie portent le corps de Jésus au Sépulcre de la même manière qu'à la Theotokos de Gueurémé et ce sont aussi deux myrophores qui s'avancent vers le tombeau vide.

Mais le décor des églises romanes est dû avant tout à la sculpture et c'est parce qu'il a su traduire d'une manière plastique les thèmes de l'iconographie religieuse que l'art occidental a affirmé son originalité en face de l'Orient. Beaucoup de ces thèmes cependant ont de grands rapports avec ceux du groupe archaïque de Cappadoce. L'esprit même dans lequel s'est développée cette iconographie sculptée est celui qui régnait en Cappadoce. C'est la même méthode narrative, la même inspiration des apocryphes, le même goût de l'anecdote, des détails minutieux, des fonds d'édifices, des gestes

1. A. Busuioceanu, *Un ciclo di affreschi del secolo XI*; Rome, *Ephemeris Dacoromana*, 1924 (peintures datées de 1012 par une inscription, malheureusement retouchée au XVIIe siècle).

Digitized by Google

familiers et souvent réalistes. On peut dire que les Occidentaux, après s'être assimilé les principes de cet art, les ont appliqués avec une logique plus rigoureuse que les Orientaux eux-mêmes. De là des trouvailles comme celle du linteau du Lavement des pieds à Clermont. La composition est la même qu'à Qeledjlar : cinq apôtres de chaque côté du groupe central, Pierre sur une petite estrade, mais Jésus agenouillé devant lui, comme pour insister sur son humiliation volontaire.

De même qu'en Cappadoce certains thèmes fondamentaux ont été placés en quelque sorte hors série, mais ce qui en Cappadoce était réservé aux absides et aux coupoles a été placé en Occident aux tympans des portails. De là les nombreuses Ascensions des portails méridionaux; de là surtout les innombrables Visions apocalyptiques, car c'est là un trait commun à la Cappadoce et à l'Occident et qui est en opposition formelle avec l'iconographie byzantine. La hantise des fins dernières est un trait commun aux moines d'Occident et d'Orient. L'art impérial de Constantinople a négligé ce thème qui débordait le cadre de ses fêtes liturgiques, ou l'a voilé sous l'allégorie de l'*Hétimasia*. A la figure de la Seconde Venue il préfère la composition grandiose du Jugement dernier.

Sans doute ces rapprochements entre l'art occidental et la Cappadoce se multiplieront à mesure qu'avancera la publication du P. de Jerphanion. Contentons-nous de signaler encore un trait commun qui achève de montrer l'identité de la méthode iconographique. C'est la multiplicité des inscriptions tirées du texte de l'Écriture, de l'office liturgique, des légendes de saints qui accentue le caractère d'enseignement de l'iconographie occidentale. Qu'il s'agisse des tympans bourguignons comme le Jugement dernier d'Autun, ou de certaines séries de chapiteaux auvergnats sur lesquels des anges déroulent des banderoles, ouvrent des diptyques chargés d'inscriptions [1], la méthode est la même qu'en Cappadoce.

1. Chapiteaux de Robert à Notre-Dame-du-Port de Clermont et à Saint-Nectaire. Jugement dernier du portail de Conques en Rouergue.

Digitized by Google

D'où peut donc provenir cette parenté étonnante entre les peintures de ce coin reculé de Cappadoce d'une part, l'art brillant des Paléologues et l'art occidental, d'autre part? Des relations directes de la Cappadoce avec l'Occident, une influence quelconque de ces obscurs monastères rupestres sur l'école de Constantinople sont des hypothèses à exclure. Entre ces trois écoles d'art, éloignées dans le temps et dans l'espace, il faut donc qu'il y ait une source commune, et il ne sera peut-être pas difficile de trouver cette source si l'on réfléchit qu'il s'est développé à Constantinople même et dans tout l'empire byzantin, au lendemain de la victoire des Images, un art monastique très différent par son esprit de l'iconographie traditionnelle des églises, beaucoup plus libre, beaucoup plus spontané : les psautiers dits monastiques nous en ont conservé quelques monuments et G. Millet, dans ses études iconographiques, a pu y glaner bien des rapprochements avec les peintures cappadociennes. Cet art monastique s'est développé comme en marge de l'art officiel des grandes églises, inspiré par les membres du haut clergé, instruits dans les écoles de Constantinople, élevés dans l'admiration de l'antiquité classique et dans le respect de la théologie des conciles.

Ce sont ces clercs qui ont été tout puissants dans l'Église et dans l'État sous les empereurs macédoniens et sous les Comnènes : ce sont eux qui ont créé l'art savant, liturgique et symbolique des grandes églises, mais ils n'ont pu ou n'ont pas voulu imposer aux moines leurs conceptions. Quelques épisodes fameux comme le conflit entre le patriarche Méthodius (843-847) et les Studites nous montrent l'opposition fondamentale qui régnait entre ce haut clergé et les moines [1].

Or l'art byzantin qui a pénétré en Occident n'est pas celui du haut clergé, mais celui des moines, beaucoup plus accessible à des esprits peu cultivés, beaucoup plus concret surtout, beaucoup plus attrayant par son aspect narratif et réaliste.

1. Dobschütz, *Methodios und die Studiten* (*Byzantinische Zeitschrift*, XVIII, 1909, p. 41 et ss.).

Digitized by Google

On sait que l'art roman est né en partie dans les monastères; il n'est donc pas étonnant qu'entre les moines d'Occident et les moines d'Orient de nombreux échanges aient eu lieu. Les chroniques des xe et xie siècles témoignent de leur activité et nous montrent l'émigration de moines grecs en Italie, en Allemagne et même en France. D'autre part, les multiples pèlerinages des Occidentaux aux lieux saints n'ont pas été sans action sur ce mouvement, et c'est par leur intermédiaire que beaucoup de manuscrits monastiques d'Orient ont pu parvenir en Occident.

D'autre part, on sait que, dès la fin du xiiie siècle, l'art byzantin qui a régné si longtemps dans les grandes églises se transforme dans le sens narratif. C'est à partir de cette époque que les moines sont tout-puissants dans l'État et que le haut clergé se recrute parmi eux. Au développement si remarquable de l'humanisme correspond un mouvement parallèle de mysticisme qui trouve son aliment dans la doctrine des Hésychastes [1]. C'est l'époque où la technique de l'art byzantin se perfectionne, où l'admiration pour les modèles antiques produit la brillante Renaissance des Paléologues. Ce n'est certes pas à l'action des moines qu'est due cette rénovation technique, mais, d'une part, l'influence considérable prise par eux dans l'Église, dans l'État, dans la société, au temps des Paléologues, explique la popularité et la faveur nouvelle obtenues par leurs traditions iconographiques particulières; d'autre part, les peintres byzantins parvenus à une véritable maîtrise, impatients de renouveler et de vivifier les thèmes un peu abstraits des grandes églises, ont trouvé dans cet art monastique les interprétations concrètes de l'Évangile, les cycles narratifs, les motifs pittoresques, les accents dramatiques qui convenaient à leur talent. Fatigués de tourner toujours dans le cercle un peu étroit des Douze Fêtes liturgiques, ils préférèrent les perspectives infinies que leur ouvrait l'iconographie monastique.

1. Sur l'application immédiate de cette doctrine au thème iconographique de la « gloire » du Christ dans la Transfiguration (et la Dormition), voir Millet, *Iconographie de l'Évangile*, p. 230.

Digitized by Google

Telle est la raison profonde pour laquelle de vieux thèmes d'origine syrienne, remaniés et complétés par des moines, que l'on retrouve aujourd'hui enfouis dans les grottes obscures des rochers cappadociens, ont pu se développer en pleine lumière dans les grandes églises du XIVe siècle et contribuer à donner à l'art de Byzance la dernière forme qu'il ait revêtue. Ce sont là quelques-uns des enseignements que nous apporte ce premier volume consacré au groupe archaïque de Gueurémé : leur importance fait souhaiter vivement que le P. de Jerphanion puisse achever bientôt la tâche qu'il a si brillamment commencée.

LOUIS BRÉHIER.

Digitized by Google

L'EMPLOI DU BRONZE
DANS L'ORIENT CLASSIQUE

INTRODUCTION

En étudiant l'usage de différents alliages du cuivre dans les plus anciens temps historiques, nous voyons tout de suite qu'au moins jusqu'à la fin du troisième millénaire avant J.-C. il y a, sous ce rapport, une différence essentielle entre les pays du bassin de la Méditerranée et la Mésopotamie.

Au moment où l'Égypte, la Crète et les îles de la mer Égée employaient l'arsenic, l'étain et passagèrement le bismuth pour la fabrication de leurs bronzes et qu'en Asie Mineure (à Troie), ainsi qu'en Syrie l'étain jouait un rôle prépondérant dans les alliages du cuivre, on employait en Babylonie, à cet effet, outre de petites quantités de nickel, des métaux qui, comme le plomb et l'antimoine, donnent un bronze cassant et par conséquent moins utile.

Il résulte de là que l'étain, qu'on employait alors pour la fabrication des bronzes, provenait sans aucun doute d'Europe et que l'exploitation de mines de ce métal situées en Asie est inadmissible. Cela nous apprend encore qu'au IVe et au IIIe millénaire avant J.-C., il n'y avait pas de relations de commerce entre l'ouest et l'est du monde civilisé ou, du moins, que ces relations étaient rares.

Nous traiterons donc séparément de ces deux régions jusqu'au commencement du Nouvel Empire (vers 1550 av. J.-C.), époque où une révolution semble avoir eu lieu dans les relations des États entre eux. Je parlerai plus tard de la possibilité d'un rapprochement des deux parties du monde civilisé avant cette date.

Digitized by Google

Avant d'aborder le sujet essentiel de mon travail, je veux citer un fragment d'un document du temple de Telloh (Reissner, *Tempelurkunden von Telloh*, nº 124), contemporain de la dynastie d'Ur (2469-2353 av. J.-C.) :

Nº 124. — III.
Total : 1 mašalum (miroir?) en bronze.
Total : 1 alal (tuyau?) en bronze.
Total : 1 ašhallum en bronze.
Leur poids est 1 mine 10 sicles pesé (?) 7 fois.
Leur perte est 4 2/3 sicles.
Son sud-he est 1/2 sicle 21 šeʼu.
Son plomb : 10 sicles.
Son cuivre pur : 1 mine 4 sicles.
1 mine (505 gr.) = 60 sicles; 1 sicle = 180 šeʼu.

Le poids de ces trois objets en bronze est 1 mine 10 sicles, tandis que le *sud-he*, le plomb et le cuivre pur pèsent ensemble 1 mine 14 1/2 sicles et 21 šeʼu. Nous avons donc ici une perte par la fonte et le travail de 4 1/2 sicles et de 21 šeʼu, ce qui est à un šeʼu près indiqué dans notre document (leur perte est de 4 2/3 sicles). Le bronze en question est donc composé de trois métaux : cuivre, plomb et *sud-he*, probablement l'antimoine[1], dans la proportion suivante :

Cu 85,76 p. 100 ; Pb 13,40 p. 100 ; *sud-he* (Sb?) 0,84 p. 100.

Cette proportion est peut-être un peu autre dans les objets fabriqués, puisqu'il n'est pas exclu que le *sud-he*, dont la signification n'est pas tout à fait claire, désigne non un métal pur, mais un minerai. Toutefois, cela ne changerait rien au fait qu'un des métaux entre dans la composition du bronze en quantité moindre que 1 p. 100. Je trouve donc qu'il n'est pas admissible de traiter chaque quantité de métal

1. En Babylonie on emploie, comme l'ont démontré les analyses, outre le plomb, l'antimoine et le nickel pour la fabrication du bronze. Mais vu que le *sud-he* se trouve dans d'autres documents de Telloh en quantités assez notables (jusqu'à 12 mines = 6 kilos) et que nous avons trouvé en Mésopotamie des objets en antimoine (un gobelet du temps de Gudea) et non en nickel, la traduction de *sud-he* par antimoine me paraît plus probable.

Digitized by Google

moindre que 1 p. 100 trouvée dans les bronzes analysés, comme une impureté du cuivre. Il faut toujours, surtout quand l'alliage contient plus de 0,5 p. 100 du dit métal, compter avec la possibilité d'une addition intentionnelle, comme dans le cas cité de Telloh. Je reviendrai à cette question en étudiant les analyses de différents objets en bronze.

***

Quand, à la fin des temps préhistoriques, l'industrie du cuivre prit un grand essor et qu'on commença à faire en ce métal même des haches de grandes dimensions, on se convainquit probablement bien vite que le cuivre pur n'est pas propre à la fabrication des outils. Comme les Égyptiens avaient, au témoignage des ornements trouvés dans la tombe du troisième roi de la première dynastie *Hnt*, une grande expérience dans l'art de travailler l'or, ils savaient sans aucun doute que, par l'alliage, les métaux deviennent non seulement plus durs, mais aussi plus faciles à fondre. Ce n'est donc pas étonnant qu'on ait essayé bientôt de rendre le cuivre plus utile par l'addition d'un autre métal.

Une preuve de grandes connaissances dans l'art de travailler les métaux, c'est que, dès la première dynastie (les analyses d'objets plus anciens n'ont pas, jusqu'à présent, démontré l'emploi des alliages du cuivre aux temps préhistoriques), les Égyptiens n'usaient pas pour leurs bronzes du plomb, dont ils avaient probablement de grandes quantités à leur disposition [1], parce que le plomb donne un bronze cassant et peu propre à la fabrication des outils. Même dans ces temps lointains, ils employaient à cet effet des métaux plus difficiles à obtenir et plus chers, comme le bismuth, l'arsenic et l'étain. D'après Fl. Petrie, qui d'ailleurs ne cite aucune analyse, des outils de la première dynastie contenaient jusqu'à 1 p. 100 de bismuth, et M. le pro-

1. Nous n'avons qu'un seul objet en plomb des temps préhistoriques, mais la galène se trouve souvent en quantités considérables.

Digitized by Google

fesseur Sebelien a trouvé, dans un bout de couteau, 0,6 p. 100 d'arsenic. Plus tard, nous ne trouvons même pas de traces de bismuth dans les bronzes égyptiens, tandis que leur contenu en arsenic augmente, ce qui n'est compréhensible que si nous admettons qu'on avait fait des essais avec différents métaux et trouvé que l'arsenic est supérieur au bismuth comme addition au cuivre, mais qui ne se laisse pas expliquer si nous voulons voir dans ces petites quantités de métaux des impuretés dues à l'origine différente du cuivre employé. Il n'est pas possible d'admettre qu'après la première dynastie l'importation des minerais de cuivre contenant du bismuth ait cessé tout d'un coup, tandis qu'on recherchait avec soin ceux qui étaient spécialement riches en arsenic, parce que, premièrement, les Égyptiens d'alors n'avaient pas un grand nombre de sources de cuivre à leur disposition, et, secondement, parce qu'il est impossible de constater sans analyses la composition d'un minerai.

Beaucoup plus important que ces alliages, contenant d'ailleurs très peu de bismuth et d'arsenic, est le bronze d'étain. Comme l'étain employé à cet effet provenait, comme nous l'avons dit, sans aucun doute d'Europe, il ne pouvait, vu les difficultés de transport, être importé en Égypte aux temps de l'Ancien Empire qu'en très petites quantités. Il y était donc très cher.

J'ai montré dans un travail sur le fer qu'aussi longtemps que ce métal resta rare et d'un prix élevé, on l'employa exclusivement à la fabrication des ornements et des ustensiles de culte. Quand son prix baissa, on commença à en faire des armes de parade, surtout des poignards qui étaient toujours un attribut d'un rang élevé, puis d'autres armes et enfin des outils ordinaires.

Comme le prix du bronze était d'abord très élevé et ne baissa lentement qu'avec l'accroissement de l'importation de l'étain, il m'a paru probable que l'ordre dans lequel on l'employa pour la fabrication de différents objets est le même que dans le cas du fer. Il faudrait donc s'attendre à ce qu'au temps de l'Ancien Empire on ne trouvât d'étain que dans

Digitized by Google

des ornements, provenant surtout de tombes royales, et dans certains objets de culte. Il ne serait pas non plus tout à fait impossible qu'à la fin de l'Ancien Empire on ait fabriqué des poignards en bronze.

Les Égyptiens étaient très conservateurs, surtout dans le domaine de la religion; aussi l'on trouve, dans le Livre des Morts du Nouvel Empire, des versets des Textes de Pyramides datant de la fin de la Ve et de la VIe dynastie. Peut-être est-il donc permis de tirer certaines conclusions de faits constatés aux XVIIIe-XXe dynasties. Or, nous voyons dans les textes que le vase *jaj*, destiné aux ablutions rituelles, la jatte *a* et le vase pour libations *kbw* sont souvent faits en bronze *(hsmnt)*. Quand nous regardons les scènes figurées dans les mastabas des IVe, Ve et VIe dynasties, nous trouvons le vase *jaj* (sa forme nous est connue par le déterminatif accompagnant ce mot) quelquefois peint en jaune, une couleur que les Égyptiens d'époque postérieure emploient souvent pour reproduire des objets de bronze. Sur le sarcophage de *Ipj ænhw* (seconde moitié de l'Ancien Empire [1], L.-D., vol. III, sect. II, pl. 18) ce vase est peint deux fois en blanc (argent), tandis que la jatte sur laquelle il repose, dont la forme rappelle fort celle de la jatte *a*, est une fois jaune (bronze) et une fois rouge (cuivre). Le vase à libations *kbw* (forme selon le signe pour *kb*) se trouve aussi peint en jaune et en rouge, quelquefois sur la même représentation, comme par exemple dans la tombe de Nefer-Baw-Ptah (Ve dynastie; L.-D., vol. III, sect. II, pl. 58 b).

Le *hsmnt* des inscriptions du Nouvel Empire signifie sans aucun doute « bronze d'étain », mais nous ne pouvons pas juger, d'après les usages de la seconde moitié du second millénaire, de ceux qui prévalaient au troisième. Quant à la couleur jaune des vases, elle n'indique pas toujours le bronze; même plus tard, et sous l'Ancien Empire, elle pourrait en

1. Le vase *jaj* se trouve aussi en argent, par exemple sur le cercueil de Degi (Moyen Empire; L. D., vol. III, sect. II, pl. 147 *b*).

Digitized by Google

outre désigner un alliage du cuivre non avec l'étain, mais avec l'arsenic qu'on employait alors. Je n'ai pas cité les textes du Nouvel Empire, ni les représentations des mastabas de la IVe à la VIe dynastie pour prouver l'emploi d'étain en Égypte au troisième millénaire, mais seulement pour indiquer quels sont les objets de ces temps dont l'analyse donne une certaine chance de constater la connaissance du bronze.

Je donne maintenant quelques analyses d'objets de l'Ancien Empire, dues à Berthelot :

1° Minces lames du tombeau de Dt, quatrième roi de la Ire dynastie, faisant probablement partie d'un ornement

Cu 56,7 p. 100; Sn 2 p. 100.

c'est-à-dire un bronze très pauvre en étain.

2° Un fragment d'un vase trouvé dans un mastaba de la IVe ou Ve dynastie ne contenait pas d'étain, mais de l'arsenic en quantité notable (ensemble avec acide carbonique, chaux, sels alcalins 4,3 p. 100, sans indication de la quantité du métal).

3° Fragment d'un vase de la VIe dynastie :

Cu 86,2 p. 100; Sn 3,68 p. 100.

Il faut encore ajouter que les fragments d'un vase de la tombe de Mera de Dendereh (VIe dynastie) contenaient des traces notables d'étain (analyse faite par le docteur Gladstone et publiée sans indication précise de la quantité du métal).

Nous voyons donc qu'en conformité avec nos considérations théoriques, on employait le bronze d'étain dans l'Ancien Empire, dès les temps de la première dynastie, pour la fabrication des ornements. Certains vases de bronze qui jouent un rôle dans le culte ont probablement apparu un peu plus tard.

Il va sans dire que, dans l'Ancien Empire, on n'ajoutait pas toujours de l'étain au cuivre destiné à la fabrication des ornements et des vases d'ablution, car nous les trouvons bien souvent faits en cuivre pur. Mais la possibilité existe

Digitized by Google

que ces objets aient été exécutés aussi en bronze d'étain et c'est ce dont les analyses futures devront tenir compte. Il est aussi probable qu'on faisait, du moins à la fin de l'Ancien Empire, des poignards en bronze; mais comme aucune arme de ce genre et de ce temps ne nous est parvenue, il nous est impossible d'être affirmatif à cet égard. Tout au plus pouvons-nous tirer quelques indices des trouvailles contemporaines faites en Crète.

On a constaté, en outre, la présence de l'étain dans deux lingots : l'un, trouvé par Petrie dans les fondements d'un mastaba de la IIIe dynastie, contient, d'après le docteur Gladstone, 9,1 p. 100 d'étain, 0,5 p. 100 d'arsenic; l'autre, provenant des fouilles de Mariette à Saquara, c'est-à-dire de la Ve ou VIe dynastie, contenait suivant Berthelot 11,47 p. 100 d'étain.

Un couteau de cérémonie, trouvé dans la tombe de Hesy (IIIe dynastie), se composait, d'après Lucas, de 99,12 p. 100 de cuivre, 0,20 d'étain et 0,18 p. 100 de fer. La quantité d'étain est ici si petite qu'il s'agit probablement non d'une addition intentionnelle, mais d'une impureté, due non au minerai (puisque ni celui de Chypre, ni celui du Sinaï ne contiennent d'étain), mais au travail fait dans l'atelier. Nous reviendrons plus loin là-dessus.

Des traces d'étain, provenant probablement de la même source, ont été constatées par le docteur Gladstone dans la grande statue de Pepi I (VIe dynastie), trouvée par Quibell avec la statue de son fils sous le temple de Hieraconpolis, où elle a été enfouie lors de la restauration de ce bâtiment sous Thoutmès III.

Le professeur Mosso affirme avoir aussi analysé un morceau de cette statue, qui contiendrait, d'après lui, 6,6 p. 100 d'étain; mais Quibell et le docteur Hall doutent fort que le fragment en question ait fait vraiment partie de la dite statue.

Je ne peux que partager ces doutes, puisqu'il est difficile de croire qu'une statue de grandeur naturelle, même composée de lames forgées très minces, ait été, à la fin de l'An-

Digitized by Google

cien Empire, exécutée dans une matière aussi chère que le bronze d'étain. D'ailleurs, si la statue de Pepi I avait été en bronze, il est plus que probable qu'on l'aurait, au temps de Thoutmès III, fondue et réemployée au lieu de l'enfouir, l'étain étant alors encore d'un prix très élevé. Toutefois, avant d'ensevelir la statue, on lui avait arraché son pagne et ses couronnes; ils étaient donc faits de métaux plus coûteux, peut-être au moins en partie en bronze, et il n'est pas impossible qu'un morceau de ces ornements, resté par hasard accroché à la statue, ait été remis au professeur Mosso et analysé par lui.

Si, sous l'Ancien Empire, on employait, pour la fabrication des ornements et des ustensiles de culte, un bronze très pauvre en étain, il va sans dire que les outils de ce temps ne peuvent pas contenir d'étain Il n'est donc pas étonnant que le professeur Sebelien, qui a fait pour Fl. Petrie 21 analyses d'outils, n'y ait même pas trouvé de traces d'étain.

Objet et date		Cu	Fe	Zn	As	Sn	Ag-Bi	Ni
—		—	—	—	—	—	—	—
Hache	Ier Dyn.	97,99	—	—	—	—	—	—
»	»	98,13	—	0,25	trac.	—	—	—
»	»	100	trac.	—	—	—	—	—
»	»	99,61	—	—	—	—	—	—
Herminette	»	99,94	trac.	trac.	—	—	—	—
Ciseau	»	98,71	—	—	—	—	trac.	—
»	»	98,03	trac.	trac.	0,25	—	trac.	—
Bout de couteau . .	»	98,50	—	0,25	0,6	—	—	—
Hache	»	97,63	—	—	—	—	—	—
»	»	97,22	—	0,34	—	—	—	trac.
»	»	98,98	—	—	—	—	trac.	—
»	»	97,59	trac.	—	—	—	—	—
Ciseau	»	98.84	0,63	0,18	—	—	trac.	—
Hache	»	98,30	—	—	—	—	—	—
»	»	99,60	—	—	—	—	trac.	—
Lingot rectangulaire .	»	98,13	—	—	0,15	—	—	—
Grande hache . . .	»	97,01	0,50	—	—	—	—	0,43
Ciseau	IIe Dyn.	97,70	0,54	—	trac.	—	—	—
Hache	IVe Dyn.	98	trac.	trac	trac.	—	—	Pb- trac.
Lingot courbé . . .	Ier Dyn.	88,08	0,14	—	—	—	—	—
Hache très dure. . .	»	94,21	2,50	—	—	—	—	—

Berthelot a analysé quelques objets provenant du commencement de l'Ancien Empire : 1 hache, 4 aiguilles, 1 ciseau, 1 clou, tous en cuivre presque pur sans étain, sans an-

Digitized by Google

timoine ni plomb, avec des traces d'arsenic. Une herminette de la IVe dynastie contient, d'après le docteur Gladstone, 0,38 p. 100; une autre, probablement du même temps, 0,54 p. 100 d'arsenic avec traces d'antimoine et de fer.

En étudiant ces analyses, nous voyons que les outils contiennent quelquefois assez d'arsenic (jusqu'à 0,64) et de fer (jusqu'à 2,5) pour faire croire à des additions intentionnelles. Mais comme les minerais connus des Égyptiens de ces temps renferment aussi de l'arsenic et du fer, la présence de ces métaux dans les outils peut être attribuée à une fonte imparfaite du cuivre. Toutefois, il faut remarquer que la proportion d'arsenic dans ces outils qui, sous l'Ancien Empire, est tout au plus de 0,6 p. 100, monte, dans le Moyen Empire, jusqu'à 3,90 p. 100, c'est-à-dire qu'il montre une tendance à augmenter avec le temps, ce qui n'est compréhensible que si nous admettons que l'addition de ce métal était intentionnelle et qu'une expérience grandissante en faisait augmenter la dose. Je me permettrai donc de regarder l'arsenic, s'élevant au moins à 0,5 p. 100, comme le résultat d'une addition intentionnelle, laissant ouverte la question pour d'autres métaux, surtout le fer.

J'ai déjà parlé du bronze de bismuth qui paraît quelquefois du temps de la Ire dynastie.

Le résultat des analyses des outils n'est pas surprenant : il confirme seulement ce que nous savions déjà, c'est-à-dire que l'étain était très cher pendant l'Ancien Empire. Nous en pouvons tirer encore la conclusion que l'arsenic et le bismuth n'étaient alors ni faciles à obtenir, ni à bas prix, puisque on ne les utilisait que rarement et seulement en petites quantités. D'ailleurs, sous l'Ancien et le Moyen Empire, il n'y a qu'un métal relativement peu coûteux : c'est le cuivre, employé dès lors assez intensivement pour la fabrication des armes et des outils, sans pouvoir remplacer complètement une matière encore moins chère, la pierre. Nous constaterons une situation semblable en Mésopotamie.

Les inscriptions de l'Ancien Empire ne font qu'une fois mention du bronze *(hsmnt)*. Nous trouvons sur le revers

Digitized by Google

de la pierre de Palerme, l. 5, n° 1 (époque de Nefer-er-ke-re, 3e roi de la Ve dynastie vers 2660), un fragment, de phrase que nous pouvons traduire ou « la porte de l'atelier de bronze » ou « la porte de l'atelier en bronze ». Cela ne nous dit rien sur l'emploi du bronze d'étain au temps de l'Ancien Empire, puisque la traduction n'est pas sûre. Nous ne pouvons même pas décider si *hsmnt* ici signifie, comme plus tard, le bronze d'étain, ou quelque autre alliage du cuivre.

Si nous passons de l'Ancien au Moyen Empire, nous nous attendons à une augmentation de l'importation de l'étain, d'où diminution du prix de ce métal et usage plus fréquent. C'est justement le cas. Nous trouvons maintenant des outils et des ustensiles non seulement en cuivre pur, mais aussi en bronze, d'ailleurs très pauvre en étain.

Je donne ici les résultats des analyses, exécutées par M. le docteur Gladstone :

	Cu %	Sn %	As %	Sb %	Fe %
Hache	93,26	0,52	3,90	0,16	0,21
Ciseau	96,35	2,16	0,36	—	—
Miroir	96,35	un peu	un peu	—	—

Un couteau contenait 0,5 p. 100, une aiguille même 10 p. 100 d'étain. Tous ces objets, trouvés à Kahun par Petrie, sont de la XIIe dynastie.

Il faut encore mentionner ici un clou d'un cercueil d'un Pharaon de la XIIe dynastie qui contenait, d'après Berthelot, Cu 85,02 p. 100 et Sn 0,97 p. 100.

Même sans le document de Telloh, il est clair que si dans 28 outils de l'Ancien Empire nous n'avons pas trouvé de traces d'étain, et que dans beaucoup d'objets provenant du Moyen et du Nouvel Empire les analyses ont donné les mêmes résultats, les quantités d'étain plus grandes que 0,5 p. 100 ne peuvent être attribuées qu'à une addition intentionnelle.

On voulait rendre le cuivre plus dur, mais comme le métal, qu'on employait à cet effet, était très cher, on essayait d'en ajouter des quantités minimes et d'en accroître l'effet par

Digitized by Google

l'addition de l'arsenic, qui était probablement d'un prix moins élevé.

Enfin, il faut remarquer que Petrie attribue à la XIIe dynastie un ciseau de maçon, avec inscription de composition suivante :

Cu 93,57 p. 100; Sn 7,44 p. 100; As 0,5 p. 100,

mais ce contenu d'étain me paraît trop élevé pour cette époque.

On était naturellement beaucoup moins économe d'étain quand il s'agissait de la fabrication des ornements ou des armes; on en ajoutait même plus qu'il n'était utile.

Ainsi, un bracelet du trésor de Dahshour (XIIe dynastie) contient d'après Berthelot :

Cu 68,39 p. 100; Sn 16,31 p. 100.

Un crochet provenant d'un cercueil d'un roi de la XIIe dynatie :

Cu 69,23 p. 100; Sn 9,82 p. 100.

Deux objets de Beni Hasan (XIIe dynastie), une hache de bataille et une belle coupe, analysés pour Garstang, contenaient de grandes quantités d'étain, mais les indications précises font défaut.

On employait donc, sous le Moyen Empire, un bronze riche en étain pour la fabrication des ornements, des vases et des armes, mais ce dernier usage n'était pas la règle. Des poignards précieux, comme par exemple la pièce magnifique du tombeau de la princesse Ita (Dahshour, XIIe dynastie), des armes appartenant au roi et aux grands, contiennent probablement toujours une quantité plus ou moins grande d'étain, mais il est plus que douteux que les soldats portassent aussi des armes en bronze. On ne doit pas oublier que sous la XIe dynastie on employait encore des flèches en pierre.

Je mentionnerai encore une hache à douille trouvée à Abydos, que Petrie juge, d'après sa forme, de provenance

Digitized by Google

syrienne. Son analyse semble confirmer cette supposition :

Cu 85,92 p. 100; Sn 12,12 p. 100; Pb 0,77 p. 100.

A cette époque le plomb n'entre pas dans la composition des bronzes égyptiens, mais on rencontre des alliages de cuivre et plomb dans quelques stations de Syrie. Ainsi une hache de Jéricho contient :

Cu 96,37 p. 100; As 2,18 p. 100; Pb 0,54 p. 100; Fe 0,66 p. 100.

Quant aux outils du Moyen Empire, on les fait quelquefois d'un bronze très pauvre en étain et arsenic, dont les petites quantités prouvent que ces deux métaux continuaient à être très chers sur le marché égyptien.

***

La Crète et les îles de la mer Égée jouèrent probablement un grand rôle dans l'importation de l'étain en Égypte et commencèrent de très bonne heure à l'employer.

Ces pays étaient, depuis les temps préhistoriques, en relations suivies avec l'Égypte. Si, au commencement, la vallée du Nil exerçait une influence civilisatrice très prononcée sur la Crète, ce que prouve entre autres l'écriture crétoise à laquelle l'égyptienne a servi de modèle, plus tard, au moins déjà au Minoen moyen, les deux civilisations semblent absolument au même niveau.

Leurs relations étaient probablement semblables à celles qui existent entre les grands États modernes. L'Égypte et la Crète avaient les mêmes connaissances techniques, résultats d'un travail commun, mais leur génie national se révèle dans leurs arts.

Avant de rechercher l'emploi du bronze en Crète et à Chypre, je commencerai par indiquer, d'après Evans, les rapports chronologiques entre la civilisation de ces îles et celle de l'Égypte.

Digitized by Google

Minoen ancien	I	Fin des temps préhistoriques et de la Ire à la IIIe dynastie.
	II.	De la IVe à la VIe dynastie.
	III	Temps de transition entre l'Ancien et le Moyen Empire.
Minoen moyen	I. Palais primitif de Knossos.	XIe et commencement de la XIIe dynastie.
	II. Premiers palais de Knossos et de Phaistos.	Fin de la XIIe et XIIIe dynastie.
	III. Seconds palais de Knossos et de Phaistos.	Temps des Hyksos.
Minoen récent	I. Fouilles de Haghia Triada.	XVIIIe dynastie jusqu'à Amenhotep III.
	II. Restauration des seconds palais de Knossos et de Phaistos.	D'Amenhotep IV jusqu'à Ramsès III.
	III. Mycènes.	

Ce synchronisme est bien fondé, comme le prouvent les trouvailles égyptiennes en Crète et crétoises en Égypte.

Après Ramsès III, nous ne trouvons plus de monuments qu'on puisse appeler minoens ou mycéniens; la civilisation de la mer Égée semble donc être tombée, par suite d'une catastrophe soudaine.

Le cuivre était, comme il fallait s'y attendre d'après ce que nous savons de l'Égypte, déjà connu au Minoen ancien I. Un morceau de ce métal, probablement un fragment de couteau, a été trouvé dans un vase. Evans pense aussi que la forme stylisée des poignards du Minoen ancien II atteste un long développement et l'emploi d'armes plus primitives de ce genre dans le passé. Toutefois, ce raisonnement n'est pas convaincant, puisque un emprunt direct à l'Égypte des poignards de forme déjà stylisée n'est pas impossible.

On a trouvé dans les tombes de Mochlos, la Tholos de Haghia Triada et ailleurs, des poignards du Minoen ancien II. Le professeur Mosso a analysé des poignards d'un type semblable et montré qu'ils sont faits d'un cuivre industriellement pur.

Un poignard d'un tombeau de Palaikastro, contemporain des trouvailles de la Tholos de Haghia Triada, contient :

Cu 99,54 p. 100; Sn 0,16 p. 100; Pb 0,13 p. 100.

Digitized by Google

Un poignard semblable, trouvé près de Cumasa à Porti, se compose, d'après l'analyse, de

Cu 96,5 p. 100; Sn 0,187 p. 100; Pb 0,170 p. 100.

Le fer, le zinc et des traces de nickel donnent ensemble 2,4 p. 100.

Il est impossible de dire si les petites quantités d'étain trouvées dans ces poignards doivent être attribuées à une addition intentionnelle, ou si ce sont seulement des impuretés, dues au hasard. La première supposition n'est pas tout à fait à rejeter, puisque même ces quantités minimes d'étain suffiraient à rendre le cuivre plus dur. Toutefois, les poignards en question contiennent si peu d'étain que je serais plutôt enclin à le considérer comme une impureté accidentelle, provenant non du minerai, mais de l'atelier dans lequel ces poignards ont été travaillés. On ne peut pas imaginer qu'au troisième millénaire avant J.-C., le monde civilisé avait un grand nombre de mines de cuivre à sa disposition. Nous ne connaissons, dans ces temps lointains, que deux sources de ce métal : Chypre et le Sinaï; rien ne prouve qu'il y en eût d'autres. Or, les minerais de cette provenance ne contiennent pas d'étain, ce que nous savons non seulement par des analyses directes, mais aussi par le fait que les objets égyptiens et crétois en cuivre industriellement pur ne contiennent généralement même pas de traces d'étain.

Si donc les petites quantités d'étain dans les poignards crétois du Minoen ancien II sont des impuretés, nous ne pouvons les attribuer qu'à la circonstance que ces armes furent fabriquées dans un atelier où on travaillait aussi l'étain. Ils sont, par suite, une preuve de l'usage de l'étain en Crète. On en faisait sans aucun doute des ornements et des ustensiles de culte. Nous savons trop peu de la civilisation minoenne pour pouvoir dire quels étaient ces objets, mais, en tout cas, ce n'étaient pas des haches doubles, qu'on exécuta même beaucoup plus tard en cuivre pur.

Pour résoudre la question du métal employé à la fabrication des poignards crétois, il faudrait analyser les poignards

Digitized by Google

de Mochlos, qui contiendront peut-être plus d'étain que ceux qu'on a analysés jusqu'à maintenant.

Du Minoen ancien III, nous n'avons pas jusqu'à présent d'objets en métal.

Au Minoen moyen I, appartiennent des outils et armes en métal, entre autres un poignard ou une tête de lance. Evans désigne ces objets comme étant en bronze, mais son opinion, qui ne s'appuie sur aucune analyse, est sûrement fausse par rapport aux outils et douteuse par rapport aux armes.

Dans le Minoen moyen II, l'emploi du bronze d'étain est aussi fréquent qu'en Égypte sous la XIIe dynastie, qui est contemporaine.

Le professeur Mosso a trouvé, dans les ruines du premier palais de Phaestos (Minoen moyen II) et analysé plusieurs objets en bronze. Je donne ici ses résultats.

Fragment d'un bout de couteau :

Cu 89,60 p. 100; Sn 3,146 p. 100.

2 morceaux de métal dont la destination nous est inconnue :

Cu 89,40 p. 100	et	Cu 63,80 p. 100.
Sn 1,57 p. 100		Sn 2,35 p. 100.

1 clou :

Cu 84 p. 100; Sn 3,16 p. 100.

Nous avons aussi des objets en cuivre pur provenant de cette époque, par exemple un vase.

Le bronze employé ici est plus riche en étain que l'alliage dont on faisait alors des outils en Égypte. On pourrait peut-être en conclure que l'étain était moins cher en Crète que dans la vallée du Nil; mais le hasard joue un rôle trop grand dans les trouvailles archéologiques et le choix des objets à analyser pour que nous puissions nous permettre une conclusion de ce genre, d'autant plus que la composition de l'alliage change avec le degré de son oxydation, le cuivre

Digitized by Google

donnant des oxydes solubles dans l'eau, qui disparaissent par conséquent avec le temps.

Quant aux poignards, ils sont alors d'un bronze très riche en étain. On a trouvé, dans un tombeau à Haghia Triada, une série de poignards dont les plus anciens appartiennent au Minoen moyen I et les plus récents au milieu environ du Minoen moyen II.

Le professeur Mosso a analysé deux lames du même type, dont l'une contenait 9,48 p. 100, l'autre même 14,22 p. 100 d'étain.

L'analyse d'un poignard, provenant aussi du Minoen moyen II et trouvé près de Turlotti di Sitia, a donné :

Cu 90,88 p. 100; Sn 8,65 p. 100.

Nous avons donc ici la même situation qu'en Égypte; on économise l'étain pour des ustensiles destinés à l'usage quotidien; on en ajoute, même plus qu'il n'est utile, s'il s'agit d'un objet précieux. Les poignards et autres armes étaient non seulement exécutés en bronze riche en étain, mais aussi en bronze pauvre en étain ou même en cuivre pur.

Ainsi une lame, trouvée avec des vases de Kamares (Minoen moyen II), contenait :

Cu 88,70 p. 100; Sn 3,146 p. 100.

On fabriquait donc, comme nous le voyons, des poignards de tous les prix. Par contre, il est très improbable qu'on fît alors des outils en bronze véritable (à 9-10 p. 100 d'étain), puisque l'étain était trop cher pour cela.

Il est très regrettable que le professeur Mosso se soit borné dans ses analyses, du moins en général, à l'indication du contenu du cuivre et d'étain; il serait intéressant de savoir si on n'employait pas en Crète, comme nous l'avons vu en Égypte, d'autres métaux, surtout l'arsenic, pour les alliages du cuivre.

Un certain dédommagement nous en est offert à cet égard

Digitized by Google

par les analyses des ustensiles de Chypre, où nous pouvons supposer des usages assez semblables à ceux de la Crète.

L'âge du cuivre dura à Chypre, d'après Dussaud, depuis 3000 jusqu'à 2200 avant J.-C. (IIIe à la VIe dynastie, temps de transition au Moyen Empire). Le premier âge du bronze dura de 2200 à 1550 avant J.-C. (Moyen Empire, temps des Hyksos), le second de 1550 à 1100 (Nouvel Empire jusqu'à la fin de la XXe dynastie).

Alors disparaissent, comme en Crète, les monuments de la civilisation chypriote. Elle a donc probablement péri dans la même catastrophe que la culture minoenne.

Analyses de l'âge de cuivre.

	Poignard	Poignard	Poignard
	%	%	%
Cu	97,22	98,40	99,47
Fe	1,32	0,73	—
As	1,35	—	—

Nous avons donc ici ou un cuivre industriellement pur ou un bronze très pauvre en arsenic, trouvé plus tôt en Égypte (sous la première dynastie). La civilisation chypriote retarde ainsi par rapport à l'Égypte et à la Crète.

Analyses du premier âge de bronze.

	Hache	Pincette	Pincette	Tête de lance
	%	%	%	%
Cu	96,33	97,40	93,42	86,76
Sn	—	—	—	11,59
Fe	1,88	0,51	1,53	1,00
As	1,27	1,45	4,70	—

La différence entre le métal dont on fait les outils qui n'est que du cuivre, avec addition de petites quantités d'arsenic, et le bronze riche en étain des armes, est à Chypre encore plus grande qu'en Égypte et en Crète.

En résumant toutes les données ci-dessus, nous pouvons dire qu'on a connu le bronze d'étain en Égypte dès l'Ancien Empire pour la fabrication des ornements et de certains ustensiles du culte. On employait, à la même époque, le

Digitized by Google

bronze d'étain en Crète et, selon toute probabilité, dans le même dessein.

On ne peut pas savoir si l'on en faisait aussi des poignards, puisque nous n'avons pas trouvé en Égypte d'armes de ce genre provenant de ce temps, et que les quantités d'étain trouvées dans les poignards crétois sont trop petites pour permettre d'affirmer avec sûreté qu'il s'agit ici d'une addition intentionnelle, non d'une impureté.

A Chypre, dont la civilisation retarde par rapport à l'Égypte et à la Crète, on n'a pas trouvé d'objets en bronze d'étain datant du IIIe millénaire avant J.-C.

Outre l'étain, on ajoute sûrement en Égypte et à Chypre, probablement aussi en Crète, l'arsenic au cuivre pour le rendre plus dur. Enfin, il faut encore mentionner l'alliage du cuivre et du bismuth, qui apparaît passagèrement en Égypte au commencement de la Ire dynastie.

Au Moyen Empire et aux temps des Hyksos (2200 à 1550 avant J.-C.), le bronze d'étain joue à peu près le même rôle en Égypte, en Crète et à Chypre.

L'étain est encore trop cher pour être employé à la fabrication des outils et ustensiles d'un usage quotidien; on les fait en cuivre pur, éventuellement en alliage de cuivre et d'arsenic. Si on se décide à y ajouter dans ces cas de l'étain, et cela n'arrive jamais à Chypre, moins civilisée et plus pauvre que la Crète et l'Égypte, on n'en prend que des quantités très petites et on cherche à en fortifier l'action par une addition d'arsenic. Par contre, on n'économise pas l'étain pour fabriquer des objets plus précieux, comme les ornements et les armes.

***

Il me reste à ajouter quelques mots sur la provenance de l'étain. J'ai déjà dit qu'on l'importait de l'Europe, car ainsi seulement s'explique que nous trouvions l'étain dans tous les pays de la Méditerranée, non en Mésopotamie.

Comme les navigateurs crétois, par l'entremise desquels l'étain est probablement venu en Égypte, atteignaient dans

Digitized by Google

leurs voyages les côtes de l'Espagne et de l'Italie, nous devons chercher les sources de ce métal en Toscane ou au Portugal, où, comme l'affirme Montelius, se trouvaient dans l'antiquité des mines d'étain. Il n'est pas non plus impossible que l'étain arrivât en Égypte par voie de terre, puisque, depuis les temps paléolithiques, il y avait des relations suivies entre l'Espagne et le nord de l'Afrique. Dans ce dernier cas, les mines du Portugal seules pourraient être prises en considération.

Il y aurait encore lieu de prouver qu'on n'importait pas en Égypte le bronze fini, mais bien l'étain. Il me semble peu probable que, dans l'antiquité, les peuples barbares aient enrichi de leurs inventions la civilisation des grandes nations de l'Orient classique. Il me paraît plutôt que tout progrès technique, comme l'est l'introduction du bronze, s'est accompli, s'accomplit et s'accomplira exclusivement dans les limites de la civilisation dominante.

Dans le cas du bronze d'étain, nous voyons d'ailleurs clairement que les Égyptiens, par exemple au Moyen Empire, avaient à leur disposition non le produit tout prêt, mais l'étain, dont ils ajoutaient peu au cuivre, quand ils fabriquaient des choses moins coûteuses et beaucoup s'ils faisaient des objets plus précieux.

Pour la même cause qu'on n'importait pas le bronze tout fait d'Europe, on n'importait pas non plus l'étain pur, mais bien le minerai de ce métal. La réduction des minerais d'étain demande une température aussi élevée que la décomposition des oxydes du fer; c'est donc attribuer aux peuples barbares de l'Europe des connaissances en métallurgie qu'ils ne pouvaient avoir que de supposer qu'ils savaient obtenir de l'étain pur. Naturellement il ne serait pas inadmissible que les Égyptiens ou les Crétois possédassent près des mines européennes des ateliers de fonte; mais rien ne confirme cette supposition. Nous ne savons même pas si les Égyptiens fabriquaient le bronze avec de l'étain et du cuivre pur; il est bien possible qu'ils obtenaient cet alliage en mêlant les minerais de ces deux métaux et en les réduisant ensemble.

Digitized by Google

Le professeur Robert Austin pense qu'on employait la première méthode, Petrie est d'un avis contraire, mais nous n'avons de preuves ni pour l'une ni pour l'autre hypothèse. Même le manque d'objets en étain de ces temps reculés ne prouve pas qu'on ne réduisît pas alors le minerai de ce métal. L'étain était rare et cher, n'arrivait qu'en petites quantités en Égypte et on en avait d'abord besoin pour la fabrication du bronze. Un autre usage de ce métal, par exemple pour l'exécution des ornements, n'aurait donc été qu'exceptionnel et dès lors la possibilité de retrouver un objet pareil est si petite qu'on ne peut pas compter avec elle.

Je voudrais enfin dire quelques mots sur la provenance du cuivre employé en Égypte dans les temps les plus anciens. Ses sources principales étaient probablement Chypre et le Sinaï, d'où il arrivait en Égypte dans les temps préhistoriques par voie de commerce. Le cinquième roi de la Ire dynastie, Dn, remporta une victoire sur les peuples du Sinaï, car c'est seulement ainsi que nous pouvons comprendre une tablette du tombeau de ce roi avec l'inscription : *Première fois de frapper les peuples de l'Est.* Nous ne savons pas si cette victoire a impliqué une conquête des mines. S'il en fut ainsi, les Égyptiens perdirent ce territoire pendant les troubles de la fin du règne de Dn et après sa mort, car nous trouvons au Wadi Maghara (Sinaï) une stèle triomphale de son second successeur Semepses *(Smr-ht)*. Depuis ce temps jusqu'à la moitié de la XXe dynastie, les Égyptiens exploitèrent, probablement avec des interruptions plus ou moins longues, les mines du Sinaï.

Quant à l'arsenic, on l'obtenait peut-être comme un produit secondaire de la réduction de l'argent. En ce qui touche le lieu de provenance du bismuth, nous n'avons aucune indication.

***

J'ai déjà dit, dans l'introduction à ce travail, que le bronze employé en Mésopotamie était d'une toute autre composition que celui des Égyptiens et des Crétois.

Digitized by Google

Le bronze était connu en Mésopotamie dès les temps préhistoriques, puisque il est mentionné dans les textes les plus anciens que nous connaissons : les listes d'objets (selon Deimel, textes d'école) et les contrats de Fara, datant probablement de la fin du quatrième millénaire avant J.-C. Comme dans ces textes le bronze *(zabar)* est simplement nommé en même temps que le cuivre *(urudu)*, nous ne pouvons former aucune conjecture sur la composition de l'alliage.

Les inscriptions des rois de Sumer nous donnent quelques indications. Ainsi Urukagina, roi de Lagash vers 2810 avant J.-C., dit, dans une inscription où il expose ses réformes, que les prêtres ont distribué du blé, des vêtements, des étoffes, du fil et des objets en bronze, dont les noms nous sont incompréhensibles, entre les gens du *patesi* (prêtre et en même temps gouverneur de la ville). De cette phrase ressort que ces objets servaient pour l'usage quotidien du peuple; le métal dont ils étaient faits ne pouvait donc être très cher et n'était pas, en conséquence, le bronze d'étain. Plus tard, quand Gudéa, patesi de Lagash vers 2600 avant J.-C., affirme que son trésor contenait des pierres précieuses, de l'argent et du plomb, en ne faisant aucune mention du bronze, c'est une preuve que ce dernier métal valait moins que le plomb. Le document de Telloh, cité plus haut, montre que c'était vraiment le cas. Le *zabar* se composait de cuivre (95,76 p. 100), de plomb (13,40 p. 100), et de *sud-he*, probablement de l'antimoine (0,84 p. 100).

D'après les documents de Telloh, 2 à 2 1/2 mines de cuivre coûtaient 1 sicle d'argent, c'est-à-dire que le cuivre était 120 à 150 fois moins cher que l'argent. Le prix du plomb n'est pas indiqué dans les documents du temple de Telloh, mais nous le trouvons dans les documents cappadociens un peu postérieurs. Les dates de ces documents, provenant d'une colonie commerciale assyrienne sur le territoire qui fut plus tard la Cappadoce, sont données par le nom du roi Ibi Sin d'Ur (2377-2353 avant J.-C.) et d'un prince assyrien Sharru-Kin (env. 2173).

Digitized by Google

Le prix du cuivre, d'après ces documents, s'élève en moyenne à 1/45 [1] et celui du plomb à 1/4 de la valeur de l'argent. Le plomb est donc 10 fois plus cher que le cuivre. Comme le *zabar* contenait plus de cuivre que de plomb, son prix devait être en proportion plus bas que celui du plomb pur. La petite addition du *sud-he* ne pouvait pas avoir d'influence sur le prix du bronze, puisque une mine de ce métal coûtait, selon les documents de Telloh, 1 1/2 à 2 sicles d'argent (rapport de valeur à l'argent : 1/45 à 1/60); il n'était donc que deux à trois fois plus cher que le cuivre.

L'usage du bronze de plomb, vu son manque de malléabilité, devait être restreint. Gudea, parlant de la construction de son temple, nomme des objets en cuivre et en plomb, mais non en bronze. Un autre fragment d'inscription montre qu'on en faisait des statuettes : « la statue n'est pas en cuivre, en plomb, en bronze... elle est en dolorite », ce qui est confirmé par l'analyse d'objets de temps moins reculés.

Dans les documents du temple de Telloh sont mentionnés différents objets en bronze. Ces expressions nous sont pour la plupart incompréhensibles, mais nous y voyons sûrement des vases et peut-être des tuyaux et des miroirs.

Le *zibarru* ou *zibarritum* (*siparru*, nom sémitique du bronze) est aussi rarement mentionné dans les documents cappadociens, mais peut-être non pas seulement à cause de son usage restreint. Ces documents sont pour la plupart ou des contrats de vente ou des lettres ayant rapport à des entreprises commerciales. Vu que le prix du bronze dépendait, comme nous l'avons dit en premier lieu, de son contenu de plomb, qui variait dans des limites assez étendues et ne pouvait pas être constaté dans l'alliage, le bronze tout fait était, selon toute

1. Nous voyons avec étonnement que, par rapport à l'argent, le cuivre est environ trois fois plus cher en Cappadoce que presque à la même époque en Babylonie. Comme les prix de toutes les marchandises, surtout des métaux, sont sujets en Mésopotamie à des variations peu compréhensibles et que cette question sort des bornes de ce travail, je n'ose offrir ici aucune explication. Toutefois, vu que la Cappadoce voisinait avec le Taurus, d'où, paraît-il, provenait l'argent employé en Babylonie, ce métal pouvait être moins cher là qu'en Mésopotamie.

Digitized by Google

probabilité, rarement l'objet d'une vente. On préférait acheter des métaux purs et les donner au forgeron pour la fabrication de l'alliage. Une certaine confirmation de cette opinion est le fait que les documents cappadociens mentionnent le bronze non comme objet de vente, mais comme propriété des membres de la colonie.

Ces remarques se rapportent seulement au bronze non travaillé et non aux objets de bronze, les frais du travail pouvant excéder le prix de la matière.

Quoique le bronze soit déjà mentionné dans les documents présargoniques (Sargon, fondateur de la dynastie d'Akkad vers 2775), nous n'avons pas trouvé de ces temps reculés d'objets en alliage du plomb et du cuivre, mais seulement en bronze, avec contenu très faible d'antimoine ou de nickel. Berthelot a analysé deux haches, trois statuettes votives et une tête de lance provenant des couches les plus profondes de Telloh (environ 3000 avant J.-C.), et trouvé qu'elles étaient de cuivre industriellement pur, avec traces de plomb et d'arsenic que nous pouvons regarder comme des impuretés.

Deux objets du même temps environ, analysés par Helm, ont donné un autre résultat :

	Cu	Sb	Fe	Ni	Pb
	%	%	%	%	%
Tête de chèvre de Fara . .	96,38	1,73	0,24	0,22	traces
Glaive de Nippur. . . .	82,97	0,28	0,86	1,33	—

De l'époque entre Sargon (2775) et la Ire dynastie de Babylone (2225) les trouvailles suivantes ont été analysées :

	Cu	Pb	Ni	Fe	Sb	
	%	%	%	%	%	
Coupe d'Abu Hatab .	80,35	1,13	0,87	0,40	2,24	(Helm)
Canéphore avec le nom de Dur-Sin (3e roi de la dynastie d'Ur, 2393-2385 av. J.-C.)	76,0	18,1	—	—	—	(Berthelot)

Des canéphores semblables du temps d'Ur Ninna, *palesi* de Lagash (environ 3000 avant J.-C.), de Gudea (env. 2600), de Rim Sin de Larsa (2135) sont en cuivre industriellement pur.

Digitized by Google

Il faut encore mentionner un clou d'Eridu (Abu Shahrain) contenant 73,25 p. 100 de cuivre et 2,27 p. 100 d'argent.

De la même période provient le document du temple de Telloh cité ci-dessus, où est décrit un bronze composé de cuivre (85,76 p. 100), de plomb (13,40 p. 100) et d'antimoine (0,84 p. 100).

Si l'on étudie les analyses, on a l'impression que dans les temps les plus anciens on n'employait que des bronzes avec un faible contenu d'antimoine ou de nickel et que, plus tard seulement, on arriva à ajouter aussi au cuivre du plomb; mais les analyses sont trop peu nombreuses et trop faites au hasard pour nous permettre cette conclusion. D'ailleurs, il est difficile de voir un progrès technique dans le remplacement de l'antimoine et surtout du nickel par le plomb, qui donne un bronze cassant peu propre à la fabrication des armes et des outils. Il est bien possible qu'on n'en fît que des vases et des statuettes, en réservant les alliages de cuivre avec l'antimoine et le nickel aux armes et outils.

Les excellents métallurgistes de l'Égypte n'ont pas commis l'erreur d'employer le plomb, dont ils avaient des quantités assez considérables, pour la fabrication de leurs alliages de cuivre. Ils rejetèrent même le bronze d'arsenic dur et malléable, mais difficilement fusible, pour trouver enfin, dans l'étain, un fondant idéal pour leur cuivre. Par contre, les Babyloniens semblent avoir pris chaque métal dont ils disposaient pour le mélanger avec le cuivre, sans se soucier de savoir si le nouvel alliage était vraiment d'un usage plus pratique que le métal pur. Nous avons, en fin de compte, l'impression que l'idée de la fabrication des alliages est venue ici du dehors et a été réalisée aussi bien qu'il était possible avec les métaux alors connus en Babylonie.

Quant au bronze d'étain, il n'est pas une invention spontanée de la Mésopotamie, mais a été importé de l'Égypte dès que les relations de commerce entre les deux empires devinrent plus fréquentes.

Nous avons des preuves des relations entre la Babylonie

Digitized by Google

et l'Occident dès les temps de la Ire dynastie babylonienne (2225-1926 av. J.-C.). On a trouvé en Crète et à Chypre des cylindres de cette dynastie et, en Égypte, un objet de ce genre avec le fragment d'une inscription cunéiforme et le nom royal d'un roi *Shtp ib Ra*, écrit en hiéroglyphes. Ce nom a été porté par le fondateur de la XIIe dynastie, *Amen-m-ht I*, et par deux rois de la XIIIe dynastie. Le cylindre remonte donc en tout cas au Moyen Empire (2160-1710 av. J.-C.).

Il n'y a pas de doute que des relations entre la Babylonie, d'un côté, et l'Égypte et les îles de la Méditerranée, de l'autre, existaient aux temps de la Ire dynastie babylonienne. Nous pouvons donc estimer qu'on importait alors le bronze d'étain en Mésopotamie. Il y devait coûter très cher, puisque, au prix très élevé de ce métal en Occident, s'ajoutaient encore les frais du transport en Babylonie. On l'employait, selon toute probabilité, uniquement pour la fabrication des ornements, tout au plus des armes.

Une addition d'étain dans des outils ou des statuettes votives est, à priori, très improbable. Malheureusement nous n'avons pas d'analyses d'objets provenant sûrement de ces temps. Un morceau seulement, d'après Helm, qui l'a analysé, faisait partie d'un instrument et contenait :

Cu 80,52 p. 100; Sn 5,45 p. 100; Sb 3,05 p. 100; Si 0,55 p. 100; Fe 0,35 p. 100.

Cet objet peut, avec quelque probabilité, être attribué à la fin du IIIe millénaire avant J.-C., mais puisqu'il n'a pas été trouvé *in situ*, ayant été acheté par le professeur Hilprecht aux Arabes, nous ne pouvons, sur leur témoignage seul, accepter que l'instrument en question provienne réellement de la surface du Tell d'Abuhatab, où le professeur Hilprecht a trouvé des briques avec inscription d'Ishme Dagan (cinquième roi de la dynastie d'Isin, 2289-2270) et des objets d'une époque moins reculée.

Nous sommes encore moins renseignés sur deux pièces analysées par Berthelot, une statuette représentant un dieu

Digitized by Google

ou un prêtre barbu et un piédestal d'un petit taureau incrusté d'argent.

La statuette contenait :

Cu 79,5 p. 100; Sn 1,25 p. 100; Fe 0,8 p. 100.

le piédestal :

Cu 82,4 p. 100; Sn 11,9 p. 100; Fe 4,91 p. 100.

Nous devons donc pour le moment laisser indécise la question de savoir si l'on importait le bronze d'étain en Mésopotamie au temps de la Ire dynastie de Babylone et attendre que l'avenir nous apporte quelque lumière.

Il nous resterait encore à étudier la provenance des métaux employés en Babylonie.

Gudea extrayait le cuivre des monts Kimash, situés, d'après Hilprecht, en Arabie centrale; d'après Meissner, à la frontière élamite. Suivant un texte magique, le lieu de provenance du cuivre était Makan, région qui s'étendait au loin, d'après Morgan, depuis l'embouchure du Khabar dans l'Euphrate, dans le désert syrien.

En Assyrie et en Perse le cuivre se rencontre aussi, mais on ignore si l'on exploitait ces mines dans des temps aussi reculés.

Le plomb venait des monts Chasha et Mashgungunnu, que nous ne pouvons identifier, l'antimoine probablement de l'Afshar, aux environs de Tacht i-Soleimân. Nous avons déjà parlé de la provenance de l'argent du Taurus et je n'ai aucune indication sur le lieu d'où l'on extrayait le nickel.

***

J'ai déjà parlé du changement profond que semblent avoir subi les relations entre les peuples civilisés vers le milieu du IIe millénaire avant J.-C. Les possibilités du transport augmentent alors sensiblement sur mer et sur terre. Les pharaons entretiennent des communications suivies, non

Digitized by Google

seulement avec leurs vassaux en Syrie et à Chypre *(Alashia)*, mais aussi avec toute l'Asie antérieure, comme nous le voyons par les tablettes d'El-Amarna qui faisaient partie des archives d'Aménophis III et d'Aménophis IV.

Ces deux pharaons correspondaient avec les rois de Babylone, de Mitanni, de Hatti, d'Alashia (Chypre), d'Arzawa (sur la côte méridionale de l'Asie Mineure), d'Assyrie, et échangeaient des cadeaux avec eux. Ces relations étaient, au moins en partie, antérieures à cette époque. Ainsi Thoutmosis III (1501-1477 av. J.-C.) reçut, d'après les sources égyptiennes, dans la vingt-troisième année de son règne, pendant sa guerre victorieuse en Syrie, des dons très précieux du prince d'Assyrie, savoir trois grands blocs de véritable lapis-lazuli et trois morceaux de la pierre d'azur de Babylone.

A la fin de la XVIIIe dynastie, nous constatons des communications permanentes entre l'Égypte et la Mésopotamie; les dons que les rois s'envoyaient atteignaient, surtout à l'occasion des mariages, un poids de plusieurs centaines de talents. Par exemple, les objets et les ornements d'objets en or, envoyés par Aménophis IV à son futur beau-père Burnuburiash de Babylone, pesaient seuls 20 talents (600 kilos). En outre, les dons royaux consistaient en nombreux ustensiles d'argent, de bronze, de pierre, de cuivre, de bois. De grandes caravanes étaient nécessaires pour le transport de ces trésors. Les chemins, d'ailleurs étaient bons ou du moins praticables, puisque les rois s'envoyaient en présent des attelages de chevaux et des chariots. Burnuburiash demande même à Aménophis IV de lui envoyer des chars et des hommes en masse, afin qu'ils escortent avec grande pompe la princesse destinée au pharaon. Les messagers du roi sont accompagnés par des commerçants qui se séparent d'eux quelquefois pour voyager seuls.

Par ces relations on s'efforce toujours d'obtenir ce qu'on ne possède pas soi-même. Ainsi un roi s'adresse à un autre avec ces mots : « Ce que tu désires dans mon pays, écris qu'on te l'apporte, et ce que je désire dans ton pays, j'écrirai afin qu'on me l'apporte. »

Digitized by Google

Il va sans dire que l'importation de matières premières grandit toujours et qu'on ne se borne pas à l'exploitation des sources anciennes, mais qu'on en cherche d'autres. Ainsi Ramsès III dit qu'il a envoyé par eau et par terre des messagers au pays d'Attjka (en Syrie) pour faire exploiter les mines de cuivre qui s'y trouvaient (Harris, I, 78, 1-2).

Il est impossible de dire si l'on exploitait déjà, outre les mines d'étain d'Europe, d'autres situées en Asie, comme par exemple dans le nord-ouest de l'Arabie au pays des Midianites, ou dans le Seistan contemporain; il nous manque pour cela des études faites sur le lieu. En tout cas, nous pouvons constater en Égypte une augmentation de l'importation de ce métal. Nous en trouvons la preuve dans les inscriptions, où sont mentionnées des armes et outils en bronze de provenance non seulement égyptienne, mais aussi syrienne, comme les cuirasses et les casques pris comme butin par Thoutmosis III à Megiddo. Les rois de *Rtnw* payent souvent leur tribu en bronze et le roi libyen vaincu par Merenptah abandonne en fuyant son or, son argent et ses vases en bronze. Tous les pays du bassin de la Méditerranée semblent employer l'étain pour la fabrication de leurs alliages du cuivre. Il n'est donc pas étonnant que les outils égyptiens soient maintenant souvent fabriqués en bronze véritable (9-10 p. 100 d'étain), comme le montrent les analyses suivantes exécutées par le professeur Sebelien :

	Cu	Zn	Sb	As	Sn	Ni	Fe
	%	%	%	%	%	%	%
Hache XVIIIe dynastie	89,82	0,36	—	0,25	3,05	—	—
Hache »	89,59	—	trac.	0,95	6,67	—	0,54
Hache »	90,09	—	—	0,22	7,29	—	—
Grand couteau XVIIIe dynastie	88,02	0,25	—	0,43	11,96	—	—
Hache XIXe dynastie.	67,59	—	—	—	9,59	0,60	—

Il est difficile de dire si l'arsenic contenu dans ces outils doit être attribué à une addition intentionnelle ou à une fonte imparfaite du minerai du cuivre. Comme le bronze contient plus d'étain et beaucoup moins d'arsenic qu'au Moyen Empire, je pencherais plutôt pour cette dernière

Digitized by Google

hypothèse. Nous trouvons d'ailleurs en Égypte des outils de cuivre de ce temps contenant très peu d'étain, des outils en cuivre pur et même en pierre, quoique cette dernière matière tende à disparaître de l'usage. Nous avons dit plus haut que sous la XIe dynastie les flèches étaient encore en pierre; maintenant elles sont même en bronze. Ainsi une flèche d'Abydos (XXe dynastie) contient :

Cu 81,93 p. 100; Sn 12,17 p. 100.

Le contenu en étain des ornements et des vases surpasse souvent 10 p. 100. Un anneau de la XIXe dynastie se composait de

Cu 75,7 p. 100; Sn 16,2 p. 100.

un vase de la XXe dynastie de

Cu 76,80 p. 100; Sn 15,1 p. 100.

Nous trouvons aussi, d'ailleurs très rarement, des objets en étain avec addition du cuivre (anneau de Danaqla, XIXe dynastie : Sn 75,66 p. 100; Cu 16,23 p. 100, Pb 1 p. 100) ou même en étain pur, quoique mal réduit (anneau de Gurob, XVIIIe dynastie).

Non seulement le nombre très restreint des trouvailles archéologiques de ce genre, mais aussi les inscriptions nous apprennent qu'on n'employait l'étain pur qu'exceptionnellement.

D'après le papyrus Harris (I, 68 a, 8-6), 2756 statues et groupes contenaient :

4.846 dbn de plomb (1 dbn = 91 gr.).
95 dbn d'étain.
97.148 dbn de cuivre.
18.168 dbn de différentes pierres précieuses.
10.001 dbn du cuivre noir (métal inconnu plus précieux que le cuivre).

La différence entre l'étain et d'autres métaux employés ici, trop grande pour être accidentelle, nous montre qu'on n'employait l'étain pur qu'en quantités minimes, probablement parce que l'importation n'en était pas assez grande

Digitized by Google

pour permettre un autre usage de ce métal que la fabrication du bronze. Cela confirme ma supposition qu'aux temps du Moyen et *à fortiori* de l'Ancien Empire, où l'importation de l'étain était infiniment moindre que dans la seconde moitié du IIe millénaire avant J.-C., on ne fabriquait jamais d'objets en ce métal.

Outre le bronze d'étain, on mentionne dans les inscriptions du Nouvel Empire, d'ailleurs rarement, le cuivre *en un mélange de six*. Nous ne connaissons pas la composition de cet alliage; nous savons seulement qu'il était couleur d'or. On l'employait pour la fabrication des objets de grandes dimensions, par exemple des portes, mais on en faisait aussi des armes.

Les relations de l'Égypte avec le bassin de la Méditerranée étaient déjà fréquentes sous l'Ancien et le Moyen Empire; désormais, elles deviennent plus étroites encore. Thoutmosis III soumit Chypre, qui resta dans le vasselage de l'Égypte probablement jusqu'à la fin de la XVIIIe dynastie. Aussi l'emploi du bronze d'étain devint, avec le temps, beaucoup plus intensif. Les haches et les haches doubles provenant des couches plus profondes de la Crète sont de cuivre pur, par exemple une grande hache double de Sitia et une seconde du premier palais de Phaestos (Minoen moyen II).

Par contre, une hache double de Haghia Triada (Minoen récent I, contemporain à la XVIIIe dynastie) contient 18 p. 100, une autre du même temps, de Palaikastro, 4,169 p. 100 d'étain.

Nous avons plus d'analyses d'objets provenant de Chypre du second âge de bronze (1550-1100 av. J.-C., XVIIIe dynastie jusqu'à la moitié de la XXe).

Analyse d'objets du second âge de bronze.

	Cu	Sn	Pb	Fe
	%	%	%	%
Anneau	65,73	23,11	—	—
Anneau spiral	93,8	6,2	—	—
Petite pincette	91,0	9,0	—	—
Poignard	88,97	8,51	1,80	0,48
Poignard	58,98	13,18	—	—

Digitized by Google

Une tête de lance contenait 6 p. 100 d'étain.

Ici comme en Égypte, on ajoute au cuivre, destiné à la fabrication des ornements, plus de bronze qu'il n'est utile.

***

Les relations suivies entre l'Égypte et la Mésopotamie, attestées par les tablettes d'El-Amarna, eurent pour résultat l'importation du bronze d'étain en Asie antérieure. Une liste de dons qu'Aménophis IV envoya au roi de Babylone, Burnuburiash, mentionne des objets de bronze d'un poids total de 860 mines 20 sicles, soit 430 1/6 kilos.

Qu'on importât en même temps le bronze d'étain non travaillé et l'étain, cela paraît très probable, mais nous n'en avons aucune preuve. Les inscriptions ne jettent aucune lumière sur cette question. Un objet en *siparru* est sûrement en bronze d'étain, s'il vient d'Égypte, mais nous ne pouvons pas décider si ce même *siparru* ne signifie pas, dans les listes des dons de Tushratta de Mitanni, comme dans le passé, simplement un alliage du cuivre avec du plomb ou de l'antimoine. Les inscriptions ne nous disent pas non plus si l'on connaissait alors en Mésopotamie l'étain pur, puisqu'on croit qu'il s'appelait *anaku* ou *annaku* comme le plomb.

Il est superflu de prouver qu'*anaku* ne peut pas signifier « étain » dans les documents du IIIe millénaire avant J.-C., comme par exemple dans les textes de Cappadoce (2377-2173), correspondant à l'époque de transition entre l'Ancien et le Moyen Empire. Il suffit de remarquer que le prix de l'*anaku* ne varie pas plus que, par exemple, celui du cuivre, puisque ce dernier est 55 à 25 fois, l'*anaku* 6 à 3 fois moins cher que l'argent. Ces différences de prix relativement petites ne seraient pas possibles si *anaku* signifiait non seulement le plomb, mais aussi l'étain, qui était alors extrêmement cher en Égypte et dont le transport en Cappadoce augmenterait encore la valeur.

L'identité de l'*anaku* avec l'étain, dans les documents plus récents, est possible, mais non prouvée.

Digitized by Google

La question de savoir si l'on importait le bronze d'étain ou l'étain en Babylonie, dans la seconde moitié du second millénaire avant J.-C., ne peut-être résolue que par des analyses. Malheureusement, on n'a jusqu'à présent analysé que des objets de la Mésopotamie et de Susiane dont nous ne connaissons pas la date précise, ou qui appartiennent au Ier millénaire avant J.-C.[1]. Or, il est évident que tout ce dont l'humanité civilisée disposait alors, par conséquent aussi l'étain et le bronze, se trouvait en Assyrie et dans les pays avoisinants, puisque, à la fin du second millénaire avant J.-C., s'était produite une révolution complète qui déplaça, pour quelques siècles, les centres de gravité du monde civilisé de l'ouest à l'est.

Comme ce changement essentiel est lié étroitement à la question de l'usage des métaux, j'en parlerai ici brièvement,

J'ai déjà remarqué que non seulement dans l'Ancien. mais aussi dans le Moyen Empire, la pierre jouait, à côté du cuivre, des alliages avec l'arsenic et du bronze pauvre en étain, un grand rôle comme matière pour outils et même pour armes (flèches de pierre de la XIe dynastie). Comme nos trouvailles archéologiques en Égypte proviennent, pour la plupart, de tombes et surtout de tombes bien fournies et riches, nous sommes enclins à nous exagérer les quantités de métaux en usage; mais même les matériaux dont nous disposons montrent clairement que, jusqu'au milieu du second millénaire avant J.-C., nous n'avons pas en Égypte un *âge des métaux*, mais un *âge de la pierre et des métaux*.

Toutefois, c'est seulement en étudiant les textes sumériens que nous apprenons avec étonnement combien les métaux étaient alors peu employés.

On a trouvé, par exemple, une tablette du temps de la dynastie d'Ur (2469-2353 av. J.-C.) qui mentionne les entrées et sorties d'un grand entrepôt de matières premières à Tumaal, site éloigné de Drehem de trois journées de voyage

1. J'ai indiqué ci-dessus les exceptions peu nombreuses, qui datent toutes d'avant la Ire dynastie de Babylone.

Digitized by Google

en barque. Ce registre ne fait qu'une fois mention du cuivre, et encore dans la quantité très petite de 3 1/3 mines (1,75 kgr.).

La situation est la même à Dréhem, à une demi-journée de voyage en barque de Nippur, dont l'entrepôt centralisait, aux temps de la Ire dynastie d'Ur, les redevances de tout le pays. Ici aussi, nous ne trouvons parmi les entrées et sorties d'un mois qu'une quantité de 7 mines de cuivre.

Nous avons des tablettes sur lesquelles sont mentionnées des quantités beaucoup plus considérables du cuivre, par exemple 3 talents 20 mines (100 kilos) et même 6 talents (180 kilos). Un patési d'Umma donne au forgeron 45 sicles (375 gr.) de cuivre pour en faire un vase qu'il offre au roi. Mais nous ne devons pas oublier que le cuivre joue dans ces temps un rôle double : c'est un métal qu'on thésaurise soit en lingots, soit en objets de luxe, tels que vases, ornements, etc., et c'est aussi une matière pour la fabrication des armes et outils.

C'est en sa première qualité que le cuivre est mentionné en quantités relativement grandes; les registres des entrepôts nous apprennent combien à peu près on en employait pour la fabrication des objets d'usage quotidien.

J'ai donc le droit d'affirmer qu'en Mésopotamie, au IIIe millénaire avant J.-C., la quantité de métal consommé pour l'usage quotidien s'exprime en mines et en sicles, c'est-à-dire en kilos et grammes. Il en ressort que les outils devaient, pour la plupart, être faits en bois et en pierre.

La consommation des métaux était probablement plus grande en Égypte, mais même là les ustensiles agricoles : charrue, faucille, pioche, sont encore faits en bois et en pierre au commencement du Nouvel Empire. Nous avons, par exemple, trouvé à El-Amarna (temps d'Aménophis IV, fin de la XVIIIe dynastie), une faucille en bois avec dents en silex.

Cette consommation très petite des métaux nous explique le grand développement de la civilisation de l'Égypte, de la Crète et de la Mésopotamie, bien que ces États n'eussent pas de métaux sur leurs territoires et fussent obligés de les

Digitized by Google

importer. L'Égypte et la Crète avaient du moins, au Sinaï et à Chypre, des mines de cuivre facilement accessibles, mais la Babylonie était forcée de faire venir même le cuivre, alors le moins cher de tous les métaux, d'au delà de ses frontières par voie de terre. La différence sous ce rapport est peut-être une des causes qui expliquent pourquoi la civilisation de l'ouest de l'Orient classique a si longtemps dominé celle de l'est.

La situation se présente ainsi jusqu'à peu près le milieu du IIe millénaire avant J.-C.; alors commence l'âge des métaux proprement dit.

Dans les inscriptions on trouve désormais des quantités énormes non seulement de métaux non travaillés, surtout du cuivre, parfois en centaines de talents, mais aussi d'objets de métal. Ainsi le butin de Merenptah sur les Libyens comprend 9.111 couteaux de cuivre. Dans les trouvailles archéologiques, les armes sont exclusivement en métal, en cuivre ou en bronze, et ce ne sont que les outils destinés aux travaux les plus grossiers qui sont encore en pierre et en bois. Comme l'industrie des États civilisés était trop peu développée pour leur permettre d'échanger ses produits contre des métaux qu'ils n'avaient pas sur leur territoire, il leur resta un seul moyen de se procurer la matière pour leurs armes et outils : la guerre. Celle-ci était une source inépuisable de richesses pour le vainqueur. Non seulement on pillait le vaincu, mais on lui faisait encore payer un tribut élevé, si possible en métaux. Ainsi les rois égyptiens de la XVIIIe dynastie se vantaient d'avoir rempli leur pays d'argent, de lapis-lazuli, de malachite, de bronze, de plomb, etc., le tout conquis sur les Asiatiques.

Les pharaons guerriers de la XVIIIe dynastie, surtout Thoutmosis III, ont, de cette manière, assuré non seulement la puissance politique de l'État égyptien, mais aussi le développement de sa civilisation. Sous Aménophis III et Aménophis IV, comme nous le voyons par les tablettes d'El-Amarna, l'Égypte était sans contredit le premier État du monde à tous égards.

Digitized by Google

La situation de l'Égypte devint moins brillante sous la XIXe dynastie, sans doute à cause du développement du royaume hittite, avec lequel les pharaons faisaient de longues guerres sans résultats décisifs. Mais la débâcle eut lieu seulement sous la XXe dynastie. Ramsès III parvint, il est vrai, à parer l'attaque des peuples barbares du Nord, qui cherchaient à envahir l'Égypte, mais la Crète et Chypre tombèrent sous leurs coups; on ne pouvait donc plus compter sur l'importation du cuivre du bassin de la Méditerranée. Peu de temps après, sous Ramsès VI, les mines du Sinaï s'épuisèrent et cessèrent d'être exploitées. Cela décida définitivement de la décadence de l'Égypte; sa place comme puissance dominante fut occupée par l'Assyrie, qui, par ses guerres incessantes, parvint à amasser de grandes quantités de métaux. Il est intéressant de voir, dans les inscriptions des rois assyriens, comme ils se vantent d'avoir apporté dans leur pays, en guise de butin ou de tribut, non seulement de l'or et de l'argent, mais aussi du cuivre, du plomb, du bronze et plus tard du fer.

Ces grandes quantités de métaux contribuèrent à rendre l'Assyrie l'État le plus puissant et le plus civilisé du monde d'alors.

Rien ne montre plus clairement que l'invention de l'outil en fer comment chaque progrès industriel s'est accompli pour la guerre et par la guerre. Le premier outil en fer est une pioche que le roi Tukulti Ninurta II (890-884) employait pour frayer des chemins. L'outil était donc destiné aux grands travaux de sape exécutés par le roi pendant ces entreprises guerrières, pour lesquels les outils en bronze n'étaient pas suffisants.

J'ai montré plusieurs fois dans ce travail qu'on n'employait une matière pour la fabrication des outils que lorsqu'elle devenait relativement bon marché. Mais le fer devait être encore cher aux temps de Tukulti Ninurta II, puisque le roi se vante d'avoir obtenu comme tribut 1 talent (30 kilos) de fer. S'il lui était donc possible de faire des outils en fer, c'est parce qu'il en avait rapporté de ces expéditions de

Digitized by Google

pillage des quantités relativement considérables. Mais cette innovation démontra au monde la supériorité du fer sur le bronze comme matière pour outils et armes, et finit par amener un changement complet dans la technique, en introduisant définitivement l'outil en fer à la place de l'outil en bronze.

L'accumulation des richesses par la guerre eut pour résultat non seulement le progrès technique, mais aussi le développement de la science (astronomie) et surtout de l'art et de la littérature. Il est intéressant de noter que les plus belles œuvres de la littérature assyrienne, les inscriptions des rois, ne sont, au fond, que des hymnes de louanges en l'honneur de la guerre et de ses horreurs.

L'État néobabylonien, qui succéda à l'Assyrie, continua sa politique et sa tradition jusqu'au moment de la prise de Babylone par Cyrus. Depuis ce moment, l'Europe devint le centre du monde civilisé.

Amelia Hertz.

Varsovie.

Digitized by Google

EMPLOI DU SILEX TAILLÉ A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

(La Tène III).

M. Maurice Stern ayant recueilli un jour un fragment de poterie gauloise dans le bois de Monceau (Oise), Mme Edgar Stern décida de faire exécuter des fouilles dans la partie de sa propriété voisine de ce bois. Elle eut la bonté de me charger de ce soin, en mettant deux ouvriers à ma disposition; nos fouilles durèrent quinze jours. Dans cette première opération, les sondages effectués au moyen de tranchées se coupant dans toutes les directions ont fait découvrir des silex taillés en cours de fabrication : sur certains d'entre eux un éclat a été enlevé; sur d'autres on en voit deux, sur d'autres il y en a trois, et, à mesure que le nombre des tailles augmente, la forme se dessine; on reconnaît l'ébauche d'un perçoir semblable à ceux, complètement terminés, que nous avons trouvés ailleurs (fig. 1, nos 1 à 7). Ces silex étaient choisis avec soin; ils proviennent de la craie et ne se trouvent pas dans la région même. Ils ont la forme d'une petite galette aplatie et sont presque tous de même dimension (de 0 m. 04 à 0 m. 05 de long). Parmi les silex taillés, on remarque des grattoirs, des scies, une ébauche de couteau, des râcloirs parmi lesquels il en est un qui porte des entailles très fines, une pointe de lance (fig. I, no 7, A, C, D, E). Ces silex étaient éparpillés à des distances très variables; ils se trouvaient tous au même niveau, à une profondeur de 0 m. 55 à 0 m. 60 de la surface du sol, dans du sable fin au-dessus duquel s'étendait une couche de terre végétale de 0 m. 22 d'épaisseur environ.

Les sondages n'ayant fait découvrir aucune tombe en ce

Digitized by Google

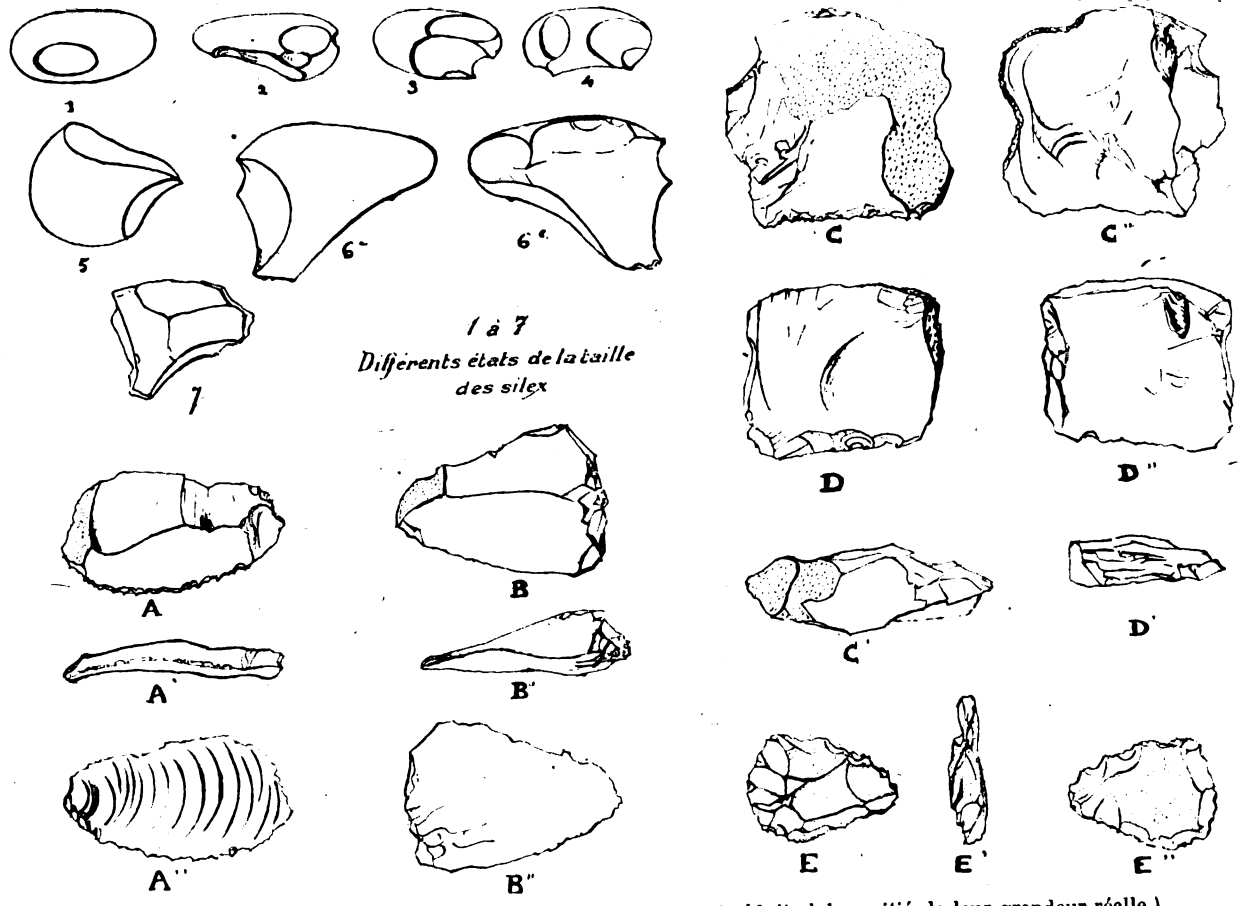


Fig. 1. — Silex taillés provenant d'un atelier. (Les objets sont réduits à la moitié de leur grandeur réelle.)

Digitized by Google

lieu, il fut décidé qu'une autorisation de faire des fouilles dans le bois même où le vase avait été découvert serait demandée au Conseil municipal de Monceau auquel ce bois appartient, autorisation qui fut aimablement accordée. A l'endroit où le premier fragment avait été rencontré (voir le plan, fig. 2 [1]), la fouille donna une coupelle et deux fonds de vases (fig. 3, B, C, D), mais il fut impossible d'établir le plan de la tombe, car elle avait été entièrement bouleversée. A 4 m. 50 de ce point, dans la direction ouest-est, une deuxième tombe fut mise au jour (fig. 2 [2]); elle se composait d'un amas d'ossements incinérés, mélangés à des morceaux de charbon de bois; autour de cette masse, quatre vases étaient placés (fig. 3, tombe II, et formes A, B, C, D [2]); entre les vases, au milieu des cendres, fut découverte une pointe de lance taillée dans un silex noir brun ayant l'aspect de l'écaille (fig. 2, F) et dont les entailles sont très fines et très petites, et un fragment de métal (fer), petit et entièrement rongé par la rouille (fig. 2, G), peut-être un morceau de fibule, car la cassure laisse voir la section d'une tige formée de couches concentriques. Un peu au nord de cette tombe (voir le plan, fig. 2 II), le sable jaune était devenu rouge friable, comme s'il avait subi une température élevée, et dans ce sable rouge se trouvaient des noyaux de sable noirci, agglutiné par un corps ressemblant à de la suie; les mêmes matières se sont rencontrées à quelque distance de chaque tombe, quelquefois accompagnées de morceaux de charbon de bois; tout cela semble indiquer la présence d'un bûcher en cet endroit (voir fig. 2, II, III, IV, V).

Une tranchée dirigée dans la direction nord-sud, au départ de cette deuxième tombe, nous fit découvrir à 5 mètres au sud de celle-ci une troisième tombe plus importante que les deux autres (fig. 2 [3]); elle contenait 8 vases de formes diverses (fig. 3, tombe III, et formes A, B, C, D, E, F, G, H [3]), placés un peu à gauche des ossements incinérés; un des vases était posé dans un autre (fig. 3, F3 et H3). Un petit grattoir (fig. 2, H) fut recueilli entre A et B (fig. 3, tombe III, disposition des objets).

Digitized by Google

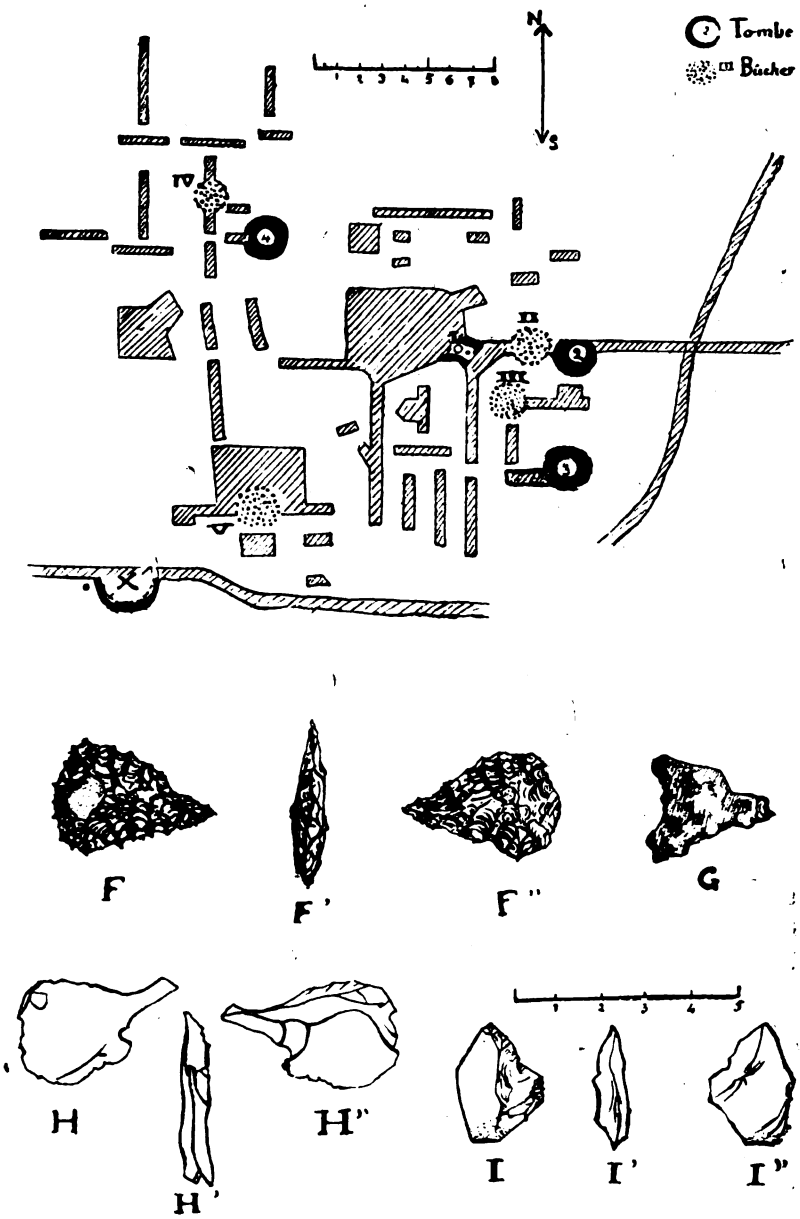


Fig. 2. — Plan des fouilles. — Silex trouvés dans les tombes (F et H) ou en dehors (I). — Fragment d'objet en fer (G).

Digitized by Google

Enfin, à 9 mètres à l'ouest et à 4 mètres au nord de la tombe I, une quatrième tombe fut trouvée (fig. 2[4]); celle-ci avait un mobilier très réduit, composé de deux écuelles placées auprès d'un très faible amas de cendres (fig. 2 [4] et fig. 3, formes A, B [4]). Un bûcher qui contenait encore des fragments de charbon de bois était à 2 mètres à l'ouest et à 1 mètre au nord (voir le plan, fig. 2 IV et fig. 3 tombe IV).

Les tranchées ouvertes dans les directions nord-sud et est-ouest, parallèlement aux tombes découvertes, ne nous firent rencontrer qu'un bûcher au point V du plan, à 12 mètres au sud de la tombe IV (fig. 2, V). A 6 mètres à l'ouest de ce bûcher, la découverte de petits fragments céramiques et d'un grattoir en silex brisé, trouvés auprès du fossé, à droite et à gauche, et auprès des racines du pommier qui est de l'autre côté de ce fossé (fig. 2, X), nous fit conjecturer qu'une tombe avait été probablement bouleversée lors de l'établissement du fossé ou de la plantation du pommier.

Les tombes et les bûchers se trouvaient à une égale profondeur de 0 m. 80, à la partie supérieure d'une couche de sable blanc à laquelle est superposée une couche de sable jaune de 0 m. 40, recouverte de terre de bruyère; celle-ci a une épaisseur de 0 m. 35 à 0 m. 40. Au moment de l'inhumation, la terre n'existant pas, le bûcher et la tombe se trouvaient donc dans une fosse creusée très peu profondément, ce qui explique que la partie supérieure des grands vases des tombes I, II, III (fig. 3) s'est effondrée, car leur col devait affleurer le sol. Dans le sable qui entoure les vases, on rencontre aussi la matière noire, formée de sable agglomeré, dont nous signalons plus haut la présence sur l'aire des bûchers.

Au cours des sondages, une pointe de flèche (fig. 2, I), pouvant provenir de tombes bouleversées autrefois, était au même niveau que les ossements et que les bûchers.

Digitized by Google

***

INVENTAIRE DES VASES

Vases de la tombe I (fig. 3) :

A. — Vase de forme tronconique. Hauteur 0 m. 185; diamètre de l'emb. 0 m. 15. Partie supérieure incurvée, moulure ronde au bord du col; décor incisé formé de deux zigzags parallèles, dessinant neuf dents de loup entre des lignes circulaires, deux en haut et une en bas. Terre noirâtre, polie. Tourné; le fond ajouté.

B. — Écuelle à base arrondie. Hauteur 0 m. 06; diamètre de l'emb. 0 m. 16. Moulure ronde au bord. Terre gris-noirâtre. Tournée.

C. — Fragment de vase difficile à déterminer (probablement une coupelle). Hauteur 0 m. 10; diamètre de l'orifice 0 m. 14. Terre noirâtre, rougeâtre en surface.

D. — Gobelet (fragment). Hauteur 0 m. 09; diamètre de l'emb. 0 m. 12. Terre noire, brune à l'extérieur. Fait à la main.

Vases de la tombe II (fig. 3) :

A. — Vase de forme tronconique. Hauteur 0 m. 10; diamètre de l'emb. 0 m. 182. La partie supérieure forme un angle rentrant et s'élargit ensuite. Moulure ronde au bord. Terre brun-noirâtre. Tourné.

B. — Vase de même forme, moins évasé. Hauteur 0 m. 12; diamètre de l'emb. 0 m. 14. La partie supérieure incurvée. Moulure ronde au bord. Terre brune, feuilletée. Tourné.

C. — Écuelle à base arrondie. Hauteur 0 m. 10; diamètre de l'emb. 0 m. 20. Moulure ronde au bord. Terre brun-noirâtre. Tournée irrégulièrement

D. — Vase de forme ovoïde. Diamètre de base 0 m. 075. Moulure ronde au bord du col. Terre brune. Moulé; le fond ajouté. Le haut effondré; reste un fragment du col.

Digitized by Google

Vases de la tombe III (fig. 3) :

A. — Grand vase de forme ovoïde. Diamètre de base 0 m. 245. Moulure ronde au bord du col. Terre rougeâtre, feuilletée. Moulé. Le haut effondré; reste un fragment du col.

B. — Écuelle à base arrondie. Hauteur 0 m. 05; diamètre de l'emb. 0 m. 21. Fond plat. Moulure au bord, paroi verticale légèrement renflée. Terre noire. Tournée irrégulièrement (voir fig. 3, coupe de B.)

C. — Vase de forme tronconique. Hauteur 0 m. 16; diamètre de l'emb. 0 m. 19. Partie supérieure verticale ondulée. Moulure ronde au bord. Terre noire, plus claire en surface. Tourné; fond rapporté.

D. — Même forme. Hauteur 0 m. 18; diamètre de l'emb. 0 m. 18. Partie supérieure incurvée. Moulure ronde au bord. Terre noire. Tourné.

E. — Gobelet. Hauteur 0 m. 007; diamètre de l'emb. 0 m. 12. Moulure ronde à la partie supérieure et à la base. Terre jaune-rosé sale. Fait à la main ou moulé grossièrement; dessous rapporté.

F. — Même forme que C. Hauteur 0 m. 15; diamètre de l'emb. 0 m. 235. Terre noir-rougeâtre. Tourné (la paroi est plus épaisse au fond et l'épaisseur va en diminuant vers le col). Dans ce vase se trouvait placée la petite écuelle H.

G. — Même forme que D. Hauteur 0 m. 13; diamètre de l'emb. 0 m. 145. Terre gris-noirâtre. Fait à la main.

H. — Petite écuelle. Hauteur 0 m. 05; diamètre de l'emb. 0 m. 7. Base arrondie, paroi verticale ondulée. Moulure ronde au bord. Terre noire. Faite à la main ou moulée grossièrement.

Vases de la tombe IV (fig. 3) :

A. — Coupe creuse, sans moulure. Hauteur 0 m. 07; diamètre de l'emb. 0 m. 125. Bord légèrement incurvé. Terre noire un peu jaunâtre. Tournée.

B. — Forme analogue. Hauteur 0 m. 08; diamètre de l'emb. 0 m. 16. Profil à double courbure. Tournée. Base épaisse.

Digitized by Google

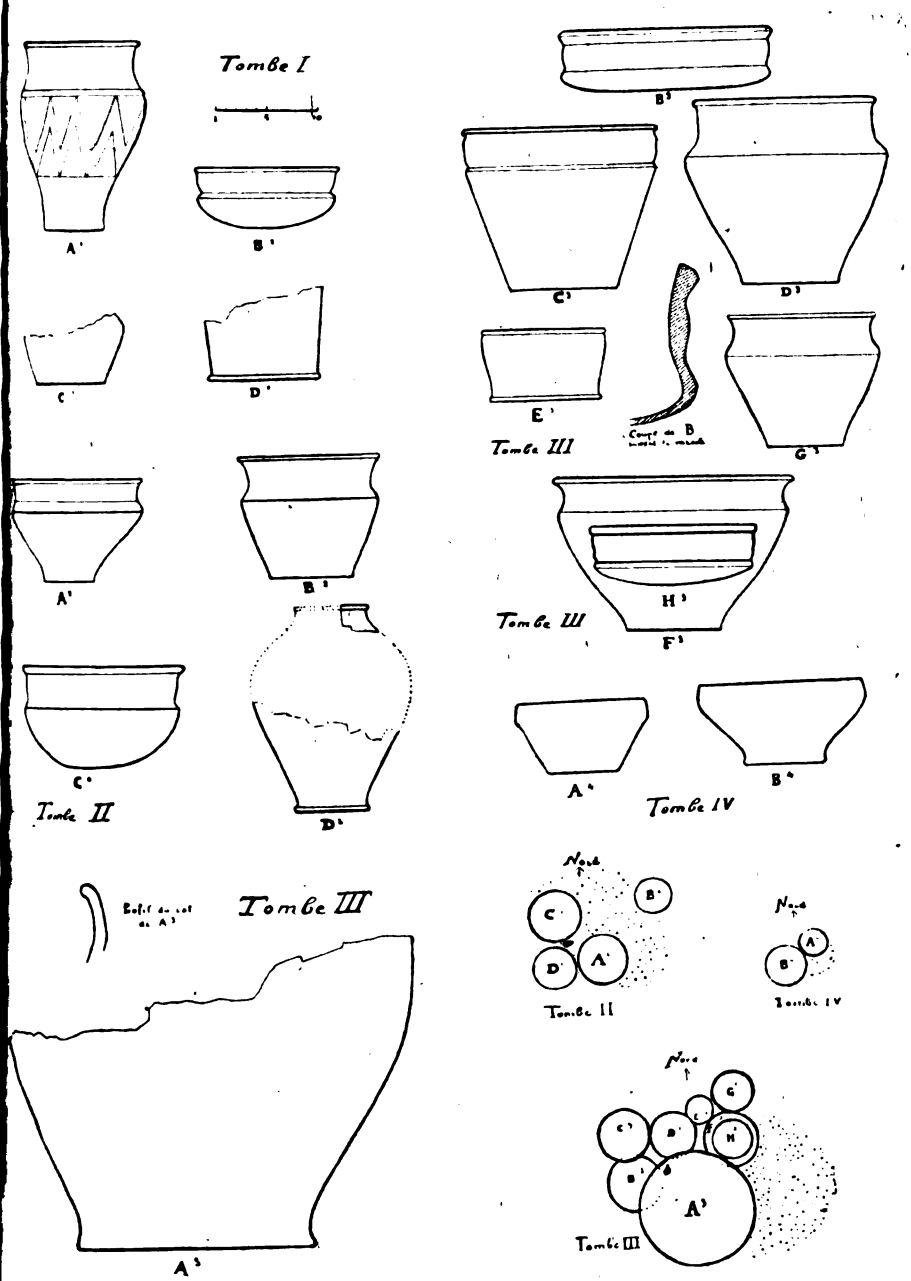


Fig. 3. — Vases trouvés dans les tombes. — Disposition des vases et des silex dans les tombes.

Digitized by Google

Ces vases ont encore parfois les formes anciennes qu'on rencontre dans les tombes de la Champagne : D (1) et E (3) sont analogues au n° 17877 provenant de Chassemy (Aisne) (Musée de Saint-Germain, Salles VII et VIII), B (2) et D (3) sont analogues à des vases de Thuisy (Marne) (Musée de Saint-Germain, Salle IX, vitrine 3, sépulture 83).

Les vases carénés ont ici des formes plus souples, des arêtes moins anguleuses que ceux de style analogue, appartenant à la Tène I et II de la Champagne [1] et de la Bretagne [2]. Les grands vases ovoïdes et les terrines sont semblables aux vases des tumulus d'Auvergne de la Tène III [3]. Les profils de nos écuelles basses sont les mêmes que ceux des écuelles de terre grise de la Tène III trouvées au Mont Beuvray [4]. Enfin, un groupe de vases exposés au Musée de Sèvres et provenant tous de fouilles exécutées au même endroit, en 1833, par Hocquet d'Orval à Port le Grand, près de Saint-Valéry (Somme), offre un ensemble de mêmes formes très diverses [5].

***

On peut conclure de ce qui précède, que les objets trouvés dans les tombes du bois de Monceau sont de la période de la Tène III, avec des survivances de périodes précédentes.

La présence de silex taillés dans ces tombes prouve que certains usages néolithiques ont persisté ici jusqu'à la conquête romaine, usages religieux peut-être. Cette supposition est justifiée par la présence d'une hachette de pierre dans une tombe de la Tène I, à la Motte-Saint-Valentin, commune de

1. Morel, *la Champagne souterraine*, p. 20, pl. 6 et pl. 35.
2. Paul du Chatellier, *la Poterie aux époques préhistorique et gauloise en Armorique*, pl. 17, fig. 3.
3. Déchelette et A. Aubry, *le Tumulus arverne de Celles* dans *l'Anthropologie*, 1903, p. 401, fig. 31; p. 400, fig. 29; p. 399, fig. 27.
4. Déchelette, *Fouilles du Beuvray*, pl. XXI.
5. Opuscule manuscrit à la bibliothèque de Sèvres, par l'auteur des fouilles.

Digitized by Google

Courcelles-en-Montagne (Haute-Marne), signalée par Déchelette et considérée par lui comme dépôt rituel [1].

Quant aux vestiges d'un atelier de pierres taillées que renfermait le champ voisin, on peut croire que ces produits appartenaient aussi à une période récente et que les objets fabriqués étaient destinés à la proche nécropole. On pourrait expliquer ainsi les particularités qui avaient attiré l'attention de M. l'abbé Breuil sur des silex présentant beaucoup de points de ressemblance avec les nôtres, ces silex récoltés par M. Pouillet et par lui-même aux Ageux, village limitrophe du bois de Monceau, dans un terrain de même nature [2]. Ces silex sont comme les nôtres des silex de la craie; ils sont apportés d'ailleurs et « supérieurement utilises pour la fabrication d'outils dont presque aucun n'a servi évidemment. Si l'on accepte l'hypothèse d'un atelier, il faut admettre que les nucléi étaient utilisés entièrement [3] ». Les nôtres sont taillés dans des petits rognons de silex ayant à peu près la dimension de l'objet à exécuter. Le même auteur observe plus loin : « Les silex sont tellement frais comme cassure et comme couleur et le plus souvent si peu lustrés, qu'on les dirait éclatés d'hier [4] », observation qui s'applique aussi aux nôtres. Le fait s'expliquerait également par la date relativement récente de la fabrication et par l'emploi uniquement rituel des silex.

L'examen technique des poteries gauloises trouvées dans les fouilles du bois de Monceau n'a pas donné lieu à des remarques pouvant servir à les différencier nettement de celles qui proviennent d'autres régions. En général, la pâte des poteries gauloises est grisâtre, grossière, sableuse, et souvent micacée [5]. Tous ces caractères se retrouvent dans la pâte des

1. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, troisième partie, p. 1042.

2. Abbé Breuil, *le Néolithique dans la région comprise entre Beauvais et Soissons.* — Extrait des *Comptes rendus de l'Association française pour l'avancement des sciences*, Boulogne-sur-Mer, 1899, note de la p. 567.

3. *Op. cit.*, note de la p. 566.

4. *Op. cit.*, note de la p. 568.

5. Brongniart, *Traité des arts céramiques*, t. I, p. 482.

Digitized by Google

vases recueillis par nous, mais il y a peu de mica, car le sable de la région n'en renferme qu'une faible quantité. En effet, dans chaque pays, depuis les temps les plus anciens, la céramique a été une industrie locale et probablement domestique qui employait les matériaux qu'elle rencontrait sur place [1]. Le sable que pouvaient utiliser les anciens habitants de Monceau était ou jaune ou blanc; il servait à diminuer la trop grande plasticité d'une argile grisâtre dont les filons peu importants (0 m. 10 à 0 m. 15 de long sur 0 m. 03 à 0 m. 04 de hauteur) traversent justement le banc sableux, qui dépasse parfois 3 mètres d'épaisseur. La plupart des vases gaulois sont faits d'une pâte à texture lâche, facile à entamer au couteau, très fragile et très poreuse [2]. La poterie de Monceau présente ces particularités : les vases tombaient en morceaux quand on les déterrait, alors qu'ils étaient encore imprégnés d'humidité; par contre, le séchage les rend plus résistants. Quant à leur porosité, elle est telle qu'ils absorbent l'eau comme le ferait une éponge.

On a attribué ce défaut à une cuisson imparfaite. Il est certain que la cuisson de ces vases était très faible, puisque les matières de nature charbonneuse et bitumineuse [3] qui se trouvent dans la partie médiane de la pâte ne sont même pas brûlées et se décèlent par une coloration noirâtre. Il ne suffit pas cependant de cuire à un degré très élevé une argile quelconque pour lui enlever sa porosité : certaines argiles, surtout quand elles sont mélangées à des sables quartzeux, conservent une porosité assez grande, même si on les soumet à des températures élevées. Tel est le cas des briques réfractaires des fours qui demeurent poreuses au degré de vitrification de la pâte des porcelaines.

Si l'on cuit à une température moyenne des tessons provenant de nos vases, la pâte reste sensiblement aussi absorbante qu'avant l'expérience; par contre, à la température de 1.000 à 1.100°, elle se boursoufle en surface et présente

1. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, t. I, p. 545.
2. Brongniart, *op. cit.*, t. I, p. 485.
3. Brongniart, *op. cit.*, t. I, p. 276.

Digitized by Google

des fentes assez régulières, donnant l'impression d'un truité; sa coloration devient rouge orangé.

La coloration grise des poteries gauloises est due à leur cuisson dans une atmosphère semi-réductrice d'oxyde de carbone, atmosphère habituelle des fours primitifs auxquels le nom de foyers conviendrait mieux : une aire plane ou parfois une simple fosse servait de chambre de cuisson, le bois enflammé recouvrait les pièces; cela se passe encore ainsi chez les peuplades primitives de l'Amérique méridionale [1] et de l'Afrique centrale [2]. Ce procédé était déjà employé à l'époque néolithique et au commencement de l'âge du bronze : Heierli a signalé un atelier céramique à Rumlung, dans le voisinage de Zurich, qui possédait un four formé par une fosse ovale [3].

On a employé à la confection de ces vases le procédé du tournage qu'indiquent des stries parallèles horizontales pressées et nombreuses et aussi la rectitude des profils et la pureté des contours. Brongniart avait déjà signalé vers 1854 l'emploi du tour par les Gaulois [4]; le moulage et le façonnage à la main ont été aussi utilisés.

***

D'après un renseignement qui lui avait été donné, Mme Stern décida de faire effectuer aussi quelques sondages dans un bois voisin, au lieu dit « la pointe Dupressoir [5] », à l'angle du chemin des Rosiers et du chemin Albateau. A 0 m. 40 de profondeur, nous découvrîmes des grès grossièrement cassés, de dimensions très variées. Au bord du chemin Albateau, ces grès s'étendent sur une longueur de 15 mètres et sur une largeur de 18 mètres à l'extrémité sud et de

1. Brongniart, *op. cit.*, t. I, p. 528 et suiv.
2. F. Gaud et C. Van Overbergh, *les Mandja* (Congo français), Bruxelles, 1911, p. 222.
3. Heierli, *Urgeschichte der Schweiz*, p. 143.
4. Brongniart, *op. cit.*, p. 485.
5 Nom d'un ancien propriétaire.

Digitized by Google

8 mètres le long du chemin des Rosiers. De l'autre côté du chemin Albateau, les mêmes grès couvrent une surface s'étendant sur 5 mètres en bordure de ce chemin et sur 8 m. 50 en bordure du chemin des Rosiers. Il n'y a pas de gisement de grès dans la localité; ceux-ci ont donc été apportés. On ne peut s'arrêter à l'idée d'une voie romaine, car dans la tranchée de 7 mètres sur 2 mètres de 0 m. 80 de profondeur, creusée en bordure du chemin Albateau, pas plus que dans les très nombreux trous faits parmi ces grès, nous n'avons trouvé traces de ciment ni de blocage; nous n'avons trouvé aucune céramique, ni aucune monnaie. La seule hypothèse que l'on puisse faire, croyons-nous, est celle de la présence d'un tumulus en cet endroit, tumulus qui aurait été nivelé à une époque déjà lointaine, puisque le sol sablonneux qui recouvre les grès a une épaisseur de 0 m. 40, dont 0 m. 20 de terre de bruyère dans laquelle les arbres ont poussé.

Je prie Mme Stern d'accepter ici l'expression de ma profonde gratitude pour sa généreuse initiative qui m'a permis d'apporter quelques éléments nouveaux à l'histoire de la vie domestique, encore si peu connue, de nos ancêtres, et je la remercie bien vivement de son aimable hospitalité.

MADELEINE MASSOUL.

Dessins de l'auteur.

Digitized by Google

LES DEUX SŒURS EPONAS

DÉCOUVERTES DANS LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG EN 1924

Dans son travail sur *Epona*, publié en 1895 dans la *Revue archéologique*, M. Salomon Reinach a reconnu trois régions bien déterminées où a fleuri le culte de la déesse Epona : la région d'Autun, celle de Metz-Trêves et celle de Worms-Mayence, c'est-à-dire la partie orientale de la Gaule, celle où stationnaient les légions.

La région de Strasbourg, où pourtant les légions ont joué un grand rôle et où étaient surtout les quartiers de la IIe et de la VIIIe légion (sans mentionner les autres légions dont nous avons trouvé trace), ne possédait, jusqu'en ces dernières années, *aucun monument concernant Épona.*

J'ai signalé, en 1921 [1], dans nos *Cahiers d'archéologie et d'histoire d'Alsace*, deux témoins du culte d'Epona dans notre région alsacienne : 1° *un autel en grès* découvert à Koenigshoffen, faubourg de Strasbourg, conservé dans le jardin de la Chartreuse de ce faubourg et portant du côté frontal une dédicace à Épona, où seul le nom de la déesse est lisible avec certitude, tandis que la suite ne l'est pas :

EPONAE SOM

Du côté droit, on voit le relief d'un *porc* ou *sanglier;* du côté gauche le relief d'un *bouc.*

2° *Un relief en grès rouge foncé, découvert à Mussig-Vicenz* à l'est de Sélestat, avec des tuiles romaines. La

1. R. Forrer, *Un Sanctuaire d'Épona et une station romaine à Mussig-Vicenz* (*Cahiers*, p. 1249 à 1260, avec trois figures).

Digitized by Google

déesse est assise à droite sur le cheval, ce dernier marchant à droite, comme dans la plupart des cas; mais — exception à la règle — l'animal pose ses pieds de devant sur des blocs de pierre. La déesse est assise sur une longue housse; la main gauche est recouverte d'une écharpe ; la droite est libre ou porte une pomme ou fleur (guère visibles).

A ces deux documents est venu s'ajouter, dans l'été de 1924, un troisième, plus important encore, *découvert au centre même de la ville de Strasbourg, au fond de sa cathédrale.* Lors des travaux de consolidation du grand pilier nord-ouest, on y a rencontré et démoli en partie un mur de soubassement dans lequel j'ai observé à plusieurs reprises des tuiles romaines à rebords, des pierres calcaires et en basalte caractéristiques de nos constructions romaines, plusieurs blocs en grès profilés et provenant évidemment d'une construction romaine assez remarquable, réutilisées dans ce mur. Ce dernier est-il romain de basse époque ou mérovingien? Date-t-il même de l'époque romane? je ne veux pas entrer ici dans cette question. Quoi qu'il en soit, on a retiré de là, lors des mêmes travaux, un bloc également réutilisé jadis, provenant d'un niveau de 3 mètres sous le sol actuel (= 140,6 N) et *montrant les reliefs de trois divinités dont un Mercure et deux Éponas.*

C'est un bloc de 90 cm. 5 de longueur sur 50 centimètres de hauteur et 26 centimètres d'épaisseur, donc de dimensions assez considérables, mais dont je ne saurais préciser l'emploi primitif. Peut-être faut-il y voir le socle d'un relief principal de dimensions encore plus fortes, ou un dessus de porte?

L'identification des trois sculptures ne laisse aucun doute, quoique le travail en soit assez grossier et ait été endommagé par la réutilisation.

Les trois reliefs sont placés chacun dans un cadre carré — Mercure, occupant le panneau du milieu, est représenté à plus grande échelle que les deux déesses qui l'accompagnent, l'une à gauche, l'autre à droite (voir fig. 1).

Le buste de Mercure est reconnaissable au pétase ailé.

Digitized by Google

La tête carrée, aux oreilles bien accusées, me rappelle le style de nos stèles funéraires du premier siècle [1]. L'emploi du grès jaune, au lieu du grès vert gris, ou rouge, peut être allégué — selon mes observations faites à ce sujet — pour confirmer cette date.

La présence d'un Mercure à cet endroit ne peut étonner, car on a découvert — il y a bien des années déjà — derrière la cathédrale (rue des Frères), plusieurs autres reliefs de Mercure, et, en face de la cathédrale, les restes d'un grand autel et des poids de balance romains, qui m'ont fait songer à la présence d'un *forum* antique.

Ce qui donne à ce relief de Mercure un intérêt plus particulier, c'est l'*association jusqu'ici inconnue, tant dans les*

Fig. 1. — Bas-relif de Strasbourg.

reliefs que dans les inscriptions, d'Épona à Mercure. Mais remarquez les dimensions de Mercure, comparées à celles des deux écuyères. *Évidemment Mercure y est le dieu principal; les Éponas y figurent comme déesses de second rang,* comparables aux reliefs mithriaques, par exemple, où Mithra est représenté plus grand et les deux dadophores, quoique divinités également, relativement petits, comme de simples serviteurs.

1. Cf. par exemple les monuments funéraires militaires du 1er siècle p. C. trouvés à Strasbourg, et le buste-Hermès à oreilles en ailes, au cou court, à la tête trapue, publié *Rev. arch.*, 1895, p. 293-94.

Digitized by Google

On remarquera aussi que *les deux écuyères ne se dirigent pas vers le dieu principal, mais s'en éloignent*, l'une à gauche, l'autre à droite, comme pour le fuir, mais probablement plutôt *pour exécuter des ordres donnés*, ordres qui, émanant du dieu suprême Mercure, ne peuvent apporter que des bienfaits. Ces bienfaits sont sans doute en rapport avec les troupeaux et leurs écuries, les chevaux surtout, préservation ou guérison de maladies épidémiques, d'incendies menaçant écuries et bétail. Et l'on comprend alors très bien l'association d'Épona à Mercure, dieu protecteur du commerce, où celui des troupeaux jouait un très grand rôle et où chevaux, mulets et bœufs étaient les principaux moyens pour le transport des marchandises sur terre ferme.

Mais pourquoi *deux écuyères, évidemment deux Éponas*, tandis que nos reliefs n'en connaissent généralement qu'une seule?

Ce doublement ne peut être simplement décoratif. Cela n'est pas dans les traditions antiques, ni gauloises, ni du moyen âge. On répète bien Hercule, Mithra, etc., dans leurs différents travaux, le Christ, la Vierge dans les différentes scènes de la Passion, mais on ne figure pas deux fois le dieu pour le plaisir d'offrir une image symétrique. Il est vrai que W. Deonna a relevé plusieurs fois, sur des reliefs classiques ou égyptiens, la répétition de l'image et qu'il la croit faite pour que la divinité multiplie ses bienfaits [1]. Mais ce n'est pas là un usage gaulois. Par contre, dans nos régions, on voit la coutume assez répandue de la *multiplicité de déesses féminines;* pensez aux Bonnes Mères, aux *Suleviae*, aux *Biviae, Triviae, Quadruviae*. Je serais donc porté à croire à l'*existence de plusieurs Éponas, deux sœurs du même nom.*

A l'appui de cette thèse je puis alléguer deux arguments, qui, je crois, sont assez convaincants.

Une inscription trouvée en Hongrie, à *Varhély*, au sud-ouest de la Transylvanie (*C. I. L.* III, 7904), est la dédicace

1. W. Deonna, *la Répétition d'intensité (Rev. des Études grecques*, 1915, p. 312), et du même, *Terres cuites gréco-égyptiennes* (*Rev. arch.*, 1924, p. 88, 89).

Digitized by Google

d'un centurion de la IVe légion, *exercitator equitum singularium*, « aux Éponas et aux Campestres », *Eponab(us) et Campestrib(us)*, donc *aux Éponas au pluriel!* C'est le seul texte où il soit question de plusieurs divinités du nom d'Épona, formant un groupe comme les *Campestres* et les *Suleviae*, dit Salomon Reinach dans son article sur Épona cité plus haut.

Notre relief de Strasbourg est à la fois la confirmation et l'illustration de ce texte épigraphique.

D'autre part, le relief de Strasbourg n'est pas le seul où paraissent deux écuyères. J'en vois un autre dans le relief trouvé à Hagondange en Lorraine et conservé au Musée de Metz, publié dans le *Recueil des reliefs* de M. Espérandieu sous le nº 4449 (vol. V, p. 468). J'emprunte la description à M. Espérandieu : « A gauche, Épona, vêtue de deux tuniques d'inégale longueur, est assise de face sur une jument marchant à droite. Au centre, une autre femme, peut-être la même déesse, est placée dans un fauteuil, son vêtement se compose aussi de deux tuniques. A droite, la pierre n'a conservé que des traces des membres postérieurs et de la queue d'une autre monture tournée à droite. Un second fragment, conservé de même au Musée de Metz, pourrait contenir la tête de l'Épona cavalière. »

Or, après notre relief plus complet de la cathédrale de Strasbourg, on ne peut plus douter que le *relief de Hagondange ne montrât jadis une seconde cavalière, c'est-à-dire la deuxième Épona.*

On remarquera qu'ici l'Épona de gauche avance vers la déesse assise, tandis que l'Épona de droite est en train de quitter la déesse du milieu. C'est donc une variante du motif de Strasbourg. Mais il y a pourtant un parallélisme dans ce sens que, comme à Strasboug, *les deux sœurs Éponas entourent une divinité évidemment de rang supérieur et dont elles semblent accomplir les ordres.*

Comme sur le relief de Strasbourg c'est Mercure qui est la divinité supérieure qui donne les ordres aux deux Éponas écuyères, on pourrait songer, pour la divinité féminine du

Digitized by Google

relief de Hagondange, à la parèdre de Mercure, à *Rosmerta*. C'est une possibilité qui, dans l'état actuel de nos connaissances, n'est pas à rejeter purement et simplement.

Mais il y a une autre possibilité encore: c'est que la déesse assise entre les deux écuyères de Hagondange soit *une troisième Épona*. Dans ce cas, cette déesse occupant le milieu serait sans doute *la sœur aînée, celle qui a survécu aux deux autres pour rester l'Épona, la seule qu'on voit sur la plupart de nos reliefs, souvent à cheval, tantôt aussi assise sur un trône ou debout entourée de chevaux* [1].

Peut-être, à l'origine, ces deux ou trois Éponas étaient-elles chacune la protectrice de groupes d'animaux différents. L'une a pu être protectrice des chevaux, l'autre celle des mulets, la troisième celle des autres animaux domestiques. Il faut dire pourtant que dans le relief de Strasbourg les deux écuyères montent des animaux qui ne se distinguent guère l'un de l'autre et que tous les deux paraissent être des chevaux. D'autre part, l'autel de Koenigshoffen montre d'un côté un verrat, de l'autre côté un bouc, ce qui ferait croire qu'ici la dédicace s'adressait surtout à Épona protectrice des troupeaux de porcs et de moutons. Sur le relief d'Alttrier, au Musée de Bonn (Espérandieu, V, n° 4219), Épona, à cheval, porte sur ses genoux un petit quadrupède, chien ou lapin, et un oiseau, corbeau ou colombe. Si c'est un lapin et une colombe, on serait en présence d'une *Épona protectrice de la basse-cour*, comme dans d'autres exemples, où on la voit accompagnée d'un coq ou portant une corbeille ou patère remplie de grains pour le nourrir. Mais parfois aussi cette corbeille est remplie de *fruits* (par exemple, Esp., 4255) qui paraissent être des pommes. Le rôle d'Épona est donc, en somme, d'un rayon assez étendu et pas tout

1. Cf. par exemple l'Épona assise entre deux petits chevaux du relief de Limbach (Espérandieu, *Recueil*, V, n° 4479) où des deux chevaux l'un se dirige à gauche, l'autre à droite comme sur le relief de Strasbourg (peut-être y forment-ils tout simplement les accoudoirs du trône de la déesse). Ou encore l'Épona de Seegraeben (Espérandieu, n° 5445), entourée de chevaux et d'autres animaux, publiée pour la première fois par H. Messikommer, *Antiqua*, 1885, p. 140 et pl. XXVII, fig. 2.

Digitized by Google

à fait déterminé, — bien que le cheval y joue sans conteste le rôle prépondérant. Or, *ce caractère multiforme de l'Épona gallo-romaine s'explique précisément par l'existence très ancienne de plusieurs Éponas sœurs, hypothèse que paraît appuyer notre relief aux deux Éponas de Strasbourg.*

R. Forrer.

Digitized by Google

L'IDOLE DE DIONYSOS LIMNAIOS

(PLANCHES I-IV.)

Les petites œnochoés attiques à figures rouges, données aux enfants pour célébrer la fête des *Anthestéria*, mettent sous nos yeux les réjouissances du jour de liesse où les jeunes Athéniens s'amusaient à l'égal de leurs parents. Ce ne sont pourtant pas de purs jouets; les petits brocs, appelés « choës », servaient aussi aux actes rituels de la solennité, à laquelle les bambins assistaient depuis leur troisième année [1].

Une peinture d'œnochoé commémore les *Pithoigia*, l'ouverture des jarres, célébrée au premier jour de la fête; c'était la saison, où le travail de la fermentation du vin nouveau était assez avancé (fig. 1) [2]; un jeune garçon, tenant un cyathos de la main droite, s'est agenouillé sur la panse d'un pithos incliné pour remplir son petit broc; la jarre ainsi que le broc sont couronnés d'une guirlande de feuillages. Sur une œnochoé du Musée du Cinquantenaire, à Bruxelles, un autre jeune garçon prend sa course, en montrant à tout le monde son petit broc qui vient d'être rempli de vin (fig. 2) [3]; la couronne de feuillages sur sa tête et la torche allumée, tendue de la main gauche, sont les attributs de la fête; le petit chien maltais au galop a peine à suivre son jeune maître [4]. Le col de ces œnochoés à la panse trapue

1. Paul Girard, *l'Éducation athénienne*, p. 85 et suiv.

2. Œnochoé du Musée national d'Athènes (n. 1229); Collignon-Couve, n. 1305; Dumont-Chaplain-Pottier, I, pl. XXI; Alinari, n. 24483. Une allusion aux Pithoigia a été signalée sur les monnaies de Mendé par E. Babelon, *Revue numism.*, IVe série, t. XXV, 1922.

3. Haut. 15 cm. Nous remercions M. F. Mayence de l'envoi de la photographie.

4. P. Wolters, *München. Jahrbuch*, 1913, II, p. 186.

Digitized by Google

est assez large pour donner passage à un cyathos, si l'on préfère y puiser le vin au lieu de l'en verser [1]. Tandis que les vases à boire en usage pendant la fête nous montrent des formes variées, soit celles d'un petit skyphos [2], d'une coupe [3], d'un canthare [4], ou d'une corne [5], l'œnochoé est invariablement la même, ce qui est bien significatif pour la fête des « Choës ».

La fête donnait lieu à maints divertissements, tantôt improvisés, tantôt réglementés. Tel enfant, marchant sur les mains, s'approche d'une coupe qu'il a remplie avec le contenu d'une œnochoé figurée à gauche (fig. 3) [6]. Est-ce par exubérance d'énergie ou par manière de divertissement qu'il se donne tant de peine superflue? On pourrait en rapprocher les ébats des Silènes sur le fameux psykter de Douris [7]. Ou faut-il expliquer ce tour d'adresse comme une variante compliquée du concours des buveurs, organisé en l'honneur du dieu, nommé lui-même Χοροπότης [8]? La tradition qui passe sous silence cet exercice spécial nous renseigne mieux sur un autre jeu qui avait lieu pendant la fête des *Choës*, l'*askoliasmos*. Ce mot d'étymologie douteuse peut signifier « marcher ou sauter sur une outre gonflée », amusement populaire qui est figuré sur une mosaïque et sur des pierres gravées [9]; cependant quelques savants préfèrent la signification de « marcher à cloche-pied [10] ». C'est de cette manière peu commode qu'un Silène représenté sur une œnochoé à

1. O. Benndorf, *Gr. u. sic. Vasenbilder*, pl. 37, 2.
2. O. Benndorf, *loc. cit.*; *Journal of Hellenic Studies*, 1921, pl. IV, n. V, 8.
3. Voir ci-dessous, fig. 3. Plut., *Quaest. sympos.*, p. 643 A : κύλικα καὶ χοῦν.
4. C. Watzinger, *Griech. Vasen in Tübingen*, pl. 33, E 125.
5. Œnochoé du Musée national d'Athènes, n. 1225.
6. Œnochoé inédite du Musée national d'Athènes; nous devons la photographie à l'obligeance de feu M. Staïs.
7. Furtwängler-Reichhold, pl. 48; Pottier, *Douris*, fig. 14. Saltimbanque buvant dans une coupe : *Arch. Jahrb.*, 1917, p. 63, fig. 33.
8. Athénée, XII, p. 533 E.
9. Saglio, *Dict. Antiq.*, s. v. *Askolia*; Pauly-Wissowa, s. v. *Askoliasmos*; A. Mommsen, *Feste*, p. 354; M. Nilsson, dans *Eranos*, XV, 1915.
10. On a dérivé le mot *askoliasmos* de κῶλον ; cf. Pauly-Wissowa, *loc. cit.*

Digitized by Google

Tubingue s'approche d'un canthare couronné d'une guirlande [1]; probablement il voudrait gagner l'outre de vin qui était le prix traditionnel au concours de l'*askoliasmos*. Sur les petits choës sont figurés bien d'autres exercices qui se prêtent également aux concours : un jeune garçon, la tête couronnée de lierre, se penche en avant, dans l'attitude du sauteur, prêt à bondir en avant [2]. Une œnochoé de la Grande-Grèce à Genève reproduit un autre jeune garçon, drapé d'un manteau qu'il va rejeter dès le début du véritable concours; il fait marcher un petit cerceau au moyen d'un bâtonnet (fig. 4) [3]. Au-dessus du champ on remarque une bande de postes, remplaçant la bande d'oves qui est l'ornement ordinaire des œnochoés attiques; l'autre est très usitée sur les vases de la Grande-Grèce [4]. Comme ce n'est pas le seul exemple d'une oenochoé d'enfant fabriquée en Italie, l'imitation de cette espèce de poterie rend probable qu'on célébrait aussi dans ce pays les *Anthestéria* à l'exemple de la patrie grecque.

Sur une œnochoé du Louvre provenant d'Érétrie, un enfant, tenant un petit broc couronné de bandelettes, est couronné lui-même de la même façon; ces ornements sont les insignes du vainqueur (fig. 5) [5]. Nous avons supposé jadis qu'on organisait aux *Anthestéria* un concours de jeunes garçons portant un broc rempli de vin [6]: une œnochoé de Berlin représente le coureur au moment où il va poser avec précaution son petit vase plein de vin sur la stèle indiquant le but de la course; sur un fragment d'œnochoé, à la Haye, se trouve une scène analogue : un jeune garçon couronné

1. C. Watzinger, *loc. cit.*, pl. 33, E 125.

2. P. V. C. Baur, *Catalogue of the Stoddard Collection*, New Haven, 1922, n. 141, fig. 28.

3. Au Musée d'art et d'histoire à Genève, n. I 651. Nous remercions M. W. Deonna de l'envoi de la photographie.

4. De Ridder, *Vases de la Bibliothèque nationale*, n. 892, 906, 1074, 1162, 1192, 1244.

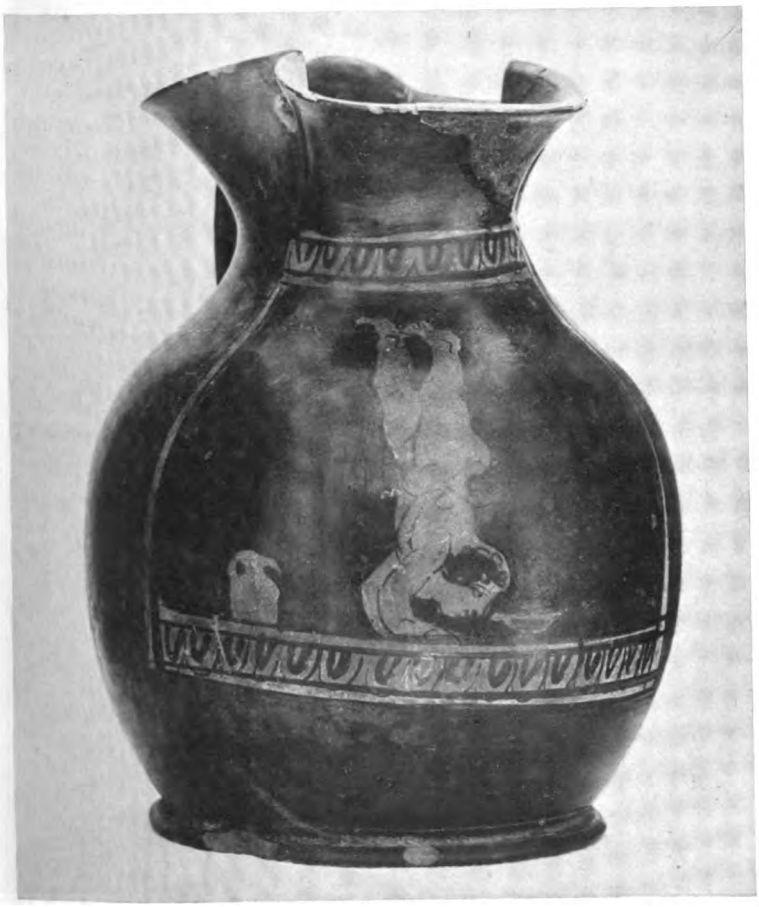
5. Louvre, Salle K, n. C. A. 493 (Giraudon G. 26290). — Nous remercions M. E. Pottier de la bienveillance avec laquelle il a facilité nos études au Louvre.

6. *Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch Instituut te Rome*, IV, 1924, p. 8 et suiv., pl. 5.

Digitized by Google

1

2



3

LA FÊTE DES ANTHESTÉRIES
SUR LES VASES A JEUX D'ENFANTS

Digitized by Google

Digitized by Google

4

5

6

LA FÊTE DES ANTHESTÉRIES
SUR LES VASES A JEUX D'ENFANTS

Digitized by Google

UNIV. OF MICH.

Digitized by Google

de fleurs est sur le point de mettre un flambeau de course sur la stèle du stade. Pour la *lampadodromie*, la tradition d'une course aux flambeaux célébrée au mois d'Anthestérion est bien établie, quoique la date exacte ne nous ait pas été transmise. L'hypothèse qu'elle avait lieu aux *Anthestéria* est confirmée par une œnochoé attique de style raffiné au Louvre, où l'on peut distinguer le manche d'un flambeau de course porté par un des quatre personnages figurés [1]. Le caractère solennel de la pyrrhique, exécutée par un jeune garçon sur un petit broc attique du Louvre, est attesté par une petite œnochoé posée par terre près du danseur (fig. 6) [2].

Comme le sport et la danse, la musique rehaussait l'éclat de la fête. Le dieu, qui en vertu de son tempérament recherchait volontiers les sons orgiastiques de la flûte, n'en aimait pas moins le chant qu'il accompagnait de la lyre [3], instrument que ses serviteurs, les Silènes, savaient manier à l'exemple de leur maître [4]. Il faut donc rejeter l'interprétation de Benndorf supposant que le Silène figuré sur une œnochoé [5] serait prêt à rejeter d'un coup de pied la lyre qu'il vient de trouver; au contraire il salue ce véritable ἑρμαῖον. La lyre figure dans un épisode de la fête des *Choës* qui est représentée sur une œnochoé de Berlin [6] : un jeune garçon, tenant son petit broc sur la paume de sa main, exécute un pas de danse; son camarade, qui l'accompagne de la lyre, a posé l'œnochoé indispensable sur une base ou petit autel à deux degrés. Un concours musical, caractérisé par une estrade à quatre degrés sur laquelle un joueur de lyre s'apprête à monter, se voit

1. Louvre, Salle K, n. 70, C. A. 21 (Giraudon G. 26286). Ce vase est publié dans les mêmes *Mededeelingen*, VI, 1926, p. 26. Il reproduit probablement la célébration d'une victoire de lampadodromes.

2. Louvre, Salle K, n. 46, C. A. 8 (Giraudon G. 26290). Les figures sont peintes en couleur rouge par-dessus le fond noir.

3. L. R. Farnell, *Cults of the Greek states*, V, pl. 44.

4. Une petite œnochoé de la collection de M. Scheurleer à la Haye reproduit un Silène tenant un flambeau suivi d'un Silène qui joue de la lyre; les figures sont peintes en couleur rouge par-dessus le fond noir.

5. O. Benndorf, *Gr. u. sic. Vas.*, pl. 36, 3.

6. Invent. n. 3122.

Digitized by Google

sur une œnochoé assez grande, d'un excellent style, au Musée de la Villa Giulia à Rome [1]. Outre les scènes en plein air, les œnochoés reproduisent des tableaux d'intérieur, tels que le groupe pittoresque d'un jeune garçon, assis à son aise dans un grand fauteuil en face de son petit chien attentif au jeu de flûte de son maître [2]. Un autre garçon debout, qui joue de la lyre pour amuser un chat assis sur une petite estrade, fait allusion, tout en plaisantant, à quelque concours musical; ce joli tableau est peint sur une œnochoé en miniature à figures noires de style béotien qui ressemble à celui de la céramique du Kabirion près de Thèbes, connue par ses caricatures de sujets religieux [3].

Plusieurs œnochoés, représentant un autel, un petit temple, un trépied, rappellent aux enfants que c'est à Dionysos qu'ils doivent le plaisir de la fête [4]. Les trépieds caractérisent le téménos en général, ou bien ils y figurent en qualité de prix remportés aux concours, dont la célébration solennelle est illustrée par les petits vases. C'est le cas d'une œnochoé du Louvre : un trépied qu'on vient de dresser sur une colonne est couronné d'une bandelette par Niké (fig. 7 et 8) [5]. Sur une œnochoé à Athènes un jeune garçon, représenté près d'un λουτήριον, se trouve à l'entrée du temple, à l'endroit destiné aux lustrations [6]; le petit broc couronné de

1. *Strena Helbigiana*, p. 114 (pas figuré); Helbig, *Führer*, 3e éd., II, p. 378, n. LXXVI.

2. De Ridder, *Vases de la Bibl. Nat.*, nº 467, pl. 19.

3. *Aus dem Berliner Museum, R. Kekule dargebracht*, 1909, p. 4, vignette; E. Pfuhl, *Malerei u. Zeichn.*, III, fig. 619.

4. Aux exemples énumérés dans l'étude de l'auteur, intitulé : *De vita atque cultu puerorum monumentis antiquis explanato* (*Thèse*, Amsterdam, 1909, chez J. H. de Bussy, édit.), p. 86 et suiv., on peut ajouter les suivants :

Autel, représenté sur des œnochoés d'enfant : *Corpus Vasorum, Compiègne*, pl. 17, 7; au Musée Britannique, E 533; à l'Institut archéologique de Leipzig, T 3171.

Trépied : Journ. of Hell. Stud., 1921, pl. 5, n. V, 18; au Musée national d'Athènes, Collignon-Couve, n. 1875.

5. Au Louvre, Salle L, n. E. D. 273 (Giraudon G. 26287 et 26288). Ce vase provient probablement d'Italie.

6. Au Musée national d'Athènes, n. 1264. Cf. Saglio, s. v. *Loutèrion*; F. Hauser, dans *Philologus*, vol. 54, p. 385.

Digitized by Google

7 8

LA FÊTE DES ANTHESTÉRIES SUR LES VASES A JEUX D'ENFANTS

Digitized by Google

Digitized by Google

lierre, qui est posé par terre, indique la fête des *Anthestéria*. Une scène qui est des plus rares, figurée sur une œnochoé à Athènes, se passe également dans un lieu de culte [1] : à gauche on voit une base ou un autel; à droite un tuyau horizontal, saillant d'un mur, verse un filet de liquide, sous lequel un Silène, tenant de la main une corne à boire, a placé son œnochoé. Est-ce de l'eau qui va remplir ce petit broc? On pourrait s'en tenir à la théorie présentée par P. Foucart qui a interprété la fête des Brocs comme la célébration d'une invention utile de Dionysos Limnaios qui a appris aux hommes à mêler leur vin avec de l'eau [2]. Mais en comparant la scène analogue sur la coupe de Phinée [3], on comprend mieux la joie de ces adeptes de Dionysos si ce n'est pas un filet d'eau, mais du vin pur qui coule du tuyau. Le Silène sur la coupe de Phinée va remplir sa phialé à même la fontaine, qui est ombragée d'un cep chargé de grappes lourdes : il goûtera une boisson pure et sans mélange telle qu'elle sort de la fontaine, soit de l'eau fraîche, soit du vin non coupé. Assurément ce passant altéré ne serait pas très content d'être appelé un ὑδροπότης; l'ἀκρατοποσία lui convient mieux. La coupe de Phinée, de même que l'œnochoé en question rappellent un des bienfaits de Dionysos, qui aux jours de grande fête faisait couler la fontaine de vin [4]. On s'est rapporté à un texte de Pline pour placer ce miracle aux Lénéennes [5]. Mais comme il est représenté sur l'une des œnochoés attiques qui font le sujet de cette étude, on peut en déduire qu'à Athènes un tel miracle s'accomplissait plutôt aux *Anthestéria*. Pendant cette fête, consacrée à la célébration du vin nouveau, le miracle de la fontaine de vin est bien à sa place.

1. Au Musée national d'Athènes, n. 1225.
2. P. Foucart, *le Culte de Dionysos en Attique* (*Mém. de l'Inst.*, t. 37), p. 120.
3. Furtwängler-Reichhold, pl. 41; Perrot-Chipiez, IX, p. 544, fig. 269.
4. Une solennité analogue est célébrée à Marino près de Rome jusqu'à nos jours.
5. J. Vürtheim, dans *Classical Quarterly*, vol. 14, 1920, p. 92 et suiv. D'après Pline, *Nat. Hist.*, II, § 231, le miracle avait lieu à l'île d'Andros aux nones de janvier. Il faut remarquer que cette date ne coïncide pas avec les Lénéennes mais est antérieure.

Digitized by Google

Le téménos, représenté en abrégé par le loutèrion, l'autel, le trépied, le temple ou la fontaine de vin, était connu depuis longtemps; le dieu lui-même était resté absent, jusqu'à ce qu'une œnochoé acquise par le Louvre ait révélé le mystère du Dionysos ἐν Λίμναις. L'idole de ce dieu, célébré par la solennité dionysiaque qui passait pour la plus ancienne à Athènes, comptait parmi les ἀγάλματα les plus vénérables de la Grèce [1]. Avant d'entamer une discussion sur la forme de cette idole, il convient de poser la question préalable: « Quel est le rôle joué par cette idole dans la cérémonie mystique du Boukoleion? » C'est de la réponse à cette question que dépend l'idée qu'on se fera de l'idole du dieu dit *Limnaios*.

D'après Aristote [2], le Boukoleion, situé près du Prytaneion, avait été jadis la résidence officielle de l'archon basileus; c'est là que son épouse, la Basilinna, se mariait à Dionysos Limnaios. Du contexte du discours *Contre Neaera* [3], on a tiré la conclusion très probable que le mariage s'accomplissait pendant les Anthestéria. M. Frazer, tout en avouant son hésitation, a proposé le mois de Gamélion [4]. C'est aussi l'opinion de M. Cook, qui avec plus de précision a placé le mariage aux Lénéennes; il a réservé les Anthestéria pour célébrer la conception de Dionysos en rapport avec la célébration de la naissance du dieu qu'il place dix mois après cette fête, aux Dionysies champêtres [5].

Parmi les savants, qui sont d'accord pour placer le mariage à la fête des Anthestéria, les idées qu'on se fait de l'épiphanie de l'époux divin sont des plus divergentes. Frickenhaus a coupé court aux discussions en niant l'existence d'une idole de Dionysos Limnaios quelconque [6]; selon lui, les seuls représentants du dieu auraient été des symboles, τὰ ἱερά,

1. Philostr., *Vita Apoll.*, III, 14, p. 48.
2. Aristot. *Rep. Athen.*, § 3.
3. Demosth., *in Neaer.*, § 78.
4. J. G. Frazer, *The Golden Bough*, 3e éd., part. I, vol. II, p. 137.
5. A. B. Cook, *Zeus*, I, p. 683.
6. A. Frickenhaus, *Lenäenvasen* (72e *Winckelmannsprogramm*), p. 25, n. 17; cf. *Ath. Mitth.*, vol. 33, 1908, p. 173.

Digitized by Google

gardés dans une ciste qu'on portait à la suite de la Basilinna, quand elle se rendait à la chambre nuptiale, afin de s'y marier avec ces symboles [1]. D'autres savants, qui ne doutent pas de l'existence d'une idole anthropomorphe du Limnaios, n'attribuent à cette idole aucun rôle pendant la cérémonie nuptiale qu'ils s'imaginent être une sorte de mascarade hiérogamique, où le dieu était représenté par un personnage travesti en Dionysos [2]. Ils s'en rapportent à plusieurs peintures de vases qui, selon leur opinion, nous mettent sous les yeux les cérémonies, tout en omettant les détails du déguisement et des masques. Parmi les scènes qu'on a citées il faut éliminer tout d'abord celles qui ne se distinguent en rien du groupe très connu de Dionysos et Ariane; tantôt le couple s'élance au milieu du cortège bachique [3], tantôt il est assis à l'ombre d'une *pergola* [4] : la présence d'un Silène, qui est censé faire allusion aux *Pithoigia* parce qu'il danse près d'un pithos, manque de force convaincante. Une œnochoé de forme peu ordinaire, à figures polychromes, reproduit une femme assise près de Dionysos debout; le sceptre, qu'elle tient de la main gauche, pourrait être expliqué comme l'attribut de la Basilinna [5]. M. Cook a publié une reconstruction des quatre reliefs qui décorent la scène actuelle du théâtre d'Athènes, où la carrière de Dionysos se déroule dans un cycle de quatre tableaux : la naissance du dieu; son arrivée en Attique; son mariage avec la Basilinna, qu'on reconnaît à son geste significatif de jeune mariée; le dieu assis sur un trône au pied de l'Acropole [6]. Cette hypothèse ne manque pas de vraisemblance, mais les reliefs sont trop mutilés pour qu'on arrive à une conclusion incontestable. Comme document plus convaincant on peut citer

1. S. Reinach, *Rép. Vas.*, I, p. 522, 1.
2. Cf. Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 687.
3. Ducati, dans *Rendiconti Lincei*, sér. V, vol. xx, p. 258.
4. *Antiq. du Bosph. Cimmér.*, pl. 60; Waldhauer, *Vases de l'Ermitage*, 1914 (texte russe), fig. 18.
5. *Journ. of Hellen. Stud.*, 1921, p. 146, pl. IV, n. V, 17. La même explication avait été donnée par L. R. Farnell, *Cults*, V, p. 260.
6. A. B. Cook, *Zeus*, I, pl. 40.

Digitized by Google

un cratère lucanien qui repésente Dionysos avec son épouse dans la chambre nuptiale [1]; le front du nouveau marié y est muni de deux petites cornes; c'est, en effet, un indice très caractéristique du dieu qui se trouve au Boukoleion (l'étable du taureau) et qu'on s'imaginait souvent en forme de taureau [2]. Le rapport du dieu tauromorphe avec le Dionysos des Anthestéria est démontré par une tête de taureau en marbre, trouvée à l'île de Théra près du temple consacré à Dionysos Anthister, « qui fait éclore les fleurs [3] ». C'est en l'honneur de ce dieu qu'à Athènes, pendant les Anthestéria, les petits enfants étaient couronnés de fleurs [4]. C'est le même dieu de la végétation qu'à Phlyai on appelait Anthios; son culte y était réuni à celui des nymphes et de la déesse de la Terre, qu'on appelait la Grande Déesse [5]. Sur le cratère lucanien mentionné le dieu aux cornes présente à sa jeune épouse un rameau comme symbole du printemps. Le fait qu'un potier de la Grande-Grèce a songé à figurer la scène nuptiale est une preuve de plus qu'on y connaissait la fête des Anthestéria.

En fin de compte, on peut admettre que tel peintre de vases ou tel sculpteur de reliefs a eu l'intention de représenter la cérémonie mystique célébrée au Boukoleion; ce n'en sont pas moins des visions poétiques qui ne répondent pas aux actes du culte réel. L'interprétation rigoureuse du discours *Contre Neaera* démontre l'invraisemblance de l'hypothèse d'après laquelle un homme, fût-ce en déguisement de Dionysos, aurait eu accès à la cérémonie du Boukoleion. Il nous reste seulement à conclure que l'époux divin y était représenté par une véritable idole. D'après P. Foucart, la statue de Dionysos Limnaios, dérivé d'Osiris, se composait de quartorze parties qui pouvaient être démontées et ajustées

1. Tillyard, *Hope Vases*, pl. 31, n. 218.
2. Roscher, s. v. *Dionysos*, p. 1150.
3. Hiller von Gaertringen, *Thera*, I, p. 244.
4. Enfants avec fleurs, sur une œnochoé au Musée britannique, E 551. M. Nilsson identifie les Floralia de Massilia aux Anthestéria, *Arch. Jahrb.*, 1916, p. 335, n. 2.
5. Pausan., I, 31, 4; Farnell, *Cults*, V. p. 119.

Digitized by Google

à volonté; les quatorze prêtresses, appelées γέραιραι, en recomposant l'idole, faisaient renaître le dieu, déchiré par ses ennemis [1]. Mais cette théorie, égyptisante à l'excès, se trouve dépaysée dans le Panthéon grec. — On a interprété comme Dionysos Limnaios une idole dont la réalité est attestée par tout un groupe de vases à figures noires ou rouges [2]; elle était improvisée à nouveau tous les ans, d'après une méthode assez primitive : on choisissait soit un pilier, soit une colonne pour y attacher un masque de Dionysos barbu qu'on ornait de branches et de grands gâteaux ronds; sur plusieurs vases la colonne est drapée, en outre, d'un grand manteau. M. Nilsson, qui est de ceux qui ont interprété cette idole comme le Dionysos Limnaios, a signalé une autre idole qu'il attribue à la même divinité, à savoir la figure qui siège en principal personnage dans le navire à roues, conduit par les rues d'Athènes dans la procession du *carrus navalis* [3]. Pour réconcilier ces deux formes très différentes entre elles, M. Nilsson a ébauché pour la célébration des Anthestéria le programme de fête suivant [4] : dans le navire à roues un appareil ou mannequin en position assise est orné du masque et drapé du manteau de Dionysos; on le conduit en cortège au Boukoleion où la Basilinna (dont l'absence dans le cortège est bien surprenante) est censée l'attendre. Le mariage mystique accompli, le char poursuit sa route au Limnaion, où l'on dépouille le mannequin du masque et du vêtement pour en orner une colonne de quelque bâtiment du téménos; on finit ensuite la cérémonie en entourant le masque de branchages et de gâteaux. Peu de mots suffisent pour démontrer que ces idoles éphémères n'ont rien

1. P. Foucart, *loc. cit.*, p. 146.

2. C'est l'opinion de Petersen, de M. Nilsson et de Hauser (dans le texte de Furtwängler-Reichhold, III, p. 28). De cette idole ont traité en dernier lieu : Frickenhaus, *Lenaeenvasen ;* Giglioli, dans *Annuario d. r. scuola arch. di Atene*, IV-V, 1924; E. Pottier, *Vases antiques du Louvre*, 3e série, 1922, G 407.

3. Frickenhaus, dans *Archaeol. Jahrb.*, 1912, p. 61 et suiv.; Perrot-Chipiez, X, p. 798.

4. *Archaeol. Jahrb.*, 1916, p. 335 et suiv.

Digitized by Google

de commun avec l'*agalma* vénérable qui était le pair du dieu d'Amyclées, de l'Apollon de Délos et de l'Athéna Polias [1]. Qu'on suive, si l'on veut, Frickenhaus qui a interprété la cérémonie en l'honneur du dieu-colonne comme un épisode des Lénéennes, ou qu'on y reconnaisse avec Carl Robert la fête des Iobakcheia [2]; mais pour le dieu des Anthestéria, il est clair qu'il faut le chercher ailleurs. Un herme dont la raideur correspond parfaitement à l'idée qu'on se fait d'une idole très antique se trouve sur une petite œnochoé du Louvre, dont la forme et la scène figurée nous garantissent qu'il s'agit de la fête des Choës.

Cette œnochoé attique (fig. 9 et 10) [3] à figures rouges, d'un style peu soigné, est ornée d'une bande d'oves en haut et d'ornements en Z se succédant en série continue en bas; dans le champ un enfant nu, allant à droite, traînant une petite roulette munie d'un long manche, s'approche d'un autel à volutes derrière lequel un herme se dresse sur une base à deux degrés. La tête de l'herme est imberbe, le membre viril n'est pas érigé. Près de l'herme une œnochoé posée par terre nous certifie que nous nous trouvons dans le temple du Limnaion; c'est le 12 du mois d'Anthestérion, la seule date où le temple était ouvert. La roulette munie d'un manche, jouet des plus simples, qui est le succédané d'un chariot complet ou d'une brouette, convient aux conditions modestes des divertissements usités. Les enfants de parents aisés assistaient à la fête en voiture à l'exemple des adultes. Ils conduisaient des petites charrettes attelées de boucs (fig. 11 et 12) [4], de chiens ou de chevreuils [5]; faute d'animaux, ils y attelaient même leurs camarades [6]. Pour le moment notre bambin

1. Philostr., *Vita Apoll.*, III, 14.
2. *Gitting. Gel. Anz.*, 1913, p. 366.
3. Provient d'Athènes. Haut. 8 cm. Photographie de Giraudon.
4. Œnochoé à dorure, acquise à Athènes; au Louvre, Salle L, n. C. A. 16 (Giraudon G. 26289). — Dans une scène analogue sur une œnochoé du Musée national de Copenhague, la charrette va passer devant un petit broc posé par terre.
5. Sur une œnochoé à Tubingue, Watzinger, *loc. cit.*, pl. 33, E 122.
6. *Journ. of Hellen. Stud.*, 41, 1921, pl. V, n. V, 7.

Digitized by Google

9

10

11

12

LA FÊTE DES ANTHESTÉRIES
SUR LES VASES A JEUX D'ENFANTS

Digitized by Google

Digitized by Google

(fig. 9) ne pense pas à son jouet; en s'approchant de l'herme il a levé la main droite, la paume en haut, l'avant-bras en position horizontale. Ce n'est pas le geste ordinaire d'adoration, avec le bras plus élevé, la paume tournée vers la statue du dieu. La différence s'explique par la suite de l'action : arrivé près de l'herme, l'adorant le prendra par le menton [1]. Parfois la main gauche de l'adorant touche en même temps le sommet de l'idole [2]. L'adoration de ce jeune garçon peut être interprétée comme un acte de piété privé, ou bien il célèbre la liturgie en prêtre, tout enfant qu'il est. Dans certains cultes on appréciait pour les fonctions sacerdotales la pureté de l'enfance [3]. De même, dans les mystères du Kabirion près de Thèbes, qui ont quelques points de rapport avec la fête des Anthestéria [4], le *Pais* peut être regardé comme la projection divine des offices sacrés, exercés par les enfants mortels [5].

Il reste à établir l'identité du jeune dieu figuré en herme (fig. 10). Le nom de Dionysos s'impose; mais en l'absence d'un attribut décisif il faut envisager l'objection qu'au ve siècle la plupart des hermes, quand ils sont ornés d'un attribut significatif, représentent le dieu Hermès. Il y a même plusieurs peintures de vases figurant un herme entouré de Silènes et de Ménades, qu'on n'hésiterait pas à appeler Dionysos sans l'indication formelle du peintre qui a dessiné un caducée sur le fût de l'herme [6]. En fait d'hermes de Dio-

1. S. Reinach, *Rép. Vas.*, I, p. 522; II, p. 135 et 145. *Archaeol. Jahrb.*, *Anz.*, 40, 1925, p. 121, fig. 19; De Ridder, *Vases d. l. Bibl. Nat.*, pl. 14, 397; Furtwängler, *Vasens. Berlin*, n. 2541.

2. S. Reinach, *Rép. Vas.*, II, p. 145 : actuellement à Wurzbourg, photogr. B 366.

3 E. Fehrle, *Die kultische Keuschheit im Altertum*, p. 161; *Inscr. Gr.*, XIV, n. 1449 et 1642. Un jeune garçon qui récite les formules sacrées est reproduit sur une peinture murale de la villa Item, *Journ. of Rom. Stud.*, 1913, p. 170, pl. VIII.

4. On peut supposer que les idoles des deux cultes en question se ressemblaient : un skyphos du Kabirion au Musée de Cassel reproduit une famille qui conduit un taureau en victime vers une idole en forme d'herme *(photographie du Musée de Cassel)*.

5. *Classic. Review*, 1924, p. 152; O. Kern, *Orpheus*, p. 55; Roscher, s. v. *Megaloi Theoi*, p. 2538, fig. 3; Pfuhl, *Malerei und Zeichnung*, fig. 613.

6. E. Gerhard, *Ueber Hermenbilder auf griech. Vasen* (*Abh. d. Akad. z.*

Digitized by Google

nysos, au ve siècle, les exemples incontestables en sont peu nombreux; le type barbu se trouve sur un vase à figures rouges de style sévère au Musée de Berlin [1] : la couronne de lierre dont la tête du dieu est ornée, de même qu'au revers le phallos colossal, porté par une femme à titre d'*ex-voto*, n'admettent pas de doute. L'herme barbu sur les monnaies de Naxos en Sicile date du même siècle [2]. Le type barbu a survécu plus tard dans quelques copies, faites d'après des œuvres du ve siècle : une gemme d'Aspasios, par exemple, reproduit un herme barbu du style de Phidias [3]; l'herme sans tête de la collection Ludovisi au musée des Thermes, dont les longues manches étroites sont une indication de son caractère dionysiaque, reproduit une œuvre de la même période [4]; les monnaies de Mitylène représentent une idole de Dionysos qui semble dériver d'une époque reculée [5]. Quant à l'herme de Dionysos au type imberbe, nous n'en avons découvert aucun exemplaire avec des *attributs décisifs* qui remonte au ve siècle. Néanmoins il ne manque pas d'hermes dits de Dionysos et personne ne peut démontrer la fausseté de cette appellation.

Au IVe siècle on peut signaler une œuvre de style praxitélien dont la célébrité est attestée par le nombre des copies; le dieu y est imberbe; les petites cornes qui poussent au front sont bien adaptées à l'image du jeune dieu qui annuellement rend visite au *Boukoleion* [6]. Le sculpteur, qui a préféré le dieu en forme d'herme à une statue complète, s'est-il inspiré d'un type rituel plus ancien?

A partir de la période hellénistique les hermes de Dionysos

Berlin, 1855, p. 461 et s.), pl. I, 2; III, 2. — S. Reinach, *Rép. Vas.*, I, 472, 3; figuré en partie : Saglio, s. v. *Hermae*, fig. 3814. Le vase se trouve actuellement au Musée national de Copenhague, n. 3631. — *Monum. ant. Lincei*, XIV, pl. 56.

1. Inv. n. 3206, photogr. n. 2781.

2. *Hunter. Collect.*, I, pl. 15, 9.

3. Furtwängler, *Gemmen*, pl. 49, 15; *Archaeol. Jahrb.*, III, pl. 10, 11; IV, p. 48.

4. Helbig, *Führer*, 3e éd., n. 1294; *Archaeol. Jahrb.*. 1917, p. 44, n 1.

5. Farnell, *Cults*, V, Coin-plate, n. 16 a-b.

6 W. Amelung, *Führer durch die Antiken in Florenz*, p. 14, n. 8, fig. 3 et 4.

Digitized by Google

tant barbus qu'imberbes pullulent en quantité innombrable et finissent pas l'emporter sur ceux d'Hermès même [1]. Le fait que beaucoup d'entre eux sont de style archaïsant ne nous oblige certainement pas à conclure que l'art archaïque ait déjà créé le type de Dionysos en herme. Les sculpteurs archaïsants sont loin de travailler en simples copistes et sans originalité. Sans doute on peut admettre que l'existence d'un type archaïque de Dionysos en herme est très probable, mais pour en fournir les preuves il faut que les recherches prennent une autre direction. Un herme de type imberbe, figurant dans une scène qui se passe au royaume de Pluton sur un vase de la Grande-Grèce, pourrait être de grand intérêt pour résoudre le problème, si l'interprétation comme Dionysos y était incontestable : l'existence d'un exemplaire strictement chthonien éclaircirait la question posée par notre œnochoé et par la fête des Choës en général [2].

Nous avons constaté ci-dessus qu'après Dionysos le dieu Hermès fait valoir ses titres à l'herme figuré sur l'œnochoé du Louvre. Abstraction faite des hermes, le type de l'Hermès imberbe en général est antérieur [3] à celui du jeune Dionysos qu'on a signalé seulement depuis le ve siècle, notamment sur les vases. Mais pour l'étude présente, la difficulté de discerner les deux dieux est augmentée par le caractère spécial de la fête des Anthestéria qui est du domaine de deux divinités : Dionysos Limnaios et Hermès Chthonios [4]. Les cérémonies qui se rapportent au vin nouveau ne sont pas les seules, ni même les plus anciennes parmi les éléments dont cette fête se compose. Ce n'est pas ici le lieu de répéter la belle démonstration de M. Nilsson qui a illustré

1. En bronze, de Boéthos, *Mon. Piot*, XVII, pl. IV; en terre cuite, de Myrina, *Brit. Mus. Catal. of Terrac.*, pl. 32, C 528.

2. S. Reinach, *Rép. Vas.*, I, p. 356, 1. On a expliqué cet herme comme Bacchus-Pluton, Zeus-Dionysos, ou Apollon-Agyieus ou simplement comme borne à l'entrée des Enfers.

3. Une pierre gravée archaïque reproduit l'Hermès imberbe. Furtwängler, *Antike Gemmen*, pl. VI, 49.

4. Voir en dernier lieu : F. J. Tausend, *Studien zu attischen Festen* (*Thèse*, Wurzbourg, 1920).

Digitized by Google

le caractère mi-joyeux, mi-triste de la fête, consacrée d'une part aux festins suivis de beuveries qui aboutissaient à une « lutte de buveurs », mais destinée en même temps au régal des âmes, sorties de leur séjour chthonien pour la durée d'un seul jour de fête. La solennité se terminait par une attaque générale à coups de balai ou à force de paroles menaçantes pour chasser du banquet les hôtes éphémères [1]. Nous présenterons seulement quelques remarques pour démontrer que les œnochoés d'enfants, malgré le caractère de joie générale, gardent cependant le souvenir d'une fête combinant le Carnaval avec le jour des Morts.

La forme de l'idole en fournit une preuve elle-même : quoique l'origine de l'herme, en général, ne soit pas encore éclaircie, la théorie de son caractère chthonien est bien probable.

Des gâteaux, qu'on appelait *στρεπτοί*, marqués de lignes en spirales, semblables à ceux qui faisaient la joie des enfants figurés sur les œnochoés, pouvaient être destinés aux sacrifices chthoniens [2]. Les gâteaux en forme de cônes ou de pyramides, nommés *πυραμίς*, *πυραμοῦς* ou *μελιττοῦτα* [3], qui étaient indispensables sur la table du banquet funèbre et qui se trouvaient souvent parmi les offrandes aux Dioscures et à Dionysos [4], sont figurés également sur les œnochoés d'enfants [5], quoiqu'ils y soient plus rares que les gâteaux tors et les bonnets de Turquie. Les friandises de la fête des

1. M. Nilsson, dans *Eranos*, vol. 15, 1915. Pour réfuter l'objection de P. Foucart (*loc. cit.*, p. 122), que les gens qui croient aux revenants ne les traitent pas avec cette désinvolture, M. Nilsson fait mention d'analogies empruntées au folklore des pays nordiques.

2 Des terres cuites du Musée national de Copenhague, provenant d'Égine (inv. n. 4832 et 4831), représentent des hommes grotesques dont l'un tient un gâteau en spirale et un gâteau plat, l'autre un porcelet : le caractère chthonien de cette victime est hors de doute.

3. Athen., III, p. 114 b; XIV, p. 642 e, f; p. 647 b. Saglio, s. v. *Cornucopia*, p. 1520, fig. 1960 et 1962.

4. Pfuhl, *Malerei und Zeichn.*, fig. 607 et 801; A. B. Cook, *Zeus*, I, pl. 40.

5. Œnochoé attique du Musée national de Copenhague, inv. n. Chr. VIII, 856. Nous remercions M. K. Friis Johansen des renseignements donnés sur plusieurs objets de cette collection.

Digitized by Google

Choës étaient donc les mêmes que celles qu'on offrait aux morts.

Une représentation qui fait allusion au culte chthonien se trouve sur une œnochoé de la Grande-Grèce [1] : la Sirène s'approchant d'un autel signifie l'un des mânes, sorti des enfers pour chercher les offrandes au Jour des Morts.

Après ces observations on n'est pas étonné de retrouver sur une œnochoé de Berlin la scène funèbre, qui est bien connue par les lécythes à fond blanc, figurant la morte assise sur la base d'un tombeau dans l'attitude classique de l'« affligée »; en face d'elle se tient un visiteur debout [2]. Parmi les œnochoés en terre cuite ce tableau funèbre est probablement un ἅπαξ λεγόμενον, mais il en existe un pendant en marbre : c'est une œnochoé du Louvre, de la même forme trapue, ornée d'un repas funèbre en bas-relief [3]. Est-ce un petit monument pour mettre sur le tombeau, à l'égal des lécythes et des loutrophores en marbre? En ce cas on aurait choisi pour le cimetière la forme des vases usités pendant la fête qu'on célébrait en l'honneur de Dionysos au Jour des Morts. Le caractère chthonien de ce dieu s'est presque entièrement évanoui dans la splendeur olympienne de la période classique en Attique. Tout de même, les indices de la croyance ancienne ne font pas tout à fait défaut : tel ornement bachique sur un relief funèbre attique [4] fait briller cette facette du caractère compliqué de la divinité, identifiée à Hadès par Héraclite d'Éphèse; aux temps hellénistiques et romains sa puissance chthonienne s'épanouit de nouveau [5]; sur les sar-

1. P. V. C. Baur, *Cat. of the Stoddard Collect.*, n. 140, fig. 27.
2. *Archaeol. Jahrb.*, 30, 1915, pl. 4.
3. Dans la salle du sarcoph. d'Adonis, n. 3229, provenant d'Athènes. Photogr. des Archives phot., MNLA 490. Ce petit monument est publié dans les *Mededeelingen* de l'Institut hollandais à Rome, 1926. Nous remercions M. E. Michon de nous avoir donné tous les renseignements nécessaires.
4. Un canthare flanqué de deux boucs : Conze, *Die attischen Grabreliefs*, n. 1685 et s., pl. 357 et s Le tombeau de Dionysios de Kollytos, près du Dipylon, est surmonté d'un taureau, symbole de Dionysos, A. Brueckner, *Friedhof am Eridanos*, p. 80.
5. M. Collignon, *Statues funéraires*, p. 322.

Digitized by Google

cophages Dionysos est un prince puissant dans le royaume d'Outre-Tombe.

Pour résumer : le petit broc du Louvre (fig. 9 et 10) représente l'un des dieux célébrés aux Anthestéria : soit Hermès Chthonios, soit Dionysos Limnaios. Si nous supposons que c'est, en effet, Dionysos, ce petit tableau nous révèle la forme de l'idole vénérable qui a conservé son caractère primitif et qui a contribué à la survivance des croyances anciennes pendant l'ère classique. Il aide notre imagination à reconstruire le cortège nuptial qui conduisait au Boukoleion le dieu en forme d'herme, accompagné de la Basilinna pour y accomplir la cérémonie mystique.

G. van Hoorn.

Utrecht.

Digitized by Google

JACTUS LAPILLI[1]

En janvier 1809, revenant en hâte de Madrid en France, Napoléon passa la journée du 17 à Burgos. A l'aller, il avait fait dans cette ville un assez long séjour (11-23 nov. 1808)[2], au lendemain du sanglant combat de Gamonal qui nous en avait rendus maîtres à nouveau. Deux mois après, les traces de cette lutte violente souillaient encore les rues; tout était d'ailleurs à l'avenant [3]. Napoléon comprit que le gouverneur, le général de division Jean-Claude-Toussaint-Barthélemy Darmagnac, soldat brave mais sans éducation, n'était pas à la hauteur de sa tâche; il lui fit donner l'ordre de se rendre à Madrid et nomma gouverneur le général Thiébault, avec lequel il venait de s'entretenir à Valladolid (20 janvier 1809).

Au lieu de remettre tout de suite ses pouvoirs à Thiébault, Darmagnac demanda trois jours de délai pour régler certaines affaires qui le concernaient; il abusa de cette permission [4] et resta plus de dix jours. C'est dans cet intervalle, entre le 20 et le 30 janvier 1809, que se produisit l'étrange incident ainsi relaté par Thiébault dans ses *Mémoires* [5] :

Il (Darmagnac) avait obtenu la vente d'un beau et riche couvent, situé à trois lieues de la ville; pour consommer cette acquisition, il fallait en prendre possession, cérémonie bien simple, mais obligatoire alors et qui consistait à se présenter à la porte principale, à la faire ouvrir à sa voix et, après l'avoir dépassée, à ramasser une pierre et à la jeter devant lui, ce qui, d'après les coutumes en vigueur à cette

1. Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions (*Comptes rendus*, 1925, p. 176).
2. Albert Schuermans, *Itinéraire général de Napoléon*, 1908.
3. Thiébault, *Mémoires*, IV, p. 286.
4. *Ibid.*, t. IV, p. 287.
5. *Ibid.*, t. IV, p. 288 (note)

Digitized by Google

époque, consacrait le droit absolu de disposer de tout. Afin de donner plus de poids à cette prise de possession et, je crois plutôt, afin de se ménager la garantie de mon autorité, il me pria d'y assister comme gouverneur; je consentis pour la raison qu'il ne me donnait pas.

J'ai vainement écrit à Barcelone, à Madrid et à Grenade pour savoir si ce rite de prise de possession était encore pratiqué : on m'a répondu qu'on ne le connaissait pas. Mais Thiébault était un homme instruit, un bon observateur; il n'y a pas lieu de mettre en doute son témoignage, mais de l'analyser et de l'éclairer.

Thiébault dit que Darmagnac eut recours à ce rite parce qu'il « consacrait le droit absolu de disposer de tout ». Autrement dit, Darmagnac ne voulait pas seulement posséder le couvent, mais tout ce qu'il contenait, les objets mobiliers comme l'immeuble.

Ce dernier pouvait, en effet, être revendiqué par les moines, s'il se produisait quelque revers militaire, tandis qu'il était facile à l'acquéreur d'en mettre le *contenu* en sûreté au delà des monts.

Si Darmagnac put acheter ainsi un « beau et riche couvent » — je m'occuperai plus loin de l'identifier — c'est que Napoléon, étant à Madrid au commencement de décembre 1808, avait décrété qu'un tiers des couvents espagnols seraient mis en vente et que le produit en serait affecté à l'amélioration du traitement des prêtres séculiers. Pour faciliter ces transactions, auxquelles répugnaient les Espagnols, le roi Joseph émit des cédules hypothécaires qui perdirent bientôt beaucoup par rapport à la monnaie légale; elles sortaient des coffres de l'État et y rentraient à mesure que les couvents étaient vendus à des personnages qui, de près ou de loin, se rattachaient au nouveau gouvernement.

Le rite décrit par Thiébault est apparenté à beaucoup d'autres ayant pour objet le passage de la propriété, qui est un droit, à la possession, qui est un fait. Ce sont, suivant l'expression créée par M. Arnold van Gennep, des *rites de passage*, nécessairement symboliques, mais d'un symbolisme assez transparent. La *traditio* — c'est le terme juridique —

Digitized by Google

appelée aussi *vestitura* (investiture) et en allemand *sala* (vente, anglais *sale*), s'opère suivant deux idées générales, comme il s'en trouve, conscientes ou non, dans le droit coutumier de tous les peuples :

1° L'acheteur reçoit du vendeur d'un fonds un objet faisant partie de ce fonds et le représentant (la partie pour le tout), par exemple une motte de terre, une branche, une touffe d'herbe, une pierre, un fétu de paille *(tradere per terram, cum cespite, cum viridi cespite, per herbam, per lapidem, per traditionem parvi lapidis, per festucam)* [1]. Le sens précis de ce dernier mot, qui a donné le verbe *festucare* pour désigner ce mode de *traditio*, est obscur; mais il vaut certainement mieux le traduire par fétu de paille que d'y voir, avec M. Brissaud, un équivalent de la framée, l'arme nationale des Germains! Le rite consistant à déposer ou à jeter une motte de terre dans le manteau de l'acquéreur s'appelait *scotatio* (de *skaut* signifiant *sinus*) [2].

2° L'acheteur exerce son droit de propriétaire sur le fonds en y faisant acte de maître : il s'y assied sur un siège, il le traverse en voiture, il y allume du feu, etc. En Basse-Bretagne, celui qui prend possession d'un puits boit de l'eau de ce puits; cela se faisait encore en 1791, comme le constate un texte cité par Sébillot.

M. Lauer, de la Bibliothèque Nationale, a bien voulu me communiquer la copie d'un acte tourangeau de 1748 qui comporte, entre autres signes symboliques de prise de possession, celui du jet de pierres, comme à Burgos :

Vente du domaine de La Harlandière (Indre-et-Loire), faite par Hubert de Lauberdière, lieutenant de vaisseau, à Pierre Besnardeau et sa femme (6 *novembre* 1748).

En signe et pour marques de laquelle possession ils sont entrés,

1. Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer*, 1828, p. 55 et suiv.; J Brissaud, *Manuel d'histoire du droit français*, p. 1277; Sébillot, *Folklore*, t. II, p. 323; Ed. Edmont, *Rev. des trad. populaires*, 1908, p. 122.

2. « *Scotatio* (de *skaut*, pan de vêtement), tradition symbolique d'un immeuble par laquelle le donataire recevait une motte de terre dans son *skaut* » (*Bull. Soc. Ling.*, 1926, p. 59).

Digitized by Google

allés et venus au dedans des bâtimens dudit lieu, en ceux de la closerie, de la puiserie et autres y annexés, ouvrant et fermant les portes et fenestres, ensuitte sur les vignes, terres et autres domaines en dépendans, cassant des branches d'arbres et de seps, *jettant des pierres,* arrachant de l'herbe et observant d'ailleurs plusieurs autres cérémonies nécessaires et dénotant la ditte possession, dont les dits sieur et dame Besnardeau ont requis acte que nous leur avons octroyé.

Dans le même ordre d'idées, et dans une région plus voisine de l'Espagne, voir un témoignage que me signale M. Camille Jullian :

Joan Xiriball ne sera vraiment le propriétaire de son champ [en Andorre] que quand le bayle aura versé un peu de terre dans sa main et qu'il l'aura lui, Joan, répandu à la surface de la nouvelle propriété [1].

C'est, on le voit, à ce second mode que se rapporte l'acte de prise de possession rapporté par Thiébault : celui qui prend possession d'un édifice en franchit le seuil en maître et jette une pierre dans la cour. Franchir le seuil, comme sauter pardessus un mur ou un fossé, c'est déjà envahir le fonds d'autrui; celui qui le fait à tort commet un acte injurieux, d'où le sens primitif du latin *insultare.* La tradition romaine attribuait un pareil acte à Remus, qui éveilla ainsi le courroux fratricide de Romulus. Dans la loi salique (LXXVII, 1) le jet de pierre au-dessus du toit d'autrui, *super tectum,* est une insulte *(contumelia).* Aujourd'hui encore, suivant le langage populaire, jeter une pierre dans le jardin d'autrui constitue une injure grave, car c'est méconnaître la distinction du tien et du mien; le danger de blesser quelqu'un ou de briser quelque chose n'entre pas en ligne dans la réprobation que soulève un tel acte qui est essentiellement une violation du droit de jouissance paisible, inséparable du droit de propriété.

Le droit romain connaît une forme d'opposition légale

1. *Petite Gironde,* feuilleton (M. Jullian n'en a pas indiqué la date; probablement octobre 1925).

Digitized by Google

dite *operis novi nuntiatio*, par laquelle un particulier, même sans l'intervention du préteur, peut s'opposer à l'exécution d'un travail, notamment à la construction d'un édifice, sur un terrain qu'il estime lui appartenir ou que protège un intérêt public ou religieux[1]. Pour cela, suivant Ulpien, on n'use pas de violence, mais on exprime la *prohibitio* par un acte symbolique, le jet d'une petite pierre, *per lapilli ictum*[2]. En Languedoc et en Brabant, on trouve encore cet usage au xve siècle : *denuntiabat horum opus... per jactum unius lapidis*[3]. Qu'est-ce à dire, en vérité, sinon que le jet d'une pierre dans le fonds occupé par autrui lui en conteste la propriété, de même que le jet d'une pierre dans le fonds dont on prend possession affirme qu'on en est le possesseur[4]? Deux autres passages du *Digeste*, l'un et l'autre tirés du commentaire d'Ulpien à l'Édit du préteur, peuvent être allégués dans le même sens.

« La restitution d'une chose est obligatoire, dit Ulpien[5], quand elle est le fruit de la violence ou d'une pratique secrète *(vi aut clam)*; cela s'applique particulièrement aux travaux exécutés sur un terrain. Agir à l'encontre d'une défense légale *(prohibitio)*, c'est agir par violence. Même si cette défense n'a été exprimée que par le jet d'une toute petite pierre *(jactu vel minimi lapilli)*, celui qui passe outre agit par violence. » Personne ne voudra soutenir que cet acte symbolique soit l'atténuation d'un acte brutal, d'une lapidation; dire que c'est une formule de prohibition constate l'usage, mais ne l'explique point. Il s'agit bien plutôt d'une pratique dont la signification était obscurcie, mais fondée sur l'idée que là où il y a propriété incontestée d'un terrain, *jus utendi et abutendi*, la plus légère infraction au droit qu'a le propriétaire d'être chez lui constitue une négation de son droit,

1. *Digeste*, XXXIX, tit. I.
2. *Ibid.*, XXXIX, 1, 5.
3. Du Cange, s. v. *nuntiatio*.
4. En Allemagne, quand une construction (comme celle de la cathédrale de Cologne) ne s'achevait pas, on disait que le diable y avait jeté une pierre (Grimm. *op. l.*, p. 182).
5. *Digeste*, XLIII, 24, 1.

Digitized by Google

nécessairement très grave et punissable si la *prohibitio*, soumise à un juge, se trouve ne pas être motivée.

Le second passage d'Ulpien qui doit nous arrêter[1] concerne un délit appelé *skopélisme* (de *skopélos*, pierre ou rocher) dans la province d'Arabie; suivant Ulpien, il est rigoureusement poursuivi par les gouverneurs provinciaux parce qu'il équivaut à une menace de mort. Voici ce dont il s'agit. Le possesseur d'un bien-fonds a des ennemis; ceux-ci s'entendent pour y porter des pierres *(lapides ponere)*, signifiant par là que celui qui cultiverait ce champ succomberait aux embûches de ceux qui ont déposé les pierres *(qui scopulos posuissent)*. Cet acte inspire une telle terreur que personne n'ose plus entrer dans ce champ. — Remarquons qu'il y a ici l'énoncé d'une pratique hostile, qui est un fait, et l'explication toujours contestable qu'en propose le jurisconsulte. On peut contester l'explication, d'ailleurs vague, sans nier le fait, qui a donné lieu, suivant Ulpien, à des poursuites et même à des exécutions capitales. Dira-t-on qu'en lapidant, pour ainsi dire, le champ, on menace de lapidation le propriétaire? Non, et par cette raison tout d'abord qu'Ulpien ne parle pas du *jet*, mais du *dépôt* de pierres *(lapides ponere, scopulos ponere, scopelismum facere)*. Il est bien plus rationnel de voir là une prohibition collective de cultiver un champ; ce champ est frappé d'un *tabou*, symbolisé par les pierres qu'on y dépose; il est ainsi mis à part, en interdit, soustrait à son possesseur légitime, qui peut désormais mourir de faim faute de le pouvoir cultiver. Le caractère religieux de l'acte et de la sanction qui menace celui qui n'en tiendrait pas compte a échappé au rationalisme d'Ulpien, qui parle seulement des embûches *(insidiae)* et de la cruauté *(crudelitas)* dont les poseurs de pierres effraient leur victime. Quelque loin que l'on soit de la pratique romaine de la *prohibitio* par le jet d'une pierre minuscule, c'est dans le même ordre d'idées, celui de la contestation symbolique du droit de posséder, qu'il faut chercher l'explication de ces usages.

1. *Digeste*, XLVII, 11, 9

Digitized by Google

Le jurisconsulte Huvelin, que nous avons eu le regret de perdre au mois de juin 1924, a cru possible d'invoquer les textes du *Digeste* sur lesquels je viens d'insister pour éclairer un passage très obscur de Philostrate [1]. Sous Alexandre Sévère, nous dit-on, les Thessaliens avaient transgressé les lois relatives au monopole de la fabrication de la pourpre. Un châtiment sévère leur fut infligé. « Des pierres, dit Philostrate, sont suspendues sur eux, ce qui fait qu'ils vendent leurs biens et leurs maisons. » Huvelin estimait qu'il ne pouvait être question d'une confiscation de terres et de maisons par le fisc, car l'expression λίθοι ἐπικρέμανται (des pierres sont suspendues) serait trop absurde s'il s'agissait de bornes servant de moyens de publicité aux constitutions d'hypothèques. Il proposait, bien qu'avec réserve, de voir là une allusion au *scopélisme* pratiqué en Arabie : les Thessaliens avaient été sous le coup d'un jet de pierres effectué sur leurs immeubles par les agents du fisc romain. J'avoue ne pouvoir me satisfaire de cette explication, car le scopélisme, justement rapproché par Huvelin du *jactus lapilli*, n'est jamais pratiqué par l'autorité, qui a bien d'autres moyens de coercition, mais par des particuliers auxquels les voies de fait sont interdites dans l'intérêt de l'ordre public. De quoi s'agit-il dans l'*Héroïque* de Philostrate? Achille, irrité contre les Thessaliens qui ont cessé de lui rendre hommage, les a menacés d'un péril venu de la mer; ils pouvaient donc redouter une rupture de barrages, un déluge; mais voilà que, par la colère des Romains, ce ne sont plus des eaux, mais des pierres qui sont suspendues sur eux. Ces pierres ne sont pas, à mon avis, des bornes hypothécaires, ni des stèles sur lesquelles on devait inscrire la nomenclature des biens confiqués, comme celle de Iasos [2], mais des pierres ainsi qualifiées par métaphore, pour signifier de suprêmes périls. De même, dans son discours à l'empereur Arcadius, Synésius a dit : « Nous sommes aujourd'hui à un tournant,

1. Philostr., *Heroic.*, II, 30; cf. Radet et Huvelin, *Revue des Études anciennes*, 1925, p. 92.
2. *Bull. corresp. hell.*, t. V, p. 49.

Digitized by Google

La pierre de Tantale pend au-dessus de l'État, suspendue à un faible fil. » L'expression de *pierres suspendues* était sans doute devenue proverbiale, comme lorsqu'on parle aujourd'hui, en style familier, d'une *tuile* qui nous pend sur la tête, pour désigner un danger pressant.

Rappelons enfin, bien que l'analogie soit assez lointaine, le vieux rite romain de la déclaration de guerre. Le chef des Féciaux, *pater patratus*, lance sur le sol ennemi, en prononçant des paroles solennelles, un javelot garni de fer brûlé par le bout et arrosé de sang. L'usage, étant très ancien, doit dater d'une époque antérieure à celui du fer; or, nous savons que les plus anciens javelots étaient des bâtons surmontés d'une pierre pointue. Il est donc possible que le premier acte d'hostilité accompli par le Fécial romain consiste, en dernière analyse, à jeter une pierre sur le territoire voisin pour marquer qu'il a cessé d'être inviolable, qu'il n'est plus censé appartenir de droit à ses occupants.

***

Ayant ainsi confirmé le témoignage de Thiébault, resté jusqu'à présent inaperçu des folkloristes et des historiens du droit, par des analogies plus ou moins proches, mais peu contestables, il nous reste à reprendre l'épisode relaté par le mémorialiste et à chercher le nom du couvent acheté par Darmagnac, ainsi que la nature des objets dont il tenait, par la cérémonie que nous avons dite, à s'assurer l'entière possession.

Thiébault écrit que ce « beau et riche couvent » était à 3 lieues de Burgos. Par l'ouvrage de Ponz (*Viage de España*, 1788, t. XII) et les descriptions plus récentes de l'Espagne, nous connaissons les couvents importants de cette région, à savoir :

1° *Saint-Pierre de Cardeña*, à 4 ou 5 lieues au S.-E., où Philippe V avait fait élever le tombeau du Cid et de Chimène. Détruit par les dragons, qui croyaient y trouver des trésors,

Digitized by Google

ce tombeau fut rétabli à Burgos même par Thiébault, qui raconte longuement cet épisode de son administration [1].

2° *Las Huelgas*, aux portes de Burgos, que Thiébault voulut acquérir de compte à demi avec un chambellan de l'Empereur, mais qui fut acheté à un prix inférieur par un ministre du roi Joseph qu'on ne nomme pas [2].

3° Saint-Dominique de Silos, à 50 kilomètres de Burgos.

4° La Chartreuse de Miraflorès, à 3 kilomètres de Burgos.

Thiébault ne mentionne jamais cette Chartreuse, mais comme il parle des trois autres couvents de la région, le couvent acquis par le général Darmagnac ne peut être que celui de Miraflorès. Il est vrai qu'il n'est pas à 3 *lieues*, mais à 3 *kilomètres* de Burgos; mais Thiébault, habitué aux mesures itinéraires de l'ancien régime, a bien pu écrire *lieues* au lieu de *kilomètres* et il est par ailleurs probable qu'il n'aurait pas fait 24 kilomètres avec Darmagnac, dont il pensait beaucoup de mal, pour assister à une cérémonie de prise de possession, tandis qu'il ne pouvait guère se refuser à une chevauchée de 6 kilomètres.

La Chartreuse de Miraflorès, fondée en 1445 par Jean II de Castille, fut enrichie par Isabelle la Catholique qui y fit élever les tombes de ses parents (1489-93). Napoléon, qui visita la Chartreuse au mois de novembre 1808, voulut, dit-on, enlever ces tombes sculptées, mais recula devant les difficultés du transport [3]. Ponz, en 1780 [4], avait signalé à la Chartreuse de nombreuses peintures, entre autres de Martin de Vos, de Juan Flamenco, d'Antoine Claeissens de Bruges, etc. Celle qui l'intéressa le plus était un tableau d'autel avec ses volets, attribué à Rogier, qui avait servi d'oratoire au roi Jean II auquel il avait été donné par le pape Martin V, mort en 1431, d'après les archives aujour-

1. Thiébault, t. IV, p. 296.
2. *Ibid.*, t. IV, p. 312.
3. Voir Manuel de Assas, dans les *Monumentos arquitectonicos de España*, 1880. Le mausolée de Don Juan et d'Isabelle a été publié par Delgado, *Museo español*, t. III, p. 293 et suiv.
4. Ponz, *Viage*, t. XII, p. 50 et suiv. Publié en 1783.

Digitized by Google

d'hui perdues du couvent. La description de Ponz concorde tout à fait, comme l'a remarqué Passavant dès 1822, avec le rétable de la Vierge à Berlin, attribué à Rogier. D'autre part, Bosarte, en 1804 [1], signale à la Chartreuse non seulement le rétable, mais son pendant, qu'il ne décrit pas. Quel était ce pendant? On a supposé que c'était le rétable de saint Jean-Baptiste qui, suivant le marchand Nieuwenhuys, fut apporté d'Espagne en Angleterre, en 1816, par une personne de l'ambassade britannique [2]. Le Musée de Berlin l'a acquis en deux fois — deux panneaux en 1850 à la vente du roi de Hollande, le troisième en Angleterre. Une copie ancienne, œuvre de l'atelier de Rogier, est au Musée Staedel de Francfort. Sur l'exemplaire de Berlin du catalogue de la vente du roi de Hollande, un anonyme, probablement Waagen, a écrit que le rétable de saint Jean était, lui aussi, originaire de Miraflorès. Le second triptyque de Berlin est-il lui-même un original? Ce n'est pas le lieu de discuter cette question.

Passavant déclara le premier, en 1853, que le rétable de la Vierge à Berlin n'était qu'une ancienne copie. Cette opinion fut brillamment confirmée en 1908 lorsque deux panneaux du rétable original, incontestablement supérieurs à ceux de Berlin, furent découverts dans la chapelle royale d'Isabelle à Grenade [3]. Le troisième panneau, tombé aux mains de la duchesse d'Osuna à Valence, fut acheté par Duveen, de Londres, puis par Michael Dreicer, et se trouve aujourd'hui au Musée métropolitain de New-York [4]. Il est probable que la copie de Berlin, commandée par Isabelle quand elle envoya l'original à Grenade, est due à Juan Flamenco.

Si l'on est mal instruit de l'histoire du rétable de saint Jean, il n'en est pas de même de la copie berlinoise du ré-

1. Bosarte, *Viage artistico*, Madrid, 1804, p. 271; cf. V. von Loga, dans le *Jahrbuch* des Musées prussiens, 1910, p. 56.

2. Cf. Winckler, *Der Meister von Flémalle*, p. 158; Tormo di Monzo, *Bull. Soc. excursiones*, novembre 1908.

3. *Gazette des Beaux-Arts*, 1908, II, p. 289; Winckler, *op. laud.*, p. 167; *Jahrbuch* des Musées de Berlin, 1910, p. 47.

4. *Burlington Magazine*, t. XXII, pl. à la p. 76.

Digitized by Google

table de la Vierge. Le 30 juillet 1835 [1], Waagen écrivait de Londres :

J'ai eu le bonheur de voir ici (chez le marchand Aders) un des ouvrages les plus riches et les plus beaux de Memling. C'est l'autel portatif de l'empereur Charles-Quint qui, jusqu'à l'invasion française, fut conservé dans la cathédrale de Burgos, y fut acheté *(kaeuflich erworben)* par un général français, le vicomte d'Armagnac, et exposé ici il y a peu de temps pour être vendu, par les soins d'un peintre français demeurant à Londres, Berthon [2] (suit la description du rétable de la Vierge)... Malheureusement, le prix demandé pour ce joyau, 3.000 livres, est si exagéré qu'il n'y a même pas lieu de faire une offre.

Observons, avant d'aller plus loin : 1° que Waagen, trompé par de faux rapports que nous retrouverons plus loin, dit que Darmagnac acheta ce tableau de la cathédrale de Burgos, alors qu'il n'y a jamais été; 2° qu'il dit que ce tableau a été *acheté* et non *dérobé*, ce qui est exact; 3° qu'il donne à Darmagnac le titre de vicomte, alors que ce titre ne lui fut octroyé qu'en 1823; 4° que Waagen prit une copie de Rogier pour un chef-d'œuvre de Memling, cette attribution étant celle du vendeur.

Ni Waagen ni aucun de ceux qui ont écrit sur le triptyque de la Vierge n'ont connu un document du 2 juillet 1836 qui m'a été communiqué par M. Seymour de Ricci. C'est un catalogue de tableaux vendus à Londres chez Christie et Mason, « comprenant quelques peintures appartenant au général vicomte d'Armagnac ». Ces dernières sont cataloguées à la page 8, nos 117-122, à savoir :

117. J. Lopez Inquidonos, *Trois sujets de fruits* (£ 9,5).
118. M. Coxie, *la Vierge et l'Enfant* (£ 5,5).
119. Ribera, *Tête de saint Jean* (£ 4,4).
120. Alonzo Cano, *le Martyre de saint Sébastien.* Bien dessiné et d'une riche couleur (£ 11,6) [3].

1. Waagen, *Kunstwerke und Künstler in England*, t. II, p. 233.
2. Peut-être René-Théodore Berthon, de Tours (1776-1859).
3. Peut-être le tableau qui figura plus tard dans la collection Aguado à Paris (*Monatshefte*, 1909, p. 260, n. 61).

Digitized by Google

121. Murillo, *Madeleine au désert.* Ce beau tableau était autrefois à l'Escurial et fut donné au général par Joseph Bonaparte (£ 241,10) [1].

122. (Entre parenthèses : *non vendu.*) J. Himmelinck, *la Chapelle de Charles-Quint.* Ce chef-d'œuvre exquis représente... (suit la description du triptyque de la Vierge). Ce tableau incomparable a été longtemps dans la famille des ducs de Bourgogne; il accompagna Charles-Quint dans toutes ses campagnes et était placé sur l'autel quand il entendait la messe. Il fut trouvé *(found)* dans la cathédrale de Burgos par le vicomte d'Armagnac, lors de l'entrée de l'armée française dans cette ville en 1809.

Il y a là quelques erreurs, peut-être voulues. Ce triptyque, répétons-le, n'a jamais été dans la cathédrale de Burgos, puisqu'il a été signalé dans la Chartreuse en 1780, puis en 1804; l'armée française n'est pas entrée à Burgos en 1809, mais, à plusieurs reprises, en 1808; Darmagnac a quitté Burgos pour Madrid et la Galice à la fin de janvier 1809.

Ainsi, en 1836, le triptyque dont on demandait £ 3.000 en 1835 a été retiré d'une vente à Londres, pour être acquis plus tard par Nieuwenhuys, le roi de Hollande et le Musée de Berlin (1850). Feu A.-J. Wauters, qui a raconté après d'autres cette histoire [2], dit à tort qu'il avait disparu de la Chartreuse « pendant l'invasion française de 1813 ». On verra plus loin qu'il est sorti d'Espagne en 1810.

Décrivant la galerie de S. M. le roi des Pays-Bas, Nieuwenhuys dit avoir acquis ce triptyque « de la famille du général d'Armagnac ». Dans le catalogue de la vente, où il figure sous le n° 17, on ne trouve aucune indication de provenance et l'attribution à Memling est maintenue (1850). Dès 1841, Passavant avait proposé, mais avec réserves, l'attribution à Rogier qui a prévalu.

Le catalogue illustré des peintures du Musée de Berlin porte, sous le n° 534 A, ce qui suit :

Avant l'incendie de la Chartreuse de Miraflorès près Burgos, Dar-

1. Une note nous apprend que ce tableau, différent des deux *Madeleine* publiées dans le catalogue illustré de l'œuvre de Murillo par Aug. Mayer (1913) passa plus tard, au prix de £ 330, à M. Daubeny.

2. *Burlington Magazine*, t. XXII, p. 82.

Digitized by Google

magnac trouva ce tableau et le vendit à un marchand de vin, lequel le vendit à Nieuwenhuys qui le vendit au roi de Hollande.

J'ignore la source de cette information sur un incendie de la Chartreuse de Miraflorès. Avec le concours de M. P. Paris qui a très obligeamment consulté la littérature locale, je me suis assuré *qu'il n'y a jamais eu d'incendie*, mais seulement quelque pillage le 9 août 1808, lorsque l'armée du roi Joseph, refluant de Madrid sur l'Èbre, passa par Burgos. Thiébault n'aurait pas qualifié la Chartreuse de « beau et riche couvent » s'il avait été ravagé par un incendie. Quant à la vente du triptyque à un marchand de vin, elle n'est pas invraisemblable, puisque le général Darmagnac, après 1815, se retira à Bordeaux, où les marchands de vins n'ont jamais manqué. Il survécut à tous les divisionnaires de l'Empire et mourut à Bordeaux, le 12 décembre 1855, dans sa quatre-vingt-dixième année, étant né à Toulouse le 1er novembre 1766. Grâce à l'amitié de M. Radet, qui l'a trouvé chez un notaire, je possède une copie de l'inventaire de ses tableaux, rédigé en décembre 1855; celui qui est estimé au plus haut prix est le *Couronnement de la Vierge* d'Alonzo Cano, mais il n'est question ni du triptyque, ni du chef-d'œuvre dont je m'occuperai à l'instant. Nieuwenhuys ne peut donc avoir acheté le triptyque « à la famille du général d'Armagnac », à moins que le marchand de vin anonyme n'ait fait partie de cette famille. Dans les nombreux articles nécrologiques que la presse bordelaise consacra au vieux général et que M. Radet a bien voulu lire pour moi, aucune allusion n'est faite à son goût pour les arts, dont il avait d'ailleurs donné plus d'une preuve, puisqu'il sut apprécier les peintures du XVe siècle à une époque où presque personne n'en faisait cas. Quelle différence avec le maréchal Soult que Murillo et les Espagnols du XVIIe siècle, sauf Velasquez, intéressaient à titre presque exclusif!

Le Louvre a bénéficié de la plus heureuse acquisition de Darmagnac; c'est d'elle qu'il me reste à parler.

Louis Vitet, de l'Académie française (1802-1873), inspec-

Digitized by Google

teur général des monuments historiques depuis 1830, était un ami de jeunesse du comte Tanneguy Duchâtel (1803-1867), qui fut plusieurs fois ministre sous Louis-Philippe et appartint à deux sections de l'Institut. Après la chute du Gouvernement de Juillet [1], il entreprit, avec les conseils de Vitet, de former l'admirable collection de tableaux dont sa veuve a légué une partie au Louvre en 1878. Une des merveilles de cette collection est le grand tableau de Memling (Louvre, 2026), représentant la Vierge et l'Enfant, saint Jacques Majeur et saint Dominique, avec les donateurs Jacques Floreins de Bruges et sa femme, accompagnés de leurs dix-huit enfants. Jacques Floreins, mort en 1489 ou 1490, avait épousé une Espagnole. Le tableau, peint vers cette époque, passa un peu plus tard en Espagne. Le catalogue du Louvre dit qu'il fut apporté de là en 1809 (lire 1810) par le général d'Armagnac, nom imprimé à tort en deux mots, car Darmagnac n'a signé ainsi qu'après la Restauration et la particule ne figure pas dans ses états de service. Il n'y a pas d'autres informations au catalogue du Musée.

Grâce à Vitet, nous en savons davantage. Dans la *Revue des Deux Mondes* d'octobre 1860, il publia un article sur les peintres flamands, réédité dans ses *Etudes sur l'histoire de l'art* (t. III, p. 219 et suiv.). J'en extrais ce qui suit :

> Lorsque, dans ces dernières années, j'entendis raconter qu'il y avait à Bordeaux, chez un vieux serviteur de l'Empire, le général d'Armagnac, un tableau qu'il avait rapporté d'Espagne, que depuis quarante ans il gardait dans sa chambre et qu'il donnait pour un Memling, j'avoue que j'eus à peine la curiosité de le voir. Je fus donc étrangement surpris lorsque, au premier regard jeté sur ce tableau, je me trouvai en pays de connaissance... Pour cette fois, c'était un véritable Memling, sans problème et sans contestation possibles.. Le bonheur veut que, depuis sa sortie d'Espagne en 1810, ce grand panneau n'ait jamais été touché et que rien ne laisse apercevoir des restaurations antérieures.

Ce témoignage établit que le Memling Duchâtel est sorti

1. Voir Vitet, *Rev. des Deux Mondes*, 1870, II, p. 589.

Digitized by Google

d'Espagne en 1810 et que Vitet dut le voir très peu de temps avant la mort du général, puisque celui-ci l'aurait gardé dans sa chambre pendant quarante ans (1815-1855). Vitet avisa-t-il immédiatement son ami Duchâtel? Ce qui s'est conservé de la correspondance de Vitet avec Duchâtel est, m'assure-t-on, insignifiant, car ils se voyaient trop souvent pour avoir lieu de s'écrire. Mais retenons que ce chef-d'œuvre n'a pu se trouver en 1855 dans la succession du général, puisqu'il manque à l'inventaire de décembre 1855 dont il eût été le principal ornement.

La première publication de ce tableau, due au comte Henri Delaborde, fils d'un compagnon d'armes de Darmagnac en Espagne [1], renvoie à l'article de Vitet et n'apporte, sur la question de provenance, aucun renseignement nouveau. Il en est de même de l'article de Thoré (W. Bürger) dans le *Paris-Guide* de 1867, où le tableau, signalé dans l'hôtel Duchâtel rue de Varenne, est attribué dubitativement, mais malencontreusement, à Gérard David. Weale, qui en a déterminé le sujet et la date, n'a pas essayé d'en éclaicir la provenance.

Ainsi : 1° le général Darmagnac achète, en janvier 1809, la Chartreuse de Miraflorès avec son contenu, dont fait partie une ancienne copie du triptyque de Rogier, décrite là dès 1780, et aussi plusieurs tableaux de style flamand gothique, *d'estilo flamenco y gotico* que Bosarte signale sommairement en 1804.

2° Darmagnac rentre en France en 1810 avec le tableau de Memling.

Voilà des faits certains. Mais il est, en outre, probable :

1° Que Darmagnac emporta toutes les peintures bien conservées de la Chartreuse, et pas seulement le triptyque de la Vierge qu'il attribuait à Memling.

2° Que le Memling Duchâtel fit partie du même convoi que le triptyque et d'autres œuvres, mais que le général, en appréciant l'exquise beauté, le garda pour lui.

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 1862, I, p. 5 et gravure à la p. 248.

Digitized by Google

Si ces probabilités sont prises en considération, il en résultera que le grand Memling du Louvre provient de la Chartreuse de Miraflorès.

Je crois donc avoir montré, tant au point de vue du folklore que de la muséographie, l'intérêt de la note inaperçue des *Mémoires* de Thiébault et en avoir, pour le moment, épuisé le contenu.

SALOMON REINACH.

APPENDICE

Inventaire des tableaux du général d'Armagnac.

(Décembre 1855) [1]

N°	393.	Holbein. *Un Médecin.* Peinture sur bois [estimation] .	100 fr.
—	394.	Michel Coxi(e). *La Vierge et l'Enfant Jésus.*	1.000 —
—	395.	Même maître. *La Visitation*	500 —
—	396.	Menz (peut-être Mengs?). *La Chaste Suzanne*	50 —
—	397.	Paul Brill. *Paysage*	100 —
—	398.	Raphaël Mengs. *Le Miracle de Notre-Dame de Lorette* .	100 —
—	399.	Du même. *Vierge* (miniature)	60 —
—	400.	Gérard Dow. *Une Femme tenant un perroquet*	50 —
—	401.	Paul Crayer. *La Vierge et l'Enfant Jésus*	25 —
—	402.	Jacobus de Bar. *Mars et Vénus.*	150 —
—	403.	Alonzo Cano. *Le Couronnement de la Vierge.*	2.000 —
—	404.	École espagnole. *Le Martyre de sainte Agathe.* . . .	25 —
—	405.	École espagnole. *Portrait de vieille femme.*	25 —
—	406.	École espagnole. *La Vierge donnant une chasuble à saint Ildephonse*	50 —
—	407.	El Castillo. *Tête d'étude*	30 —
—	408.	Orente. *Le Calvaire*	25 —
—	409.	Orente. *Saint Pierre*	25 —
—	410.	Orente. *Une Reine d'Espagne habillée en religieuse.* .	30 —

1. Copie due à M. Radet.

Digitized by Google

N° 411.	Ribeira. *Nature morte*	300 fr.
— 412.	Ribeira. *Saint Jean l'Apocalyptique*	300 —
— 413.	Ricci. *Saint Jean-Baptiste enfant*	30 —
— 414.	Cespedès. *Saint André portant sa croix*	100 —
— 415.	Pierre de Cordoue. *L'Automne*	150 —
— 316.	Jordano. *L'Adoration et le Mariage de la Vierge* (2 toiles)	1.000 —
— 417.	Cavaliero Maximo. *Le Portrait d'Artémise Gentilleschi*	200 —
— 418.	Castiglione. *Moutons*	100 —
— 419.	Beato d'Alfiesole (*sic*). *Vierge et Anges*	50 —
— 420.	École de Léonard de Vinci. *Vierge*	25 —
— 421.	École du Guide. *Vierge entourée d'anges*	50 —
— 422.	Mignard. *Portrait de Mlle de La Vallière*	60 —
— 423.	École française. *Deux baigneurs et un paysage* (2 toiles)	15 —

Digitized by Google

LES ARMES GAULOISES

FIGURÉES SUR

LES MONUMENTS GRECS, ÉTRUSQUES ET ROMAINS

Des peuples barbares avec lesquels les Grecs, les Étrusques ou les Romains se sont trouvés en rapport, les Gaulois sont sans doute celui qui a inspiré le plus grand nombre d'œuvres d'art, et les plus variées. Toutes les matières, toutes les techniques, sculpture, peinture, céramique, glyptique, toreutique, numismatique, ont été employées à reproduire les traits, le costume, les armes des Gaulois.

L'incontestable intérêt de ces monuments a, depuis une centaine d'années [1], attiré l'attention des archéologues, et beaucoup de ces représentations ont été l'objet de travaux de détail, fort nombreux, — et de quelques études d'ensemble [2]. Ces recherches ont eu pour principal résultat de mettre en relief la valeur esthétique et l'importance historique des écoles de sculpture hellénistiques, et spécialement l'influence de l'école pergaménienne [3]; mais elles ont aussi révélé l'existence d'un riche trésor de documents archéologiques sur le type physique, le costume et l'armement des Celtes.

1. Cf. S. Reinach, *les Gaulois dans l'art antique*, tirage à part, 1889, p. 8, n. 2.

2. On trouvera la bibliographie des études d'ensemble dans J. Déchelette, *Manuel d'archéologie*, II, 3, p. 1580, n. 1. Cf. G. Dottin, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, 2e éd., 1915, p. 44 sqq. — La première en date de ces études est celle de M. S. Reinach, *les Gaulois dans l'art antique et le sarcophage de la vigne Ammendola*, in *Rev. archéol.*, 1888, II, p. 273 et 1889, I, p, 11, 187, 317. (Je me réfère ici au tirage à part, 1889.)

3. Peut-être, d'ailleurs, a-t-on quelque peu exagéré l'étendue de cette influence.

Digitized by Google

Ces documents, en ce qui concerne, du moins, l'armement, ont été jusqu'ici parfois signalés, rarement utilisés. Les travaux dont je viens de parler se sont attachés plutôt à l'étude des attitudes, des groupements, du style, qu'à celle des détails de l'équipement. Si quelques observations partielles, souvent pénétrantes, ont été présentées, jamais encore aucun travail d'ensemble n'a été publié sur les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains [1].

A première vue, cependant, une telle étude semble promettre d'heureux résultats. L'armement des Gaulois est l'un des mieux connus qui soient; le deuxième âge du fer, notamment, qui correspond à l'époque des monuments figurés en question, a fourni un très grand nombre d'armes trouvées dans les sépultures. Nous pouvons donc, jusqu'à un certain point, contrôler l'exactitude des figurations, et déterminer ainsi le degré de confiance que méritent, de la part de l'archéologue, les monuments qui les présentent. Résultat important dans certains cas, par exemple quand il concerne des monuments, comme les urnes étrusques, très riches en documents par ailleurs incontrôlables, ou, comme l'arc de triomphe d'Orange, d'une exactitude archéologique contestée.

La comparaison entre elles des armes figurées sur les diverses catégories de monuments est aussi fort instructive, en ce qu'elle permet de fixer avec quelque rigueur les limites des influences helléniques et de vérifier si, difficilement contestables en ce qui concerne les attitudes et groupements de combattants, elles s'étendent également aux types d'armes, ou si ces armes, au contraire, en Étrurie et à Rome, ont été dessinées d'après les originaux.

Si bien connu, d'ailleurs, que soit l'armement gaulois, cette connaissance n'est pas sans lacune. Les sépultures et dépôts, sauf de rares exceptions, ne nous ont conservé que les parties

1. Le marquis de Lagoy a publié en 1849 des *Recherches numismatiques sur l'armement et les instruments de guerre des Gaulois*, Aix, in-8, ouvrage fort intéressant malgré quelques erreurs. Je n'en connais ni de plus général ni de plus récent.

Digitized by Google

métalliques des armes : pour le reste nous serions, en l'absence des monuments figurés, réduits aux vagues et rares descriptions des auteurs anciens. Les monuments nous apportent les documents qui nous manquaient : c'est par eux, exclusivement, que l'on connaît les formes exactes de bouclier, celles du casque à cornes et du carnyx; en constatant que, sur les monuments les plus anciens, le bouclier celtique n'a qu'un *umbo* de bois, on s'explique l'absence de toute armature métallique de bouclier dans les tombes gauloises de la première période de Latène. Enfin si, outre les armes conformes à celles des sépultures, les monuments en figurent de différentes, nous serons en droit d'en enrichir les catalogues de l'archéologie celtique.

Si l'on ajoute que la comparaison de la chronologie monumentale avec la chronologie celtique peut permettre d'en contrôler mutuellement les données, et, le cas échéant, d'y apporter quelque rectification, on accordera que l'étude des armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains semble promettre quelques résultats assez dignes d'intérêt.

A cette étude se borne le présent travail. C'est dire que j'écarte, d'une part, les monuments illyriens, vénètes ou gaulois figurant des guerriers, et, de l'autre, les monuments grecs, étrusques ou romains représentant des Gaulois sans armes; j'étudierai, en revanche, ceux de ces monuments où l'on voit non des Gaulois mais des trophées d'armes celtiques.

Le nombre des monuments utilisés est assez considérable. On en trouvera ici quelques-uns qui paraissent n'avoir pas été signalés. Je ne me flatte pas de n'en avoir laissé échapper aucun. Si, cependant, comme j'espère, on ne constate point d'omission grave, le mérite, pour la plus grande part, en revient à ceux qui, avant moi, ont décrit, publié, et surtout réuni ces documents [1].

1. Parmi les ouvrages d'ensemble que j'ai consultés le plus couramment et sans lesquels le présent travail eût été à peu près impossible, je citerai outre les *Recherches numismatiques* du marquis de Lagoy (1849) et *les Gau-*

Digitized by Google

lois dans l'art antique, de M. S. Reinach (1888-89), déjà mentionnés : Adr. Blanchet, *les Gaulois et les Germains sur les monnaies romaines (Congrès intern. de numismatique à Bruxelles)*, Bruxelles, 1891; — P. Bienkowski, *De simulacris barbararum gentium apud Romanos*, Vienne, 1900; — Id., *Die Darstellungen der Gallier in der hellenistischen Kunst*, I, Vienne, 1908; — E. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule*, 1907 sqq.; — Ad. Reinach, *les Galates dans l'art alexandrin*, in *Mon. Piot*, XVIII, 1911; — Id., *la Mort de Brennus. Étude sur quelques figurations des Gaulois dans l'art hellénistique ; ibid*, XXI, 1914. — Je mentionnerai plus loin, et en leur lieu, les études partielles que j'ai utilisées. Il va sans dire que j'ai eu constamment sous la main : A. Blanchet, *Traité des monnaies gauloises*, 2 vol., Paris, 1905; — G. Dottin, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, Paris, 1906; 2e éd., 1915; — C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, 7 vol., 1908 sqq.; — J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, 4 vol., 1908-1914; — ainsi que les divers *Répertoires* de M. S. Reinach. — Je dois une particulière gratitude à MM. Salomon Reinach, Adrien Blanchet, Piotr Bienkowski et Albert Grenier, qui ont bien voulu m'aider de leurs avis et de leurs encouragements.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

LES ARMES GAULOISES SUR LES MONUMENTS GRECS

I. — Les monuments.

Les monuments grecs ou hellénistiques figurant des armes gauloises ou des Gaulois armés peuvent être classés en trois groupes d'après leur origine ou la nature de leurs représentations.

A. Groupe delphique ou européen. — Le premier groupe comprend les œuvres relatives au pillage de Delphes et à la série de défaites subséquentes des Gaulois (280-279).

a) *Pillage de Delphes.* — 1. Coupes caléniennes. Le pillage de Delphes était sans doute figuré anciennement par une ou plusieurs grandes œuvres. De ces compositions il ne reste guère d'autre trace, outre les urnes étrusques, que quelques coupes caléniennes [1]. Deux de ces coupes, identiques, figurent incontestablement un Gaulois pillant [2],

1. Je n'ignore pas que Calès, lieu de fabrication de ces phiales, n'est point en Grèce mais en Campanie (auj. Calvi Risorta, 12 km. n. de Capoue). Les reliefs dont elles sont ornées paraissent, cependant, directement inspirés de prototypes métalliques originaires de la Grèce propre ou de l'Asie Mineure (cf. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1586 et n. 3). Les Gaulois n'étaient guère connus en Campanie; les armes qu'ils portent sur les coupes caléniennes se rattachent à celles figurées sur les monuments grecs, non aux séries étrusques. Aussi est-il préférable, pour notre objet spécial, de compter ces coupes au nombre des monuments grecs. — En revanche le pillage de Delphes a fourni le sujet de plusieurs reliefs d'urnes étrusques; mais ici l'armement des Gaulois, comme celui de leurs adversaires, s'écarte par plusieurs points importants de ceux des monuments grecs; ainsi qu'il sera montré plus loin, ces armes ont été dessinées d'après les armes originales des Gaulois d'Occident.

2. Bienkowski, *Darst. d. Gallier*, fig. 97 et 98.

Digitized by Google

comme on l'a depuis longtemps reconnu [1]. Sur une troisième est représenté, renversé par un cavalier, un fantassin où, sans raison décisive, on a cru voir un Gaulois [2].

b) *Défaite des Gaulois.* — Quant à la défaite des Gaulois, elle était figurée principalement par la Galatomachie peinte dans le Bouleuterion d'Athènes par Olbiadès [3]. Nous ne connaissons rien de cette œuvre; il est possible, et même très vraisemblable, qu'elle ait inspiré les auteurs des œuvres énumérées ci-après, mais cela n'est pas certain; ces œuvres, cependant, semblent bien provenir d'une source commune. Ce sont, classés par sujets :

2. Un fragment de peinture murale, d'une maison de Délos [4], qui paraît représenter un combat entre Grecs et Barbares. Le seul Barbare que l'on distingue semble bien être un Galate; il porte un bouclier ovale.

3. Quatre pyxides à sujet en relief, des Musées de Delphes et d'Athènes. Ils figurent des Celtomachies composées par le rapprochement, fait avec un certain art, d'estampages isolés [5]. Ces vases, fabriqués soit en Béotie, soit en Égypte, semblent déceler une influence alexandrine. M. Courby les range, avec vraisemblance, non dans le cycle pergaménien, mais dans le cycle delphique [6].

4. Un relief sur un fragment de réchaud en terre cuite trouvé au Pirée : victoire d'un cavalier grec sur trois Gaulois nus [7].

5. Un médaillon en corne de cerf : cavalier grec terrassant un Gaulois nu [8].

1. Fr. Lenormant, *Un fond de poculum de la fabrique de Capoue*, in RA, 1872, I, p. 153 (fig.). Cf. S. Reinach, *les Gaulois dans l'art antique*, p. 35 et fig. 22.
2. R. Pagenstecher, *Die calenische Reliefkeramik*, pl. XXII = Ad. Reinach, *les Galates dans l'art alexandrin*, fig. 29.
3. Pausanias, I, 3, 4.
4. *Monum. Piot*, 1907, pl. IX = Ad. Reinach, *Mort de Brennus*, fig. 8 = S. Reinach, RPGR, 272, 3.
5. F. Courby, *les Vases grecs à reliefs* (Paris, 1922), ch. XXIII, p. 438 sqq. et fig. 93 et 96.
6. *Ibid.*, p. 446.
7. Bienkowski, *Darst. d. Gallier*, fig. 48 *a* = Ad. Reinach, *op. laud.*, fig. 9.
8. Au Musée de Saint-Germain. Ad. Reinach, *Galates dans l'art alexandrin*, fig. 28.

Digitized by Google

6. Trois pierres gravées, figurant toutes trois un cavalier grec terrassant un fantassin nu [1]. Dans le vaincu, armé d'une épée et d'un grand bouclier ovale, on doit, me semble-t-il [2], reconnaître un Gaulois.

7. Une autre gemme représente, près d'une pyramide analogue à celle de C. Cestius, un homme nu, sauf un court *saqum*, armé d'un bouclier qui semble ovale et d'un javelot barbelé [3]; il est sur un genou et dans une attitude très fréquemment donnée aux Gaulois vaincus sur les monuments grecs, étrusques et romains. Ce guerrier a été parfois considéré comme gladiateur funéraire, à cause de la proximité de la pyramide [4], mais c'est là une interprétation certainement inexacte : les gladiateurs n'étaient jamais entièrement nus. Ce combattant est un Gaulois. L'authenticité de cette pierre est, il est vrai, très suspecte [5]; mais l'on peut croire que le guerrier en a été exécuté d'après un modèle antique, probablement grec.

8. Deux exemplaires presque identiques d'un motif en terre cuite, figurant deux petits amours nus, armés de boucliers gaulois et combattant [6]. Bien que l'un des exemplaires ait été trouvé à Pergame, cette œuvre paraît alexandrine [7].

9. Une gemme, de travail sans doute alexandrin [8]. Cavalier nu-tête, paraissant n'avoir d'autre vêtement qu'un manteau; grand bouclier ovale à umbo rhomboédrique. C'est vraisemblablement un Gaulois.

10. Une autre gemme. Fantassin nu, casqué; manteau

1. S. Reinach, *Pierres gravées*, 51, 18[1]; 58, 44[1] (Gori, *Mus. flor.*); 116, 39 *(Marlborough gems)*.

2. Je n'ai pas connaissance que cette interprétation ait été déjà proposée.

3. S. Reinach, *Pierres gravées*, 65, 73[5] (Gori).

4. A. Rich, *Dict. des antiq.*, s. v. *Bustuarius* et *Pyramis ;* Saglio, *Dict.*, s. v. *Bustuarius*, fig. 898.

5. S. Reinach, *loc. laud.*

6. Pergame; Berlin : S. Reinach, *Gaulois dans l'art*, fig. 21. — Tavolia près Aianteion; anc. coll. Ad. Reinach : Ad. Reinach, *Galates*, fig. 25.

7. Il est vrai qu'on peut rattacher ces reliefs au groupe des Mercenaires. Cf. Ad. Reinach, *op. laud.*, p. 98.

8. S. Reinach, *Pierres gravées*, pl. 63, 63[1] (Gori).

Digitized by Google

de fourrure, épée, grand bouclier ovale [1]. Déjà reconnu comme Gaulois [2].

c) *Trophées.* — Enfin nous savons par divers auteurs [3] que les Grecs vainqueurs dédièrent aux dieux un certain nombre de trophées. Les Étoliens, notamment, suspendirent à l'entablement du temple de Delphes des boucliers votifs [4]. De ces boucliers ne reste aujourd'hui que la trace [5]; mais nous avons quelques monuments appartenant sans doute à la même série :

11. Une statue d'Apollon foulant aux pieds des boucliers gaulois, découverte à Délos en 1904 et 1906 [6].

12. Monnaies étoliennes (or et argent) figurant l'ex-voto dédié à Delphes par les Étoliens en mémoire de leurs victoires sur les Macédoniens (314-311) et sur les Gaulois (279). L'Étolie armée, assise sur un monceau de boucliers macédoniens et gaulois et foulant aux pieds un carnyx [7].

13. Bas-relief de Pagae : bouclier ovale orné d'une Athéna combattant [8].

14. Plusieurs petits boucliers ovales en argile coloriée trouvés dans les tombes hellénistiques d'Érétrie [9].

B. Groupe pergaménien ou asiatique. — Le second groupe comprend les monuments relatifs aux victoires rem-

1. Furtwaengler, *Antike Gemmen*, 34, 29 = Bienkowski, *Darst. d. Gallier*, fig. 112 *a*.
2. Bienkowski, *loc. laud.*
3. Cf. S. Reinach, *Gaulois*, p. 41.
4. Pausanias, X, 19, 3.
5. Cf. *Bull. de Correspondance hellénique*, 1894, p. 176.
6. G. Leroux in *Rev. de l'Art antique et moderne*, 1909, II, p. 98 et planche = S. Reinach, RS, IV, 53, 2.
7. *Synopsis... A guide to... coins of the Ancients* (2e éd., Londres, 1881), pè 77, pl. 42, nos 14 (statère) et 15 (demi-statère); cf. Babelon, *Monn. de la Rép. rom.*, I, p. 276. Head, *Hist. num.* p. 284 = W. Ridgeway, *The early age of Greece*, I, fig. 98 (tétradrachme); L. Forrer, *The Weber collection*, II, Greek coins (1924), p. 277, pl 119, no 3121 (tétradr.). Cf. Ad. Reinach, *l'Étolie assise sur les trophées de Kallion*, in *Journ. internat. d'archéologie numismatique*, 1911.
8. Le Bas, *Monuments figurés*, pl. 92 = S. Reinach, RR, II, 333, 3.
9. *American Journal of archaeol.*, 1898, p. 147; Ad. Reinach, *Galates*, p. 54, n. 1.

Digitized by Google

portées sur les Galates, à la fin du IIIe et dans la première partie du IIe siècle, par les Grecs d'Asie et principalement par les rois de Pergame. Il est représenté par deux séries de monuments, figurant les uns des Galates, les autres des trophées :

a) *Galates.* — 15. Les statues des ex-voto d'Attale Ier, ou plutôt les répliques de ces statues [1], fort intéressantes pour l'histoire, fournissent à notre matière une contribution relativement pauvre. Nous utiliserons cependant : le Gaulois mourant du Capitole [2], le groupe Ludovisi (Gaulois se tuant après avoir tué sa femme)[3], le Gaulois de Délos [4], le jeune Gaulois mort du Musée de Venise [5], le Gaulois casqué de Naples [6], le Gaulois blessé du Louvre [7], le Gaulois mourant de Florence [8].

16. Quelques statuettes de terre cuite trouvées en Asie Mineure : éléphant terrassant un Galate [9]; guerrier galate nu (tous deux de Myrina) [10]; Galate casqué mort (Pergame, Musée de Berlin) [11].

17. Un fragment de vase émaillé à reliefs, trouvé dans la

1. S. Reinach, *Gaulois*, p. 6 sqq.; P. Bienkowski, *Darst. d. Gallier*, p. 1 sqq.

2. S. Reinach, RS, I, 530, 2. — Il y a plus de cent ans (1821) que cette statue a été, sans contestation possible, reconnue pour celle d'un Gaulois (S. Reinach, *Gaulois*, p. 8, n. 3). En 1888 M. Salomon Reinach se plaignait (*ibid.*) que l'ancienne dénomination (Gladiateur mourant) fût encore parfois employée et que l'interprétation correcte n'ait pas été acceptée sans peine. Elle ne l'est pas encore, tant les erreurs ont la vie dure. En 1901 M. Perdrizet figurait comme gladiateurs romains les Gaulois du Louvre et du Capitole (*in* docteur Tissié, *l'Éducation physique au point de vue historique, scientifique, etc.*; I, *l'Educ. phys. en Gr. et à Rome*, par P. Perdrizet), et, tout récemment encore, en 1922, M. Maurice Croiset, parlant du Gaulois du Louvre, se contente de dire que cette statue « représente *probablement* un Galate » (*la Civilisat. hellén.*, II, p. 136).

3. S. Reinach, RS, I, 498, 1.

4. *Ibid.*, II, 199, 5.

5. *Ibid.*, I, 531, 3.

6. *Ibid.*, I, 523, 4.

7. *Ibid.*, I, 141, 5 et 6.

8. *Ibid.*, II, 199, 6.

9. S. Reinach, *Gaulois*, fig. 18 = Saglio, *Dict. des ant.*, fig. 2623.

10. S. Reinach, *Gaulois*, fig. 19.

11. *Ibid.*, fig. 20. Il faut peut-être y joindre le cavalier d'El-Bi'ne (notre n° 23).

Digitized by Google

nécropole de Chatbi près Alexandrie [1] : guerrier blessé que va saisir un éléphant. On admet généralement que cette scène dérive d'une représentation de la victoire remportée par Antiochus Soter en 270 [2], hypothèse assez vraisemblable, surtout si, comme il semble, le bouclier du guerrier est bien ovale.

18. Aux combats contre les Gaulois d'Asie se rapporte très probablement la stèle de Guemlik (Cius), publiée par Le Bas, figurant un combat naval entre Grecs armés de toutes pièces et guerriers nus [3]. Les uns et les autres ont le grand bouclier ovale, sauf un Galate armé du bouclier rond.

b) *Trophées.* — Les trophées sont représentés par :

19. La balustrade du temple d'Athéna à Pergame [4], ornée de sculptures où se mêlent, dans un savant désordre, des armes grecques et des armes gauloises.

20. Les frises du *Bouleuterion* de Milet [5], qui semble ne figurer que des armes gauloises. Ces frises sont infiniment moins intéressantes, à tous points de vue, que celles de Pergame.

21. Il faut vraisemblablement rattacher à cette série une peinture d'Herculanum [6] représentant un chef hellénistique, sans doute Attale Ier [7], consacrant un trophée d'armes gauloises (casques à cornes, etc.) [8].

1. Breccia, *La necropoli di Sciatbi*, pl. LXXX, 273 = Ad. Reinach, *Mort de Brennus*, fig. 12 = F. Courby, *Vases grecs*, fig. 108.
2. Ad. Reinach, F. Courby, *loc. cit.*
3. Le Bas, *Monuments figurés*, pl. 131, 2; cf. S. Reinach, *Gaulois*, p. 43, n. 2.
4. S. Reinach, RR, I, 210 sqq.; Baumeister, *Denkmäler*, II, fig. 1432-1435, 2215, 2219, 2232.
5. Th. Wiegand, *Milet...*; Heft II, *das Rathaus von Milet*, II, 1, *der Waffenfries des Propylon*, par H. Winnefeld, p. 80-86 et pl. XV. Cf. Ad. Reinach, *les Trophées galates de Milet*, in *Rev. celtique*, 1909, p. 67 sqq.
6. Saglio, *Dict.*, fig. 1615 et 7104 = S. Reinach, RPGR, 149, 4.
7. Conjecture d'Ad. Reinach (ap. S. Reinach, *l. c.*).
8. A. Rich, *Dict.*, s. v. *Corniculum*, figure comme provenant d'une peinture de Pompéi un casque à cornes que je n'ai retrouvé nulle part.

De ces deux groupes dépendent, en assez grand nombre, des œuvres romaines ou d'époque romaine qui, bien que procédant incontestablement d'originaux grecs, présentent cependant des détails d'armement et d'équi-

Digitized by Google

C. Groupe des mercenaires. — Le troisième groupe, enfin, est constitué par les monuments relatifs aux Galates employés comme mercenaires dans les armées grecques et hellénistiques [1]. Ce sont :

22. Plusieurs statuettes de terre cuite représentant des fantassins armés en hoplites, mais que divers détails, et notamment le grand *thyréos* ovale, désignent pour des Gaulois. Une a été trouvée à Rome, une autre à Caere (toutes deux au Musée de Berlin) [2], trois identiques, à Kertch (dont l'une est au Louvre [3], la seconde à l'Ermitage, et la troisième au Musée des Antiques de Pawlowsk) [4], une, enfin, à Kymé (Musée de Constantinople) [5]. D'après M. Bienkowski, les deux statuettes de Berlin seraient des ve et ive siècles [6]; les autres ne remontent pas au delà du iiie siècle.

23. Une autre statuette de terre cuite provenant de la grotte d'El-Bi'ne (Carmel) [7], représentant un cavalier à grand bouclier ovale et à cheveux longs, qu'il faut sans doute considérer comme gaulois, et qui, vraisemblablement, est un mercenaire.

24. Les deux *Captifs* de la Villa Albani [8]. Ils sont armés à la grecque, mais leur physionomie et leurs cheveux longs les désignent clairement pour des Gaulois [9]. La tradition hellénistique figurant d'ordinaire les Galates nus et sans cuirasse, il est très probable — mais non pas certain — que ceux-ci sont des mercenaires.

pement révélant l'époque où elles furent exécutées. Ces œuvres, parmi lesquelles d'intéressantes statuettes de bronze, seront étudiées dans notre troisième partie.

1. Cf. Dottin, *Manuel celtique*, p. 257-259.
2. P. Bienkowski, *Darst. der Gallier*, fig. 156 et 157.
3. *Ibid.*, fig. 158 = Ad. Reinach, *Galates*, fig. 24.
4. P. Bienkowski, *op. laud.*, p. 145.
5. Mendel, *Catalogue* (Paris, 1909), n° 3000; Ad. Reinach, *op. laud.*, p. 97.
6. P. Bienkowski, *op. laud.*, p. 144.
7. Ad. Reinach, *Mort de Brennus*, fig. 13.
8. S. Reinach, RS, I, 519, 1 et 3; P. Bienkowski, *Darst. der Gallier*, fig 145 et 149.
9. S. Reinach, *Gaulois*, p. 27; P. Bienkowski, *op. laud.*, ch. vii, p. 139 sqq.

Digitized by Google

25. Les stèles funéraires d'Alexandrie, sur lesquelles sont peints des portraits en pied de Galates mercenaires des Ptolémées, vers le IIIe siècle [1]. Ces peintures, actuellement aux Musées du Louvre, de Saint-Germain et de New-York, sont fort effacées et ne présentent qu'un petit nombre de détails intéressants.

26. Un tétradrachme de Ptolémée Soter (305-284), dont le revers est : « aigle sur un foudre; dans le champ, bouclier et Σ [2] ». Ce bouclier est un thyréos ovale de type gaulois et symbolise sans doute la garde de mercenaires galates [3].

27. Les stèles funéraires de Sidon [4], analogues à celles d'Alexandrie, mais un peu plus récentes, beaucoup mieux conservées et riches en indications utilisables. Elles figurent des mercenaires, sans doute au service des Séleucides [5]. Ce ne sont point, il est vrai, des Galates, mais presque tous sont des Anatoliens, et, la plupart, des Cariens, Pisidiens ou Lyciens. Voisins immédiats des Galates, ils en ont pris une bonne partie au moins de leur armement. Cette série peut donc compter, non certes parmi les figurations de Gaulois, mais parmi celles d'armes gauloises.

Ces trois groupes de monuments n'ont pas été distingués seulement pour plus de clarté, mais parce que chacun présente, dans l'armement, des particularités qui lui sont propres. Plus d'un demi-siècle, en effet, sépare le groupe delphique du groupe pergaménien, et pendant ce temps l'armement gaulois a évolué; quant au troisième, l'influence de l'armement grec y est importante. Pour diverses raisons cependant, il paraît préférable de ne pas faire de chaque groupe une étude séparée, mais de rassembler les observations relatives à chaque

1. Le catalogue en a été dressé par Adolphe Reinach, *Galates*, p. 46 sqq.
2. A. Blanchet, *les Monnaies grecques*, p. 104, pl. X, 5.
3. Cette conjecture n'a pas, que je sache, été proposée.
4. S. Reinach, RPGR, 269, 4-11 et 13. Catalogues par Macridy-Bey in *Rev. biblique*, 1904, I, p. 546 sqq. (cf. Jalabert in *Rev. archéol.*, 1904, II, p. 1 sqq.) et par Perdrizet in *Rev. archéol.*, 1904, I, p. 235 sqq.
5. Jalabert, *loc. cit.*, p. 14; cf. Perdrizet, *loc. cit.*, p. 240.

Digitized by Google

type d'arme figuré, sauf à recourir éventuellement au classement par groupe.

Au reste la richesse documentaire de ces divers monuments est fort inégale et la nationalisation des armes représentées est souvent malaisée. Ce n'est donc qu'en rapprochant les indications fournies par les différentes catégories et en les contrôlant les unes par les autres que l'on peut arriver à des conclusions présentant quelque certitude.

II. — Armes offensives.

La lance et le javelot. Le gaesum. Le solliferreum.

La lance. — Bien que la lance ait été vraisemblablement en usage chez les Gaulois, au moins dans la cavalerie [1], elle ne fut jamais, semble-t-il, en grande faveur auprès d'eux. Diodore leur attribue pour armes offensives l'épée et diverses sortes de javelots [2], mais ne mentionne pas la lance [3].

De même sur les monuments grecs on ne saurait, sauf erreur, citer aucun exemple certain de lance figurée comme arme gauloise. Elle est portée par les Galates des stèles alexandrines; mais l'équipement de ces mercenaires est partiellement hellénique. Elle figure dans les trophées de Pergame, mais c'est vraisemblablement comme arme grecque. Il paraît néanmoins préférable de décrire les types sous lesquels elle se présente.

1. Du moins, d'après les auteurs latins, les cavaliers gaulois emploient comme arme de main une *lancea* (Hirt, *Bell. Gall.*, VIII, 48, 5; Liv. X, 26, 11; XXII, 6, 4), probablement différente de la *lankia* dont parle Diodore. Cf. *infra* n. 3.

2. Diod., V, 30.

3. La *lankia* que mentionne Diodore, *ibid.*, n'a pas un mètre de long; le fer en constitue presque la moitié (une coudée), et sa largeur atteint près de deux palmes (148 mm.). Ce n'est donc pas une lance, surtout de cavalerie. Au reste Diodore la range parmi les *saunia*, c'est-à-dire les armes de jet proprement dites.

Digitized by Google

Type à fer losangique. — Les lances des Galates d'Alexandrie sont, autant qu'on peut s'en rendre compte, longues d'environ 2 mètres. Il en est de même des lances des mercenaires de Sidon. Les unes et les autres ont le fer en losange [1]. Ce type, qui paraît relativement récent, est fréquemment représenté sur les monuments helléniques et hellénistiques, notamment sur la célèbre mosaïque de Pompéi; mais il semble étranger aux peuples celtiques, et il est vraisemblable que la lance dont sont armés les mercenaires est un emprunt fait à la panoplie grecque.

Type à fer foliiforme. — Les trophées de Pergame figurent une lance à tête foliiforme (fig. 1), dont le type, au contraire, est très commun dans les pays celtiques dès la plus haute antiquité (fig. 4); mais, comme il n'est pas moins courant en Grèce, il est impossible d'affirmer qu'il est ici représenté comme arme galatique.

Type à arrêt. — Sur le même monument se voit une autre pointe de lance, qui paraît du type à arrêt, c'est-à-dire qu'elle est munie, au-dessous des ailettes, d'une tige transversale destinée à limiter la profondeur de pénétration de l'arme dans le corps de l'ennemi (fig. 2). Bien que ce type ne soit pas entièrement inconnu en Grèce [2], il est surtout fréquent en Europe occidentale, et notamment en Gaule [3]; mais il y revêt des formes assez sensiblement différentes, et ici encore on ne saurait émettre une conclusion ferme sur la nationalité de l'arme figurée.

Le javelot. — *Saunion, gaesum.* — Les lances des trois types précédents peuvent être employées aussi bien comme armes de jet que comme armes d'hast. Mais une pointe

1. Cf. Ad. Reinach, *les Galates*, stèle n° 9.
2. Voir une coupe archaïque du Louvre : S. Reinach, RV, I, 435, 1.
3. Notamment à Alise : Verchère de Reffye, *les Armes d'Alise*, in *Rev. archéol.*, 1864, II, p. 347 sqq., fig. 12 et p'. XXII. Il se perpétue à l'époque mérovingienne : cf. *Rev. archéol.*, 1865, p. III, fig. 4, L (Charnay, Côte-d'Or) et M (Nackenheim, Rhénanie). Il existe en Espagne à l'époque de Latène : cf. H. Sandars, *The weapons of the Iberians*, fig. 42, n° 22 (Almedinilla).

Digitized by Google

que figurent également les trophées de Pergame (fig. 3) semble n'avoir pu appartenir qu'à un javelot *(saunion)*. La forme en est triangulaire, et rappelle de très près celle de certains poignards chypriotes à ailettes; bien que, dans cette pointe de javelot, les ailettes ne forment point de crochets, elles s'opposeraient sensiblement à l'extraction du fer de la blessure.

Ce type triangulaire se rencontre très rarement, surtout aux âges du fer [1]. On en peut, cependant, citer un exemplaire, d'aspect archaïque (fig. 5) tout à fait analogue à celui de Per-

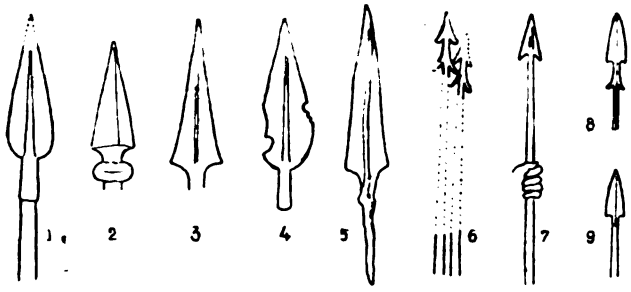


Fig. 1 à 9. — Lances et javelots. — a) *Exemplaires figurés* : 1, 2, 3, 6. Pergame. — 7. Herculanum. — b) *Exemplaires réels* (fer) : 4. Saint-Maur-les-Fossés. — 5. Trugny, Aisne. — 8. Avezac-Prat. — 9. Almedinilla.

game; il est de l'époque de Latène et a été trouvé à Trugny, Aisne [3]. Les pointes des javelots holosidériques de type hallstattiens, trouvés en Espagne et en Aquitaine [3], ne sont pas sans rapport avec le type triangulaire, mais ils sont nettement barbelés (fig. 8 et 9).

Il est assez vraisemblable qu'il figure ici comme javelot gaulois, car il paraît complètement étranger à l'armement grec.

1. A l'âge du bronze il appartient surtout aux formes britanniques : île de Wight, Suffolk, Irlande, etc.; cf. Kemble, *Horae ferales*, pl. VI, nos 13, 24, 25, etc.;, Déchelette, *Manuel*, II, fig. 69.

2. Déchelette, *Manuel*, II, fig. 478, 6.

3. Cf. Déchelette, *le Javelot* holosidéros *des Ibères*, in *Rev. des études anc.*, 1911, p. 452 sqq.

Digitized by Google

On aimerait à préciser davantage et à trouver le nom de cette arme. L'entreprise est malaisée : *mataris*, *tragula* et autres noms de javelots gaulois mentionnés mais non décrits par les auteurs anciens [1], ne sont guère, pour nous, que des mots sans signification bien nette. En revanche Diodore, sans les désigner autrement que par le nom grec de *saunia*, décrit comme caractéristiques deux types de javelots gaulois [2] : l'un était à lame ondulée, serpentine, et déchirait les chairs; l'autre, dit Diodore, avait un fer tout droit et long comme une épée; c'était donc le trait que César appelle de son nom latin *verutum*[3], c'est-à-dire une sorte de *pilum*. Il est probable que le second au moins de ces javelots était un *gaesum* [4], et l'on peut croire que le premier, bien que de type tout différent, en était un également. Le mot *gaesum*, en effet, s'applique encore, comme on sait [5], au javelot holosidérique que nous étudierons plus loin, et, très vraisemblablement à un autre javelot, à large fer foliiforme. Il se pourrait donc que ce nom fût un équivalent approché du grec *saunion* et désignât tout javelot pesant, quelle que fût la forme du fer. Dans cette hypothèse l'arme de Pergame serait, avec quelque vraisemblance, identifiable à l'une des formes du gaesum.

A vrai dire, cette identification est bien conjecturale. Il serait cependant étrange que nous n'eussions pas de figuration hellénique du gaesum galatique. Sans doute, nous n'avons pas de preuves directes que les Galates aient employé

1. Cf. Dottin, *Manuel celtique*, p. 278-279.
2. Diod., V, 30.
3. Caes., *Bell. gall.*, V, 44, 7 et 10.
4. Cf. Diod., V, 29. — Le *gaesum* qui, après les invasions gauloises, remplaça dans l'armée romaine l'antique *verutum* (cf. Liv. VIII, 8), et qui fut, à son tour, remplacé, vers le milieu du IIIe siècle, par la *hasta velitaris* (Polyb., I, 33; II, 30; Liv. XXI, 55), était, selon toute apparence, d'origine celtique. Le *verutum* et la *hasta velitaris* étant toutes deux des javelots à fer en aiguille, il est extrêmement probable qu'il en était ainsi de l'arme intermédiaire; le *gaesum* romain, au reste (et même la *hasta velitaris*), continua longtemps de porter, par abus, le nom de *verutum* (cf. Liv. XXI, 55; Enn. *Ann.*, X. fr. 19).
5. Dottin, *loc. laud.*

Digitized by Google

cette arme, et le seul récit détaillé qui nous soit parvenu de combats livrés par les Galates, celui de Tite-Live, ne la mentionne pas [1]. Mais Ad. Reinach a conjecturé avec beaucoup de pénétration que le mot γαῖσος, employé à la fin du IIIe siècle par les Septante [2] et dans quelques papyrus, avait été introduit en Orient par les Galates [3], qui se servaient, par conséquent, de l'arme correspondante.

Javelot holosidérique ou solliferreum. — L'un des types de *gaesum* gaulois, d'après certains lexicographes anciens, était un javelot holosidérique [4], et l'on sait que des armes de ce genre ont été trouvées dans des sépultures hallstattiennes d'Espagne et d'Aquitaine [5]. Mais comme les sépultures proprement gauloises n'en ont livré aucun exemplaire, et que « les javelots celtes ne présentent jamais les barbelures des *saunia* lusitaniens et pyrénéens », on en avait conclu que les lexicographes s'étaient trompés et que le solliferreum n'avait point été employé par les Gaulois [6].

Le témoignage des monuments corrobore cependant celui des textes. Le trophée d'Herculanum présente, en effet, un javelot barbelé sans douille apparente (fig. 7), et le Gaulois à la pyramide (gemme de Florence, notre n° 7) en porte un identique. Sur les trophées de Pergame [7] on voit une paire de ces javelots [8], dont la tête à double barbelure (fig. 6)

1. Liv. XXVIII, 19 sqq.; cf. Ad. Reinach, *Trophées de Milet*, in *Rev. celtique*, 1909, p. 67.
2. LXX, *Jos.*, VIII, 18, *Judith*, IX, 7.
3. Ad. Reinach, *loc. laud.*, n. 3.
4. Pollux, *Onomasticon*, VII, 33, 156; Hesych. s. v. Γαῖσος.
5. Déchelette, *loc. cit.* et *Manuel*, II, p. 1152 sq.
6. Id., *ibid.*; cf. Dottin, *Manuel celtique*, p. 280. On a cependant trouvé un solliferreum, long de 1 m. 16, dans une tombe gauloise du Bolonais : Brizio, *Tombe e necropoli galliche*, pl. VI, 1. Cf. *Mon. ant. Lincei*, IX, 1901, col. 761.
7. Mais non, comme on a cru (Ad. Reinach, *loc. cit.*, p. 67), sur les trophées de Milet; les armes, où l'on avait pensé reconnaître des *gaesa*, sont très certainement des flèches, comme il sera montré plus loin.
8. Les javelots, dans tous les temps et dans tous les pays, ont été très fréquemment utilisés par paires. Il n'est cependant pas indifférent de rappeler que, d'après les indications concordantes des anciens et les données de l'ar-

Digitized by Google

rappelle celle du solliferreum d'Avezac-Prat (fig. 8). Les deux premiers de ces monuments figurent certainement ces armes comme gauloises, et très probablement le troisième. Nous les retrouverons d'ailleurs parmi les armes gauloises figurées sur les monuments romains.

Ainsi l'archéologie monumentale vient ici combler une lacune de l'archéologie celtique, et nous permet d'affirmer, conformément aux définitions de Pollux et d'Hesychius et malgré l'absence d'exemplaires réels, que les Gaulois, et notamment les Galates, employaient un javelot barbelé, très probablement holosidérique, qui était une des formes du gaesum.

III

L'épée, le sabre et le poignard; le ceinturon.

L'ÉPÉE. — Mais l'arme principale des Celtes semble avoir été l'épée [1]. Les Grecs, essentiellement piquiers, ne pouvaient manquer d'être frappés de l'importance donnée à cette arme : elle leur sembla, à bon droit, caractéristique, et ils l'ont abondamment figurée sur les monuments. Elle s'y présente sous diverses formes que l'on peut, bien qu'elles manquent parfois de précision, tenter de confronter avec les types connus.

La grande épée du Gaulois de Caere. — La première en date des représentations de Gaulois que nous a laissées l'art grec est, semble-t-il, la statuette du Musée de Berlin, trouvée à Caere, que l'on attribue au ve siècle [2]. Cette date la sépare nettement du groupe des autres représentations, dont les plus anciennes ne remontent pas au delà du IIIe siècle. L'épée

chéologie, il en était ainsi du javelot des Gaulois, et notamment du gaesum (Dottin, *op. laud.*, p. 276 sqq.).

1. Liv. XXXVI, 22.

2. Bienkowski, *Darst. der Gallier*, p. 144 et fig. 156.

Digitized by Google

de ce guerrier diffère, elle aussi, grandement des types que l'on voit sur ces monuments (fig. 10).

Les caractères en sont remarquables. L'épée est très grande : sa longueur totale est d'environ 80 centimètres à l'échelle du personnage. Le pommeau paraît sphérique, la fusée cylindrique, la garde en arc de cercle; le fourreau, à bords parallèles, est vraisemblablement de cuir ou de bois, comme le donne à penser la présence d'une bouterolle fort saillante, en forme d'U. Elle est suspendue verticalement le long de la cuisse droite, et ce mode de suspension semble postuler l'existence d'un ceinturon plutôt que d'un baudrier; mais l'on ne voit ni l'un ni l'autre.

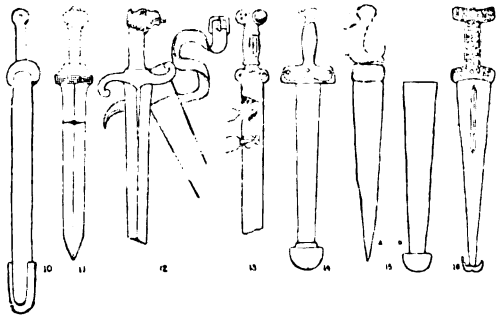


Fig. 10 à 16. — Épées. — 10. Statuette de Caere. — 11. Gaulois du Louvre (poignée moderne). — 12. Gaulois du Capitole. — 13 et 14. Pergame. — 15. Sidon, stèle n° 1. — 16. Épée de fer de Warmeriville, supposée dépliée.

Cette arme paraît n'appartenir à aucune série connue. Comme notre Gaulois est un mercenaire, on pourrait supposer que son épée est de type hellénique ; mais, outre qu'elle ne ressemble à aucune épée grecque contemporaine, le fait de la suspension verticale à droite semble suffire à exclure cette hypothèse et engage à chercher dans les séries celtiques.

Il y a, dans l'histoire de l'armement celtique aux âges du fer, deux moments où l'épée a été très longue : le premier est la période de Hallstatt I (900-700), le second celle de Latène III (1er siècle avant J.-C.). Cette dernière date doit être évidemment écartée, d'abord parce que le style de la statuette interdit de la placer aussi bas, et ensuite parce que, si, à la rigueur, la forme de la bouterolle pourrait convenir à une arme de cette période, celle de la garde y est absolument étrangère. Inversement, l'épée de la statuette se rapproche

Digitized by Google

des types de Hallstatt I par la forme de la garde, elle s'en éloigne par celle de la bouterolle. D'ailleurs il serait difficile de croire que la grande épée de Hallstatt I se soit conservée jusqu'au ve siècle.

Cette bouterolle qui n'est, sauf erreur, identique à aucun exemplaire connu, n'est cependant pas très différente des plus anciens types de Latène I. De même, la garde en fer à cheval, qui n'est représentée exactement que par des exemplaires de l'âge du bronze, n'est cependant pas sans rapport avec la garde cintrée de Latène I, dont nous mentionnerons plus loin des exemplaires réels et figurés (fig. 22, 27 et surtout 28). C'est donc des armes de Latène I que l'on pourrait avec le plus de vraisemblance rapprocher cette épée. Elle en diffère toutefois, non pas seulement par les détails qui, comme on voit, ne concordent que très imparfaitement, mais aussi et surtout par la longueur. Au ve siècle, en effet, c'est-à-dire dans la première partie de la période de Latène I, l'épée celtique est courte (fig. 16). On trouve bien, pendant cette période, quelques exemplaires atteignant ou dépassant la longueur de celle de la statuette [1], mais ils sont relativement récents ou exceptionnels, et ce n'est qu'à la période de Latène II, c'est-à-dire au IIIe siècle, que la longue épée devient absolument courante.

Il semblerait donc, ou bien que l'épée figurée (et par conséquent la statuette) n'est pas antérieure au IVe siècle, ou bien, et plutôt, qu'au contraire elle représente un type plus ancien que ceux de Latène I, peut-être une forme de transition entre celles-ci et leurs prototypes, encore mal connus.

L'épée galatique sur les monuments des IIIe et IIe siècles. La lame. — Tous les autres Galates figurés portent une épée beaucoup plus courte, dont la longueur totale varie entre 35 et 50 centimètres qui, par conséquent, ne saurait être ni la grande épée de Hallstatt I, ni celle de Latène II.

La forme de la lame, très nette sur quelques-unes des statues

1. Par exemple les exemplaires de Marson (Marne) : 75 cm., et de Somme-Bionne (Haute-Saône) : 90 cm.; Déchelette, *Manuel*, II, pl. IX, 2 et 4.

Digitized by Google

attaliennes [1], apparente cette épée aux types de Latène I, dont elle diffère cependant par la largeur plus grande de la lame et par la plus forte saillie de l'arête longitudinale (fig. 11 et 12). Elle paraît analogue sur d'autres monuments moins soignés, moins bien conservés ou à plus petite échelle [2]. On peut en rapprocher l'épée d'un mercenaire pisidien de Sidon (fig. 15), dont la lame triangulaire est assez remarquable. Elle est, en effet, très analogue à celle de toute une série d'épées, dites à fronton, de la dernière époque mycénienne, dont le type persista en Italie centrale jusqu'à la fin du premier âge du fer. Mais ces épées avaient depuis longtemps cessé d'être usitées en Grèce, et leur présence au IIe siècle dans l'armement des mercenaires s'expliquerait bien mieux par une origine étrangère. Le caractère nettement galatique [3] du bouclier de ces soldats engage à rechercher cette origine parmi les armes celtiques : nous la trouvons, semble-t-il, dans les plus anciens types de Latène I, représentés notamment par les exemplaires de Warmeriville (Marne) (fig. 16) et de Hauviné (Ardennes) [4].

La poignée. — La poignée présente plusieurs particularités intéressantes. La fusée en est tantôt cylindrique (fig. 12, 24, 27, 28) [5], tantôt fusiforme (fig. 13, 14) [6]; parfois elle porte un renflement, soit en son milieu [7], soit, et plus souvent, près de la garde (fig. 17, 22, 23) [8]. Ces formes sont assez banales. La plupart des épées de l'époque de Latène, il est

1. Parties antiques des Gaulois du Capitole et du Louvre, et du groupe Ludovisi. — On a contesté l'exactitude de ces figurations (Ad. Reinach in *Revue celtique*, 1909, p. 70, n. 1); nous reviendrons plus loin sur la question d'authenticité.

2. Éléphant de Myrina, gemmes.

3. Je n'entends point dire par ces mots que les Gaulois inventèrent le *scutum-thyréos* ovale, vraisemblablement originaire d'Italie centrale, mais que, sous sa forme à arête du moins, ils l'importèrent dans le monde hellénique.

4. Déchelette, *Manuel*, II, fig. 458, nos 1 et 2.

5. Gaulois du Capitole; trophées de Milet; trophées de Pergame.

6. Pergame.

7. Alexandrie, stèle 11.

8. Milet, Pergame.

Digitized by Google

vrai, avaient une fusée de bois ou d'os, et l'on ne saurait dire avec certitude si la forme en était cylindrique, fuselée ou à renflement, mais comme tous ces types se trouvent couramment à l'époque de Hallstatt (fig. 29), il est extrêmement probable qu'ils persistèrent à celle de Latène. Cela est même certain en ce qui concerne la fusée cylindrique, dont certains exemplaires de Latène I sont encore pourvus (fig. 19) [1]; comme ce type ne paraît pas hellénique, on peut tenir pour galatiques les épées de Milet et de Pergame dont la fusée affecte cette forme. On ne saurait être aussi affirmatif pour les fusées à renflement ou en fuseau, dont le type est courant sur les épées grecques.

La garde présente cinq types : *a)* un type en arc de cercle, plus ouvert que celui qui constitue la garde de l'épée sur la statuette de Caere (fig. 10); elle est représentée par des épées de Pergame (fig. 28) et de Milet (fig. 22 et 27). Cette forme, dérivée de celle des gardes d'épées fréquentes à l'âge du bronze, règne pendant toute l'époque hallstattienne; elle est représentée en Gaule, à la première période de Latène, sur un certain nombre d'épées courtes (fig. 16) [2], et se perpétue à la période suivante, mais sous des aspects un peu différents (fig. 30). Elle ne paraît pas usitée en Grèce et l'on doit considérer comme gauloises les épées pourvues d'une garde de ce type; deux d'entre elles, au reste, sont déjà désignées pour telles par leur fusée cylindrique, et, comme nous verrons, par leur pommeau biglobulaire (fig. 27 et 28).

b) Un type en accent circonflexe, figuré par une seule épée (au fourreau) de Pergame (fig. 17). Ce type se rencontre en Gaule, mais aussi en Italie et en Grèce, et l'on ne saurait dire avec certitude si l'arme représentée ici est grecque ou galatique. Mais il est, en lui-même, assez intéressant pour retenir notre attention. En Gaule, inconnu, semble-t-il, à

1 Exemplaires de Hauviné, Ardennes (Déchelette, *Manuel*, II, fig. 458, 2), de Ciry-Salsogne, Aisne (*Ibid.*, fig. 472, 1), de Montefortino (Montelius, *Civilisation primitive en Italie*, pl. 153, 6), etc.

2. Warmeriville, Ciry-Salsogne (Déchelette, *loc. laud.*), Weisskirchen (Lindenschmit, AHV, IV, *Beilage zu Tafel*, 32, fig. 9).

Digitized by Google

l'époque de Hallstatt, il apparaît sur les épées de Latène I (fig. 18), où d'ailleurs il est rare [1]; dès la période suivante il cesse d'être employé comme garde d'épée mais persiste comme garde de poignard dans la série dite anthropoïde, qui

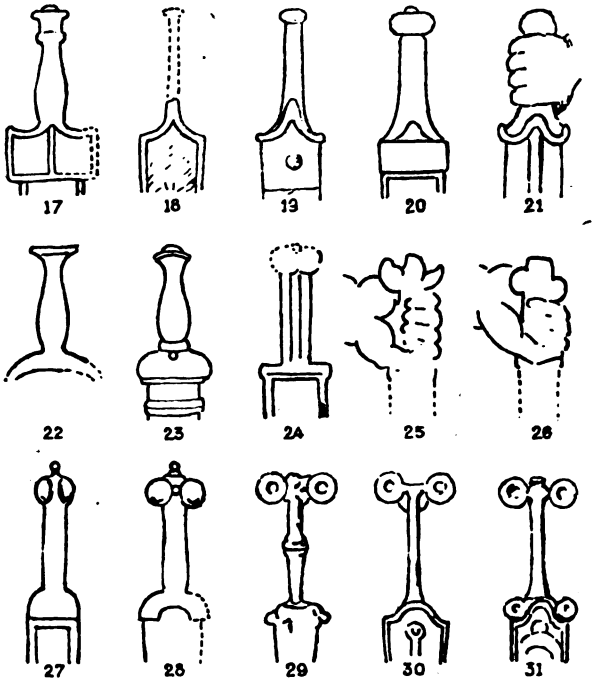


Fig. 17 à 31. — Poignées d'épées. — 17. Pergame. — 18. Marne (fer). — 19. Montefortino (fer). — 20. Amphore apulienne, IVe s. — 21. Statuette grecque, IVe s. — 22. Milet. — 23. Pergame. — 24. Milet. — 25 et 26. Coupes caléniennes. — 27. Milet. — 28. Pergame. — 29. Hallstatt (bronze). — 30 et 31. Saint-Maur-les-Fossés (fer).

dure jusqu'à la fin de l'indépendance, et que nous retrouverons dans l'étude des monuments romains. En Italie, le type est également en usage, aux IVe et IIIe siècles, non seulement

1. Marne: Lindenschmit, *loc. cit.*, fig. 8. Mais beaucoup d'épées de Latène I dont la garde a disparu ont un talon de lame dont le profil correspond à celui de la garde en accent circonflexe.

Digitized by Google

chez les Celtes de la Cisalpine (fig. 19) [1], mais en Étrurie [2] et en Apulie (fig. 20) [3]; adopté par les Romains, son emploi persista au moins jusqu'à la fin du Ier siècle de notre ère, car on le voit sur la colonne Trajane. Il ne semble pas qu'il existe en Grèce à l'époque classique, mais on en peut citer un exemple sur l'épée d'une statuette de bronze, représentant un guerrier grec, et qui paraît remonter au VIe siècle (fig. 21) [4]. Ainsi le plus ancien spécimen de ce type, antérieur au début de l'époque de Latène, est non pas occidental mais hellénique, et il est difficile de refuser d'admettre une influence de cette épée grecque sur la forme de l'épée celtique. Peut-être y a-t-il dans ce fait une indication capable d'éclairer les origines, encore obscures, de l'épée de Latène.

c) Un type rectiligne, constitué parfois par une simple croisette (fig. 24) [5], le plus souvent par une masse assez épaisse de profil variable (fig. 14, 15, 23 et 27) [6]. L'exemplaire à croisette est presque certainement celtique, car, outre que sa fusée est cylindrique, il se trouve sur les trophées de Milet qui ne figurent, semble-t-il, que des armes gauloises. Quant aux épées à garde massive, certaines sont celtiques : telles celles de Milet (fig. 27) et de Sidon (fig. 15); mais celles de Pergame sont douteuses (fig. 14 et 23) et ressemblent tellement, surtout la première, aux épées grecques, qu'il semble bien qu'on doive les tenir pour telles.

d) Une garde constituée par deux quillons à peu près perpendiculaires à l'axe de la poignée et se recourbant, à l'extrémité, en deux courtes volutes de sens contraire. Notre unique exemple en est fourni par l'épée du Gaulois du Capi-

1. Montefortino (près d'Arcevia); Montelius, *loc. cit.*
2. Exemplaire figuré dans la *Tomba dei Rilievi* à Caere; Martha, *l'Art étrusque*, pl. III.
3. Exemplaire figuré sur une urne apulienne; S. Reinach, RV, I, 455.
4. S. Reinach, RS, IV, 101, 2.
5. Trophées de Milet, fragment 2 a.
6. Pergame; Sidon, stèle 1; Milet. — L'épée du groupe Ludovisi et celle du Gaulois du Louvre (posée sur le bouclier) ont cette garde massive, mais, dans l'un comme dans l'autre, la poignée tout entière est moderne. L'épée que tient à la main le Gaulois du Louvre constitue également une addition.

Digitized by Google

tole (fig. 12). C'est là une forme tout à fait remarquable, et, il faut le dire, inattendue. Les exemplaires réels d'épées antiques, de quelque pays qu'elles soient, ne possèdent jamais, sauf erreur, de garde semblable ou même analogue, et il ne semble pas qu'aucun monument figuré en présente d'autre exemple authentique [1]. On pourrait donc se demander si cette partie de la statue n'a pas été l'objet d'une restauration plus ou moins moderne [2]. Il faut signaler, cependant, sur la mosaïque de Pompéi (bataille d'Arbèles), la figuration, au sabre du Perse terrassé par Alexandre, d'une garde analogue, mais dont les deux quillons, symétriques, tournent leurs volutes vers la poignée. Cette forme de garde serait-elle d'origine orientale et aurait-elle été adoptée par les Gaulois d'Asie? C'est ce qu'on ne saurait dire, en l'absence de points de comparaison. En tous cas, si, comme il semble, cette partie de la statue est bien antique, le caractère exceptionnel de ce type semble garantir l'authenticité de la figuration et lui confère en même temps une valeur documentaire également exceptionnelle.

e) Enfin, dans un exemplaire de Pergame, la garde est remplacée par une paire de disques aujourd'hui dégradés mais qui, quand le relief était intact, devaient supporter chacun un bouton hémisphérique (fig. 13). Nous reviendrons plus loin sur ce type, dont la figuration, bien que rare, est certainement authentique.

Le pommeau. — Le pommeau est, comme on sait, constitué par une pièce destinée à la fois à faire contrepoids à la lame et, fréquemment, à maintenir à sa place la fusée. Aux âges du fer cette pièce est ordinairement distincte; elle est embrochée par la soie dont l'extrémité est ensuite aplatie au

1. Un *quincussis* quadrilatère de la coll. Blacas, figuré autrefois dans la *Rev. numismat.*, 1864, pl. X et XI et p. 264 (cf. Mommsen-Blacas, IV, pl III-IV), porte l'image d'une courte épée dont la garde est presque identique à celle du Gaulois du Capitole. Mais ce quadrilatère, déjà suspecté à bon droit par Babelon (*Monn. de la Rép. rom.*, I), a été déclaré par Milani (in *Riv. ital. di numismat.*, 1891, p. 71,) « spudoratamente falso ».

2. Cette partie n'est signalée parmi les restaurations ni par Helbig (*Führer*, 529) ni par Bienkowski (*Darst. d. Gallier*, p. 1).

Digitized by Google

marteau ou façonnée en un bouton plus ou moins gros.

La forme du pommeau est fort variable. La plus courante, en Grèce et en Italie, à partir du IVe siècle, est celle d'un sphéroïde, souvent aplati. Il en était sans doute de même en Gaule à l'époque de Latène, si, du moins, nous en croyons les monuments figurés, mais cette pièce, qui n'était pas métallique, a disparu et les originaux n'en fournissent pas d'exemple. Sur plusieurs monuments hellénistiques, l'épée des Galates est pourvue d'un gros pommeau sphéroïdal [1], et il n'y a aucune raison de douter de l'exactitude de cette figuration.

Un autre type de pommeau autrement caractéristique est fourni par quelques monuments hellénistiques, les coupes caléniennes (fig. 25 et 26), les trophées de Pergame (fig. 13 et 28) et de Milet (fig. 27 et peut-être 24). Ce pommeau est constitué par une paire de disques fortement bombés, disposés dans le plan de la lame à la façon des antennes-volutes dans les dernières épées de l'âge du bronze IV. Les disques sont unis, comme le montrent les exemplaires réels (fig. 30), par une tige métallique, généralement très courte, que traverse la soie, et celle-ci, comme sur les exemplaires à pommeau sphéroïdal, est souvent travaillée, à l'extrémité, en un bouton plus ou moins gros (fig. 31), parfaitement visible sur plusieurs figurations (fig. 27 et 28). Ce pommeau bilenticulaire paraît inconnu en Grèce, mais il est fréquent en Europe occidentale, et spécialement en Gaule, où il apparaît dès l'époque du bronze III sur la poignée des couteaux [2], puis par l'intermédiaire des glaives courts de Hallstatt (fig. 29) [3], passe à celle des épées de Latène I [4] et II (fig. 30 et 31) [5].

Une variété particulièrement intéressante de ce type cel-

1. Galate de Myrina; éléphant de Myrina; Éros d'Alexandrie; vase d'Alexandrie : médaillon de corne. L'épée posée sur le bouclier du Gaulois du Louvre a également un pommeau sphéroïdal (fig. 11); mais, comme nous avons dit, la poignée de cette épée est moderne.

2. Originaux au Musée de Saint-Germain, nos 771 (Auxonne) et 17725 (prov. inconnue).

3. M. Maindron, *les Armes*, fig. 49. Ce type est d'ailleurs exceptionnel.

4. Déchelette, *Manuel*, II, pl. IX, 1.

5. *Ibid.*, fig. 459, 1.

Digitized by Google

tique se remarque sur l'un des exemplaires de Pergame, où la garde est remplacée par une seconde paire de disques (fig. 13). Cette disposition est également représentée par des exemplaires réels trouvés en Gaule et appartenant aux périodes de Latène I [1] et II (fig. 31) [2]. Nous la retrouverons, ainsi que le pommeau bilenticulaire, sur des armes gauloises figurées par des monuments étrusques et romains [3].

La poignée de Pergame présente un intérêt particulier. Des quatre lentilles qui en composent le pommeau et la garde, une seule est intacte : elle est visiblement constituée de deux parties, un disque et un hémisphère (fig. 13); des trois autres l'hémisphère a été mutilé et il ne reste que le disque. Or c'est dans ce dernier état que nous parviennent les épées véritables (fig. 29 à 31) [4], tandis que les poignées figurées présentent des boutons hémisphériques (fig. 13, 27, 28). Il est donc probable que sur les épées de Hallstatt et de Latène présentant ce type de poignée, la lentille complète comportait, outre le disque métallique, un bouton hémisphérique fixé sur chaque face dans l'alvéole qui semble destinée à le recevoir. Ce bouton était sans doute en os ou en ivoire, peut-être aussi en corail ou en émail rouge, comme ceux qui décorent parfois les casques gaulois.

Le pommeau de l'épée du Gaulois du Capitole est constitué par une tête de lion (fig. 12). C'est là encore un trait assez remarquable. Non que le pommeau en tête d'animal soit exceptionnel : nous allons en voir, plus loin, d'autres exemples (*infra*, fig. 44 à 52); mais il ne se rencontre ordinairement que sur des sabres, alors que l'arme du Gaulois est à deux tranchants. Ce détail joint à la forme spéciale de la garde achève de faire de cette épée une arme absolument particulière.

1. Déchelette, pl. IX, 1 et 4.

2. S. Reinach, *Catal. ill. du Musée de Saint-Germain*, II, fig. 131.

3. Ce type de poignée, soit avec une paire de lentilles, soit avec deux, se retrouve en Espagne et dans l'armée romaine, sur plusieurs exemplaires figurés de l'épée ibérique; cf. Paul Couissin, *les Armes figurées... de la Gaule méridionale*, in *Rev. archéol.*, 1923, II, p. 53 et fig. 9.

4. Mais non les couteaux, de l'âge du bronze, dont les hémisphères, métalliques, se sont naturellement conservés.

Digitized by Google

Le fourreau. — Le fourreau est rarement représenté et ne l'est presque jamais entièrement; dans la série des statues attaliennes il ne figure que deux fois (fig. 12)[1] ; une telle omission n'est ni exceptionnelle ni surprenante, et l'on n'en saurait tirer une conclusion quelconque relative à l'équipement des Galates; on peut, en effet, la constater, dans les scènes militaires les plus diverses, sur nombre de monuments grecs, étrusques et romains.

Les quelques exemplaires figurés sont à bords tantôt sensiblement parallèles (fig. 13, 24, 27)[2], tantôt légèrement convergents (fig. 12, 14, 15)[3]; les fourreaux du premier type sont tous gaulois; parmi ceux du second, certains sont probablement grecs (fig. 14), mais plusieurs sont certainement gaulois, tels ceux du Gaulois du Capitole, du groupe Ludovisi, de la gemme n° 10. Les deux types se rencontrent, d'ailleurs, sur les exemplaires réels de Latène I.

La bouterolle apparaît très rarement : exception faite de celle du Gaulois de Caere (fig. 32) dont nous avons déjà parlé, nous n'en pouvons présenter que cinq figurations (fig. 33 à 37). Aucune, le fait est remarquable, n'appartient aux types de Latène I. Quatre, avec quelques variantes, sont en demi-cercle[4]. Ce type est courant en Grèce à partir du ve siècle, et il est assez probable, en effet, que l'épée de Pergame (fig. 14) à laquelle appartient la bouterolle de la figure 33 est une arme grecque; mais celle dont on voit la bouterolle à la figure 34, représentée au flanc d'un Galate sur la gemme n° 10, est certainement gauloise, et il en est probablement de même du quatrième exemplaire qui est un sabre de Pergame (fig. 45). La présence de cette bouterolle sur des épées celtiques que leurs principaux caractères rattachent aux types de Latène constitue un fait assez embarrassant. Faut-il croire à une influence de l'épée grecque sur l'épée galatique? C'est ce qu'on ne saurait dire. Des bouterolles très analogues, en effet, avaient été en usage dans les pays celtiques, non seulement

1. Gaulois du Capitole; groupe Ludovisi.
2. Pergame et Milet.
3. Statues attaliennes, Pergame, gemme n° 10, stèle de Sidon.

Digitized by Google

pendant la période du bronze IV (fig. 38), mais au premier âge du fer (fig. 39 et 40), et leur figuration sur des œuvres hellénistiques pourrait attester, malgré les données de l'archéologie celtique, la survivance de ces types, en Orient du moins, en pleine époque de Latène.

Cette seconde hypothèse paraît fortifiée par la remarque suivante. Un sabre, probablement gaulois, des trophées de Pergame (fig. 46), présente une bouterolle de forme très particulière (fig. 37) et qui ne ressemble ni aux bouterolles de Latène ni, sauf erreur, aux types helléniques; on peut,

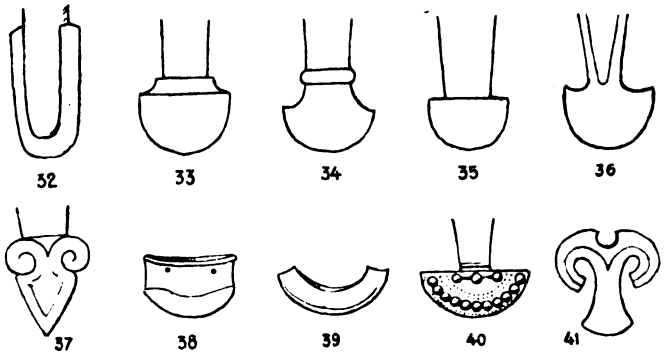


Fig. 32 à 41. — Bouterolles. — a) *figurées* : 32. Caere. — 33. Pergame. — 34. Gemme alexandrine. — 35. Sidon, stèle n° 1. — 36 et 37. Pergame. — b) *réelles* (bronze). — 38. Marlers, Somme. — 39. Saint-Aoustrille, Indre. — 40. Niederaunau. — 41. Franconie.

en revanche, en rapprocher un exemplaire de la période de Hallstatt I (fig. 41) avec lequel elle présente une assez grande analogie.

Il faut cependant le reconnaître, ces rapprochements de types séparés par un si long espace de temps sont assez peu satisfaisants. Et comme il ne semble pas qu'on puisse soupçonner de fantaisie des figurations qui présentent tant de détails concordants avec les données de l'archéologie celtique, la présence de ces types archaïques ou grecs pose un problème dont, pour ma part, je ne vois pas de solution vraiment incontestable.

Digitized by Google

Mode de suspension. —Les Galates pourvus d'un fourreau, sur les monuments grecs, le portent toujours à droite, verticalement, suspendu au ceinturon [1], conformément au témoignage des textes [2] et aux données de l'archéologie celtique [3]. Nous allons voir, cependant, une exception à cette règle. Quant à la façon dont le fourreau est relié au ceinturon, c'est un point sur lequel nous ne pouvons faire que des hypothèses. On sait qu'à l'époque de Latène le fourreau porte, à la face postérieure, un pontet, dans lequel s'engageait soit une bride ou porte-épée rattachée au ceinturon, soit un dispositif un peu plus compliqué dépendant de cette bride [4]; dans un cas comme dans l'autre la bride était visible à la partie antérieure du fourreau. Nos documents figurés ne montrent nulle part ce mode d'attache; cependant, sur les trophées de Pergame, le ceinturon (ou baudrier) embrasse le fourreau, et sur le Gaulois du Capitole il passe par derrière, sans aucune trace d'anneaux de suspension. Ces deux dispositions semblent postuler l'existence d'un pontet conforme à celui des exemplaires réels.

L'une des épées de Pergame, et c'est ici l'exception signalée, présente un mode d'attache tout différent (fig. 42). Il est constitué par deux plaques cordiformes [5], doubles sans doute, et pinçant le fourreau; à chacune de ces pinces, placées parallèlement et presque côte à côte, se rattache une des extrémités d'un baudrier. Mode d'attache et mode de suspension sont également inattendus sur une épée celtique. Sans doute

1. Gaulois de Caere, de Kertch et de Myrina, gemme n° 10, stèles d'Alexandrie.

2. Strabon, IV, 4, 3; Diod. Sic., V., 30.

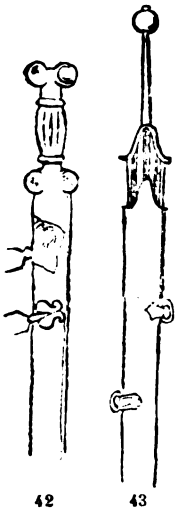
3. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1115.

4. *Ibid.*, fig. 461.

5. Une seule de ces plaques subsiste, l'autre ayant disparu avec un éclat du marbre; il ne paraît pas douteux que celle-ci ait été identique à la première. — Le motif cordiforme ne permet aucune conjecture sur la nationalité de l'épée; il est sans doute d'origine hellénique et se rencontre sur nombre de vases peints du VIe au IVe siècle; mais, comme beaucoup d'autres motifs grecs, il avait été adopté par les Gaulois, et on le voit sur plusieurs objets fabriqués en Gaule, tels un bel umbo de bronze de la Marne (Saglio, *Dict.*, fig. 1653), une épée trouvée dans le Rhin (Lindenschmit, AHV, I, 5, 2), etc.

Digitized by Google

des pinces analogues se voient sur les épées germaniques issues du type de Latène II (fig. 43) [1], mais elles sont placées de part et d'autre du fourreau et ne peuvent convenir qu'à une suspension verticale. Le mode d'attache est donc le même, mais le mode de suspension est différent, car l'épée de Pergame, évidemment, était suspendue horizontalement ou obliquement. Cet usage est essentiellement hellénique; l'épée cependant est celtique par tous ses autres caractères. Si donc la figuration pergaménienne est exacte nous avons ici la preuve que, dès le début du IIe siècle, l'armement des Galates avait déjà subi une influence hellénique.



42 43

Fig. 42 et 43. — Dispositif de suspension. — 42. Pergame. — 43. Lindholmgaard, Sélandè (fer).

En somme, parmi les épées figurées sur les monuments étudiés, sont représentées (certainement ou très probablement) comme gauloises, outre celles que sur ces monuments portent les Galates (statues attaliennes, fig. 11-12; statuettes de terre cuite, fig. 10 et 32; phiales caléniennes, fig. 25-26; gemmes, fig. 33; stèles d'Alexandrie, etc.), un certain nombre d'épées dont les principaux caractères sont nettement celtiques, et dont les plus intéressantes sont reproduites, en tout ou en partie, par nos figures 15 et 34 (Sidon), 13, 17 et 28 (Pergame), 22, 24 et 27 (Milet). Celles des figures 14 et 23 (Pergame) sont des types helléniques, ce qui, d'ailleurs, ne signifie pas nécessairement qu'elles soient représentées comme armes des Pergaméniens.

Avant de tirer de ces représentations les conclusions qu'en suggère l'examen, il convient de fixer le degré de confiance qu'elles méritent. La précision, et même la minutie, avec

1. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1126 et fig. 467.

Digitized by Google

lesquelles, sur les meilleures du moins, sont exécutés tous les détails, produit déjà une impression favorable; cette impression s'accroît si l'on considère l'originalité de certaines des formes représentées, ou plus exactement leur indépendance à l'égard des formes grecques connues. Enfin, quand on constate que la plupart des détails les plus caractéristiques se retrouvent sur les exemplaires réels de l'Europe centrale et occidentale, on ne peut, semble-t-il, refuser de croire à l'exactitude de ces représentations.

Il subsiste cependant quelques difficultés; on peut relever, entre les épées figurées et les exemplaires réels usités en Gaule aux époques correspondantes, des différences assez nombreuses, dont quelques-unes sont importantes, et l'on s'est fondé sur la constatation de ces désaccords pour nier, notamment, l'exactitude de la figuration de l'épée sur les statues attaliennes : « Alors que, dit Adolphe Reinach, les Galates portaient probablement l'épée de taille à pointe mousse du bas Latène, Trendelenburg attribue avec raison à la licence artistique les *gladii* à la romaine des Gaulois du Capitole et du Musée des Thermes [1]. » Mais une telle négation, si l'on admet le principe, doit s'étendre à tous ceux des monuments grecs où l'épée gauloise est représentée avec une suffisante clarté, car si l'on peut relever, en maint endroit, des caractères communs aux exemplaires réels et aux exemplaires figurés, on chercherait en vain, sur les trophées de Pergame comme sur ceux de Milet, cette grande épée à pointe mousse, pourtant si caractéristique, ou même une bouterolle qui ressemble à celles de Latène.

Mais est-il bien certain que les Galates aient employé cette épée? Ce n'est, comme on sait, qu'à la période de Latène II, c'est-à-dire vers le début du IIIe siècle, qu'apparaît pour la première fois la grande latte épointée si caractéristique, qui, aux yeux des écrivains classiques, deviendra l'épée gauloise par excellence [2]. Or c'est précisément à cette époque que les

1. Ad. Reinach, *les Trophées de Milet*, in *Rev. celtique*, 1909, p. 70, n. 1.

2. C'est ainsi que Tite-Live, VIII, 9, 10 (d'après Claudius Quadrigarius *ap* Gell. IX, 13) arme de cette grande épée camarde le Gaulois vaincu par

Digitized by Google

Galates envahissent la Grèce et l'Asie. Rien ne prouve qu'ils aient pris soin, avant leur départ, de se munir de l'armement nouveau modèle; ou, plus exactement, il est probable que la plupart, sinon tous, portaient encore l'épée de Latène I, aiguë et relativement courte, analogue en somme à celle des statues attaliennes [1]. Il est encore plus vraisemblable que, si, au cours des guerres qu'ils soutinrent en Asie, les Galates apportèrent quelque modification au type de leurs armes, ce fut sous l'influence des armes helléniques et non suivant l'évolution de celles de leurs frères demeurés en Gaule.

En somme, sur la forme exacte des armes des Galates, nous n'avons d'autre source que les figurations des monuments hellénistiques. On ne voit donc point sur quels documents on pourrait s'appuyer pour en récuser le témoignage. On ne voit pas davantage pour quelles raisons des sculpteurs animés de tendances si réalistes, et même si curieux du détail typique, après avoir représenté avec tant de soin la physionomie physique des Gaulois, leurs trompettes, leurs casques à cornes, et, avec tant d'exactitude, l'umbo des boucliers, le pommeau des épées et maint autre objet d'équipement, auraient apporté quelque fantaisie dans la figuration des bouterolles et surtout évité celle de la grande épée caractéristique.

Plutôt que d'admettre une telle invraisemblance, il semble légitime d'accorder toute confiance aux représentations grecques de l'épée galatique et d'en conclure, par conséquent, que les Galates, arrivés en Grèce et en Asie avec l'épée de Latène I, en avaient, assez tôt, modifié quelque peu le type sous l'influence des armes grecques. Ils lui avaient cepen-

T. Manlius en 367 av. J.-C. Ce récit présente plusieurs autres anachronismes (collier du Gaulois, *gladius hispaniensis* du Romain) et doit vraisemblablement être tenu pour légendaire. Cf. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1210, n. 1, et Dottin, *Manuel celtique*, p. 270.

1. L'épée ibérique adaptée au début du IIIe siècle par les Romains était du type de Latène I (Paul Couissin, *les Armes romaines*, IIIe partie, ch. III). Il n'est donc pas étonnant que les épées des statues attaliennes présentent l'aspect de « *gladii* à la romaine ».

Digitized by Google

dant conservé assez d'éléments celtiques pour que nous ayons pu les retrouver sur les exemplaires réels découverts en Gaule, et pour nous permettre, comme nous l'avons fait, de compléter sur divers points les indications fournies par ceux-ci.

Le sabre ondulé. — Les trophées de Pergame figurent, en tout ou en partie, cinq exemplaires de sabre (fig. 44-48). Un sixième exemplaire est présenté, brisé, à la main du jeune Gaulois mort de Venise (fig. 49).

La poignée de l'un des exemplaires de Pergame n'est pas visible; les quatre autres, d'ailleurs variées, représentent des têtes d'animaux, trois d'aigles, semble-t-il, l'autre de mammifère. Celle du sabre du Gaulois mort, plus simple, rappelle de très près l'aspect du manche d'un couteau de cuisine; les chevilles qui en traversent à la fois la soie et la fusée complètent la ressemblance.

La lame n'apparaît, à l'état de court tronçon, qu'à la main du Gaulois de Venise. Il n'est pas douteux, toutefois, que celle des armes de Pergame ne soit également à un tranchant et que nous n'ayons ici la figuration du sabre ondulé, ou d'une arme très voisine.

Cette figuration pose un problème assez intéressant. Le sabre ondulé est une arme bien connue. Il était, au ve siècle, fort employé en Grèce [1] et en Perse [2], où il subsistait encore au ive siècle [3]; l'Italie centrale, surtout vers l'Adriatique, en a fourni un certain nombre d'exemplaires [4]; il est abondant en Espagne [5] et, sous une forme un peu différente, se rencontre en Illyrie [6]. Mais il est, jusqu'ici, complètement absent des sépultures celtiques [7], et, quoi qu'on ait pensé, aucun auteur

1. S. Reinach, RV, I, 201, 245, 411, 445; II, 256, 278, etc.
2. *Ibid.*, II, 84, etc.
3. Mosaïque de Pompéi.
4. Montelius, *Civilisation primit.*, B, pl. 157, 9; 364, 4; etc.
5. Sandars, *The weapons of the Iberians*, pl. IV; Déchelette, *Manuel*, II, fig. 471.
6. Déchelette, *Manuel*, II, fig. 471.
7. *Ibid.*, p. 1132. — Je rappelle que le sabre grec n'est représenté, en dehors

Digitized by Google

ancien ne le compte au nombre des armes gauloises [1]. Aussi croit-on généralement qu'il était inconnu des Gaulois [2].

Cette opinion doit être réformée si, comme je pense, les sabres figurés sur les monuments pergaméniens le sont à titre d'armes celtiques. Pour ce qui concerne celui du Gaulois de Venise le fait n'est pas douteux; il ne l'est guère pour ceux des trophées. Rien ne prouve, en effet, que le sabre ondulé, qui n'était plus, en Grèce propre, usité depuis le IVe siècle, le fût au troisième chez les Pergaméniens, tandis que l'exemple du Gaulois de Venise établit qu'il était employé par les Galates. Nous verrons d'ailleurs que les monuments romains le représentent fréquemment comme une arme gauloise. Enfin, à défaut du sabre ondulé, les sépultures celtiques des périodes de Hallstatt II et de Latène I ont livré de grands

des monuments figurés, que par le seul exemplaire dodonien (Sandars, *The weapons of the Iberians*, fig. 17k). La Germanie, si riche en sépultures à épée, n'a, jusqu'ici, fourni aucun exemplaire de sabre courbe ou coudé; cependant les monuments romains figurent avec persistance, comme arme caractéristique des Germains, un sabre (cf. Lindenschmit, AHV, I, 7, 5; I, 11, 6 = S. Reinach, RR, II, 72, etc.) intermédiaire entre le sabre ondulé et le sabre illyrien, dont il n'y a pas lieu de suspecter l'authenticité.

1. Du témoignage de Polybe, II, 33, décrivant l'épée gauloise comme une arme de taille impropre aux coups d'estoc, Brizio avait cru pouvoir déduire que « cette arme devait être légèrement recourbée et présenter une nervure non point médiane, comme l'épée de Latène, mais latérale » (Brizio, *Il sepolcreto gallico di Montefortino*, in *Mon. ant. dei Lincei*, vol. IX, 1901, col. 755). Déchelette a montré que cette conclusion était illégitime et que la description de Polybe s'appliquait à l'épée gauloise de Latène II (Déchelette, *Montefortino et Ornavasso*, in *Rev. archéol.*, 1902, I, p. 257). — C'est également à tort que l'on a identifié au « sabre ou coutelas » (Dottin, *Manuel celtique*, p. 281) l'arme mentionnée par Strabon, IV, 4, 3, sous le nom de μάχαιρα, que les Gaulois portaient au côté droit. S'il est vrai que μάχαιρα a désigné successivement un couteau de cuisine, puis un sabre à un tranchant, le sens de ce mot n'a pas tardé à s'étendre à toute épée robuste et coupante; Polybe n'en emploie point d'autre pour désigner le glaive ibérique des Romains qui, comme il le spécifie (Polybe, VI, 23), était à deux tranchants. Au reste, le sabre ondulé se portait à gauche chez les Grecs et, par suite chez les Ibères (Sandars, *op. laud.*, p. 43); il en était de même chez les Gaulois, comme on pouvait s'y attendre et comme l'établit le témoignage d'un relief d'Avignon (Espérandieu, *Recueil général*, n° 185) que nous étudierons plus loin. L'arme que mentionne Strabon n'est donc point, selon toute vraisemblance, différente de celles que Diodore appelle successivement σπάθαι et ξίφη.

2. Déchelette, in *Rev. archéol.*, *loc. cit.*, et *Manuel*, II, p. 1132.

Digitized by Google

coutelas de fer (fig. 53)[1] dont la lame, ordinairement courte, atteint parfois 40 centimètres [2], et dont la poignée, avec ses rivets, rappelle de fort près celle qu'étreint la main du Gaulois de Venise (fig. 49). Ces coutelas, dont le profil n'est pas sans rapport avec celui du sabre ondulé, « pouvaient servir d'armes de chasse ou de combat aussi bien que d'ustensiles [3] ». Certains couteaux, un peu plus récents, présentent, comme les sabres de nos reliefs, une poignée à tête d'animal, et l'un

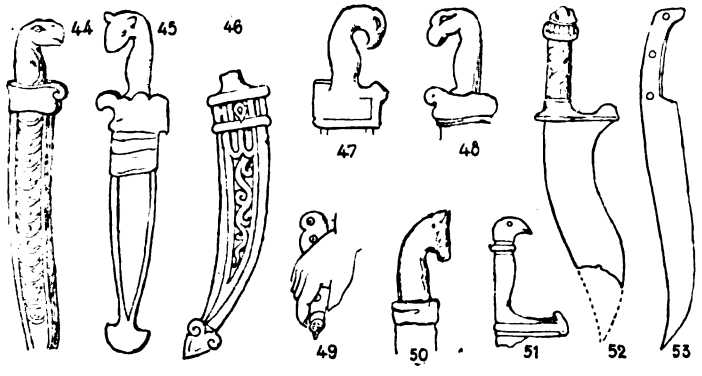


Fig. 44 à 53. — Sabre et coutelas. — a) *figurés :* 44 à 48. Pergame. — 49. Venise. — b) *réels :* 50. Mont-Beuvray (fer) ; — 51 et 52. Musée de Saint-Germain, n°s 65809 et 34243 (fer et bronze). — 53. Marson, Marne (fer).

d'eux, trouvé au Mont-Beuvray, présente un aspect étonnamment semblable (fig. 50) à celui d'un des sabres de Pergame (fig. 45).

Le sabre celtique est-il issu de ces coutelas, comme le

1. Le Musée de Saint-Germain possède, groupés sous la dénomination, sans doute inexacte, de *couteaux de sacrifice*, de véritables sabres ondulés (originaux et moulages) à lame de fer, dont la poignée de bronze, terminée en tête d'animal (ici fig. 51 et 52), se rapproche grandement de celles des trophées de Pergame, et plus encore, nous le verrons, de celles des sabres celtiques figurés sur les monuments romains. La provenance en est malheureusement inconnue. Musée de Saint-Germain, n°s 14357, 34243, 65460, 65809, etc.; cf. S. Reinach, *Bronzes figurés*, n°s 439, 440, 461 (l'original du n° 440 *n'est pas* au Musée de Rennes).

2. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1364 (cf. p. 796 et fig. 316, 596, 597, 600).

3. Déchelette, *ibid.*

Digitized by Google

sabre grec sortit du coutelas du VIIe siècle [1], ou des poignards de Hallstatt II à un seul tranchant [2], ou bien fut-il emprunté à l'armement des Ibères, des Italiens, des Grecs ou des Asiatiques, c'est ce qu'on ne saurait décider; tout au plus peut-on dire que sa ressemblance avec les exemplaires grecs décèle, dans la forme sous laquelle il nous apparaît ici, une incontestable influence hellénique, directe ou indirecte.

Quoi qu'il en soit, le fait paraît bien établi malgré l'absence d'exemplaires réels : le sabre ondulé était employé par les Galates au début du IIIe siècle, et le témoignage des monuments pergaméniens comble ici, de la façon la plus heureuse, une importante lacune de nos connaissances sur l'armement celtique à l'époque de Latène.

Le poignard. — Le poignard n'est, sauf erreur, figuré comme arme celtique sur aucun des monuments étudiés. C'est, d'ailleurs, une arme assez rare en Gaule à l'époque de Latène.

Le ceinturon et le torques-ceinture. — De l'étude de l'épée dépend celle du ceinturon. C'est, en effet, comme nous avons dit, un ceinturon qui supportait, à droite, l'épée de Latène et tel est, dans presque tous les cas où l'on peut se prononcer avec certitude, le mode de suspension figuré par nos monuments. Rappelons cependant que l'on voit sur les reliefs de Pergame une épée droite, certainement celtique, munie d'un baudrier (fig. 42) [3]. Quant au sabre, créé ou modifié sous l'influence hellénique, nous verrons par l'étude des monuments romains qu'il se portait à la grecque, suspendu à gauche par un baudrier.

Le ceinturon, sur les reliefs de Pergame, est une simple bande de cuir ou d'étoffe, à extrémités frangées, et qui, dé-

1. Cf. H. Sandars, *op. laud.*, p. 27 sqq.
2. Déchelette, *Manuel*, II, pl. VII, fig. 2.
3. On le voit sur un bronze du Louvre (applique de vase; S. Reinach, RS IV 320, 3), ordinairement considéré comme alexandrin, mais que je crois romain; nous le retrouverons plus loin.

Digitized by Google

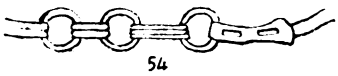
pourvu de boucle ou d'agrafe, se nouait par devant (*infrà*, fig. 117). Parfois il entoure le fourreau; le plus souvent il passe derrière; dans un cas comme dans l'autre il s'engageait sans doute dans le pontet caractéristique des épées de Latène. Ces « banderolles frangées » ont été considérées comme « sans exemple dans l'équipement du soldat grec [1] ». Il y a là quelque exagération : dès le IVe siècle, si l'on en croit le témoignage de la célèbre mosaïque de Pompéi, Alexandre portait ce ceinturon, noué sur l'estomac; au IIe siècle, sur l'Amazonomachie du temple de Magnésie, tous les guerriers grecs en sont pourvus. Il est vrai que, sur ces deux monuments, l'épée est suspendue non au ceinturon, mais à un baudrier; on peut croire, toutefois, qu'il n'en était pas toujours ainsi, puisque c'est vraisemblablement des Grecs que les Romains empruntèrent le ceinturon *(cinctorium)*, comme insigne de commandement et support du *parazonium* [2]. Sur les reliefs de Pergame, d'ailleurs, il figure aussi bien avec les épées de type grec qu'avec celle de type celtique. Quoi qu'il en soit, certains, au moins, de ces ceinturons figurent ici comme pièce de l'équipement des Galates. Faut-il croire qu'ils l'adoptèrent à l'imitation des Grecs? Il semble plutôt qu'on doive y reconnaître ces ceintures dorées ou argentées dont parle Diodore [3], et le fait qu'en Grèce il n'apparaît qu'à partir des premiers contacts avec les Gaulois donnerait à penser que ce furent ceux-ci qui l'y introduisirent.

Trois des statues attaliennes figurent le ceinturon. Celui du Gaulois du Capitole est une simple lanière, sans doute de cuir, munie d'une boucle à ardillon identique à celles que nous employons aujourd'hui (*suprà*, fig. 12). Le ceinturon du Gaulois blessé de Florence est plus intéressant. Il comprend deux parties : l'une est une bande de cuir, l'autre, beaucoup plus courte, sur la hanche droite, est constituée par trois anneaux métalliques réunis par des anneaux plats (fig. 54).

1. Courbaud, *Bas-relief romain*, p. 335, d'après Droysen, in Baumeister, *Denkmäler*, II, p. 1280.
2. Cf. Paul Couissin, *Armes romaines*, § 162, p. 308 sq.
3. Diod. Sic., V, 30.

Digitized by Google

C'est sans doute à cette partie que s'accrochait le porte-épée, qui, à l'époque de Latène II, était, comme on sait, une chaîne ou une torsade métallique. La technique de cette portion du ceinturon était familière à l'art celtique, et l'on peut rapprocher du ceinturon du Gaulois de Florence telle ceinture de bronze d'époque hallstattienne, dont l'aspect est tout à fait semblable (fig. 55).



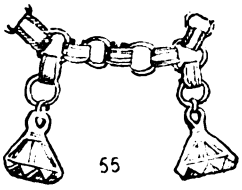


Fig. 54 et 55. — Ceintures métalliques. — 54. Gaulois de Florence. — 55. La Ferté-Hauterive, Allier (bronze).

Enfin le Gaulois mort de Venise porte une ceinture torse, très analogue à une corde, mais que l'on considère avec vraisemblance comme métallique. On peut, à ce titre, le rapprocher du grand torques figuré sur l'autel des Nautes parisiens, et surtout des exemplaires en or trouvés à Flamanville[1], à Saint-Leu-d'Esserens [2], à Cesson[3]. Ce torques-ceinture est également figuré sur une gemme, sur le Gaulois de Myrina, sur les coupes caléniennes [4].

P. Couissin.

(*A suivre.*)

1. Près Cherbourg. Longpérier, *Œuvres*, II, pl. VII, 6.
2. Près Creil. Bibl. Nat. Cité par Longpérier, ainsi que le suivant. *Ibid.*, p. 374 sqq.
3. Près Rennes. Musée de Cluny; moulage au Musée de Rennes.
4. A. de Longpérier (*loc. cit.*) avait cru le reconnaître dans l'objet brisé qui gît près du Gaulois du Capitole, et qui est, sans aucun doute, une trompette. Nous en reparlerons plus loin.

Digitized by Google

LE FIEF D'ANGUITARD A POITIERS

ESSAI DE TOPONYMIE HISTORIQUE[1]

Il exista dans la ville de Poitiers, au moyen âge, un fief important mouvant de la Tour Maubergeon, c'est-à-dire relevant immédiatement de l'autorité des comtes du Poitou, nommé fief d'Anguitard ou de la Tour d'Anguitard.

Au n° 9 actuel de la rue des Flageolles était située, avant la Révolution, une maison dite des Plaids d'Anguitard, car le fief comportait les droits de basse et de moyenne justice, avec une police spéciale distincte de celle de l'échevinage.

Le fief comprenait :

En ville, le bourg d'Anguitard, qui s'étendait entre la place du Pilori, où s'élevait une tour du même nom, à côté d'une porte du mur d'enceinte, la place de l'Etoile, la rue Sainte-Opportune, et la rue Saint-Cybard;

Hors ville, la roche d'Anguitard, dans un faubourg de Poitiers, les Guitardières, entre la Roche et la Cueille Mirebalaise, des terres sur la paroisse de Migné, et le domaine de Guignefolle, à Chasseneuil[2].

1. Communication au Congrès des Sociétés savantes, section de philologie et d'histoire, séance du 9 avril 1926.

2. Ch. de Chergé, *le Guide du voyageur à Poitiers*, p. 152, 153, 1re éd., Poitiers, 1851. — 2e éd., p. 327, Poitiers, 1868. — 3e éd., p. 239, 240, Poitiers, 1872.

R. Brothier de Rollière, *Nouveau Guide du voyageur à Poitiers. Histoire des rues de Poitiers du Ier au XXe siècle*, p. 147-148. Poitiers, 1907.

Rédet, *Dictionnaire topographique de la Vienne*, s. v° Anguitard, p. 8; s. v° Guignefolle, p. 525, Paris, 1881.

Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest (M.S. A. O.), 1844, t. XI. M. Beauchet-Filleau, *Sur les justices royales, ecclésiastiques et seigneuriales de Poitiers*, p. 421, col. 1. — M. S. A. O., 1870-71, t. XXXV. B. Ledain, *Mé-*

Digitized by Google

Le dénombrement de ce fief, d'une étendue considérable, nous a été fourni par un aveu, qui se trouve dans le *Grand Gauthier*, fameux recueil commencé par l'évêque Gauthier de Bruges. C'est l'aveu que Marie Lunelle, veuve de messire Jean Girart, dame de la Tour d'Anguitard, rendit, en 1410, à monseigneur le duc de Berri et d'Auvergne, comte du Poitou [1].

Les origines du fief d'Anguitard sont complètement inconnues. Qui l'a établi? A quelle époque? En faveur de qui? Il est impossible de répondre à toutes ces questions.

Le nom d'Anguitard a piqué la curiosité des historiens du Poitou, et on en a tenté deux explications.

La première, proposée par Thibaudeau dans son *Histoire du Poitou* [2], reprise par Dufour en 1826 [3], M. de Chergé en 1851 [4], et Brothier de Rollière en 1907 [5], faisait du nom d'Anguitard une corruption du nom de Jean Guichard, maire de Poitiers en 1324 et en 1334, qui, selon Thibaudeau, « avait fait bâtir la tour Guichard, proche la place du Pilori ».

Cette thèse, abandonnée de nos jours, était insoutenable. Jean Guichard pouvait fort bien avoir fait construire ou reconstruire une tour de guet ou celle d'une ancienne demeure seigneuriale, mais il ne pouvait, en plein XIVe siècle, se tailler, de sa propre autorité, un fief au cœur de la ville de Poitiers.

moire sur l'enceinte gallo-romaine de Poitiers, p. 186-187, et pl. I. — Cf. *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (B. S. A. O.), 9e série, 1859-61, p. 222. — Thibaudeau, *Histoire du Poitou*, t. I, ch. XVI, p. 242. 2e éd., Niort, 1839. : B. S. A. O., 14e série, 1874-76. Mgr Bi de Montault, *la Commune de Chasseneuil (Vienne)*, p. 141-144. — Cf. B. S. A. O., 9e série, 1859-61, p. 240.

B. S. A. O., 1918. M. P. Rambaud, p. 453.

1. Archives de la Vienne. Registre du Grand-Gauthier (C. 317), fol. 29-33.

2. Thibaudeau, *Abrégé de l'histoire du Poitou*, t. II, ch. V. *Foires de Poitiers*, p. 102-103; t. VI, *Liste historique des maires de Poitiers*, p. 292. Paris, 1787. — Cf. 2e éd., t. I, ch. XIX, p. 254-255; t. III, p. 372. Niort, 1839.

3. Dufour, *De l'ancien Poitou et de sa capitale*, p. 242 et n. 1; p. 591, n. 2. Poitiers, 1826.

4. Ch. de Chergé, *op. cit.*, p. 153.

5. Brothier de Rollière, *op. cit.*, p. 147.

Digitized by Google

En 1846, l'archiviste M. Rédet découvrit une pièce de 1318, dans le fonds de l'abbaye de Saint-Cyprien, relatant une concession : « par Johanna relicta defuncti Petri de Fontanis, parochiali beati Desideri Pictaviensis, Perroto le maçon filio Petri le maçon, de Turri Dompni Guitardi [1] ».

On déduisit, de ce document paléographique, que l'expression Tour d'Anguitard n'était que la traduction française légèrement modifiée de Turris Dompni Guitardi, et que Damp Guitard, comme le prétendait M. Rédet, avait donné « par la suppression du D initial, réputé comme préposition, An Guitard [2] ».

Cette seconde explication était pour le moins spécieuse.

Il est certain, et l'ouvrage de M. Longnon, sur les noms de lieu de France, en fournit maints exemples, que les mots *Domnus, Domna,* formes réduites de *Dominus, Domina,* altérés parfois en Dom ou Dam, Domp ou Damp furent très répandus au moyen âge, soit comme synonymes de *sanctus, sancta,* soit comme titres donnés aux membres de certains ordres religieux, soit comme appellations de courtoisie attribuées à des seigneurs ou à des gens d'Église [3]. Faut-il citer : la chapelle d'Angillon et les Aix d'Angillon, qui proviennent de Capella Domni Gilonis et de Haiae Domni Gilonis [4], Damrémont, Domvast, Domèvre, etc.?

Ce qui permet d'élever un doute sur l'assimilation entre le cas d'Anguitard et les précédents, c'est que la condition nécessaire pour que l'identification soit acceptée est que le personnage soit connu. Dans Angillon, il s'agissait de Gilles de Sully, pour Damrémont, d'un prieur de Varennes [5], pour Domvast, de Vedastus, évêque d'Arras au ve siècle [6], et Domèvre, de Domnus Aper, évêque de Toul au vi^e siècle [7]. Et

1. Archives de la Vienne, Abbaye de Saint-Cyprien. Série H, I, 5.
2. M. S. A. O., 1846, t. XIII, p. 326.
3. A. Longnon, *les Noms de lieu en France*, 3e fasc., n°s 1524-1528, p. 389-390. Paris, 1923.
4. Longnon, *Ibid.*, p. 390.
5. *Ibid.*, n° 1528, p. 390.
6. *Ibid.*, n° 2105, p. 445.
7. *Ibid.*, n° 1599, p. 406.

Digitized by Google

combien d'autres [1]! Si M. Longnon considère certains cas comme douteux, tels Damprichard [2] et Damery [3], c'est que tout en soupçonnant qu'il s'agit d'un homme appelé Richard et d'un saint Regius, on ne possède aucun renseignement ni sur l'un ni sur l'autre. Or, le seigneur Guitard est absolument ignoré. On ne peut dire ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il était, ni l'époque à laquelle il avait vécu, chose d'autant plus étrange qu'il eût été un des seigneurs les plus importants de la ville de Poitiers après le Comte du Poitou. On ne saurait trop insister sur ces points, qui, analysés, permettent de rejeter cette thèse, qui ne fut jamais qu'esquissée et ne dut son succès qu'au vague dans lequel on la laissa.

Il y a, de plus, une autre considération.

En 1258, le fief d'Anguitard appartenait à Geoffroi Jacquelin [4]. De 1390 à 1545, il demeura dans la famille Girart, dont plusieurs membres s'intitulèrent, à diverses reprises, seigneurs d'Anguitard [5].

Le 28 janvier 1545, le mariage de Marguerite Girart avec Charles Poussard, seigneur de Fors, Saint-Trojan, vice-amiral des côtes de Normandie, fit passer le fief dans la famille Poussard, dont une branche, détachée des Poussard du Vigean, prit le nom de Poussard d'Anguitard [6].

Le 17 août 1637, François Poussard échangea le fief d'An-

1. *Ibid.*, n° 1870, p. 428; n° 1918, p. 432; etc.
2. *Ibid.*, n° 2015, p. 439.
3. *Ibid.*, n° 2005, p. 438.
4. B. Ledain, *Histoire d'Alphonse de Poitiers*, p. 53; *Pièces justificatives*, n° 8, p. 124. Poitiers, 1869. — Cf. *Doc. inédits sur l'Histoire de France*, III, 32. *Correspondance administrative d'Alfonse de Poitiers*, publiée par A. Molinier, t. II, n° 1925, p. 478. Paris, 1900.
5. *Archives historiques du Poitou*, 1893, t. XXIV, p. 78, 79 et notes; 1906, t. XXXV, p. 435, n. 2; 1909, t. XXXVIII, p. 387, n. 4 et sqq. — Cf. Archives de la Vienne. *Grand-Gauthier*, *loc. cit.* — B. S. A. O., 14e série, 1874-76. *Loc cit.*, p. 142.
6. Archives municipales de Poitiers. Mss. Liasse, 341 (P. S.). Famille Poussard du Vigean, fol. 4. — Cf. Beauchet-Filleau, *Dictionnaire des familles du Poitou*, t. II, p. 548-550. Poitiers, 1840-1854. — *Archives historiques du Poitou*, 1876, t. V, p. 14. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. V, n° 371, p. 222-227. Paris, 1872. — *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1922, t. XXIX, p. 222, n. 12.

Digitized by Google

guitard contre une rente de onze cent trente livres appartenant à Théodore Le Coq [1], mais, en 1698, la dame de Saint-Gelais de Lusignan, veuve d'Auguste Poussard, n'en était pas moins marquise d'Anguitard [2]. La seigneurie d'Anguitard était devenue distincte de la possession du fief, qui, en 1674, était passée à Jacques Amproux, sieur de l'Orme, intendant des Finances [3]. C'était ainsi un titre nobiliaire purement honorifique.

Quelque importance que l'on attache à la pièce qui nous a livré l'expression latine « Turris Dompni Guitardi », il semble inadmissible que le seigneur Guitard ait pu donner son nom, d'une façon ineffaçable, à ce fief, alors que ni lui ni aucun de ses descendants n'en était déjà plus titulaire en 1258, et, d'autre part, qu'il n'a laissé aucune trace dans l'histoire.

On est ainsi conduit à penser que cette obscurité constatée sur la morphologie du nom d'Anguitard tient à ce que ce nom ne rentre pas dans la normale. Si l'on ne connaît pas de seigneur Guitard, c'est peut-être qu'il n'a jamais existé.

La question change d'aspect si l'on suppose, non pas, comme on l'a admis jusqu'ici, que Anguitard dérive de Damp Guitard, mais, bien au contraire, que Damp Guitard fut, au moment où toutes les pièces administratives étaient rédigées en latin, la transcription, aussi exacte que possible, du mot Anguitard, lequel existait antérieurement. Un clerc, trompé par la syllabe An, bien souvent prise alors comme la particule honorable représentant *Dominum* [4], ne crut pas pouvoir mieux rendre la consonnance du mot qu'en écrivant Dompnus Guitardus. Ses prédécesseurs avaient été moins scrupuleux. C'est ainsi que, dans les pièces plus anciennes, on rencontre soit « ad portam Guitardi » (1221) [5], soit « feodus Guitardi » (1261) [6]. Déjà,

1. Archives municipales, etc., Dom Fonteneau. Mss. t. LXXXVI, fol. 27.
2. *Archives historiques*, etc., 1908, t. XXXVII, p. 191.
3. Archives mun., etc., Dom Fonteneau, t. LXXIV, fol. 29.
4. *Romania*, 1893, t. XXII, p. 186.
5. *Archives historiques du Poitou*, 1923, t. XLIV, n° XXXVI, p. 69.
6. B. Ledain., *op. cit.*, p. 124.

Digitized by Google

en 1199, la forme « Domino Guitardo [1] » peut être prise comme une première tentative de restitution intégrale de ce nom insolite. Contrairement à ce que l'on avait cru tout d'abord, le nom complet ne serait pas Guitard, mais Anguitard, et ce qui semblait la règle ne serait que le résultat d'une erreur des scribes du moyen âge.

D'après les citations des actes, ci-dessus énumérés, on se rend compte que le premier où il en soit fait mention remonte à 1199; c'est donc à la fin du XIIe siècle qu'il convient de rechercher l'étymologie du nom d'Anguitard.

***

S'il est, dans l'histoire du Poitou, un personnage qui ait brillé d'un vif éclat, tant en raison de sa noble origine que de ses qualités personnelles, c'est bien Richard Cœur de Lion (1157-1199), fils d'Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, et d'Aliénor duchesse d'Aquitaine, comtesse du Poitou.

Richard vint à Poitiers en 1169, comme il venait d'être nommé duc d'Aquitaine [2], et, depuis cette date jusqu'au moment où il ceignit la couronne d'Angleterre, c'est-à-dire pendant vingt ans, il ne cessa de résider en Poitou, sinon à Poitiers même dans le palais qu'Henri II avait fait restaurer et embellir [3]. Il fut si étroitement associé à l'administration du comté, ayant à plusieurs reprises rendu hommage à son suzerain le roi de France, que ses contemporains l'ont toujours appelé comte de Poitiers [4]. Habituellement généreux pour les petits, tandis qu'il se montrait exigeant, voire tyrannique pour les grands, Richard jouissait en Poitou d'une immense popularité [5].

En 1191, deux ans après avoir été couronné roi d'Angle-

1. *Archives historiques*, etc., *loc. cit.*, nº XXVIII, p. 56 et n. 10.
2. A. Richard, *Histoire des comtes du Poitou*, t. II, p. 140 (1903).
3. A. Richard, *op. cit.*, p. 150. — Cf. Thibaudeau, *op. cit.*, t. I, ch. XVI, p. 244 (1839).
4. A Richard, *op. cit.*, p.150 et n. 1; p. 238, 248.
5. *Ibid.*, p. 232.

Digitized by Google

terre, Richard Ier partit pour la croisade [1]. Il aborda la Palestine le 10 juin 1191, et, abandonné presque aussitôt après, le 29 juillet, par Philippe-Auguste, il y resta jusqu'au 9 octobre 1192 [2].

Pendant son séjour en Orient, le roi Richard s'acquit, chez les Musulmans, par sa bravoure et sa hardiesse, une grande renommée, et les historiens arabes l'ont souvent mentionné dans leurs récits, mais d'une façon qui vaut d'être relevée.

A l'époque où les Croisés transformaient Salah Ed-Dîn en Saladin, et Saif Ed-Dîn en Safadin [3], les Arabes s'étaient efforcés de rendre, dans leur langue, d'une façon plus ou moins heureuse, les noms et prénoms des chefs chrétiens. Pour n'en citer que quelques exemples, Filib malek al Fransi désignait Philippe-Auguste roi de France [4], comme El Honfori, Honfroi de Thoron, et El Condeharri, le comte Harri ou Henri de Champagne [5]. Richard Cœur de Lion fut célèbre, chez les Sarrasins, non pas sous son prénom arabisé de Richard, mais sous son titre de roi d'Angleterre, qui était devenu, en arabe : الانكتار ou ملك انكتار Malek Ankitar ou El Ankitar [6].

Dans une langue qui, comme la langue arabe, rameau de la branche sémitique, omet, le plus souvent, les voyelles, il convient de préciser comment s'écrivait Malek Ankitar, ce qu'il est facile de vérifier en se reportant aux textes des *Historiens orientaux des croisades* publiés et traduits en français de 1872 à 1906, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Malek était écrit par un mîm, un lâm et un kâf, la vocalisation n'était pas indiquée. Ce mot devait alors se prononcer

1. A, Richard, p. 260.
2. *Ibid.*, p. 274-275.
3. *Historiens orientaux des Croisades*, t. II, p. 26; t. V, Index, p. 260, 278.— Cf. *Journal des Savants*, 1893, p. 489. — *Romania*, 1897, t. XXVI, p. 360, n. 2.
4. B. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, t. II, p. 477. Paris, 1783.
5. *Historiens orientaux*, etc., t. I, p. 66.
6. *Ibid.*, texte arabe; t. I, p. 64, l. 6; p. 66, l. 1, etc.; t. II, 1re partie, p. 28, l. 4; p. 42, l. 11, 12; p. 51, l. 11, etc.; t. I, Index, p. 806, col. 2. — Cf. Michaud, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV, p. 304, n. 2. Paris, 1829.

Digitized by Google

Melec, car nous avons là-dessus le précieux témoignage du jongleur Ambroise, qui assista à toute la IIIe croisade, et en a laissé un récit épique dans son poème, *l'Estoire de la guerre sainte*, publié par Gaston Paris dans la collection des *Documents inédits de l'Histoire de France*.

Par quatre fois, pages 182 et 190, en faisant parler Saladin et ses émirs, aux vers 6832, 6833 et 7124, Richard Cœur de Lion est appelé Melec. Il est fâcheux qu'Ambroise ne nous ait pas rapporté l'expression intégrale de Melec Ankitar, mais on ne saurait douter qu'il l'ait entendu prononcer.

Quant à Ankitar, les écrivains arabes tels Abou'l Féda, dans ses *Annales*, et aussi dans sa *Géographie*, au chapitre VI « Iles de la mer environnante des côtes de l'Occident » (trad. Reinaud et Stanislas Guyard, t. II, 1re partie, p. 265, 266 et n. 1, Paris, 1868), tels Behâ El-Dîn Abou'l Mehacen Youssof Ibn Cheddâd, dans les *Anecdotes et beaux traits de la vie du sultan Salah Ed-Dîn* et Abou-Chamah, dans le *Livre des Deux Jardins*, tous ces historiens l'ont écrit par un élif, très légère aspiration, un nûn ou *n*, un kâf, 22e lettre, dont l'*Encyclopédie de l'Islam* fournit la définition suivante : explosive palatale non sonore [1], puis, sans signe de voyelle, un *ta* ou *t*, un élif et un *ra* ou *r*.

Si l'on s'en tient à la graphie du mot, on comprend, faute de voyelles entre le kâf et le ta, que tantôt on l'ait transcrit par Anketar et tantôt par Ankitar. Mais il y avait une autre différence entre la graphie et la phonétique; ce qui s'écrivait Ankitar se prononçait, en réalité, Anghitar.

Voici pourquoi.

Ankitar n'était pas un mot d'origine arabe; il était forgé pour rendre un nom étranger, et, bien avant d'être écrit, il s'introduisit par l'usage courant et la voie orale.

Quand les Arabes entendaient parler de l'Angleterre, c'était par ces colonies européennes établies en Syrie et en Palestine, depuis la première croisade, pour y faire du commerce, et parmi lesquelles les Italiens, Génois et Véni-

1. *Encyclopédie de l'Islam*, t. II, fasc. 28, s. vo Kâf, p. 654.

Digitized by Google

tiens tenaient le premier rang [1]. On sait que, du mélange de toutes les nations, qui avaient volé à la défense du Saint Sépulcre, au XIe siècle, il était résulté une langue spéciale en Orient, la langue franque [2], dans laquelle forcément l'italien avait une part importante. Certains noms ou certains titres européens, passés dans l'arabe et que l'on retraduit de nos jours, sont incompréhensibles si l'on ne tient pas compte de cet élément italien, comme, par exemple : Re de frans, qui vient de : Re di Francia [3]. Le vocable qui donna naissance à Anghitar était, non pas le français Angleterre, mais très probablement l'italien Inghilterra, ce qui explique qu'un géographe arabe, Ibn-al-Ouardi [4], écrivait Inkitar [5].

Le kâf, chez les écrivains arabes, est toujours le kâf dur. On comprend que l'armée sarrasine, qui prononçait le nom et ne l'écrivait pas, ait été portée à se guider sur le mot type Inghilterra; à cela viennent s'ajouter des raisons de phonétique locale. MM. Van Berchem et Edmond Fatio ont relevé, dans leur *Voyage en Syrie*, à propos du mot Goliath ou Goliad, variante du pluriel Coliat, que c'était « le reflet d'une prononciation locale du qâf arabe en *g* occlusif, très répandue dans la campagne syrienne [6] ». L'*Encyclopédie de l'Islam* note aussi qu'à l'époque de Sibawaïhi [7], le qâf était parfois prononcé comme un *g* voilé [8]. Ainsi, la transformation syrienne de l'arabe Ankitar en Anghitar n'est pas douteuse.

Les deux passages suivants viennent à l'appui de cette assertion.

Barthélemy d'Herbelot écrivait, au XVIIe siècle, dans

1. O. Noël, *Histoire du commerce*, t. II, ch. III, p. 154; ch. IV, p. 203. — Cf. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. III, Silvestre de Sacy, p. 85 à 128 (1818). — *Revue de l'Orient latin*, 1894, t. II, p. 5-6.
2. A. Meillet et M. Cohen, *les Langues du Monde*, ch. I, p. 61, Paris, 1924. — Cf. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1909, t. XXXIII, H. Schuchardt, *Die Lingua franca*, p. 441-461. — *Romania*, 1910, p. 405.
3. D'Herbelot, *op. cit.*, t. III, p. 566; t. V, p. 18, 21.
4. *Encyclopédie de l'Islam*, t. II, fasc. 25, s. vo Ibn-al-Wardi, p. 453.
5. D'Herbelot, *op. cit.*, t. V, p. 38, 39.
6. *Mémoires de l'Institut du Caire*, t. XXXVII, fasc. 2., p. 132 et n. 4 (1914).
7. Grammairien persan. Heg. 133-186. (750 à 802, ap. J.-C.)
8. *Encyclopédie de l'Islam*, t. II, fasc. 28, s. vo Kâf, p. 654, col. 2.

Digitized by Google

sa *Bibliothèque Orientale*, publiée par Galland, en 1697 :

« Ankitar et Anghitar, roi des Francs. C'est Richard roi d'Angleterre que les historiens arabes, qui ont écrit les guerres de Terre Sainte, nomment ainsi [1]. »

Il faut bien comprendre que d'Herbelot, en mettant, à la suite l'un de l'autre, Ankitar et Anghitar, nous a donné successivement la graphie du mot d'abord et ensuite sa prononciation, comme si on lisait dans une biographie française : Broglie, et, à côté, Breuil.

L'exactitude et la véracité des faits articulés par d'Herbelot n'ont jamais été mis en doute, et sa connaissance des langues orientales n'a point été contestée; tout ce qu'on peut lui reprocher c'est, par un défaut de méthode fréquent chez les érudits du XVIIe siècle, d'avoir omis de mentionner ses références. On peut donc, semble-t-il, faire foi sur son témoignage, confirmé si nettement par la remarque de Van Berchem.

Mais s'il fallait encore, pour corroborer ses dires, un argument directement oriental, on le trouverait, à une époque bien plus ancienne, et, par là même, plus voisine des événements, dans la relation de Mar Jabalaha III, ouvrage syriaque de la fin du XIIIe siècle.

L'Empereur Argoun [2], de la dynastie des princes mongols Gengiskhanides de Perse, qui régna de 1284 à 1291, envoya, en 1287, quatre-vingt-seize ans après l'expédition de Richard Cœur de Lion, une ambassade, composée de deux prêtres nestoriens, turcs orientaux, Mar Jabalaha III, patriarche de l'Orient, et Rabban Çauma, visiteur général, vers les princes chrétiens Andronic II à Constantinople, le roi Charles II d'Anjou à Naples, le pape à Rome, et les rois de France et d'Angleterre.

Le journal de route du patriarche nous a été conservé dans son texte syriaque, publié en 1888 par M. Bedjan et dont la traduction française de M. le docteur J.-B. Chabot fut insérée, en 1893-1894, dans la *Revue de l'Orient latin*.

1. D'Herbelot, *op. cit.*, t. I, p. 336.
2. *Encyclopédie de l'Islam*, t. I, s. v° Arghun, p. 436.

Digitized by Google

On y lit, après le récit de la réception solennelle des ambassadeurs d'Argoun à Paris par Philippe le Bel, qu'ils appellent le roi de Phransis : « Ils partirent donc de là, c'est-à-dire de Paris, pour aller près du roi Al Anguitar lecasonia [1] », soit, voir le roi d'Angleterre, alors Édouard Ier, en Gascogne, comme l'a établi M. Clermont-Ganneau dans la séance du 10 octobre 1896 de l'Académie des Inscriptions [2].

Ainsi, quand Mar Jabalaha et Rabban Çauma voulaient désigner le souverain d'Angleterre, le terme qu'ils employaient naturellement était celui d'Anguitar qui, lors de la IIIe croisade, avait été appliqué, pour la première fois, à Richard Cœur de Lion.

La conclusion de cette étude de philologie, c'est que l'expression arabe Malek el Ankitar, qui devenait fréquemment, par suppression du titre royal, El Ankitar, ou, plutôt, dans le langage parlé, El Anghitar, signifiait, pour les Sarrasins de Salah Ed-Dîn, Richard Ier roi d'Angleterre.

On voit tout le parti qu'il y a à tirer d'un tel fait linguistique pour la toponymie poitevine.

Ce titre oriental de Richard Cœur de Lion éclaire d'une vive lumière le nom poitevin d'Anguitard.

Si inattendue qu'elle puisse paraître, cette solution présente un avantage sérieux sur toutes celles qui furent proposées jusqu'à ce jour.

Tandis que, dans l'hypothèse d'une origine purement locale, la seule qui, au début, ait été prise en considération, les érudits avaient été obligés de décomposer Anguitard, pour en tenter l'interprétation, on rencontre ici le mot complet, et, dans des conditions telles qu'il permet, tout de suite, de donner, au terme longtemps mystérieux, un sens précis et satisfaisant.

Il est séduisant de voir en « Damp Guitard » un essai artificiel pour rendre la consonnance d'un mot mal compris et d'origine lointaine.

1. *Revue de l'Orient latin*, 1894, t. II, p. 109 et n. 3.
2. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1896, p. 408-409.

Digitized by Google

Il se serait donc passé en Poitou, pour l'arabe Anghitar, importé à l'époque des Croisades, un phénomène d'interférence linguistique, tel que M. Victor Bérard en signalait, chez les Grecs, quand ils se trouvèrent en présence de termes de provenance phénicienne.

« Dans l'onomastique primitive, écrivait-il dans la *Revue archéologique* de 1899, combien de noms semblaient étranges ou mystérieux aux Hellènes de l'histoire et combien de beaux calembours ils inventèrent pour expliquer ces rébus! De ces noms, quelques-uns ne nous ont été transmis que par leurs géographes; mais la plupart nous ont été conservés aussi par l'usage populaire [1]. »

« Un peuple, disait encore, dans le même sens, M. Gustave Fougères, est toujours enclin à nationaliser, dans sa langue, les éléments de sa toponymie; parfois il les conserve en les habillant à sa mode, souvent il les traduit [2]. »

M. Gabriel Ferrand, dans le *Journal asiatique* de 1919, faisait entendre une note identique [3].

« Anghitar », vocable oriental, a joué le rôle d'une appellation toponymique donnée par une nation antérieure, et la transcription latine qui en fut faite, comme pour tout le reste à cette époque, produisit « le beau calembour » Dampnus Guitardus, qui ouvrit la voie aux interprétations les plus erronées, en faisant surgir du néant un seigneur Guitard, qu'il était impossible d'identifier, et pour cause.

Il y a, en outre, un argument historique décisif.

Si Richard était étranger au Poitou, on devrait se demander comment son nom a pris place dans la toponymie poitevine; mais, quand on sait tous les rapports qui existèrent entre Richard Cœur de Lion et la ville de Poitiers, qu'il en avait fait sa patrie d'adoption, qu'il y séjourna de longues années et qu'il y fut le plus populaire des comtes du Poitou, comment douter que nous n'ayons ici la seule et véritable explication du nom de ce fief d'Anguitard, dont les premières traces

1. *Revue archéologique*, 1899, t. XXXIV, p. 94.
2. *Revue historique*, 1908, t. XCIX, p. 73.
3. *Journal asiatique*, 1919, t. XIII, p. 285-286.

Digitized by Google

remontent au XIIe siècle, quand sa puissance rayonnait sur toute l'Aquitaine et, en particulier, sur le comté du Poitou !

Quant à la transmission du nom d'Anghitar, de Palestine jusqu'à la ville de Poitiers, elle apparaît toute naturelle si l'on considère les circonstances mêmes dans lesquelles se trouvait alors le roi Richard.

Aux dires du jongleur Ambroise, dans son *Estoire de la guerre sainte*, Richard était entouré de ses fidèles compagnons d'armes, parmi lesquels André de Chauvigny [1] et Guillaume des Barres, ainsi que des plus turbulents barons poitevins, qu'il avait tenu à emmener avec lui, et dont M. Fourmont, dans *l'Ouest aux Croisades*, a dressé une longue liste [2]. Les troupes comptaient des Poitevins, qui s'étaient croisés en grand nombre, des Gascons, des Angevins, des Manceaux et des Normands [3].

Si l'on ajoute que les rapports étaient incessants entre chrétiens et musulmans, en raison des tractations nombreuses que Richard entretint, soit avec Salah Ed-Dîn, soit avec Malek El-Adel, et qu'un de ses chevaliers francs, le fils d'Honfroi de Thoron, lui servit parfois d'interprète, on voit que les occasions ne manquèrent pas pour répandre dans le camp des croisés le nom « d'El Anghitar [4] ».

Rien d'étonnant dès lors si, une fois rentrés dans leurs foyers, ces Poitevins, qui avaient accompagné Richard à la croisade, ont rapporté de Saint-Jean-d'Acre, de Jaffa ou d'Ascalon, ce nom d'Anghitar, qu'ils avaient si souvent entendu prononcer avec terreur par les Sarrasins, ainsi que l'a relaté Joinville, au paragraphe 42 de son *Histoire de saint Louis*.

Peu importe que « Al Anguitar » soit resté chez les Orientaux pour désigner le roi d'Angleterre, quel qu'il fût, comme le prouve le journal de route de Mar Jabalaha et de Rabban

1. *Journal des Savants*, 1893, Gaston Paris, p. 434, 493, 496-498. — Cf. *Romania*, 1920, t. XLVI, p. 177-178 et n. 10.

2. Fourmont, *l'Ouest aux Croisades*, t. III, p. 279, 280, 288, 293-294 (1864).

3. *Doc. inédits sur l'Histoire de France*, I, 2. *L'Estoire de la guerre sainte*, Introduction, p. VIII; addc, vers 226, col. 7.

4. *Historiens orientaux*, etc., t. III, p. 227-228; 256-257; 316, 319; t. V. p. 37, 47, 48, 63, 66, 76, 79. — Cf. *Estoire de la guerre sainte*. Introd., p. LVII.

Digitized by Google

Çauma, la chose capitale pour la ville de Poitiers, c'est que le prince qui jeta un grand éclat sur le titre de comte de Poitiers, Richard Cœur de Lion, a porté, d'une façon certaine, pendant une période de sa vie, le surnom d'Anghitar et que celui-ci coïncide rigoureusement avec un toponyme poitevin.

Ce n'est pas d'ailleurs le seul témoignage que nous trouvons en Poitou, qui rappelle la part glorieuse que nos ancêtres du XIIe siècle avaient prise à ces grandes expéditions d'outre-mer pour la défense des Lieux saints.

M. Antoine Thomas étudia en 1908, dans le *Journal des Savants* [1] et la *Revue des Études rabelaisiennes* [2], l'origine du nom de Passelourdin, localité de la commune de Saint-Benoît.

Ce nom a été rendu fameux par Rabelais qui l'a cité au chapitre IV de son *Pantagruel*, mais il mérite d'attirer notre attention à un autre titre.

Les formes nombreuses, données par les pièces d'archives, n'avaient guère permis jusque-là qu'une étymologie assez douteuse, basée sur « Lourdin », synonyme de lourdaud.

Or, M. Thomas, sans même s'arrêter à une autre étymologie, qui aurait rattaché ce nom aux seigneurs Lourdin, dont il signale lui-même l'existence, frappé par certaines graphies telles Passalardin, la roche du Pas Sallardin, montra qu'elles ne devaient être que des altérations d'une expression initiale Pas Saladin.

On avait accoutumé de désigner ainsi un fameux épisode de la IIIe croisade, dans lequel Richard Cœur de Lion et douze chevaliers défendirent héroïquement un défilé contre l'armée sarrasine commandée par Salah Ed-Dîn.

Sur ce sujet très populaire, avaient été composés divers tableaux en tapisserie [3], un poème [4] et une scène mimée [5].

1. *Journal des Savants*, 1908, p. 467-471.
2. *Revue des Études rabelaisiennes*, 1908, t. VI, p. 392-397.
3. *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1916, p. 498.
4. *Estoire de la guerre sainte*. Introd., p. LXXXVII et n° 2. — Cf. *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 485.
5. *C. R. Ac. I. et B. L.*, 1891, t. XIX, p. 118.

Digitized by Google

Une pièce des registres du Parlement de 1425, conservée aux Archives Nationales, faisant nettement allusion à ce fait d'armes, ayant fourni à M. Thomas le mot « Passeladin », « il n'y avait plus de doute, disait-il, qu'on ne comprenait déjà plus, au début du xve siècle, le sens littéral de l'expression traditionnelle de Pas Saladin, et qu'on l'altérait couramment par confusion entre le substantif Pas ou passage et le verbe passer [1] ».

Tandis que le nom déformé de Passelourdin dissimulait, plus qu'il ne la rappelait, la lutte légendaire de la IIIe croisade, par une chance bien rare, le nom inaltéré d'Anguitard reproduit, encore de nos jours, intégralement l'expression arabe et ne nécessite aucune correction pour justifier l'identification que je propose.

Ainsi, Passelourdin ou Pas Saladin, à Saint-Benoît, et Anguitard, à Poitiers, évoquent le double souvenir des deux grands adversaires de Palestine : Salah Ed-Dîn et Richard Cœur de Lion, comte de Poitiers!

GEORGES THOUVENIN.

1. *Revue des Études rabelaisiennes, loc. cit.*, p. 397.

Digitized by Google

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir *Revue*, 1926, II, p, 234 sq.)

SÉANCE DU 4 JUIN 1926

La Commission des Inscriptions de Délos demande à l'Académie de lui adjoindre MM. Holleaux et Durrbach en remplacement de MM. Foucart et Homolle.

La dite Commission, d'accord avec la Commission des Travaux littéraires, propose d'attribuer, sur les arrérages de la fondation épigraphique, une somme de 25.000 francs à M. Pierre Roussel, directeur de l'École française d'Athènes.

M. René Dussaud rend compte du congrès archéologique international auquel l'Académie l'avait délégué avec M. Michon et qui s'est tenu en Syrie et en Palestine du 8 au 26 avril 1926.

M. Louis Finot, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, donne lecture d'un rapport sur l'activité de cet établissement de 1921 à 1925.

La Commission des Écoles françaises d'Extrême-Orient, d'accord avec M. Finot, propose de présenter, pour le remplacer à la tête de cet établissement, M. Léonard Aurousseau, actuellement directeur par intérim.

L'Académie, à l'unanimité de 30 votants, décide que M. Aurousseau sera présenté à M. le gouverneur de l'Indo-Chine pour le poste de directeur de l'École française d'Extrême-Orient.

M. René Cagnat donne lecture du rapport de MM. Fabia et de Montauzan sur leurs fouilles à Fourvière en 1925.

M. Henri Goelzer communique une note de M. Philippe Fabia sur une inscription latine du XIIe siècle, insérée dans un manuscrit de Pierre Sala, *les Antiquités de Lyon*, qu'il doit publier en collaboration avec M. Georges Guigue. C'est l'épitaphe d'un prêtre inconnu, Gotbran, qui rebâtit alors l'église Saint-Michel d'Ainay. Curieuse par plusieurs détails de sa rédaction, elle est remarquable surtout par l'emploi, qui n'a pas été signalé jusqu'ici dans les textes épigraphiques, de l'ère de l'Ascension au lieu de celle de l'Incarnation.

SÉANCE DU 11 JUIN 1926.

M. Théodore Reinach apporte quelques corrections à l'inscription funéraire de Lyon, communiquée dans la dernière séance par M. Fabia d'après deux copies anciennes.

M. Goloubew fournit à l'Académie quelques renseignements relatifs aux travaux de dégagement et de fouilles réalisés par l'École française d'Extrême-Orient pendant le dernier séjour en Indo-Chine de M. L. Finot.

Digitized by Google

SÉANCE DU 18 JUIN 1926

M. Pierre Paris adresse un compte rendu sommaire des fouilles que l'École des Hautes Études hispaniques vient d'entreprendre dans la nécropole préromaine de Setefilla, non loin de Séville.

Le rapporteur de la Commission Piot fait savoir que la Commission propose d'allouer les subventions suivantes :

2.000 francs à la Société des Amis des Arts de Charlieu, pour fouilles sur l'emplacement de l'ancienne abbatiale;

4.000 francs à M. Léon Rey, directeur de la Mission archéologique française en Albanie, pour la continuation des fouilles d'Apollonie.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre de la Commission des Médailles en remplacement de M. Foucart.

M. Maurice Prou est élu par 23 voix contre 3 au R. P. Scheil, 1 à M. Théodore Reinach et 1 bulletin marqué d'une croix.

M. Michel Rostovtzeff attire l'attention de l'Académie sur une statuette en bronze doré acquise en Chine par M. C. T. Loo, actuellement dans la collection de M. John D. Rockefeller à New-York. C'est l'image d'un cavalier chevauchant un lion ailé, qui appartenait à un vase à libation et était fixé au couvercle d'une pyxide ou d'une cassette. Une statuette de même genre, quoique d'un autre type, a été trouvée autrefois dans la Russie orientale et est conservée actuellement au Musée de l'Ermitage à Pétersbourg. Une analyse stylistique et des rapprochements avec les monuments et les monnaies de l'Inde septentrionale, de la Russie méridionale et de la Chine prouvent que les statuettes de l'Ermitage et de M. Rockefeller appartiennent à l'art de l'Asie centrale, qui était fortement influencé par l'art iranien et l'art indo-scythe, qu'elles ont été fabriquées quelque part en Asie centrale, au Turkestan ou en Mongolie au IIe et au IIIe siècle après J.-C. et que les deux cavaliers représentent des dieux d'un Panthéon semblable à celui des rois Kouchanes de l'Inde septentrionale.

M. J. Maurice donne lecture d'un mémoire sur la terreur de la magie au IVe et au Ve siècle de notre ère.

SÉANCE DU 25 JUIN 1926

M. Gustave Fougères communique quelques passages d'une lettre qu'il a reçue de M. Pierre Roussel, directeur de l'École française d'Athènes, et qui donne des renseignements intéressants sur plusieurs découvertes récentes. En Étolie, à Calydon, MM. Poulsen et Rhomaios ont retrouvé des fragments architectoniques en terre cuite provenant de la cymaise d'un temple archaïque analogue sans doute à celui de Thermos; ces pièces portent des inscriptions corinthiennes indiquant leurs places respectives : 7e vers l'est, 21e vers l'ouest, etc. D'autre part, à Délos, l'École d'Athènes a pu identifier le temple d'Asklépios, grâce à deux dédicaces et à un devis de construction retrouvés dans une ruine voisine de la petite anse de Fourni. La découverte est d'importance pour la topographie délienne.

M. Fougères a reçu aussi de M. Ch. Picard une photographie d'une admirable statue en bronze découverte en 1925 au fond de la mer, dans la baie de Marathon. Après un long traitement approprié subi au Musée national d'Athènes,

Digitized by Google

le bronze vient d'être exposé, dépouillé de la gangue d'oxydation et d'incrustations qui le déformaient. C'est un tout jeune adolescent debout sur la pointe du pied gauche, la jambe droite plus relevée et rejetée en arrière, le bras gauche plié à angle droit avec la main largement ouverte à plat, tandis que le bras droit se lève très haut, la main également ouverte : l'attitude légèrement hanchée et l'inclinaison de la tête rappellent des types praxitéliens de jeunes Satyres, mais l'impression de la physionomie et le traitement des cheveux sont plutôt de l'école de Lysippe. Il semble donc qu'on ait là le produit d'un atelier de la fin du IVe siècle ou du début du IIIe siècle avant J.-C. où se combinèrent les influences des deux grands maîtres du IVe siècle. Il s'agirait d'un Satyre dansant et rythmant son pas d'un battement de mains, avec ou sans cymbales. Il ne semble pas que cette attitude de mouvement autorise l'hypothèse d'un « Satyre verseur ». L'œuvre, d'un accent très délicat, est certainement un original purement grec, tandis que le fameux éphèbe de Pompéi paraît plutôt une réplique, due à un atelier campanien, d'un très beau modèle attique du milieu du Ve siècle.

Sur la proposition de M. Pelliot, M. Henri Maspero, professeur au Collège de France, lui est adjoint pour la recherche des documents inédits concernant le Japon.

M. Édouard Cuq lit, au nom de M. le professeur Frédéric Hrozny, doyen de la Faculté des Lettres de Prague, un rapport préliminaire sur les fouilles faites en Cappadoce avec l'autorisation du Gouvernement turc et aux frais de quelques mécènes tchéco-slovaques, M. le président de la République Masarik, M. le ministre Benes, MM. Marlik et Heidler. Le site exploré par M. Hrozny est à Kultépé, à 19 kilomètres N.-E. de Césarée. Depuis 1880, des fouilles clandestines ont fourni à divers musées des tablettes de cette provenance; mais toutes les tentatives faites pour découvrir le lieu d'où on les avait extraites avaient été jusqu'ici infructueuses. M. Hrozny l'a trouvé dans une prairie située en dehors de la ville, à 170 mètres au N.-E.

Dans des chambres aux murs de briques, à une profondeur moyenne de 2 m. 50, il y a de véritables nids de tablettes, conservées parfois dans des vases d'argile, dispersées le plus souvent sur le sol ou sur le dallage. Ces chambres contenaient les archives de grands commerçants : correspondances, contrats, jugements remontant à vingt et un siècles avant notre ère. Les tablettes sont écrites dans la plus ancienne forme de la langue assyrienne et sont ordinairement revêtues de leur enveloppe d'argile.

Le Kultépé forme un des plus grands tells de l'Asie Mineure. C'est l'emplacement d'une très importante ville antique, vraisemblablement celle de Kanes. C'est à Kanes qu'étaient établis deux des principaux commerçants nommés dans les tablettes. D'autre part la mention du bazar de Kanes, de paiements à faire ou de métaux à livrer à Kanes, donne lieu de penser que très anciennement il y eut à Kultépé une grande cité qui devint ensuite le centre des Assyriens en Cappadoce. Sur une terrasse qui domine la ville, M. Hrozny a dégagé en partie les ruines d'un palais aux murs énormes (1 m. 50 à 2 mètres), qui paraît être de l'époque hittite (XVe-XIIIe siècle av. J.-C.) et qui fut sans doute détruit par un incendie. La continuation des fouilles en ce lieu promet d'être féconde en résultats. Ce ne sont pas seulement des tablettes que M. Hrozny a recueillies ; il a également trouvé des fragments de sculptures, et quelques vases d'une élégance et d'une originalité remarquables.

Digitized by Google

M. R. Eisler fait une communication sur le témoignage de Flavius Josèphe concernant l'aspect physique de Jésus. Après avoir résumé les discussions relatives au passage de Josèphe sur Jésus, inséré dans les éditions des *Antiquités*, il analyse une version russe du *Bellum judaicum*, qui, selon lui, dériverait d'une recension originale en langue sémitique. Cette version contient une description malveillante de Jean le Baptiste. On n'y lit pas, dans l'état actuel, un signalement analogue de Jésus, mais il semble certain à M. Eisler que ce portrait défavorable devait s'y trouver, et qu'il a été supprimé sous l'influence chrétienne. M. Eisler essaie de reconstituer ce témoignage hypothétique à l'aide de divers textes grecs et principalement à l'aide de l'apocryphe latin intitulé *Épître de Lentulus*.

M. Théodore Reinach émet des doutes sur l'authenticité du texte qui sert de base à cette communication.

SÉANCE DU 2 JUILLET 1926

M. J.-B. Chabot communique une lettre de M. Ignazio Guidi, qui lui adresse un article de la *Tribuna* du 25 juin dernier, relatif à la trouvaille faite à Cyrène d'une tête colossale de Jupiter. M. Guidi fils, auteur de la découverte, d'accord avec M. Emanuele Rizzo, notre correspondant à Naples, y voit une réplique de l'œuvre célèbre de Phidias.

M. Gustave Fougères indique sommairement pourquoi cette attribution lui paraît très douteuse. Les effigies de Zeus peuvent être réparties en deux séries : dans la première prennent place les images du dieu « philanthrope », à la physionomie souriante; dans l'autre se rangent celles, plus sévères, du dieu qui lance la foudre. La statue de Phidias, que nous ne connaissons en somme que par les textes, appartenait, à les en croire, au premier type, auquel, en dépit de certains détails « phidiesques » tels que le dessin des yeux, il ne paraît pas possible, dans l'ensemble, de rattacher la tête colossale de Cyrène.

M. Salomon Reinach se rallie entièrement aux conclusions de M. Fougères.

M. W. Vollgraff communique à l'Académie quelques remarques sur l'histoire de Delphes au IVe siècle.

Le temple d'Apollon à Delphes dont les fouilles françaises ont mis le soubassement à nu a été construit au IVe siècle avant notre ère. On sait positivement que le gros œuvre de la construction était terminé vers l'an 340. Cependant, une des strophes du péan delphique à Dionysos, qui date des environs de l'an 335, commence par ces mots : « Heureuse cette génération de mortels qui construira pour Apollon un temple impérissable et pur de toute souillure. » Il suit de là que le temple, non encore entièrement achevé, a dû être détruit entre 340 et 335. On avait du reste déjà constaté que les charpentes du temple avaient dû être incendiées à un moment donné. Il résulte de ces observations que le beau chéneau du temple publié dans les *Fouilles de Delphes* n'a pas été exécuté en 343, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais au moins une quinzaine d'années plus tard.

M. Camille Enlart donne lecture de quelques passages d'une étude sur l'émaillerie cloisonnée parisienne, destinée aux *Monuments Piot*.

L'émaillerie cloisonnée, imitée des modèles byzantins, fut d'usage général en Occident du IVe siècle à la fin du XIIe, où l'émail champlevé la supplanta.

Digitized by Google

La pratique du cloisonné semble abandonnée chez nous durant la première moitié du XIIIe siècle.

Elle eut, vers la fin de ce siècle, une brillante renaissance à Paris, dont elle semble avoir été une spécialité jusqu'à la fin du XVIe siècle. Les émaux cloisonnés qui se faisaient en or sont appelés *émaux d'or* au XIIIe siècle; au XIVe, apparaît le nom d'émail de plite ou de plique (de *plicato opere ;* de *plicatura*). Les émaux de plite parisiens ont laissé de nombreuses mentions dans les inventaires et environ quinze échantillons. On connaît le nom de onze orfèvres parisiens qui en exécutèrent. Le plus renommé fut Guillaume Julien, orfèvre de Philippe le Bel, de 1297 environ à 1308. Il mourut peu après cette date, laissant à ses deux fils ses ateliers du Grand-Pont.

Il est l'auteur du buste reliquaire d'or de saint Louis, exécuté de 1298 à 1306, pour la Sainte-Chapelle.

On peut aussi lui attribuer les pièces d'orfèvrerie aux armes de France, Navarre et Champagne, de France et Angleterre, et de Boniface VIII que décrivent divers inventaires. Le couvercle de hanap aux armes du connétable Raoul de Nesle, conservé à Oxford et étudié par miss Joan Evans porte aussi les armes de France, Navarre et Champagne; ce doit être un don du roi et une œuvre de Guillaume Julien. Le beau reliquaire du Saint-Sang de Boulogne en est probablement une autre, offerte par Philippe IV à la cathédrale quand il y maria sa fille en 1308.

Le Cabinet des Médailles possède trois fragments d'émaillerie cloisonnée du même style que l'on croit provenir de Saint-Denis. Vérification faite, elles proviennent du trésor de la Sainte-Chapelle, qui, en 1791, avait été déposé à Saint-Denis.

Une étude attentive des inventaires de la Sainte-Chapelle, publiés par M. Vidier, amène à reconnaître dans les deux écoinçons des vestiges des 80 émaux qui ornaient le devant d'autel.

Une foliole, de travail admirable, est l'œuvre authentique de Guillaume Julien, car en confrontant la description du buste de saint Louis faite au XVIe siècle avec la gravure de ce buste, publiée par Du Cange en 1668, on reconnaît dans cette foliole un pétale des fleurs émaillées qui décoraient cette pièce d'orfèvrerie.

SÉANCE DU 9 JUILLET 1926

Le secrétaire du Comité d'organisation des fêtes du *Cinquantenaire de la Société de Borda et du IXe Congrès d'Histoire et d'Archéologie de l'Union des Sociétés du Sud-Ouest* prie l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de vouloir bien se faire représenter à ces manifestations par l'un de ses membres, M. Adrien Blanchet, qui accepte la présidence du Congrès.

M. Camille Enlart communique, de la part de M. Eustache de Lorey, directeur de l'Institut des Arts musulmans à Damas, l'empreinte d'un sceau acquis par lui aux environs de cette ville. Ce sceau porte l'inscription : ✠ S. P. Borgognon, Ca[n]delier, et figure un paquet de quatre chandelles sortant de leur moule. Le caractère de l'inscription, dont les E onciaux sont complètement ouverts, semble indiquer la fin du XIIe siècle ou l'extrême début du XIIIe.

M. Holleaux communique, au nom de M. Louis Robert, élève à l'École

Digitized by Google

normale supérieure, une interprétation nouvelle de l'inscription grecque découverte à Érythrai par Le Bas et publiée dans le *Recueil des Inscriptions d'Asie Mineure* sous le n° 41.

SÉANCE DU 16 JUILLET 1926

Sur la proposition de la Commission des Travaux littéraires, l'Académie attribue une allocation de 6.000 francs à MM. Ph. Fabia et G. de Montauzon pour la continuation de leurs fouilles de Fourvière.

M. Seymour de Ricci donne lecture d'une note sur les reliures du XVIe siècle dites de Maioli.

M. Antoine Thomas communique le texte cryptographique (avec transcription) d'une note inscrite sur un manuscrit de la Bibliothèque nationale. Elle émane d'un anonyme qui mentionne, à la date du 10 septembre 1288, la mort de sa mère, et qui ajoute que cette année-là, il séjournait à Billom (Puy-de-Dôme). Il est probable qu'on peut voir dans ce dernier fait la preuve que cette petite ville était dès lors un cercle d'études réputé dans la région.

SÉANCE DU 23 JUILLET 1926

L'Académie décide de se faire représenter à l'inauguration des nouvelles salles d'archéologie du Musée municipal de Boulogne-sur-Mer et désigne, à cet effet, M. Camille Enlart.

M. Gustave Fougères résume les nouvelles apportées par les journaux d'Athènes de la dernière quinzaine sur les dégâts causés au Musée de Candie (Crète) par le double tremblement de terre du 26 juin et du 5 juillet 1926. D'après le rapport de l'éphore des antiquités de la Crète, M. Xanthoudidis, la salle principale a été la plus éprouvée par la chute des gravats tombés du plafond : 12 vitrines ont été atteintes, 150 vases plus ou moins décollés ou mutilés, dont 50 gravement, parmi ceux qui provenaient de Cnossos, de Pachy-Ammos et de Pseira; plusieurs fresques, notamment celle de la « Femme assise » d'Haghia Triada, ont été brisées; les deux figurines en terre émaillée de la *Déesse aux serpents* ont été désagrégées, sans que les fragments antiques en aient souffert. On estime à plus d'un million de drachmes le coût des réparations nécessaires au bâtiment. Des équipes spéciales ont été expédiées d'Athènes pour procéder aux restaurations des objets endommagés.

M. du Mesnil du Buisson entretient l'Académie des fouilles qu'il a exécutées dans une installation syro-hittite à Mishrifé près de Homs.

SÉANCE DU 30 JUILLET 1926

Le président rend hommage à M. Haussoullier et se fait l'interprète des regrets de ses confrères.

M. L. Delaporte présente à l'Académie une coupe sassanide inédite sur laquelle est figuré en relief le roi Bahrâm Ghour (420-438), luttant avec un lion, tandis qu'une lionne, une patte brisée, s'enfuit rapidement. Cette coupe est la plus belle après la coupe de Chosroës II léguée par le duc de Luynes au Cabinet des Médailles.

Digitized by Google

SÉANCE DU 6 AOUT 1926

M. Émile Eude lit une note donnant divers détails sur un épisode du long différend des Moluques, à propos d'une pièce secrète qui provient des Archives nationales de Lisbonne. Il s'agit d'un rapport adressé au roi de Portugal Dom João III, pendant les célèbres conférences de Badajoz (1524). On y entrevoit quelques-unes des intrigues que fit naître la question des Moluques, si longtemps débattue entre la Castille et le Portugal. L'un des signataires du Rapport est un personnage connu, Diogo Lopez de Sequeira, qui fut capitaine général de l'Inde en 1518.

SÉANCE DU 13 AOUT 1926

M. le président s'exprime ainsi :

« J'ai reçu de M. de Saint-Hillier la photographie d'une des briques, couvertes de caractères, trouvées à Glozel, près de Ferrières-sur-Sichon (Allier). Cette photographie est accompagnée d'un essai de déchiffrement et de traduction. Comme on a déjà fait dans la presse quelques articles bruyants sur « les inscriptions phéniciennes de Glozel », il me semble opportun de déclarer ne pas reconnaître sur la brique un seul signe de l'alphabet phénicien, et que l'essai de traduction, quelle que puisse être la valeur des caractères, est dénué de toute vraisemblance. »

M. Stéphane Gsell lit une étude sur les connaissances géographiques que les Grecs ont eues des côtes africaines de l'Océan, jusqu'au second siècle avant notre ère. Il insiste en particulier sur le voyage d'Euthymène de Marseille, au VIe siècle, et sur les renseignements, probablement de source carthaginoise, que des Grecs recueillirent, avant le milieu du IVe siècle, relativement à la montagne d'argent, c'est-à-dire au Haut-Atlas marocain.

SÉANCE DU 20 AOUT 1926

M. Camille Enlart communique la photographie d'un fragment d'architecture recueilli à Tyr par M. Ch. Virolleaud. C'est un angle supérieur de fronton portant une croix et l'inscription AGNUS DEI. L'Agneau devait être sculpté au-dessous. Ce morceau appartient à l'art roman du XIIe siècle et semble provenir du couronnement d'un portail.

M. Franz Cumont communique à l'Académie une pierre gravée, acquise à Homs, l'ancienne Émèse, en Syrie, qui lui a été signalée par M. Virolleaud. Elle vient d'être généreusement offerte par M. Léonce Brossé au Musée du Louvre[1]. D'un côté, l'on voit le croissant lunaire, qui représente Artémis, avec la planète Vénus, l'astre de la dynastie des Jules, au-dessus du signe du Cancer, dont les astrologues faisaient le domicile de la Lune. Dans le champ on lit l'acclamation : Μεγάλη Τύχη Ῥώμης καὶ Ἐφέσου. Cette inscription fait songer immédiatement au récit bien connu des Actes (XIX, 28 s.) sur la prédication de saint Paul à Éphèse, où la foule entoura l'apôtre en criant : Μεγάλη ἡ Ἄρτεμις Ἐφεσίων. Sur l'autre face de la pierre, un aigle éployé

1. Un dessin en sera bientôt reproduit dans *Syria*.

Digitized by Google

porte le Soleil radié; à sa droite, bondit un lion; à sa gauche un griffon; au-dessous est figuré le signe du Scorpion.

En exergue est inscrite une seconde acclamation : Μεγάλαι χάριτες τοῦ θεοῦ. Les deux inscriptions sont d'une main différente et si la première représentation a certainement été gravée à Éphèse, l'autre a probablement été exécutée en Syrie, où l'intaille a été trouvée.

M. René Dussaud fait une communication sur le célèbre voyageur juif Benjamin de Tudèle, qui vint en Syrie sous le règne d'Amaury, peu après 1165. On a souvent mis en doute l'exactitude de ses renseignements, mais les récentes découvertes de Byblos apportent un témoignage précieux en faveur de sa véracité. M. René Dussaud établit, en effet, que Benjamin de Tudèle a vu le sanctuaire phénicien de Byblos tel que l'ont restitué les fouilles de MM. Montet et Dunand, mais toutefois en meilleur état. Benjamin de Tudèle décrit notamment les trois statues de pierre, assises côte à côte, placées à l'entrée du sanctuaire. On en conclura que la destruction des monuments antiques de Syrie est moins le fait du christianisme ou du primitif islamisme que du retour offensif des armées de Saladin, de Beibars et de Qelaoun, à la fin des croisades.

SÉANCE DU 27 AOUT 1926

Le président donne la parole à M. Salomon Reinach pour exposer le résultat d'une excursion qu'il vient de faire sur un champ de fouilles très intéressant.

« Je suis revenu, dit M. Reinach, avant-hier des berges abruptes du Vareille, sous-affluent de l'Allier, où se poursuivent depuis 1924, avec une prudente lenteur, par les soins dévoués de MM. le docteur Morlet et Fradin, les fouilles dites de Glozel. Tel est le nom d'un hameau situé à 1 kilomètre environ du lieu des fouilles, commune de Ferrières, à 30 kilomètres au S.-E. de Vichy.

« Pendant deux longues matinées, on a exploré sous mes yeux, à portée de ma main, la terre vierge. On a découvert, parmi d'autres objets moins importants, une tablette d'argile couverte de caractères et une assez grande statuette en argile du type dit *bissexué*, à tête sans bouche dite de *chouette*, qui rappelle, mais seulement d'une manière générale, les idoles néolithiques ou énéolithiques signalées depuis la côte d'Asie jusqu'en Espagne.

« Les nombreuses tablettes inscrites, les statuettes, les galets ornés de figures animales et de signes alphabétiformes, les vases, les objets de parure, etc., sont conservés, à l'abri de toute injure, chez le docteur Morlet à Vichy et chez M. Fradin, propriétaire du terrain fouillé à Glozel. La plupart de ces objets, que j'ai presque tous vus, ont été publiés par le docteur Morlet dans trois brochures; une quatrième paraîtra sous peu.

« J'affirme sans hésitation, ne pouvant récuser le témoignage de mes yeux et l'évidence des découvertes faites en ma présence, que tous ces objets, quelque extraordinaires qu'ils paraissent, sont authentiques, non retouchés, de même provenance, et que l'hypothèse d'une mystification, la première qui s'offre à l'esprit, est désormais insoutenable. J'affirme également que dans les tranchées ouvertes, comme dans le terrain avoisinant que j'ai examiné avec M. Seymour de Ricci, il n'y a pas la moindre trace de métal, pas le moindre fragment de poterie gauloise ou romaine. Les pierres polies et les petits silex — il n'y a pas de silex dans la région — sont relativement rares.

Digitized by Google

« Les tablettes sont en argile très friable; on en trouve qui ne portent pas d'inscriptions gravées, mais qui étaient peut-être peintes.

« Les inscriptions, au nombre de plus de cinquante, sont naturellement indéchiffrables. Elles sont écrites avec des signes alphabétiformes *nombreux*, mais *dénombrables*, qui se retrouvent sur des galets gravés et des anneaux plats en pierre dure. Beaucoup de signes sont nouveaux; beaucoup ressemblent à ceux d'alphabets archaïques du type phénicien.

« Les figures animales gravees, bien que d'un art médiocre, se rattachent évidemment à celles du bel âge du renne, mais, chose remarquable, sans stylisation. Ce sont des dessins inexpérimentés faits d'après nature, à la mode *magdalénienne*, non des copies de copies.

« Nous serions donc, comme l'a vu le docteur Morlet, à une époque intermédiaire entre le bel âge du renne et le début de celui des métaux. Les hommes de cette époque connaissaient, du moins en Auvergne, un système très développé d'écriture alphabétiforme, n'ayant rien de commun avec les écritures de la Babylonie et de l'Égypte, bien des siècles avant les premiers monuments de l'écriture phénicienne. C'est un résultat que n'auraient osé prévoir, à la fin du XVIIIe siècle et au début du suivant, les plus enthousiastes des celtomanes. MM. Morlet et Fradin, auxquels la science doit cet enseignement inattendu, paradoxal, mais à mes yeux incontestable, ont bien mérité d'elle. Ils continueront.

« J'ai le devoir d'ajouter que j'ai été accompagné, le premier jour, par M. Seymour de Ricci; ce savant me prie de déclarer que les « circonstances de la « découverte des objets exhumés, non seulement lui inspirent les plus graves « soupçons, mais lui permettent d'affirmer que nous serions en présence d'une « mystification nettement caractérisée ». A part un petit fragment d'une hache polie, les seuls objets de Glozel dont M. de Ricci admette l'authenticité sont des briques vitrifiées ou des débris céramiques « ne paraissant pas avoir plus de cinq siècles de date ».

« A ce scepticisme de mon savant compagnon, je ne puis qu'opposer l'expression réitérée d'une conviction contraire.

« Incrédule avant d'avoir vu et touché, je ne le suis plus du tout depuis que j'ai touché et vu. Ce n'est pas la première fois que l'invraisemblable doit être tenu pour vrai. »

Le président, qui a reçu au sujet de ces briques chargées de signes alphabétiques une lettre de M. Jullian, fait connaître que notre confrère voit dans ces objets des monuments d'une date beaucoup plus récente.

M. René Dussaud lit le rapport suivant :

« M. Gabriel Guémard, du Caire, signale à l'Académie la découverte faite récemment à Saqqara, par les égyptologues Firth et Quibell, de deux momies de chevaux qui remonteraient, d'après ces savants, au règne de Ramsès II C'est la première fois qu'on trouve en Égypte des momies d'équidés et il semble bien que nous soyons en présence d'un fait exceptionnel. Pour l'expliquer, M. Guémard suggère qu'il s'agit des deux valeureux coursiers que célèbrent les textes égyptiens pour avoir, grâce à leur vigueur exceptionnelle, sauvé Ramsès II de l'embuscade que les Hittites de Qadesh avaient préparée pour s'emparer du pharaon. »

M. Thomas commente un vers de la poétesse Eucheria (V^e ou VIe siècle de notre ère), dont l'Anthologie latine nous a conservé une spirituelle épi-

Digitized by Google

gramme qu'on pourrait intituler : *Mariages contre nature*. Dans ce vers figure un nom d'animal, inconnu aux textes antiques, sous la forme *crassantus* ou *craxantus*, animal dont l'amour pour la dorade serait monstrueux. Les lexicographes et commentateurs hésitent entre le crapaud, la grenouille et le lézard. M. Thomas indique un texte nouveau, où l'association de *crassantus* à *rana* montre que le *crassantus* n'est pas la grenouille. Le sens de « crapaud » est d'ailleurs assuré par l'existence en ancien provençal du mot *craissan* ou *graissan*, employé pour traduire le français *boterel*, dans un traité des Vices et des Vertus cité par Raynouard. On est fondé à penser qu'Eucheria était originaire de la région de la Gaule appelée depuis le XIIIe siècle Languedoc, car des noms de lieu comme *Graissanteira*, etc., synonymes du français *Crapaudière*, y sont attestés au moyen âge, et dans le Gard le crapaud porte encore, dit-on, le nom de *grasan*. M. Thomas fait des vœux pour que les naturalistes et les philologues régionaux s'appliquent à préciser l'habitat et la vitalité de ce mot *grasan*, mentionné comme « vieux » dans le *Trésor* de Mistral et localisé à Colognac par la *Faune populaire* de Rolland, mais qui ne figure pas dans le monumental *Atlas linguistique* de Gilliéron et Edmont, où une carte est consacrée au crapaud. Il est porté à identifier ce nom du crapaud avec le nom d'homme, *Craxantus*, attesté par deux inscriptions antiques, et qu'on suppose celtique.

SÉANCE DU 3 SEPTEMBRE 1926

M. Camille Jullian adresse au président une lettre ainsi conçue :

« Ciboure, 29 août 1926.

« Monsieur le Président et cher Confrère,

« Le bruit extraordinaire fait autour des fouilles de Glozel (Allier) m'oblige à intervenir, surtout après la communication faite à la dernière séance de notre Compagnie.

« Les objets dits trouvés à Glozel sont de deux sortes : les uns ne sont pas authentiques; les autres le sont. Je ne m'occupe que de ces derniers, pour le moment.

« Ceux-ci proviennent tous d'une *officina feralis*, d'un logis de sorcière attenant à quelque sanctuaire rural, de source ou de forêt. Il n'importe qu'il y ait parmi ces objets des fragments d'instruments en silex ou des têtes de hache en pierre polie : c'était une chose banale, dans ces sanctuaires, de recueillir tous les objets que nous appelons préhistoriques. Le sanctuaire d'où proviennent les objets de Glozel est de l'époque des empereurs romains, Antonins ou Sévères. Les figurines où l'on croit voir des idoles sont de ces poupées d'envoûtement si communes chez les sorciers. Quant aux briques à inscriptions, ce sont les *laminae litteratae* dont parle Apulée, les tablettes où on inscrivait les formules magiques, d'incantation, d'envoûtement, de recettes, etc. Les formules inscrites sur les briques dites de Glozel se réfèrent surtout à la chasse, à la pêche, à la vie rurale ou à l'amour. Elles sont gravées en cursive latine, soit par lettres isolées, soit par lettres liées.

« *Je ne parle, je le répète, que des briques authentiques.* — De toutes manières, il faut exclure absolument l'époque néolithique ou préhistorique. »

Digitized by Google

M. le secrétaire perpétuel fait remarquer que cette lettre, non plus que la communication faite lors de la dernière séance, n'engage en rien la responsabilité de l'Académie.

M. Salomon Reinach annonce qu'il reviendra ultérieurement sur la question des fouilles de Glozel.

M. Camille Enlart présente la matrice du sceau, acquis par M. de Lorey aux environs de Damas, et dont il a entretenu la Compagnie à la séance du 9 juillet.

M. Fougères communique, d'après une lettre de M. Pierre Roussel, directeur de l'École française d'Athènes, la nouvelle d'une découverte faite à Thasos par M. Bon, membre de l'École. Il s'agit d'un bas-relief archaïque bien conservé qui ornait une des portes de la ville. Il représente une déesse sur un char à deux chevaux, escorté d'un Hermès conducteur. Cette sculpture complète la série des reliefs de portes déjà connus, qui sont une particularité des fortifications de Thasos.

M. René Cagnat lit un mémoire de M. Lizop sur des découvertes importantes faites récemment à Saint-Bertrand-de-Comminges.

M. R. Cagnat communique une note de M. Blanchet sur une monnaie de Livie mentionnée dans des vers d'Ovide.

SÉANCE DU 10 SEPTEMBRE 1926

La Commission de l'École française d'Extrême-Orient propose de présenter, à M. le gouverneur général de l'Indo-Chine, M. Émile Gaspardone, diplômé de l'École des Langues orientales, pour la place de membre temporaire actuellement vacante à l'École française d'Extrême-Orient.

M. Salomon Reinach lit la note suivante :

« J'ai l'honneur de présenter à l'Académie de la part de M. le docteur Morlet, directeur des fouilles de Glozel, quinze photographies, dont quatorze inédites, d'après des objets provenant de ces fouilles. Je les ai fixées sur quatre cartons :

« 1° A gauche en haut, une des statuettes dont on possède déjà plusieurs exemplaires, caractérisée par la partie supérieure d'un visage humain et une indication exagérée du sexe. C'est un exemplaire de ce genre qui a été découvert sous mes yeux. — Puis, trois vases d'une texture grossière, faits à la main, dont les deux premiers offrent comme décor le visage sans bouche, bien connu depuis les fouilles de Schliemann à Hissarlik [1].

« 2° En haut, deux galets gravés : on distingue, sur l'un, deux cervidés, sur l'autre, un ours, surmonté de trois caractères très nets. En bas, deux galets avec inscriptions et deux anneaux plats, dont l'un brisé, sur lequel sont gravés avec soin des caractères.

« 3° Une grande pierre plate découverte ces jours derniers, portant une gravure dont une interprétation figure sur le feuillet droit. Il semble que l'artiste inexpérimenté ait voulu représenter de jeunes équidés. Plus bas, deux galets creusés de cupules, non pas analogues mais identiques à ceux qui

1. Le premier à reconnaître l'analogie de ces figures avec celles des grottes funéraires de la Marne fut Quatrefages de Bréau, *Hommes fossiles*, 1884, p. 124; voir aussi *C. R. de l'Acad.*, 1874, p. 95 (Longpérier).

Digitized by Google

se sont rencontrés dans un dolmen portugais dont je parlerai à l'instant [1].

« 4° Quatre plaques d'argile cuite sur lesquelles sont gravées des inscriptions. La première à gauche est traversée de part en part par une racine qu'on a laissé subsister (je l'ai vue). La troisième a été endommagée, longtemps avant la fouille, par l'humidité; la quatrième n'est qu'un fragment.

« Un doctrinaire disait qu'on ne fait pas au scepticisme sa part. En l'espèce, Royer-Collard a raison. Tous ces objets — il y en a déjà près d'un millier — sont sortis du sol sur le même terrain, tirés de l'argile jaune qui les englue par les couteaux de MM. Morlet et Fradin, aucune autre personne n'ayant pris part à leur travail, dans des conditions identiques de sûreté et, je l'ajoute avec conviction, de probité. Tout étant authentique, on ne peut ni suspecter l'ensemble ni en suspecter une partie. Ce n'est pas, comme on dit, à prendre ou à laisser, mais à prendre tel quel.

« La chronologie relative du gisement est définie : 1° par l'absence de tout métal, de tout fragment de poterie gauloise ou romaine, de toute représentation d'animaux appartenant à une faune disparue; 2° par la survivance maladroite, mais évidente, des procédés de dessin au trait chers aux artistes de l'âge du renne; 3° par la grossièreté de la poterie faite sans l'aide du tour; 4° par la présence d'anneaux-disques en pierre, trop petits pour avoir servi de bracelets, que l'on trouve exclusivement au néolithique, jamais à l'époque des armes de métal.

« Un fait nouveau, que je signale avec insistance, enlève à ces découvertes sinon leur intérêt, qui est de premier ordre, du moins une partie de leur étrangeté. Deux moines portugais fouillèrent, en 1894, un dolmen du district montagneux d'Alvâo, province de Tras os Montes; leurs trouvailles ne furent publiées complètement qu'en 1903, par M. Ricardo Severo [2]. Elles comprennent des objets étroitement apparentés à ceux de Glozel : des inscriptions en caractères de même espèce, des galets gravés avec figures d'animaux mal venues et signes alphabétiformes, d'autres avec des cupules symétriques. Un sanglier gravé sur un galet d'Alvâo est surmonté d'une inscription qui se retrouve parmi celles de Glozel et marque peut-être le caractère votif de ces objets.

« La publication de M. Ricardo Severo fut mal reçue : Cartailhac et moi, dans deux articles, conclûmes, sans nous être donné le mot, à une mystification [3]. Severo, tombé malade, ne répondit à ces critiques qu'en 1906 [4], et sans convaincre les savants ibériques eux-mêmes, qui firent le silence sur les trouvailles d'Alvâo [5]. Seuls, à ma connaissance, un archéologue anglais, le Rév. Dukinfield Astley, et un archéologue allemand, Wilke, se déclarèrent convaincus. Wilke, en 1912, alla jusqu'à dire, adoptant la doctrine de Piette, que ces objets impliquaient l'origine ouest-européenne de notre écriture. Je rendis compte du volume de Wilke, mais restai sceptique [6]. Cet état d'esprit est

1. Voir les notes qui suivent.
2. *Concelho* de Villa Ponca d'Aguiar. Ces dolmens sont du type le plus ancien. Le premier rapport sur ces fouilles est dans l'*Archeol. português*, t. I, p. 36, 344.
3. *Rev. archéol.* 1903, II, p. 430 ; l'*Anthropologie*, 1904, p. 389.
4. *Portugalia*, II, p. 113. Voir la bibliographie de l'art. *Alvão* dans le *Reallexicon* d'Ebert (1924).
5. Voir Rob. Munro, *Archaeology and false antiquities*, Londres, 1906.
6. *Rev. archéol.*, 1913, I, p. 96 ; 1914, I, p. 142. Voir aussi G. Wilke, *Kulturbe-*

Digitized by Google

justifiable, car un corps de doctrine est un organisme qui se défend contre l'intrusion d'éléments perturbateurs. En archéologie, cette défense se manifeste tantôt par l'hypothèse d'une supercherie, tantôt par la tendance de rabaisser la date des objets nouveaux pour les rendre, si l'on peut dire, inoffensifs. L'Académie, au cours des deux dernières séances, a eu des exemples de ces deux formes de réaction.

« Le premier, je crois, qui ait affirmé de nos jours, sur des indices d'ailleurs assez faibles, l'origine européenne et occidentale de l'alphabet, est un Portugais, Estacio de Veiga (1891) [1]. En 1896, Piette se prononça indépendamment dans le même sens et à bon escient [2], car il avait découvert des galets peints, portant des signes nettement alphabétiformes, dans ses fouilles célèbres du Mas d'Azil. Il fut aussi le premier à dire que les Phéniciens, en bons commerçants, avaient emprunté à leurs clients d'outre-mer les éléments de leur alphabet réduit. Un peu plus tard, la révélation des écritures égéennes par Sir Arthur Evans (1900) [3] porta un coup décisif à la vieille thèse phénicienne. En 1903, Ricardo Severo abonda dans le sens de Piette; en 1908, sans aller aussi loin, Déchelette se montra ébranlé [4]. Mais aucun savant faisant autorité n'a encore adopté la doctrine que les découvertes d'Alvâo et surtout celles de Glozel semblent maintenant imposer. Je m'assure que cela ne tardera pas, et ce complément d'une évolution sera presque une révolution dans notre science. »

M. Reinach lit enfin la dépêche suivante qu'il vient de recevoir du commandant Espérandieu :

« Vichy, 9 septembre.

« Authenticité trouvailles Glozel ne doit faire aucun doute. Ai vu les objets et assisté aux fouilles. Deux trouvailles faites sous nos yeux.

« ESPÉRANDIEU. »

M. Adrien Blanchet envoie la note suivante :

« Dans les *Inventaires de Jean, duc de Berry*, parmi tant de monuments précieux, aujourd'hui disparus, il en est deux qui n'ont pas été considérés avec toute l'attention qu'ils méritent. Ils ont été mentionnés, l'un dans l'inventaire B, à l'article 857, dans les termes suivants :

« Item, un grand plat séant sur un pié de mauvais argent doré, au milieu « duquel a un homme nu sur un cheval volant, et un lion soubz ledit che- « val entaillé de lettres grecques; pesant vingt-six mars deux onces. Datum « Capelle Bicturicensi. »

« La seconde description se trouve dans l'inventaire D (1406), sous le « n° 230 : Ung plat d'argent doré ; assis sur un pié d'argent doré ou fons duquel « a un ymaige de Constantin assis sur un cheval volent emprès lequel a un « lion dormant et est escript autour de lettres grecques; et est la bordeure

---

ziehungen zwischen Indien, Orient und Europa, 1913, et *Mannus*, IV, 1912, p. 295 (R. von Lichtenberg).

1. *Antiq. monum. de Algarve*, t. IV, p. 298.

2. *L'Anthropologie*, 1896, p. 385 sq., surtout p. 425-7. Voir aussi Sayce dans l'*Ilios* de Schliemann, trad. fr. p. 901 (à propos des signes graphiques de Troie).

3. La première tablette de Cnossos parut dans l'*Athenaeum*, 13 mai 1900, p. 631.

4. Déchelette, *Manuel*, I, p. 608.

Digitized by Google

« d'entour à plusieurs bestes et fuillaiges de haulte taille; et poise ledit plat « XIII mares VII onces et demie [1]. »

« Si le poids, d'ailleurs considérable, de ces deux plats n'était pas aussi différent qu'il l'est, puisque le premier pèse presque le double du second, on aurait été tenté de voir un seul monument dans les deux descriptions.

« Assurément la seconde paraît plus précise, puisqu'elle porte le nom de Constantin. Mais c'est là une attribution dont il n'y a pas lieu d'admettre les termes sans discussion, car les mots « cheval volent » autorisent à proposer une autre explication. Elle est naturellement valable pour le premier plat où le « cheval volant » porte un homme nu. Il est évident que cette description peut convenir parfaitement à une représentation de Bellérophon tuant la Chimère, qui serait représentée par le lion figuré sous Pégase. C'est un sujet que de nombreux monuments antiques ont répandu et qu'on connaît aussi bien sur des mosaïques que sur des médaillons contorniates.

« Nous ne saurons évidemment jamais ce que disaient les lettres grecques gravées sur ces deux précieux monuments [2]. Mais nous connaissons assez de spécimens de *missoria* pour ne pas hésiter à en reconnaître deux, d'époque plus ancienne sans doute que ceux de Théodose, de Valentinien, de Geilamir, et d'autres.

« L'éditeur des inventaires ne paraît pas avoir soupçonné cette explication; il était porté à en chercher une autre « dans quelque vieille légende byzantine. »

« Pour moi, il s'agit bien d'une représentation de Bellérophon, au moins pour le grand plat, qui pesait plus de 6 kg. 500. Le cavalier nu ne pouvait être ni un empereur romain, ni un roi sassanide. »

M. Paul Pelliot fait une communication sur l'évêché nestorien de Khumdan et Sarag.

SÉANCE DU 17 SEPTEMBRE 1926

M. Gustave Fougères communique, de la part de M. Charles Picard, une photographie du relief de Thasos, dont il avait signalé la découverte à l'Académie, il y a quinze jours, d'après une lettre de M. Pierre Roussel.

Le même membre lit ensuite une note de M. Charles Picard, relative aux nouvelles découvertes faites en Argolide.

« Des trouvailles fort importantes, et qui prouvent une fois de plus la richesse de la civilisation « achéenne » du Péloponèse, hors même des centres les plus réputés, comme Mycènes et Tirynthe, viennent d'être faites à Midéa (Argolide) dans la patrie de la mère d'Héraclès, Alcmène, que la tradition courante présentait à tort comme « Tirynthienne ».

« Une mission *suédoise* dirigée par le professeur Axel W. Persson, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur d'archéologie grecque à Upsala, a fouillé au mois de juillet, dans le lieu dit *Dendrà* (près de l'Acropole célèbre de Midéa, dont les murailles subsistent : cf. Perrot-Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. VI), une *tombe à coupole* découverte fortuitement.

« Dans la chambre funéraire, on a reconnu quatre fosses, dont deux conte-

1. J. Guiffrey, *Inventaires de Jean duc de Berry*, t. I (1894) p. cxiv et t. II (1896), p. 110 (pour le premier); p. cxx-cxxi et t. II, p. 182, pour la seconde.

2. Une note d'un inventaire dit à propos du plus lourd de ces plats : « Chenu a le dit plat pour faire les grans bacins qui seront devant le grand autel de la chapelle faicte par Monseigneur. »

Digitized by Google

naient les restes d'une inhumation : charbons, ossements, petites offrandes, fragments de bronze et d'ivoire, etc. — Dans les deux autres reposaient trois squelettes, dont l'un était entièrement recouvert d'objets précieux. C'est près de ce squelette, sans doute royal, qu'a été découverte une coupe en or décorée magnifiquement au repoussé de poulpes : extraordinaire joyau d'orfèvrerie, digne de figurer à côté des gobelets de Vaphio. — Avec la coupe, on a recueilli quatre pierres gravées vraiment « royales », et quatre bagues-cachets, en argent ou bronze, avec de très grands chatons (pas encore nettoyés); en outre, une seconde coupe d'or et argent (extérieur argenté), deux vases en argent, un récipient en bronze, cinq épées en bronze, quatre avec poignées d'or; une d'elles a un pommeau en cristal de roche, *comme l'épée de Mallia*, avec des incrustations d'or. — L'autre squelette de la même fosse était plus pauvrement doté : on a exhumé seulement près de lui une pierre gravée avec une nouvelle coupe en or, décorée au pourtour intérieur par cinq têtes de taureaux, en or et bronze niellé, sur fond d'argent. La figure montre que le décapage n'est pas achevé, et cette pièce peut révéler d'heureuses surprises. — Enfin la quatrième fosse a livré un squelette de femme, princesse ayant encore sa bague en or, décorée de figures religieuses; au cou un collier formé de trente-huit grandes rosaces; en outre, on a recueilli les restes d'une ceinture d'or. Entre les deux squelettes, dits du « roi » et de la « reine », la mission a trouvé une lampe en stéatite, un collier de 61 breloques d'or, et un œuf d'autruche avec applications de métaux précieux (or, argent, bronze). Ce ne sont là que les trouvailles essentielles, car les petits objets abondent dans ce trésor funéraire, qui évoque les plus heureuses découvertes faites au Péloponnèse, et nous donnera en outre des renseignements très précieux sur les rites funéraires de l'époque dite « mycénienne ». Les restes funéraires se trouvaient enterrés très profondément : 1 m. 60-1 m. 75 sous le niveau du sol de la *tholos* (diamètre 8 mètres), dont les parois, en partie effondrées, ne subsistent qu'à 4 m. 5 de hauteur dans la chambre. Les dimensions de l'entrée étaient médiocres. Le *dromos* à une longueur de 15 mètres, le *stomion* de 4 mètres (ces deux parties intactes).

« A Asiné, la mission suédoise du professeur Persson a aussi travaillé quatre mois cette année; *quarante-trois* tombeaux mycéniens, dont le dromos est repéré, restent à fouiller, et ajouteront aux très nombreuses trouvailles, si importantes, déjà faites. On a ouvert cette année 200 tombes, la plupart, entre murets, dont plus de 40 contenaient des vases très intéressants, surtout ceux qui marquent la transition de l'époque dite « mycénienne » à l'époque géométrique; en outre, la ville basse a livré tout un habitat dont les maisons se répartissent chronologiquement entre la période dite « early helladic » et l'ère « géométrique ».

« Il n'est que juste de rappeler que les fouilles d'Asiné ont été commencées en 1920 par l'École française, puis cédées bénévolement à la Suède, et que le site de Midéa avait été prospecté par nous dans la même campagne (projet Couchoud, *Chron. BCH*, 1920) : c'est le manque d'argent qui a fait échouer les travaux de Midéa. »

M. Michaël Rostovtzeff entretient l'Académie de quelques monuments de l'Italie méridionale.

Digitized by Google

SÉANCE DU 24 SEPTEMBRE 1926

M. Boyer, directeur de l'École des Langues orientales, communique le programme d'une exploration archéologique, qu'entreprend actuellement en Abyssinie le P. Azaïs, en compagnie de M. Chambard, élève diplômé de l'École des Langues orientales.

M. Émile Espérandieu adresse à M. le secrétaire perpétuel la note suivante :

« Nîmes, le 20 septembre 1926.

« Les fouilles de Glozel, près de Vichy, que fait M. le docteur Morlet, en collaboration avec M. Émile Fradin, attirent et inquiètent l'attention publique.

« Leurs résultats sont, en effet, tellement extraordinaires, que le scepticisme qui les accueille ne doit pas surprendre. Je voudrais essayer d'établir qu'il n'est pas fondé.

« Dans le principe, ces fouilles ne furent pas sans m'inspirer aussi beaucoup de méfiance. J'y voyais comme une sorte de renouvellement de la mystification de Neuvy-sur-Barangeon, en 1861.

« A la demande de M. le docteur Morlet, je les ai suivies pendant trois jours, les 9, 10 et 11 septembre courant, et je puis garantir qu'aucune fraude ne s'est produite en ma présence.

« Je ne disconviens pas qu'il eût été relativement facile de profiter d'un court moment d'inattention de ma part pour laisser tomber, dans les déblais, quelque objet de très petit volume. Mais les tablettes d'argile cuite, qui constituent la partie la plus importante des trouvailles, sont extrêmement friables. Leur extraction exige beaucoup de soin et certaines de ces tablettes se fragmentent sous l'effort des doigts. Il est donc impossible qu'un faussaire — dans l'espèce celui des fouilleurs qu'on a soupçonné — puisse, sous les yeux d'un assistant, introduire dans le sol des tablettes de cette sorte.

« Reste l'hypothèse d'une préparation du terrain en l'absence de tout témoin. Cela se pourrait, s'il s'agissait d'une fouille dans une tranchée déjà ouverte. Mais j'ai choisi moi-même les emplacements sur lesquels on a creusé; ils ne présentaient à la surface aucune trace de travail récent et la fouille a, chaque fois, établi qu'elle était faite en terrain vierge, parfois traversé par des racines d'une assez forte grosseur. Une tablette, un fragment de tablette et une dizaine d'autres objets, dont une idole phallique de terre cuite sont, devant moi, sortis de terre dans ces conditions. Si leur authenticité n'était pas acceptée, il faudrait admettre que la fraude date déjà de plusieurs années. Or le fouilleur dont je parle est un cultivateur âgé de vingt et un ans, qui n'a fait aucune étude d'archéologie et chez lequel une intelligence, quelque grande qu'on la suppose, ne saurait suppléer au manque d'instruction en préhistoire.

« Je crois me souvenir qu'on a laissé entendre que l'idée d'une mystification aurait pu lui venir en visitant des Musées, durant son service militaire. Ce cultivateur, ajourné de l'année dernière, n'a pas encore été soldat.

« Mais, les tablettes mises à part — bien qu'il n'y ait pas lieu de les suspecter plus que le reste — les objets, au nombre de deux ou trois centaines, recueillis dans les fouilles de Glozel, sont sûrement antiques. Un archéologue portugais, M. J. Leite de Vasconcellos, correspondant de l'Académie, est nette-

Digitized by Google

ment d'avis, comme moi-même, qu'ils portent en soi la preuve de leur authenticité. Leur réunion, en vue d'une fraude, eût par suite, demandé passablement de temps et coûté une assez forte somme.

« Certes, ces arguments, tout moraux, ne sont pas des preuves. Je ne suppose pas qu'il en soit de même de la matérialité de trouvailles faites, comme je l'ai dit, en terrain vierge, en présence de témoins, sur des emplacements choisis par eux.

« Tous les objets mis au jour, dont la forme n'est pas nouvelle, sont de l'époque néolithique. Il ne peut qu'en être de même des autres.

« Le but de cette note n'est pas de les décrire, ni de tenter d'expliquer leur grand nombre autour des restes d'une construction grossière pavée de briques. M. le docteur Morlet a pensé que cette construction pourrait être une tombe; comme on n'y a pas trouvé d'ossements, l'hypothèse d'un endroit sacré semble préférable.

« En somme les découvertes faites à Glozel ne méritent ni suspicion, ni dédain.

« M. le docteur Morlet — on le conçoit aisément — ne désire pas des fouilles trop fréquentes de démonstration qui, le plus souvent, sont accomplies à la hâte, non sans dommage pour les trouvailles. Mais je sais qu'il sera toujours heureux d'accueillir les savants qualifiés qui, pour se former une opinion, lui demanderont de pratiquer des fouilles de cette sorte.

« Il est à souhaiter que ces savants soient assez nombreux pour que tombent des préventions, à mon avis tout aussi peu fondées que celles dont furent l'objet, en 1838, les découvertes de Boucher de Perthes; en 1875, les premières peintures d'Altamira. »

A la suite de la communication de M. le commandant Espérandieu, M. S. Reinach donne lecture d'une lettre écrite de Glozel par M. Depéret, géologue, de l'Académie des Sciences, qui, assistant aux fouilles ces jours-ci, a vu d'importants objets sortir de l'argile vierge, atteste formellement leur authenticité et précise la nature du gisement au point de vue géologique. M. Depéret était accompagné de M. P. Viennot, vice-président de la Société géologique de France, qui souscrit à ces affirmations.

« On peut vraiment en croire des observateurs qui parlent de ce qu'ils ont vu, ajoute M. S. Reinach. La question de l'authenticité intégrale des extraordinaires trouvailles de Glozel doit être considérée comme définitivement résolue; celle de leur interprétation occupera désormais les archéologues, et les occupera sans doute longtemps. »

M. Camille Enlart, délégué par l'Académie à l'inauguration des nouvelles salles du Musée de Boulogne, rend compte de cette cérémonie, qui a eu lieu le 15 septembre, et apporte les remerciements de M. Farjon, sénateur, maire de Boulogne, de la Commission du Musée et de la Municipalité.

M. O. Tafrali, professeur à l'Université de Jassy, communique à l'Académie les résultats de ses fouilles dans quelques tumuli de la ville pontique de Kallatis (Mangalia).

Ces tumuli sont de nature variée : sépultures, fortins et points de surveillance de la plaine, bornes de domaine. Ils appartiennent à différentes époques, depuis les temps préhistoriques jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

M. Tafrali a découvert, à 3 kilomètres de Kallatis, une cité barbare, sorte de cuvette, longue de 1 kilomètre et large de 800 mètres, défendue par trois

Digitized by Google

lignes de tumuli. Sur les pentes intérieures, il a fouillé un tumulus funéraire, dont la première couche, épaisse de 1 m. 10, était composée de chaux, mélangée de moellons de différentes dimensions. Ces pierres sont en réalité des œuvres sculpturales. Elles représentent des têtes de bœufs, de brebis, de béliers, de chiens, de sangliers, des poissons, des boucliers, des javelots, ainsi que des torses et des têtes de guerriers.

Une figure, au nez aquilin, coiffée d'un bonnet pointu, représente un Scythe; une autre est le portrait d'un barbare, probablement d'un Sarmate, aux moustaches retombantes, ayant sur la tempe gauche, comme quelques prisonniers des bas-reliefs du monument d'Adam-Klissi et certains cosaques du Don, une boucle de cheveux.

Tous ces objets, dont le but rituel est indéniable, entouraient le mort, dont on a mis au jour le squelette, qui est celui d'un adolescent ou d'une femme, conservé dans une cuve très primitive, composée de plusieurs blocs de pierre. On n'y a pas trouvé la moindre trace de métal; en revanche, on a découvert des tessons de vases d'époque romaine, dont un vase dit lacrymatoire.

Ce n'est pas certainement un tombeau préhistorique. Il appartient à une population barbare, maîtresse de la Petite Scythie.

M. Tafrali pense aux Scythes Abies, cités déjà dans l'*Iliade* (XII, 429), et autres textes grecs. Ces barbares étaient nomades, habitaient dans des chariots, comme les tziganes d'aujourd'hui, se nourrissaient de céréales et de lait de jument et n'avaient d'autre fortune que leurs bestiaux (Strabon, VII, 3). Ils faisaient leurs échanges en nature et avaient la réputation d'être très justes.

Les curieuses sculptures découvertes dans le tumulus de Kallatis appartiennent à un art inconnu, primitif et naturaliste, des Scythes de cette région.

SÉANCE DU 1er OCTOBRE 1926

M. Franz Cumont signale, parmi les antiquités que M. de Mecquenem a rapportées au Louvre de ses fouilles de Suse, deux anses d'amphores portant chacune une estampille grecque. Ces cachets donnent les noms de deux marchands de Rhodes, bien connus, Aristeïdas et Philaïnios, et celui du mois rhodien Artamitios. Ces amphores ont probablement servi à transporter du vin grec jusqu'en Susiane. Le vin était une des marchandises d'échange que les négociants syriens emportaient en Perse, où ils allaient chercher les tissus précieux et la soie.

M. René Dussaud lit un rapport que le P. Poidebard, de Beyrouth, a adressé sur son exploration des routes anciennes de la Haute Djézireh (Syrie) en 1925.

On appelle ainsi la partie septentrionale de la Mésopotamie qu'arrosent le Khabour et ses affluents. Cette région, bien que parcourue par divers archéologues, notamment M. Chapot et M. Herzfeld, est encore mal connue. Cependant les fouilles de Layard à Araban et celles de M. von Oppenheim à Tell Halef attestent que le pays a été fort habité dans l'antiquité.

Le P. Poidebard qui, en 1918, avait étudié les routes de Perse, a mené en 1925 une reconnaissance des routes anciennes de la Haute Djézireh. Il a obtenu, en fort peu de temps, des résultats intéressants sur des distances extrêmes de 250 kilomètres (Mardin — Hassetché Circessium), en opérant en avion.

Digitized by Google

Les instruments employés étaient une carte à 1/200.000 fixée sur la planchette du poste de l'observateur et une boussole compensatrice placée tout près de ladite planchette. Prenant comme points de repère les villes bien identifiées de Resaina, Marde, Amoudis, Dara, Singara et le lac Biberaci, le P. Poidebard a noté sur la carte les passages de rivières marquées par des ruines de pont, ainsi que les points d'eau anciens, et il a pu suivre avec précision l'alignement des tells et fixer les carrefours des routes anciennes, en tenant compte des pistes actuelles des caravanes le long des alignements des tells. C'est ainsi que treize itinéraires et trois carrefours antiques ont pu être relevés.

Le P. Poidebard rend un particulier hommage au lieutenant de la Ferté, du 39e régiment d'aviation, qui « au cours des vols se maintenait toujours à vitesse constante et à la hauteur uniforme de 1.500 mètres, mettant les objectifs en bonne lumière ». Son travail a été également facilité par le capitaine Mondielli, chef du poste militaire de Hassetché, et par le lieutenant Terrier, chef du Service des renseignements du secteur.

La nouvelle mission confiée au P. Poidebard et à M. Dunand, mission qui est actuellement à pied d'œuvre, permettra sans doute de préciser à quelle civilisation appartient le réseau routier repéré.

Personnellement, M. René Dussaud estime que la plupart des tells signalés représentent d'anciennes installations agricoles encore florissantes au moyen âge où elles s'adonnaient à la culture du coton pour alimenter les manufactures de Mossoul et de l'Arménie.

M. Salomon Reinach rend compte brièvement d'une lettre que M. le comte Begouën adresse à l'Académie relativement à deux œuvres d'art *aurignaciennes* d'un grand intérêt, produits de fouilles récentes. A Vistonitzé en Moravie, dans un gisement très riche en os de mammouth, exploré par le docteur Absolon, on a trouvé, outre un mammouth et un ours de petite dimension, une statuette de femme en ivoire haute de 0 m. 13, du type stéatopyge et à seins pendants. A Willendorf en Autriche, qui avait déjà donné en 1908 une statuette de femme en pierre devenue célèbre, M. Bayer a exhumé une autre figure de femme, celle-ci en ivoire et d'un type remarquablement élancé. Cette figure était voisine d'un morceau d'ivoire provenant sans doute de la même défense de mammouth où elle a été sculptée; il s'agit donc d'une fabrication locale. Toutes ces fouilles sont exécutées avec la plus grande prudence et une irréprochable précision.

SÉANCE DU 8 OCTOBRE 1926

Une lettre de M. le comte Begouën annonce une découverte importante, qu'il a pu récemment contrôler lui-même. MM. Félix Trombe et G. Dubuc ont découvert, à l'entrée de la grotte de Montespan (Haute-Garonne), une nouvelle galerie d'un accès très difficile, au fond de laquelle se trouvent des dessins sur paroi. M. Begouën y reconnaît « non pas des animaux isolés et juxtaposés par le hasard comme dans les autres grottes, mais une véritable scène de chasse, animaux traqués et poussés dans des palissades pour tomber dans la fosse qui sert de piège. Un des chevaux, blessé, s'écroule sur le sol, pendant que les autres pénètrent dans l'enceinte, frappés à coups de sagaies et de pierres qui sont figurées par des cavités dans l'argile recouvrant la paroi ». La décou-

Digitized by Google

verte et l'interprétation proposée sont l'une et l'autre du plus vif intérêt.

M. Fougères communique, de la part de M. Roussel, directeur de l'École, d'Athènes, une note, avec photographies, de M. Joly, membre de cette École, relative à la découverte, faite par lui, dans la cour du palais de Mallia (Crète), d'un type très remarquable de *kernos*, à la fois table à offrandes et à libations. C'est une plaque ronde, en pierre dure, de 0 m. 80 de diamètre, creusée en son centre d'une cavité conique, large de 0 m. 11 et entourée d'une bordure de 34 cavités plus petites. Unique en son genre par ses dimensions, sa matière et sa fixité, ce monument se distingue des *kernoi* portatifs en terre cuite ou en métal jusqu'ici découverts en Crète et à Milo. Il faisait partie du sanctuaire domestique du palais et servait à recevoir les prémices liquides et solides offertes aux divinités de la terre et de la végétation.

M. Charles Virolleaud, directeur des Antiquités en Syrie et au Liban, expose les principaux résultats acquis au cours de l'année 1925-1926.

Une mission de recherches préhistoriques, dirigée par M. Passemard, a découvert en Phénicie et dans la vallée de l'Euphrate vingt stations nouvelles qui ont fourni plus de deux mille silex taillés.

Les nécropoles archaïques de la Phénicie du Sud, explorées par MM. Émile Guignes et Léon Albanèse, ont produit, outre plusieurs centaines de vases, une inscription phénicienne, gravée sur une flèche de bronze. Ce texte, qui est l'un des plus anciens spécimens connus de l'écriture alphabétique, paraît dater du xe siècle avant J.-C.

A Byblos, M. Maurice Dunand a mis au jour toute une collection de figurines de bronze, représentant pour la plupart des soldats armés d'un poignard ou d'une pique. Ces documents, qui appartiennent à l'époque de la XIIe dynastie égyptienne, étaient contenus dans deux jarres de terre cuite, dont la plus grande, modelée à la main et décorée d'ornements géométriques, paraît remonter à une époque plus ancienne encore. Parmi les inscriptions hiéroglyphiques recueillies dans cette campagne, il en est une qui porte le nom de Chéops, le constructeur de la grande pyramide de Gizeh.

Digitized by Google

VARIÉTES

La miniature byzantine [1]

La querelle des iconoclastes, au VIIIe siècle, a provoqué la destruction d'un grand nombre d'enluminures. Des milliers de manuscrits ont péri, à Constantinople, dans les incendies de 476 et de 726. Il nous en reste, cependant, assez pour reconstituer l'histoire de la miniature byzantine, depuis la fondation de Constantinople, au IVe siècle, jusqu'à la chute de l'empire chrétien d'Orient (1453). Rien n'a découragé le zèle des empereurs, des religieux et des artistes. Sous Justinien d'abord, puis du dixième au douzième siècle, l'art de Byzance a dominé l'Europe; les *codices*, « véhicules légers » de la pensée, de l'invention décorative, ont assuré l'expansion vers la Russie, les Balkans et l'Europe occidentale, d'un style où la Grèce et l'Asie s'étaient rencontrées pour conclure une alliance harmonieuse, échangeant leurs secrets, leurs richesses et se prêtant un mutuel appui.

L'Égypte chrétienne avait conservé la tradition de l'enluminure sur papyrus, déjà connue à l'époque pharaonique telle qu'on la rencontre dans les divers exemplaires du *Livre des Morts*. Sous les Ptolémées, la miniature alexandrine demeure florissante, et c'est en elle que la byzantine prend sa source, bénéficiant simultanément d'apports orientaux. Le célèbre *Rouleau de Josué* (Vatican) est considéré par M. Strzygowski comme une œuvre de l'art alexandrin. M. Ebersolt y relève plus d'un accent rigoureusement antique, la fréquence des personnifications de villes, de fleuves, de montagnes, le type classique des figures, la sobriété du coloris. Vers la même époque, c'est-à-dire au VIe siècle, on aurait illustré, en Égypte, l'original de la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès, dont plusieurs répliques sont conservées. Notons, ici, que la plupart des manuscrits grecs ont été souvent reproduits, à de longs intervalles, avec de légères variantes, ce qui complique singulièrement les recherches des archéologues et rend très difficile la détermination de la date ou de la provenance des illustrations. La « théorie des prototypes » a été très bien exposée par M. Kondakof et les spécialistes s'y sont ralliés. Le *Cosmas Indicopleustès* du Vatican est étudié par M. Charles Diehl dans son précieux *Manuel d'art byzantin ;* l'auteur attache une grande importance à ce manuscrit d'origine alexandrine, dont le style, selon lui, s'écarte déjà du pittoresque hellénistique en s'efforçant à cette majesté tranquille et pompeuse, caractéristique de l'art byzantin proprement

1. Ebersolt, *la Miniature byzantine*, in-4° jésus, avec 80 planches. G. Van Oest, Paris et Bruxelles, 1926.

Digitized by Google

dit. Il est vrai que tel groupement de grandes figures vues de face et dont s'accentue la monumentalité a l'air de préluder aux sévères ordonnances des mosaïques de Ravenne. La ressemblance est plus frappante encore entre les mosaïques de San Vitale et les enluminures du célèbre *Évangéliaire* de Rossano, lesquelles fixent pour des siècles certains types de compositions religieuses.

De cette fixité des types, on voulait conclure autrefois à l'immobilité, au « hiératisme » de l'art byzantin. Plus on le connaît, plus cet art apparaît, au contraire, vivant — mais d'une vie intérieure — et soumis comme un autre aux lois de l'évolution. Il n'est guère plus « hiératique » que l'art égyptien, ce qui n'est pas peu dire. Ajoutons que la mosaïque n'autorise pas les mêmes libertés que la miniature et que, sans vouloir à tout prix parler de « spontanéité », on doit reconnaître que les peintres de manuscrits, tout en se pliant aux conventions de leur époque, ont montré plus de fantaisie, plus de souplesse que les peintres d'icones, les mosaïstes ou les ivoiriers. On pourrait relever dans les miniatures bien des traces de réalisme, réalisme ingénu dans ses manifestations, mais très conscient de ses devoirs. C'est ainsi que Byzance doit encore à l'Égypte alexandrine son goût marqué pour le portrait. M. Diehl voit très justement dans les portraits à l'encaustique du Fayoum les modestes ancêtres des grands personnages dont les yeux immenses continuent de nous fasciner. En règle générale, tout manuscrit contient, soit un portrait d'auteur, soit un portrait de souverain (plus tard, et jusqu'à la fin du xve siècle, on verra l'auteur ou le copiste s'agenouiller devant le souverain). On signale, dans le *Dioscoride* de Vienne, un portrait de la princesse Juliana Anicia, du début du vi^e siècle, annonçant les portraits de cérémonie qu'on verra se multiplier dans la suite, sous l'influence d'un *art aristocratique* de plus en plus prépondérant.

* * *

Les manuscrits que nous avons cités jusqu'à présent appartiennent au premier âge de la miniature byzantine et sont tous antérieurs à la fameuse « querelle des images » qui, du viiie au ixe siècle, entrava tout sérieux progrès des arts plastiques d'expression. Il n'en fut pas de même pour les arts décoratifs. M. Charles Diehl, singulièrement indulgent d'ailleurs pour les empereurs iconoclastes, explique comment, sous l'influence de leurs idées, la peinture et la miniature, réduites à leur rôle purement ornemental, subirent plus fortement qu'à l'époque de Justinien l'attraction du Proche-Orient, En somme, la « première époque » avait été plus hellénistique qu'orientaliste. Dans les parties simplement décoratives de l'illustration : bordures, bandeaux, portiques encadrant les « canons de concordance » des évangéliaires, etc., les éléments empruntés à l'art persan, à l'art arabe, vont prendre une importance décisive. Les miniaturistes rivaliseront d'ingéniosité avec les dessinateurs de tapis, les orfèvres, les émailleurs. Le triomphe de l'orthodoxie n'arrêtera pas l'impulsion donnée à l'ornement pendant la querelle des images.

Quant aux images que nous voyons reparaître au xe siècle, dans l'admirable *Psautier de Paris*, notamment (Bibliothèque Nationale), elles demeurent pénétrées d'esprit antique. Mais voici que les types s'uniformisent, que les

Digitized by Google

attitudes se raidissent, que « le paysage lui-même prend un aspect ascétique ». Dans les manuscrits exécutés pour les princes, les scènes religieuses sont figurées comme des cérémonies impériales, les allégories antiques sont méconnaissables; la tendance à l'effet, dans cet art qui devient de plus en plus un art de cour, prend le pas sur le pittoresque naturel et sur la grâce alexandrine, contraints tous deux de se réfugier dans quelques monuments profanes, comme les *Theriaca* de Nicandre, par exemple, qui n'ont pas grand' chose de *byzantin*.

Quoi qu'il en soit, le style de Byzance est désormais fixé, figé. Sous les Comnènes, les ateliers de miniaturistes semblent avoir déployé une activité considérable, mais il ne faut attendre d'eux nulle surprise. L'équilibre est obtenu entre les éléments classiques et les autres. Byzance parle grec avec l'accent oriental. Mais son cœur est chrétien, sa constitution impériale. Impérial et chrétien sera son art discipliné, sévère et pourtant fastueux, qui s'est éloigné de la nature pour exprimer, à l'aide de formules similaires, sa conception d'une humanité transcendante et d'une « pantocratie » divine.

On n'a pas exagéré l'influence de l'art byzantin sur l'art carolingien (ou précarolingien), puis sur la peinture italienne du *trecento*, qui ne pourra se détacher des formules orientales qu'en revenant à la nature. Tant il est vrai qu'entre le « conceptualisme » et le réalisme l'art ne cesse d'osciller comme un pendule. Vers 1910, nous sommes entrés dans une période « conceptualiste », et la peinture d'aujourd'hui ne manque pas de certains caractères *byzantins*... Pour revenir aux Byzantins de l'an mil, disons que le jeu des influences se complique bientôt, pour eux, du fait que l'Occident entre en scène. A l'époque des Croisades, et même avant, on ne distingue plus toujours très bien dans quel sens s'exercent les actions et réactions. On a prétendu que les initiales zoomorphiques pouvaient être d'importation occidentale, puisqu'on les rencontre déjà dans les manuscrits mérovingiens; on admet aujourd'hui que les Orientaux en furent les inventeurs, les Occidentaux les imitateurs. Après la prise de Constantinople par les Croisés (1204), l'affreux pillage qui s'ensuivit, puis le retour des Paléologues humanistes, les influences de l'Ouest sont accueillies avec faveur. A Mistra, capitale des despotes du Péloponèse, fondée par Guillaume Villehardouin, un miniaturiste du XIVe siècle s'inspire évidemment de modèles occidentaux. Mais, si nos miniaturistes français et flamands ont manifesté, dans leurs bordures historiées, un goût si vif pour les sujets naturalistes tirés de la faune et de la flore, les Byzantins — qui ne se sont pas confinés dans les entrelacs géométriques à l'arabe — leur avaient, depuis fort longtemps, montré la voie.

Les divers domaines de l'art s'influencent aussi réciproquement. Les enlumineurs interprètent des façades d'églises, des pièces de mobilier religieux, etc. En sens inverse, ne doit-on pas considérer, avec M. J. Ebersolt, que certains « canons de concordance » apparaissent comme la préfigure idéale des porches romans à tympan sculpté? Nous pouvons nous borner à ces remarques, et renoncer à suivre désormais l'histoire de la miniature byzantine dont la décadence, après 1204, s'accélère, en dépit d'un certain regain de pittoresque qui s'observe de-ci de-là. L'ouvrage de M. Ebersolt contient un chapitre sur les « écoles » de peintres et d'ornemanistes. Il y en eut, sans doute, un peu partout, dans les monastères du Bosphore, de Grèce, d'Égypte. On travaillait par ateliers; on devait suivre les instructions pré-

Digitized by Google

cises des théologiens comme, d'ailleurs, on continuera de le faire à l'époque de la Renaissance. Ah! certes, l'individualisme n'est pas la caractéristique de l'art byzantin! L'homme se subordonne à l'œuvre. Les calligraphes, nous dit M. Ebersolt, se répétaient souvent la formule maintes fois transcrite dans leurs manuscrits : « La main qui a tenu la plume se décomposera un jour dans le sépulcre; mais l'écriture demeure pour toujours. »

PAUL FIERENS.

(*Débats*, 28 septembre 1926.)

Digitized by Google

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

ÉDOUARD NAVILLE

Avec Édouard Naville, mort à 82 ans à Genève, le 17 octobre 1926, la *Revue* perd un collaborateur et un ami également chers, l'égyptologie un de ses piliers. Formé à Paris, à Londres et à Bonn, il fut un des fondateurs de l'*Egypt exploration fund*, dont l'idée avait été lancée par Amelia B. Edwards. Au nom de cette institution et avec différents collaborateurs, il fit en Égypte des fouilles mémorables : 1° à Bubastis et Heroopolis (Pithom-Onias dans le Delta) ; 2° à Deir-el-Bahari, où il déblaya le temple de la reine Hatsheput et celui du roi Neb-Hapet Ra Mentuhotep, travaux d'une haute importance pour l'histoire de l'architecture égyptienne ; 3° à l'Osireion d'Abydos, temple souterrain de Seti Ier. Les publications qu'on lui doit sur ces fouilles et sur diverses questions d'égyptologie sont aussi appréciées des spécialistes que ses articles de synthèse — surtout dans le *Journal de Genève* et notre *Revue* — l'ont été du public lettré : ce savant original, souvent en conflit avec l'école égyptologique allemande, avait, comme son ami Maspero, un réel talent de vulgarisateur. La réunion de ses petits mémoires formerait un volume très attrayant.

Calviniste convaincu et de vieille roche, hostile à l'exégèse de gauche, Naville a beaucoup écrit aussi sur l'Ancien Testament ; ses travaux à ce sujet, dont la *Revue* s'est souvent occupée (voir, par exemple, 1919, I, p. 215), ont été qualifiés d'ingénieux par ceux mêmes qui n'en admettaient pas les conclusions.

Pendant la Grande Guerre, Naville fut président intérimaire de la Croix-Rouge (1917-1919), directeur de l'agence des prisonniers de guerre, et rendit en ces qualités d'immenses services, dont beaucoup de blessés et de malades français ont conservé un reconnaissant souvenir. Il fut aussi président du Comité exécutif de la Ligue internationale en faveur des Arméniens. Ce fut à la fois un homme de bien et un homme aimable ; la courtoisie bienveillante de son accueil était encore relevée par une élégance naturelle, une haute et imposante stature qui faisait penser aux grands huguenots du XVIe siècle. Longtemps professeur à l'Université de Genève, il était docteur *honoris causa* de nombre d'Universités et *associé* de l'Académie des Inscriptions.

S. R.

CLÉMENT HUART (1854-1926).

Il y a un mois à peine, l'École des Langues orientales perdait Maurice Delafosse, le maître des études soudanaises. Elle perd aujourd'hui Clément Huart,

Digitized by Google

le maître des études iraniennes en notre pays. L'orientalisme français est durement frappé.

Ancien élève de l'École des Langues orientales et de l'École pratique des Hautes Études, Clément Imbault-Huart, même au cours des vingt-trois années qu'il avait passées en Orient, dans les services extérieurs du ministère des Affaires étrangères (Damas 1875-1878, Constantinople 1878-1898), s'était maintenu en rapports étroits avec ces deux grandes maisons de science et d'enseignement. Sa place comme maître y était donc comme retenue d'avance. Aussi, quand Charles Schefer mourut, en 1898, sembla-t-il naturel à tous que Clément Huart fût appelé à l'honneur de le remplacer dans la chaire du persan de l'École des Langues, et ce fut même unanimité d'approbation quand, quelque dix ans après, il entrait comme directeur d'études pour l'islamisme et les religions de l'Arabie à la section des sciences religieuses de l'École des Hautes Études.

Linguiste, philologue, historien des religions, de la littérature et de l'art de l'Orient musulman, Clément Huart était orientaliste au sens le plus large du mot. D'autres se spécialisèrent en arabe, en persan, en turc. Clément Huart se sentait également à l'aise en chacun de ces trois domaines. Professeur de persan, il eût pu, avec une compétence égale, être professeur de turc : aussi bien avait-il été, vingt ans durant, retenu comme drogman à l'ambassade de France à Constantinople, et, à la mort de Barbier de Meynard, en 1908, c'est lui qui, au pied levé, avait été chargé d'assurer l'enseignement du turc à l'École des Langues avant qu'il eût été pourvu au remplacement du titulaire de la chaire. Mais c'est à l'arabe qu'allaient ses préférences secrètes, à l'arabe qu'il avait consacré son labeur le plus assidu. Par là, d'ailleurs, s'affirmait l'orthodoxie même de sa doctrine; car, respectueux des continuités qui perpétuent les influences arabes sur la pensée, la littérature et l'art des peuples musulmans, il était de ceux qui, au seuil d'une salle de cours de persan, de turc, voire d'hindoustani, souhaiteraient qu'on inscrivît toujours cet avis très sage : « Que nul n'entre ici qui ne se soit muni de solides éléments d'arabe. »

Son érudition orientaliste était immense, servie de surcroît par la connaissance des principales langues de la civilisation occidentale, italien, allemand, anglais, grec moderne. Et sa production scientifique a été considérable :

Le *Livre de la création et de l'histoire*, texte arabe publié d'après le manuscrit de Constantinople, traduit et annoté (six volumes, dans les *Publications* de l'École des Langues, 1899-1907); *Histoire de Bagdad* dans les temps modernes, 1901; *Littérature arabe*, dans la série *Histoire des littératures* d'Armand Colin, la première histoire de la littérature arabe qui ait été écrite en français et dont quatre éditions (la première était de 1902) n'ont pas épuisé le succès; *Histoire des Arabes*, en deux volumes, 1912-1913, ouvrage traduit en allemand. Voilà pour l'arabisant.

Traité des termes relatifs à la description de la beauté, traduit et annoté (thèse de l'École des Hautes Études, 1875); la *Religion de Bab*, 1884; les *Quatrains de Bâbâ Tahir Uryân*, en *pehlevi-musulman*, publiés, traduits et annotés, 1893; *Grammaire élémentaire de la langue persane*, 1899; *Documents persans sur l'Afrique*, 1905; les *Calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman*, 1908; le *Livre de Gerchâsp*, poème persan, texte et traduction française en deux volumes actuellement sous presse (dans les *Publications* de l'École des Langues). Voilà pour le « persisant ».

Digitized by Google

Réédition, revue et corrigée, de la *Grammaire élémentaire de la langue turque*, de Mallouf, 1889; *Konia*, la ville des derviches tourneurs, souvenirs de voyage en Asie Mineure, 1897. Voilà pour le turcologue.

Et nombre de mémoires savants, d'articles, de traductions dans le *Journal asiatique*, la *Revue critique*, la *Revue de l'histoire des religions*, la *Revue du monde musulman*, le *Journal des savants*, la *Revue historique*, les *Mémoires de la Société de linguistique*, le *Toung-Pao*, le *Gibb's Memorial*, le *Spiegel's Memorial*, les *Mélanges Hartwig Derenbourg*, l'*Encyclopédie de l'Islam*, etc.

Délégué du ministère des Affaires étrangères aux sessions du Congrès international des orientalistes tenues à Alger (1905) et à Copenhague (1908), délégué de l'École des Langues au Congrès archéologique du Caire (1909), Clément Huart avait été élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1919, en remplacement de Maspero. Et il devait, en 1927, diriger les débats de cette Compagnie.

Au cours de la guerre, il avait présidé la Société d'assistance aux blessés musulmans constituée à l'École des Langues orientales.

Travailleur infatigable, exact dans l'accomplissement de ses devoirs d'enseignement, ne ménageant ni son temps ni sa peine quand il avait à répondre à tous ceux qui, de France ou d'ailleurs, et leur nombre était grand, le consultaient sur tel ou tel point d'érudition « musulmane », qu'il s'agît d'histoire, d'archéologie, de littérature, de faits religieux ou d'art, de miniatures surtout, Clément Huart a été un bon serviteur de l'orientalisme.

Et tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre lui rendront ce témoignage que son érudition, bien rarement prise en défaut, et son labeur si fécond ont fait grand honneur à la science française.

PAUL BOYER.

(*Temps*, 2 janvier 1927.)

JAN SIX.

Un des meilleurs philologues et archéologues de Hollande, Jan Six, professeur à l'Université d'Amsterdam, est mort dans cette ville, au mois de décembre 1926, à l'âge de 69 ans. Il appartenait à une vieille famille dont un membre, le bourgmestre Six, avait été, au XVIIe siècle, l'ami et le protecteur de Rembrandt. Jan possédait encore d'admirables portraits de ce grand maître, mais quelques-uns des chefs-d'œuvre de sa collection, entre autres une merveille de Vermeer, durent être vendus vers 1910. Fils d'un numismate, Jan s'occupa d'abord de mythologie (*De Gorgone*, 1885), puis de l'histoire de la sculpture et de la peinture antiques, au sujet desquelles il publia de très nombreux mémoires, notamment dans le *Jahrbuch* de Berlin, le *Journal of Hellenic Studies* et notre Revue. On lui doit quantité de découvertes de détail et d'hypothèses séduisantes qui seront retenues par la science. C'était un homme très cultivé, que l'art moderne intéressait comme l'art ancien; il a écrit des choses excellentes et originales sur le rétable des Van Eyck à Gand. Ceux qui l'ont connu personnellement n'oublieront jamais la saveur de ses entretiens et sa bonne grâce; à son érudition très vaste il joignait les qualités d'un *gentleman* accompli.

S. R.

Digitized by Google

HENRI SOTTAS (1880-1927).

L'égyptologie française, qui avait perdu en 1926 son doyen respecté, Georges Bénédite, vient d'être à nouveau durement éprouvée par la mort d'un jeune maître, Henri Sottas. D'abord officier de carrière, il fut obligé, par sa santé, de revenir à la vie civile. Les fortes études classiques qu'il avait faites pour entrer à Saint-Cyr le ramenèrent à l'étude de l'antiquité, puis l'attirèrent invinciblement vers l'Égypte. De 1909 à 1914, il suivit mes cours et ceux de Guieysse à l'École pratique des Hautes Études, et en obtint le diplôme avec une thèse sur la *Préservation de la propriété funéraire en Égypte*, dont les qualités brillantes et fortes firent sensation. Dès ce moment, Sottas porta son effort principal sur les papyrus de basse époque, en écriture démotique, lesquels n'avaient été étudiés, en France, que par Révillout, à l'École du Louvre. La mort de Révillout laissait une place ouverte dans ce domaine spécial; Sottas résolut de la conquérir et il y réussit pleinement. Au nombre des papyrus que Pierre Jouguet, alors professeur à l'Université de Lille, avait retirés des cartonnages des momies du Fayoum, se trouvaient des dossiers, plus ou moins mutilés, en écriture démotique. Sottas y déchiffra, avec une parfaite méthode scientifique, les statuts d'une association religieuse et des comptes d'administration. En quelques années, d'élève il était devenu maître. Saluons avec une admiration sincère ce magnifique effort de travail et d'intelligence.

Pourquoi faut-il que l'affreuse guerre ait interrompu ce labeur et porté un coup fatal à la santé d'Henri Sottas? Rappelé par la mobilisation à son régiment, Sottas est projeté dans le tourbillon des premiers combats. A Guise, il fut très grièvement blessé. Dans les dernières années de la guerre, il fut affecté au service du chiffre et de la cryptographie militaires; là, sa science des énigmes hiéroglyphiques et son intelligence subtile rendirent d'éminents services, qui lui valurent la Légion d'honneur, croix de guerre, avec de flatteuses citations.

En 1919, Sottas, sur mon initiative, fut nommé professeur de philologie égyptienne à l'École des Hautes Études. Il se donna tout entier à ses étudiants et à ses publications, et, dans les six dernières années de sa courte vie, put glaner une riche moisson de faits et d'idées sur tout le champ de l'égyptologie, et spécialement dans les études démotiques. Après ses *Papyrus démotiques de Lille* (1921), en 1923, il présenta à l'Académie des Inscriptions l'interprétation d'un nouveau décret trilingue (hiéroglyphique, démotique, grec), analogue aux fameuses inscriptions de Rosette et de Canope, qui avait été retrouvé en Égypte par Henri Gauthier. A l'occasion du centenaire de Champollion, Sottas publia, avec son collègue M. l'abbé Drioton, une *Introduction à l'étude des hiéroglyphes* qui obtint un très vif succès; elle devait être suivie d'une grammaire égyptienne... Sottas nous en parlait encore ces jours derniers, mais ce travail, dont nos étudiants auraient si grand besoin, a été coupé, comme tant d'autres œuvres amorcées, par la grippe sournoise et brutale. Il a suffi de quelques jours de maladie pour anéantir une vie de travail si sérieuse, déjà riche en fruits, et pleine de promesses. La Société française d'égyptologie, dont il fut un des promoteurs très actifs, fondait de grands espoirs sur sa production scientifique, « toujours de premier ordre », disait

Digitized by Google

Maspero. Ses confrères respectaient en lui un expert en philologie égyptienne et un maître de ces études démotiques, ressuscitées par lui en France, et qui risquent d'y périr, puisque personne, actuellement, ne peut le remplacer. Le destin a refusé à notre ami le temps de donner toute sa mesure, mais, en dix ans de vie scientifique, Sottas s'était taillé une place bien à lui, et très élevée, dans l'égyptologie. Sa mort cause un véritable deuil, à l'étranger comme en France, et sera vivement déplorée parmi les adeptes des disciplines philologiques, où il a excellé.

(*Temps*, 10 janvier 1927.) A. Moret.

ERNEST GROSSE.

On annonce de Fribourg-en-Brisgau la mort du professeur E. Grosse, de l'Université de cette ville. M. Grosse était bien connu à Paris; avant la guerre, il y comptait de nombreux amis, qui ne l'avaient pas oublié. Il y avait fréquenté assidûment pour former, tant chez Hayashi qu'aux grandes ventes du commencement de ce siècle, la magnifique collection d'œuvres d'art du Japon qui, enrichie encore de pièces achetées en Extrême-Orient, fut donnée par lui, il y a quelques années, au Musée de Berlin, sous le nom de collection Meyer-Grosse, en souvenir de la mère adoptive de l'amateur. C'est d'ailleurs à ce voyage au Japon que le Musée extrême-oriental de Berlin, aujourd'hui si admirablement riche, doit son origine et M. Bode n'eut pas à regretter les larges subsides qu'il mit à la disposition de M. Grosse en vue d'acquérir pour l'Allemagne les trésors d'art encore disponibles. Mais M. Grosse n'était pas qu'un amateur au goût infiniment délicat; il fut un remarquable érudit. Son premier livre, *les Débuts de l'Art*, fit époque dans l'histoire des origines de l'art, et tous ceux qui s'intéressent à l'Extrême-Orient ont lu ce petit chef-d'œuvre publié il y a quelques années, *le Lavis en Extrême-Orient ;* ces deux livres ont été traduits en français. Tous ceux qui avaient approché le professeur Grosse regretteront sa mort prématurée.

(*Débats*, 2 février 1927.) E. K.

LÉON MAITRE.

Léon Maître naquit, le 29 novembre 1840, à Troyes; il mourut à Nantes, le 10 août 1926, après avoir fourni dans les Archives une carrière exceptionnelle de quarante-cinq ans.

Nommé d'abord archiviste de la Mayenne, il passa, cinq ans après, en Loire-Inférieure. Nulle existence plus digne et plus laborieuse. Quand M. Maître prit en main le dépôt de ce dernier département, l'ordre y était à peu près inexistant; il le laissa classé et en partie inventorié.

Mais il ne fut pas seulement un archiviste éminent : l'archéologue ne peut être oublié. Cent dix volumes ou brochures témoignent de son effort. Il donna à notre Revue divers articles, notamment en 1910, *l'Église de Saint-Philbert-de-Grandlieu ;* en 1916, *les Tombeaux percés d'une fenêtre, à propos d'Alesia et de ses fouilles ;* en 1919, *Géographie industrielle de la Basse-Loire*, etc.

Le nom de Maître restera surtout attaché au souvenir de discussions

Digitized by Google

très vives concernant l'origine d'une des plus vieilles églises de France, Saint-Philbert-de-Grandlieu.

En même temps qu'un savant, l'archiviste disparu était un homme courtois et obligeant. Il suffisait de faire appel à son érudition pour être aussitôt et amplement renseigné.

E. G.

HIPPOLYTE FIERENS-GEVAERT.

Directeur du Musée des Beaux-Arts de Bruxelles et professeur à l'Université de Liége, H. Fierens-Gevaert est mort subitement, au mois de décembre 1926, à l'âge de cinquante-six ans.

Son nom reste attaché à des ouvrages qui, sans apprendre rien de bien nouveau, ont beaucoup contribué, après l'exposition rétrospective de Bruges, à répandre la connaissance de l'ancien art flamand: la *Renaissance septentrionale*, les *Primitifs flamands*, la *Peinture au Musée de Bruxelles*, la *Peinture à Bruges*. Il écrivit encore deux volumes richement illustrés sur Van Dyck et Jordaens. C'était moins un érudit qu'un homme de goût; en cette dernière qualité, il contribua beaucoup au bon aménagement du Musée de peinture dont il fut longtemps conservateur.

S. R.

Sir CHARLES WARREN.

Avec Sir Charles Warren, mort au mois de janvier 1927 à l'âge de quatre-vingt-six ans, l'Angleterre perd un archéologue d'une incontestable valeur. Il fut un des fondateurs, en 1867, du *Palestine Exploration Fund*, et conduisit en son nom des fouilles difficiles qu'il a relatées dans des livres très lus (*Underground Jerusalem*, 1876; *Jerusalem*, 1884, avec Condor). Le reste de sa vie se passa surtout dans l'Afrique du Sud, alors fort agitée, où il connut des succès et de fâcheux revers, en particulier au cours de la guerre contre les Boers.

(*Times*, 24 janvier 1927.) X.

HOMMAGE A ERSILIA LOVATELLI.

Il y aura un an mercredi s'éteignait à Rome, après bien des tristesses virilement supportées, après neuf années de souffrances, la noble femme dont je viens de rappeler le nom. M. Maurice Muret lui a déjà payé ici-même un juste tribut de regrets. La piété de Donna Callista Agnesa, sa fille très chère, son inséparable compagne, qui lui consacre en cet anniversaire une brochure émue, nous invite à évoquer de nouveau son souvenir.

Issue de l'illustre famille à laquelle appartenait le pape Boniface VIII, fille de Don Michel-Angelo, prince de Teano, et d'une Polonaise de haute culture, Callista Rzewuska, la jeune Ersilia Caetani perdit sa mère dès son plus jeune âge. Une gouvernante l'entoura de soins vraiment maternels; à quatorze ans, elle eut la douleur de la voir aussi disparaître. Dès lors, semble-t-il, elle fut la propre directrice de sa vie. Mais, dans cette âme où l'énergie romaine et la sentimentalité slave se trouvaient réunies, la volonté domina toujours.

Digitized by Google

Quelques amis de son père eurent alors une influence décisive sur son orientation. J.-B. de Rossi, le grand archéologue chrétien, lui remit, pour la distraire, le roman de Wiseman, *Fabiola*. Elle aimait à répéter que cette lecture lui avait donné la première et profonde impression de l'histoire de la Rome antique avec le désir de la pénétrer davantage. L'orientaliste Ignazio Guidi lui en procura les moyens, en l'initiant à la connaissance des langues classiques, en lisant avec elle les auteurs anciens, surtout les poètes; il la dirigea même dans l'étude du sanscrit.

Son mariage, en 1859, avec le comte Giacomo Lovatelli, — elle n'avait pas vingt ans, — calma quelque peu son ardeur de s'instruire. Mais bientôt, reprise de cette noble passion, elle put, sans négliger en rien ses devoirs maternels, s'y livrer tout entière. Un commerce scientifique s'établit entre elle et les plus doctes archéologues romains, qui, très vite convaincus de sa haute valeur, la pressaient de publier le résultat de ses recherches sur le passé de Rome. Longtemps hésitante, elle se rendit enfin, en 1878, aux instances réitérées des membres de la Commission archéologique communale, et fit paraître un mémoire sur un cocher du cirque, Crescens.

Ce fut un événement. Il est aisé de s'en rendre compte par les lettres que lui adressèrent les plus illustres savants de l'époque; on a eu l'heureuse idée de les publier à la fin de la brochure. En italien et en français, en latin aussi — prose et vers — sont célébrés les rares mérites de la débutante. « Ave, soror », lui écrit de Rossi, en affirmant qu'un vétéran de l'archéologie n'aurait pu mieux faire. Mommsen n'hésite pas, pour la louer, à créer un mot et à l'appeler « Egregia confratella ». Le futur Mgr Duchesne vante le « bonheur incroyable de ce Crescens tant de fois vainqueur et couronné encore, après dix-huit siècles, par la main la plus gracieuse ». Les compatriotes de l'auteur, A. Fabretti, G. Gatti et R. Lanciani, les Allemands Bücheler, Gregorovius et Henzen; chez nous, Boissier, Bréal, Geffroy, alors directeur de l'École française de Rome, et François Lenormant, rivalisent d'éloges sans réserves. Renan, qui a présenté le travail à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et en a montré tout l'intérêt, déclare qu'il a « rarement vu la Compagnie plus attentive et plus charmée ».

Le vif succès de sa première tentative ne pouvait qu'encourager la comtesse Lovatelli à persévérer dans la voie qu'elle avait choisie. Dès lors, ses mémoires scientifiques se succèdent à des intervalles assez rapprochés. Les premiers se rapportent encore aux jeux du cirque. Puis viennent des études sur les mythes et les religions antiques, en particulier sur les mystères d'Eleusis et un important morceau intitulé *Thanatos*, où elle examine l'idée que les Grecs et les Romains se faisaient de la mort. Un autre groupe est du domaine de l'archéologie figurée, où elle cherchait plutôt des renseignements sur la vie des Anciens que des satisfactions d'ordre artistique.

Mais la série principale, qui occupa une seconde période de son activité intellectuelle, est relative à Rome antique et médiévale. Qu'elle s'inspire de quelque savant ouvrage nouvellement paru ou qu'elle prenne texte des découvertes dont le sol romain réserve si souvent la surprise, elle décrit avec complaisance les ruines grandioses de sa ville, les cérémonies païennes, les usages et les superstitions populaires d'autrefois. Elle le fait sans étalage inutile d'érudition, d'un style aimable et limpide, souvent poétique, avec un indéniable talent d'écrivain. Aussi M. J.-E. Rizzo, qui a prononcé devant

Digitized by Google

l'Académie des Lincei un éloge d'elle auquel je fais de larges emprunts, n'hésite pas à rapprocher son nom de celui de Boissier. Comme notre illustre maître, elle excellait à rendre accessibles à tous les esprits cultivés les recherches des savants de profession; mais, pour les divulguer, elle commençait, à son exemple, par en faire une étude approfondie. Ce serait mal juger cette science aimable que de la croire superficielle. Son fondement est solide; elle suppose au préalable une complète assimilation d'ouvrages écrits pour les spécialistes.

Romaine de naissance et de cœur, la comtesse Lovatelli s'est surtout plu à nous décrire le charme de la ville et de ses environs : une promenade à Tor Pignattara, une visite au cloître de Saint-Paul hors les murs, un coucher de soleil vu de la villa Mattei sur le Celius, lui fournissent l'occasion de gracieuses descriptions. Avec sa bibliothèque, riche de dix mille volumes, où elle passait tant d'heures dans la compagnie des auteurs anciens et de leurs modernes interprètes, la campagne romaine, où s'éveillait pour elle tout un monde de souvenirs et de pensées, était son lieu de prédilection. Ne soyons donc pas étonnés qu'elle ne s'éloignât presque jamais de Rome, même pendant les fortes chaleurs de l'été; ou plutôt, c'est alors, quand les étrangers devenaient rares, qu'elle s'y sentait mieux chez elle, et y respirait, en quelque sorte, plus à l'aise. Cet amour pour Rome se traduit surtout dans son dernier livre, qu'elle a intitulé, en reprenant une épithète fameuse dès l'époque impériale : *Aurea Roma*. De Rossi, ce fier Romain, avait bien eu raison de l'appeler sa sœur : « Ave soror ».

Ainsi, loin de rester confinée dans son « studio », défendue pour ainsi dire contre les indiscrets par une muraille de livres vénérables, la comtesse Lovatelli, tout au contraire, membre de quinze académies ou de sociétés savantes, était une noble dame qui aimait à recevoir, et qui savait le faire avec la plus haute distinction. Son salon, d'où elle avait une fois pour toutes banni la politique, était largement ouvert, non seulement aux hommes de science qui avaient fait leurs preuves, mais même aux simples débutants. Tous ceux qui tenaient une place dans le monde des lettres ou des arts, dans l'État ou dans l'Église, fussent-ils les hôtes momentanés de Rome, y étaient aussi les bienvenus. Il suffisait de l'avoir vue une heure diriger avec un tact parfait la conversation pour ne plus oublier la fine et aristocratique figure de celle qu'on appelait familièrement « la Comtesse », le spirituel sourire dont elle accompagnait ses paroles. Qu'il soit permis à l'un de ceux qui compta — comme elle se plaisait à dire — au nombre des « fréquentants » du palais Lovatelli, et qu'elle y accueillit toujours avec une exquise bonne grâce, de saluer sa mémoire d'un hommage ému et reconnaissant.

AUG. AUDOLLENT.

(*Débats*, 21 décembre 1926.)

Hommage à Svoronos.

Dans le *Journal international d'archéologie numismatique* (XXI, 1926, et à part), M. G. P. Oikonomos publie une biographie du regretté archéologue, suivie d'une bibliographie détaillée qui sera précieuse. La biographie, conçue

Digitized by Google

sur le modèle des éloges officiels, omet tout ce qui donne de la couleur à la vie d'un savant original et combatif [1].

S. R.

Une scène de chasse préhistorique dans la caverne de Montespan (Haute-Garonne).

La caverne de Montespan, déjà célèbre par ses modelages préhistoriques en argile, découverts naguère par M. Norbert Casteret, vient s'inscrire à nouveau dans les fastes de la préhistoire par la découverte d'une autre galerie, d'accès d'ailleurs particulièrement difficile, mais où nous trouvons pour la première fois la représentation d'une véritable scène de chasse : des chevaux poussés dans une palissade jusqu'à une fosse servant de piège et harcelés par les sagaies et les pierres des rabatteurs. Tout cela est grossièrement représenté, tracé au doigt dans l'argile d'une paroi formant frise, ayant environ 30 centimètres de hauteur sur 2 mètres de longueur. Seul, le premier cheval est très finement et artistement traité, et cette petite gravure est une des plus belles que je connaisse. L'animal est en train de tomber; il roule, le dos rond, le cou tendu et la tête dressée; les naseaux frémissants expriment l'angoisse et la douleur. Les pieds de devant sont cachés par une tache de stalagmite, mais ils devaient être repliés, car la plaque de calcaire serait trop petite pour recouvrir des pattes allongées. Après cet animal blessé, commence une série de trous faits par de gros doigts d'hommes et en grande partie recouverts, comme tout l'ensemble du panneau, d'une couche de calcaire qui en assure l'ancienneté et l'authenticité. Trois silhouettes de chevaux suivent, de plus en plus indistinctes à mesure qu'on avance vers le fond, car les animaux sont recouverts de larges traits verticaux représentant les palissades derrière lesquelles ils sont traqués, et les trous rageusement faits, sans aucun doute au cours d'une cérémonie d'envoûtement, figurent les traits et les pierres qu'on leur lancera. Les palissades s'arrêtent à un trou de 0 m. 15 de diamètre, fait dans l'argile, au bout de la galerie, et en partie stalagmité.

Sur le sol, nous relevons, recouvertes par une légère pellicule de calcite, des empreintes de pieds humains. Comme au Tuc d'Andoubert, il en est de petites, appartenant à des enfants de treize à quatorze ans, qui étaient sans aucun doute amenés dans cet antre de sorcier pour les cérémonies d'initiation habituelles chez les peuples primitifs à l'âge de la puberté. D'autres, plus larges, ont été faites par les hommes dont les gros doigts ont laissé leurs traces sur l'argile de la paroi. Tous devaient se tenir accroupis, car le plafond de la salle est à peine à 1 mètre du sol; tout, d'ailleurs, concourt à donner à ce réduit l'impression de mystère et même de terreur. L'entrée est un étroit boyau de 2 mètres de long et mesurant tout juste, maintenant qu'il est dégagé de la gangue de calcaire qui l'obstruait en partie, 35 centimètres de hauteur. Inutile de dire que le passage de cette chatière est plutôt pénible et difficile; il convient de remarquer, en outre, qu'elle est située à 800 mètres de l'entrée de la caverne. Ce parcours se fait suivant le cours du ruisseau, le plus souvent dans l'eau jusqu'au-dessus du genou et le corps plié en deux, car

1. Par exemple, p. 8 : « Postolakka disparut dans la tourmente. » Quelle tourmente ? Les lecteurs de la *Revue arch.* le savent; ceux de M. Oikonomos l'ignoreront.

Digitized by Google

le plafond, très bas et hérissé de stalactites menaçantes, ne permet guère de se relever. Vers le milieu du parcours, il faut escalader un chaos de rochers éboulés, dont les arêtes vives et les surfaces glissantes sont plutôt pénibles et dangereuses à aborder. Cette grotte est certainement la plus dure et la plus difficile à parcourir que je connaisse. Aussi devons-nous adresser nos plus vives félicitations aux deux hardis jeunes gens qui depuis quelque temps, explorent cette grotte avec une endurance et une énergie remarquables. Ce sont MM. Félix Trombe, fils du propriétaire de l'entrée de la grotte, et son camarade F. Dubuc. Au prix de mille difficultés, ils ont dressé le plan exact et exploré les moindres recoins. Dès qu'ils eurent découvert, en septembre, cette mystérieuse salle, ils m'en avisèrent, et, comme j'étais en ce moment en Moravie, j'envoyai mes fils, au jugement desquels je sais pouvoir me fier, se rendre compte de l'importance de la découverte. Sur leur rapport, je me décidai à entreprendre cette pénible exploration, accompagné par MM. Trombe père et fils. Je ne le regrette pas, car j'y ai vu des choses fort intéressantes et curieuses, en plus de cette importante frise de chasse dont mes fils comprirent tout de suite le sens magique; de pareilles observations valent bien une courbature. La découverte de MM. F. Trombe et G. Dubuc est de premier ordre.

(*Débats*, 10 oct. 1926.) Comte Begouen.

La date du Magdalénien [1].

« J'ai été vivement intéressé par l'opinion du professeur Elliot Smith (*Times*, 18 septembre, p. 6) qu'un zéro devrait être retranché de la date (30.000 av. J.-C.) attribuée à l'art magdalénien. Assurément, c'est aller trop loin, mais je suis convaincu que le chiffre de 6.000, au lieu de 30.000, serait beaucoup plus voisin de la vérité. Des faits nouveaux, impliquant une chronologie nouvelle, ont été établis l'été dernier à Glozel près de Vichy. Dans la même couche, sans doute un dépôt d'un caractère religieux, on a trouvé : 1° des objets apparentés au néolithique égéen, parmi lesquels une idole en forme de violon; 2° des inscriptions analogues à celles qu'on a découvertes en 1894 dans un dolmen portugais primitif; 3° de nombreuses gravures d'animaux sur galets, d'un style magdalénien dégénéré. Comme les objets ici classés sous 1 et 2 datent à peu près de 3500 à 4000, les dessins magdaléniens dégénérés (3) ne peuvent être antérieurs, et nous avons ainsi une preuve, à mon avis, définitive que le vrai Magdalénien doit appartenir aux environs de 5000 avant J.-C.

« Agréez, etc.

« S. Reinach. »

Les prétendues fouilles de Spiennes.

On m'a adressé le journal *la Meuse* du 1er décembre 1926; j'en extrais ce qui suit :

Les milieux scientifiques sont vivement émus par une communication impor-

1. Je traduis une lettre que j'ai publiée dans le *Times* du 27 septembre 1926, p. 13.

Digitized by Google

tante que vient de faire M. Rahir, directeur du Service des Fouilles des Musées royaux du Cinquantenaire, à la Société d'Anthropologie de Bruxelles.

Il s'agit d'une supercherie très grave dont aurait été victime un savant unanimement estimé, M. Rutot.

On aurait surpris la confiance de celui-ci, sachant qu'étant donné son grand âge, il ne pourrait contrôler par lui-même les faits qui lui étaient rapportés.

Voici en substance ce qu'a dit M. Rahir aux membres de la Société d'anthropologie :

A la suite d'une demande faite par des archéologues compétents, le Service des Fouilles des Musées a pratiqué de minutieuses investigations sur le plateau dit « Camp Cayaux », de Spiennes, près de Mons, là où *M. Lequeux, travaillant seul et sans témoin*, prétend avoir découvert, dans des galeries de mines néolithiques, de nombreuses statuettes à figuration humaine, des vases décorés, des briques gravées, des haches, etc..., façonnés en craie par l'homme préhistorique.

Ces découvertes sensationnelles, décrites par M. Rutot dans le *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences*, ont fait grand bruit, d'autant plus que tous les chercheurs qui, depuis nombre d'années, fouillent ces galeries, n'y ont jamais rien trouvé de pareil.

Au cours de trois semaines d'investigations minutieuses, en présence de témoins compétents, le Directeur du Musée Royal d'Histoire naturelle, le directeur du Service géologique, de M. Cornet, l'éminent géologue de Mons, le Service des Fouilles des Musées royaux a pu fournir des preuves convaincantes qu'à part deux petites ouvertures creusées par M. Lequeux dans la craie, les profondes galeries décrites et explorées pour le compte de M. Rutot étaient inexistantes à Spiennes.

Les témoins qui ont assisté à ces recherches considèrent, a dit M. Rahir, que les découvertes extraordinaires de Spiennes ne peuvent être prises en considération aussi longtemps que les endroits précis de ces prétendues fouilles ne seront pas connus et que les statuettes en craie mises au jour ne pourront être certifiées authentiques. M. Rutot a aussitôt confessé son erreur.

Renseignements pris, tout cela est malheureusement exact; le mystificateur, qui a aussi opéré au Maroc, a été chassé de la Société belge où il s'était introduit

S. R.

A Minorque.

Au cours d'un voyage de quatre mois, M. Fred. Chamberlin a pu étudier et photographier 184 *talayots* et 16 *taulas*. Quelques-unes de ses photographies ont été bien reproduites dans le *Times* du 30 décembre 1926 (p. 14). Mais pourquoi intituler cela : *A new class of monuments?* En France, du moins, les livres élémentaires, comme celui du Marquis de Nadaillac, donnent sur les monuments minorcains les renseignements désirables, ce qui ne veut pas dire que des recherches plus précises et surtout des fouilles ne soient pas fort à souhaiter.

X

Ce qui a été écrit sur les fouilles de Glozel.

Le Bulletin de la « Société d'émulation du Bourbonnais » (publié par les Imprimeries réunies, à Moulins) contient, dans son dernier fascicule, un curieux essai de bibliographie de ces fouilles. On sait que peu de découvertes

Digitized by Google

archéologiques ont suscité une littérature aussi abondante : le simple énoncé des titres et dates de ces articles, imprimé en petits caractères, remplit quatre pages format in-8. Ce sont d'abord quatorze procès-verbaux des fouilles publiés par le même Bulletin, en 1925 et 1926, plus une note et deux réponses; puis vient l'indication de trois livres ou brochures; enfin celle des articles publiés, au cours de cette année, par les journaux et revues qu'elle énumère dans l'ordre suivant : le *Mercure de France*, la *Nature*, la *Tribune*, *Notre Bourbonnais*, la *Revue des Études anciennes*, le *Temps*, le *Journal des Débats*, le *Courrier de l'Allier*, le *Progrès de l'Allier*, l'*Information*, l'*Écho de Paris*, le *Quotidien*, les *Nouvelles littéraires*, la *Revue du Centre*, le *Journal*, le *Centre médical*, l'*Action française*, la *Chronique médicale*, *Esperanto* et la *Dépêche de Toulouse*. Et nous allions oublier la *Vie parisienne !...* Ces publications sont, comme on le voit, de genres fort différents, et une aussi remarquable variété suffirait à montrer que la question de Glozel intéresse le monde entier. La Société d'émulation prie d'ailleurs tous nos confrères de bien vouloir lui signaler les articles qui auraient pu lui échapper.

Nous apprenons encore par le même Bulletin qu'il y a eu plusieurs formes du nom de lieu où se font ces fouilles. D'après la carte de Cassini (1750-1789), il faudrait écrire *le Glozet ;* d'après la carte de l'Allier au 1/80.000 (1867), *Clozet ;* d'après la carte au 1/50.000 et celle du ministère de l'Intérieur au 1/100.000 (1901), *Glozet ;* d'après le *Dictionnaire des noms de lieux habités*, par Chazaud, *Clozel*. La forme communément employée aujourd'hui est *Glozel* et la Société d'émulation du Bourbonnais se sert d'une sixième forme : *le Glozel*. Comment s'étonner que les savants soient en désaccord sur les questions les plus obscures de l'histoire ou de la préhistoire, alors que les cartographes ne s'entendent même pas sur l'orthographe d'un nom de lieu du département de l'Allier[1] ?

(*Débats*, 12 décembre 1926.) H. M.

Le gisement de Glozel.

M. Depéret a porté devant l'Académie des Sciences la « question de Glozel », dont il a été beaucoup parlé à l'Académie des Inscriptions. Son opinion, qui est aussi celle d'un autre géologue, M. Viennot, est très catégorique. Le gisement est remarquable, parfaitement en place, non remanié. On y trouve parmi les nombreuses pièces des tablettes à signes alphabétiformes très nets. Or, le gisement est néolithique : non pas du début, touchant à la fin du paléolithique, comme on pouvait le croire d'après une pierre gravée sur laquelle on avait d'abord cru reconnaître un renne, auquel cas il se serait agi du néolithique commençant, de la fin du paléolithique, mais du néolithique franc, car ce qui a été pris pour le dessin d'un renne serait plutôt celui d'un élan, qui existait bien à l'époque néolithique, ce qui est certifié par divers

1. Le *Moniteur* des fouilles de Glozel, depuis 1925, est le *Mercure de France*, dont la collection est indispensable aux bibliothèques archéologiques. J'ai résumé mon opinion sur les fouilles dans l'*Antiquaries Journal*, 1927, p. 1 sq ; l'abbé Breuil en a fait autant dans l'*Anthropologie*, t. XXXVI, p. 543 sq. Il concède que la station est néolithique, mais voit dans ces glozéliens « des émissaires lointains d'un monde oriental, aussi étrangers à nos tribus indigènes que les compagnons de Cortès le furent au Mexique ». Cela me paraît de toute invraisemblance. — S. R.

Digitized by Google

objets en pierre polie et en os. M. Depéret décrit le gisement qui se trouve dans un sol caractérisé par du sable et de l'argile provenant de la décomposition des schistes se trouvant en contre-haut, à quelques mètres de distance. L'examen des couches ne permet pas de douter du caractère naturel du dépôt. Tout y est en place. Et les objets qu'on y trouve, il en a vu, lui-même, apparaître lors des fouilles auxquelles il a pris part.

Parmi ces objets, ceux qui excitent le plus de surprise sont les tablettes en argile portant des signes alphabétiformes. A ce propos, il rappelle que des découvertes analogues ont déjà été faites, il y a des années, à Tras los Montes, et à Montcombroux dans l'Allier, et qu'elles ont été, à l'époque, considérées comme illusoires. Évidemment, M. Depéret ne prétend pas interpréter les tablettes de Glozel; ce qu'il affirme, c'est le caractère naturel et authentique du gisement, qui est certainement néolithique pour le reste des objets découverts.

On connaît la thèse de M. C. Jullian : les tablettes seraient plus récentes, de l'époque gallo-romaine, en caractères cursifs, pouvant être, au moins en partie, déchiffrés. Ne serait-il pas indiqué de lui-soumettre celles-ci, pour qu'il s'efforçât de les traduire? Ceci soit dit en passant, à propos de la controverse à laquelle M. Depéret n'entend pas participer.

M. Depéret considère l'animal gravé sur une pierre comme représentant non un renne, ni un daim, mais un élan au troisième bois. Ce serait même le premier cas de représentation préhistorique de cet animal. Et, encore une fois, le gisement qu'a fait connaître le docteur Morlet est parfaitement authentique aux yeux du géologue, et c'est ce qu'il fallait établir.

(*Débats*, 13 octobre 1926.)

M. Elliot Smith et l'alphabet de Glozel.

Parlant à l'University College (*Times*, 16 octobre 1926) des révélations dues aux fouilles de Glozel, en particulier des tablettes inscrites et des éléments de décoration égéens, le professeur Smith a soutenu : 1° que le Magdalénien a probablement pris fin vers l'an 2000; 2° que l'alphabet crétois a pu fort bien se propager de l'est à l'ouest. La date assignée à la fin de l'âge du renne, en réaction extrême contre des évaluations trop élevées, ne sera admise par aucun préhistorien [1]. S. R.

Glozel et l'époque de Latène.

Dans la *Revue scientifique* du 13 novembre 1926 (p. 648 et suiv.), M. Franchet a prétendu établir que le gisement de Glozel, qui contient les restes d'un four *à fritter* et un aiguisoir de pierre, ne peut appartenir qu'à l'époque du métal. Un fragment de vase orné d'yeux et de nez du type d'Hissarlik, recueilli à Piedimonte d'Alife (p. 654), le persuade que les idoles similaires de Glozel appartiennent aussi à l'époque de Latène. Finalement, il conclut que la date *minima* du gisement est le Ier siècle avant J.-C. Dans tout cela, il ne tient aucun compte des galets avec gravures et inscriptions, comme s'il

1. Le même auteur a développé sa théorie dans un article bien illustré, mais non dépourvu d'erreurs, publié dans l'*Illustrated London News* d'octobre 1926.

Digitized by Google

existait des objets similaires de l'époque du fer, et ne s'occupe pas des tablettes inscrites. C'est assez dire que son mémoire mériterait d'être traité sévèrement s'il y avait lieu de s'y arrêter davantage.

S R.

La tombe de Toutankhamon.

L'exploration d'une nouvelle chambre (nov. 1926) a donné une foule d'objets importants, entre autres : 1° une statue d'Anubis; 2° des boîtes contenant des bijoux royaux, boucles d'oreilles, sceptres, éventail, sandales; 3° des boîtes en bois noir contenant des images du roi dans les occupations de la vie d'outre-tombe, enseignes des diverses provinces, bateaux, etc.; 4° une grande niche contenant, croit-on, les viscères du roi renfermés dans des vases de pierre.

(*Times*, 6 déc. 1926.) X.

Nouvelles découvertes à Ur.

Reprises au mois d'octobre 1926, les fouilles d'Ur ont donné presque aussitôt trois lots importants de tablettes. Parmi ces documents, M. Léonard Woolley signale une liste de racines carrées et cubiques de tous les nombres jusqu'à 60, des hymnes, des rappels de fondations pieuses attribuées aux anciens rois. Ces tablettes ont été recueillies dans des maisons ruinées, mais qu'il est possible de restituer en partie : quelques-unes avaient deux étages reliés par un escalier de briques, avec cour intérieure entourée d'un balcon de bois sur lequel s'ouvraient les chambres. Les groupes de maisons sont séparés par d'étroites ruelles (phot. dans le *Times*, 26 janvier 1927). Une longue chambre étroite se termine par un mur creusé d'une niche, devant laquelle est une sorte d'autel; tout autour, sous le pavé, on a trouvé une trentaine de grands vases contenant des os de petits enfants. « Il n'y avait pas de Moloch dans le panthéon sumérien, poursuit M. Woolley (*Times*, 4 janvier 1927), et pourtant il est difficile de croire que, dans une seule maison, 30 enfants soient morts naturellement en peu de temps. Aurions-nous là un sanctuaire domestique dédié à quelque divinité amie de l'enfance où les parents et amis du possesseur pouvaient apporter leurs petits morts? Si oui, il y avait, dans la religion sumérienne du temps d'Abraham (vers 2100) un sentiment plus intimement humain que ne le suggèrent les textes. » N'attachons pas trop d'importance à cette tentative d'explication, mais retenons le fait à l'encontre de ceux qui s'obstinent à croire qu'une accumulation d'os d'enfants, à Carthage ou en Syrie, fournisse la preuve du sacrifice rituel des premiers-nés.

S. R.

Le blé à Kish vers 3500 avant J.-C.

M. S. Langdon écrit au *Times* (29 janvier 1927) pour annoncer une très importante découverte. Dans une maison sumérienne de Kish, une jarre rouge et noire contenait une quantité de blé calciné, daté approximativement par la poterie et les tablettes pictographiques. Ce blé, au dire du professeur John Percival, appartient à l'espèce dite *Triticum turgidum*. Le nom sumérien du blé, *shegibba* (grain noir), correspond parfaitement à la nature de celui qu'on a rencontré; les grains en sont petits et tirent sur le rouge

Digitized by Google

foncé. Ainsi semble se confirmer l'opinion qui assigne une origine mésopotamienne à la culture du blé.

S. R.

Découverte de Hazor.

Le roi Jabin, de biblique mémoire, avait pour capitale *Hazor*, ce qui signifie « l'enceinte ». Le site de cette bourgade bien fortifiée, où la poterie de l'âge du bronze est très abondante, a été découvert par le professeur Garstang au nord de la Palestine, à Khirbel Nagas (S. de Kedesh). Il est inutile de rappeler que le chant de Déborah commémore la défaite du général de Jabin.

(*Times*, 26 nov. 1926.) X.

Fouilles à Sichem.

Le professeur Sellin, aidé de MM. Bohl (de Groningue), Praschniker (de Prague) etc., a conduit une campagne intéressante sur l'emplacement de Sichem, dont les murs, le temple de Baal-Berith, le palais de Jéroboam (?) ont été identifiés. Dans la ville basse, on a trouvé des images d'Astarté, des vases d'albâtre, des armes de bronze et deux tablettes cunéiformes de la période d'El-Amarna (lettre privée et liste de noms) [1].

X.

Fouilles de Beisan (Palestine).

Les recherches de l'Université de Philadelphie, reprises en août 1926, ont donné d'importants résultats. Une partie des objets découverts sont égyptiens (XIVe siècle); d'autres offrent des ressemblances avec les antiquités minoennes. Parmi les trouvailles, on énumère les suivantes (*Times*, 23 septembre 1926) : cartouches de faïence au nom d'Aménophis III; scarabée de lapis monté en or; poignard de bronze à manche de bois incrusté; hache de bronze d'un type particulier (phot. dans le même numéro), ressemblant à celle d'un roi hittite; cylindre d'argile surmonté d'une tête de porc (type d'un vase de Chypre); modèle en basalte d'un trône de type minoen, avec emblèmes égyptiens (vautour, pilier); modèle en calcaire d'une table de type minoen, etc.

X.

Fouilles à Jérusalem.

Des fouilles récentes ont dégagé le troisième mur de Jérusalem qui, d'après Josèphe, fut construit par Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand. Les travaux sont exécutés au nom de la *Jewish Palestine Exploration Society* (phot. dans le *Times*, 25 octobre 1926, p. 20).

X.

Ulysse et l'astronomie.

On a cherché, en s'appuyant sur l'archéologie, à préciser les dates de la guerre de Troie et des voyages d'Ulysse. Récemment, le professeur Forrer, en étudiant les tablettes d'inscriptions cunéiformes trouvées à Boghaz-Keui en Asie Mineure et écrites dans la langue des Hittites, a pu montrer que l'invasion des Achéens en Asie Mineure dont il était question dans ces

1. *The Times*, 21 septembre 1926, p. 13.

Digitized by Google

tablettes représentait un prodrome de la guerre de Troie et que cette invasion se plaçait entre les années 1240 et 1140 avant J.-C. L'astronome docteur Schoch à Heidelberg vient de réussir à préciser très exactement toutes ces dates. Au xxe chant de l'*Odyssée* il est question d'une éclipse de soleil qui ne peut être que l'éclipse totale de 1117 avant J.-C. Ithaque se trouva dans la zone d'obscurité complète à 11 h. 41 du matin (heure locale). Cette date permet de fixer l'année de tous les événements de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. La guerre de Troie éclata en 1197. Le cheval de bois fut introduit dans la ville en 1187. Ulysse revint à Ithaque en 1177. C'est le 16 avril au soir, vers 8 h. 30, que commença le massacre des prétendants qui rendit au héros sa souveraineté et délivra Pénélope de l'insolence des prétendants[1]!

G.

Le tremblement de terre en Crète.

Suivant la statistique, il se produit en Crète une moyenne de deux tremblements de terre par siècle : celui du 26 juin 1926 a été un des plus violents et a fort endommagé le Musée de Cnossos. Sir A. Evans (*Times*, 20 septembre 1926), qui était alors dans l'île, pense que la fin de la troisième période du Minoen II a été marquée par un grand séisme qui a laissé des traces nombreuses dans le palais. Le culte crétois de la Terre Mère et celui des piliers sacrés s'expliquent peut-être par la fréquence des tremblements de terre et les ravages qu'ils causaient dans des villes minoennes construites sans solidité.

X.

Encore l'Atlantide.

Ce n'est pas seulement à Paris, mais à Athènes que les hypothèses sur l'Atlantide sont en faveur; M. Phocion Négris, président de l'Académie d'Athènes, s'y intéresse beaucoup. M. Charles Richet s'est exprimé ainsi à ce sujet dans une lettre reproduite par le *Messager d'Athènes* (9 août 1926) :

L'Atlantide de Platon est-elle un rêve, une fable, une légende ?

Ce n'est guère probable. Platon est formel ; et Platon, c'est quelqu'un.

La question est bien vieille, mais elle se rajeunit chaque jour. On sait maintenant (hypothèse de Weggener) que les continents sont des îles immenses flottant presque à la dérive sur la masse liquide ignée qui fait le centre de notre planète. On sait aussi qu'il y a eu des communications entre le continent européo-africain. Il faut espérer que l'exploration des fonds de l'Atlantique va éclaircir cet angoissant problème...

Le même journal nous informe que le fondateur de la *Société des Études atlantéennes*, M. Paul Le Cour, a passé par Athènes et s'est mis en relations avec les « atlantologues » de ce pays, tant à Athènes qu'à Égine. Voici un extrait des déclarations de M. Le Cour :

De même que les archéologues redressent les colonnes effondrées du Parthénon, de même est-il nécessaire, dans le trouble actuel des consciences européennes, dans la grande inquiétude qui domine, de retrouver la lumière qu'avaient donnée au monde les antiques mystères. Les mêmes difficultés attendent les uns et les autres, mais l'heure n'est plus où l'on doive s'arrêter devant les difficultés. On a

1. Traduit de *Bios*, *Revue mensuelle des sciences naturelles et appliquées*, éditée à Haguenau (Bas-Rhin), n° 1, p. 43.

Digitized by Google

dit que le mot « impossible » n'était pas français, il n'est pas grec non plus. Appuyées l'une sur l'autre, les deux nations unies jadis dans le même idéal de lumière et de beauté ont une haute mission à accomplir encore. Puissent-elles n'y pas faillir !

Il y a des gens pour penser que les géologues ont seuls qualité pour s'occuper de l'Atlantide et que les amateurs qui s'en mêlent risquent d'être ridicules ou même y réussissent tout à fait.

X.

Les glaives anthropoïdes à antennes.

Additions et rectifications.

A la suite de l'article paru dans la *Revue* sur les *glaives anthropoïdes à antennes* [1], j'ai reçu plusieurs lettres dont j'extrais la matière de quelques additions et rectifications [2].

Glaives pseudo-anthropoïdes. — 7. Prauthoy, Haute-Marne [3]. — Ancienne collection Fourot; Musée de Langres [4].

Aux douze exemplaires cités ajouter :

13. Troyes, Aube. — Musée de Troyes [5]. — Poignée en fer, d'un type très voisin de celle de Pesth (n° 4); pommeau et boutons terminaux en bronze (manquent les deux antennes supérieures). Lame à bords parallèles, brisée à peu de distance de la poignée. — Trouvé à Troyes en 1875 au cours de travaux de terrassement, sans doute dans une sépulture, avec un bracelet en bronze, des perles de verre bleu et quelques débris de bronze.

Glaives anthropoïdes. — 3. Chaumont, Haute-Marne [6]. — Remplacer cette désignation par : commune de Châtenay-Mâcheron, environs de Langres, Haute-Marne [7].

Outre ces rectifications, il faut encore faire celle-ci : j'ai dit que « chez tous les exemplaires » du groupe hallstattien « chacune des deux paires d'antennes forme plus ou moins un U [8] ». Personne n'a relevé, ou du moins ne m'a signalé d'exceptions à cette règle. Cependant « cette vérité veut quelque adoucissement ». Il existe, dans le groupe ibéro-aquitain, dont les armes hallstattiennes

1. *Revue archéologique*, 1926², p. 32 sqq.
2. J'en remercie ici les auteurs, qui ont bien voulu m'autoriser à utiliser leurs indications.
3. *Rev. archéol.*, *loc. cit.*, p. 42.
4. Aux références données *Ibid.*, p. 42, n. 1, ajouter : Ch. Royer, *le Tumulus de Champberceau, in Mém. de la Soc. hist. et archéol. de Langres*, t. IV, 1909, p. 1-20, et pl. I, 7 ; G. Drioux, *l'Epoque des tumulus de Montoilles et Champberceau*, in *Mélanges Charles Royer*, Langres, 1920, p. 49-56. — Renseignements dus à l'obligeance de M. G. Drioux.
5. Cl. Drioton, *Note sur une épée anthropoïde et divers objets trouvés à Troyes en 1875*, in *Congrès de l'Ass. franç. pour l'avanc. des Sciences*, Rouen, 1921, p. 900-903 (figures). — Cet exemplaire m'a été signalé et décrit par M. le docteur Beau, d'Areuse (Suisse). M. Drioton, conservateur du Musée de Troyes, a bien voulu me fournir diverses indications complémentaires.
6. *Revue archéol.*, *loc. cit.*, p. 46,
7. Renseignement communiqué par M. Drioux, qui le tient de l'inventeur Carlier et en a obtenu confirmation de M. Salomon Reinach. Cf. G. Drioux, *Une restitution d'état civil. Le poignard anthropoïde « dit » de Chaumont*, in *Bull. de la Soc. hist. et archéol. de Langres*, t. VIII, 1921, p. 205-212 (planche).
8. *Revue archéol.*, *loc. cit.*, p. 39 ; cf. p. 54-55.

Digitized by Google

présentent plusieurs types spéciaux, quelques poignards dont les antennes supérieures, nettement divergentes, ont tout à fait l'aspect de celles des exemplaires pseudo-anthropoïdes de Latène [1]; bien plus, dans l'une de ces armes, la lame est à bords parallèles, comme d'ailleurs dans la plupart des armes hallstattiennes d'Espagne et d'Aquitaine. Toutefois ces poignards n'ont pas d'antennes inférieures, mais une croisette rectiligne.

On pourrait donc se demander si le type pseudo-anthropoïde de Latène ne dérive pas de ces armes ibériques; mais la répartition géographique des glaives pseudo-anthropoïdes n'autorise pas cette hypothèse. D'autre part, et pour la même raison, bien que les armes de types hallstattiens aient persisté en Espagne pendant une bonne partie de l'époque de Latène, il ne paraît pas possible de croire à une influence inverse. Il est donc à peu près certain que cette coïncidence est proprement accidentelle et due à l'extrême variété et, si l'on peut dire, à l'extrême plasticité de l'épée hallstattienne à antennes. Elle ne méritait pas moins d'être notée, car c'est justement grâce à cette plasticité que l'épée hallstattienne a pu donner naissance à l'épée anthropoïde.

PAUL COUISSIN.

Rennes, décembre 1926.

Les origines de la statuaire grecque.

On continue, on continuera de discuter là-dessus. Les gens du monde ont-ils tort quand, à l'aspect d'un Apollon archaïque, ils déclarent « que ça a l'air égyptien »? Au *pancrétisme* attribué à M. Emm. Lœwy (à cause de son mémoire sur les Dédalides) se sont opposés le *panhéthitisme* de M. Poulsen, puis la *théorie des retours* de M. Deonna, enfin l'*assyrianisme* de M. Rodenwaldt (1921). Suivant ce dernier, les statues grecques archaïques *drapées* dérivent de l'Assyrie, parce que là, et non en Égypte, la draperie descend jusqu'au sol, non pas seulement jusqu'aux chevilles, et que les figures grecques de ce genre (Branchides, Auxerre, Nikandra, Héra de Samos) sont, à cet égard, plus voisines de l'Assyrie que de l'Égypte. M. Emm. Lœwy, en réfutant cette manière de voir (*Athen. Mitth.*, 1925, p. 28 sq.), a eu l'occasion de passer en revue toutes les thèses plus anciennes; l'influence de l'Égypte n'est plus nulle part contestée en principe, mais il s'agit de lui faire sa part (grands ou petits monuments) et surtout de tenir compte des traditions anciennes sur les Dédalides crétois. Mémoire très intéressant, à noter.

S. R.

Dans les anciennes écuries royales d'Athènes.

Les recherches sur l'emplacement où se trouvaient les écuries royales se poursuivent et continuent à nous donner beaucoup d'objets intéressants. Ce sont surtout des « offrandes » recélées dans les tombeaux, dont on a ouvert un très grand nombre. Une des plus belles pièces est une *péliké*, vase à large panse comme une petite jarre, qui servait à conserver le vin. Aussi la panse est-elle ornée d'une représentation bachique. On voit Dionysos, vêtu d'une tunique de femme qui tombe jusqu'aux pieds; couronné de lierre, il

1. Cf. Cartailhac in *Matériaux*, 1886, fig. 128; H. Sandars, *The weapons of the Iberians*, fig. 57,4.

Digitized by Google

porte un canthare et un thyrse. En face de lui une grande et belle femme tient de la main gauche une lyre et de l'autre une œnochoé avec laquelle elle verse du vin à Dionysos, dans le canthare. C'était la coupe qui servait exclusivement aux fêtes dionysiaques et se distinguait par un pied élevé et deux anses énormes surmontant les bords, semblables à deux cornes de cerf. Derrière ces deux figures principales on voit des éphèbes faisant « la noce ».

Cette péliké est d'un travail merveilleux du ve siècle. De la même époque est un *lécythe blanc attique*, vase exclusivement funéraire, car, rempli d'aromates, il était enfermé dans les tombes. La forme de ce lécythe est exquise. Haute, droite, élancée, elle évoque une belle vierge athénienne. Le beau vase s'est conservé intact, sauf quelques taches dues à l'humidité du sol qu'on pourrait cependant enlever avec beaucoup d'adresse et de patience.

Voici maintenant un *loutrophore*, comme on appelait ces hauts vases élégants qu'on plaçait sur les tombeaux des jeunes gens des deux sexes morts sans avoir été mariés. Cela venait de la coutume qu'avaient les vierges athéniennes de se baigner, avant leur mariage, dans l'eau de la source Callirrhoé qui coule aujourd'hui encore à l'est du pont qui mène au cimetière, juste sous la chapelle de sainte Photini. Ces vases servaient à puiser l'eau de la source sacrée, d'où le nom de *loutrophoros*. Cependant, sur les tombeaux, on ne plaçait pas les récipients en argile dans lesquels on transportait l'eau, mais de grands vases en marbre de même forme, qui servaient de monuments funéraires.

*
* *

Une trouvaille fort curieuse est assurément le *catadesmos en plomb* retiré du grand sarcophage en marbre. Ce n'est pas une œuvre d'art, mais il se rattache à l'antique folklore. Les anciens craignaient, autant que les modernes, les violateurs des sépulcres. Ils enfermaient donc dans les tombeaux de larges rubans en plomb, sur lesquels ils gravaient d'affreuses imprécations contre quiconque aurait violé leur sépulture. Ils ne pouvaient pas imaginer, les malheureux, qu'après deux mille ans, ces profanateurs seraient des personnages parés de titres sonores, des archéologues éminents, des professeurs d'Université, des directeurs d'Instituts archéologiques!... Leur esprit de divination n'allait pas si loin. Après tout, les anciens avaient bien raison de redouter les pilleurs de tombeaux. Car ils enfermaient, comme on sait, avec leurs morts des objets très précieux, des diadèmes d'or, des colliers somptueux, des bagues aux gemmes gravées et une infinité de merveilleux objets d'art qui remplissent aujourd'hui des musées entiers.

Tout de même j'ai eu de la chance... Car c'est moi qui devais ouvrir le lendemain matin le tombeau plein d'imprécations. Mais un collègue jaloux et pressé de cueillir les lauriers de la découverte me devança de très bon matin. Il ouvrit la tombe et reçut en plein visage toutes les malédictions du mort millénaire! Il fut payé en bonne monnaie, le coquin!

Quant aux « catadesmoi » *(defixionum tabellæ)*, ces rubans portant des imprécations gravées qu'on enfermait dans les tombeaux, étaient consacrés aux divinités de l'enfer. C'est là une très antique coutume, remontant aux âges préhistoriques et en usage chez tous les peuples, même de nos jours. Car aujourd'hui le peuple grec appelle cette opération le « carphoma » (clouage). Au lieu de mots, il cloue des cheveux ou un lambeau de vêtement

Digitized by Google

de la personne contre laquelle sont formulées les imprécations. Le mot « catadesmos » (liage) a d'ailleurs un sens analogue à celui du « carphoma ». C'est pourquoi on disait aussi chez les anciens *prospattaleusis* (clouage), comme les modernes disent *dessimo* (liage), *comboma* (nouement). Il s'agit en somme d'un acte de sorcellerie, d'une espèce d'envoûtement. On cloue, on lie symboliquement la personne hostile et malfaisante à la mort, à un mal destructeur. Souvent ces tablettes ou ces bandes en plomb étaient traversées d'un ou plusieurs clous.

Les « catadesmoi » de cette sorte se retrouvent sur tous les points du monde antique, jusqu'en Afrique et en Asie. Le plus curieux est que cette pratique sauvage, que beaucoup font remonter à la crucifixion et à l'*apotympanismos* (fustuarium), supplices féroces par lesquels les anciens faisaient périr les criminels et surtout les esclaves, s'est conservée jusqu'aux temps classiques. On voit de ces lamelles avec imprécations dans notre Musée national, à la salle XXI, vitrine 155.

***

Une autre statue a été aussi découverte, mais pas entière comme la première, la belle Athénienne dont j'ai parlé ici longuement il y a quinze jours. A cette seconde statue, de facture excellente aussi, il manque la tête et les bras. Ces parties n'étaient pas taillées dans le même bloc. Elles étaient rapportées et rattachées par des tenons.

Quant aux six têtes volées dans le Musée de l'Acropole, qu'en dirai-je? On doit admirer surtout l'audace des cambrioleurs. Ces têtes, plus petites que nature, sont de facture archaïque et portent des traces de coloration. A cause de leurs dimensions exiguës, elles étaient enfermées dans une vitrine qui se trouve dans la salle du « Moschophore » (la 5e à partir de l'entrée) contre la paroi ouest. Beaucoup de ces têtes sont d'une technique exquise. Toutes, en tout cas, sont très supérieures à celles de bien des personnalités « compétentes... »

(Messager d'Athènes.) Alex. PHILADELPHEUS.

Où est ce pugiliste ?

A partir de la troisième édition du tome I du *Rép. stat.*, il est dit que la statue de pugiliste connue par Guattani et reproduite par Clarac (858, 2181) a passé en 1859 à la vente B. Hertz. Depuis, on la cherche en vain. M. P. Arndt a dit ce qu'on sait à son sujet, et même quelque chose de plus, dans une *Festchrift* publiée à Dresde en 1926, et il demande aux amateurs anglais de bien vouloir regarder dans leurs vestibules. Je joins volontiers ma prière à la sienne. L'important serait de savoir si la tête éthiopienne lui appartient; M. Arndt, qui n'en doutait guère autrefois, quand il publia le moulage conservé à Copenhague (*Einzelaufn.*, nos 1482-3), en doute un peu aujourd'hui.

S. R.

Alexandre à l'oasis d'Ammon.

Un correspondant anonyme du *Times* — sans doute a-t-il bien fait de rester anonyme — a imaginé une plaisante histoire (7 janvier 1927, p. 15). Toutes

Digitized by Google

les raisons qu'ont allégués anciens et modernes de ce pèlerinage du Macédonien sont inadmissibles; la vraie raison a été discernée par l'anonyme qui la définit ainsi : *cloaking espionnage in the guise of pilgrimage.* Alexandre voulait s'assurer, avant de s'enfoncer en Asie, qu'aucun danger *senoussiste* ne menaçait sa nouvelle conquête égyptienne; aussi fit-il semblant, pour observer plus à l'aise, d'être très désireux d'entendre l'oracle d'Ammon. Recommandé aux futurs historiens d'Alexandre, mais pas pour qu'ils y croient.

S. R.

La campagne d'Alexandre en Inde.

Dans un long article publié par le *Times* (25 octobre, p. 17) et accompagné d'une carte, sir Aurel Stein a développé des observations faites sur les lieux et les identifications topographiques auxquelles il s'est arrêté (Abazira, Aora sur le Swat, Aornos sur l'Indus, le tout au nord-est de Peshawar.)

X.

Un tableau d'Apelles.

C'est dans une chapelle du temple d'Asclépios à Cos, que visitent les deux commères d'Hérondas (Ad. Reinach, *Recueil Milliet*, I, p. 327). On a généralement reconnu, dans un des tableaux d'Apelles qu'elles admirent, un *splanchnoptés*, analogue à celui qu'avait sculpté Styppax, jeune garçon se préparant à brûler les entrailles d'une victime. Cela se fonde sur l'interprétation du v. 62, τὠργυρεῦν πύραστρον, *pincettes d'argent.* Non, dit M. Vollgraff (*Mnémosyne*, 1927, p. 104), πύραστρον = πύραυστρον doit être rapproché de θερμαυστρίς = θερμαστρίς; l'enfant n'était pas un *splanchnoptès*, mais un Camille nu, ou demi-nu portant du feu pour le sacrifice, un *pyrphoros.* Cela paraît vraisemblable.

S. R.

Apollonios, fils de Nestor, Athénien.

Le nom de ce sculpteur, déjà connu par la signature du célèbre *torse du Belvédère* (Lœwy, n° 343), a été lu par le professeur américain Rhys Carpenter sur un des gants de boxe du grand lutteur de bronze au Musée des Thermes (*Monum. nouveaux*, t. I, p. 17). Le nom est inscrit en caractères très effacés, voisins de notre ère (*Times*, 16 déc. 1926, p. 13). Évidemment, cet Apollonios, comme Agasias d'Éphèse, était à la tête d'un atelier de copies pour palais romains.

X.

La nécropole de Spina.

On ignore encore l'emplacement de cette ancienne cité, qui florissait, du vi^e^ au ive siècle, à l'embouchure du Pô; mais, depuis 1922, on a découvert et exploré la nécropole, comprenant, sur un mille carré, 600 tombes très riches. Parmi les trouvailles qu'énumère M. Colosanti, directeur des Beaux-Arts, il y a *six mille vases*, dont beaucoup ornés d'importantes peintures du ve siècle, des bijoux de tout genre (or, argent, ambre), enfin des bronzes de grande valeur.

(*Times*, 14 déc. 1926, p. 13.) X.

Digitized by Google

Les maisons romaines d'Ostie.

Les fouilles, qui ont aujourd'hui rendu au jour un quart de la ville, établissent que les maisons d'Ostie étaient toutes différentes de celles de Pompéi. Nombre d'entre elles étaient à plusieurs étages, dont chacun était, semble-t-il, loué séparément. On signale notamment un édifice à cinq étages, chacun pourvu d'un balcon de pierre, tel qu'on en voit dans les villes d'Europe les plus modernes.

(*Times*, 18 déc. 1926.) X.

Une nouvelle mosaïque d'Orphée.

Résumant, dans le *Bulletin archéologique* de 1926 (p. xx), le rapport de M. Alb. Ballu (1925) sur les travaux du Service des monuments historiques en Algérie, M. Cagnat signale dans le Bellezma, chez un colon de Corneille, une grande mosaïque (5 m. 50 × 4 m.) sur laquelle M. Carayol a lu des restes d'inscriptions transcrits comme il suit :

VS
RA
M. POTE
TEM
TE · VENIENTE · DI · TE · DECEDENT CANEBAT

Le dernier vers étant *Géorg.*, IV, 466 (épisode d'Orphée et d'Eurydice), les précédents devaient être les vers 462-5. Le premier se termine, en effet, par *tellus ;* le second se termine par *ia* (copie *ra*), le suivant par *amorem* (copie *m. pote*), le troisième par *cum* (copie *tem*): Les lectures erronées tiennent sans doute au mauvais état de la mosaïque, qui devait représenter l'épisode décrit par Virgile, chose assez rare pour ne pas rester inaperçue.

S. R.

Une fresque romaine en Grande-Bretagne.

Au cours des fouilles d'une ville romaine à Oxford (Kent), on a trouvé des fragments d'une fresque représentant, en grandeur naturelle, un homme tenant un javelot, avec une inscription contenant les mots BINA MANV. La lecture étant certaine, c'est *Énéide*, I, 313 ; *Bina manu lato crispans hostilia ferro* — et c'est très intéressant (phot. dans le *Times*, 27 janv. 1927).

S. R.

Les dernières fouilles de Vaison-la-Romaine.

M. l'abbé Sautel, qui dirige avec zèle les fouilles de Vaison-la-Romaine, vient de donner, à la dernière réunion des « Amis du Vieux Vaison », des renseignements fort intéressants sur le résultat des derniers travaux. Il est permis d'établir tout un plan de maison, propriété d'un riche patricien du nom de Lucius Messius. On a déjà découvert une stèle qui supportait un buste d'un membre de la famille, Messia Alpina. Les appartements dégagés sont : vestibule et porte d'entrée, bain privé, cuisine. En outre, on a découvert un vaste péristyle autour duquel étaient groupés les appartements principaux

Digitized by Google

de la demeure, soit : la salle servant au repas, la salle de réunion, les chambres et le logis des esclaves. Tous ces appartements sont ornés de mosaïques et dallés en marbre; une salle est à colonnes.

X.

(Journal des Débats.)

Tauroentum.

Tous ceux qui s'intéressent aux fouilles archéologiques de notre littoral méditerranéen apprendront avec plaisir que les ruines de Tauroentum, à Saint-Cyr, viennent d'être classées comme monument historique, grâce à l'appui de M. Jules Roustan, architecte pour la section des beaux-arts à Toulon, et de M. Formigé, architecte du gouvernement à Paris. M. Charras, conservateur du Musée de Saint-Cyr, qu'il a créé avec tant de patience et de dévouement, est officiellement chargé de la direction des fouilles de Tauroentum. Après avoir entamé le rez-de-chaussée des substructions existantes, M. Charras, le mois dernier, a découvert trois nouvelles salles à mosaïques, l'une à mosaïque byzantine du IVe siècle, admirablement conservée, avec carrés représentant des croix gammées, des colombes, des oiseaux, etc. Encouragé par ces résultats, M. Charras se propose de continuer ces fouilles intéressantes, dont les amis de la Provence et des arts sont disposés à fournir les fonds.

(*Débats*, 12 octobre 1926.) A.

Encore Sainte-Reine.

Au cours d'une réunion solennelle tenue à Alesia au mois de septembre 1926, il a été de nouveau question de la basilique de Sainte-Reine et du sarcophage de sainte Reine, deux énormes inventions qui compromettraient la science française si elle pouvait l'être pour si peu.

Au cours de sa conférence (*Bien public* de Dijon), M. Toutain a parlé d'un sarcophage à *fenestella* près de Lens, d'un autre à Graville-Sainte-Honorine, puis de celui d'Alesia : « Il y aurait trois sarcophages connus construits ainsi. » *Omissio veri.* Il y a *deux* sarcophages perforés à Alesia, dont ni l'un ni l'autre n'est à *fenestella.* Mais pourquoi le conférencier a-t-il oublié le second sarcophage identique d'Alesia? Pour ne pas gêner sainte Reine; cela part d'un bon sentiment.

S. R.

Les fouilles de Trèves.

Sous la direction du professeur Sigfried Lœschcke, les fouilles commencées à Trèves il y a deux ans, dans l'Altbachtal, entre les Thermes (Palais impérial) et l'Amphithéâtre, prennent les proportions d'un grand événement archéologique. On a découvert là les fondations de tout un ensemble de temples et de petits sanctuaires, au nombre de plus de vingt, détruits au IVe siècle lors du triomphe du christianisme, mais dont des inscriptions et des débris de statues ont permis de reconnaître la destination. Ce ne sont pas des monuments élevés aux divinités de Rome, mais à des divinités indigènes et à

Digitized by Google

Mithra. Le nouveau Mithræum, sans être aussi bien conservé que celui de Dieburg, près de Darmstadt, récemment découvert, a laissé d'importants vestiges [1]. Les autres divinités dont on a pu constater le culte en cet endroit sont : le dieu céleste à cheval; un dieu taureau (fluvial); Pisintios (nom nouveau, analogue à Vertumne); Grannus (Apollon); Mercure (*Mercurius peregrinorum*); une déesse-mère assise (statue bien conservée sauf la tête); des déesses locales de la fécondité, nommées Aveta, Icovellauna, Nitona, Epona (restes d'une image). On a encore recueilli de nombreuses statuettes d'argile, quelques-unes de types nouveaux (*Anzeiger*, 1926, p. 382).

Les sanctuaires, grands ou petits, sont généralement rectangulaires, quelques-uns circulaires; il y a des traces de polychromie et une alternance de pierres blanches et rouges dans les murs.

Les fondations d'une maison franque, construite au-dessus d'une maison romaine, nous apportent un précieux spécimen d'une architecture très mal connue.

Les fouilles continuent, sur une surface de près de 30.000 mètres carrés, avec des crédits considérables [2].

S. R.

La poterie à reliefs de Salzbourg.

Il faut savoir gré à M. de Koblitz d'avoir publié, avec sept bonnes planches, les tessons à reliefs découverts depuis 1920 environ à Salzbourg, en notant pour chacun la provenance (Banassac, Lezoux, Montans, Rheinzabern, etc.), ainsi que les analogies avec les pièces publiées par Déchelette, Knorr, Ludowici, etc. Cet utile mémoire a paru dans les *Mittheilungen* de la Société anthropologique de Vienne (t. LVI, 1926), où les amateurs de poterie sigillée n'iront guère le chercher sans être avertis.

S. R.

Une sépulture romaine à Nîmes.

Au cours de travaux de fondation exécutés à Nîmes, en vue de la construction d'un nouvel établissement de spectacles, à proximité de l'ancienne porte romaine, dite « Porte d'Auguste » ou « Porte d'Arles », des ouvriers ont mis au jour, à 3 mètres environ de profondeur, divers documents archéologiques, entre autres une sépulture romaine. Malheureusement, cette sépulture, absolument intacte au moment de la découverte, a été aussitôt bouleversée avant tout examen scientifique.

Constituée par une auge de pierre de 80 centimètres de long environ sur 50 de large et 60 de profondeur, elle contenait, outre l'urne cinéraire, de nombreuses verreries, parmi lesquelles des vases, des fioles, deux colombes de teinte bleue d'une irisation charmante et des poteries de facture locale en terre assez poreuse. Parmi les poteries figurait une statuette de Priape d'un type assez curieux, symbolisant l'abondance. On a retrouvé aussi des ron-

1. Le *pater* s'appelait Martius Martialis.
2. *Illustrirte Zeitung*, 24 juin 1926; *Hanoversche Kurier*, 23 juillet et 25 nov. 1926; *Archäol. Anzeiger*, 1926, p. 377. Le Musée de Saint-Germain doit ces imprimés à la libéralité du directeur des fouilles.

Digitized by Google

delles d'ivoire provenant de quelque objet dont les autres parties n'ont pas été retrouvées.

Tous ces objets, très fragiles et manipulés avec rudesse par les ouvriers qui fouillent avec fièvre dans l'espoir de trouver un hypothétique trésor, ont été mis en miettes en quelques secondes.

Une partie de la statuette a pu être reconstituée en rapprochant les morceaux épars; elle sera conservée au Musée de Nîmes, qui n'en possédait pas encore de ce type. [Un moulage restauré est à Saint-Germain.]

(*La Fronde*, 8 octobre 1926.)

Vinronium.

Le plus grand établissement romain qui ait été découvert en Grande-Bretagne l'a été récemment près d'Alcester, Warwickshire, sur l'emplacement de Vinronium (*Times*, 23 octobre 1926). C'est le forum de cette petite cité, de 300 × 397 pieds de superficie. Les fouilles ont donné une inscription en l'honneur de l'empereur Hadrien et des monnaies du Ier siècle, date de la construction de ce forum.

X.

En Russie méridionale.

Les ruines d'Olbia, dont le temple d'Apollon (à l'embouchure du Bug) avait été découvert en 1924, continuent à être étudiées par M. Farmakowsky et sont, paraît-il, du plus grand intérêt. D'autre part, au village d'Usatoff, à 5 milles d'Odessa, on a trouvé un nouveau centre de civilisation très ancienne, analogue à celle de Tripolyé (près Kieff), avec vases peints de la période de transition entre le néolithique et l'âge du bronze.

(*Times*, 8 octobre 1926). X.

Le relief byzantin d'Heiligenkreuz.

Gravé par Chifflet (1661), alors qu'il était à Lyon, ce précieux objet a été retrouvé au XIXe siècle dans l'abbaye autrichienne de Heiligenkreuz et acquis tout récemment par le Victoria and Albert Museum (*Times*, 10 janvier 1927). C'est un relief circulaire en porphyre vert de Sparte, avec la représentation de la Vierge en prière et une inscription qui appelle la protection de la Theotokos sur l'empereur Nicéphore Botaniate (1078-1081). Peu d'objets byzantins datés offrent un si vif intérêt pour l'histoire de l'art.

S. R.

A propos des Bibles catalanes.

M. Pijoan a montré, en 1912, que les sculptures du portail de Ripoll en Catalogne (XIIe siècle) dérivent des miniatures des bibles catalanes (étudiées en dernier lieu par W. Neuss, *Die Katalanische Bibel-illustrationen*, Bonn, 1922). M. Puig y Cadafalch a repris, à propos des mêmes sculptures, la question des miniatures considérées comme guides des sculpteurs (*Bull. monum.*, 1925, p. 303 sq.). Il y a un rapport évident entre une partie des reliefs de

Digitized by Google

Ripoll et les miniatures de la Bible catalane de Farfa (Vatican). De pareilles constatations expliquent le transport de certains thèmes sans qu'on ait besoin de postuler le voyage d'un atelier ou l'identité d'une école. Il est donc nécessaire de chercher les sources des enlumineurs plutôt que celles des tailleurs de pierre qui les ont suivis. En ce qui touche les sources des miniatures des Bibles catalanes, nous savons qu'elles sont, au premier chef, visigothiques et que les Bibles des Visigoths, dont il ne subsiste que le *Pentateuque Ashburnham*, ont puisé leurs éléments en Grèce, en Syrie, en Égypte, d'où le caractère singulièrement composite des miniatures catalanes, nées dans des *scriptoria* où l'on copiait tout ce qu'on trouvait, sans acception d'origine ni de date. M. Puig, qui n'admet pas une influence musulmane sur l'architecture du XIe siècle en Catalogne, croit, en revanche, à cette influence, venue du sud de l'Espagne, dans la sculpture du sud-ouest de l'Europe. « L'influence des arts musulmans dans la sculpture romane est prouvée par un certain nombre de thèmes iconographiques... Devant les inscriptions musulmanes ou pseudo-musulmanes et les entrelacs mauresques des œuvres sculptées, on peut se demander [illegible] même temps que les tissus et les ivoires, il n'a pas pénétré à To[illegible] que chose de la riche iconographie des manuscrits enluminés d[illegible]pagne. » Tout l'article est à lire de près; je n'ai fait qu'en indiquer la p[illegible]ce.

S. R.

Andrea Salaino.

Les lecteurs du *Matin* ont pu éprouver quelques urprise à voir, en première page (21 octobre 1926), une reproduction du Bacchus léonardesque du Louvre, encadrée d'un article qui, célébrant le critique d'art américain Maurice H. Goldblatt, attribue à Salaino le *Bacchus* du Louvre, le *Christ parmi les docteurs* de la National Gallery et une quarantaine d'autres tableaux. Le même « critique » avait réussi précédemment à faire mentionner ses prétendues découvertes par le *Times*, ce qui avait attiré à ce journal une lettre justement dédaigneuse de Sir Herbert Cook; on a lu peu après un long article sur le même sujet dans le *Figaro*. Nous ne savons à peu près rien de Salaino; tant qu'un document d'archives ou une signature *incontestable* n'aura pas permis de lui attribuer une peinture, les hypothèses de Goldblatt et consorts, même célébrées par les mille voix de la réclame, ne mériteront qu'un haussement d'épaules.

S. R.

Une fresque chinoise.

Au mois de décembre 1926, M. G. Eumorfopoulos a exposé au British Museum une grande fresque de 14 pieds carrés provenant d'un temple de la province de Chi-li. La peinture représente trois figures de la mythologie bouddhique, Avalokitesvara (variante de Kwan Yin, déesse chinoise de la Pitié) entre deux Bodhisattvas. « C'est, dit un critique (*Times*, 18 déc. 1926), comme un Botticelli traduit par un mosaïste byzantin », et il va jusqu'à évoquer à ce sujet les Parques du fronton du Parthénon. Des détails décoratifs sont indiqués en relief. On attribue cet ouvrage au VIIIe siècle de notre ère, peu après les fresques indoues d'Ajanta.

X.

Digitized by Google

Éléphants en Amérique.

M. Elliot Smith revient à la charge (*Times*, 14 janvier 1927) et prétend que la présence d'éléphants asiatiques dans l'art précolombien est aujourd'hui *démontrée*. Il invoque à cet effet : 1° des dessins fantaisistes de Waldeck, faits à Palenque; 2° une pierre de San Salvador qui serait l'image grossière d'un éléphant; 3° un vase peint du Guatemala où figureraient deux éléphants. Comme ces images sont reproduites dans le grand journal de la Cité (p. 16), on peut, sans être naturaliste, apprécier la portée des arguments allégués. Je ne pense pas que la thèse du professeur E. Smith sorte victorieuse d'un examen impartial; elle a trouvé tout de suite des contradicteurs (*ibid.*, 22 janvier 1927).

S. R.

Le psaume XIX.

Dès 1910, M. Eisler avait cru reconnaître dans ce psaume un chant de jubilation en l'honneur des noces de la divinité lunaire avec le Soleil. Revenant en détail sur le même sujet et sur les cultes astraux de la vieille monarchie israélite, l'auteur estime [1] que ce morceau (dont la lacune doit être complétée par I *Rois* 12 *b*) remonte à une antiquité très reculée, antérieure à David qui l'a introduit dans le culte de Jahveh. L'existence d'une divinité féminine dans le judaïsme préhistorique est attestée, entre autres, par la mention de la *regina cœli* dans Jérémie (7, 16-20; 44, 15-30). La question d'éléments prédavidiques dans notre Psautier mérite et obtient ici une sérieuse attention.

S. R.

Claude et les Juifs alexandrins.

Dans un mémoire *bonae frugis pleno* que M. Stuart Jones consacre à cette question difficile (*Journal of Rom. Stud.*, 1926, p. 17-35), il conclut comme suit sur l'allusion au moins apparente au messianisme contenue dans la lettre de l'empereur en 41. Les italiques sont dans le texte de M. Jones (p. 31) :

« MM. S. Reinach et De Sanctis ont proposé indépendamment la théorie que la « peste générale du monde entier », que les Juifs sont accusés de fomenter, serait la discorde engendrée dans les communautés juives de la Diaspora par la diffusion du christianisme et les réactions qu'elle soulevait. Claude interdit aux Juifs alexandrins d'attirer des renforts de Syrie et d'Égypte; il est concevable que des chrétiens *aient pu* venir de Syrie, c'est-à-dire d'Antioche. Le texte de Suétone, qui se rapporte à des événements de huit ans postérieurs, peut signifier que Claude (sans comprendre les faits de la cause) ait entendu parler du trouble produit dans les synagogues par la nouvelle secte et ait senti là un danger pour l'ordre public. Mais c'est une hypothèse gratuite, qui n'a rien pour la recommander. Il est parfaitement évident par le contexte que les renforts introduits par les Juifs avaient pour but de renouveler la lutte avec les Alexandrins; et, comme l'a indiqué

1. *Journal of the American Oriental Society*, 1927, p. 21 sq.

Digitized by Google

Sir Fr. Kenyon, les chrétiens (qui certainement ne désiraient pas prendre part à l'éphébie grecque) auraient été une source de faiblesse plutôt que de force. C'est une coïncidence intéressante, indiquée par M. Cumont, mais rien de plus, que dans les *Actes* (XXIV, 5) saint Paul soit qualifié de peste et d'excitateur de querelles à travers le monde. »

Je note cette conclusion sceptique, confiant dans l'avenir qui en fera justice. La question de l'introduction de nouveaux Juifs à Alexandrie n'a rien à voir avec celle de l'éphébie; il ne s'agit que de l'immigration d'éléments pauvres, faciles à émouvoir, d'un prolétariat d'*East End* comparable à celui parmi lequel s'était produit, au témoignage du Josèphe slave, le mouvement antiromain, antisacerdotal et anticapitaliste qui a marqué le début du christianisme. La « coïncidence » avec le texte de Suétone est une curiosité; celles avec les textes des *Actes* et de Dion en sont d'autres. Mais on n'explique rien quand on allègue que des curiosités sont « intéressantes », pour déclarer, finalement, qu'elles ne signifient rien.

S. R.

Du pseudo-neuf sur le Josèphe slave.

Quand une idée nouvelle ou un texte nouveau paraissent à l'horizon, il ne manque jamais de frelons pressés pour essayer d'en confisquer le profit. Un nouvel exemple de cette tendance fâcheuse est fourni par M. Vacher Burch (*Jesus and His Revelation*, Londres, Chapman, 1927). Il reprend, à propos du Josèphe slave, la thèse inadmissible du premier éditeur, Berendts, et promet de révéler — dans un ouvrage ultérieur — des manuscrits slavons dont il ne saurait lire une ligne, notamment une vie de saint Jean-Baptiste, qui, suivant toute apparence, n'existe pas.

X.

Mommsen et Fustel.

Dans une intéressante étude sur J.-J. Bachofen, M. Ch. Andler écrit (*Rev. hist. rel.*, 1926, 225-6) : « Bachofen et Fustel sont des esprits d'une structure diamétralement opposée à l'esprit de Mommsen. Fustel n'a pas engagé de bataille ouverte contre Mommsen, dont il a peut-être ignoré l'hostilité sourde. » C'est là, je crois, oublier l'article de Fustel dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1872 : « La manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne ». Mommsen n'a jamais pardonné cette attaque courtoise. M'ayant un jour avoué, sur interrogation directe, qu'il n'avait pas lu la *Cité antique*, je lui proposais (il était à Paris) d'emporter ce livre à son hôtel pour en lire les vingt premières pages. Il me répondit que si je le lui donnais, il le rapporterait sans l'avoir ouvert. Fustel était mort, mais il est difficile qu'il n'ait pas su, de son vivant, qu'il avait au moins un ennemi à Berlin.

S. R.

La vente Frœhner.

Le mercredi 12 janvier 1927 a eu lieu, à l'hôtel Drouot, une vente d'objets d'art, tableaux, gravures, bijoux, inscriptions, médailles, etc., ayant appar-

Digitized by Google

tenu à G. Frœhner. Cette vente était faite « à la requête de M. Turquin, curateur aux successions vacantes ».

Le défunt, comme le savent nos lecteurs, avait légué en bloc au Cabinet des Médailles tout ce qu'il possédait d'œuvres d'art. Il était bien simple d'en prendre livraison et de les transférer rue Richelieu. Mais cela ne faisait pas l'affaire des hommes de loi. Aussi inventa-t-on les complications nécessaires pour que la succession fût grevée. Puis, pour récupérer ces dépenses inutiles, on procéda à la vente de certains objets à l'hôtel Drouot. Assurément ce n'étaient pas des chefs-d'œuvre, mais ils revenaient de droit à l'État, légataire du cabinet Frœhner, et non à d'autres. Quelle piquante question à poser, pour le principe, par la voie du *Journal Officiel ?*

S. R.

« Guillemets omis ».

Il y a un moyen ingénieux de se passer de guillemets : il consiste à ne jamais copier ou traduire textuellement, mais à paraphraser ou à décalquer. Que si l'on est curieux de voir comment cela se pratique, on comparera :

1° Un article de l'*Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie lorraine*, 1905, p. 318-352, avec un article des *Mémoires de l'Académie de Metz*. 1922, p. 87-99.

2° Un article de l'*Annuaire* lorrain déjà cité, 1905, p. 221 et suiv., avec un autre des *Mémoires* déjà cités, 1922. p. 89 et suiv. Il est vrai que dans ce dernier article, p. 95, il y a une velléité d'aveu. « Elle (la statue de Metz) ressemble étonnamment, *a-t-on fait remarquer*, à une statue que possède le Musée d'Oxford. » *On*, c'est Michaelis, source dissimulée; mais alors que Michaelis dit que l'une des deux figures analogues « passe (pas à Oxford) pour provenir d'un tombeau turc sur la route de Magnésie à Sardes », le décalqueur parle maladroitement d' « une statue que possède le Musée d'Oxford et qui fait partie d'un groupe rapporté de Sardes et de Magnésie par un amateur anglais ». Comment un *groupe* peut-il provenir à la fois de Sardes et de Magnésie? L'auteur n'a même pas compris ce qu'il démarquait; ainsi sa main a été pincée dans le sac.

S. R.

Opinions téméraires.

« *Bel*, dieu babylonien, dont le nom est en rapport avec celui de *Babel*, veut dire en vasque « corbeau », « aigle », ce qui est en relation avec le symbolisme de l'aigle, c'est-à-dire du Soleil, dans toutes les mythologies et tout spécialement avec le mythe des Géants dans Prométhée. »

(Extrait de *Caïn, tragédie symbole*, par le marquis de Dosfuentes. Paris, éditions du Loup, 1926, p. 149).

X.

* * *

On lit dans les *Procès-verbaux des séances* de la Société des Lettres, Sciences, Arts... de Saint-Dizier, 11 mars 1926, le résumé d'une note présentée par un membre de ladite Société sur l'inscription de la *Haute-Borne* (commune de Fontaines, Haute-Marne) : *Viromarus | Istatilif* (C. I. L., 4659) et les diverses interprétations qu'elle a suscitées.

Digitized by Google

« Toutes ces interprétations, dit l'auteur, ont le grand tort de réunir en un texte unique deux inscriptions absolument distinctes et d'ailleurs d'époques différentes. VIR a été ajouté, OMARVS se trouve dans l'axe central de la stèle, tandis que ISTATILIF semble avoir été gravé au début de l'occupation romaine et tracé par une main presque inexpérimentée. OMARVS, au contraire, paraîtrait facilement buriné par un sculpteur plus récent et remonterait seulement à la période de la décadence latine, peut-être même au commencement de l'époque médiévale.

« Que signifieraient alors ces inscriptions?. » Pour l'auteur, ISTATILIF doit être lu à gauche, soit FILI TATSI, « ô mon fils Tatsius! ». Ces deux mots au vocatif auraient été écrits par un soldat de César, d'origine sémite, venu de Palestine ou de Syrie. Ce légionnaire se serait servi du latin qu'il connaissait certainement, mais en transcrivant, comme dans sa langue maternelle, de droite à gauche. Quant à OMARVS, il viendrait de Austremarus (plus tard Ostremarus, Ostemarus et enfin Omarus) et signifierait « Orient » ou « Est ». Ce serait une simple indication de limite, « Pays des Leuci », et non pas un nom d'homme, comme pourrait le faire croire le mot VIR de facture certainement postérieure. »

G. D.

***

On lit sous le nom de Jules de Gaultier, *Qu'il n'y a pas de poésie pure*, in *Mercure de France*, 1er novembre 1926, p. 543 :

Le mythe d'Eurydice, est-on sûr d'en avoir pénétré le sens ? Ne dit-il pas l'effroi des résurrections, la révolte de l'esprit contre le miracle, et, chez qui étreignit vraiment la réalité unique et fugitive de l'instant, la clairvoyance farouche qui déjoue la magie des sortilèges, la fidélité du souvenir qui repousse l'illusion des fausses ressemblances et l'horreur des consolations déshonorantes ?

Pourquoi ne pas corriger, une fois qu'on y est, le *respexit* de Virgile en *inspexit* ? Et pourquoi écrire du galimatias?

X.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

James Henry Breasted. *The conquest of civilization.* New-York, Harper, 1926; in-8, xxv-717 pages, avec très nombreuses illustrations en noir et en couleurs. — Nouvelle édition, notablement accrue et un peu modifiée dans son aspect, de l'excellent livre publié par l'auteur en 1916 sous le titre d'*Ancient Times.* Ici, ce n'est plus à l'écolier qu'il s'adresse, mais à « l'homme dans la rue », cherchant avant tout la clarté et l'expression d'idées générales sur le développement humain, aux dépens de l'histoire des guerres et des institutions politiques. « Les conquêtes que nous devons au proche Orient, comme la découverte du métal et l'invention de l'écriture alphabétique, furent des événements autrement importants que les péripéties de la guerre du Péloponnèse. » Dans cet Orient où M. Breasted trouve l'origine de toute civilisation, tant matérielle que morale, la priorité appartient à l'Égypte. « Parmi les sources devenues récemment accessibles, les plus importantes peut-être sont les tablettes cunéiformes avec listes de dynasties qui nous permettent enfin de déterminer l'âge maximum des plus anciens documents écrits babyloniens. Ceux-ci sont, au plus, un peu antérieurs à 3.000. Ainsi il est maintenant prouvé sans conteste que la civilisation naquit en Égypte, suivie, à quelques siècles de distance, par la Babylonie. » Quant à l'Europe — dont l'art quaternaire est pourtant bien plus ancien que 3-4000 — elle est censée avoir tout reçu de l'Asie. Qui sait si dans une troisième édition de son beau livre l'auteur ne sera pas obligé de chanter quelque peu la palinodie, de se dégager du *mirage oriental* dont il est si fort épris? Ce petit endroit, devenu célèbre en 1926, Glozel, contribuera peut-être à ce résultat que, pour ma part, j'appelle de mes vœux.

Inutile de dire que le savant qui consent à écrire ainsi pour le grand public est au courant des derniers résultats de la science (jusqu'en mars 1926, date de sa très instructive préface) : il nous parle avec quelque détail de la tombe de Toutankhamon, du déchiffrement des tablettes hittites qui fournissent les plus anciens renseignements sur les Grecs, qui établissent définitivement le caractère historique de la guerre de Troie. J'avoue ne pas partager, sur ce dernier point, toute sa confiance, mais je serais disposé à renoncer aux doutes qui me restent en constatant qu'un érudit aussi sagace ne les partage pas. — Illustrations, cartes, exécution typographique, index, tout est d'une qualité irréprochable.

S. R.

Genava. *Bulletin du Musée de Genève.* Tome IV, 1926. Genève, Kundig; in-4°, 322 pages, avec nombreuses figures et planches. — Tant par la liste détaillée des acquisitions du Musée — entre autres un admirable fragment de stèle attique — que par les mémoires originaux qu'il nous apporte, le

Digitized by Google

quatrième volume de *Genava* ne le cède en rien aux précédents. Je donne les titres des mémoires qui peuvent intéresser spécialement nos lecteurs : D. Viollier, *Moules de fondeurs de l'âge du bronze ;* L. Blondel, *Habitation gauloise de l'oppidum de Genève* (planche importante de tessons celtiques polychromes, p. 106); Wl. Deonna, *Fibules romaines à inscriptions ;* Lapparent, *Sainte Barbe* (à propos d'une statue du Musée); Wl. Deonna, *Quelques monuments du Musée de Genève* (*missorium* de Valentinien, fragment de mosaïque avec quadrige); Le même, *Plat d'étain et vitraux armoriés ;* Wl. Deonna, *les Collections lapidaires au Musée d'art et d'histoire* (316 numéros; catalogue détaillé avec bibliographies et figures, entre autres la restitution d'une porte monumentale très ornée d'après des fragments d'architecture de la belle époque romaine; à suivre). Tout cela, grâce à l'excellence matérielle de l'exécution, est aussi agréable à lire qu'instructif.

S. R.

Scoala Romana din Roma. *Ephemeris daco-romana*, III, 1925. Roma, Libreria di scienze e lettere, 1926; gr. in-8, 406 pages, avec nombreuses illustrations. — Le tome III de l'*Ephemeris daco-romana* n'apporte aucune déception à ceux qui ont apprécié la belle tenue des deux précédents. L'article le plus considérable est celui de M. Al. Busuioceanu sur Pietro Cavallini et la peinture romaine des XIIIe et XIVe siècles [1]; M. Gr. Floresca a étudié la topographie et l'histoire d'Aricie; Mme Ecaterina Dunareanu-Volpe a traité le sujet très intéressant de l'extension des civilisations italiques vers l'Orient au premier âge du fer; M. Radu Vulpe s'est occupé des Illyriens dans l'Italie impériale (avec carte de leur diffusion d'après l'onomastique). Nombreuses et bonnes illustrations. Rappelons que tous les mémoires, rédigés en italien, sont ainsi mis à la portée des savants de tous pays, à qui la langue *dove il si suona* ne saurait être étrangère, tandis qu'ils ignorent le roumain.

S. R.

Scoala Romana din Roma. *Diplomatarium italicum. Documenti raccolti negli archivi italiani*. I, 1925. Roma, Libreria di scienze e lettere, 1926; gr. in-8, 505 pages. — Parallèlement à la série archéologique dite *Ephemeris daco-romana*, que nous avons signalée à nos lecteurs, l'École roumaine de Rome a décidé d'en publier une autre, dont voici le premier volume, précédé d'une préface de M. Vasile Parvân. Il s'agit de recueillir et de faire connaître les documents relatifs au christianisme oriental que contiennent en grand nombre les archives italiennes, en particulier celles de Rome. Car la papauté n'a jamais perdu l'espoir de ramener à l'Église romaine ces communautés hétérodoxes, qui l'intéressaient d'ailleurs à un autre titre, comme des remparts du christianisme contre l'islamisme. Les documents réunis ici, tous postérieurs au XVe siècle, sortent du cadre de notre *Revue;* il faut donc me contenter d'en signaler la publication aux historiens dont l'horizon n'est pas limité.

S. R.

1. P. 395 : « Cavallini est le dernier grand représentant de ce traditionalisme officiel qui avait été pendant des siècles la base de l'art romain. Dans ce caractère dominant de son art, il faut chercher l'explication intégrale tant de sa personnalité artistique que de toute l'école représentée par lui. » Juste et bien dit.

Digitized by Google

Recueil Gébélev. *Exposé sommaire*. Leningrad, 1926; in-8, 12 pages, avec 2 planches. — Nous étions menacés d'un gros volume en russe d'essais dédiés au professeur Gébélev; le malheur des temps a empêché de les imprimer. Mais à quelque chose malheur est bon. Voici, dans un français très lisible, le résumé de ces mémoires, dont quelques-uns ont d'ailleurs paru dans les *Mélanges Kondakof*. Je signale ceux qui pourront intéresser nos lecteurs et qui restent inédits. Al. Malein, *Apulée*, I, 5-20; Gr. Zereteli, *la Lettre d'Ammonius à Apion à propos de pêches* (papyrus chez l'auteur); N. Novossadsky, *Corrections au recueil de Latyshev;* Marie Maximova, *le Conte égyptien du naufragé et un scarabée* (vi^e siècle) *de l'Ermitage;* D. Ainalof, *Composition et figures antiques dans l'art chrétien;* Al. Zograph, *le Tir de l'arc sur les monnaies de Chersonnèse et d'Olbie;* Raissa Schmidt, *Athéna Ergané et la religion des artisans grecs;* Nathalie Garchina-Engelhardt, *Camée de Kertch avec un portrait de Drusus le jeune;* B. Pharmakowsky, *le Kouros archaïque d'Olbie;* M. Rostovzev, *le Dieu équestre iranien;* Hélène Jernstedt, *le Motif de la cueilleuse de fleurs dans la coroplastique;* Boris Varnecke, *Pline et sa dépendance des sources grecques.* On remarque la part considérable prise par les femmes dans la formation de cette gerbe. Il y a un joli portrait de Gébélev et un dessin beaucoup moins bon d'après une cueilleuse de fleurs en terre cuite à l'Ermitage.

S. R.

Docteur G. Contenau. *La civilisation phénicienne*. Paris, Payot, 1926; in-8, 396 pages, avec 136 gravures. — On écrirait un mémoire piquant sous ce titre : *Histoire de la question phénicienne depuis Rollin*. Après avoir vu ces navigateurs partout, même en Amérique, après leur avoir attribué toute la civilisation méditerranéenne, une réaction s'est produite qui en a fait des tard-venus, des adaptateurs et des plagiaires. Le problème des origines de l'alphabet, intimement lié à celui du rôle politique et social de la Phénicie, a subi aussi des vicissitudes et entre aujourd'hui, par la découverte des inscriptions néolithiques de Glozel, dans une phase nouvelle que Piette avait prévue (1896) [1]. Au point de vue chronologique, l'ancienneté de la civilisation phénicienne a été confirmée, contre des dénégations imprudentes, par les retentissantes trouvailles de Byblos (1921). Le tableau d'ensemble, qui nous manquait, a été brossé avec compétence par le docteur Contenau. Sans adopter, dans toute sa rigueur, la thèse de M. Autran (1920) [2], il admet que Movers a trop simplifié quand il n'a reconnu que des éléments sémitiques en Phénicie [2].

Ch. Picard. *La sculpture antique, de Phidias à l'ère byzantine*. Paris, Laurens, 1926; gr. in-8, 552 pages, avec 202 figures. — On est heureux d'annoncer le second et dernier volume de ce bon ouvrage, qu'une illustration parfois inégale ne dépare pas. L'information de l'auteur est excellente, ses bibliographies bien au point, parfois même surabondantes, son texte aussi clair que sagement ordonné, le tout couronné par de très utiles tables chronologiques et un irréprochable index. Mais le mérite principal de ce livre est d'avoir exposé en détail — pour la première fois, je crois, en français — ces histoires

1. Pas un mot du beau mémoire de Piette dans ce livre.
2. Thèse développée pas M. Autran, mais en vérité plus ancienne.

Digitized by Google

de la sculpture hellénistique et de la sculpture romaine sur lesquelles Collignon avait passé rapidement. Comme il s'agit, pour M. Picard, de sculpture *antique*, non pas seulement de sculpture *gréco-romaine*, les monuments égyptiens et orientaux, dans la mesure où ils ont été hellénisés, ne sont pas omis. Chacun, suivant ses préférences ou ses études, pourra regretter que l'auteur ait été trop bref sur telle ou telle matière, ou présenter des objections de détail (ainsi, p. 364, le pseudo-Sénèque est Épicharme, et l'hypothèse qui en fait un Lucrèce est une simple bêtise; p. 366, la colonne de Cussy ne peut être du temps de César; p. 384, note 2, on est étonné de voir citer Fr. J. Scott, *Portraitures of Julius Cæsar*, œuvre d'un amateur ignorant, que M. Picard n'a pu lire, etc.). Mais qu'importent ces *maculae ubi plura nitent ?* Les étudiants ont désormais un manuel qui sera pour eux un guide sûr [1].

S. R.

G. Nicole. *La peinture des vases grecs*. Paris et Bruxelles, Vanoest, 1926; pet. in-4°, 48 pages, avec 64 planches. — Plus brièvement que M. Dugas (1924), mais avec non moins de goût et de compétence, M. Nicole a résumé ce que le grand public et les artistes ont besoin de savoir sur les vases grecs. Ce qui concerne la fabrication est omis et il est peu question des céramiques de la décadence; mais les vases minoens et mycéniens, les maîtres attiques de la peinture à figures rouges sont traités avec les détails désirables. L'illustration, tantôt d'après Hartwig et Reichhold, plus souvent d'après des photographies, est aussi bien choisie que bien exécutée; pour la première fois, si je ne me trompe, nous avons ici, dans un volume accessible et de format modéré, une véritable galerie des œuvres les plus marquantes de la céramique grecque. Une *table des planches*, rédigée avec soin, fournit les informations indispensables sur les pièces reproduites et en indique approximativement la date: il y a aussi (p. 42) une *Bibliographie sommaire* à laquelle ne manque rien d'essentiel, sinon les *Athenian Lekythoi* de Fairbanks (1907), livre qui n'annule pas celui de M. Pottier (1883), mais en forme le complément naturel

S. R.

Docteur P. Richer. *Nouvelle anatomie artistique. Le nu dans l'art. L'art grec*. Paris, Plon, 1926; in-8 carré, 414 pages, avec 554 figures. — Suite intéressante du premier volume de cette série, qui traitait du nu dans les arts de l'Orient classique. On trouve ici, avec une illustration très abondante, quoique de valeur bien inégale, toute une histoire de l'art grec au point de vue de la représentation du corps humain sans voiles. « Nous avons cherché à démontrer, écrit l'auteur, que l'art grec, si amoureux du type viril athlétique, n'avait point, même à ses débuts, contrairement à l'opinion de quelques auteurs, négligé la forme féminine. » Cela n'est pas démontré encore, mais les arguments de M. Richer ont du poids. Je trouve aussi quelque excès dans l'assertion que voici : « L'art grec a eu toutes les audaces. Il a ouvert et parcouru toutes les voies : idéalisme le plus élevé, réalisme le plus fougueux, dessin de la forme, expression de la vie et des mouvements. Mais le spirituel

1. Je sais gré à M. Picard d'avoir adopté (p. 366) mon interprétation de l'autel de Mavilly, à l'encontre des énormités qu'on n'a cessé d'énoncer à ce sujet

Digitized by Google

lui était fermé. » Trop d'éloges d'une part, réserve bien trop absolue de l'autre. Peut-on vraiment dire, en lisant les témoignages des anciens sur le Zeus d'Olympie, qu' « il appartenait aux âges nouveaux du christianisme de placer la beauté morale au-dessus de la beauté physique »? Même un type comme celui de la *Mater dolorosa* se rencontre dans la peinture de vases. — On est étonné de trouver des références à des collections dispersées depuis longtemps (par ex. p. 295), sans que l'auteur ait fait effort pour localiser les œuvres d'art dont il parle; ailleurs, les mentions en sont si vagues qu'il est impossible de les identifier. Beaucoup de figures reproduisent des moulages de la collection de l'École des Beaux-Arts, sans autre référence. Cette collection est qualifiée d' « unique au monde » (p. 11); elle l'est, en effet, non seulement par sa richesse, mais par la misérable négligence dont elle continue d'être victime, beaucoup d'étiquettes faisant défaut, beaucoup d'autres étant erronées ou absurdes. C'est sans doute à l'une d'elles qu'est due, dans la légende du bas-relief de Loulé, la ridicule appellation d'*Hercule mélampyge* (p. 385). — Les figures 400, 494, 502 sont celles de monuments plus que suspects.

S. R.

Ernst Moessel. *Die Proportion in Antike und Mittelalter.* Munich, Beck, 1926; in-8, 120 pages, avec 14 planches; 9 marks. — Encore un livre d'esthétique pythagoricienne, extrait d'un grand ouvrage qui n'a pas pu trouver d'éditeur. L'auteur, architecte à Munich, travaille depuis 1895 dans cette voie; il le fait avec un véritable enthousiasme, que le perpétuel recours aux mathématiques ne refroidit pas. *Artem regunt numeri!* J'en suis convaincu aussi, mais avec une réserve, concernant les impondérables, la *qualité*. C'est pourquoi une copie exacte ne vaut pas un original. Il y a dans l'art, comme dans la nature elle-même, un élément subtil, irrationnel, sur lequel a justement insisté le philosophe Meyerson *(Identité et Réalité)*, comparable à ce bouquet des bons vins que la synthèse chimique est impuissante à reproduire, que l'analyse elle-même ne saisit qu'imparfaitement. Les anciens se sont bien doutés de cette géométrie sous-jacente à l'œuvre d'art quand ils ont demandé à l'architecte d'être en même temps musicien et astronome. Parmi les modernes, Gœthe a eu le même sentiment et M. Mössel cite de lui des vers bien faits pour justifier cette opinion. Ainsi l'astrologue du second *Faust* : « Reconnaissez dans ce vieux temple un chef-d'œuvre des esprits! Leur mouvement est une musique; un je ne sais quoi s'exhale de leurs sons aériens; leur action est toute mélodie. Le fût de la colonne résonne comme le triglyphe; je crois même que tout le temple est un chant. » Je voudrais bien qu'un mathématicien plus expert que moi s'occupât de cet intéressant mémoire; je ne puis ici que le signaler avec sympathie à l'attention.

S. R

Lewis Spence. *The history of Atlantis.* Londres, Rider, 1926; XVI-238 pages. — Tant de gens s'intéressent aujourd'hui au mythe platonicien et s'efforcent d'y trouver de l'histoire qu'une analyse du livre de M. Spence, empruntée au *Lit. Suppl.* du *Times* (16 déc. 1926, p. 938), peut trouver sa place ici. De même que le desséchement progressif de l'Asie centrale aurait causé, il y a des dizaines de siècles, de grandes migrations de peuples, une série de tremble-

Digitized by Google

ments de terre aurait successivement restreint l'habitat des Atlantes, d'ailleurs en butte à des invasions d'Aziliens venus de l'Afrique du Nord. D'abord aussi grande que l'Australie, l'Atlantide aurait fini par s'abîmer dans l'Océan qui lui doit son nom. Suivant M. Spence, le culte du taureau, connu en Inde, en Égypte et en Crète, prit naissance dans l'Atlantide et passa de là en Angleterre et en Espagne; *item*, le druidisme celtique. Qu'est-ce que la guerre des Titans contre les Olympiens, sinon une lutte de la religion atlantique contre celles de la Méditerranée? Qu'est-ce que Poseidon, sinon un roi des Atlantes? Qu'est-ce qu'Atlas, fils de Poseidon, sinon le Quetzalcoatl de la mythologie mexicaine? La légende de l'île de Saint-Brandan doit s'expliquer de même, etc. — Sur quoi je fais observer, à l'usage des amoureux de l'Atlantide : 1° qu'un grand et vrai savant, d'Arbois, avait fait une place à l'Atlantide dans la première édition (aujourd'hui introuvable) des *Premiers Habitants de l'Europe* et qu'il en supprima toute mention dans la seconde, sur les conseils de Gaston Paris; 2° que les étonnantes découvertes de Glozel, analogues à celles qui avaient été faites en 1894 au nord-ouest du Portugal, ont déjà été interprétées comme *atlantéennes* par M. Haraucourt, dans un article de la *Dépêche de Toulouse* (14 oct. 1926; cf. *Mercure de France*, 1er nov. 1926, p. 703). L'histoire de la science serait bien austère si elle n'était égayée tout du long par d'amusantes ou impertinentes rêveries[1].

S. R.

D.G. Hogarth. *The Twilight of History* (Eighth Earl Grey memorial Lecture). Oxford University Press, 1926; in-8, 19 pages. — Cette conférence est pleine d'idées, dont la plus frappante est celle-ci: le prétendu moyen âge grec, résultat de l'invasion dorienne, n'a pas été une période de décadence et de ténèbres. Brisant l'Empire mycénien en petits États autonomes, les Doriens frayèrent la voie à l'hellénisme. Si l'abaissement de la dynastie qui avait pour centre la forteresse de Mycènes mit fin à l'influence que ses commandes exerçaient sur les arts, ce fut dans la même mesure où la destruction du splendide palais préachéen de Cnossos contribua à répandre les procédés et les techniques du vieil art crétois. L'aristocratie féodale qui succéda à l'Empire mycénien constitua presque autant de centres nouveaux de culture que la Grèce comptait de vallées. Alléguera-t-on la poterie géométrique, avec son décor barbare? Mais la technique de ces vases est excellente, et peut-on vraiment parler de ténèbres là où la poésie homérique a pris naissance? Quelle période que celle qui a colonisé tant de rivages, qui a adopté et répandu l'alphabet, qui a préparé l'âge d'or de la Grèce par la diffusion des germes féconds de l'âge minoen? — Voilà qui est original, assurément; la thèse dominante est celle des bienfaits sociaux des catastrophes politiques qui font pénétrer la civilisation de petits groupes privilégiés dans ce qu'on appelle aujourd'hui les « masses ». M. Hogarth est, en somme, un partisan de la théorie du progrès continu. On peut, sans être d'accord avec lui, reconnaître qu'il y a là quelque vérité.

S. R.

1. Jusqu'à nouvel ordre, l'absurdité de toutes ces hypothèses ressort d'un fait indéniable : au moment où paraît la civilisation humaine, l'Atlantique est déjà, depuis un grand nombre de millénaires, ce qu'elle est sur nos cartes ; le continent submergé est infiniment plus ancien que l'homme, qui n'a pu rien voir ni savoir à son sujet.

Digitized by Google

James Penrose Harland. *Prehistoric Aigina. A history of the island in the bronze age.* Paris, Champion, 1925; in-8, 121 pages . — On ne peut que signaler avec estime cette dissertation, qui repose sur une étude personnelle de l'île d'Égine et de ses antiquités; malheureusement, les illustrations font défaut, alors que M. Harland a eu le loisir d'étudier les nombreux fragments céramiques conservés dans les salles et magasins du Musée local. Voici, en résumé, la doctrine de l'auteur (p. 56) : 1° *Helladique I* (Égéens; culte d'Aigaios; langue non européenne); 2° *Helladique II* (Minyens, culte de Poseidon; dialecte arcadien); 3° *Helladique III* (Achéens; culte de Zeus Hellanios; dialecte proto-dorique). Les trois périodes ainsi distinguées datent approximativement, la première de 2500 à 2000, la seconde de 2000 à 1400, la troisième de 1400 à 1100, cette dernière généralement qualifiée de mycénienne. A la différence de MM. Wace et Blegen, pères de l'*helladique*, l'auteur place la coupure en 1400, non en 1600; c'est alors que les envahisseurs du Nord entrèrent dans le Péloponèse et inaugurèrent le nouveau régime des *chefs achéens*. — Dans un post-scriptum, l'auteur tient compte de fouilles pratiquées en 1924 par M. Paul Wolters près du temple d'Aphrodite, où fut découvert, à l'est du temple, un édifice qui, d'après la céramique, appartiendrait à l'*Helladique II* et paraît n'y avoir pas survécu par suite de l'invasion achéenne. La relation des fouilles de M. Wolters a été publiée avec un plan dans *Gnomon* (I, 1925, p. 46).

S. R.

Marthe Oullé. *Les animaux dans la peinture de la Crète préhellénique.* Paris, Alcan, 1925; in-8 carré, 176 pages, avec nombreuses gravures. — L'autrice a voulu donner un pendant au bon travail de M. Morin-Jean sur le dessin des animaux dans la céramique grecque (1911); c'est un essai de groupement méthodique de la faune représentée par l'art préhellénique. Les dessins offrent d'autant plus d'intérêt qu'un bon nombre d'entre eux reproduisent des monuments peu connus ou même inédits; l'exécution en est d'ailleurs très médiocre. Quelques idées générales sont indiquées dans la conclusion, qui fait ressortir l'importance numérique du décor marin; les oiseaux mêmes se voient plus souvent que les quadrupèdes, les poissons et les reptiles. La faune de la glyptique est plus variée que celle de la peinture et le dessin des animaux y est meilleur. Les influences diverses exercées sur l'art crétois et l'originalité de celui-ci sont étudiées avec quelque détail. Une suite d'*errata*, où il y a malheureusement de nouvelles erreurs (jusqu'à trois fois *Jahsbuch*), témoigne de louables scrupules.

S. R.

C. F. Lehmann-Haupt. *Armenien einst und jetzt. Reisen und Forschungen*. Tome II, 1re partie. L'Arménie orientale turque. Dans l'Assyrie du Nord. Behr, Berlin et Leipzig, 1926; gr. in-8, XII-450 pages, avec deux planches et 132 illustrations. — Imprimé en partie dès 1914, cet important ouvrage voit le jour grâce aux subventions de plusieurs sociétés savantes. Il intéresse non seulement la géographie historique et l'assyriologie, mais le folklore et l'histoire contemporaine (extermination des Arméniens pendant la grande guerre). Les explorations de MM. Lehmann-Haupt et Belck, dont il a été question dans la *Zeitschrift für Ethnologie* depuis 1892, ont considérablement accru notre connaissance de ces régions montagneuses et difficiles d'accès.

Digitized by Google

Voici, brièvement indiqué, le contenu des onze chapitres : *Vers Van. — Commencement des travaux à Van. — Lac Ertshek et Keshish Göl. — Dans la région des sources du Tigre oriental. — Le canal de Menuas. — Nouvelles recherches à Van. — Vie hivernale à Van. — Vers Biblis à travers neiges et glaces. — Vers Ninive et Mossoul. — Dans la région des sources du grand Zab. — La stèle de Topzané. — En descendant le Zab et en remontant le Tigre.* Les illustrations sont généralement bonnes; plusieurs reproduisent des monuments épigraphiques (p. ex. la belle planche à la p. 53). Dire que cela se lit aisément serait peu conforme à la vérité.

S. R.

F. A. Schæffer. *Les tertres funéraires dans la forêt de Haguenau.* I. *Les tumulus de l'âge du bronze.* Préface de **M. G. Cromer.** Haguenau, imprimerie de la Ville, 1926; un volume in-4° de 279 pages, 15 planches et 75 figures. — Les tertres funéraires de la forêt de Haguenau ont été explorés de 1870 à 1895 par feu X. J. Nessel qui mourut en 1916 sans avoir pu faire connaître le résultat de ses recherches. Installée au Musée de Haguenau, la collection Nessel doit faire l'objet d'une publication d'ensemble dont le volume consacré à l'âge du bronze vient de paraître. La première partie comprend un inventaire de tous les tumulus et une description des mobiliers recueillis; d'excellents dessins, œuvre de M. Schæffer, reproduisent les objets les plus caractéristiques et de bonnes planches donnent un véritable *corpus* de la céramique incisée de la région. Dans la seconde partie, l'auteur tente, d'après ces matériaux, une reconstitution de la civilisation de l'âge du bronze dans la forêt de Haguenau. Une élévation de la température ayant amené un éclaircissement de la sylve, celle-ci, jusqu'alors inhabitée, ne tarda pas à se peupler de groupements humains adonnés à la chasse et à l'élevage; de grands villages se construisirent à l'orée des bois dont les habitants déposèrent leurs morts dans des tertres collectifs individuels. Au début de la période, si certains objets de métal, épingles à col perforées et à tête renflée, sont encore originaires des pays de la Méditerranée orientale, la plupart des autres types industriels viennent de Bohême, Hongrie et d'Autriche, et même du Jura souabe ou d'Alsace. Vers le milieu du bronze apparaissent quelques types gaulois, la hache à talon par exemple, d'autres sont empruntés aux régions du Rhin moyen; mais tous subissent d'importantes modifications dans les ateliers locaux. A la fin du bronze, les mêmes influences se font toujours sentir, mais dans les sépultures à inhumation on trouve une poterie nouvelle et des objets importés de Suisse ou d'Allemagne méridionale. Alors que les tombes d'homme ne contiennent que des armes, épées, poignards, haches, celles de femmes renferment non seulement des objets de parure, colliers, bracelets, anneaux de jambes, mais aussi des poteries, des aiguilles et parfois des poignards ou des couteaux. La variation des rites funéraires et l'adoption de nouveaux types céramiques prouvent qu'à certaines époques des éléments étrangers sont venus se greffer sur la population indigène (néolithiques des lacs et gens à la céramique poinçonnée).

R. Lantier.

Luis Pericot y Garcia. *La civilización megalítica catalana y la cultura pirenaica.* Publications de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Barcelone. Un volume in-8 de 163 pages, 17 planches et 40 figures;

Digitized by Google

Barcelone, 1925. — L'un des principaux résultats des fouilles archéologiques entreprises dans l'Espagne septentrionale a été la découverte d'une civilisation nouvelle, dite *pyrénéenne*, qui s'étend sur les deux versants de la chaîne. Le présent volume a pour objet l'étude des rapports des divers foyers pyrénéens entre eux et la détermination des caractères généraux de cette culture. En Catalogne, à des réalités géographiques correspondent certaines formes de tombes mégalithiques; dans l'Ampurdan, chambres à couloir; dans le centre de la province, galeries couvertes et cistes; dans la région nord-orientale, dolmens rudimentaires à mobiliers pauvres. Le plein énéolithique marque l'apogée de la civilisation des mégalithes catalans qui disparaissent avec le bronze; à la fin de l'âge du cuivre on commence même à entrevoir la décadence. L'étude des mobiliers funéraires montre que cette culture est dépourvue d'originalité, empruntant les formes et le décor de sa poterie, son outillage et son armement à ses voisines (civilisations d'Almeria, des grottes funéraires du centre espagnol, du sud-est de la France). Il n'est pas encore possible d'établir un classement topographique ou chronologique des dolmens basques, dont l'aire d'extension comprend la région montagneuse des provinces de Biscaye et d'Alava. Ce sont les tombes, encore en usage au bronze I, de populations que leur situation à l'écart des grands chemins réduit à une extrême pauvreté, et cette indigence aussi bien que l'emploi de certaines matières, telles que le bois ou le cristal de roche, pour la fabrication des objets de parure, font toute l'originalité de ce groupe. Il reste à établir le lien qui unit les mégalithes basques aux zones dolméniques de l'ouest, de l'est et du nord et, s'il est possible, de rattacher à la Catalogne la région comprise entre la frontière française et les Corbières; aucun lien n'unit encore le pays basque espagnol au versant sud-ouest des Pyrénées. En résumé, on constate, depuis le paléolithique supérieur, dans la région pyrénéenne, une certaine unité qui en fait une contrée nettement distincte, par l'intermédiaire de laquelle pénètrent en Gaule un certain nombre d'éléments nouveaux, tels que la tombe mégalithique et le vase campaniforme. A cette unité de civilisation correspond une unité ethnique — le peuple pyrénéen — dont les Basques actuels seraient les descendants.

R. Lantier.

D. G. Hogarth. *Kings of the Hittites*. The Schweich Lectures, 1924. Oxford University Press, 1926; in-8, 67 pages, avec une carte et 48 figures. — Entre les Hittites du Nord et ceux du nord de l'Halys, l'auteur a choisi pour sujet de ses leçons ceux du Sud, à la connaissance desquels il a contribué par les fouilles de Carchemish. Le titre — *Rois des Hittites* — est emprunté à l'Ancien Testament, où il est fait allusion à un Empire hittite s'étendant de l'Euphrate au Liban, mais cela à une époque très ancienne, vers le XIIe siècle avant J.-C. Du temps des premiers rois juifs, il ne subsistait que de petits États hittites, dont le plus méridional était celui d'Hamath (I *Rois*, XI, 1). Quel rapport existait entre ces Hittites du Sud et les *Hatti* plus anciens de Cappadoce? Faut-il leur attribuer une source commune *mitanienne*, vers la première moitié du deuxième millénaire? Question encore insoluble. Mais la parenté des œuvres d'art exhumées dans les pays hittites est incontestable. Ces œuvres sont l'objet d'un classement chronologique relatif qui a occupé M. Hogarth comme M. Pottier. Celles de l'art cappadocien qui ressemblent

Digitized by Google

le plus à celles de Sindjirli sont antérieures de plusieurs siècles et d'un meilleur style, d'où la conclusion que les branches cappadocienne et syrienne de l'art hittite dérivent indépendamment d'une civilisation encore à identifier (p. 16). S. R.

J. Rendel Harris. *The early colonists of the Mediterranean.* Extr. du *Bull. of the John Rylands Library*, Manchester, juillet 1926; in-8, 34 pages. — Voici les conclusions d'un mémoire très original, qu'il faut lire d'un bout à l'autre, sans s'arrêter à quelques opinions téméraires (comme *Carnac-Karnak*, émise d'ailleurs sous réserves) :

1° Il y a des preuves que les Arabes du Sud ont colonisé l'Égypte (épices, cauries).

2° Il y a des preuves que les Égyptiens ont colonisé la mer Égée et la côte syrienne (produits tirés du papyrus).

3° Il y a des indices que les Hittites ont envoyé des colonies en Libye et, en général, sur les côtes de la Méditerranée, pour établir des salines; l'hypothèse que les *Chatti* germaniques auraient été des Hittites ne doit pas être repoussée comme absurde.

M. Rendel Harris s'appuie trop en général, sur des consonances . (par exemple *Adramyttium* et *Hadramaout ;* le dieu *Min* et les *Minéens ; Athribis* et *Lathrippa* (Égypte) et *Yathrib* (Médine) ; *Thèbes* (Égypte) et *Thèbes* (Béotie) ; *Zethus* et *Set ; Abydos* (Égypte(et *Abydos* (Grèce) ; *Kition* (Chypre) et *Kittim* (les Hittites) ; *Selinus*, ville du sel, dans une langue qui n'est ni le grec ni le latin, mais le hittite, etc. L'auteur n'a lu, semble-t-il, ni le P. de Cara ni J. de Morgan.

S. R.

F. Durrbach. *Inscriptions de Délos Comptes des hiéropes*, nos 290-371. Paris, Champion, 1926; in-4°, 192 pages (Acad. des Inscriptions, fondation Loubat). — Ceux qui connaissent, pour s'y être essayés, l'effroyable difficulté de déchiffrement de ces textes rendront hommage au courage héroïque et à la perspicacité de l'éditeur, dont les commentaires sont également des plus méritoires. La voie avait été frayée par le génie épigraphique d'Homolle, mais il restait beaucoup à faire. On voudrait extraire de ces textes soporifiques tout ce qui enrichit notre connaissance de l'histoire et de l'archéologie, par exemple la preuve que les Lagides étaient les maîtres de Délos en 246, la mention de la peinture à l'encaustique des portes du temps d'Apollon et d'une statue d'Aphrodite, celle de la dorure et de la parure de trois statues du Pythion, la distinction entre la κήρωσις et la γάνωσις des marbres, etc. Le commentaire fait toujours équitablement la part des conjectures ou explications proposées par d'autres savants, français ou étrangers.

S. R.

Aug. Jardé. *Les céréales dans l'antiquité grecque. La production.* Paris, E. de Boccard, 1925: in-8, XVI-237 pages (*Bibl. des Écoles d'Athènes et de Rome*, t. CXXX). — Ceci n'est que la première partie d'un très grand travail qui témoigne d'une vaste et sûre érudition. Quelques érudits, notamment Bœckh et G. Perrot, avaient déjà étudié le commerce des céréales à Athènes. Mais il ne s'agit pas que d'Athènes! Textes et inscriptions surtout ont révélé dans nombre d'autres villes des règlements répondant à la préoccupation

Digitized by Google

impérieuse du ravitaillement, tels que restriction à la liberté du commerce, taxation des céréales, achats au compte de l'État et vente à prix réduit, récompenses accordées aux importateurs. La question s'élargit et devient un chapitre essentiel de l'histoire économique du monde grec. M. Jardé donne ici, comme spécimen de son œuvre future, un volume entièrement consacré à la production des céréales et comprenant, après une introduction, les chapitres suivants : variétés des céréales; techniques agricoles; rendements; emblavures; assolements; répartition des cultures; régime de la propriété petite et grande; quantités nécessaires aux hommes et au bétail; prix de la terre et des céréales; conditions générales de l'agriculture, des transports, de la production du blé. Suivent des bibliographies, des index, un appendice sur la culture des céréales dans la Grèce contemporaine (1921). En somme, faute d'engrais chimiques, l'agriculture grecque est restée assez médiocre; mais la disette ne menaçait d'ordinaire que les grandes villes, lesquelles se tiraient d'affaire par l'importation maritime. Il n'y eut vraiment une « politique du blé » qu'à Athènes, dont le ravitaillement normal ne pouvait être assuré que par la liberté des mers et les échanges commerciaux avec les grands pays producteurs. — M. Jardé a tiré un parti excellent des inscriptions, qu'il connaît à merveille; il n'est pas moins au courant des publications modernes sur l'agriculture, tant dans l'occident que dans l'orient de l'Europe. On ne fermera pas ce volume sans féliciter l'auteur et l'engager à poursuivre ses études dans un domaine qui lui est devenu si familier.

S. R.

Sardis. Tome II, part 1. *The temple of Artemis* par Howard Crosby Butler, avec un Atlas de 19 planches d'architecture. Préface par T. Leslie Shear. Princeton, 1924.

Sardis. Tome X. *Terra Cottas*, 1re partie. *Architectural Terra Cottas*, par Theodore Leslie Shear. Cambridge University Press, 1926.

Les volumes de la grande publication américaine sur Sardes se suivent dans un ordre irrégulier, au fur et à mesure que les auteurs sont prêts à fournir leurs mémoires. On a déjà rendu compte ici même du tome VI sur les inscriptions lydiennes (*Rev. arch.*, déc. 1924, p. 360). Ceux-ci traitent du principal sanctuaire, le grand temple d'Artémis, et des plaques de terre cuite peinte formant décor d'architecture. La 1re partie du tome II est due presque entièrement à H. Crosby Butler dont nous avons déjà rappelé la mort prématurée; mais dès 1921 son manuscrit était rédigé et il a suffi de quelques retouches de ses amis pour le mettre au point; il est accompagné d'un grand et bel atlas de 19 planches d'architecture. La 1re partie du tome X est l'œuvre de M. Th. Shear, et nous devons à la collaboration de Mrs. Shear les excellentes aquarelles dont on a tiré des planches en couleurs.

Le grand temple, attribué successivement à Cybèle ou Cybébé et à Zeus, a été finalement, sur la foi d'inscriptions trouvées en ce lieu, reconnu comme sanctuaire d'Artémis. L'auteur a réuni les renseignements transmis par les voyageurs depuis Thomas Smith qui en 1670 vit encore six colonnes debout; il n'y en avait plus que deux du temps de Prokesch en 1824; après les fouilles treize autres ont reparu à la lumière, tronquées et mutilées, mais en place. La plupart ne sont pas achevées et sont restées sans cannelures. Elles sont

Digitized by Google

d'ordre ionique et leurs bases, souvent décorées richement d'oves, de rosaces et palmettes, forment aussi des coussinets de guirlandes, de feuilles de chêne délicatement ciselées, avec leurs glands, parmi lesquels on voit parfois courir de petits animaux, lézards, scorpions, limaçons. L'effet en est analogue à celui des belles bases rapportées de Didymes au Louvre par la mission O. Rayet, mais avec plus de variété et de pittoresque encore.

Le temple, orienté du sud-est au nord-ouest, était octostyle et pseudodiptère, avec huit colonnes de façade, vingt sur chaque côté et une triple rangée en avant et en arrière du bâtiment. La cella avait un ordre intérieur de douze colonnes dans la chambre du culte qui est divisée en deux parties; il y en a deux dans l'opisthodome; mais on ne sait pas à quel ordre appartenaient les chapiteaux de ces colonnes. Ceux qui ont subsisté des colonnades extérieures sont de très beaux spécimens du style ionique; leurs galbes différents attestent des reconstructions successives. La construction générale présente deux particularités dignes d'attention et difficiles à expliquer. On remarque du côté ouest, sur le péristyle du temple, des degrés formant un escalier de sept marches dont on n'a pas réussi à définir le rôle. Peut-être faut-il en relier l'existence à celle d'une construction du temps lydien, datant de l'époque de Crésus ou même antérieure, dont on a retrouvé de ce côté les substructions en pierres; le plan du nouveau temple s'est superposé exactement, dans cette partie, au bâtiment ancien; celui-ci servit peut-être plus tard à former l'emplacement d'un autel auquel on aurait accédé par ces degrés.

On note aussi comme détails intéressants deux colonnes montées sur des piédestaux, devant l'entrée de la cella, avec des parties massives qui ont pu être décorées de sculptures. Sont-ce aussi des survivances de l'ancien sanctuaire? Elles rappellent les usages des Hittites dans leurs palais, les deux colonnes placées devant le temple de Jérusalem, les colonnes sculptées de l'Artémisium d'Éphèse. A Delphes le plus ancien exemple de chapiteau ionique est celui de la colonne des Naxiens posée sur piédestal. N'y aurait-il pas dans tous ces éléments d'architecture à tenir compte d'une extension générale de l'influence lydienne? Sur plusieurs points Sardes éclaire l'Artémisium d'Éphèse.

L'histoire chronologique du temple se déduit des phases mêmes de la construction. Le sanctuaire lydien fut sans doute détruit vers 499 avant J.-C., lors de la révolte de l'Ionie. Remplacé jusque dans ses fondations par un temple entièrement en marbre, qui était calqué en partie sur le plan antérieur, il fut probablement achevé avant 400 et lui-même détruit ou fortement endommagés soit par les guerres des successeurs d'Alexandre, soit par un tremblement de terre. On érigea alors de nouvelles colonnes avec des proportions différentes dans le péristyle, en conservant plusieurs des anciens chapiteaux et beaucoup du matériel antérieur. Cet édifice nouveau ne fut jamais achevé complètement; il allait être terminé au début du Ier siècle avant J.-C., quand survint le grand tremblement de terre de l'an 17 qui ravagea une partie de l'Asie Mineure. Les restaurations recommencèrent; les bases et les fûts des huit colonnes de façade furent entièrement renouvelés, mais plusieurs des chapiteaux paraissent avoir été réemployés pour la deuxième ou troisième fois. Cette restauration était complète ou peu s'en faut à la mort de l'impératrice Faustine, en 141 après J.-C.

Digitized by Google

***

Les terres cuites architecturales étudiées dans le tome X par M. Th. Leslie Shear pourraient être plus nombreuses et plus complètes si les documents réunis par la Mission n'avaient pas eu à souffrir des combats qui mirent aux prises dans cette région les Grecs et les Turcs. Le petit musée fut pillé; des objets furent endommagés ou disparurent. Le présent volume a été composé avec les résultats des fouilles conduites par l'auteur en 1922 et d'après des rapports sur les recherches antérieures.

On connaissait déjà quelques plaques en terre cuite provenant de cet emplacement et le Louvre possédait un intéressant spécimen de la déesse lydienne, figurée en relief sur un morceau de ce genre et publiée par M. G. Radet dans son livre sur *Kybébé*. Elle est reproduite ici en couleurs (pl. III, p. 13), avec un autre fragment du Louvre, de même provenance (arrière-train de cheval, pl. X) [1]. La majeure partie des plaques nouvelles, au nombre d'une vingtaine, provient de constructions placées sur une petite terrasse, à proximité de tombes à chambres, et servant soit de mausolées, soit de dépôts pour les offrandes funéraires; le décor céramique devait former frise ou partie de fronton sur ces petits édifices faits de bois et de briques. Le sujet le plus intéressant, avec celui du Louvre, est un groupe de Thésée avec le Minotaure. La date probable, confirmée par la découverte de fragments de poterie trouvés avec les plaques, est la fin du VIIe siècle ou le début du VIe av. J.-C.

Ces deux volumes, comme le précédent, sont édités avec beaucoup de soin; la présentation en est même luxueuse, si l'on considère le nombre et les dimensions des grands dessins de l'atlas d'architecture et des planches en couleurs consacrées aux terres cuites. On aurait mauvaise grâce à critiquer ce qui est un souci de perfection; mais on ne peut s'empêcher de penser aux majorations excessives de prix qu'il faut prévoir pour des livres exécutés sur ce plan. Les gens laborieux, qui ont le plus besoin de ces ouvrages et auxquels s'adressent en particulier les auteurs, sont de plus en plus écartés de la clientèle qui les achètera.

E. POTTIER.

Sir Charles Walston (Waldstein). *Alcamenes and the establishment of the classical type in Greek art.* Cambridge, University, Press, 1926; gr. in-8, XXI-254 pages avec 208 gravures. — Donnons une idée des sujets traités dans cet ouvrage, où ce qui concerne directement Alcamène n'occupe pas la plus grande place.

I. *Le type grec classique*, passage du profil anguleux au profil droit, s'établit entre 475 et 450 avant notre ère (cf. du même auteur, *Journ. Hell. Stud.*, 1924, p. 223 sq.). Ainsi « l'acrobate minoen devint l'éphèbe grec, en grande partie sous l'influence de la palestre et de l'éphébie » (p. 72). La plus belle période de l'art attique a connu deux types principaux, l'un purement attique, l'autre argivo-attique, le premier représenté par Alcamène, le second par Phidias, le réalisme de Myron étant intermédiaire.

---

1. L'auteur place ces documents dans la « Campanian Collection » des vases du Louvre. Il n'y a pas de collection particulière de vases campaniens au Louvre. Il s'agit de l'ancienne collection du marquis Campana, acquise en 1863.

Digitized by Google

II. *Alcamène et la crédibilité de Pausanias.* M. Walston réagit contre le scepticisme à outrance qui rejette le témoignage de Pausanias sur les auteurs des deux frontons d'Olympie; ils appartiennent sans conteste à des artistes différents, travaillant vers 456 (la Niké de Paeonios serait de 424-420).

III. *Vie et œuvre d'Alcamène :* l'Hermès de Pergame; le Dionysos chryséléphantin (imité dans le Dionysos dit *Platon* d'Herculanum): l'Athéna Lemnia (d'après un original d'Alcamène, p. 171); l'Athéna de Newton Hall (acquise par l'auteur aux Aygalades en Provence, pl. XIII; variante praxitélienne d'un motif d'Alcamène); l'Aphrodite dite Genitrix (Aphrodite des jardins d'Athènes, librement imitée; elle l'aurait été aussi par l'auteur de la Vénus de Milo, p. 211), etc.

IV. *Appendice :* le style argien de Polyclète illustré par les découvertes de l'Heraion d'Argos, avec polémique rétrospective contre Furtwaengler (aussi tiré à part).

La question des deux Alcamène est sommairement traitée; voici la chronologie de M. Walston (p. 150): Alcamène, seul du nom, naquit vers 490-480, une dizaine d'années avant Phidias; son premier grand travail (460-456) est le fronton ouest d'Olympie; s'il sculpta après 404 une statue dédiée par Thrasybule (Paus., IX, 11, 4), cela ne fait pas difficulté, car pourquoi Alcamène n'aurait-il pas travaillé à quatre-vingt-six ans environ, puisque Sophocle en avait près de quatre-vingt-dix lorsqu'il écrivit le *Cycle Orestien* ? Je ne comprends pas ce que cela signifie; c'est ce qu'on appelle, je crois, dans les écoles anglaises, un *howler*.

Depuis de longues années (voir *Rev. crit.*, 1886, I, p. 401-409), il m'est arrivé de contester les opinions de M. Walston ou de faire des réserves sur sa façon de les exprimer. Une phrase (p. 401), que je transcris en note, permettra aux savants anglais de juger si je me trompe en estimant qu'il écrit souvent un *johnsonese* dépravé [1].

Il y a dans le volume, à côté de choses très contestables, d'autres qui accroissent notre savoir et une foule d'excellentes illustrations.

S. R.

Antonios Keramopoullos. *Le vol de l'Aphrodite de Mélos* (en grec): 10 pages in-8 tirées de l'*Hémérologie de la Grande Grèce*. Athènes, 1927. — Le dossier de la Vénus, qui contient déjà tant de *zevzekia*, comme on dit à Smyrne, s'enrichit d'une brochure où le savant sérieux qu'est M. Keramopoullos prouve qu'il sait, à l'occasion, être superficiel. Faute de connaître l'histoire de la prière adressée par Tarral à la princesse Mathilde, de la lettre de celle-ci à Bourée, ministre de France à Athènes, et de la réponse du vieux Brest à Bourée (tous documents publiés par moi dans la *Chronique des Arts*, 27 février 1897), il a émis l'hypothèse saugrenue que trois petites lettres sans intérêt de Bourée (1862), dont il n'a pu lire la signature,

1. « It has been an interesting feature in the development of art-appreciation during the nineteenth century that primitive art, and even the phases which preceded full technical freedom and capability as well as reasoned loftiness in the conception and execution of great subjects, which were formerly ignored or spurned, have been rescued from oblivion or neglect and have been awarded their just meed of appreciation and praise, especially for the peculiar charm wich adheres to all beginnings and to efforts to struggle successfully with the reluctant material of technique which belongs to these earlier or transitional stages. »

Digitized by Google

étaient de Ravaisson! Bien entendu, on retrouve ici toutes les erreurs cent fois réfutées sur la Vénus découverte avec ses bras, les perdant dans une bagarre, etc. Le ton de l'article est xénophobe, mais ce n'est pas son plus grave défaut. Il eût été bien plus intéressant d'étudier cette question très litigieuse : la relation entre l'Aphrodite (Amphitrite) et le Poseidon de Milo.

S. R.

Helmut Berve. *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage.* Beck, Munich, 1926; 2 volumes in-8 de 357 et 446 pages. — L'empire d'Alexandre n'avait pas de constitution : il avait un maître. Sa personne est tout et c'est d'elle que tout dépend. Un pareil exemple de centralisation est unique dans l'histoire et mérite d'être étudié, quelque courte qu'en ait été la durée, d'autant plus qu'il a trouvé des imitateurs sans se répéter jamais, du moins dans le monde civilisé dont s'occupe l'histoire. Telle est l'idée maîtresse de l'érudit ouvrage de M. Berve. Faut-il l'accepter sans discussion? Cet empire éphémère n'a-t-il pas été plutôt une autocratie tempérée par la perpétuelle menace d'émeutes militaires? Les réserves qu'on pourrait faire à ce sujet n'enlèvent rien à la valeur du tableau très détaillé que l'auteur a présenté pour la première fois d'une organisation à la fois très complexe et très simple, où nous passons successivement en revue la cour, l'armée, l'administration, la diplomatie, la part faite à l'hellénisme et l'influence croissante des traditions orientales après Arbèles. M. Berve cite, en l'approuvant, cette formule de M. Radet : « Dans la première période, Alexandre conquiert l'Asie; dans la seconde, l'Asie conquiert Alexandre. » Le second volume est une très utile *prosopographie*, un dictionnaire biographique de tous ceux qui, de près ou de loin, sont intervenus, comme amis ou ennemis, dans la grande aventure du conquérant; les artistes ne sont pas oubliés. L'auteur allègue quelques arguments pour supposer qu'Apelles, jusqu'en 331-30, accompagna Alexandre dans son expédition (p. 54). Cette partie de son ouvrage, où la critique ne perd jamais ses droits, est un travail fait une fois pour toutes et dont il suffit de signaler l'utilité [1].

S. R.

Alda Levi. *Le terrecotte figurate del Museo nazionale di Napoli.* Florence, Valecchi, 1926; in-4°, 216 pages, avec 14 planches et 150 photogravures. — Bon catalogue illustré de statues, de statuettes et de vases à figures provenant de localités diverses de l'Italie méridionale, entre autres de chefs-d'œuvre, par exemple, p. 7 (buste d'éphèbe de Calvi), p. 9 (buste de femme, prov. inc.), p. 10 (Jupiter de Pompéi), p. 12 (vieillard assis de Pompéi), p. 15 (têtes de Locres, très beau style), p. 35 (tête de cheval de Tarente), p. 79 (rhyton à reliefs de Ruvo), p. 91 (Niké d'Egnazia), p. 94 (Persée et Andromède d'Egnazia), p. 128 (lutte de Lapithes et de Centaures, Capoue), p. 192 (Atlante de Pompéi). Bien entendu, la plupart des pièces de quelque importance étaient déjà connues; la bibliographie en a été dressée ici avec grand soin. Introduction et descriptions témoignent d'une parfaite compé-

1. L'article consacré à Aristote est très prudent, mais, à mon avis, ne tient pas assez compte des marques d'hostilité dédaigneuse à l'égard d'Alexandre qu'on peut relever dans la *Politique*.

Digitized by Google

tence; on lira avec un intérêt particulier les détails réunis sur les vingt localités qui ont fourni des terres cuites à la riche collection de Naples, désormais la mieux inventoriée de l'Italie [1].

S. R.

G. T. Rivoira. *Roman architecture and its principles of construction under the Empire, with an appendix on the Evolution of the Dome up to the XVIIth Century.* Trad. par G. Mc. N. Rusforth. Oxford, Clarendon Press, 1925; in-8, xxvii-311 pages, avec 358 figures. — Publiée après la mort de l'illustre auteur (1919), dont les ouvrages sur l'architecture lombarde (1901) et islamique (1914) sont bien connus, cette bonne traduction prend rang désormais parmi les classiques de l'histoire de l'art romain, à côté du *Vitruve* de Choisy et de la *Storia* de Mme Strong. Élevé comme ingénieur et, par suite des circonstances de sa vie, patriote et irrédentiste italien, Rivoira a été l'homme d'une thèse, assez voisine de celle de Lasteyrie, mais fort opposée à celle de Strzygowski et autres « orientalistes ». Suivant lui, la basilique voûtée lombarde, du type de Sant'Ambrogio de Milan, dérive des principes de construction découverts et pratiqués par les architectes de la Rome impériale et forme elle-même le point de départ de l'évolution dont la cathédrale gothique voûtée est l'apogée. Il termina ses longues recherches à ce sujet par le présent livre, étude de l'architecture romaine voûtée depuis le règne d'Auguste jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident. « C'est, dit Rivoira, grâce aux exemples des écoles de Rome, de Campanie et de Ravenne, les deux dernières servant d'intermédiaires entre l'Ouest et l'Est, que les Byzantins, bien qu'avec une technique différente dans la construction des voûtes, ont dû l'inspiration de leurs constructions les plus notables; une fois cette vérité bien comprise et retenue, il sera possible d'écrire une histoire de l'architecture voûtée byzantine, à la fois scientifique et d'accord avec les faits. » Quoi qu'il en soit de cette théorie qui condamne tout *mirage oriental* dans ce domaine, il est certain que l'histoire de l'architecture impériale à Rome, telle que nous l'a racontée Rivoira, est une œuvre digne du sujet et de l'auteur.

S. R.

J. A. Placé. *L'inscription de Duenos. Nouveau déchiffrement, traduction, date.* Conférence faite le 17 janvier 1926 à la Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher. Blois, 1926; in-8 de 39 pages, avec 1 planche. — Voilà une nouvelle interprétation de la célèbre inscription gravée sur le vase de Duenos, cette fois d'après la phonétique. Le texte, qui serait de la première moitié du ve siècle avant notre ère, n'aurait aucun caractère funéraire. L'auteur propose la traduction suivante : « Tu as la promesse du dieu à qui tu m'adresseras en offrande, il ne te tiendra pas rigueur de ce modeste don; quant à toi, si tu veux obtenir au moyen de ce vase satisfaction entière [sache que] Duenos m'a fait pour être offert aux dieux romains et dès lors à cause de lui ne m'offre pas à un dieu étranger. »

R. L.

---

1. Dans un ouvrage de ce genre il ne faudrait pas numéroter à part les figures, mais leur attribuer le même numéro qu'à la description.

Digitized by Google

G. Buonamici et A. Neppi Modona. *L'Etruria e gli Etruschi.* Florence, Attività Toscane, 1926; in-8, 105 pages, avec 40 planches. — Aimable petit livre, très bien illustré, qui équivaut à un bon article d'encyclopédie sur la question étrusque et ne donne que les résultats à peu près certains, avec les indications bibliographiques indispensables. Les auteurs admettent l'ingénieuse théorie de feu G. Herbig, suivant lequel le texte du linceul d'Agram serait essentiellement funéraire et en rapport avec la doctrine égyptienne sur le *double* (en étrusque *flere* = statue). L'ouvrage se termine par un petit guide à l'usage des touristes, à la place duquel j'aurais aimé trouver la transcription d'une douzaine d'inscriptions étrusques importantes [1].

S. R.

Antonio Cavallazzi. *La sorpresa della epigrafia celto-etrusco-pelasgica.* Milan, Istituto editoriale, 1927; in-8, 369 pages, 14 planches. — Deux thèses, l'une absurde, l'autre indémontrable : 1° toutes les inscriptions celtiques, étrusques, vénètes, etc., sont du grec archaïque plus ou moins estropié; 2° cette langue, originaire de France, se propagea, avec les dolicholéphales aurignaciens, de l'est à l'ouest. L'auteur s'entend à la réclame; par deux fois, le *Matin* a annoncé ses « découvertes » (long article, avec reproduction de la stèle de Novilara, dans le numéro du 23 janvier 1927). Je donne une idée de la méthode suivie et des résultats où elle conduit par un exemple. Soit l'inscription celtique inintelligible, autrefois commentée par Frœhner : *Buscilla Sosio legasit in Alixie magalu* (p. 28). Dans *Buscilla*, il y a *bous* et *schizô;* dans *Sosio*, il y a *sôs;* dans *legasit*, il y a *légô;* dans *in*, il y a *ina;* dans *Alixie*, il y a *als* et *inia;* dans *magalu*, il y a *magma* et *aluô*. Traduction : *Passa al torchio del bue affettato ed in questo vaso intatto raccogliendo la poltiglia, per modo che col sale diventi glutinosa, rendi l'impasto conservabile.* Toute observation serait du papier mal employé, comme celui de cet ouvrage ridicule.

S. R.

E. Butavand. *Des fragments de l'« Odyssée » dans le texte étrusque de la momie d'Agram.* Extr. de la *Rev. de Philol.*, avril 1926. — La thèse principale de l'auteur, c'est que quinze lignes de la colonne VIII de la momie d'Agram correspondent aux dix-huit premiers vers de la *Nekyia*. Il est vrai que le nom de Circé n'est pas dans le texte étrusque; là où on l'attendrait, il y a *Sacnisa*, et *Sanicleri* à la ligne suivante. Qu'à cela ne tienne! Circé est *Kerkos*, navette, et *Sacinisa* répond au grec *techné;* donc, *sacnicleri* signifie quelque chose comme « aux belles tresses ». De même, *sucri*, tirer ou conduire, est rapproché du latin *duco; vinum*, voile, rappelle l'anglais *vane; paiveism* est le latin *pavidus*, etc. Fallait-il annoncer ces choses ici, ou sous la rubrique, familière à nos lecteurs, d'*opinions téméraires* ?

S. R.

G. A. S. Snijder. *Der Trajansbogen in Benevent.* Berlin, 1926; in-8, p. 94-128, avec figures (extr. du *Jahrbuch des deutschen Instituts*, t. XLI). — Confirmant une observation oubliée de Quatremère, l'auteur essaie d'établir

1. P. 65, *quod* (au lieu de *hoc*) *erat in votis* fait un vers faux.

Digitized by Google

par une étude détaillée du style, en particulier de l'indication des plis, que les reliefs de l'attique de l'arc de Bénévent sont du temps d'Hadrien, postérieurs aux autres qui datent de Trajan. Ce qu'il dit de la révolution qu'apportèrent dans la sculpture le dilettantisme d'Hadrien, son goût personnel et néo-classique, est très digne d'attention, bien que parfois inutilement verbeux. « Alors que l'arc n'était pas encore achevé, opine M. Snijder, la parure artistique de l'ensemble a été confiée à un nouvel artiste qui professait sur l'art des idées toutes différentes. » Ces idées avaient pour elles la faveur impériale; il n'y eut pas évolution lente, mais substitution d'une manière à l'autre. Cette nouvelle manière ne survécut guère à Hadrien. Ce dut être celle d'un artiste de son entourage, aussi tyrannique que le furent Lebrun ou David. On s'instruira en lisant ce mémoire. S. R.

Francis W. Kelsey. *Excavations at Carthage* 1925. *A preliminary report* (*Supplement to the American Journal of Archæology*); 1 volume in-8 de 51 pages, 6 planches et 24 figures dans le texte. New-York et Londres, The Macmillan Company, 1926. — Cet opuscule contient le rapport présenté à la *Washington archæological Society*, en novembre 1925, par le professeur Francis W. Kelsey, sur sa mission à Carthage au printemps de la même année. Comme tant d'autres, le savant américain avait admis, sans discussion, sur la foi des auteurs anciens, que la ville avait été détruite de fond en comble en 146 avant J.-C. Une visite récente aux champs de bataille du front français lui a permis de faire une constatation du plus haut intérêt : puisque ni les armées de Scipion, ni les hordes musulmanes ne disposaient d'artillerie lourde à grande puissance, Carthage ne peut avoir subi le sort de certains villages de la zone rouge dont il ne reste plus pierre sur pierre. Aussi, lorsque les premiers colons romains revinrent sur le site de la ville, durent-ils se trouver en présence d'amoncellements de maçonneries hauts de 14 à 15 pieds. Marius pleurant sur les ruines de Carthage n'est plus pour M. Kelsey une image de rhétorique, mais une réalité (p. 17-20). Le vrai coupable n'est donc pas Scipion, mais le chercheur de pierres, et cela nous le savons, hélas! trop bien, et point n'était besoin de faire appel aux souvenirs de la guerre mondiale. M. Kelsey est mal informé sur l'œuvre accomplie par le Service des antiquités de la Tunisie à Carthage. Il lui reproche de ne pas fouiller assez avant lorsqu'il est mis en possession d'un terrain sur lequel on doit par la suite construire; de n'avoir pu encore découvrir l'emplacement du forum (qu'il me soit permis de signaler à ce propos que les sondages désordonnés entrepris dans ce but, en 1925, par une équipe américaine n'ont apporté aucun éclaircissement sur ce point de topographie urbaine). Par mégarde, sans doute, le même professeur oublie de signaler les importants travaux réalisés par Gauckler entre les thermes d'Antonin et la colline de l'Odéon, par Ch. Saumagne sur la colline de Saint-Louis, au cours desquels furent mis au jour nombre de couches puniques ou romaines. Passons. Grâce à sa visite, Carthage sera sauvée si l'on veut bien se conformer aux prescriptions suivantes : 1° avant toute construction opérer des sondages systématiques et les compléter par le dégagement de tous les monuments importants; 2° créer des zones *non ædificandi* et constituer un parc archéologique national. Tout cela existe déjà; le décret du 20 janvier 1920 oblige tout propriétaire qui veut faire construire à livrer son terrain pour trois mois à la Direction des Antiquités qui

Digitized by Google

doit l'explorer; depuis 1922, le Gouvernement tunisien, malgré le malheur des temps, consacre des sommes importantes à l'achat de terrains en vue de la constitution d'un parc archéologique et le Ministère de l'Instruction publique français donne chaque année une somme de 50.000 francs pour les fouilles de Carthage.

R. Lantier.

Africa italiana. — On sait combien a été féconde en découvertes précieuses l'exploration archéologique de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque. Dans l'une, de vastes monuments romains; dans l'autre, d'admirables morceaux de sculpture grecque et des inscriptions d'une rare valeur ont été mis au jour. Jusqu'ici le ministère des Colonies donnait connaissance de ces trouvailles par un *Notiziario archeologico*, dont les volumes paraissaient à intervalles irréguliers [1] et n'étaient guère connus en dehors d'un cercle restreint d'érudits. Il a paru opportun aujourd'hui de transformer le *Notiziario* en une revue trimestrielle, qui pût informer plus rapidement les archéologues des résultats des fouilles et avoir une plus large diffusion dans le public des amis de l'antiquité. Le premier fascicule de ce nouveau périodique, *Africa italiana* [2], somptueusement illustré, vient de paraître. L'énumération des articles qu'il contient suffira à en montrer l'intérêt : Guidi, *Lo Zeus di Cirene* (tête attribuée à Phidias); Anti, *Afrodite Urania* (nouvelles statuettes de l'Aphrodite à la tortue); Bartoccini, *Il Foro imperiale di Leptis;* Paribeni, *Sepolcreto cristiano di Engila* (épitaphes montrant la persistance du latin jusqu'au XIe siècle); Conti Rossini, *Un codice illustrato eritreo del secolo XV* (Ms. Abb. 105 de la Bibliothèque Nationale).

Fr. C.

Salvatore Aurigemma. *I musaici di Zliten* (*Africa italiana*, Collezione di monografie a cura del ministero delle Colonie), Societa editrice d'arte illustrata, Rome et Milan, 1926; 309 pages in-4°. — En 1913 et 1914, on fouilla à Zliten en Tripolitaine une luxueuse villa située sur le bord de la mer et ornée de fines mosaïques. Pendant la guerre, cette villa fut saccagée par les indigènes et, sauf les morceaux transportés au musée de Tripoli, les mosaïques furent détruites. La publication de M. Aurigemma acquiert de ce fait une valeur documentaire de premier ordre. Mais même si les originaux étaient conservés, ses reproductions très soignées, en noir et en couleurs, et son commentaire érudit, où sont étudiés tous les problèmes que posent ces œuvres remarquables, donneraient à son livre une valeur durable. Les motifs reproduits par les mosaïstes sont d'une étonnante variété : dessins géométriques, paysages champêtres et scène nilotique, figures des Saisons, abondante série de poissons, élégants rinceaux auxquels se mêlent des animaux. La représentation la plus curieuse est formée de scènes d'amphithéâtre, combats de gladiateurs et *venationes*, et l'on y voit des condamnés barbares, probablement des prisonniers Garamantes, exposés aux bêtes. L'un d'eux est attaché à un poteau sur une petite charrette, qu'un bestiaire pousse vers une panthère; celle-ci s'élance vers la proie qu'on lui offre.

Fr. C.

1. Le tome I a paru en 1915, II en 1916, III en 1922. Le tome IV est sous presse.
2. *Africa italiana, rivista di storia e d'arte a cura del ministero delle Colonie*, Bergame, Istituto d'arti grafiche.

Digitized by Google

George F. Hill. *L'Art dans les monnaies grecques.* Pièces agrandies et décrites. Paris et Bruxelles, Vanoest, 1927, in-4, 68 p. et 64 pl. — Furtwaengler était hostile à la reproduction agrandie des monnaies et des gemmes. « C'est, disait-il, traiter des produits de l'art comme des produits de la nature. » L'objection ne me touche pas: il faut tenir compte de l'infirmité de notre vision, du besoin de saisir les détails sans un effort qui est pénible pour beaucoup d'yeux. Un des meilleurs travaux de numismatique celtique est celui de Hucher, *l'Art gaulois et les Gaulois d'après leurs Médailles* (2 vol., Paris et le Mans, 1868 et 1874, in-4°), où toutes les pièces importantes sont reproduites, grandies de plusieurs diamètres. M. Hill aurait dû peut-être se souvenir de cet ouvrage en écrivant : « Jusqu'ici on n'a jamais essayé de présenter une longue série de ces agrandissements. » Mais, à la différence de Hucher, l'auteur anglais disposait de toutes les ressources de la photographie et s'occupait de belles pièces, non de pièces simplement curieuses; le résultat auquel il est arrivé est à la fois plus digne de confiance et infiniment plus agréable à l'œil. Pour la plupart des archéologues, cette série de belles pièces du VIe au Ier siècle sera une véritable révélation d'une des splendeurs du génie grec. L'un d'eux, voyant ces planches pour la première fois, disait à M. Hill qu'il n'avait jamais jusque-là réellement vu de monnaies grecques, bien qu'il en eût souvent regardé. — Inutile de dire que l'introduction et le texte explicatif sont à la hauteur de toutes les exigences et témoignent une fois de plus de la compétence d'un savant qui en a donné tant de preuves dans ce domaine et d'autres.

S. R.

A. M. Tallgren. *La Pontide préscythique après l'introduction des métaux* (t. II d'*Eurasia septentrionalis antiqua*). Paris, Geuthner, 1926; in-8, 248 p., avec nombreuses cartes et gravures. — Travail de la plus haute importance, fruit de recherches prolongées dans les pays de l'ancien Empire russe de 1908 à 1925, ainsi que de nombreuses visites aux musées du reste de l'Europe. On sait l'importance que les antiquités scythiques ont prise dans les études d'archéologie, tant européenne qu'asiatique. Résumer un pareil livre est impossible: je veux seulement en marquer l'intérêt capital et en recommander l'acquisition aux bibliothèques archéologiques. Les illustrations, d'une extrême abondance, sont irréprochables, la rédaction française est très lisible.

S. R.

Société historique de Compiègne. *Archéologie du département de l'Oise. Époques préhistorique, protohistorique, gallo-romaine et franque,* par le docteur **E. Soubeiran**. Première partie; 1 vol. in-4° de 127 pages avec 10 cartes hors texte; Compiègne, R. Bourson, 1926. — Ce premier fascicule, consacré à la « bibliographie topographique des travaux palethnologiques et archéologiques du département de l'Oise, suivie d'une liste des communes de l'Oise ayant donné lieu à des trouvailles archéologiques avec index topographique et d'une liste des lieux dits intéressant l'archéologie », apporte pour ce département si riche en antiquités un utile complément à la *Bibliographie générale* de M. Montandon. Les cartes publiées sont malheureusement d'une lecture

Digitized by Google

peu aisée (pl. II, stations et ateliers néolithiques, en particulier); il eût été bon également de distinguer par un signe spécial les sépultures franques des tombes gallo-romaines (pl. X).

R. Lantier.

Marie Durand-Lefebvre. *Les vestiges antiques et le culte des sources au Mont-Dore.* Le Puy, 1926; gr. in-8. 64 pages et 8 planches. — Illustration intéressante, texte assez faible. « Qu'il (César) rétablît un culte au Puy-de-Dôme qui lui rappelait un mauvais souvenir de bataille, qu'il voulût greffer sur le grand culte des Gaulois une religion romaine, cela me semble naturel, mais je crois qu'il usa de la même mesure pour d'autres endroits célèbres par leurs dévotions, et je suis persuadé que le Mont-Dore était un de ceux-là. » En note, « Jullian, t. VI, p. 403, *Histoire de la Gaule*, a émis cette hypothèse ». Non, ni là, ni ailleurs. M. Jullian n'a insinué une pareille erreur. L'autrice cite « Pline (XXXIV, 4) » à propos d'une statue de Mercure exécutée « pour le temple de la ville des Arvernes », alors qu'il n'y a pas un mot de ce *temple* dans le texte (XXXIV, 45); le grand bronze de Zénodore paraît bien avoir été exposé *sub divo*.

S. R.

A. Conil. *Fouilles gallo-romaines des Champellans. Céramique à palmettes.* Extrait des *Actes de la Société archéologique de Bordeaux*, t. XXXIX; 1 brochure in-8 de 24 pages et 2 planches; Bordeaux, 1924. — Parmi les tessons de poterie recueillis dans les fouilles d'une fosse à offrande au lieu dit les Champellans, près de Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), se trouvaient les fragments d'un vase en terre blanche, vernissée noire, dont la panse biconique était ornée de palmettes estampées. Ce motif décoratif qui apparaît en Gaule dès le second siècle de notre ère a été repris par les potiers chrétiens et barbares. Une seconde série de tessons à glaçure rouge appartient aux ateliers de Bordeaux qui, au IIIe siècle, après la disparition des manufactures de Lezoux, répandirent leurs produits dans les régions du sud-ouest.

R. L.

E. Espérandieu. *Le pont du Gard et l'aqueduc de Nîmes.* Paris, Laurens, 1926; in-8, 96 pages, avec 46 gravures. — Précieuse monographie, à joindre à celles que publie l'éditeur Laurens sous ce titre bien choisi : « Petites monographies des grands édifices de la France. » L'auteur a non seulement tiré parti de la vaste littérature du sujet (énumérée p. 87-91), mais y a ajouté des observations fondées sur ses études personnelles et bon nombre de documents inédits. L'histoire de la restauration de l'aqueduc par Laisné (1856-1858) sera nouvelle pour la plupart des lecteurs archéologues; décidée par Napoléon III à l'instigation de Prosper Mérimée, elle a certainement sauvé le pont du Gard.

S. R.

Docteur G. Charvilhat. *La nécropole gauloise du second âge du fer ou époque de La Tène de Sarliève (Puy-de-Dôme).* Clermont-Ferrand, Impr. Vissouze [1926]. Broch. in-8, avec 1 carte et 2 gravures. — Dans une sablière, près de Sarliève (5 km. est de Clermont), avaient été trouvées en

Digitized by Google

1924 plusieurs sépultures gauloises (inhumations) qui furent en partie dispersées. De nouveaux squelettes y ont été découverts (sept. 1926) et le docteur Charvilhat a pu les étudier sur place. Ces squelettes, extraordinairement petits (1 m. 40, 1 m. 46, 1 m. 47, 1 m. 71), reposent sur le dos, la tête au nord-ouest. Tous portent des bracelets de bronze, et trois ont à droite une épée au fourreau (un exemplaire replié). En outre, une épingle de bronze et une grosse perle de verre verdâtre.

La trouvaille de 1924 comportait 4 épées, 15 bracelets (un en fer), 7 fibules, 10 anneaux de bronze, divers fragments (fer et poterie grossière), et surtout un casque de bronze *à cornes*, qui malheureusement a disparu. Tous ces objets sont des types de Latène I et II. L'auteur les décrit sommairement, se réservant d'en donner une étude plus approfondie.

La trouvaille est intéressante, car l'Auvergne n'avait pas encore livré de sépulture de Latène I ou II. On ne peut assez regretter la disparition du casque, qui n'a été vu par aucun archéologue, car le casque à cornes gaulois, connu par de nombreux monuments figurés, n'est, comme on sait, représenté encore par *aucun* exemplaire original.

PAUL COUISSIN.

Pierre Paris et **V. Bardaviu Ponz**. *Fouilles dans la région d'Alcañiz, province de Teruel*, I. *Le Cabezo del Cuervo*. II. *Le Taratrato*. Bibliothèque de l'École des Hautes Études hispaniques, fasc. XI, 1. Bordeaux, Feret, et Paris, de Boccard, 1925; in-8, 114 pages, avec 13 planches et 37 figures. — Les lecteurs de la *Revue archéologique* ont déjà eu connaissance (cf. *Revue*, 1925, 1, p. 213 et suiv.) de l'étude consacrée par les auteurs à leur fouille du village néolithique du *Cabezo del Cuervo*, situé au sommet d'un promontoire escarpé qui domine la plaine. Des cases de bois et de briques crues, il ne reste pas grand'chose depuis l'incendie qui détruisit de fond en comble l'agglomération : quelques pans de murs ruineux et plusieurs foyers installés dans une cavité arrondie à l'abri d'une roche qui fut utilisée comme banc par les hôtes de la demeure. Les découvertes de silex sont rares; quelques lames, des éclats, des lames de scie, des pointes de flèche ou de lance; parmi les objets de pierre, on doit mentionner un moule pour la fabrication d'aiguilles de métal; l'outillage d'os se réduit à quelques poinçons. La céramique est très abondante, tessons à cordons en relief avec impressions digitales ou à décor incis, vases à oreilles, égouttoir à fromages, lampe faite d'une soucoupe dont le rebord est pincé, pesons de tisserand, croissants d'argile. Les auteurs pensent que cette station, perdue dans la montagne, vivant d'une existence assez précaire, a dû subsister depuis le néolithique jusqu'au début de l'âge du fer.

La station ibérique du *Taratrato* a disparu, elle aussi, à la suite d'un violent incendie. Perchée sur une crête rocheuse, elle dessinait un quadrilatère allongé « dont le côté ouest est arrondi en pointe d'ovale ». Une ruelle irrégulière la traversait dans toute sa longueur et aboutissait à l'ouest à une place. Sur cette voie, dans la partie méridionale du village, débouchent d'étroites ruelles conduisant à une sorte de chemin de ronde ménagé au bord du plateau. Les maisons sont petites, étroites, mal bâties : sur un soubassement de moellons reposaient les assises de briques crues; la toiture supportée par des piliers de bois dressés sur des dés de pierre était constituée

Digitized by Google

par des branchages mêlés de terre. Dans la partie haute du village ont été déblayées les ruines d'un moulin public; les meules et le pétrin, fait d'une cuve rectangulaire, étaient encore en place au moment de la découverte. Au cours des fouilles on a recueilli une masse de tessons de poterie ibérique à décor géométrique, de pesons de tisserand, de fusaïoles. Les croissants de plâtre (p. 109-111) dans lesquels les auteurs croient reconnaître des symboles religieux ne sont en réalité que des supports destinés à maintenir les jarres sur les banquettes des chambres à provisions. De semblables « cales » ont été retrouvées en place par M. Cabré dans l'une des maisons d'Azaila (cf. Cabré, *Archivo español de arte y arqueologia*, 1925, p. 303-304). La découverte d'un fond de coupe à figures rouges du IVe siècle avant J.-C. montre que le village était encore occupé à cette date.

R. Lantier.

W. Neuss. *Die Kunst der alten Christen.* Augsbourg, Filser, 1926; in-4°, 155 pages, avec 212 gravures, dont 4 planches en couleur. — Bien que la *littérature* récente sur ce sujet soit déjà considérable, ce nouvel ouvrage sur l'art chrétien primitif, œuvre d'un théologien qui est aussi archéologue, n'est nullement inutile. Il tient compte des découvertes les plus récentes et des thèses qu'elles ont alimentées ou fortifiées; il apporte des illustrations excellentes et dont beaucoup sont encore peu connues. Le point de vue de l'auteur est *romain*, en ce sens que, sans nier des influences orientales évidentes, il attribue une importance capitale à ce *melting-pot* qu'était la Rome impériale des deux premiers siècles, où les traditions si variées de l'art hellénistique se rencontraient et pouvaient se mettre au service d'idées nouvelles, comme cela se voit dans les *villes tentaculaires* de nos jours. Il connaît, n'admet point, mais expose clairement la doctrine, d'abord formulée par Strzygowski en 1905, des origines judéo-alexandrines de l'art chrétien; mais il ignore encore la confirmation qu'a voulu en trouver Eisler dans la représentation d'Orphée sur la paroi d'une catacombe juive de Rome et allègue à tort, parmi les arguments à l'appui, le groupe de *Samson et Dalila* d'une mosaïque de Malte, qui ne représente nullement cet épisode biblique. C'est, dit-il, Erich Becker qui a reconnu « sans doute à bon droit » (p. 41) ce sujet biblique; or, Erich Becker n'a fait que voler cette erreur à un archéologue qu'il a pillé sans le nommer (*Rev. arch.*, 1909, I, p. 171). Cet archéologue s'est trompé, mais on lui a dérobé sa fausse monnaie (*Rép. peint. gr.*, p. 120, 2).

S. R.

Louis Halphen. *Les Barbares (Histoire générale publiée sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sagnac).* Paris, Alcan, 1926; in-8, 380 pages. — Du IVe au XIe siècle, l'Europe a été plus ou moins la proie d'envahisseurs barbares, qui ont beaucoup détruit, mais qui ont aussi fondé les Etats modernes. Les Croisades ont été le choc en retour de l'Europe; si, dans l'ensemble, elles ont échoué, il faut leur reconnaître le mérite d'avoir arrêté la marche de l'Islam. Depuis quelques années, il semble que l'Asie redevienne agressive et qu'avec la complicité de nouveaux chefs de Bagaudes elle menace la civilisation gréco-chrétienne d'une seconde éclipse. Mais l'histoire a pour but de narrer, non de prévoir; avec un savant et un écrivain comme M. Halphen,

Digitized by Google

on est sûr d'être solidement et agréablement instruit [1]. Personne, à ma connaissance, n'a encore vu et fait voir de si haut le long drame à cent actes qui est la préface obligée de l'histoire moderne, dans la dépendance étroite, et trop souvent méconnue, des révolutions du cœur de l'Asie. — P. 16, je ne suis pas d'accord avec l'auteur sur les événements de 401, ayant démontré, je crois, que Stilicon avait dû repousser à la fois une invasion d'Alaric et une autre de Radagaise (*Cultes*, t. V, p. 276-7); cette invasion de Radagaise est naturellement distincte de celle de 405. Il y a des bibliographies critiques, où des ouvrages connus et souvent cités (par exemple, l'*Histoire d'Attila*, d'Amédée Thierry, l'*Histoire générale de la Chine*, de Cordier et bien d'autres), sont l'objet de sévères réserves [2]; on aurait voulu en trouver aussi sur l'article important, mais souvent inintelligible, que M. Kiessling a écrit sur les Huns (Pauly-Wissowa). Inutile de dire que rien d'intéressant n'a échappé à l'érudition de M. Halphen [3]. Bonne table des matières, mais pas d'index; une carte n'aurait pas été superflue.

S. R.

Nils Aoberg. *The Anglo-Saxons in England.* Upsal, Cambridge, Leipzg et la Haye, 1926; in-8, 219 pages avec 319 figures. — M. Nils Aoberg a déjà rendu bien des services à l'archéologie de l'époque des invasions; celui-ci n'est pas le moindre. Une illustration d'une abondance sans précédent, un texte sévèrement scientifique et où les idées nouvelles sont nombreuses, exposent presque tous les chapitres de l'évolution très complexe qu'a subie l'industrie anglo-saxonne, autrefois étudiée en France par M. J. de Baye dans un ouvrage qui n'a pas perdu toute sa valeur (1889). Ici, pour la première fois, nous trouvons des indications chronologiques précises et des hypothèses bien motivées sur les relations des différents styles barbares des Iles Britanniques (notamment sur la transition de l'Anglo-Saxon à l'Irlandais, qui présente un intérêt considérable). Les antiquités découvertes en Charente (cimetière de Herpes) paraissent ainsi sous un jour nouveau. Non seulement l'auteur s'est assimilé une vaste littérature, mais il a poursuivi des études minutieuses dans près de trente musées anglais. Ce livre est désormais indispensable à toute bibliothèque d'archéologie et d'art; il tient lieu de beaucoup d'autres.

S. R.

J. Ebersolt. *La miniature byzantine.* In-4°, XIII-110 pages, avec 72 planches. Paris et Bruxelles, Vanœst, 1926. — Fruit de longs voyages et de lectures difficiles (l'auteur sait le russe), ce beau et bon volume remplace l'ouvrage

---

1. Deux grandes divisions : 1° *Les Conquêtes barbares depuis l'entrée des Huns en Europe jusqu'au milieu du VIIIe siècle* (empire des Huns, royaumes germaniques, Justinien, la conquête arabe, l'Orient et l'Occident chrétien); 2° *Les nouveaux Empires et les Barbares* (Abassides, Charlemagne, Scandinaves, Bulgares, Hongrois, anarchie arabe, conquête turque, la Chine et les Barbares de l'Asie orientale).

2. Je reconnais que les *Récits d'histoire romaine* d'Amédée Thierry doivent être « lus avec précaution »; mais pourquoi ne pas ajouter « avec plaisir » ? C'est un chef-d'œuvre de narration lucide.

3. Pourtant, la note de la page 72-73 relative à l'histoire de l'art mérovingien laisse à désirer ; il fallait citer Lindenschmit, Hampel et d'autres, indiquer d'un mot les sources de Rostovzeff, etc.

Digitized by Google

vieilli de Kondakoff (1886, 1891) et ne plaira pas moins aux érudits qu'aux amateurs d'art, vu la qualité vraiment supérieure de l'illustration. Ces illustrations sont commentées dans des notices très savantes, parfaitement informées, et précédées d'une longue introduction qui est une histoire de la miniature byzantine au point de vue de l'évolution de cet art. Pour les quatre époques qu'il distingue (v^e-viie; viiie-ixe; x^e-xiie; xiiie-xve), l'auteur étudie séparément l'illustration et l'ornement; un chapitre complémentaire traite de la dispersion des manuscrits, des centres de production (Bosphore, Athènes, Mistra, Égypte), de l'influence de l'art asiatique dans l'ornement et de celle de l'art antique dans la représentation de la figure humaine. Tout cela est parfaitement exposé, avec la clarté et la compétence que l'on attendait d'un érudit auquel l'archéologie byzantine est déjà si redevable. Voici quelques lignes que je transcris avec plaisir : « Cet art (de la miniature byzantine) n'a pas vécu uniquement d'emprunts et de traditions. Il a su se renouveler. Les scènes sont souvent des pages d'histoire contemporaine. Les nombreux portraits fixent les traits de personnages importants de l'époque. Les artistes qui ont enluminé le psautier Kloudov et le Physiologue ont créé une illustration pleine de verve et d'esprit. Au xive siècle l'austérité concentrée du génie de Byzance se dénoue et s'assouplit pour se mêler à la vie... Les inventions et le talent des miniaturistes ont été maintes fois pour l'art un principe de renouvellement... Captée pour ainsi dire entre les feuillets du parchemin, la lumière d'Orient continuait à illuminer le monde. » C'est vrai et bien dit, sans partialité exagérée pour un art dont M. Ebersolt ne méconnaît pas le « caractère hiératique et conventionnel » (p. 73).

S. R.

Charles Diehl. *Choses et gens de Byzance.* Paris, Boccard; 1926, in-12, 249 pages. — Un érudit et un écrivain comme celui-là — il y en a bien peu de cette qualité — rend service au public en rééditant ses mémoires et articles. Le premier et le plus long, sur le couvent de Saint-Luc en Phocide, est déjà ancien (1889); les autres sont d'hier ou d'avant-hier. Deux des plus importants concernent les questions encore litigieuses des éléments orientaux dans l'art byzantin et de la dernière renaissance de cet art (1924, 1917). Parmi les nouvelles *figurines byzantines* qui font suite, je signalerai le piquant article sur l'empereur au nez coupé (Justinien II *Rhinotmète*) et la biographie d'Irène Ange, reine des Romains. Le volume se termine par un curieux article sur *Byzance dans la Littérature*, depuis le *Bélisaire* de Marmontel (1766) jusqu'à la *Théodora* de Sardou (1884) et au delà. « Parmi tous ces drames et ces romans byzantins, le compte est vite fait de ce qui mérite vraiment d'être retenu. » D'accord. Leur principal tort, comme le dit avec raison l'auteur, est de ne faire voir qu'une Byzance en délire; il y avait autre chose, qui était la vie de tous les jours.

S. R.

A. Delatte. *Les manuscrits à miniatures et à ornements des bibliothèques d'Athènes.* Liége et Paris (E. Champion), 1926; in-8, 128 pages, avec 48 planches. — En tête de ce catalogue très détaillé et très bien illustré de deux col-

Digitized by Google

lections importantes de manuscrits à enluminures (Bibliothèques nationale et Sénat), on aurait lu avec plaisir une histoire de leur formation dont, pour ma part, je sais peu de chose. Sans contenir de chefs-d'œuvre, elles permettent de suivre avec fruit l'évolution de la miniature byzantine du xe au xvie siècle. Dans plusieurs manuscrits de cette dernière époque et du xve siècle, les influences occidentales sont déjà sensibles. L'éditeur, aussi honnête qu'érudit, s'est astreint à tout expliquer, scènes, inscriptions, accessoires; parmi ceux-ci on voit de très intéressants exemples de sièges, de tables-armoires, de pupitres, de tabourets, etc. Il y aurait matière à une étude du mobilier byzantin, si peu connu, d'après ces miniatures et d'autres de la même série; je suis frappé de l'analogie de certains types avec ceux que permet de dégager — j'en ai fait récemment l'expérience — l'analyse des peintures et miniatures franco-flamandes du xve siècle.

S. R.

Marcel Aubert. *La sculpture française du Moyen Age et de la Renaissance.* Paris et Bruxelles, Vanoest, 1926; pet. in-4°, 60 pages, avec 64 planches. — La *Bibliothèque d'histoire de l'art*, dirigée par M. Aug. Marguillier, s'est enrichie d'un volume particulièrement précieux, œuvre de l'archéologue qui était le mieux qualifié pour l'écrire. Comme on peut le voir par la bibliographie de la page 53 (qui ne cite, à deux exceptions près, que des travaux français), le champ est déjà plutôt encombré, mais moins qu'on ne croirait, d'ouvrages didactiques sérieux, sans prétention à l'érudition. Ici, l'homme de goût trouvera le *minimum* (un peu plus même dans les planches), mais présenté par un spécialiste qu'une connaissance intime et détaillée du sujet préparait à en faire ressortir nettement les grandes lignes. Je trouve quelque exagération en ceci (p. 9) : « C'est surtout en contemplant et en étudiant les modèles qu'avait laissés l'antiquité, les statues grecques et romaines, les bas-reliefs, les stèles, les sarcophages chrétiens de l'école d'Arles, que les sculpteurs (du xie siècle) apprirent leur métier. » Si cela était, il en faudrait discerner autre chose que des traces très clairsemées et d'autant plus dignes d'attention; même à l'époque gothique, les influences de l'art gréco-romain furent exceptionnelles et toujours en conflit avec un tempérament artistique qui obéissait à un tout autre idéal que l'antiquité. — L'illustration est très abondante et de la plus belle qualité; une planche réunissant des têtes isolées du xiiie siècle aurait fait plaisir.

S. R.

Jean Babelon. *La médaille et les médailleurs.* Paris, Payot, 1926; gr. in-8, 235 pages, avec 32 planches. — Les gens du monde qualifient volontiers les monnaies anciennes de *médailles ;* il y eut pourtant des médailles dans l'antiquité, c'est-à-dire des pièces non destinées à circuler, et l'on aurait voulu en trouver ici quelques exemples [1], ou que le titre de l'ouvrage fût un peu restreint. Mais, tel qu'il est, avec les 200 médailles, du xve au xxe siècle, qu'il reproduit en d'admirables phototypies et les détails souvent nouveaux où il entre sur la longue série des médailleurs, ce livre est de ceux dont l'histoire de l'art ne pourra désormais se passer. Comme les camées et intailles,

1. Bien entendu, il est question dans le texte des « pièces d'apparat frappées par les Grecs et les Romains » (p. 26 sq.).

Digitized by Google

les médailles, quand elles sont bien conservées, ont l'avantage sur les statues et les tableaux de nous apparaître sous l'aspect même que les maîtres d'autrefois leur ont donné; leur influence sur les autres arts plastiques a d'ailleurs été considérable, parce qu'elles se prêtaient facilement à la diffusion. Aujourd'hui encore, dans les contrées lointaines où l'on ne peut connaître Monet et Rodin que par des photographies, le génie de Roty, qui n'est inférieur à aucun [1], peut être représenté à peu de frais par des œuvres originales. Une des qualités de ce livre plein de goût est d'éviter l'encombrement des noms; une bibliographie sommaire, mais excellente, indique les monographies détaillées auxquelles les amateurs et collectionneurs pourront recourir. Non seulement M. Jean Babelon nous a rendu service, mais, dans une honorable mesure, il aide à nous consoler de la perte du savant illustre dont il continue le nom et la tradition [2]. S. R.

J. Meurgey. *Histoire de la paroisse de Saint-Jacques de la Boucherie.* Paris, Champion, 1926; gr. in-8, 347 pages et 65 planches. Préface de M. C. Jullian. — Très docte monographie, écrite *con amore.* C'est dans la paroisse Saint-Jacques — postérieure à l'an 1000 et datant du Paris capétien — qu'étaient installés les bouchers, dont l'influence sur la vie politique de la grande ville a été plus d'une fois considérable. Elle possédait une église dont le percement de la rue de Rivoli a permis de relever les plans successifs à partir du XIIe siècle. Dès le XIe siècle, Paris était une étape des pèlerinages du Nord sur la route de Saint-Jacques de Compostelle; de là le culte de ce saint, spécialement localisé sur le chemin que suivaient les pèlerins. L'église Saint-Jacques de la Boucherie est une de celles dont on peut expliquer ainsi l'origine et le vocable; un testament de 1227 montre, en effet, qu'une *confrérie de Roncevaux* s'y était alors constituée. Si cette ancienne chapelle de Saint-Jacques fut transformée en église paroissiale, c'est qu'elle devint l'église des bouchers, dont la corporation, la plus ancienne après celle des marchands d'eau, était localisée sur la rive droite de la Seine, à la sortie du Grand Pont (Pont au Change actuel). La tour Saint-Jacques, qui subsiste seule, fut construite de 1509 à 1523; quand l'église, en 1797, fut vendue comme bien national, l'architecte du domaine eut l'heureuse inspiration de faire figurer dans l'acte de vente une clause interdisant la démolition de la tour, que le Conseil municipal de Paris racheta en 1836 et fit restaurer très complètement de 1853 à 1855. Elle sert aujourd'hui d'observatoire; le public, qui la croit bien plus ancienne qu'elle ne l'est, trouve avec raison qu'elle fait très bien dans le paysage. S. R.

G. Bals. *Bisericile lui Stefan cel Mare* [3]. Bucarest. Cartea Romanesca, 1926; in-4°, 331 pages, avec 485 gravures. — Le style des édifices religieux moldaves s'est constitué sous les influences byzantine et gothique, non sans apports serbes et arméniens (iraniens); l'influence du climat et des matériaux

1. J'ai peine à m'associer aux réserves de M. Babelon à son sujet (p. 212).
2. P. 36, en bas, il y a erreur sur Fouquet, qui appartient à l'époque de Charles VII, non de Charles VI. — P. 65, Jules II, † 1513, ne peut avoir frappé médaille en 1554. — P. 181, *perspective* pour *perspicacité*.
3. *Les Eglises d'Etienne le Grand* (publication de la Commission des Monuments historiques).

Digitized by Google

sur le choix des formes et la décoration ne peut naturellement pas être négligée Du mélange de ces éléments sont nées des églises qui, d'abord simples et trapues, s'embellissent, s'exhaussent et s'allongent peu à peu, de sorte qu'à la mort d'Étienne le Grand le style a trouvé sa formule définitive, qui évoluera, sans nouveautés essentielles, jusqu'à la fin du XVIe siècle. La belle monographie où ces idées sont développées, avec un luxe extraordinaire d'illustrations, est comme une seconde édition beaucoup plus détaillée du premier chapitre de l'ouvrage de l'auteur et de M. N. Jorga sur l'art roumain. Elle se termine par un résumé de 22 pages en bon français. S. R.

Pietro Toesca. *Storia dell'arte italiana.* I. *Il Medioevo.* Turin, Union typographique, 1927; in-4°, 1.199 pages, avec 833 gravures et 5 planches en couleurs. — Il serait intéressant de comparer pas à pas ce grand ouvrage, faisant suite à l'histoire de l'art antique de M. P. Ducati (*Revue*, 1926, II, p. 288), aux volumes correspondants de l'histoire monumentale d'A. Venturi (1901 et suiv.). Peut-être pourrait-on dire qu'il y a chez M. Toesca un goût plus prononcé pour la synthèse, pour les idées générales; mais c'est, de part et d'autre, la même compétence, le même souci du détail précis et, dans les notes — ici imprimées à la suite de chaque chapitre, — la même irréprochable information.

Le moyen âge n'est pas entendu ici, comme à l'ordinaire, dans le sens des dix siècles qui séparent la prise de Rome de celle de Constantinople. On ne peut qu'approuver le scrupule de l'auteur à l'égard de cette vieille division, peu applicable à l'histoire de l'art. Le fait nouveau, au déclin de l'Empire romain, ce ne sont pas les invasions, c'est l'idée chrétienne; c'est l'évolution de cette idée, bien plus que les révolutions politiques, qui donne naissance à des formes d'art encore inconnues. En réalité, il faut distinguer trois phases : 1° des débuts de l'art chrétien à la fin du VIIIe siècle, où l'art en Italie n'est pas encore l'art italien; c'est l'époque de l'épuisement progressif de l'art classique, de l'expulsion graduelle des éléments qui le constituent; 2° au IXe et au Xe siècle, période de transition très obscure, où les monuments sont rares et où il est permis de parler de ténèbres, à condition d'y reconnaître, à certains indices, les premières lueurs de l'aube; 3° du commencement de XIe siècle à la fin du XIIIe, l'art italien se différencie de plus en plus nettement de celui des autres pays et prépare véritablement la Renaissance, dont les débuts sont généralement placés trop tard. Ainsi le moyen âge de M. Toesca s'arrête à l'orée du XIVe siècle, et cette division mériterait de prévaloir.

Depuis vingt ans et plus, les publications italiennes nous ont habitués à une singulière perfection typographique, à des *tirages* de gravures dans le texte dont on ne trouve guère l'équivalent ailleurs. Il est vrai que cela ne va pas sans la plaie du papier couché, de sa fragilité, de son miroitement. Ce volume a encore le défaut d'être beaucoup trop lourd; il eût fallu le diviser en deux tomes. Relié, il ne sera plus maniable; non relié, il tombera en morceaux. Mais ces morceaux, comme le livre lui-même, ne cesseront pas d'être bons. Les planches en couleurs hors texte sont satisfaisantes. Il y a d'excellents et copieux index [1]. S. R.

1. Il n'a sans doute plus été possible de faire figurer, parmi les monuments glyptiques, l'admirable camée représentant Honorius et Marie (*Gazette*, mars 1926).

Digitized by Google

G. Hulin de Loo et **Ed. Michel.** *Renders Collection.* Bruges, Gruuthuse Press, 1927; in-4°, 134 pages, avec 16 planches dont plusieurs en couleurs. — Qu'il fût encore possible de former en Belgique une collection de primitifs de cette importance, c'est ce que, pour ma part, je n'aurais pas cru. M. Renders (de Bruges) a vraiment été servi par une chance extraordinaire; à cette chance s'ajoute aujourd'hui la bonne fortune d'une publication due à d'excellents connaisseurs. Notre savoir relatif à Campin, à Rogier, à Memling, au maître dit des portraits Baroncelli (à Florence) trouve ici des accroissements notables, et une imitation franco-flamande d'un modèle siennois (vers 1400) est une véritable nouveauté dans l'histoire de l'art, où les miniatures seules, jusqu'à présent, avaient révélé cette dépendance. Les planches, en partie tirées en couleurs, sont fort belles; le texte est ce qu'on pouvait attendre des auteurs. La charmante *Annonciation*, attribuée à un successeur de Petrus Cristus (p. 87), paraît bien de la même main qu'une scène analogue publiée par moi (*Rép. peint.*, I, p. 33), d'après une photographie ne portant aucune indication, que j'avais attribuée à l'école de Rogier. — P. 99, si la *Vierge et l'Enfant* est vraiment de Jean Provost, il faudra chercher un autre nom pour celle de la collection Jacquemart-André, dont le caractère est fort différent.

S. R.

G. Poisson. *Les influences ethniques dans les religions anciennes.* Paris, s. l. n. d. (chez l'auteur, 211, avenue de Neuilly, à Neuilly-sur-Seine); in-8, 46 pages. — Chacune des trois races types de l'Europe — nordique, méditerranéenne, alpine — aurait eu ses tendances religieuses distinctes : principe mâle personnifié par le Ciel et représenté par l'organe de la génération; principe femelle personnifié par la Terre Mère; principe solaire personnifié par le Soleil. Les apports combinés de ces trois races, parfois mêlés, comme en Égypte, d'éléments négroïdes (totémisme), se reconnaîtraient dans l'évolution religieuse des différents peuples. L'auteur prend ses exemples et cherche l'application de son principe en Égypte et en Irlande. Quelques phrases font sourire, celle-ci par exemple : « Le goût du droit et de la paix a souvent caractérisé les brachycéphales. » Mais l'ensemble, malgré bien des hardiesses, est à la fois savant et ingénieux. On fera bien de lire cette brochure-là, qui, par suite d'un malentendu, n'a pu paraître dans les *Actes du Congrès de l'histoire des religions* (1923).

S. R.

G. Belot, Marie Hollebecque, J. Toutain, Ch. Guignebert, Ad. Lods. *Dieux et Religions.* Paris, Rieder, 1926; in-8 carré, 160 pages. — Les conférences réunies dans ce volume portent sur les sujets suivants : l'histoire des religions et sa portée; les formes primitives de la religion et de la magie; les dieux nationaux; les mystères d'immortalité; rites et sacrifices; les livres saints. — J'ai trouvé un intérêt particulier à la quatrième de ces conférences, d'où j'extrais cette phrase à retenir : « Peut-être le judaïsme hellénisé a-t-il été la passerelle par laquelle les influences des Mystères sont arrivées jusqu'au christianisme » (p. 81). — Page 68, il me semble que M. Guignebert adopte trop facilement les conclusions de Foucart sur l'absence de tout enseignement proprement dit à Eleusis ; il faudrait du moins prendre la peine de discuter ce que j'ai dit à l'encontre de cette thèse, qui ne tient pas

Digitized by Google

assez compte de la lettre des textes anciens et en méconnaît systématiquement l'esprit (*Cultes*, t. V, p. 92, 102).

S. R.

O. Weinreich. *Antikes Gottmenschentum* (extr. des *Neue Jahrbücher*, 1926, p. 633-51). — Intéressante étude, sans références, sur la tendance de l'esprit antique à honorer le génie et la puissance en concluant de ces dons divins à la nature divine des individus ainsi privilégiés. Quand nous parlons aujourd'hui du « divin Racine » ou de la « divine Bartet », son interprète, nous cédons encore à la même illusion que lorsque Lucrèce voyait un dieu en Épicure, lorsque la légende faisait d'Apollon le père de Platon. « Nouvel Apollon, nouveau Dionysos », tels sont les noms qu'on donne aux rois hellénistiques et aux empereurs. « Celui qui porte ma chaise percée ne le croit pas », disait l'un d'eux. Le *Roi Soleil* eût pu en dire autant. La question se rattache à celle des rois thaumaturges, si bien étudiée récemment par M. Bloch. M. Weinreich laisse ouvert le problème qui se pose nécessairement et forme comme le centre de son enquête : « Le christianisme a-t-il vaincu l'esprit antique parce qu'il lui ressemblait tant, on l'a-t-il vaincu parce qu'il y avait en lui des éléments qui manquaient à l'antiquité? » Il se contente de conclure, en bon pédagogue, que l'étude des religions antiques n'est pas celle de choses mortes et qu'elle nous rapproche, au contraire, de ce qui fait l'objet le plus cher de nos préoccupations intellectuelles. Cela tourne un peu court.

S. R.

A. Causse. *Les plus vieux chants de la Bible*. Paris, Alcan, 1926; in-8, 175 pages. — Le mot *postexilique*, « tarte à la crème » de l'hypercritique, n'est pas du goût de l'auteur, interprète autorisé d'une réaction traditionaliste qui se poursuit depuis quelques années dans le domaine des études bibliques. L'Ancien Testament a conservé de très vieux chants, le plus ancien étant celui de la *vendetta* de Lamech, incompréhensible dans le contexte, intelligible à qui l'en sépare « Les Israélites, aux XIIe et XIe siècles, n'étaient pas précisément un peuple de primitifs arriérés et sans formation artistique. Ils avaient une littérature lyrique développée, et des œuvres comme le chant de Débora ou la complainte sur la mort de Saül et de Jonathan devaient avoir leurs parallèles dans la littérature cultuelle » (p. 83). Parmi le personnel des sanctuaires, à côté des prêtres qui interrogeaient l'oracle et présidaient à l'action sacrée, il y avait les *Mechôrerîm*, qui avaient pour fonction de chanter les hymnes et d'ordonner les liturgies. C'est parmi ces *Mechôrerîm* qu'il convient de chercher les auteurs et les rédacteurs des psaumes, sans cesse remaniés, il est vrai, par les chanteurs du sanctuaire, mais dont le fonds est ancien; dans leurs éléments constitutifs, un très grand nombre des psaumes cultuels datent de l'époque royale et l'on peut même reconnaître dans certains morceaux des éléments prédavidiques (p. 88). Les *Psalmenstudien* de Mowinckel (1921-4), dont l'auteur a rendu compte dès 1922 (*Rev. d'hist. et de phil. relig.*, p. 284-6), ont orienté l'exégèse du Psautier dans une voie nouvelle, celle de l'étude comparative des poésies religieuses et populaires, des chants cultuels et liturgiques; cette voie n'est pas celle de l'école de Wellhausen.

S. R.

Digitized by Google

P. Humbert. *Essai d'analyse de Nahoum* (extrait de la *Zeitschr. für alttestam. Wissenschaft*, 1916, p. 266-280). — Qui lit *Nahum* dans une Bible sans commentaires n'y voit, s'il veut être sincère, qu'un galimatias grandiloquent. Mais une exégèse intelligente peut l'éclairer. Le livre de ce prophète est de l'automne de 612; il a pour occasion la chute de Ninive. « Toute l'affabulation correspondrait bien à ce qu'on peut attendre d'un panégyrique de Jahvé en ce nouvel an tout retentissant encore de la ruine du maître de l'Orient. Le ton enthousiaste ou, par instants, quasi liturgique de Nahum s'expliquerait naturellement dans le cadre du Rosh Hashanā, en corrélation avec les cérémonies religieuses qui s'accomplissaient ce jour-là [1]. »

S. R.

H. Idris Bell. *Juden und Griechen im römischen Alexandreia.* Leipzig, Hinrichs, 1926; in-8, 52 pages, avec deux planches. — Bon exposé d'ensemble, avec références à la fin, d'une question où les textes ne manquent pas, mais qui reste obscure. L'auteur n'admet pas (p. 20) que j'aie eu raison de reconnaître une allusion à l'agitation chrétienne naissante dans la lettre de Claude en 41 aux Alexandrins et aux Juifs, et cela tout en trouvant « étonnante » l'analogie littérale constatée par M. Cumont entre les termes de la sortie de Claude et *Actes*, XXIV, 5. « Si, dit-il, les mouvements antijuifs signalés à la même époque par Malala à Antioche et peut-être relatifs à la propagande chrétienne se sont aussi produits ailleurs, Claude peut fort bien avoir eu le sentiment que les Juifs étaient un danger pour leurs voisins et pour la paix du monde. Cela concédé, le passage n'est pas une allusion directe au christianisme, mais pourtant la première trace historique de l'agitation que devait provoquer la propagande chrétienne. » Cela signifie que j'ai raison (bien qu'ayant tort), ou cela ne signifie rien du tout. Au paragraphe suivant, ce que M. Bell dit de l'expulsion de 49 n'est pas plus clair et témoigne de l'embarras d'un savant qui craint un peu d'aller au fond des choses et tourne autour. Je maintiens intégralement mon opinion, qui a fait depuis plus d'une recrue.

S. R.

Arthur Drews. *Le mythe de Jésus.* Trad. **Robert Stahl.** Paris, Payot, 1926; in-8, 255 pages. 25 francs. — Les exégètes sérieux sont d'accord pour reconnaître qu'il est difficile, peut-être même impossible, de dégager le Jésus historique de la primitive légende chrétienne, toute baignée qu'elle est dans le mythe très ancien du dieu victime et ressuscité. Mais de là à nier complètement le Jésus historique, il y a loin. M. Drews fait cela depuis 1909, le répétant à plaisir dans une dizaine d'ouvrages; je n'en avais lu qu'un, qui m'avait édifié sur la science et la méthode de l'auteur. Celui dont on nous offre aujourd'hui une traduction est de 1924; il ne méritait guère cet honneur, d'autant plus que les deux dernières années ont vu verser au débat deux do-

1. L'auteur ne discute même pas l'opinion d'Ernest Havet (qui était aussi celle de son fils Louis): « Il faut en revenir au temps des Séleucides et le roi d'Assur (III, 18) est encore ici, comme dans les autres prophéties, le roi de Syrie. On doit donc admettre que Ninive représente Babylone ou Séleucie prise par les Parthes dans leur invasion du milieu du IIe siècle. Je rappelle que dans un verset de Nahum, la Vulgate a traduit le nom de Nopar par celui d'Alexandrie, III, 8. » (*La Modernité des prophètes*, 1891, p. 154.)

Digitized by Google

cuments de suprême importance qu'ignorait M. Drews et qu'aurait dû, tout au moins, signaler son traducteur : 1° la lettre écrite par Claude aux Alexandrins (41), faisant, comme je crois l'avoir prouvé, une allusion directe à l'agitation messianique, dénoncée à l'empereur par ses familiers juifs, et confirmant, comme l'a montré M. Cumont, un texte des *Actes* (1924) ; 2° le texte slave de la *Guerre des Juifs* de Josèphe, connu en traduction depuis 1906, mais présenté pour la première fois sous une forme vraisemblable, dépouillé d'interpolations grossières, par M. Eisler (1925). Ce texte, qui n'est pourtant pas tombé du ciel, nous apprend du nouveau, notamment ceci : que Jésus a été condamné par Pilate pour avoir pris part à une révolte — la *stasis* de Marc — dirigée par des prolétaires, des mécontents et des illuminés juifs contre l'oligarchie cléricale et capitaliste juive, docile par peur aux Romains. Mais, dira un lecteur attentif, n'avez-vous pas vous-même, depuis 1905, soutenu que la crucifixion de Jésus, étant formellement prédite au psaume XXII, ne pouvait pas être plus historique que le partage des vêtements, prédit au même psaume? Eh bien! J'ai eu raison et tort à la fois. Raison de soutenir — le premier, je crois — que l'importance attribuée à XXII, 16, était très antérieure à Justin; tort de nier (puisque je ne niais point l'existence de Jésus) que les Romains aient *pu* le crucifier. J'aurais dû conclure, comme je le fais maintenant, que le premier verset du psaume qu'on pourrait appeler *psaume du crucifié*, verset que Jésus aurait prononcé sur la croix, marque clairement le début d'un travail d'exégèse naïve qui, partant de cette apparente réalisation d'une prophétie, chercha d'autres prophéties dans toute la Bible et donna naissance à l'histoire évangélique que nous avons. Cette histoire est tout entière suspendue, si l'on peut dire, aux clous de la croix. La croix et les clous appartiennent à l'histoire; je n'aurais jamais dû en douter.

Dans la préface du traducteur, non exempte de réserves sur l'œuvre traduite, je trouve plus de bon sens que dans tout le reste du volume [1].

S. R.

---

1. P. 27, n. 1 : « La quatrième églogue de Virgile, où sont célébrées les joies de la vie rustique » (!). — P 29-30, tout ce qui touche à l'influence de la religion des Perses sur les Juifs confond les époques. — P. 36, quels textes autorisent à parler de Juifs banquiers et négociants au IIe siècle ? — P. 46 : « Il est évident (!) que le passage des eaux (mer Rouge, Jourdain) se rapporte au passage du soleil par la partie du zodiaque qui correspond à l'hiver ou à l'eau ». — P. 47 : « Le guérisseur Esculape, qui porte aussi le nom de Jasios (Jason, forme grecque de Josué), avait été arraché, dit-on, par son père Apollon du corps de sa mère qui brûlait (cf. *Zacharie* III, 2, où le grand sacrificateur Jehosuah est qualifié de « tison tiré du feu »). A la page suivante, il est question de Jason, apparenté à Josué et à Jésus, « qui avec ses 12 (ou 52) compagnons, conquiert la Toison d'Or, signe zodiacal du bélier ». La longue note des p. 49-50 contient encore de pires inepties, par exemple que le nom du dieu celtique Hesus dérive de la syllabe *Jes*, désignation d'un être divin chez tous les peuples, ou du moins chez presque tous. Mais on a vraiment mieux à faire que d'insister sur toutes les *wilde Phantastereien* d'un dilettante qui ne sait même pas alléguer ses sources avec précision. Quant aux modernes — extravagants (par exemple Robertson, Hochart et Cie, cf. p. 100, 170-174) ou raisonnables, — il en use sans discrétion ni critique. Le « scandale scientifique » dont parle M. Drews (p. 177), le voilà ! Pour être équitable, je reconnais pourtant du mérite aux p. 209-234, où le philosophe qu'est l'auteur prend le pas sur l'historien qu'il n'est pas.

Digitized by Google

G. A. van den Bergh van Eysinga. *La littérature chrétienne primitive* (coll. *Christianisme*). Paris, Rieder, 1926; in-8, 235 pages. — Élève du Hollandais C. van Manen (1842-1905) et, comme lui, exégète d'extrême gauche, M. van Eysinga nous dit ici ce qu'il pense des textes du Nouveau Testament, des premières *Apologies* et des œuvres didactiques comme la *Didaché*. En radical convaincu, l'auteur écrit : « L'antiquité ne nous a transmis aucun renseignement sur un Jésus purement humain... dû en somme à la fantaisie rationaliste du XVIIIe siècle... Il est évident que le christianisme doit son origine à un homme ou à plusieurs, comme le culte de Dionysos, d'Osiris et d'Héraclès; mais il n'est pas plus évident qu'un certain Jésus en soit le créateur que de supposer que Dionysos, Osiris ou Héraclès soient des personnages historiques... Jésus est le nom du Christ divin devenu homme, comme Krishna est le nom de Vichnou réincarné. » On voit, par cet échantillon, que l'auteur n'est pas à demi-sceptique. Mais depuis la publication du Josèphe slave par Berendts (1906) et surtout depuis le parti qu'en a tiré Eisler en distinguant le fonds cru authentique des interpolations (voir *Revue arch.*, 1926, I, p. 322), un tel scepticisme n'est plus de mise — à moins qu'on ne démontre d'abord, ce qui n'a pas été fait, la non-valeur absolue du Josèphe slave. *Hic jacet lepus* [1];

S. R.

P. Monceaux. *Saint Martin.* Récits de Sulpice Sévère mis en français avec une introduction. Paris, Payot, 1926; in-8, 292 pages. — « Le cas de saint Martin, écrivait M. Loisy en 1913 (*Rev. d'hist. relig.*, p. 566), est peut-être moins paradoxal qu'il n'a paru à M. Babut lui-même. Il ne manque pas de saints dans le calendrier, et même de personnages plus augustes que le commun des bienheureux, dont la gloire posthume n'aurait pu être prévue de leur vivant, qui ont été fort maltraités de leurs contemporains, et que des circonstances particulières, de pieux dévouements, l'intérêt d'une cause sacrée, le mirage de la foi ont portés aux honneurs suprêmes de la religion. » Il y a, dans ces lignes réfléchies et mesurées, une concession partielle à la thèse *antimartiniste* de Babut, que M. Monceaux croit avoir été entièrement et définitivement réfutée par M. Jullian et le R. P. Delehaye. « Jeu d'esprit », dit-il, et il croit inutile d'ouvrir à nouveau un débat dont l'élément essentiel est la *fides* due à Sulpice-Sévère, notre presque unique et très séduisant témoin [2]. Pour apprécier cette séduction, il faut lire ce joli volume, le premier où l'on trouve, mis en français élégant, mais sans infidélité aucune, ce qu'il y a de meilleur dans la *Vie*, les *Lettres* et les *Dialogues*, sans oublier ce qui, dans la *Chronique* du même, se rapporte au procès des Priscillianistes, où la modération

1. Quelques opinions : Marc est postérieur à Matthieu (p. 52) ; la traduction grecque de l'évangile des Hébreux est la source commune de Matthieu et de Marc (p. 64); Luc écrivait probablement à Rome (p. 66) ; l'évangile de Marcion est le remaniement d'un évangile précanonique de Luc (p. 72) ; l'évangile de Jean est un document gnostique adapté aux besoins de l'Eglise canonique (p. 78) ; le livre des Actes est postérieur à 150 (p. 95) ; les Epîtres de Paul ne sont pas moins apocryphes que celles d'Ignace (p. 106), etc.

2. Dès le temps de cet hagiographe, son texte prouve que ses récits laissaient bien des gens sceptiques ; s'il n'en a pas moins affirmé qu'il disait vrai, alors qu'évidemment il se trompait, on n'a pas de peine à conclure sur la confiance qu'il mérite. M. Monceaux passe trop facilement là-dessus.

Digitized by Google

de saint Martin lui fit tant d'honneur. Quoi qu'on pense de sa thaumaturgie, il lui reste la gloire *parum aemulata* d'avoir le premier protesté contre le premier meurtre commis sous prétexte d'hérésie, celui de Priscillien [1].

S. R.

Étienne Gilson. *Saint Bonaventure et l'iconographie de la Passion.* Paris, Picard, 1924; in-8, 20 pages, avec 1 planche. — Remarquable addition aux beaux travaux de M. Émile Mâle. L'auteur insiste avec raison sur un texte négligé de saint Bonaventure : *Domine Jesu... qui in tuae matris manibus, ut pie creditur, recipi voluisti.* Voilà le motif de la *Pietà*, qui ne devait passer que plus tard dans l'art du moyen âge, et ce motif est d'origine populaire. « Si donc la piété franciscaine nous apparaît, dès le XIIIe siècle, comme une source fécondante, c'est peut-être que, à la manière des sources, elle avait recueilli, avant de les répandre à son tour, les eaux de la terre et du ciel. » Parmi ces « eaux de la terre », qu'énumère M. Gilson [2], je compte l'apport essentiellement *bouddhique* du catharisme, mais je crains que l'auteur soit de ceux qui ont quelque peine à en convenir.

S. R.

Euripide. *Le Cyclope. Alceste. Médée. Les Héraclides.* Texte et trad. de **L. Méridier.** Paris, Les Belles-Lettres, 1925; in-8, XXXIX et 470 pages (Collection Budé). — Voici — après tant d'autres — un bien beau volume et qui promet des plaisirs exquis à ses lecteurs. *Alceste* et *Médée* sont des chefs-d'œuvre; *le Cyclope* est divertissant; *les Héraclides*, bien que « bâclés » (p. 194), ont de beaux passages où « Macarée annonce Polyxène, comme Alcmène fait pressentir Hécube ». Au cours d'une discussion pleine de finesse, l'éditeur repousse, sans en nier la force, la thèse de Wilamowitz, d'après lequel les *Héraclides* ne seraient qu'un fragment, dénaturé d'ailleurs par des interpolations. — L'introduction, avec la biographie d'Euripide (où le témoignage papyrologique du *Bios* de Satyros n'est pas négligé), est un excellent morceau d'érudition éclairée par un goût sûr. Que nous sommes loin du temps où Firmin-Didot, pour publier la *Bibliothèque grecque*, ne pouvait guère faire appel qu'à des Allemands! La *Bibliothèque Budé* sera célébrée, comme un événement capital, dans toute histoire future de la philologie [3].

Fr. Boll. PLATON. *Gastmahl.* Texte et trad. Heimeran, Munich, 1926;

---

1. Voici un jugement plein de bon sens : « Il ne s'agit pas pour nous de savoir si saint Martin a fait tel ou tel miracle; il s'agit de savoir si, de son vivant, on croyait réellement qu'il l'avait fait. A cela se réduit nécessairement, en ce domaine et pour cette époque, la vérité historique. » (p. 19 de l'*Introduction*). — P. 48, à propos des croyances apocalyptiques de Martin, M. Monceaux écrit : « Pour Martin, ce n'est pas là un rêve à longue échéance : déjà est né l'Antéchrist. » Mais Martin n'a pas inventé cela, c'est dans la *Prima Johannis*, IV, 3. — Malgré sa brièveté, ce qui est dit de saint Martin dans l'art est excellent (p. 82 sq.); tout au plus pourrait-on vouloir ajouter (p. 86), parmi les œuvres capitales, celles d'Assise et de Treviglio (*Rép. peint.*, I, 573; II, 631; IV, 573).

2. « Mouvements de piété affective et de réforme religieuse, prédication du petit clergé » (p. 20).

3. La traduction abonde en vers blancs; il y en a de très bons. Pourquoi le vers *Héracl.* 944 n'est-il pas traduit ?

Digitized by Google

in-12, 200 pages. — L'éminent helléniste Fr. Boll avait gardé dans ses cartons une édition et traduction manuscrites du *Banquet*, que G. Herbig s'était chargé de publier; il mourut subitement et c'est à M. R. Herbig que l'on doit ce joli volume, ornement de la série des *Tusculum Bücher*, analogues à ceux de la *Lœb classical library*, de la *Collection Budé* et de la fondation B. Metge en Catalogne [1]. La traduction, que Boll n'avait cessé de retoucher, n'est pas seulement lisible : elle pénètre profondément dans l'intelligence du texte et se recommande à l'attention des futurs interprètes, comme aussi à ceux qui, médiocrement familiers avec un vrai chef-d'œuvre, voudraient s'initier plus complètement à ses beautés. Le texte est celui de l'édition Schöne (3e éd., 1909), avec quelques légères modifications.

S. R.

Aristòtil. *Poètica. Constitució d'Atenes.* Text i traduccio de **J. Farran y Mayoral.** Fundació Bernat Metge, 1926; in-8 de x-49 et xi-81 pages. — Deux courtes notices exposent l'état actuel des problèmes historiques ou philologiques posés par ces deux traités. Les textes ont été établis d'après les travaux de Bywater et de Christ pour la Poétique; pour l''Αθηναίων πολιτεία l'auteur a utilisé principalement ceux de Kenyon, Sandys, Blass-Talheim et Haussoullier. La traduction vise à être aussi proche du texte que possible.

R. L.

David Moore Robinson. *The Greek Bucolic Triad.* Lexington, 1926; in-8, 23 pages. — « *Says Mackail... Says Cholmely... Says Leigh Hunt...* » *But what do* you *say, Sir ?* On voudrait vraiment que les bibliothèques trop riches des États-Unis missent la clef pour dix ans sur les bibliographies, les livres de seconde main et les commentaires; un lettré français, qui relit avec délices Nisard, Boissier, Martha et bien d'autres, ne peut supporter certains *essais* venus d'Amérique, avec leur aspect de mouchoirs multicolores. Est-ce un effet du goût germanique pour le « travail organisé »? Alors je préfère un peu, d'anarchie... et de talent.

S. R.

Q. Curci Rufus. *Historia d'Alexandre el Gran.* Vol. II. Text revisat per Joan Estelrich, traducció del Dr Manuel de Montoliu. Barcelone, Fundació Bernat Metge, 1926; in-8° de ii-136-136 pages. — Ce second volume contient le texte et la traduction des livres V-VII de l'*Histoire d'Alexandre le Grand.* Le texte a été établi principalement d'après les dernières éditions d'Hedicke, de Vogel, Daniste et Stangl; les *Osservazioni* de L. Castiglioni et les corrections plus récentes apportées par cet auteur ont été également utilisées. Dans les notes qui accompagnent la traduction, on ne trouvera guère que des éclaircissements d'ordre historique et géographique. Un troisième volume est annoncé dans lequel prendront place une carte de l'empire d'Alexandre et des notes plus détaillées.

R. L.

---

1. Ont paru : Horace, *Odes et épodes* ; Tacite, *Tibère* ; Ovide, *L'art d'aimer* ; Eschyle, *Les Perses* ; Plutarque, *L'éducation des enfants* ; Lucien, *Peregrinus* ; Alciphron, *Lettres* ; Catulle ; Sophocle, *Antigone* ; Héraclite, *Fragments*. A cela s'ajoutent les *Tusculum-Schriften* : Bürger, *Les mystères* et *La femme grecque* ; Stemplinger, *Technique antique* ; Kroll, *Amitié et amour épithétique* ; Poeschel, *Jugements des anciens sur l'art et les artistes*. Enfin, un *Tusculum-Kalender*, comprenant 300 aphorismes antiques, texte et traduction, rangés par sujets.

Digitized by Google

Arthur Darby Nock. *Sallustius concerning the Gods and the Universe.* Cambridge, University Press, 1926 ; in-8, CXXIII-48 pages. — On a souvent signalé la nécessité d'une édition critique du petit traité du philosophe Salluste sur les dieux, que Gilbert Murray a mis en relation avec la réforme de Julien. Voilà qui est fait. L'auteur appartenait probablement au cercle de l'empereur; il lui fait des emprunts, ainsi qu'à Jamblique. Son style est celui des Atticisants stricts du IVe siècle. Nous avons un bon manuscrit, celui de l'Ambroisienne, et le texte, accompagné ici d'une traduction, se lit sans peine. L'introduction de l'éditeur est un remarquable monument d'érudition, très important pour l'histoire religieuse du temps de Julien [1].

S. R.

Docteur Joachim Stern. *Maecenas*, Berlin, J. Stern, 1927; gr. in-594 pages, Prix : 80 mark (!). — Comme livre d'adresses, comme liste (sans commentaires sur leur nature) de collections publiques et privées, de boutiques d'antiquaires, etc., cet ouvrage, fruit d'un labeur considérable, rendra service même aux archéologues. Il n'est pas toujours indifférent de savoir, par exemple, quels musées et quels amateurs existent au Canada, bien que cela intéresse surtout les marchands en quête de clients. Le caractère commercial de l'entreprise est d'ailleurs souligné par le fait que certains noms d'antiquaires, de restaurateurs de tableaux, etc., sont recommandés à l'attention par des encadrements. Les vérifications auxquelles j'ai procédé m'ont naturellement révélé beaucoup d'erreurs de détail; cela était inévitable, mais si l'on y avait mis moins de soin, il y en aurait bien davantage, comme dans les anciennes compilations de Ris-Paquot.

S. R.

Annuaire des Musées nationaux, 1927; in-8, 128 pages, avec nombreuses gravures. — On ne peut qu'applaudir à cette utile et élégante publication, pleine de renseignements qu'on ne trouve pas ailleurs sur l'organisation, le personnel et les acquisitions des différents Musées dits nationaux (à distinguer de ceux qui sont départementaux ou municipaux). Quelques œuvres d'art récemment entrées au Louvre sont parfaitement reproduites. S'il faut une critique, elle portera sur la page 35 où on lit (comme ailleurs aussi) : *Principal don effectué dans l'année.* Le don que « j'effectue » en retour est d'insinuer que cela n'est guère français.

S. R.

Louis Hautecœur. *Musée national du Louvre. Catalogue des peintures exposées*, t. II. *École italienne et espagnole.* Paris, Musées nationaux, 1926; in-12, 204 pages, avec 64 planches. — D'abord, un historique assez détaillé de la collection (p. 13, qu'est-ce que le *Raphaël* envoyé à Bruxelles sous Napoléon Ier? p. 19, *Delamonce* n'existe pas, lire *Delamarre*), écrit avec l'opti-

1. La lacune indiquée d'après Wendland (VI, 12) n'est pas justifiée (p. 12). — P. 26 (VIII, 13), ἀγγέλους pour ἀνθρώπους est une jolie et évidente correction. — P. 34 (XVIII, 7), qu'est-ce que le γόσμος des temples qu'on enlève aux jours néfastes ? Je crois qu'il doit s'agir de tapisseries ou de toiles peintes, et c'est un renseignement précieux.

Digitized by Google

misme qui convient à un texte officiel; puis un catalogue sommaire, mais très soigné, avec historique abrégé des œuvres, abstraction faite de toute bibliographie, de toute discussion sur les attributions, les repeints, etc. Les *listes d'attributions* données pour certains tableaux, sans références, n'apprennent pas grand'chose. Comme le Bianchi (nº 1167) est déjà désigné ainsi dans le catalogue de Villot, il est inexact de faire honneur de cette attribution à Herbert Cook. Le nº 1156 (portrait de deux hommes) a été rendu à Giov. Bellini par Berenson repentant (il y avait de quoi) et il est vraiment fâcheux qu'il continue à porter le nom de Cariani, dont les œuvres signées sont médiocres. — Nº 1192 *(Noces de Cana)*, on lit que ce tableau fut échangé en 1815 contre le *Repas de Simon le pharisien* de Le Brun; mais plus haut (p. 16), on a lu qu'il fut échangé contre une *Madeleine* de Le Brun (le premier renseignement est seul exact). — Page 54, je ne comprends pas cette notice du nº 1267 : « A été donné à Crivelli par Tauzia, Rushforth, L. Testi. Attribué à Crivelli par Reiset. » Est-ce que *donné* et *attribué* ne seraient pas synonymes? — Page 102, les dimensions indiquées de la petite *Nativité* de Francia sont dix fois trop fortes. — Page 154, Gréau se prénommait *Julien*, non *Jules*. — En somme, ce catalogue, si longtemps attendu, rendra service, sans dispenser de celui qu'a publié Seymour de Ricci. M. Hautecœur parle de ce livre dans son *Avertissement;* mais, après l'avoir qualifié d' « érudit », il ajoute que l'auteur « a eu communication des inventaires dressés par le conservateur ». Enquête faite, je réponds : « Oui, *pendant deux heures;* après quoi, défense d'y toucher. »

S. R.

P.-J. Angoulvent. *La chalcographie du Louvre.* Paris, Musées nationaux, 1926; in-16, 163 pages, avec nombreuses gravures. — On lit avec intérêt la bibliographie, l'historique et la description (sommaire) de la chalcographie du Louvre, suivis d'une notice sur les procédés de gravure. Viennent ensuite des réductions photographiques des plus importantes gravures en vente (sans indication des prix), plus deux tables : 1º des graveurs cités; 2º des peintres, dessinateurs et sculpteurs cités. Je ferai observer que la chalcographie possède toutes les planches du Recueil de Clarac, gravées par Texier, et que pourtant Texier manque à la liste des graveurs. C'est qu'il s'agit, en réalité, moins d'un catalogue que d'un guide à l'usage des acheteurs. Exécution et tirage des petites phototypies sont remarquables. On demande maintenant un vrai catalogue.

S. R.

Verzeichiss der Verkaeuflichen Gipsabguesse. Dresde, 1926; in-8, 64 pages. — Bon catalogue de 834 moulages en vente à Dresde (atelier de moulages de l'État). Pour chaque objet, on trouve les indications suivantes : 1º bibliographie, s'il y a lieu; 2º prix du moulage en blanc, après suppression des coutures ou peint en fac-similé. Ces prix, étant donné le cours du mark, sont fort élevés; ainsi un moulage patiné de l'Hercule Farnèse de Naples revient à plus de 10.000 francs de notre monnaie. Mais l'exemple de ce catalogue modeste et pratique mérite d'être suivi.

S. R.

Digitized by Google

L. Finot, H. Parmentier, V. Goloubev. *Le temple d'Içvarapura (Bantay Srei, Cambodge).* Paris, Vanœst, 1926; in-4°, x-138 pages, avec 72 planches et 14 gravures (*Mém. archéol. de l'Ecole française d'Extr.-Orient*, t. I). — Dans une forêt qui s'étend à 25 kilomètres au nord-est d'Ankor-Thom, le lieutenant Marec, du Service géographique cambodgien, découvrit en 1914 le temple dit *Bantay Srei* (citadelle magnifique?) qui fait partie d'un centre dit *Içvarapura*. L'étude architecturale en fut commencée par M. H. Parmentier (1916); avec le concours de M. Goloubev, elle fut pou rsuivie et terminée par lui en 1924; d'où le présent volume, luxueuse monographie, qui doit être suivie d'autres sur le temple de Confucius à Hanoï, sur les antiquités chinoises en pays annamite, sur le Bayon d'Ankor, etc. Le temple d'Içvarapura, dont la décoration est extrêmement riche, date en partie du xe, en partie et surtout du xive siècle; les constructions sont en grès, latérite et briques. On croyait jusqu'à présent que l'art khmer avait atteint son apogée, suivi d'une chute brusque, au xiie siècle; nous voyons maintenant qu'il a duré un siècle et demi de plus et que le xive siècle, loin de marquer une décadence, a été l'époque d'un renouveau, d'une seconde école d'imagiers très inventifs. Les longues inscriptions ont toutes été transcrites et traduites; elles datent de 969 à 1300 environ. Parmi les ensembles décoratifs et les fragments de grandes statues, il y a de véritables chefs-d'œuvre de l'art asiatique, reproduits avec une perfection digne d'eux (p. ex. pl. 39).

S. R.

K. Hamada et **S. Umehara.** *A Royal tomb at Keishû.* Government general of Chosen, 1924; 3 volumes in-8 et in-4° avec nombreuses planches, cartes et dessins (résumé insuffisant du texte en anglais). — On a depuis longtemps signalé près de Keishû, ancienne capitale coréenne, d'énormes tumulus. L'un d'eux, fouillé en septembre 1921, a livré d'extraordinaires trésors, écrasés seulement par suite de l'effondrement de deux chambres funéraires ou grands cercueils en bois. Parmi les bijoux recueillis, il y a une magnifique couronne d'or, des pendants d'oreilles, une ceinture décorée d'or, des bracelets et des bagues d'or et d'argent, des sandales de bronze doré, quantité de vases en argile, en métal, en bois laqué, en verre, des épées, des parures de chevaux, etc. Au total, près de 500 objets. Les miroirs de bronze et les statuettes funéraires de style chinois font défaut. Le verre est rare et doit être importé, les Chinois n'en ayant fabriqué qu'après l'époque des Tang (617-907).

Une pendeloque d'or en forme de poisson rappelle, mais de fort loin, le poisson de Vettersfelde, localité qui, soit dit en passant, n'est pas en Russie (p. v), mais près de Berlin. Si quelques décorations trahissent une influence sibérienne, l'ensemble est *sui generis* et paraît bien coréen, révélant une civilisation dont on ne sait encore presque rien, du moins en Europe.

S. R.

Hartley Burr Alexander. *L'art et la philosophie des Indiens de l'Amérique du Nord.* Préface de A. Van Gennep. Paris, Leroux, 1926; gr. in-8, iii-118 pages, avec 26 planches dont 6 en couleurs. — L'auteur a étudié personnellement les Peaux-Rouges et a lu sans doute tout ce qu'on a écrit à leur sujet. Il est plein de sympathie pour leurs mythes et leurs mystères,

Digitized by Google

leur musique, leur danse, leur vie rituelle. Tout ce qu'il a écrit là-dessus est d'une réelle valeur [1]; mais nous ne nous occupons ici que de l'art. A la vérité, les spécimens d'art décoratif réunis sur ses planches sont assez curieux; voyez notamment les vases peints des *pueblos* (pl. XV-XXVI). Mais les peintures représentant des scènes avec figures dérivent évidemment de mauvais modèles européens et méritaient à peine une mention (pl. X-XIII). On chercherait en vain, dans le texte, une caractéristique un peu serrée et précise de cet art. Nous dire que « le goût du beau se manifeste presque exclusivement dans le costume et l'ornement personnel », que « l'art vrai de ces régions se trouve dans la peinture sur peau, la broderie en perles, les ouvrages de plumes », ce n'est pas nous apprendre grand'chose. Ce qui est dit des *pueblos* du Sud-Ouest est très insuffisant et l'éloge de la « peinture d'inspiration naturaliste » créée par les Indiens ne tient pas compte du fait que ces mauvaises illustrations n'ont rien d'original. Il faut souhaiter qu'une publication plus archéologique que celle-ci nous apporte un jour le bilan, dressé avec critique du peu que l'art des Peaux-Rouges du Nord a produit d'intéressant.

S. R.

P. Lavedan. *Qu'est-ce que l'urbanisme? Histoire de l'urbanisme*, 2 vol. in-8 et in-4, de 269 et 518 pages, avec nombreuses figures. Paris, H. Laurens, 1926. — Le mot *urbanisme*, qui est nouveau, rappelle tout de suite aux archéologues le nom d'Hippodamos de Milet, considéré comme le fondateur de cette science. A tort, dit M. Pierre Lavedan, car l'esprit hippodamien est la négation même de l'urbanisme. Il substitue à la souplesse de la vie l'inflexibilité de la géométrie. De quel droit imposer à la ville de montagne le plan qui ne peut convenir qu'à la ville de plaine? La loi suprême est celle de l'adaptation ; l'urbanisme doit être opportuniste. Si l'on entend par là « l'étude générale des conditions et des manifestations d'existence et de développement des villes », l'urbanisme ressort de l'histoire, non de tel système d'esthétique *a priori*. « Qu'un plan de ville soit une œuvre d'art susceptible d'être étudiée au même titre qu'une église, un château, une maison; qu'on puisse distinguer des types de plans de villes, c'est peut-être une idée récente (bien que le moyen âge ait associé certains plans de villes à des figures d'animaux), mais qui nous paraît assez pleine de sève et de vie pour inspirer et justifier un nouveau chapitre de l'histoire générale de l'art : l'*histoire de l'architecture urbaine*. » Théorie et histoire, voilà ce que nous apportent ces deux importants volumes, qui instruiront le sociologue et l'économiste autant que l'édile et l'architecte. Œuvres originales, fortement pensées et qui resteront.

S. R.

1. Voir l'article de Kreglinger, *Rev. hist. Rel.*, mai-juin 1926, p. 309.

Le Gérant : **PARDOUX.**

6147-27. — Tours, Imprimerie Arrault et Cie.

Digitized by Google

AUG 1 8 1927

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXV

AVRIL-JUIN 1927

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VIe)

1927

Tous droits réservés.

Digitized by Google

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

Pages.

La véritable origine de Carmona et les découvertes archéologiques des Alcores, par G. Bonsor 285

Les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains, par P. Couissin (*suite*) 301

La nécropole hallstattienne des Jogasses à Chouilly (Marne), par M. Favret. 326

La Crète et les légendes hyperboréennes, par Ch. Picard 349

Sur quelques vers de Virgile, par P. Boyancé 361

Bulletin de l'Académie des Inscriptions 380

Nouvelles archéologiques et correspondance : Camille Enlart. — Le Duc de Loubat. — Domenico Comparetti. — Sir C. Walston (Waldstein). — Walter Leaf. — Eusèbe Vassel. — La tombe de la mère de Chéops. — La tombe de Senab. — Le Sérapéum d'Hermonthis. — La bibliothèque Rosenwald. — Les fouilles d'Ur. — Le mausolée d'Halicarnasse. — Au musée d'Athènes. — Une statue grecque à Burlington House. — Une statue crue de Marcellus. — Les inscriptions de Didymes. — Le nom des Amazones. — Un portrait inconnu de Raphaël. — Le dernier naufrage de l'Atlantide 389

Bibliographie : Mededeelingen van het nederlandsch historisch instituut te Rome. — Académie de Leningrad. — Alexandre Moret. — Svend Aage Pallis. — L. A. Stella. — C. Jullian. — P. Ducati. — E. L. Highbarger. — L. Heuzey. — C. Michalowski. — E. Breccia. — P. Vlasto. — K. Ronczewki. — W. Linn Westermann et Casper J. Kraemer. — Fred. Mathews. — Fred. Poulsen. — A. Neppi Modona. — N. Putorti. — J. Carcopino. — P. Thomsen. — Svend Aage Pallis. — E. Brandenburg . . . 397

Conditions de l'abonnement pour l'année 1927

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an.	80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an.....	100 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.

Digitized by Google

LA VÉRITABLE ORIGINE DE CARMONA[1]
ET LES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES DES ALCORES

Il y a cinquante ans, les données sur l'origine des établissements antérieurs à la domination romaine en Espagne étaient encore si incertaines que, pour écrire l'histoire d'une ville d'antiquité reconnue, comme Carmona, il fallait se contenter de reproduire les affirmations des historiens qui se copiaient les uns les autres. « Sa fondation, nous dit-on, se perd dans la nuit des temps; ses premiers habitants furent les Chaldéens; ses fondateurs Tubal-Caïn, Hercule, Geryon ou les Titans. »

Les critiques d'aujourd'hui ne s'arrêtent pas à l'examen de pareilles légendes. Aux sciences auxiliaires de l'histoire : géologie, ethnologie, philologie, et surtout à l'archéologie préhistorique, nous devons des renseignements précis sur les occupations successives de l'ancien site de Carmona.

Mon inoubliable ami, le docteur Don Manuel Fernandez Lopez, dans l'introduction de son *Histoire de Carmona*[2], exposant le peu qu'on savait alors sur les temps antérieurs à l'occupation romaine, écrivait : « Des constructions appelées mégalithiques, nous ne connaissons pas la moindre trace, ni à Carmona, ni aux environs », et il ajoutait : « Reste-t-il à Carmona quelque chose des dominations phénicienne ou carthaginoise? Rien, absolument rien; tout a disparu. »

Voilà ce qu'écrivait, il y a quarante ans (en 1886), l'historien de Carmona. On venait alors de découvrir les intéressants hypogées de la nécropole romaine, ce qui fournit à

1. Ville de 25.000 habitants, à 38 kilomètres de Séville.
2. Manuel Fernandez Lopez, *Historia de la Ciudad de Carmona*, Sevilla, 1886.

Digitized by Google

mon ami l'occasion d'écrire un long chapitre sur les coutumes adoptées par les anciens habitants de Carmona, au contact de la civilisation romaine. Mais, comme je l'ai déjà dit, on continuait à tout ignorer des époques antérieures.

En 1894, je décidai d'explorer toute la chaîne des Alcores : le *Campo Réal*, l'*Acébuchal*, l'*Alcaudété*, où bientôt je découvris de nombreux vestiges d'anciennes habitations et des sépultures, depuis les temps néolithiques jusqu'à la deuxième guerre punique. L'archéologie des Alcores allait nous dévoiler les secrets de la préhistoire et des temps ibériques, pour toute la région de Séville à Cordoue. Je ne m'étendrai pas, pour le moment, sur ces intéressantes découvertes et je reviens à la question de l'origine de notre ville, si admirablement située, qui s'avance comme un haut promontoire maritime, dominant la campagne et la vallée, plateau élevé où de tous temps exista la ville qui d'abord s'appela *Carmo*, puis *Carmon*, *Carmona*, *Karmuna* et *Carmona*, variantes qui correspondent aux occupations successives des Ibères, Celtes, Carthaginois, Romains, Visigoths, Arabes et Castillans.

***

Rappelons ici quelques noms géographiques d'origine ibérique de la région. Nous connaissons l'écriture ibérique, nous en déchiffrons beaucoup de mots, mais leur signification, sauf pour quelques-uns, nous est encore inconnue. Par la langue ibérique on entend les vocables primitifs des Ligures et des Ibères de l'âge de bronze, avec d'autres de l'âge du fer, des Celtes et des Carthaginois.

Carmo. — Sur le sens du mot *Carmo*, il faut négliger tout ce qui a été dit [1] : le préfixe *Car* nous permet seulement de joindre ce nom au groupe des plus anciens établissements

1. *Charmon*, *Baal Charmon en Syrie* (Condé), *Carmo* = *Car* (élévation) et *Men* ou *Mon* (force), d'après Humboldt. *Car-Haman* (Fidel Fita), etc. Cf. La Rada, *Necropolis de Carmona*, Madrid, 1885, p. 12 et 13.

Digitized by Google

de la Bétique, comme *Carteia, Carbula, Cartama, Carisa,* etc., qui sont également ibériques et sûrement antérieurs aux Celtes et aux Carthaginois.

Corbon. — Le rio Corbonés, vocable ibérique. Du temps des Arabes cette rivière est connue sous le nom de *Guadajoz,* comme nous le rappelle aujourd'hui le *despoblado* de ce nom situé au confluent du Corbonés et du Guadalquivir [1]. Les Romains le nommaient *Salsum,* ou rivière salée, ce que confirme un autre rio Guadajoz de la province de Cordoue, qui était le célèbre *Salsum* des *Commentaires* de César.

On en déduit clairement que *Corbon* signifie en langue ibérique *Rio Salado* ou *rivière salée.* J'ai constaté qu'au temps des Romains ce même *despoblado* de Guadajoz, qui se trouvait sur la rive gauche du Guadalquivir et dont il ne reste rien aujourd'hui, était le *Portus Carmonensis,* où l'on embarquait pour Rome les amphores d'huile d'olive de la région.

Aïra, vocable ibérique, le Guadaïra actuel, ainsi désigné sous les Arabes. D'autres rivières *Aire* existent en France et en Angleterre. *Arva* est un autre *rio* à nom ibérique, affluent de droite du Guadalquivir, près d'une importante ville romaine, le *Municipium Flavium Arvense* qui prit son nom de la rivière, aujourd'hui le ruisseau *Algarin,* près de la Peña de la Sal, entre Lora et Alcolea del Rio.

Vis. — Viso del Alcor, comme Carmona, a conservé, sans changement, son nom primitif. L'établissement ibérique occupait *La Tablada,* près de Viso. Ce mot, d'origine celte, indique une fontaine ou une source qui jaillit d'un rocher ou d'une hauteur. Dans le Nord on connaît : *Vis,* village de la province de Pontevedra; *Viso,* il y a plus de 30 villages de ce nom dans les provinces du N.-O. de la Péninsule; *Visso,* rivière de Hongrie; *Visso,* village des Apennins, en Italie; *Monte-Viso,* dans les Alpes italiennes; *Vis,* affluent

1. Voir *Historia de Carmona,* p. 143. Délimitation du territoire de Carmona par Alphonse X.

Digitized by Google

de l'Hérault, en France. Ces noms marquent le passage des Celtes par la vallée du Danube, les Alpes, les Pyrénées, la Galice, le Portugal et le bassin du Guadalquivir où ils apportèrent les premières armes de fer et le rite de l'incinération des morts.

Cala-Puerto ou *Port.* — Tout le long des Alcores, les descentes vers la plaine s'appellent aujourd'hui des *puertos.* Ce sont des chemins ou des sentiers côtoyant un ruisseau, ou un canal de construction romaine. On y distingue également des ruines romaines et ibériques assez importantes. Ce nom de *puerto* est la traduction de *portus*, qui, à son tour, est celle de *cala*, qui signifiait *passage*, avant les Romains. Comme *puerto* et *portus*, ce même mot *cala* désignait un port de mer ou un passage, un défilé dans la Sierra. Ainsi *Portus Cale* (Oporto) a donné *Portugal;* en Andalousie, une ville de la Sierra, Puerto Serrano, s'appelait autrefois *Cala*, et il y a encore, dans les montagnes d'Aracéna, une petite ville du nom de *Cala.* Dans la délimitation du territoire de Carmona par Alphonse X, on cite le *port* de Bencarron, près du *Cala-chiabencarro*, d'où il résulte qu'à la *Reconquête*, les *puertos* des Alcores conservaient encore leur nom primitif de *Cala.* Il est fâcheux qu'une dénomination aussi respectable par son antiquité ait été remplacée par celle d'*avenida* sur certaines auberges de Viso et d'Alcaudété.

En résumé, nous avons tiré, de la nomenclature géographique de notre district, six mots supposés ibériques : *Carmo, Corbon, Aïra, Arva, Vis* et *Cala;* nous avons également déterminé la signification des noms : *Corbon* (el salado), *Vis* (la source) et *Cala* (le port ou passage).

***

Le nom de *Carmo* apparaît pour la première fois, vers l'an 150 avant Jésus-Christ, sur les monnaies autonomes du temps de la République; elles sont contemporaines d'autres pièces portant des caractères qu'on est convenu d'ap-

Digitized by Google

peler ibériques. Nous n'avons pas encore trouvé la pierre de Rosette, c'est-à-dire l'inscription latino- ou gréco-ibérique qui résoudra le problème. En attendant, j'ai la satisfaction de pouvoir répondre à l'historien de Carmona que nous avons découvert, sur divers points des Alcores, des monuments mégalithiques remarquables. Quant aux Phéniciens et aux Carthaginois, on trouva aussi, et ce fut une vraie surprise, les articles de leur commerce, venus de leurs établissements maritimes jusqu'aux villages ibéro-tartessiens de nos Alcores, où ils s'échangeaient contre du grain, de l'huile, du raisin, des peaux, etc., les mêmes produits, peut-être, qu'aujourd'hui, auxquels il faut joindre les métaux de la Sierra et l'or natif recueilli à la surface du sol, dans toute l'étendue de la vallée.

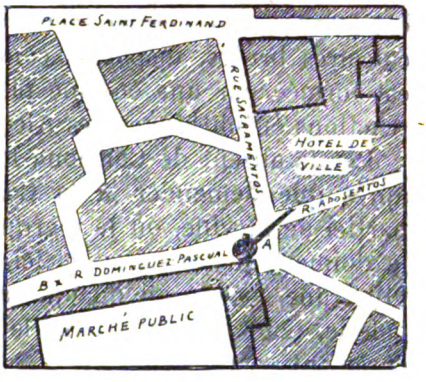


Fig. 1. — Plan partiel de Carmona.
A) Dolmen. B) Point où l'on découvrit les mosaïques conservées à l'Ayuntamiento.

En février 1897, les tranchées creusées par la Compagnie belge des Eaux donnèrent lieu à la découverte, sous une grande pierre, au croisement des rues *Sacramento* et *Aposentos*, d'une galerie souterraine qu'on prit d'abord pour la *Cloaca* romaine qui avait déjà apparu sous d'autres aspects.

Quelques curieux descendirent dans le trou, parmi eux un ancien membre de la Société archéologique, Don José Véga Pelaez, qui reconnut le corridor d'un dolmen se terminant par une chambre circulaire, en dessous de l'entrée de la rue Dominguez Pascual. Véga décrivit le monument à sa manière, dans le journal *La Andalucia* de Séville, 16 février 1897. Ancien ouvrier menuisier et imprimeur amateur, il composa et imprima lui-même une brochure qu'il eut l'attention de m'envoyer, avec une lettre détaillée. Les mesures qu'il

Digitized by Google

donne sont les suivantes : chambre circulaire, diamètre 3 m. 70; hauteur, la même ou à peu près. Le corridor, jusqu'aux fondations de l'*Ayuntamiento*, où il s'arrête, mesure 17 mètres de long; sa hauteur à l'entrée est de 1 m. 50, sa largeur 0 m. 80.

Dans la rotonde, à droite, s'ouvre une niche, qui n'a pas été mesurée. Le couloir et la rotonde sont garnis de pierres calcaires brutes, disposées comme des briques. La coupole est formée par une énorme pierre, comme toutes ces constructions énéolithiques des Alcores et de l'Andalousie.

J'étais absent de Carmona lors de la découverte. Je ne pus après que demander à la Compagnie des Eaux un plan partiel de la ville, où je marquai le point précis occupé par le dolmen; je le reproduis ici, pour le cas où, un jour, la ville, une société ou quelque amateur voudraient rouvrir la galerie, pour chercher, dans le sol, le mobilier funéraire qui sûrement se retrouverait.

Nous possédons donc aujourd'hui le tombeau de famille des plus anciens habitants du plateau de Carmona, vers

Fig. 2.

Fig. 3.

Deux beaux exemplaires de la poterie des Alcores à l'âge du cuivre et des dolmens.

3000 à 2500 avant Jésus-Christ. Ces hommes vivaient alors dans de grandes cabanes circulaires, en branches recouvertes d'argile. Au centre, on observe, à l'Acebuchal, un foyer circulaire en argile durcie par le feu. En fouillant le sol de ces habitations on trouve des squelettes accroupis, les genoux contre la poitrine. En creusant autour du foyer,

Digitized by Google

je trouvai des vases, des plats et des écuelles en terre cuite brune, de formes variées, à décoration géométrique formée de points remplis d'une pâte blanche donnant l'illusion de la dentelle. C'est sans doute pour favoriser la conservation de cette belle poterie qu'on l'enfouit autour du foyer où elle se retrouve intacte après 5.000 ans!

On en a trouvé de pareille à Ciempozuelos, province de Madrid, et sur nos Alcores, dans les dolmens à galerie d'entrée, près des squelettes accroupis. Cette céramique est bien de l'âge du cuivre, ou énéolithique. Dans ces vases, dans ces plats on apportait aux morts les offrandes d'aliments comme aux temps, relativement modernes, des Romains et même des chrétiens de l'Hippone de saint Augustin.

Dans un de ces tombeaux de l'âge du cuivre, j'observai à côté du squelette des plats empilés, ce qui paraît montrer que les assistants prenaient leur part de ces offrandes; j'ai aussi relevé ce détail des piles d'assiettes, dans des tumulus de l'âge du fer. Ayant réussi à fondre et à mouler le cuivre, ces hommes primitifs obtinrent le premier instrument métallique : ce fut un poinçon aux bouts affilés, dont ils se servirent pour tatouer leur corps, reproduisant probablement la décoration de leur poterie. Ce poinçon typique se trouve dans le sol des dolmens ou des cabanes et à l'extérieur dans les monts de cendres, d'ossements d'animaux et de débris de poteries. Ces gens vivaient près de leurs tombeaux dont ils cachaient l'entrée du couloir qui quelquefois semble aboutir à la cabane même. On conçoit qu'une légère hutte de branches pouvait être ruinée, brûlée, reconstruite bien des fois et ne pas durer plus que la vie de ses habitants. Mais le tombeau de famille était bâti pour l'éternité; aussi y employait-on de grandes pierres dont le transport devait coûter des efforts considérables.

Avant d'inventer le poinçon de cuivre, ces hommes avaient vu briller dans la terre l'or natif; ils le recueillirent et, l'aplatissant, l'enroulant, ils en firent le premier ornement métallique, un élément de collier. Ils cultivaient la terre, semaient du blé et moissonnaient avec une faucille de bois à dents de

Digitized by Google

silex, ici comme dans l'Égypte préhistorique [1]. Le tombeau énéolithique de Carmona, œuvre de ses premiers habitants connus, se trouve aujourd'hui à 3 mètres environ de profondeur.

***

On n'a pas encore découvert dans les environs de Carmona de station de l'âge du bronze (2500 à 900 av. J.-C.). Elle apparaîtra sûrement un jour, son existence nous étant révélée par une lame de poignard de provenance inconnue, dont la forme est celle de la deuxième période du bronze. De la même époque on a découvert, dans un tumulus de la Cruz del Negro, un pilier quadrangulaire, borne terminale de propriété (?), sur lequel est gravée une lettre, un signe dont les creux étaient relevés de vermillon. Cette pierre, vu les circonstances de la trouvaille, doit être préceltique et nécessairement des temps ibéro-tartessiens, dernière période du bronze.

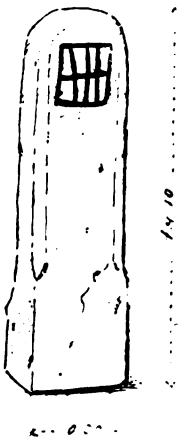


Fig. 4. — Borne terminale de La Cruz del Negro.

Ce pilier fut trouvé dans la construction d'un caveau à inhumation sous un tumulus celtique. Ce signe figure dans l'alphabet égypto-libyen ou proto-égyptien, à Kahun, dans le tableau dressé par Evans des signes graphiques égéens, crétois, proto-égyptiens et libyens (Berbères).

La même marque préhistorique peinte en rouge se trouve sur des rochers de Portugal selon Leite de Vasconcellos [2]. Cette borne de pierre de la Cruz del Negro, que j'ai recueillie, nous donnerait la seule lettre de l'alphabet tartessien que nous connaissons jusqu'ici, dont la date serait antérieure à l'année 600 avant Jésus-Christ.

1. Geo. Bonsor, *les Colonies agricoles*, in *Revue archéologique*, novembre-décembre 1899, p. 381.
2. *Religioes da Lusitania*, vol. I, 1897, p. 361-367.

Digitized by Google

A cette période et aux débuts de l'âge de fer appartient l'hégémonie tartessienne, ruinée finalement par les Carthaginois vers 500 avant Jésus-Christ.

Auparavant les Phéniciens, pour faciliter le commerce avec la florissante Tartesside, avaient fondé sur le littoral une suite de factoreries, notamment, en 1100, la fameuse *Gadir*. Ensuite, vers le VIe siècle, survint par le nord l'invasion des Celtes qui, sur quelques points, atteignit la côte méridionale, comme je pus le vérifier par l'existence d'un tumulus de cette époque à Huelva même, sur la partie la plus élevée du *Conquero*, dominant l'estuaire de l'Odiel. D'après Strabon, les Celtes ou Galates se rendirent maîtres de toute l'Europe occidentale jusqu'à Cadix.

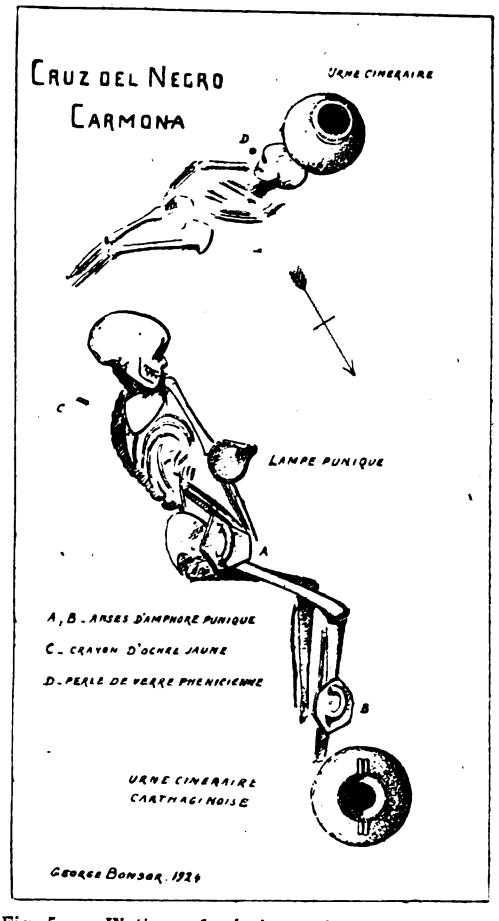


Fig. 5. — Victimes funéraires : femme et enfant sacrifiés à leurs maîtres, ibéro-celto-puniques, habitants de la Carmo pré-romaine.

La nécropole ibéro-punique de l'ancienne *Carmo* — tel était alors son nom — se trouve à la *Cruz del Negro*, à 1 kilomètre au nord de la ville. L'exploration méthodique de ce cimetière nous fit connaître certaines coutumes étranges

Digitized by Google

des anciens Carmonais. Ils pratiquaient alors l'incinération des cadavres et recueillaient les cendres dans des urnes de terre de la forme typique carthaginoise, avec deux anses et la panse décorées de zones ou lignes peintes en rouge, vert et noir. Aux cendres des maîtres on faisait des sacrifices d'enfants et de femmes qui étaient probablement leurs esclaves.

L'enfant était saigné au-dessus de l'urne, le sang inondant les restes du défunt. La femme était éventrée : peut-être prévoyait-on l'avenir par l'examen des entrailles et par la chute de la victime; enfin, on couvrait celle-ci de terre. La position du squelette nous indique bien une mort violente. Nous savons d'ailleurs que les Carthaginois et les Celtes sacrifiaient, dans certaines circonstances, des femmes, des enfants et des prisonniers de guerre.

Sur les plaques d'ivoire trouvées aux Alcores, on voit gravées des processions d'hommes et de femmes, en costume assyrien ou libyen, des scènes de chasse, une gazelle entre le griffon protecteur et le lion, d'influence contraire. Le chef-d'œuvre de ces compositions se voit sur une tablette d'ivoire : c'est la lutte symbolique d'un guerrier libyen, lance à la main, genou à terre, le griffon derrière lui, avec un lion, qui figure sans doute l'ennemi de sa race. Que de considérations on pourra quelque jour déduire de ces influences contraires figurées par le lion et le griffon, sur les croyances religieuses d'alors, dans les Alcores carmonais [1] !

Nous savons déjà que le griffon est la divinité solaire, indiquée par le signe ש des Phéniciens, le *Shin*, qui apparaît sur le flanc des gazelles, comme pour montrer qu'elles étaient réservées au culte solaire du griffon ou de l'arbre sacré.

A la pacotille commerciale des premiers Phéniciens et Carthaginois appartiennent aussi un élégant vase de bronze et son complément, sorte de *brasero* à deux anses, le bord décoré de onze rosettes d'argent ; les bagues à chaton

1. George Bonsor, *les Colonies agricoles préromaines de la vallée du Bétis*, in *Revue archéologique*, septembre-octobre 1899, p. 241-244.

Digitized by Google

mobile, des grains de collier en or, argent et agate, des fibules, des boucles d'oreilles et des bracelets [1].

***

Un laboureur souleva avec sa charrue une urne cinéraire qui se trouvait dans la terre noire d'une fosse à crémation. Cette urne, d'une argile sombre, portait sur le col, comme

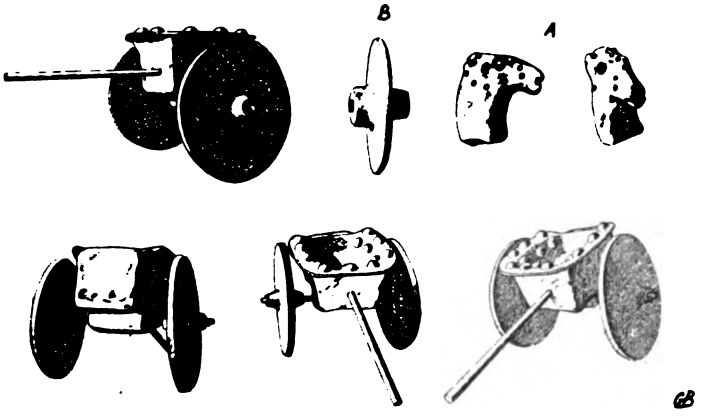


Fig. 6. — Petit char votif de Bencarron, ex-voto funéraire. Roue et tête de cheval.

unique décoration, une série d'impressions faites avec l'ongle, ainsi qu'on le voit dans la poterie néolithique. Ces récipients du premier âge du fer, d'une facture si rude, peuvent être appelés indigènes, pour les distinguer des autres de la même époque, plus fins, qu'il faut rapporter aux envahisseurs celtes et carthaginois. De l'urne sortit un petit char en terre cuite, qui était composé de trois pièces : les deux roues et la caisse. Pour compléter le jouet, il n'y eut qu'à ajouter à cette caisse un petit timon de bois. Sur les bords du char on remarque neuf objets hémisphériques disposés en ordre, et d'autres, en nombre égal, formant une seconde ligne intérieure

1. George Bonsor, *Ibid.*, p. 254.

Digitized by Google

sur les faces latérales. On n'en a pas encore proposé d'explication acceptable; sont-ce des marchandises que portait le char, des coussins ou des pains? ou seulement des ornements simulant des rivets, etc.? La tête du cheval (A), décorée de petits cercles, provient aussi d'une sépulture de Bencarron. Quant à la roue (B), elle a été trouvée sous un tumulus près de la nécropole romaine de Carmona, à côté d'un grand coffre rectangulaire de pierre qui est conservé dans notre musée. D'autres roues de terre ou des fragments ont apparu en divers points des Alcores, dans des sépultures préromaines à incinération.

Ces petits chars et ces roues figurent dans les sépultures comme objets votifs. Beaucoup d'objets analogues, trouvés dans l'île de Chypre, remontent à l'époque de l'influence orientale, c'est-à-dire au VIe siècle. La roue, comme on sait, fut un des principaux symboles du soleil dans les temps préhistoriques.

***

Dès le début de leur occupation, les Celtes, ayant à se protéger contre les Ibères-Tartessiens, élevèrent dans tout le pays de nombreux forts de terre et de pierre, en forme de cônes tronqués plus ou moins hauts, semblables aux *castros* du Nord et appelés ici *mesa*, *meseta*, *tablada*, *mota* et *motilla*. Ces *oppida* celtiques de l'invasion apparaissent sur les deux rives du Guadalquivir et sont l'origine des établissements actuels. Dans les Alcores, il faut rappeler, parmi les forts principaux de cette époque, les grandes *motilla* d'Alcaudété, de Parias et de Vientos. Plus tard, les enceintes fortifiées des trois grands centres des Alcores : Carmona, *La Tablada* de Viso et la *mesa* de Gandul, servirent de refuge à ces Ibères-Celtes ou *Turdétans* (c'était leur nom alors), contre les attaques des Carthaginois et ensuite des Romains de la deuxième guerre punique, en 218 avant Jésus-Christ.

A Bencarron, une des stations archéologiques les plus importantes des Alcores, à la limite des districts actuels de Maïrena de l'Alcor et d'Alcala de Guadaïra (province

Digitized by Google

de Séville) ont été rencontrées les deux intéressantes figurines de terre cuite, un homme et une femme, reproduits ici. L'homme a 0 m. 10 de haut et la femme 0 m. 086.

Dans un terrain désert, dont la plus grande partie est improductive, ayant plus de pierres que de terre, près d'une grande carrière romaine, on voit, sur les hauteurs, quelques

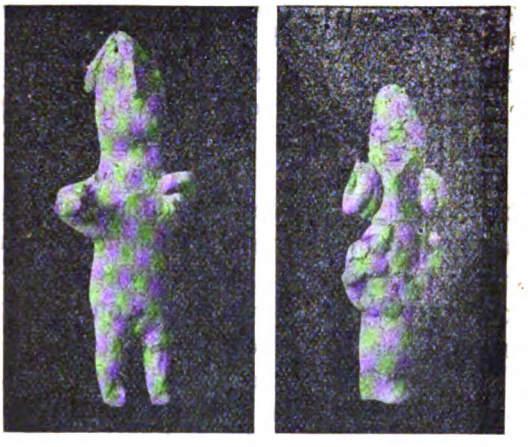


Fig. 7 et 8. — Les dieux des Alcores.

dolmens à larges galeries d'entrée et un important groupe de tumulus du premier âge du fer, qui recouvrent des sépultures à inhumation ou incinération indistinctement, comme à Hallstatt. Si dans les Alcores les deux rites n'étaient pas exactement contemporains, il me paraît que celui de l'inhumation doit être le plus ancien, car, après ces tumulus, vinrent les cimetières en terrain plat, constitués uniquement par des urnes cinéraires, comme à Bencarron et à la Cruz del Négro, près de Carmona.

De ce site de Bencarron, dans la direction de la Mesa de Gandul, s'étend la grande nécropole romaine à incinérations de La Cañada Honda, où, à ces incinérations, firent suite les inhumations romano-chrétiennes et visigothes. C'est à l'invasion arabe que paraît remonter la disparition de la ville

Digitized by Google

de La Mesa de Gandul, emplacement probable de l'antique *Oppidum Lucurgentum Julii Genius* de Pline [1].

Déchelette reconnaît dans ces tumulus du premier âge du fer la marche de l'invasion celtique en Andalousie, et ils semblent indiquer la limite méridionale de cette pénétration, limite qu'il y a pourtant lieu de porter plus loin à cause de la découverte faite l'été dernier d'un tumulus de cette époque au *Conquero* de Huelva. Il apparaît sur une hauteur qui domine l'estuaire de l'Odiel, et vient confirmer en cette partie de la côte le dire de Strabon, que les Celtes ou Galates occupèrent toute la partie occidentale de l'Europe, jusqu'à Cadix [2].

Au pied d'un de ces tumulus de Bencarron, à côté d'une fosse à crémation et à peu de profondeur, ont été trouvées ces deux figurines, qui avaient été soigneusement déposées sur un petit tas de cendres humaines. Tout autour, en cercle, étaient placés quinze vases minuscules, dont huit de la forme typique carthaginoise, quelques-uns peints en rouge foncé; une petite amphore avec une anse, deux anses de vases puniques brisés, une passoire et un biberon, tous les deux minuscules, et une perle phénicienne de verre de trois couleurs [3]. On dirait des jouets d'enfants, mais on sait maintenant que ce sont des objets votifs ayant rapport, en ce cas, avec les divinités représentées par les figurines.

Près de la fosse à crémation on a trouvé en morceaux un curieux récipient en forme d'animal et de nombreux tessons d'amphores puniques. Par toutes ces trouvailles on peut approximativement déterminer la date des figurines et la fixer peu de temps après la destruction de Tartessos par les Carthaginois, en 500 avant Jésus-Christ.

1. Pline, *Hist. Nat.*, III, III, 7. Parmi les établissements de la vallée, confirmé par une inscription funéraire d'Alcala de Guadaïra, *C. I. L.*, II, 1264.

2. Strabon, II, IV, 4.

3. Des perles de verre, avec yeux formés de cercles concentriques blancs et jaunes, ont été recueillies à Bensafrim (Portugal) dans une nécropole du premier âge du fer, en territoire des *Cunei*. Voy. Estacio de Veiga, *Antig. do Algarbe*, IV, 253-7; Leite de Vasconcellos, *Religioes da Lusitania*. III, p. 115.

Digitized by Google

Des deux images, celle de l'homme est la plus grande, comme il est naturel; il a le nez aquilin et de grandes mèches de cheveux lui tombent sur les oreilles. Le corps, qui paraît

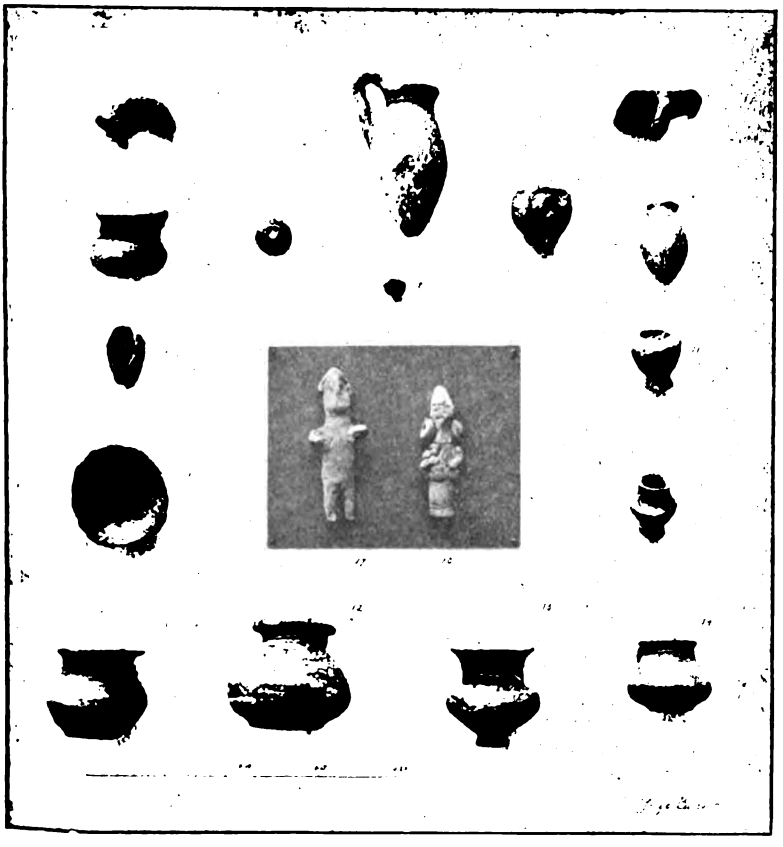


Fig. 9. — Objets votifs qui accompagnaient les figurines.

nu, avec les bras ouverts, n'a rien qui puisse indiquer l'origine de l'objet.

La femme, au contraire, porte une longue robe qui couvre ses pieds. Comme la célèbre *Dame d'Elché*, elle a la tête couverte d'une mitre en pointe, très ornée par devant; mais, au lieu des grandes roues de la *Dame*, elle a deux boucles

Digitized by Google

d'oreilles également disproportionnées, et son sein apparaît couvert de colliers à nombreux rangs de perles, suivant les modes des prêtresses de l'époque, ici aussi bien que dans les régions du Levant péninsulaire.

Avec les Romains, *Carmo* parvint au faîte de sa splendeur. Les textes rappellent et nos fouilles confirment l'importance des produits de son territoire, alors inépuisable comme aujourd'hui. Le blé et l'huile étaient exportés en grande quantité à Rome et dans tout l'Empire.

Par sa situation elle était, dit César, la place la plus forte de la Bétique. Parmi les monuments de toutes les époques, sa vaste nécropole romaine oblige aujourd'hui le touriste à inclure, dans son itinéraire en Andalousie, une excursion à cette antique capitale des Alcores.

George Bonsor.

Digitized by Google

LES ARMES GAULOISES

FIGURÉES SUR

LES MONUMENTS GRECS, ÉTRUSQUES ET ROMAINS

(Suite.)

IV. — Autres armes offensives.

La bipenne, l'arc, la catapulte, le bélier.

Les monuments hellénistiques présentent encore d'autres armes, sinon entre les mains des Galates, du moins dans les trophées d'armes galatiques.

La bipenne. — Entre tous ces monuments, les seuls trophées de Milet, sauf erreur, figurent la hache double ou bipenne.

On trouve la bipenne au nombre des armes votives des dépôts de Télamon [1] qui semblent toutes des réductions d'armes réelles; un denier de P. Carisius la représente parmi des armes ibériques [2]; nous la verrons plus loin, sculptée comme arme gauloise, sur l'arc de Carpentras [3]. Il est donc probable qu'elle fut employée, aux IIe et Ier siècles avant J.-C., en Italie septentrionale, en Ibérie et en Gaule, et peut-être, dans chacun de ces pays, par des Celtes. A la vérité on n'en connaît aucun exemplaire réel datant de l'époque de Latène, ni même de celle de Hallstatt; mais, nous l'avons vu, cet

1. Montelius, *Civil. prim.*, B, pl. 205, 12 et 21.
2. Babelon, *Monn. de la rép. rom.*, II, p. 320,G. Carisia, 22 et 23.
3. Espérandieu, *Recueil général*, I, p. 180.

Digitized by Google

argument d'absence n'est pas décisif. Rien ne s'oppose donc, en principe, à ce que cette arme ait été employée par les Galates.

Cela cependant n'est pas probable. En effet, les deux monuments les plus sûrs archéologiquement, ceux dont la fantaisie paraît le plus vraisemblablement absente, sont, en Orient, la balustrade de Pergame, en Occident l'arc d'Orange : ni l'un ni l'autre ne figure la bipenne. En revanche, sur les trophées de Milet et sur les nombreux monuments romains où elle se trouve, c'est presque constamment[1] associée avec la *pelta* amazonienne, avec laquelle elle forme souvent trophée. Il est donc très vraisemblable que, sur ces monuments, la bipenne est représentée comme amazonienne et non comme celtique. On est ainsi conduit à rechercher s'il n'existe point quelque lien entre les armes des Gaulois et celles des Amazones. C'est ce que nous ferons plus loin après avoir, chemin faisant, recueilli d'autres éléments de la question[2].

L'arc et les flèches. — L'un de ces éléments nous est fourni, semble-t-il, par l'arc et les flèches représentés sur les trophées de Milet (*infrà*, fig. 58)[3]. L'arc, assurément, était connu des Gaulois, mais il ne paraît pas avoir été, chez eux, d'un usage courant comme arme de guerre[4]. A la bataille du Mont Olympe, s'il faut en croire Tite-Live[5], les Galates,

1. Je ne connais d'autre exception que celles présentées par l'arc de Carpentras et par le mausolée de Saint-Remy. Encore, sur ce dernier monument, dont les figurations sont d'ailleurs plus que suspectes, la bipenne est-elle représentée comme arme de chasse.

2. Ce mélange d'armes amazoniennes et celtiques dans les mêmes trophées a depuis longtemps été signalé (cf. Ad. Reinach, *Trophées de Milet*, in *Rev. celt.*, 1909, p. 68-70; Déchelette, *Manuel*, II, p. 1585, n. 3; etc.), mais n'a pas, semble-t-il, reçu d'explication satisfaisante.

3. Ces armes à fer barbelé sont bien, en effet, des flèches et non des javelots *(gaesa)*, comme on l'a dit (Ad. Reinach, *loc. cit.*, p. 67). Sur tous les monuments grecs et romains les *gaesa* barbelés sont constamment figurés par paires; les armes ici représentées le sont, au contraire, par unités; au reste, chacune d'elles avoisine immédiatement un arc, avec lequel elle forme parfois trophée (*infrà*, fig. 58).

4. Sur l'arc en Gaule, voir Ad. Reinach, in *Anthropologie*, 1909, p. 51-80; cf. Dottin, *Manuel celtique*, p. 280.

5. Liv. XXXVIII, 22.

Digitized by Google

leurs javelots épuisés, se mirent à lancer des pierres [1], mais il semble bien qu'ils n'avaient pas d'arc. D'ailleurs, l'arc, comme la bipenne, n'est figuré que sur les reliefs de Milet; nos autres monuments grecs et les monuments étrusques ne fournissent pas un seul exemple d'arc, de carquois ou de flèches celtiques et, comme nous verrons, sur les monuments romains la présence de ces objets dans les trophées peut presque toujours s'expliquer par le mélange d'armes amazoniennes aux armes gauloises. Il en est ainsi, selon toute vraisemblance, de leur présence sur les trophées de Milet.

La catapulte et le bélier. — Les trophées de Pergame figurent deux armes d'artillerie, la catapulte et le bélier.

La catapulte [2] est du type bien connu dont on retrouve plus tard la figuration sur la colonne Trajane [3]. Près d'elle sont représentés ses projectiles, sous forme de deux gros traits empennés. Il est peu vraisemblable que les Galates fussent dès lors en mesure de construire de pareilles machines, et c'est ici, très probablement, une arme pergaménienne.

Le bélier [4] n'est représenté que par la portion métallique qui en garnissait l'extrémité; elle est façonnée en forme de tête de taureau et travaillée avec soin, mais présente un aspect qui paraît intentionnellement grotesque (fig. 56). L'attribution de cette arme est assez difficile. Elle peut être, cela va sans dire, pergaménienne, mais il n'est pas absolument impossible qu'elle soit gauloise. Le bélier est une machine antique et rudimentaire et les forgerons gaulois étaient assurément capables d'exécuter une tête de tau-

Fig. 56. — Bélier. Pergame.

1. Les Gaulois se servaient également de la fronde (Dottin, *loc. laud.*). Je n'ai trouvé sur aucun monument la figuration d'une fronde gauloise.

2. S. Reinach, RR, I, 214, 1.

3. G. Fougères, *Vie publ. et priv. des Grecs et des Romains*, fig. 573-575.

4. S. Reinach, RR, I, 214, 3 b. — On a considéré cet objet comme une « trompette paphlagonienne » (Droysen, in Baumeister, *Denkmäler*, II, s. v. *Pergamon*, p. 1284); mais cette interprétation paraît condamnée et par les dimensions de l'objet par rapport à celles des objets voisins, et par l'examen

Digitized by Google

reau [1]; on peut remarquer que le col de l'animal, avec la crête qui le surmonte, n'est pas sans rapport avec le col du carnyx; peut-être aussi l'aspect de cette tête prétend-il représenter la maladresse d'exécution d'un original barbare; il faut avouer cependant que l'art celtique ne fournit pas d'exemple d'un style aussi naturaliste, et reconnaître que, si la figuration est exacte, la facture de l'original révèle une forte influence hellénique.

Telles sont les armes offensives galatiques figurées sur les monuments grecs et hellénistiques.

V. — Armes défensives.

Le Bouclier.

Nos monuments nous présentent trois types de boucliers : l'*aspis*, le *thyréos* et la *pelta*.

L'aspis. — L'*aspis* est, comme on sait, le bouclier rond, ordinairement bombé, qui, en usage dans nombre de pays, eut une particulière fortune en Grèce et, du VIIIe au IIIe siècle surtout, y fut presque exclusivement employé par les hoplites. Nous le trouvons ici figuré sous deux formes très différentes.

Le premier type est représenté principalement sur les trophées de Pergame. Il est en portion de sphère et très fortement bombé; la plupart des exemplaires sont ornés de zones concentriques d'ornements géométriques, décoration ordinaire à l'époque du bronze IV et à la première époque du fer et conservée par les boucliers macédoniens [2]. Les *as-*

de sa forme même; la présence de la langue obstruerait un pavillon déjà fort étroit.

1. Sur la colonne Trajane, les Daces, comme on sait, se servent du bélier; mais la tête en est celle de l'animal auquel cette machine doit son nom.

2. Ridgeway, *The early Age in Greece* (1901), I, p. 466; Perdrizet, in *Rev.*

Digitized by Google

pides ainsi décorées sont vraisemblablement pergaméniennes. Mais un exemplaire semble, assez étrangement, orné de deux loups (fig. 57), épisème archaïque qui n'étonnerait point sur un bouclier hellénique du VIe ou du Ve siècle, mais qui ne paraît guère pouvoir être attribué à celui d'un Grec du IIIe.

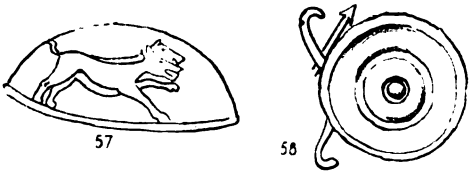


Fig. 57 et 58. — Boucliers ronds. — 57. Pergame. 58. Milet.

L'*aspis*, sous la même forme, est également figurée, au bras de quelques mercenaires, sur des stèles de Sidon [1], et peut-être sur celles d'Alexandrie [2]. L'extérieur en est jaune, ce qui représente sans doute la couleur du bronze ou du bronze doré; l'intérieur est peint en rouge comme il l'est sur la fresque de Délos. Enfin, sur la stèle de Guemlik, l'un des Galates est armé d'une grande *aspis* de même type, particularité d'autant plus remarquable que, sur ce monument, non seulement ses compatriotes, mais même les Grecs portent le *thyréos* ovale.

Le second type n'est représenté que par les trophées de Milet. La forme en est concave et son *umbo* circulaire, ses bords saillants, tout son aspect général lui donnent une apparence fort analogue à celle des patères ombiliquées (fig. 58).

Que penser de ces boucliers? Les Anciens ne nous font connaître d'autre bouclier gaulois que le grand *thyréos* dont nous parlerons plus loin [3]. Les *aspides* de bronze, dont les pays celtiques, à l'âge du bronze, ont fourni un certain nombre d'exemplaires [4], disparaissent dès l'époque hallstat-

archéol., 1904, I, p. 241; Ad. Reinach, in *Bull. de corr. hell.*, 1910, p. 444 sq. — Il est assez curieux que Droysen (in Baumeister, *Denkmäler*, II, p. 1180) considère comme non hellénique une décoration aussi caractéristique du bouclier macédonien.

1. Stèles de Sidon nos 2 et 8 (Pisidiens), et 4 (Crétois).
2. Stèles d'Alexandrie nos 4 et 12 (Galates).
3. Cf. Dottin, *Manuel celtique*, p. 285 sqq.
4. Ridgeway, *op. laud.*, I, p. 456 sqq.

Digitized by Google

tienne[1], et les sépultures de l'âge du fer n'ont livré aucun débris qu'on puisse avec certitude rapporter au bouclier rond, même en bois, tandis que l'existence du *thyréos* est attestée par plusieurs documents originaux[2]. D'une façon générale les monuments figurés sont d'accord avec ces témoignages et le bouclier gaulois y est représenté par le *thyréos* incomparablement plus souvent que par l'*aspis*.

Nous venons de voir, cependant, que le Gaulois de Guemlik est armé d'une *aspis;* et, sur les trophées de Pergame, le bouclier aux loups est probablement gaulois. On peut encore citer un *umbo* celtique découvert à Forli (Italie septentrionale), sur lequel sont dessinés deux guerriers armés d'un bouclier rond à umbo[3]. Enfin, comme nous verrons, les monuments romains font souvent entrer dans les trophées contenant des armes gauloises, soit le clipeus convexe, soit le bouclier en forme de patère. Ce second type, dont le premier descripteur de la frise de Milet avait cru exceptionnelle et presque unique la représentation qu'en donnent ces reliefs[4], est, au contraire, abondamment figuré sur les monuments romains, particulièrement en Gaule[5], où, vraisemblablement, comme à Milet, il est donné comme gaulois[6].

Il paraît bien difficile de récuser tous ces témoignages, contre lesquels, en somme, on ne saurait invoquer aucun fait positif, et il est assez probable que les Galates employèrent le bouclier rond. Il n'est pas impossible que, chez certains

1. Dottin, *Manuel celtique*, p. 287.

2. *Ibid.* Les sépultures à inhumation de l'époque de Latène, en raison de l'étroitesse du cercueil, n'ont pu contenir que des boucliers longs; cf. Déchelette, *Manuel*, II, fig. 447.

3. Montelius, *Civilis. primit.*, B, pl. 113. Parmi les armes votives de Télamon se trouve un bouclier rond à *umbo* ovale et arête; *ibid.*, pl. 205, 17.

4. Winnefeld, *Milet*, II, II, 1, p. 84.

5. Le seul de ces monuments où Winnefeld en ait signalé la présence, savoir l'arc d'Orange, figure, non point ce bouclier, mais une patère véritable (S. Reinach, RR, I, 203, 1).

6. Les trophées de Milet ne semblent pas figurer d'armes grecques. Winnefeld hésite à considérer cette représentation comme celle d'une arme véritable *(loc. cit.)*; mais les trophées grecs ou romains ne contiennent, à ma connaissance, aucune arme de fantaisie : même les armes amazoniennes ne sont pas, comme nous verrons, « rein ornamental ».

Digitized by Google

d'entre eux, ait persisté l'*aspis* de l'époque du bronze [1], ou encore, et plutôt, que « par suite de leur contact avec l'un ou l'autre » des peuples méditerranéens, « certaines bandes gauloises aient fini par s'en servir concurremment avec le grand bouclier ovale [2] ».

Le thyréos. — Le *thyréos* ou bouclier long, arme caractéristique des Gaulois, est abondamment représenté par nos monuments, qui nous en fournissent une série, sinon complète, du moins assez riche et intéressante (fig. 59 à 66, 85, 86). Il est le plus souvent ovale, parfois hexagonal.

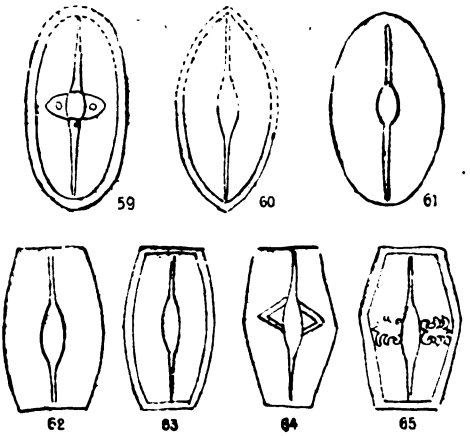


Fig. 59 à 65. — Thyréoi. — 59. Pergame. 61. Statuette d'El-Bi'ne. — 60, 62 à 65. Milet.

Thyréos ovale. — Le *thyréos* ovale figure sur tous nos monuments sans exception. Tels étaient les boucliers votifs que, suivant Pausanias [3], les Étoliens suspendirent à l'entablement de Delphes, et dont la trace ovale se voit encore sur une métope mise au jour en 1893 [4]; tel était cet autre bouclier votif sculpté sur le bas-relief de Pagae. Ce sont des *thyréoi* ovales sur lesquels trône l'Étolie victorieuse ou que foule aux pieds l'Apollon de Délos, et ce sont eux que l'on voit presque constamment sur les trophées de Pergame et de Milet, comme sur le tétradrachme de Ptolémée, comme au bras de tous les Galates peints, gravés ou sculptés, indépendants ou mercenaires.

1. Ridgeway, *op. laud.*, I, p. 477.
2. Ad. Reinach, *Trophées de Milet*, p. 68, n. 1.
3. Pausan., X, 19, 3.
4. Homolle, in *Bull. de corr. hell.*, 1894, p. 176.

Digitized by Google

Ces boucliers, pour la plupart, diffèrent entre eux par quelque détail, souvent sur le même monument. Tantôt la surface en est presque plane (statues attaliennes, p. ex.), tantôt elle est extrêmement bombée (Apollon de Délos); l'*umbo* est de forme variable, l'orle, ou bordure métallique, est absent ou présent, plus ou moins large, plus ou moins saillant, sans que, dans la plupart des cas, on puisse, semble-t-il, tirer de ces différences aucune conclusion intéressante. Le profil même du bouclier est d'un ovale plus ou moins arrondi ou elliptique. Une variété intéressante, dans laquelle le bouclier à chaque extrémité se termine en angle aigu, est présentée par le Gaulois blessé du Louvre et par les reliefs de Milet (fig. 60). Il n'y a pas lieu, semble-t-il, de s'arrêter à toutes ces variantes. Seule l'étude de l'*umbo*, que nous ferons plus loin, paraît susceptible de fournir des indications utiles.

Thyréos hexagonal. — Le *thyréos* hexagonal paraît deux fois au moins sur les trophées de Pergame, et quatre fois sur ceux de Milet (fig. 62 à 65). Tantôt il est réellement hexagonal, tantôt il présente l'aspect d'un bouclier ovale tronqué par les deux bouts. Les monuments romains nous fourniront ces deux formes et plusieurs autres. Le bouclier hexagonal semble, à toute époque, avoir été chez les Gaulois d'un emploi beaucoup moins fréquent que le bouclier ovale. Il était en usage chez les Germains et chez les Daces, et fut adopté dans l'armée romaine au Ier siècle de notre ère. Il est possible que son origine soit celtique. C'est, en tous cas, sur nos monuments que, sauf erreur, s'en voit la plus ancienne figuration.

Thyréos à oreilles. — Les trophées de Pergame présentent encore un exemplaire d'un type assez singulier : c'est un *thyréos* d'un ovale très arrondi, sensiblement plus court que les autres, bien qu'aussi large, et muni de deux oreillettes latérales (fig. 66). Seul de tous les boucliers longs il est entièrement dépourvu d'*umbo*, mais, comme les autres, il porte une arête longitudinale. C'est là, sans doute, une arme celtique, mais, si je ne me trompe, sans analogue sur aucun monument; il est particulièrement malaisé de s'expliquer la raison d'être de ces oreilles.

Digitized by Google

L'armature et l'umbo du thyréos. L'arête. — Les profils du thyréos ne nous sont connus, sauf de très rares exceptions [1], que par les monuments figurés; nous ne pouvons donc guère contrôler l'exactitude de ces figurations, si ce n'est en les rapprochant les unes des autres. Il n'en est pas de même de l'*umbo* ou bosse, dont le revêtement métallique, quand il existait, s'est ordinairement conservé dans les sépultures; nous avons dans la confrontation des deux séries, *umbos* réels et figurés, un élément de vérification des plus importants.

Sur tous nos monuments le *thyréos*, quel qu'en soit le type, présente une armature centrale constituée, outre l'*umbo*, par une arête longitudinale ou *spina* qui renforce l'arme dans toute sa longueur (fig. 59 à 66, 85, 86). On croit communément que cette arête était métallique, et on l'identifie avec la « tringle creuse longitudinale » de la très belle armature de bronze trouvée à Saint-Étienne-au-Temple, près de Châlons. Or l'arête longitudinale se voit sur *tous* les boucliers oblongs à *umbo* ovale, figurés par *tous* les monuments grecs, italiques, étrusques, romains, ibériques et gaulois. En regard de cette unanimité des monuments figurés, le répertoire des *umbos* réels ne peut aligner que quatre exemplaires considérés comme *umbos* à tringle[2]. Encore, de ces quatre, trois sont simplement des *umbos* elliptiques, pourvus d'une « gorge dorsale » (fig. 73), où *a pu* passer une tringle; mais la tringle métallique n'existe pas, et rien ne prouve qu'elle ait jamais existé, car cette gorge a pu tout aussi bien livrer passage à une arête en bois. Quant au quatrième exemplaire, celui de Saint-Étienne-au-Temple, il possède bien, en effet, une tringle métallique, mais cette pièce a dû recouvrir une arête en bois, comme l'indique non seule-

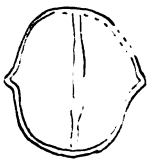


Fig. 66. — Thyréos à oreilles. Pergame.

1. Je ne saurais citer que deux boucliers longs en bois, l'un trouvé à La Tène (Déchelette, *Manuel*, II, fig. 494) et l'autre en Irlande (Ridgeway, *op. laud.*, fig. 100) et deux en bronze, trouvés en Angleterre (Kemble, *Horae ferales*, pl. XIV et XV).

2. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1172.

Digitized by Google

ment sa forme en gouttière, mais tout le profil de l'armature[1].

Il est possible, assurément, que la tringle métallique ait été d'un emploi plus fréquent que ne le donnent à croire ces remarques[2]. C'est un fait, cependant, assez remarquable que même sur les monuments les plus soignés, comme les statues attaliennes ou les trophées de Pergame, qui figurent minutieusement les rivets de l'*umbo* ou les clous de l'orle, aucune trace d'un mode de fixation quelconque ne permet de croire que les sculpteurs aient eu l'idée de représenter une tringle métallique[3]. En tous cas, l'on peut, semble-t-il, tenir pour certain que cette pièce servait seulement à revêtir une arête de bois, dont la présence était constante et que ce revêtement, loin d'être la règle universelle, constituait une rare exception[4].

L'umbo. — L'*umbo* du *thyréos* consistait essentiellement en une bosse ou saillie de bois ou d'osier, presque toujours ovoïde, sur laquelle passait ordinairement l'arête. Pendant longtemps le *thyréos* n'eut pas d'autre umbo. C'est seulement à partir de la deuxième période de Latène que cette bosse fut renforcée par un revêtement métallique, partiel ou total. Ce revêtement, qui ne constitue à proprement parler qu'une partie de l'*umbo*, et une partie secondaire, est cependant, à tort mais de façon constante, appelé *umbo*, et sa forme est, comme on sait, l'un des éléments de classification chronologique des sépultures de Latène II et III.

Sur les monuments grecs, l'*umbo* (bois et métal) se présente sous trois types principaux :

a) *Umbo losangique.* — Sur le bas-relief de Pagae et sur

1. *Rev. archéol.*, 1867, I, pl. XIV, 1; Saglio, *Dict.*, fig. 1653. L'original est au Musée de Saint-Germain, n° 18742, et non au Musée d'Artillerie (M. Albert in Saglio, *Dict.*, s. v. *Clipeus*), qui n'en a qu'un moulage.

2. Déchelette, *loc. cit.*

3. C'est ainsi qu'il a été restitué au Musée d'Artillerie (Cf. *Mus. d'Artill.*: *Notice sur les costumes de guerre*, 1901, p. 20, n° X).

4. Les boucliers des non-civilisés ou des demi-civilisés présentent fréquemment le type oblong; il n'est pas rare que ces boucliers soient munis d'une arête longitudinale en bois. Tels sont ceux, notamment, des indigènes de Bornéo et de Sumatra (*Musée d'Artill.*; *Galerie ethnographique*, n° 36).

Digitized by Google

le camée de Florence, il est en forme de losange, soit peu saillant, soit en pointe de diamant (fig. 67 et 68). Ce type, surtout sous sa forme plane, est d'aspect archaïque et paraît exclusivement celtique. Il est figuré sous une forme analogue sur des monnaies gauloises d'Ariminum (fig. 69), dont certaines remontent au moins au début du IIIe siècle [1]. Or les boucliers des Gaulois établis dans cette région n'ont point laissé de traces archéologiques et ne possédaient vraisem-

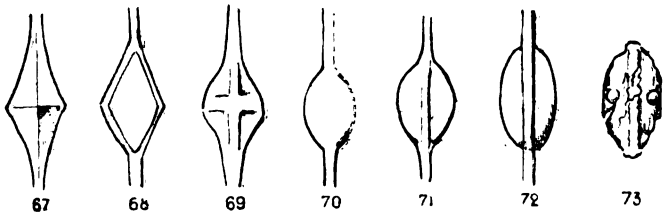


Fig. 67 à 73. — Umbos. — 67-72. Bosses de bois, figurés sur : — 67. Camée de Florence. — 68. Relief de Pagae. — 69. Monnaie d'Ariminum. — 70 Gaulois du Louvre. — 71. Gaulois du Capitole. — 72. Coupe calénienne. — 73. Umbo de fer : Saint-Rémy, Marne.

blablement pas de garniture de métal [2]. On ne connaît point, d'ailleurs, d'*umbo* métallique en losange. Il est donc très probable que cet umbo était de bois. Nous verrons plus loin que ce type, sous sa forme en pointe de diamant, subsista jusqu'à l'époque de Latène III, mais le relief de Pagae est intéressant en ce qu'il en représente la forme sans doute la plus ancienne.

b) *Umbo ovale sans garniture métallique.* — Divers monuments, et spécialement les statues attaliennes figurent un

1. La date des monnaies d'Ariminum n'a pas été rigoureusement établie. Certains savants la placent vers 370, d'autres un peu avant la bataille de Sentinum (295), d'autres enfin à l'époque de la fondation de la colonie latine en 268 (cf. Mommsen in Pauly-Wissowa, *Real encycl.*, s. v. Ariminum, p. 829). Cette dernière date, d'ailleurs la plus vraisemblable, a l'avantage de s'accorder avec la figuration du collier tors *(torques)* que porte la tête masculine du droit (cf. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1270, n. 1).

2. On n'a trouvé à Montefortino aucun *umbo* métallique; cf. Brizio, in *Mon. dei Lincei*, IX, col. 754.

Digitized by Google

umbo de très faible saillie, analogue à celui de Pagae, sauf en ce qu'il est ovale (fig. 70 et 71; cf. fig. 60 à 65, 85 et 86). Tantôt cet *umbo* est uni [1], tantôt l'arête se continue sur sa convexité [2]. On peut rattacher à ce type l'*umbo* plus saillant, mais analogue, des coupes caléniennes (fig. 72) et des statuettes de terre cuite (fig. 61). On a trouvé quelques rares exemplaires d'*umbos* métalliques de cette forme (fig. 73) [3], qui ont dû servir de revêtement à des bosses de bois du type que nous décrivons; mais les boucliers que figurent nos monuments en étaient vraisemblablement dépourvus, car on ne voit sur aucun les gros clous qui fixaient ordinairement ces revêtements.

c) *Umbo de fer à ailettes.* — Sur quelques-uns de nos monuments l'*umbo* ovale en bois est revêtu d'un *umbo* de fer en forme de tonnelet, pourvu d'ailettes de fixation. Ces ailettes sont tantôt triangulaires (fig. 74) [4] ou ogivales (fig. 75) [5], tantôt rectangulaires (fig. 76) [6], tantôt en trapèzes à bord droit [7], courbe (fig. 77), échancré (fig. 79) ou trilobé (fig. 78). Ces dernières formes sont spéciales aux stèles de Sidon; à la vérité les mercenaires que représentent ces stèles ne sont pas des Galates, mais leur *thyréos* est incontestablement galatique [8].

La plupart de ces formes sont représentées sur des originaux livrés par les sépultures celtiques (fig. 80-82) : les ailettes ogivales ou semi-circulaires se trouvent en Gaule [9] et en Ibérie [10],

1. Gaulois du Louvre, terres cuites, trophées de Pergame et de Milet, etc.
2. Gaulois du Capitole, groupe Ludovisi, Apollon de Délos, trophées de Pergame.
3. Sainte-Anastasie, Gard; Déchelette, *Manuel*, II, pl. XII, 5. Saint-Remy, Marne; Musée de Saint-Germain, n° 4884.
4. Trophées de Milet.
5. Trophées de Pergame.
6. Pergame; Sidon.
7. Gaulois de Myrina (douteux).
8. C'est, comme on sait, aux Galates que les armées hellénistiques empruntèrent le *thyréos*. Cf. Perdrizet in *Rev. archéol.*, 1904, I, p. 241.
9. Saint-Maur-les-Fossés (Seine) : S. Reinach, *Catal. ill.*, II, fig. 131. Marne; Musée de Saint-Germain, n° 16018.
10. Cabrera de Mataro : Sandars, *Weapons of the Iberians*, fig 34, 6

Digitized by Google

les ailettes rectangulaires en Gaule [1], en Hongrie [3], en Carniole [3]; les ailettes trapézoïdales à bord droit sont abondantes en Gaule [4]. On ne saurait, sauf erreur, citer des exemplaires réels d'ailettes triangulaires non plus que des formes sidoniennes; le type trilobé, cependant, se retrouve sur un original de Carniole, de forme un peu différente (fig. 83). Tous ces *umbos* apparaissent, dans l'ordre d'énumération, à la deuxième période de Latène (IIIe-IIe siècle), et ce sont

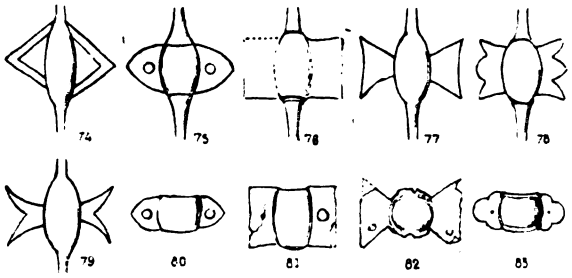


Fig. 74 à 83. — Umbos. — Revêtement métallique. — a) *Exemplaires figurés* : 74. Milet. — 75 et 76. Pergame. — 77 à 79. Sidon. — b) *Exemplaires réels* (fer) : 80 et 81. Marne. — 82. Alise. — 83. Carniole.

effectivement les plus anciens que l'on voit sur les trophées de Pergame, les plus récents sur les stèles de Sidon.

L'umbo hémisphérique. — La bosse de bois du thyréos paraît n'avoir jamais été hémisphérique [5]; c'est donc un *umbo* métallique de cette forme que figurent deux statuettes

1. Saint-Maur-les-Fossés : S. Reinach, *loc. cit.*; Saint-Étienne-au-Temple (Marne) : *Rev. archéol.*, 1867, pl. XIV, 3; La Tène : *Ibid.*, 4; Marne : Musée de Saint-Germain, nº 14741.
2. Déchelette, *Manuel*, II, pl. XI, 6.
3. *Ibid.*, fig. 495, 1.
4. Saint-Étienne-au-Temple : Musée de Saint-Germain, nº 13513; Alise : *Rev. archéol.*, 1867, pl. XIV, 2, et plusieurs autres exemplaires au Musée de Saint-Germain, nº 24358, etc.
5. Aucun monument d'exécution minutieuse ne représente l'umbo hémisphérique sans figurer les rivets de fixation. Nous verrons sur l'autel des Nautes parisiens des boucliers dont la bosse de bois ovale est revêtue d'un *umbo* métallique hémisphérique.

Digitized by Google

de bronze du Musée Britannique (un Gaulois blessé et un Gaulois mourant) [1], ainsi qu'une applique de bronze du Musée de Naples représentant deux Barbares, sans doute des Gaulois, tirant l'épée l'un contre l'autre [2]; le même *umbo*, avec ses rivets de fixation, se voit également sur une plaque de verre bleu de l'ancienne collection Castellani, figurant un amas d'armes celtiques [3]. Ces divers monuments ont été considérés comme de travail sans doute alexandrin [4], et l'on a pensé qu'il fallait peut-être sur la plaque de verre reconnaître les trophées de Delphes [5].

Or l'*umbo* hémisphérique n'apparaît, dans les sépultures ou dépôts celtiques, qu'à la période de Latène III, c'est-à-dire au Ier siècle avant notre ère, et plutôt vers le milieu qu'au début de cette période. Si donc les monuments que nous venons de citer sont antérieurs au Ier siècle, il faudra modifier la chronologie celtique et reculer d'une bonne centaine d'années, et peut-être de deux, la date d'apparition de l'*umbo* hémisphérique. Un tel bouleversement ne saurait être admis que sur des preuves très solides, et ces preuves n'existent pas. La relative délicatesse du style des statuettes peut aussi bien convenir à des œuvres de l'époque d'Auguste, et il en est de même de l'applique de Naples. Quant à la plaque Castellani, par la décoration sidérale du bouclier ovale, par la facture du casque hémisphérique, par la présence du sanglier-enseigne, sans parler d'indices moins caractéristiques ou moins nets, le dessin en paraît dériver beaucoup plus vraisemblablement de trophées romains comme ceux d'Orange ou de Pola, que de trophées grecs comme ceux de Pergame [6].

Si donc nous ajoutons à ces considérations que l'*umbo* hémisphérique n'est figuré sur aucun monument incontestablement grec, nous serons, semble-t-il, autorisé à conclure,

1. Ad. Reinach, *les Galates*, fig. 21 et 19 = S. Reinach, RS, II, 199, 4 et 200, 1.
2. De Longpérier, *Œuvres*, II, p. 379 = S. Reinach, RS, II, 198, 6.
3. S. Reinach, *Gaulois dans l'art ant.*, fig. 23.
4. *Ibid.*, p. 37, n. 2; Ad. Reinach, *les Galates*, p. 86 et 92.
5. Ad. Reinach, *Trophées de Milet*, in *Rev. celt.*, 1909, p. 71, n. 3.
6. Déchelette, *Manuel*, II, 3, p. 1168, n. 1.

Digitized by Google

en accord avec les données de l'archéologie celtique, que cette forme fut inconnue des Galates du IIIe siècle.

Umbo-gorgoneion. — L'une des statues attaliennes, le Gaulois mourant de Florence, est assis sur un *thyréos* qui porte, en guise d'*umbo*, un gorgoneion figuré en faible relief (fig. 84). Cet emblème éminemment hellénique est assez inattendu sur une arme gauloise. L'exemple n'en est point, cependant, isolé. Sans parler des boucliers parthiques du camée de Paris, également ornés du gorgoneion, et qu'on a justement rapprochés de celui de notre statue [1], on peut citer le bouclier d'un Galate mercenaire sur une des stèles d'Alexandrie [2], dont l'umbo, figuré par « une tache jaune oblongue, semble avoir porté en noir une tête de Gorgone [3] ». Nous verrons plus loin un autre exemple de gorgoneion, sur un casque sans doute celtique des trophées de Pergame.

Fig. 84. — Gorgoneion sur le bouclier du Gaulois mourant de Florence.

Le caractère apotropique du gorgoneion est bien connu, et l'on doit, semble-t-il, rapporter au culte magique du sang de la Gorgone l'emploi si fréquent du corail, puis de l'émail rouge, dans la décoration des armes gauloises [4]; mais le gorgoneion, figuré sur un très grand nombre d'armes grecques, italiques et romaines, est sans exemple, sauf erreur, sur les pièces originales d'armure celtique. Il n'y a pas lieu, cependant, de suspecter l'exactitude de sa figuration sur les monuments précités, et, comme le style, bien qu'assez médiocre, en est assurément plus hellénique que celtique, on peut croire, semble-t-il, que l'usage de cet emblème chez les Galates d'Asie est dû à cette influence grecque dont nous avons relevé et relèverons encore d'autres manifestations.

1. Bienkowski, *Darstell. der Gallier*, p. 56 et fig. 69 (d'où notre fig. 84).
2. Stèle nº 7, New-York : Ad. Reinach, *les Galates*, fig. 6.
3. Ad. Reinach, *ibid.*, p. 53.
4. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1314 sqq.

Digitized by Google

Dimensions du thyréos; mode de préhension; décoration. — La longueur du thyréos, toujours considérable, varie cependant, suivant les monuments, dans d'assez fortes proportions. Sur certains, les statuettes d'argile notamment, à en juger par l'échelle, elle ne dépasse pas 80 centimètres, tandis que, sur les stèles d'Alexandie, elle atteint 1 m. 50, méritant ainsi l'épithète d'ἀνδρομακής que lui applique Diodore [1]. La largeur, un peu moins variable, va de 40 à 60 centimètres.

Le dispositif de préhension est ordinairement constitué par une poignée fixée derrière l'umbo, suivant une direction perpendiculaire à celle de l'arête [2]. Ce dispositif est celui que l'archéologie celtique connaît par les restes des armes réelles. Mais l'on rencontre aussi un ensemble de deux enarmes, l'une pour la main, l'autre pour l'avant-bras, placées suivant le grand axe, de façon que le bras soit protégé par l'arête longitudinale. Cette disposition, dont le seul exemple est présenté par le bouclier du jeune Gaulois mort de Venise, constitue vraisemblablement un emprunt à l'armement hellénique.

La décoration, ou du moins ce qui en reste, est généralement fort simple. Nous venons de signaler le gorgoneion du Gaulois mourant de Florence. Les trophées de Pergame présentent un bouclier ovale orné de volutes assez maladroites (fig. 85). Cette décoration n'est pas de style proprement celtique, et peut tout aussi bien être d'origine grecque. Néanmoins, et bien que nous ne la retrouvions sur aucun de nos monuments grecs, comme les monuments romains nous en fourniront un grand nombre d'exemples, il est fort probable que les boucliers galatiques furent parfois ornés de cette façon.

Sur les trophées de Milet, cinq des boucliers (quatre ovales,

1. Diod. Sic., V, 30. On a fait remarquer avec raison que, sur les monuments, les boucliers des Gaulois « sont de forme oblongue, mais non de la hauteur d'un homme » (Dottin, *Manuel*, p. 286). Il est d'ailleurs évident qu'un fantassin ne peut se servir, en rase campagne, d'un bouclier de 1 m. 70 ou davantage. L'épithète de Diodore est donc exagérée, à moins de l'entendre, comme le voulait Al. Bertrand, en ce sens que « le soldat pouvait se mettre à l'abri » (tout entier) « derrière son bouclier » (*Rev. archéol.*, 1867, II, p. 71).

2. Gemme; stèle de Guemlik; trophées de Pergame.

Digitized by Google

un hexagonal) présentent de chaque côté de l'umbo et comme tenant la place des ailettes, un élément décoratif en forme de palmette (fig. 65 et 86), qui est peut-être métallique. M. Winnefeld a rejeté l'authenticité de cette figuration; ce motif, dit-il, est purement hellénique et a été appliqué ici sans réflexion (*gedankenlos*) [1]. Mais outre que, comme nous l'avons vu, l'armement des Galates porte de nombreuses traces de l'influence hellénique, on sait qu'il en est de même de tout l'art décoratif des Gaulois, et que, notamment, « le beau décor linéaire de Latène I et II dérive surtout de la palmette grecque, comme on l'a depuis longtemps reconnu... Quelques-unes des palmettes celtiques ne diffèrent pas essentiellement du modèle [2]». Ce motif décore bien des pièces de l'armure celtique [3] et nous le retrouverons sur les boucliers gaulois de l'arc d'Orange [4]. Il n'y a donc, semble-t-il, aucune raison de suspecter la fidélité de sa représentation sur les trophées de Milet.

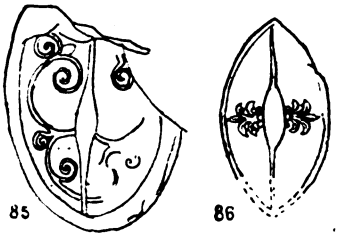


Fig. 85 et 86. — Décoration de boucliers. 85. Pergame. — 86. Milet.

On a signalé, enfin, sur le bouclier d'une stèle d'Alexandrie, trois bandes semi-circulaires, rouges sur le champ bleu, disposées en haut et en bas symétriquement [5]. A part ces rares exemples, le champ ne présente aucune décoration.

L'orle, généralement lisse, est, sur les boucliers des statues attaliennes, décoré d'un motif très simple, analogue aux postes et peut-être dérivé du signe en S.

Sur les stèles le *thyréos* est peint de couleurs vives : nous

1. Winnefeld, *Milet*, II, II, 1, p. 86.
2. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1513 sq.
3. Cf. Déchelette, *ibid.*, fig. 490 (casque), 524 (agrafe de ceinturon), etc.
4. Contrairement à ce que dit Winnefeld, *loc. cit.*
5. Ad. Reinach, *Galates*, p. 53; stèle n° 7.

Digitized by Google

venons d'en mentionner un d'Alexandrie, colorié en rouge et en bleu; les stèles de Sidon en présentent de rouges et de jaunes [1]. « Des boucliers de même forme, en argile, trouvés dans des tombes hellénistiques d'Érétrie... ont le pourtour et la nervure dorés, le reste enduit de rouge, de rose, de bleu, de vert ou de violet [2]. »

Conclusions relatives aux figurations du thyréos. — Des observations qui précèdent nous pouvons conclure que :

a) Le bouclier ovale du type à arête date au moins de la première période de Latène (ve siècle) : tel est, en effet, le bouclier de la statuette de Berlin [3]. Cette arête et l'umbo, qui est ovale, sont non pas de métal, mais de *bois*. Cette particularité explique l'absence, dont on s'est parfois étonné, de toute trace de bouclier dans les sépultures de Latène I [4]. La constatation n'est donc pas sans importance.

b) Bien que l'archéologie celtique place à la période de Latène II l'apparition de l'*umbo* métallique, les Galates, arrivés en Asie — précisément au début de cette période — avec l'épée de Latène I, y ont apporté l'*umbo* de métal; et cet *umbo*, figuré sur les reliefs de Pergame, appartient non pas au type le plus ancien, semi-cylindrique, mais au type en tonnelet, relativement récent. Il faut donc bien admettre, sur la foi de ce monument, que le type en tonnelet remonte au moins au début de Latène II, et par conséquent le type semi-cylindrique, s'il est vraiment antérieur, doit être reporté à la fin de Latène I.

c) De même que sur la forme de l'épée, l'influence hellé-

1. Jalabert in *Rev. archéol.*, 1904, II, p. 5 (fig. 1) et 9 (fig. 2).
2. Ad. Reinach, *Galates*, p. 54, n. 1.
3. Il figure d'ailleurs sur plusieurs objets illyriens et vénètes de cette époque : plaque de Watsch, situle Arnoaldi, etc.; mais le bouclier ovale sans arête est, en pays celtiques, encore plus ancien et remonte au moins à la période de Hallstatt II (chariot de Klein-Glein). Ridgeway s'est donc trompé en plaçant au cours du IVe siècle seulement l'adoption du *thyréos* par les Gaulois (Ridgeway, *The early age in Greece*, I, p. 477).
4. Si Brizio s'était avisé de ce fait, il eût été moins surpris de ne point trouver d'*umbo* dans les tombes de Montefortino, et n'aurait certes pas songé, même sans s'y arrêter, à la supposition que les Gaulois d'Italie aient pu n'avoir pas de bouclier.

Digitized by Google

nique s'est exercée de très bonne heure sur le bouclier des Galates; elle se manifeste spécialement par l'adoption du gorgoneion et par celle du dispositif de préhension au moyen de deux enarmes.

d) Inversement les Grecs ont adopté le *thyréos* gaulois, non seulement pour leurs mercenaires (stèles de Sidon), mais peut-être aussi pour leurs hoplites (stèle de Guemlik). L'*umbo* de ce *thyréos* hellénistique diffère peu du type en tonnelet de Latène II, d'où il dérive évidemment.

e) Comme on pouvait s'y attendre, aucun monument certainement grec ne figure l'*umbo* rond de Latène III. Cette constatation permet de considérer comme de fabrication postérieure toute œuvre attribuée à l'art hellénique où l'on voit la figuration de cet *umbo*.

De ces conclusions, comme on voit, l'archéologie celtique et l'archéologie grecque peuvent également tirer quelque profit.

La pelta. — La *pelta* est figurée à plusieurs reprises sur les trophées de Milet (fig. 87). Elle y est représentée avec deux échancrures, c'est-à-dire sous la forme que les monuments grecs attribuent le plus souvent au bouclier des Amazones. Les trophées de Milet sont, sauf erreur, le seul, parmi les monuments grecs qui nous restent, qui introduise la *pelta* parmi les armes des Galates [1]. Rappelons que, seuls également, ils y font figurer la bipenne. Mais, comme bipenne et *pelta* se retrouvent avec une extrême fréquence sur les trophées gaulois des monuments romains, il est assez probable qu'elles se voyaient également sur plusieurs monuments grecs aujourd'hui perdus.

Fig. 87 et 88. — Pelta. — 87. Milet. 88. Statère gaulois ; Argovie, Suisse.

1. Je ne l'ai point trouvée sur les trophées de Pergame, où sa présence a été signalée (Ad. Reinach, *Trophées de Milet*, p. 68).

Digitized by Google

Que la *pelta* ait réellement existé, qu'elle ait été employée comme arme de guerre, c'est un fait qui n'est pas douteux. A partir du ve siècle surtout, les monuments la représentent fréquemment au bras des Asiatiques [1] ou à celui des peltastes grecs [2]. Sur un peigne d'or de Solokha un Scythe en est armé [3]. Le camée de Paris la figure comme arme parthique et le camée de Vienne comme arme germanique, ou plus probablement pannonienne. On la voit encore en bien des endroits : sur un denier de Brutus parmi des armes peut-être gauloises; sur la base d'Amastris à côté d'un Barbare blessé [4]; elle est, comme la bipenne, au nombre des armes votives de Télamon [5]. Bien plus, elle figure sur des monnaies gauloises de Suisse (fig. 88) [6]; enfin, et ces exemples paraissent décisifs, elle est représentée au bras de guerriers gaulois, sur un fragment de sarcophage étrusque [7], et de soldats romains du Bas-Empire sur un relief d'Arles [8].

Ainsi la *pelta* est bien une arme réelle, employée notamment par l'infanterie légère des Grecs et, selon toute vraisemblance, par les Gaulois eux-mêmes. Ce n'est point cependant comme bouclier de peltaste qu'elle figure à Milet, car ces trophées paraissent ne contenir aucune arme grecque. Est-ce donc comme arme gauloise? On hésite à le croire. S'il ne s'agissait que des reliefs de Milet, cette supposition serait, à la rigueur, admissible. Mais elle ne suffit pas, semble-t-il, à expliquer l'extraordinaire abondance des *peltae* (et des bipennes) représentées sur certains reliefs romains, particulièrement ceux de la Gaule méridionale. Ici, sur les reliefs de Narbonne par exemple, les *peltae*, associées à la bipenne, se présentent

1. Vases à fig. rouges : S. Reinach, RV, I, 98; 18; 195; etc. Sarcophage d'Alexandre : Id., RR, I, 414 sq.
2. Vases à fig. rouges : Saglio, *Dict.*, fig. 1664; Rayet, *Hist. de la céramique*, fig. 71, etc.
3. S. Reinach, RS, V, 252.
4. *Corp. inscr. lat.*, vol. III, suppl. 1, p. 1261, n° 6984. Cf. S. Reinach, *Gaulois*, p. 43, n. 2.
5. Montelius, *Civil. primit.*, B, pl. 205, 5.
6. Statère d'Argovie : A. Blanchet, *Monn. gauloises*, II, p. 470, fig. 527.
7. Bienkowski, *Darstell. der Gallier*, fig. 122.
8. Espérandieu, *Recueil général*, I, n° 158.

Digitized by Google

en longues files répondant à des files de boucliers gaulois ou alternant avec eux. La fréquence en est telle que la *pelta* est peut-être le type de bouclier le plus souvent figuré dans cette catégorie de monuments romains. Et comme ni la *pelta*, ni la bipenne, n'est caractéristique ni des Grecs, ni des Gaulois, ni, moins encore, des Romains, mais des Perses et surtout des Amazones, comme on ne voit ni l'une ni l'autre sur les monuments les plus réalistes, c'est-à-dire sur les reliefs de Pergame et sur ceux d'Orange [1], l'abondance de leur figuration réclame une explication.

La plus simple, assurément, consiste à considérer cette figuration comme purement décorative, « *rein ornamental* [2] ». Mais c'est une explication qui n'explique rien, qui n'explique pas, notamment, pourquoi des armes étrangères ont été introduites dans les trophées de Milet, ni pourquoi l'on a choisi à cette fin non des armes fantaisistes, mais celles des Amazones, ni pourquoi, enfin, les sculpteurs romains (et très probablement les sculpteurs grecs) ont accueilli cette introduction avec une telle faveur. Il faut, évidemment, creuser davantage.

On a pensé [3] que ce mélange d'armes celtiques et amazoniennes provenait d'un rapport particulier que les Grecs de l'époque hellénistique auraient établi entre les Galates et les Amazones. On a cru trouver les raisons de ce rapport dans le fait que les Gauloises accompagnaient leurs époux à la guerre, et l'on a proposé l'hypothèse que, « parmi les groupes isolés qui commémoraient, sur l'Acropole de Pergame, divers épisodes des guerres galatiques, les femmes gauloises aient été représentées d'après cet admirable type de l'Amazone blessée que les sculpteurs du ve siècle avaient consacré [4] ». On a même supposé que l'Amazone morte du

1. Cette remarque a déjà été faite par H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 85.
2. Winnefeld, *ibid.* — Mais Winnefeld semble ne connaître de trophées romains (pourtant publiés avant 1908) que ceux de l'arc d'Orange.
3. Cf. notamment Ad. Reinach, *Trophées de Milet*, p. 68-70; *Galates*, p. 81.
4. Ad. Reinach, *Galates*, p. 81.

Digitized by Google

Musée de Naples pouvait dériver d'une statue de Gauloise tuée, qui serait la « mère morte » décrite par Pline [1]. Ainsi l'Acropole de Pergame aurait représenté des Gauloises combattant, et les armes amazoniennes, attribuées par une convention artistique à ces guerrières, seraient entrées dans la panoplie des trophées galatiques.

Mais, quelle que soit la valeur de l'identification indiquée ci-dessus, qui est indépendante de la question, on peut douter que les sculpteurs de Pergame aient jamais représenté des Gauloises combattant : un tel motif n'aurait pas manqué d'attirer l'attention des imitateurs romains, et nous le trouverions sur les sarcophages avec la même fréquence que le motif d'Achille et de Penthésilée. Or, malgré le nombre important de Celtomachies gréco-romaines que figurent ces monuments, nous n'y trouvons pas un seul exemple de Gauloises combattant. Les captives que l'on voit sur les frises du sarcophage Ammendola ne sont nullement costumées en Amazones, leurs mains ne sont pas liées : ce sont bien des femmes ordinaires, non des guerrières vaincues. Bien plus, le groupe Ludovisi semble démentir que les femmes des Galates aient jamais porté les armes [2] : cette femme que vient de poignarder son époux a sans doute accepté, voire demandé la mort, mais elle ne se l'est point donnée; — et la mère que décrit Pline, si c'est bien une Gauloise, n'est pas, selon toute vraisemblance, tombée en combattant, mais a été frappée soit par quelque soudard au cours de l'aveugle carnage, soit de la main même de son mari vaincu.

Diverses autres hypothèses émises pour expliquer et justifier ce rapport ne paraissent pas, malgré leur intérêt, sensiblement plus satisfaisantes [3]. Épona, dont le culte, bien établi pour la Gaule [4], l'est beaucoup moins pour la Galatie, n'est

1. S. Reinach, in *Rev. des Études grecques*, 1894, p. 38; cf. Ad. Reinach, *loc. cit.*

2. Cette coutume semble avoir existé, quoique exceptionnellement, chez les Celtes de Grande-Bretagne et d'Irlande; cf. Dottin, *Manuel celtique*, p. 260.

3. Cf. Ad. Reinach, *Trophées de Milet*, *l. c.*

4. Cf. Dottin, *op. laud.*, p. 325.

Digitized by Google

pas une déesse guerrière et les figurations gallo-romaines, qui la représentent sous l'aspect d'une femme vêtue d'une longue robe et pacifiquement assise sur son cheval, ne paraissent pas de nature à rappeler les violentes et belliqueuses Amazones. On fait encore valoir que les Galates ont pu être considérés comme un rameau de la nation des Cimmériens, dont les Amazones elles-mêmes étaient issues; mais le rapport est bien lointain et le rapprochement bien érudit. On peut en dire autant de la constatation que la Galatie occupait une partie du mythique empire des Amazones.

Sans nier que, dans l'établissement de cette relation, les causes qu'on vient d'énumérer, ou certaines d'entre elles, aient pu avoir leur part, il semble qu'on doive chercher un élément plus positif et plus précis. Peut-être faut-il se rappeler ici de quelle façon et sous quel aspect les Grecs considérèrent leurs victoires sur les Galates. Elles furent pour eux, comme chacun sait, non seulement un bien matériel immense, la Grèce sauvée, l'Asie débarrassée des razzias continuelles de ces Barbares, de leurs pillages et de leurs destructions, mais aussi, par le caractère décisif et inespéré de ces succès, une sorte de miracle à la fois et de symbole : la victoire de l'esprit sur la matière, de la civilisation sur la barbarie, de l'Europe sur l'Asie, des Dieux sur les Géants. Elle eut l'importance et la signification de Marathon ou de la victoire remportée par Thésée sur les Amazones devant les murs d'Athènes. C'est pourquoi, sur le monument qu'il fit élever sur l'acropole de cette ville, Attale ordonna qu'on représentât, à côté de sa victoire sur les Galates, une Gigantomachie, une Amazonomachie et la bataille de Marathon [1].

Ce monument — il ne paraît pas imprudent de leconjecturer — devait comporter, outre ces figurations de batailles, des trophées en bas-relief analogues à ceux de Pergame, représentant les armes des vainqueurs et celles des vaincus. Ces armes étaient-elles séparées ou mêlées, c'est ce qu'on ne saurait affirmer; mais quand on remarque que les trophées

1. Pausan., I, 25.

Digitized by Google

de Pergame figurent ensemble les armes grecques et les armes galatiques, ceux de Milet les armes galatiques et les armes amazoniennes, on peut croire que le même mélange se voyait sur les trophées d'Athènes. Ce type de trophée une fois constitué fut reproduit tel quel par la plupart des sculpteurs grecs ou romains, et l'on n'en pourrait citer que bien peu qui aient su s'en affranchir.

Par un phénomène qui paraît inverse, mais qui est identique, des armes gauloises se sont introduites dans des trophées d'armes amazoniennes. On en peut citer au moins un exemple caractéristique : il est présenté par un sarcophage romain du Musée du Capitole [1]; ce monument, au-dessus des scènes d'une Amazonomachie, offre une frise, très analogue à celle du sarcophage Ammendola, où l'on reconnaît, à côté d'Amazones captives et parmi les *peltae*, les carquois et les bipennes des vaincues, de grands boucliers ovales et hexagonaux, identiques à ceux du même sarcophage Ammendola et incontestablement gaulois (fig. 89) [2]. La présence de ces *scuta* n'est pas moins inexplicable ici que celle des *peltae* dans les trophées gaulois, à moins de supposer l'existence d'un prototype où auraient été mêlées armes gauloises et armes amazoniennes (ou plus exactement armes asiatiques), et ce prototype a toutes chances d'être l'ex-voto d'Attale.

Fig. 89. — Sarcophage romain. Capitole.

Je viens de dire armes asiatiques. En effet, si cette conjecture est exacte, on devrait trouver sur les trophées grecs (et sur certains trophées romains), à côté des armes celtiques, non seulement des armes amazoniennes, mais celles des vaincus de Marathon. Mais comment les reconnaître? L'armement des Amazones, on le sait, fut, comme leur costume, créé par les artistes grecs à l'image de l'équipement asiatique, et

1. S. Reinach, RR, III, 178.

2. On peut citer également un fragment de camée (S. Reinach, *Pierres gravées*, p. 112, 47) où l'on voit, semble-t-il, deux Amazones captives. Entre elles un cheval porte un grand bouclier oblong de type gaulois.

Digitized by Google

l'identité est telle qu'en présence de certaines peintures de vases à figures rouges, on peut hésiter sur la détermination des personnages pourvus de cet équipement [1]. Il est donc très possible que parmi les *peltae* de nos trophées, il y en ait qu'on doive attribuer non aux Amazones, mais aux Perses, et qu'il en soit de même des arcs, des carquois et de quelques armes mal déterminées [2].

Ainsi peut, semble-t-il, s'expliquer, par l'influence d'un prototype célèbre, l'ex-voto attalien d'Athènes, la présence, sur les trophées de Milet, d'armes qui ne sont ni grecques ni celtiques. Nous verrons plus loin pour quelles raisons ces armes se retrouvent sur les trophées romains.

P. Couissin.

(A suivre.)

1. Par exemple deux amphores de Canosa. Sur l'une (S. Reinach, RV, I, 187) les Troyens, sur l'autre (vase de Darius, *ibid.*, 194) les Perses ont absolument l'aspect d'Amazones, et, de fait, le même équipement exactement est donné, sur le second de ces vases, aux Phrygiens figurés sur le revers (*ibid.*, 195) et aux Amazones représentées sur le col (*ibid.*, 386).

2. Les Perses possédaient également un grand bouclier ovale nommé *gerrha ;* l'entablement du temple de Delphes portait suspendus des boucliers votifs de ce type offerts par les Athéniens en mémoire de Marathon. Pausanias nous dit qu'ils ressemblaient fort au thyréos celtique (Pausan., X, 19). Cependant, si nous en croyons les monuments figurés, ils en différaient notamment par la présence de deux ouvertures latérales pratiquées symétriquement tout près des grands bords et qui les rendait fort analogues aux boucliers grecs de type béotien. Ainsi se présentent constamment les boucliers ovales figurés au bras des Perses, soit par les Perses eux-mêmes (reliefs de Persépolis), soit par les Grecs (vase de Darius). Mais ils n'étaient sans doute plus en usage au IVe siècle, car on ne les voit ni sur la mosaïque de Pompéi, ni sur le sarcophage dit d'Alexandre. Ils ne devaient donc pas figurer sur l'ex-voto d'Athènes, et c'est pourquoi nous ne les retrouvons sur aucun trophée inspiré de ce monument.

Digitized by Google

LA NÉCROPOLE HALLSTATTIENNE DES JOGASSES

A CHOUILLY (MARNE)

SOMMAIRE

Avant-propos. — La nécropole. — Position géographique. — Inventaire par tombe. — Les fosses et l'orientation. — Inhumations. — Incinérations. — Brisure rituelle. — Population. — Faune. — Mobilier; armes : poignards, épées, dagues. — Couteaux. — Lances, javelots, pointes de flèche. — Carquois. — Char. — Bijoux : torques. — Bracelets, armilles. — Fibules. — Agrafes de ceinture, boutons-appliques. — Boucles d'oreilles. — Pendeloques, ambre. — Céramique. — Race, origine des inhumés. — Conclusions. — Appendice.

AVANT-PROPOS

Avant d'aborder l'étude complète de la nécropole des Jogasses et de son mobilier, nous croyons utile de faire quelques remarques préliminaires assez importantes.

La civilisation *hallstattienne* est une chose, la civilisation *marnienne* en est une autre [1]. C'est là une vérité que l'on

1. Nous conservons le terme *marnien*, malgré l'habitude maintenant prise d'user du vocable *Tène I*, ne serait-ce que parce que, en dehors même d'une simplification de rédaction, nous n'avons à comparer dans ces notes que le Hallstatt d'une part et, d'autre part, cette civilisation tellement spéciale, que lorsque, par exemple, J. Déchelette veut en préciser le *facies*, en donner une définition adéquate, c'est toujours aux types de la Champagne, de la Marne, qu'il est obligé de recourir pour illustrer sa définition. Tout archéologue, quelle que soit la terminologie qu'il prétende employer à propos de la première période du second âge du fer,

Digitized by Google

paraît souvent oublier. On est parfois trop porté à admettre (ou à discuter comme si l'on admettait) que du Hallstatt au Marnien il y a eu *partout* évolution continue, les derniers venus conservant, poursuivant, perpétuant les traditions industrielles et autres des premiers, et que, dans des mêmes clans marniens, il y a eu simultanéité des deux civilisations, alors que tant de trouvailles paraissent prouver le contraire, tout au moins pour nos régions de la Champagne (et nous serions tenté d'ajouter : du nord et de l'est de la France) où les tribus qui allaient constituer l'ensemble marnien n'ont pu arriver que déjà pourvues d'une civilisation définie.

Elles avaient peut-être subi vers leur point de départ, dans le temps et dans l'espace, des influences hallstattiennes; c'est possible et même probable; peut-être même avaient-elles, elles aussi, réagi sur les Hallstattiens; ce sont là questions très complexes que nous ne prétendons pas résoudre; mais leur évolution ainsi influencée était achevée; elles possédaient elles-mêmes désormais une civilisation spécifique alors qu'envahissant nos régions, elles y retrouvaient, refoulaient ou submergeaient des rameaux hallstattiens établis antérieurement, ayant sans doute évolué eux aussi, mais dans le cadre de leur culture propre.

Ainsi devons-nous trouver, *chez nous tout au moins*, entre ces deux civilisations, non pas un hiatus, ce serait trop dire, mais une coupure. Pour passer du premier âge du fer au second, il suffit de tourner une page, mais encore faut-il la tourner.

Nous devons une reconnaissance immense à J. Déchelette, d'avoir osé entreprendre — *tantae molis erat* — une mise au point de l'archéologie préhistorique et protohistorique française. Il fallait sa documentation inépuisable, sa science, sa puissance de travail, sa passion du sujet, pour mener à

se trouve dans la nécessité de citer à chaque ligne la Marne. On conçoit très bien une étude de cette période appuyée uniquement sur les documents fournis par les nécropoles marniennes; on ne la conçoit pas sans ces documents; dans le premier cas, il y aurait peut-être quelques points laissés dans l'ombre ; dans le second cas, ce seraient d'immenses lacunes et souvent même impossibilité de classification.

Digitized by Google

bien une telle œuvre. Mais il lui aurait aussi fallu plusieurs vies, alors que son amour pour la France lui faisait glorieusement sacrifier la sienne, pour pouvoir contrôler tous les documents que lui fournissaient une bibliographie abondante, des centaines de comptes rendus pleins de bonne volonté sans doute, mais pas toujours suffisamment éclairés, soit par manque de préparation spéciale des auteurs [1], soit souvent aussi par manque d'éléments précis de classification.

En particulier pour le sujet qui nous occupe, trop aisément les archéologues de la Marne baptisaient *marnien* — l'erreur eût été la même avec le terme *Tène I* — tout ce qui provenait de la Marne entre l'époque du bronze et la fin du second âge du fer, partant de cette idée préconçue que le premier âge du fer n'était pour ainsi dire pas représenté chez nous, et ils attribuaient, faute de mieux, au Marnien bien des mobiliers funéraires qui lui étaient antérieurs.

Dès lors, à l'aide de ces types de comparaison adultérins, qu'en toute bonne foi on donnait comme légitimes, on allait, en Champagne d'abord, classer au second âge du fer le mobilier de sépultures, de nécropoles, qui présentait cependant des traces d'hérédité hallstattienne; ou bien, se trouvant en présence d'objets ne rentrant pas normalement dans le cadre du Marnien, l'on créait au petit bonheur des types de transition, des types mixtes, on a même dit des types *hallstatto-marniens*.

Le mal aurait été restreint à la Champagne si ces objets,

1. Il nous faut répéter ici ce que nous avons dit ailleurs : trop de *lumières* de l'archéologie champenoise ont fouillé par procuration donnée à d'honnêtes terrassiers qui tenaient beaucoup plus à rapporter au *patron* une belle pièce d'étagère que des observations scientifiques. Et il nous faut regretter aujourd'hui que des milliers de sépultures aient été galvaudées en pure perte Souvent encore ces archéologues se sont contentés d'acheter, et d'utiliser pour des comptes rendus, des objets trouvés au petit bonheur et sans état civil sérieux. Les collections ainsi constituées et les rapports auxquels elles ont *parfois* donné lieu ne peuvent être ordinairement que nuisibles à ceux qui les voudraient étudier. Il y a cependant d'heureuses exceptions : Bosteaux-Paris, G. Chance, capitaine Bérard... pour ne citer que les morts. Nous sommes heureux d'avoir nous-même pris part à cette réaction.

Digitized by Google

baptisés marniens, n'étaient pas devenus à leur tour, pour d'autres régions, un des éléments de classification générale et n'avaient pas induit en erreur des archéologues qui pouvaient se trouver en présence d'un mobilier à *facies* hallstattien, mais dont ils voyaient des répliques identiques dans ce pseudo-marnien devenu fossile directeur. Ces archéologues étaient ainsi amenés à voir, même chez eux, une époque de transition entre le premier et le second âge du fer, alors qu'ils se trouvaient bien, comme leur première impression le leur suggérait, en présence d'un Hallstattien *in fine*, très évolué, mais évolué uniquement dans le cadre hallstattien.

C'est ce qui semble bien être arrivé tout d'abord à un archéologue franc-comtois, M. Piroutet. En 1903, il mentionne, à propos de la « transition de la période hallstattienne à celle de la Tène I », quelques fibules trouvées dans les tombelles du groupe d'Amancey, à Refranche, « fibules en arbalète de types inconnus auparavant dans le pays, mais identiques à certaines des cimetières de Saint-Étienne-au-Temple et de Bussy-le-Château, dans la Marne [1] ».

Mais l'erreur, si erreur il y eut, ne dura pas. M. Piroutet était trop averti pour qu'il en fût autrement, et, en 1918, il proclamait le caractère hallstattien de Charvais notamment et de quelques sépultures de Saint-Étienne-au-Temple [2].

Abusé par ces données qu'il lui était matériellement impossible de contrôler toutes, faute surtout de types bien déterminés, de nécropoles caractéristiques, J. Déchelette paraît, lui aussi, accepter parfois l'idée d'une civilisation de transition, idée qui se traduit par des phrases comme celles-ci : « Là encore (Champagne et Lorraine) les deux périodes se confondent si intimement qu'il est parfois difficile d'y distinguer une démarcation précise » (*Manuel*, t. II, p. 657). — « Ce modèle (de torques tubulaires) se rencontre déjà en bronze et en or à la fin de l'époque de Hallstatt,

1. *Coup d'œil sur le préhistorique en Franche-Comté* (*l'Anthropologie*, 1903).
2. Cf. *l'Anthropologie*, 1918, p. 240.

Digitized by Google

particulièrement en Bourgogne et dans la région du Rhin moyen » (*id.*, p. 1211). — « Des torques en fer filiformes, plus ou moins épais, ordinairement ouverts, se rencontrent dans les nécropoles les plus anciennes, telles celles d'Heiltz-l'Évêque (Charvais) et de Warmériville (le Motelle), dans le département de la Marne. L'emploi de ces bijoux de fer est, en effet, un legs de l'époque hallstattienne » (*id.*, p. 1217).

Mêmes réflexions à propos des bracelets armilles (p. 1224), des fibules en arbalète à ressort allongé (p. 1252), etc.

Il est, en effet, possible que l'on retrouve, au début du Marnien, telle fibule, tel type de bracelet ou de torques dont l'origine remonte au Hallstatt, mais jamais, à moins d'admettre que, *dans nos régions*, les Marniens sont les descendants, les successeurs, les héritiers directs des Hallstattiens, jamais ces fibules, ces bracelets, ces torques ne seront marniens; ils sont et demeurent hallstattiens, comme, par exemple, sont et demeurent italo-grecques les œnochés des tombes à char de Somme-Bionne ou de la Gorge-Meillet; ce sont des accidents dont il faut si possible expliquer l'origine et qui alors pourront peut-être servir de jalons, d'indicateurs, de chronomètres, mais qui doivent être classés à part.

Tel objet indubitablement hallstattien recueilli dans une sépulture indubitablement marnienne — et le cas doit être très rare — a pu y parvenir de bien des manières : prise de guerre lors de la poussée ou de l'envahissement par les tribus conquérantes, trouvaille fortuite, dépouille de sépulture... Les Mérovingiens ont exploré les tombes gallo-romaines; les Gallo-Romains ont fouillé les sépultures gauloises : pourquoi les Marniens n'auraient-ils pas agi de même envers leurs prédécesseurs? Où donc, récemment encore, les hommes du Daghestan trouvaient-ils les riches parures dont s'ornaient leurs femmes, sinon dans les tombeaux anciens [1]?

Même sans fouiller systématiquement, les Marniens n'ont-

1. Cf. J. de Baye, *Au Nord de la chaîne du Caucase*, Paris, Nilson, 1899, p. 41.

Digitized by Google

ils pas pu, en creusant leurs propres sépultures, rencontrer celles des Hallstattiens et y recueillir armes et bijoux? ou même, plus simplement encore, superposer leurs morts aux premiers inhumés? Et alors, quiconque a tant soit peu fouillé en observateur connaît les causes multiples, tout particulièrement l'action des animaux fouisseurs, capables de déplacer de haut en bas, *mais aussi de bas en haut*, une armille brisée par exemple ou une fibule, ce fossile archéologique par excellence. Aux Jogasses même, dans une tombe demeurée intacte par ailleurs, un vase avait été ainsi ramené en surface par les lapins.

Et puis, les inhumations marniennes peuvent se rencontrer aussi, isolément ou en groupes, en juxtaposition avec d'autres plus anciennes. Cela paraît avoir été le cas à Marson *(voie de l'Épine)*, à Witry-lès-Reims... Par une logique excessive et mal éclairée, on est alors trop facilement porté à attribuer tout l'ensemble à la plus récente époque révélée par les fossiles archéologiques.

C'est donc avec une extrême prudence qu'il faut procéder pour dater une sépulture, un groupe de sépultures ou une nécropole entière à mobilier composite, et nous sommes persuadé que le regretté J. Déchelette rectifierait aujourd'hui plusieurs des conclusions de son *Manuel* et, en particulier, éliminerait de son inventaire par tombe (appendice VI) bien des sépultures qui n'ont de marnien que le fait d'avoir été trouvées dans la Marne ou lieux circonvoisins, ou de présenter un mobilier semblable à celui qui a été trouvé exceptionnellement dans ces mêmes régions. Il en a eu d'ailleurs comme l'intuition et nous avons noté, à propos de certaines nécropoles comme Warmériville, Heiltz-l'Évêque, des marques de l'hésitation qu'il éprouvait.

Une autre cause d'erreur à laquelle nous avons fait allusion, c'est qu'officiellement, en Champagne, on ne connaissait pas, on ne voulait pas connaître le Hallstatt; dès lors, *ignoti nulla cupido*, on n'y pensait pas, on ne le recherchait pas, surtout dans les inhumations en tombes plates; on croyait avoir clos le chapitre du premier âge du fer quand on avait

Digitized by Google

mentionné les tertres funéraires d'Haulzy (Vienne-la-Ville), au moins aussi lorrains que champenois, et une fois de plus tout ce qui venait de la Marne ne pouvait être que marnien.

Or, c'est là une erreur; il a existé en Champagne, en particulier dans la région qui forme aujourd'hui le département de la Marne, un hallstattien pur, sans mélange aucun de marnien, qui se rencontre dans des nécropoles ou fractions de nécropoles à tombes plates, au nombre desquelles il faut compter Heiltz-l'Évêque, Warmériville, et au moins en partie Bouy (les Varilles), Marson (plat Savart), Fontaine-sur-Coole, Bouzy...

Nous ne revendiquons d'ailleurs nullement pour nous cette remarque. Le docteur Mougin, pour Heiltz-l'Évêque, Ch. Bosteaux, pour Warmériville, attribuaient déjà catégoriquement leurs découvertes au premier âge du fer. Malheureusement, encore une fois, ces découvertes étaient faites dans la Marne, et elles demeurèrent marniennes pour trop d'archéologues, tout comme demeurent marniennes, pour les mêmes raisons, malgré leur *facies* absolument anormal, les fibules de Saint-Étienne-au-Temple et de Saint-Rémy-sur-Bussy représentées dans le *Dictionnaire archéologique de la Gaule*.

Or, le cimetière des Jogasses, que nous avons exploré, peut, croyons-nous, permettre d'établir une démarcation plus précise entre les deux civilisations.

Une de ses premières caractéristiques est d'être absolument contigu à une nécropole nettement marnienne; sans transition, mais aussi sans compénétration, on passe brusquement des dernières tombes hallstattiennes aux premières sépultures marniennes. Les derniers venus ont pris la suite immédiate, dans l'espace, des premiers. La contiguïté est telle que l'on a également l'impression qu'ils ont pris la suite immédiate dans le temps. Les glanes recueillies dans les tombes marniennes voisines — toutes galvaudées — confirment cette impression; sans avoir rien de commun avec le mobilier de la nécropole hallstattienne, elles dénotent le début du second âge du fer; là aussi, la transition est brusque,

Digitized by Google

ce sont deux époques nettement différentes; on ne tourne qu'une page, mais on change de chapitre.

La seconde caractéristique et la plus importante, c'est que tous les *objets recueillis peuvent être, sans exception, rattachés au Hallstatt où ils trouvent leurs prototypes, alors qu'aucun ne peut être donné pour du Marnien incontestable*, c'est-à-dire pour du Marnien dont on retranche les types reconnus comme une survivance, à un titre quelconque, du Hallstatt; du Marnien dans lequel on ne se croit pas obligé de classer « des fibules à timbales hallstattiennes évoluées... un modèle de torques qui se rencontre déjà à l'époque de Hallstatt... des armilles semblables à celles de l'époque hallstattienne... »; du Marnien, en un mot, tel qu'on le trouve dans les nécropoles homogènes bien caractérisées et bien étudiées.

Aussi pensons-nous rendre service aux archéologues en leur soumettant le résultat complet de nos fouilles, conduites aussi méthodiquement, aussi critiquement que possible, et permettre ainsi de préciser, pour la Champagne tout au moins, les limites entre les deux civilisations Hallstattienne et Marnienne.

Nous tenons à faire remarquer — car pour nous la chose est très importante dès lors qu'il s'agit de fouilles faites dans la Marne — que toutes les sépultures de cette nécropole des Jogasses ont été intégralement déblayées et explorées par nous-même, à l'exception de quelques-unes qui l'ont été sous nos yeux par un de nos amis, archéologue averti et consciencieux, M. A. Thiérot, à qui nous devons d'ailleurs les dessins qui accompagnent ces notes; MM. J. Machet et L. Bracquemart nous ont aussi donné un coup de main pour en déblayer quelques autres sous notre contrôle immédiat; nous leur en exprimons notre reconnaissance, ainsi qu'à M. et Mme Thomas van Bomberghem, propriétaires des Jogasses, qui nous ont laissé les facilités les plus grandes de poursuivre nos travaux.

Nos remerciements doivent aussi aller à M. Henry Corot. Après un premier moment d'hésitation, bien compréhensible, au Congrès des Sociétés savantes à Dijon, en 1924, cet ar-

Digitized by Google

chéologue s'est bien vite rallié à notre opinion sur l'âge de cette nécropole et nous a donné, avec sa longue expérience du Hallstatt, bien des renseignements précieux.

***

Nous indiquons ici, pour n'avoir pas à les répéter fréquemment dans la suite, les principales références concernant certaines nécropoles champenoises.

Pour *Bouy* (les Varilles) : A. Nicaise, *l'Époque gauloise dans le département de la Marne* (*Mém. de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne*, 1883-1884), p. 51-110.

Pour *Marson* (plat Savart) : A. Nicaise, *le Port féminin du torques, le nouveau cimetière de Marson* (*ibid.*, 1884-1885, p. 75-89).

Pour *Marson* (voie de l'Épine) et pour *Courtisols* (les Closeaux) : Morel, *la Champagne souterraine*, Reims, p. 11-17 et 130-135.

Pour *Heiltz-l'Évêque* (Charvais) : docteur Mougin, *Fouilles du cimetière gaulois de Charvais* (*Mém. de la Société des Sciences et Arts de Vitry-le-François*, t. VIII, 1877, p. 245-268).

Pour *Warmériville* (la Motelle) : Bosteaux-Paris, *Découvertes de sépultures hallstattiennes et tumulus des environs de Reims* (*A. F. A. S.*, Caen, 1894, p. 699-703).

Pour *Witry-lès-Reims* : A. Bourin, *le Cimetière gaulois de Witry-lès-Reims* (*Bull. de la Société archéologique champenoise*, Reims, 1908, p. 27-31 et 72-79; 1909, p. 75-95; 1910, p. 105-113; 1911, p. 25-43 et 57-60).

Digitized by Google

LA NÉCROPOLE DES JOGASSES

(Chouilly, Marne.)

Fin du premier âge de fer : Hallstatt II[b] [1].

Dans une *Étude historique sur Chouilly* [2], parue en 1866, M. le chanoine Barré, curé de Chouilly, s'étendait longuement sur la nécropole des *Jogasses*, lieu dit de la commune de Chouilly (Marne). Malgré quelques erreurs bien permises en 1866, ce qu'il en disait et les quelques reproductions qu'il donnait du mobilier recueilli indiquaient nettement une civilisation marnienne. Nous ignorons les noms des premiers fouilleurs; mais après eux d'autres travaillèrent encore là sans d'ailleurs rien publier de leurs découvertes. Aussi cette nécropole, qui paraît avoir été très riche et eût dû offrir de nombreuses données sur les toutes premières années du second âge du fer, est-elle, comme tant d'autres en Champagne, perdue pour l'archéologie [3].

L'emplacement de ce cimetière était appelé indifféremment les *Jogasses* ou le *Tuf*, la première dénomination convenant de préférence à la partie la plus élevée, la seconde à la partie en contre-bas. Les parcelles immédiatement contiguës aux Jogasses, sur le terroir de Cuis, s'appellent la *Justice*.

Sachant par expérience que beaucoup de nos cimetières

1. Différentes études de détail ont été publiées par nous sur cette nécropole :

Le premier âge du fer en Champagne, Hallstatt II[b] (*Nouvelle Revue de Champagne et de Brie*, Reims, janvier-février 1925).

Sépulture à char des Jogasses (*Revue anthropologique*, janvier-mars 1925).

La nécropole hallstattienne des Jogasses d'après les 31 *premières tombes* (*Congrès des Sociétés savantes*, Dijon, 1924).

Le carquois en Champagne à la fin du premier âge du fer (*Congrès des Sociétés savantes*, Paris, 1925).

Ces deux dernières études doivent paraître dans le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*.

2. Châlons, Martin.

3. Le Musée de Reims nous a cependant communiqué quelques notes de M. G. Chance qui y explora quatre fosses, d'ailleurs violées.

Digitized by Google

marniens déjà fouillés méritent encore qu'on les reprenne en sous-œuvre pour essayer de tirer de leurs tombes violées un peu de leurs secrets, nous nous proposâmes de l'explorer à nouveau.

Grâce aux indications du chanoine Barré, il fut facile de la répérer. Après l'ouverture de quelques fosses, violées mais encore intéressantes, nous constatâmes qu'en effet ce cimetière était bien marnien.

Le travail préalable de délimitation nous fit découvrir dans son prolongement vers l'ouest, immédiatement contigu, mais sans compénétration, un groupe de sépultures que le seul sondage suffisait à faire connaître comme différentes des tombes marniennes voisines.

Nous en entreprîmes immédiatement l'exploration méthodique qui a duré près de trois ans.

Le mobilier recueilli permet, étant donné son unité et son homogénéité, de l'attribuer, sans doute possible, aux toutes dernières années de la civilisation hallstattienne, sans aucun mélange de marnien.

Ce cimetière présente donc un intérêt archéologique de premier ordre; c'est ce qui nous a encouragé à publier, aussi complet que possible, le résultat de nos fouilles.

Après avoir indiqué sa position géographique et donné l'inventaire du mobilier par tombe, nous étudierons tous les documents qu'il nous a fournis.

***

POSITION GÉOGRAPHIQUE

La nécropole est située en limite des territoires de Cuis (canton d'Avize, Marne) et de Chouilly (canton d'Épernay, Marne), mais entièrement sur cette dernière commune.

Elle occupe, presque au sommet, vers la cote moyenne 165-170, le versant d'une colline exposée approximativement au N. 53° E., dominant au S. la vallée de la Marne distante

Digitized by Google

de moins de 3 kilomètres. Elle se trouve à environ 2.900 mètres au S. 63° O. de l'église de Chouilly prise pour repère, au lieu dit les Jogasses, parcelles 1330 et 1331 du plan cadastral, dans les garennes appartenant à M. Thomas van Bomberghem.

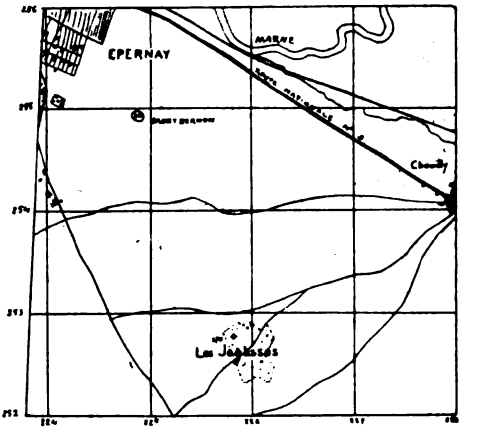


Fig. 1. — Carte de la région. Quadrillage kilométrique.

Elle est contiguë, comme nous l'avons dit, à la nécropole marnienne jadis fouillée et qui occupe immédiatement en contre-bas le même versant qui reçoit de préférence le nom de *Tuf*.

Le terrain est constitué par la craie à bélemnites recouverte d'un très maigre humus. Un peu partout, aux environs, mais non aux Jogasses, on rencontre en surface des blocs de meulière qui doivent être les derniers témoins des dépôts tertiaires balayés par les érosions.

***

INVENTAIRE PAR TOMBE[1]

N° 1. — N. 82° E. — Le squelette les pieds à l'O. A hauteur de la cuisse droite, un anneau en fer.

N° 2. — N. 70° E. — Rien.

N° 3. — S. 80° E. — Un bracelet en bronze cassé en deux, un fragment à chaque poignet.

N° 4. — N. 52° E. — A la hauteur de la cuisse droite, un vase.

1. Les numéros de cet inventaire se rapportent non à un ordre topographique, mais à l'ordre des fouilles. Nous y avons maintenu, pour cette raison, les nos 146, 164, 169, 170, 171 qui appartiennent à la nécropole marnienne contiguë.

Digitized by Google

N° 5. — S. 70° E. — Au coude droit, un poignard en fer, extrait de son fourreau en fer et bronze, l'un et l'autre brisés intentionnellement; sous la jambe droite, un couteau en fer; vers le pied gauche, une lance en fer également brisée.

N° 6. — S. 88° E. — Sur la poitrine, une fibule en bronze; à gauche des pieds un tesson de vase ne permettant pas une restitution certaine.

N° 7. — S. 77° E. — A gauche des pieds, une lance brisée.

N° 8. — S. 7° E. — Bouleversée par la fosse n° 9.

N° 9. — E. — Rien.

N° 10. — S. 73° E. — A droite des pieds, un vase renversé.

N° 11. — S. 84° E. — Rien.

N° 12. — N. 71° E. — Le squelette les pieds à l'O. Rien.

N° 13. — S. 69° E. — Rien.

N° 14. — N. 30° E. — Tombe très courte : 1 m. 20; enfant. Rien.

N° 15. — N. 23° E. — Jeune sujet. Rien.

N° 16. — N. 62° E. — Tombe à char. Voir plus loin.

N° 17. — S. 86° E. — Rien.

N° 18. — N. 68° E. — Violée anciennement. Rien.

N° 19. — N. 86° E. — Au coude droit, fragments de vase; sur la poitrine, une fibule en bronze; au bras droit, 24 armilles; au gauche, 25.

N° 20. — N. 87° E. — Le squelette les pieds à l'O. Rien.

N° 21. — N. 71° E. — Jeune sujet; sur la poitrine, une fibule de bronze.

N° 22. — N. 36° E. — Sur l'humérus et l'épaule droite, un poignard en fer dans son fourreau en bois, fer et bronze, la pointe vers les pieds; sous l'avant-bras droit, calcaire coralien.

N° 23. — S. 59° E. — Jeune sujet. Rien.

N° 24. — N. 35° E. — Le squelette les pieds à l'O.; entre les genoux, une fibule en bronze et fer.

N° 25. — S. 45° E. — A droite de la tête, un vase brisé.

N° 26. — E. — Rien.

N° 27. — S. 80° E. — Le squelette les pieds à l'O. Rien.

N° 28. — N. 80° E. — Le squelette les pieds à l'O. Sur l'avant-bras droit, un poignard du même type qu'au n° 22, plié en deux, avec un anneau de fer.

N° 29. — S. 65° E. — A chaque bras, 13 armilles; à droite de la tête, un petit anneau en bronze, peut-être une boucle d'oreille.

N° 30. — N. 35° E. — Violée anciennement.

N° 31. — E. — A chaque bras, un bracelet de lignite; au cou, une fibule de bronze; derrière la tête, une perle d'ambre.

N° 32. — S. 88° E. — A gauche, sur la poitrine, fibule de bronze et

Digitized by Google

fer; sur la poitrine, un torques tubulaire; au bras droit, 24 armilles; au bras gauche, 23.

N° 33. — S. 73° E. — Bouleversée par une inhumation postérieure. Le second inhumé déposé à 0 m. 30 au-dessus du fond. A l'épaule gauche, un vase brisé; au bras droit, un bracelet en bronze. Dans l'ensemble des déblais, un vase brisé ayant dû appartenir à la première inhumation.

N° 34. — S. 78° E. — Sur la poitrine, une fibule de bronze, une autre contre la cuisse droite; au bras droit, 28 armilles et 18 au bras gauche; à la cuisse droite, un vase.

N° 35. — N. 52° E. — Au cou, un torques tubulaire entièrement brisé; deux bracelets cannelés; vers l'avant-bras gauche, une agrafe; entre les genoux, une fibule de bronze.

N° 36. — N. 45° E. — Rien.

N° 37. — N. 50° E. — Tout jeune enfant; sur l'avant-bras gauche, un torques en bronze; à la cuisse gauche, un vase.

N° 38. — N. 60° E. — A gauche des genoux, une fibule.

N° 39. — N. 62° E. — Rien.

N° 40. — N. 80° E. — Un fragment de vase.

N° 41. — S. 20° E. — Rien.

N° 42. — N. 57° E. — Sur la poitrine, au milieu d'un torques tubulaire entièrement écrasé, 48 à 50 armilles brisées, une fibule de bronze et une de fer et bronze, une canine supérieure de chien en pendeloque; une seconde pendeloque formée d'une petite perle de terre cuite (?), d'un ornement trilobé en bronze, d'une dent de cheval et d'un ornement hémisphérique en bronze *(tintinnabulum ?)*, le tout enfilé dans un anneau de bronze, y compris ce dernier objet percé à son pôle; un objet indéterminé en bronze plein; une perle longue qui n'est ni en corail ni en *dentalium*, bien que ressemblant à l'un ou à l'autre.

N° 43. — N. 52° E. — Le squelette les pieds à l'O. A droite de la tête, une lance et un fragment de vase.

N° 44. — N. 62° E. — Jeune sujet. Rien.

N° 45. — N. 60° E. — Jeune sujet. Rien.

N° 46. — N. 60° E. — Enfant. Au bras gauche, un bracelet de bronze avec son jet de coulée.

N° 47. — N° 48° E. — A gauche des pieds, une lance; deux bracelets de bronze, un vase très brisé ne pouvant être reconstitué.

N° 48. — N. 60° E. — Le squelette les pieds à l'O. A gauche de l'épaule un torques tubulaire de faible section, posé de champ; au coude droit, un vase brisé.

Digitized by Google

N° 49. — N. 49° E. — Sépulture double par superposition. Inhumation supérieure : entre les cuisses, un vase; inhumation inférieure, rien.

N° 50. — N. 61° E. — Le squelette les pieds à l'O.; sous les cuisses, un vase brisé.

N° 51. — S. 22° E. — A gauche des pieds, une lance; à gauche de la tête, un vase.

N° 52. — N. 64° E. — Le squelette les pieds à l'O. Jeune sujet. A gauche de la tête, un vase.

N° 53. — N. 59° E. — Fosse taillée soigneusement. Pas de tête; mais à sa place, un fond de carquois; contre l'avant-bras droit, un vase; au bras gauche, un bracelet de fer; à gauche des genoux, sept javelines et pointes de flèches en fer; à gauche des chevilles, un couvercle de carquois; à gauche des pieds, un talon de javeline.

N° 54. — N. 42° E. — A gauche des cuisses, un vase; à la tête, près du menton, une cuiller en terre.

N° 55. — N. 60° E. — Rien.

N° 56. — S. 29° E. — Enfant. Rien.

N° 57. — N. 58° E. — Rien.

N° 58. — N. 46° E. — Sur les cuisses, une lance la pointe tournée vers les pieds; à gauche des pieds, un talon de lance; à gauche des cuisses, un vase.

N° 59. — N. 56° E. — Sous le menton, deux anneaux de bronze réunis par un anneau de fer.

N° 60. — N. 44° E. — Violée. Double. Un petit anneau de bronze ayant pu être un anneau de suspension d'arme ; dans les déblais, débris épars d'un vase; vers la gauche d'un crâne peut-être encore en place dans l'angle N.-O., une fibule de bronze.

N° 61. — N. 47° E. — Rien.

N° 62. — N. 62° E. — Sur le haut de la poitrine, une fibule.

N° 63. — N. 62° E. — Rien à la tête, ni aux pieds, un gros arbre sur la poitrine.

N° 64. — S. 74° E. — A gauche de la tête, un torques tubulaire de petite section, de champ; à gauche de la hanche, un vase.

N° 65. — N. 67° E. — Au bras gauche, un bracelet de bronze; et 4 armilles au bras droit.

N° 66. — N. 43° E. — Le squelette les pieds à l'O. Deux bracelets de bronze; une boucle d'oreille à gauche de la tête.

N° 67. — N. 62° E. — A droite de la hanche, un vase; à l'épaule gauche, un fond de carquois avec un talon de javeline; au tiers inférieur de la cuisse gauche, un couvercle de carquois.

Digitized by Google

N° 68. — N. 48° E. — Sur la cuisse droite, une lance; un vase ramené en surface par les animaux.

N° 69. — S. 19° E. — Le squelette les pieds à l'O. A droite de la tête, un vase brisé; au bras gauche, 8 armilles, 3 au bras droit, ces armilles un peu plus puissantes que les précédentes.

N° 70. ——N. 60° E. — Violée anciennement. Rien.

N° 71. — N. 69° E. — Sur la poitrine, un torques tubulaire avec une fibule incrustée de corail; au bras droit, environ 13 armilles et 8 au bras gauche.

N° 72. — N. 61° E. — Jeune sujet. Un torques plein déposé sur la poitrine avec une mandibule de chat en pendeloque et un bracelet orné de 16 perles. De plus, deux bracelets et, à la hanche droite, un vase.

N° 73. — N. 62° E. — A droite de la tête, une lance.

N° 74. — N. 70° E. — A droite de la hanche, un vase.

N° 75. — N. 71° E. — Rien.

N° 76. — N. 49° E. — A gauche des pieds, une javeline; au coude gauche, un vase; à la cuisse droite, un poignard.

N° 77. — N. 39° E. — Au cou, un torques plein; à droite de la tête, une boucle d'oreille; deux bracelets; une fibule à cabochon et à assez long ressort à l'épaule droite.

N° 78. — N. 72° E. — A gauche de la tête, une lance.

N° 79. — N. 36° E. — Le squelette les pieds à l'O. Rien.

N° 80. — N. 43° E. — Sur le bras droit, une lance, la pointe vers l'épaule; à gauche et derrière la tête, fragments de vase.

N° 81. — N. 80° E. — Rien, pas même traces d'ossements, et cependant le blocage de pierres, assez puissant, était bien intact.

N° 82. — N. 55° E. — A gauche de la tête, deux vases; à leur gauche, une lance, la pointe vers les pieds; à la hanche droite, un vase; sur l'avant-bras gauche, un poignard brisé, avec, à l'entrée du fourreau, deux petits anneaux de bronze.

N° 83. — N. 45° E. — Au coude droit, une lance, la pointe vers l'épaule gauche; vers la main droite, un couteau.

N° 84. — N. 47° E. — Tout jeune sujet (10 à 12 ans); un os de porc à droite de la tête.

N° 85. — N. 26° E. — Rien.

N° 86. — N. 28° E. — Rien.

N° 87. — N. 46° E. — Trois corps superposés, le squelette du milieu ayant les pieds à l'O. et les jambes croisées. Seul le troisième inhumé (supérieur) possédait un mobilier funéraire.

Digitized by Google

A la main droite, un poignard; vers l'humérus droit, un vase et une lance; derrière la tête, un objet de bronze qui présente la forme générale d'une légère *pince à sucre*, mais dont les branches sont maintenues par des rivets à écartement constant. De plus, vers la tête et à gauche, étaient des fragments de lance et de vase qui pouvaient provenir de l'un des inhumés inférieurs.

N° 88. — N. 64° E. — Jeune sujet. A gauche de la tête, un vase; sur la poitrine, un torques en bronze plein; sous le premier vase, débris d'un autre grand vase; vers la ceinture, parcelles de bronze pouvant provenir de boutons agrafes.

N° 89. — N. 41° E. — Sépulture triple d'enfants par superposition. Le premier inhumé — inférieur — recouvert de quelques pierres, intact. Rien. Le second, enfant de 4 à 5 ans; sur la poitrine, un torques en bronze plein; deux bracelets; à gauche de la tête, un vase. Le troisième, les pieds à l'O., ossements fort décomposés, sauf le radius et le cubitus droits conservés par l'oxyde d'un bracelet de bronze; à la tête, un vase. Le fond de la fosse était rempli avec la craie; le reste avec une terre poussiéreuse grise et quelques petits éléments de craie.

N° 90. — N. 60° E. — Double par superposition, les deux corps séparés par un lit de moellons. Derrière la tête de l'inférieur, un vase; au coude gauche, un vase; au bras droit, environ 26 armilles. Second inhumé, rien.

N° 91. — N. 53° E. — A gauche de la tête, un vase.

N° 92. — N. 51° E. — Jeune sujet. Derrière la tête, une fibule; deux anneaux d'humérus et deux bracelets en bronze plein aux avant-bras; un fragment de vase.

N° 93. — N. 42° E. — Deux jeunes inhumés, le second — supérieur — les pieds à l'O. Uniquement deux pierres au-dessus de la tête du second.

N° 94. — N. 54° E. — Le squelette les pieds à l'O. Grande fosse étroite, 2 mètres × 0 m. 80, le corps aux ossements délicats occupant toute la longueur. Dans les déblais, un petit objet de bronze pouvant être un ferret de courroie.

N° 95. — N. 47° E. — Une fibule à double bossette égarée dans les déblais supérieurs. Corps en place à fond; sur la jambe droite, une lance brisée; sur l'avant-bras droit, un poignard tordu avec son attache; deux boutons plats circulaires en fer sur le poignard.

N° 96. — N. 60° E. — Enfant très décomposé. A gauche de la tête, fragments d'un crâne très faible.

Digitized by Google

N° 97. — N. 50° E. — Jeune sujet. Violée en tête. A l'avant-bras gauche, un vase renversé; au poignet gauche, un bracelet grossier en bronze, la main sous la hanche.

N° 98. — N. 32° E. — A la hanche droite, une lance la pointe vers les pieds.

N° 99. — N. 62° E. — Enfant. A la main droite, un fragment de vase.

N° 100. — E. — Le squelette les pieds à l'O. Sous l'avant-bras droit, un poignard en fer, la pointe vers les pieds, avec trois anneaux de suspension en fer.

N° 101. — N. 43° E. — Au cou, trois perles d'ambre alternant avec deux canines de chien, la plus grosse perle au milieu.

N° 102. — N° 88° E. — Au coude gauche, un demi-vase dont les deux fragments non en connexion ont pris des teintes différentes.

N° 103. — N. 57° E. — Derrière la tête, tournée vers la droite, gros os de cheval.

N° 104. — S. 87° E. — Rien.

N° 105. — S. 88° E. — Au poignet droit, un bracelet de bronze.

N° 106. — N. 70° E. — Grande fosse : 2 m. 20 × 0 m. 90 × prof. 1 m. 30. Vers 0 m. 50 de profondeur, un squelette violé, avec, resté en place vers le coude gauche, un vase. L'inhumée du fond intacte. Torques en bronze plein entourant les débris de la tête très décomposée et paraissant avoir été placé en couronne; sous le menton, deux perles d'ambre; deux anneaux d'humérus en bronze plein; sur la poitrine, une fibule ornée de corail; au bras droit, 150 grammes de débris d'armilles (environ 80 à 85); au bras gauche, 180 grammes de débris d'armilles plus fortes (environ 60 à 70).

N° 107. — S. 78° E. — Le corps gisant la face contre terre. Rien

N° 108. — N. 71° E. — En surface, une sépulture violée, avec débris de deux vases. Au fond, inhumation intacte. Au cou, 3 perles d'ambre, la plus grosse en forme de fusaïole (20 gr.); sur la poitrine, deux fibules à double bossette; à l'humérus gauche, un anneau de bronze plein; au poignet gauche, environ 24 armilles et 17 au poignet droit toutes brisées; boutons-appliques en bronze.

N° 109. — S. 6° E. — Le corps la face contre terre. Rien.

N° 110. — S. 36° E. — Rien.

N° 111. — N. 4° E. — Enfant. Rien.

N° 112. — N. 88° E. — Rien.

N° 113. — N. 61° E. — Énorme dépôt d'ossements d'un fort veau. Environ 1 /4 de l'animal débité par quartier comme l'indiquait la position des os et le sectionnement des ver

Digitized by Google

tèbres; ainsi un quartier de l'échine reposait dans un angle, les vertèbres, sciées, contre la paroi. La tête avait été placée sur le tout. Parmi les tombes environnantes, aucune plus importante que les autres. Dimensions de la fosse : 1 m. 30 × 1 mètre × prof. 0 m. 70.

N° 114. — N. 65° E. — Pierres abondantes. Rien.

N° 115. — N. 47° E. — Le squelette les pieds à l'O. Grande fosse 2 m. 20 × 1 m. 20 × prof. 0 m. 80, plus large à la tête qu'aux pieds et diminuant de largeur vers le fond. A gauche de la tête, grande jatte à décors excisés avec ossements de ruminant (veau); à droite, grande olla à engobe rouge. Vers la bouche, un petit vase; sur la poitrine, fragments de fer indéterminés; anneaux d'humérus en très mauvais état; à chaque avant-bras, cinq bracelets-armilles.

N° 116. — S. 81° E. — Grande fosse 2 mètres × 0 m. 75 × prof. 0 m. 80. Pas de pierres. Au bras droit, un gros anneau de bronze; sur la poitrine, une fibule en bronze; au coude gauche, une agrafe de bronze qui devait être sertie sur une lamelle de bois.

N° 117. — S. 80° E. — Pas de pierres. Jeune fille, au cou, un torques en fer; armilles de différents types; 6 au bras droit, 7 au gauche.

N° 118. — N. 67° E. — Violée. Rien.

N° 119. — N. 87° E. — Le squelette les pieds à l'O. Une seule mais énorme pierre au-dessus de la tête. Mobilier, néant. Le corps avait été recouvert d'un fort brasier dont subsistait une couche de cendres de charbon; mais le corps n'avait pas subi l'action du feu.

N° 120. — S. 73° E. — Deux bracelets de bronze; sur la tête, un torques en bronze plein, auquel était accolé environ le tiers d'un torques en fer.

N° 121. — N. 20° E. — Le squelette les pieds à l'O.; au cou, un torques en fer; à chaque bras, envrion 25 armilles (120 gr.; 7 = 17 gr.); contre le coude gauche, agrafe en bronze; vers la ceinture, boutons-appliques en bronze de types différents.

N° 122. — S. 43° E. — Enfant. Fragments de vase vers le coude gauche. La fosse creusée aux pieds de 121.

N° 123. — S. 66° E. — Le squelette les pieds à l'O. Encadrant la figure, un torques tubulaire et un torques en fer; boutons-appliques de ceinture; au coude droit, silex plat; au bras gauche, 33 armilles; au bras droit, 31; toutes brisées et de différents types.

Digitized by Google

N° 124. — N. 83° E. — Fosse de dimensions supérieures à la normale. Le squelette couché sur le côté gauche; devant la tête, une lance.

N° 125. — N. 59° E. — Enfant. A gauche de la tête, grosse vertèbre indéterminée.

N° 126. — N. 57° E. — Le squelette les pieds à l'O. Au coude gauche, un vase. Crâne très fuyant. La fosse étant trop courte, le corps avait été couché sur le côté, les jambes repliées.

N° 127. — N. 38° E. — Le squelette les pieds à l'O. Au coude gauche, un vase brisé.

N° 128. — N. 84° E. — Rien.

N° 129. — N. 68° E. — 2 m. 20 × 0 m. 95 × prof. 0 m. 75. Un premier inhumé avait été bouleversé, les ossements étaient disséminés dans le blocage très puissant de la seconde inhumation. Le crâne, très étroit, avait été déposé sur le bassin du second inhumé. Deux tessons de vase, l'un au fond en place, l'autre dans le blocage, avaient dû appartenir à la première sépulture Le second inhumé intact; à l'épaule gauche, une lance la pointe vers la tête; au bras gauche, un poignard à fourreau fer et bronze et trois anneaux de suspension en bronze, un de chaque côté du pontet et le troisième plus haut, vers l'humérus.

N° 130. — N. 63° E. — Fosse double par juxtaposition 2 m. 20 × 1 m. 10 × prof. 0 m. 90. Inhumée de gauche; au cou une perle d'ambre; deux bracelets d'humérus; au bras droit, environ 39 armilles et 37 au bras gauche; sur le bassin, deux fibules; à la hanche gauche, une agrafe de bronze avec un anneau de bronze; sur le bassin, un torques tubulaire. Inhumée de droite : au cou, un torques tubulaire; à l'épaule gauche, une fibule; à la hanche gauche, une agrafe en bronze avec anneau formé de fragment d'armille (?); sur toute la largeur, vers la ceinture, boutons-appliques.

N° 131. — N. 43° E. — Pierres abondantes. Au cou, torques tubulaire; au bras droit, environ 16 armilles et 6 au bras gauche.

N° 132. — N. 68° E. — Le squelette les pieds à l'O. Deux bracelets en lignite; à gauche des genoux, un torques tubulaire de champ.

N° 133. — N. 67° E. — Double par superposition. Premier (inférieur), nez remarquablement horizontal. Mobilier, nul. Second, à environ 0 m. 40 au-dessus, deux bracelets en lignite au bras droit, un au gauche.

Digitized by Google

N° 134. — E. — Violée. Dans les déblais, une fibule.
N° 135. — S. 83° E. — Violée. Rien.
N° 136. — N. 67° E. — Rien.
N° 137. — S. 77° E. — Rien.
N° 138. — N. 76° E. — Le squelette les pieds à l'O. Un torques en fer brisé; deux bracelets en fer et environ 43 armilles brisées; sur la poitrine, deux fibules; à la ceinture, une agrafe et boutons-appliques en bronze; un vase incomplet, une partie vers la main droite, l'autre vers le coude gauche; à l'humérus gauche, deux silex.
N° 139. — S. 49° E. — Petit sujet, les ossements presque complètement décomposés, les bras croisés sur la poitrine, ayant chacun un bracelet tubulaire en bronze; au cou, un torques en bronze plein; à droite de la tête, un petit silex à *facies* moustérien.
N° 140. — N. 81° E. — Violée anciennement. Fragments de crâne très épais.
N° 141. — S. 53° E. — Sur les genoux, torques tubulaire dans lequel étaient passés deux bracelets tubulaires; à l'humérus droit, un vase; sur l'épaule gauche, différentes pendeloques : une canine de chien et ornement trilobé en bronze, canine de chien, micaschiste, un anneau auquel adhéraient encore quelques fragments ferrugineux; à droite de la tête, autre anneau, reste de pendeloque ou boucle d'oreille.
N° 142. — S. 87° E. — Violée anciennement. Rien.
N° 143. — S. 82° E. — Ossements entièrement décomposés; environ 48 armilles.
N° 144. — N. 85° E. — Enfant. Rien.
N° 145. — S. 66° E. — Enfant. A l'épaule gauche, deux anneaux de bronze avec traces de fer; sur le bassin, une fibule.
N° 146. — S. 54° E. — Marnienne en limite.
N° 147. — N. 78° E. — Pas de pierres, fosse très courte, les jambes repliées en hauteur. Rien.
N° 148. — N. 65° E. — Le squelette les pieds à l'O. A la hanche droite, un vase.
N° 149. — N. 61° E. — Violée anciennement. Fragments de vase.
N° 150. — N. 53° E. — Violée anciennement. Fragments de vase.
N° 151. — N. 41° E. — 1 m. 45 × 0 m. 35; jeune sujet; au bras gauche, un bracelet en bronze.
N° 152. — S. 78° E. — Environ 40 armilles brisées; sur les deux fémurs, boutons-appliques.
N° 153. — N. 81° E. — Courte et assez large. Sur le fémur gauche, un poignard.

Digitized by Google

N° 154. — S. 42° E. — Violée anciennement. Dans les déblais, un vase.

N° 155. — N. 53° E. — Longue, 2 m. 05. Au genou droit, une lance, la pointe vers les pieds; à la bouche, un vase.

N° 156. — N. E. — 3 m. 30 × 0 m. 70 × prof. 0 m. 80, sans traces d'ossements. Dans les déblais de craie et de terre fragments de poterie.

N° 157. — N. 53° E. — Le squelette les pieds à l'O. Jeune femme. A l'épaule gauche, une fibule; entre le corps et le bras et avant-bras gauches, morceaux d'un vase incomplet déposés sur une ligne de 0 m. 30 à 0 m. 35.

N° 158. — S. 81° E. — Rien.

N° 159. — S. 78° E. — Rien.

N° 160. — S. 60° E. — Au cou, torques tubulaire; entre les cuisses, un vase.

N° 161. — S. 76° E. — Violée. Rien.

N° 162. — S. 68° E. — Tombe très courte, la tête relevée et les genoux repliés. Au coude gauche, un vase; au cou, un torques tubulaire et une fibule.

N° 163. — E. — Bouleversée par les lapins. Débris d'armilles.

N° 164. — S. 69° E. — Marnienne. Violée.

N° 165. — N. 72° E. — Violée. Rien.

N° 166. — N. 54° E. — Bouleversée par les lapins et probablement violée.

N° 167. — S. 87° E. — Deux bracelets de bronze; deux boucles d'oreilles de bronze.

N° 168. — S. 64° E. — Fillette. Un torques de bronze avec son jet de coulée; au coude droit, un petit vase et un second entre les cuisses; à la hanche droite, une fibule.

N° 169. — S. 50° E. — Marnienne, violée.

N° 170. — S. 78° E. — Marnienne, violée.

N° 171. — E. — Marnienne, violée.

N° 172. — S. 79° E. — Double par superposition. Puissant lit de pierres, les deux corps séparés par 15 à 20 centimètres de terre et de craie. Le premier (inférieur), un bracelet de lignite au poignet gauche. Le second, une fibule sur la poitrine et un bracelet de bronze au bras gauche.

N° 173. — Incinération.

N° 174. — E. — Violée. Dans les déblais, un fragment de vase.

N° 175. — S. 67° E. — Violée. Rien.

N° 176. — N. 59° E. — Comme au n° 119.

N° 177. — S. 27° E. — Jeune sujet. Violée. Rien.

N° 178. — S. 17° E. — Fosse courte, les jambes repliées. Au coude droit, un vase.

Digitized by Google

N° 179. — N. 60° E. — Jeune fille. A droite de la tête, un vase; vers l'épaule gauche, fragments d'une perle d'ambre, une perle de verre et une seconde perle d'ambre, quinze grains de corail, une fibule; au bras gauche, un bracelet très grossier avec énorme jet et bavure de coulée, et 17 armilles uniformément striées de petit module; au bras droit, un petit bracelet et 10 armilles de deux types différents; sur la poitrine, un torques tubulaire; à la cuisse droite, un os de porc.

N° 180. — N. 39° E. — Enfant. Au bras gauche, un bracelet en bronze avec naissance du jet de coulée.

N° 181. — Incinération.

N° 182. — S. 69° E. — En extrémité N. E. Bien qu'éloignée de 13 mètres des dernières tombes et sans blocage de pierres, cette sépulture paraît cependant appartenir encore au groupe hallstattien : peu longue, étroite, remblayage de craie et de terre; horizontalité de l'os nasal accentuée.

N° 183. — N. 65° E. — 2 m. 30 × 0 m. 80 × prof. 0 m. 80. Pierres abondantes. Bras gauche, un bracelet en lignite très brisé; hanche droite, deux fibules en bronze; sous le menton, huit grains de corail.

Abbé Favret.

(A suivre.)

Digitized by Google

LA CRÈTE ET LES LÉGENDES HYPERBORÉENNES

J'ai rendu compte, en 1924 [1], de la découverte que M. J. Replat et moi-même avions faite à Délos, découverte qui nous a permis de localiser la *deuxième* tombe des Vierges hyperboréennes dans l'île : le σῆμα d'Hyperoché et Laodicé, élevé à l'intérieur du *téménos* d'Artémis. L'importance de cette trouvaille a été aussitôt soulignée par M. R. Vallois [2]. Il est, en fait, assez précieux, autant que rare, de bénéficier, ici ou là, de déterminations archéologiques nettes, permettant de confronter sur le terrain, avec des réalités, les plus antiques légendes religieuses. On pouvait prévoir que l'identification ainsi faite dans l'île sainte des Cyclades préciserait plus ou moins partiellement, non seulement la topographie du *hiéron*, mais notre connaissance des cultes préhelléniques. Je voudrais à ce sujet présenter aujourd'hui quelques nouvelles observations.

L'aventure des Hyperboréennes nous a été racontée en détail notamment par Hérodote [3], qui, d'après les traditions cycladiques, avait cherché même à déterminer l'itinéraire des Vierges porteuses d'offrandes, arrivées en *deux* groupes à Délos [4] : les deux premières, on le sait, avant la naissance d'Apollon, les deux autres au moment de l'illustre Genèse. Après la première *théorie* (celle d'Hyperoché et Laodicé venues les secondes « avec les dieux »), les ἱρά envoyés tra-

1. *Bull. Corr. hell.*, XLVIII, 1924, p. 247-263.
2. *BCH*, XLVIII, 1924, p. 411-445. Sur les questions litigieuses de l'Artémision, nous reviendrons bientôt à notre tour.
3. IV, 32-35.
4. M. R. Vallois rapproche les couples d'Hyperboréennes des couples d'Eilithyies, et même déjà des Διάσκουραι d'Evans : cf. *Rev. Et. anc.*, XXVIII, 1926, p. 131 ; les « Hyperboréens » de Delphes, héros mâles de même souche, étaient groupés aussi par paires.

Digitized by Google

ditionnellement *du Nord*[1] ἐν καλάμῃ πυρῶν, passaient, dit Hérodote, — transmis de peuple en peuple, — par la Scythie, la mer Adriatique, Dodone, la vallée du Spercheios et le golfe maliaque, l'Eubée (de ville en ville jusqu'à Carystos); puis, en évitant Andros, par Ténos.

Cette route Nord-Sud est, à première vue, fort analogue à celle qu'ont pu suivre, à diverses reprises, — notamment encore dans la période dite « dorienne », — les grandes invasions balkaniques descendues sur la Grèce et l'archipel égéen.

Lorsqu'on a eu la chance de connaître à Délos les deux tombes des quatre Vierges — θήκη et σῆμα — on ne s'attendait certes pas, — bien que ces lieux-saints aient été plus ou moins efficacement protégés au cours des siècles par la piété intéressée des insulaires[2], — à découvrir beaucoup plus que quelques rares vestiges de l'inhumation sacrée, voire certains restes des offrandes provoquées par la dévotion locale; assurément, ni les ossements des chastes missionnaires, ni leurs dons sacrés conservés dans la paille de froment, ni les chevelures des vierges ou des garçons déliens, roulées près du σῆμα, soit sur des broches de fuseaux, soit avec des paquets de feuillage! La fouille pratiquée aux deux endroits n'a pas été pourtant absolument vaine, puisqu'elle a montré, dans la θήκη au moins, la forme caractéristique des primitives sépultures; et puisque là, comme dans le σῆμα même, elle nous a donné aussi, en quantité relativement peu abondante, mais du moins sous les types les mieux classés, les modèles de la céramique apportée jadis aux tombeaux.

1. Hérodote ne précise pas, et au ch. 32, il avoue même fort honnêtement son ignorance sur les fameux Hyperboréens, que ni les Scythes ni les peuples voisins, en son temps, ne paraissaient connaître; à part la mention douteuse qu'on devrait aux *Issédons*, Hérodote notait déjà que les principales traditions concernant les Hyperboréens furent poétiques : Homère (qui pourtant ne parle pas des Hyperboréens, disent O. Crusius et M. Mayer, *Lexikon Roscher*, *s. v. Hyperboreer*), Hésiode; et ce sont les habitants de Délos (ch. 33, 1) qui ont fourni le plus de détails sur ce prétendu peuple du Nord. Pour la réalité du voyage d'Hérodote à Délos, cf. Ch. Picard et J. Replat, *BCH*, 1924, *l. l.*

2. La θήκη, le σῆμα étaient des *abata* environnés d'une enceinte sacrée; cf. *BCH*, 1924, *l. l.* (Ch. Picard et J. Replat); à la θήκη était adjoint un autel.

Digitized by Google

Or, fait frappant, inattendu, et sur lequel on ne saurait trop insister : alors qu'aujourd'hui à travers toute la Grèce centrale et jusqu'au Péloponèse foulé par les invasions, on retrouve peu à peu de la céramique *vraiment nordique*, — par exemple ces vases dichromes ou à trois couleurs apparentés aux poteries danubiennes ou balkaniques, et pratiquement indiscernables du Dhimini thessalien, qui sont désormais connus au Sud de l'Acropole d'Athènes, à Gonia près Corinthe, à Phlionte, à l'Héraeon d'Argos, à Tégée même, — *il n'a été découvert, dans les tombes hyperboréennes de Délos, que des poteries nettement cycladiques, crétoises, et mycéniennes*[1].

Dès 1922 [2], j'observais déjà par ailleurs combien il y a d'éléments orientaux dans la légende hyperboréenne à Délos, et que les noms mêmes des prétendues mandataires nordiques[3] nous ramenaient d'emblée du côté de la Méditerranée méridionale ou orientale, plutôt que vers le vague pays des Hyperboréens, si mal connus. Hérodote n'a-t-il pas noté le premier qu'Olen *de Lycie*[4] avait composé l'hymne par lequel les femmes déliennes célébraient chaque année Opis et Argé, près de la θήκη, *en invoquant leur nom à la mode orientale* (IV, 35)? S'il n'est pas sûr que les cinq Perphérées, compagnons des Vierges, aient formé un collège sacerdotal spécialement crétois, — mais l'hypothèse n'est pas exclue — nous reconnaissons du moins, dans l'offrande caractéristique faite au σῆμα (le rite des chevelures coupées), un vieil usage

1. Pour les dates, cf. *BCH*, 1924, p. 247 sqq.
2. *Éphèse et Claros*, p. 472, n. 9.
3. Cela est caractéristique pour Opis; n. 2, *l. l.* : une ville Opis est voisine du Tigre et a été florissante avant le 1er millénaire; Oupis fut le nom préhellénique de la Dame d'Éphèse, une Artémis orientale, parente de la πότνια θηρῶν délienne (R. Vallois, *BCH*, XLV, 1921, p. 252, n. 3). On pourrait donner des arguments analogues pour Argé (r. ἀργ., être blanc; cf. l'hèdre; ou à rapprocher de l'ἄργὸς λίθος, le bétyle ou pilier minoen); nymphe *crétoise* aimée de Zeus (Plutarque, *De fluv.*, 16, 3); Laodicé, Hyperoché (cf. Hyperochos, Laodocos, Amadocos) sont des noms orientaux eux-mêmes; cf. Daebritz, *ap.* Pauly-Wissowa, RE., *s. v. Hyperboreer*, p. 263.
4. Un des fournisseurs de Delphes, sanctuaire crétois, par ailleurs; cf. Pausanias, X, v, 8

Digitized by Google

carien[1], familier, sinon propre, à un pays tout imprégné d'influences crétoises[2].

Les Vierges hyperboréennes auraient peut-être, selon certaine légende, amené à Délos Eileithyia, portant l'huile sacrée de l'olivier pour l'accouchement de Léto[3]. Mais nul ne peut croire qu'autrefois comme aujourd'hui l'olivier ait poussé et fructifié sous les brumes du Nord; et qu'était Eileithyia, — à rapprocher d'Eleuthô, Eleutherna, Eleusis[4], Elysion[5], — sinon une vieille déesse crétoise de la nature (*Odyss.*, XIX, 188) dont Déméter, Artémis ont été, ici ou là, les hypostases? On se retrouve toujours orienté vers le même point de départ.

C'est M. R. Vallois qui s'est avisé le premier, avec beaucoup d'ingéniosité, de ces constatations nécessaires, et dans son brillant article récemment consacré aux origines des Jeux olympiques[6], il écrit notamment : *On constate ce fait étrange, qui n'a pas encore été expliqué : dans plusieurs légendes, le pays des Hyperboréens est un doublet de la Crète, ou des régions situées au S.-E. de la Grèce*[7].

A l'appui de son dire, M. R. Vallois a cité brièvement quelques faits. Je voudrais ajouter d'autres éléments à son enquête; et puisque, pour le singulier parallélisme constaté entre les légendes, il n'a pas été donné encore d'explication, — nous dit-il, — je voudrais en proposer une, ci-après, que je crois vraisemblable.

Reprenons d'abord la recherche amorcée. Je n'insisterai plus, — après ce qui a été dit ci-dessus pour les tombes « hy-

1. J. Hatzfeld, *BCH*, XLIV, 1920, p. 95, n° 33.
2. L. Sommer, *Das Haar in Religion*, etc., cité par R. Vallois, *l. l.*
3. Pausanias, I, 18, 5; cf. Demangel, *BCH*, XLVI, 1922, p. 89-90.
4. W. Persson, *Archiv. f. Rel. Wiss.*, XXI, 1922, p. 285 sqq. (294).
5. L. Malten, *Elysion u. Rhadamanthys*, in *Arch. Jahrb.*, XXVIII, 1913, p. 35 sqq. Un texte de l'*Axiochos* (dialogue pseudo-platonicien, du 1er siècle av. J.-C., semble-t-il), 371 A, disait qu'Hécaergé (doublet d'Argé) et Opis avaient apporté à Délos l'eschatologie crétoise : soit, sur des tablettes d'airain (χαλκοῖ δέλτοι), l'histoire de l'âme et de sa descente aux Enfers. Cf. Porphyre, *De abst. carnis*. II, 19 (σεμνὰ ὑπομνήματα).
6. I. *La course des Dactyles*, *REA*, XXVIII, 1926, p. 305 sqq.
7. *L. l.*, p. 308.

Digitized by Google

perboréennes » de Délos, et pour Eileithyia, — sur la question de l'olivier d'Olympie, question que M. R. Vallois a d'ailleurs signalée et traitée en grande part. Le κότινος de Pisa, olivier sauvage dont les rameaux couronnaient les vainqueurs de l'Altis, était rattaché plus ou moins directement, du vivant déjà de Pindare, à l'arbre sacré délien, cathartique, puis devenu γενέθλιος [1]. M. Vallois a justement suggéré que « pur et virginal », il devait en fait, lui aussi, « tirer son origine des cultes crétois, comme la très pure Ariadné et la douce vierge Britomartis [2] ».

Le prétendu voyage qu'Héraclès, selon Pindare [3], aurait fait pour importer le κότινος sauvage des régions hyperboréennes, n'évoque-t-il pas aussi la capture de la biche, plus tard « disputée » entre Apollon et Héraclès, — au même titre que le trépied delphique, — comme nous le montrent, par exemple, les belles sculptures étrusques, archaïques, de Veii? Il ne serait point très difficile de prouver, dès lors, que la légendaire chasse nordique du héros « sans peur et sans reproche » a *répété* exactement les aventures plus vraisemblables qu'il avait eues en Crète [4], à la poursuite de l'*agrili*, sur l'Ida ou le Dicté, et qu'elles s'expliquent par le dédoublement d'une *identique tradition*.

Les villégiatures ou migrations mythiques de Léto, d'Apollon, nous offrent un autre type de cette génération spontanée, — par « scissiparité », — des légendes : pour accoucher à Délos, la mère du dieu délien et pythien [5] était, selon certaines relations [6], passée par la Grèce du Nord et par Athènes [7] ; mais

1. R. Vallois, *BCH*, XLVIII, 1924, p. 441-445; *REA*, XXVIII, 1926, p. 309 sqq.
2. *BCH*, XLVIII, 1924, p. 444-445.
3. *Olymp.*, III, 24 sqq.
4. Chez les Hyperboréens (Pindare, *Olymp.*, 3, 13, et *Schol.*), il aurait été reçu par une Artémis Hippia, à laquelle on peut comparer l'Artémis Polô de Thasos ; on songerait, par ailleurs, à la Déméter chevaline de Phigalie ; or, la πότνια ἵππων est plusieurs fois représentée sur des documents crétois archaïques, notamment à Prinias.
5. On a signalé le doublet crétois πυθιος = πυτιος.
6. Cf. l'hymne de Callimaque εἰς Δῆλον, p. ex.
7. R. Vallois, *BCH*, XLVIII, 1924, p. 440.

Digitized by Google

on racontait aussi dans les Cyclades qu'elle avait pu baigner ses nouveau-nés dans le Xanthos lycien [1]. A son tour, Apollon était réputé, en pleine époque classique, partager annuellement son activité prophétique entre ses sanctuaires les plus illustres de Grèce, et quelques contrées favorites; quand il quittait Delphes, c'était pour l'Hyperborée [2]; mais de Délos, il allait aussi six mois environ à Patara en Lycie, — ville supposée patrie de sa mère, — où il prophétisait l'hiver [3]. Sans doute n'y a-t-il pas eu réellement partage, mais plutôt répétition obscurément déterminée, mythes géographiques confondus.

La même explication régirait l'énigme qui enveloppe l'aventure de Persée et de Méduse : on conçoit assez naturellement telle légende au pays d'origine de Chrysaor et de Pégase, vers la Carie, par conséquent [4]. Mais pourtant, en face de l' « hyperboréenne » Dodone des Pélasges, comme l'on sait, la Gorgone et ses étranges enfants figuraient en bonne place sur le fronton du temple corcyréen de Palaeopolis [5]. Et certains récits plaçaient chez les Hyperboréens eux-mêmes la poursuite et le meurtre [6].

D'importants personnages « hyperboréens », comme Corythalia, nourrice d'Apollon à Délos, selon Hésychius [7],

1. Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 397.

2. Hécatée d'Abdère, IVe siècle (*FHG*, II, p. 386, fr. 1-2) ; cf. R. Vallois, *REA*, XXVIII, 1926, p. 308.

3. Virgile, *Æn.*, IV, 143; Horace, *Od.*, III, 4, 64; Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 397, p. 398, n. 1.

4. Sur la *harpé* à Byblos, et le caractère oriental de cette arme, cf. E. Pottier, *Syria*, 1922, p. 301.

5. Cette progéniture mi-humaine, mi-animale (ci-dessus, p. 353, n. 4) ne rappelle-t-elle pas celle de Déméter, rendue mère un jour, par Poseidon, du cheval Arion, et d'Artémis à la fois? Or, cette Déméter Hippia, qui est si certainement crétoise (c'est peut-être elle, sous la forme du cheval, qui voyageait par mer, sur une empreinte de sceau du M. R. I.; cf. G. Glotz, *Civil. égéenne*, p. 194, fig. 28), un hymne du Lycien Olen ne la faisait-il pas venir aussi de l'*Hyperborée* à Délos ? Cf. Pausanias, V, VII, 8, où il faut corriger : πρώτην μὲν, etc. J'y reviendrai.

6. Pindare, *Pyth.*, 10, 39-40, et *Schol.* (Bœckh, *Pindari opera*, II, p. 412 sqq.).

7. Cf. aussi Plutarque, *Quæst. conviv.*, 3, 9, 2.

Digitized by Google

et le héros Abaris, — « ἀεροβάτης » tout ainsi que le sera plus tard le Triptolème éleusinien, dont les affinités sont crétoises, — doivent avoir été « transférés » de l'île minoenne au Nord. Il y a équivalence, d'après Hésychius[1], entre Corythalia et Eiresiône, celle-ci symbolisant la branche d'olivier chargée de fruits et entourée de laines qu'on portait à Athènes aux Pyanepsies et aux Thargélies : elle avait eu un rôle caractéristique dans les dévotions de Thésée, lors de son tragique voyage en Crète, et peut-être même précisément pendant son escale forcée à Délos[2]. Certaine Artémis Corythalia de Laconie[3] habitait dans un temple fondé précisément, disait-on, par l'« Hyperboréen » Abaris; mais celui-ci[4] est lié de si près à la Crète qu'il est possible qu'on le puisse retrouver, voyageant en l'air, avec sa flèche, sous l'aspect du pseudo-« Palladion suspendu », d'une bague d'or de Cnossos[5].

Divers animaux sacrés ont partagé dans la tradition antique une origine non moins ambiguë et mystérieuse, et ne sont peut-être devenus nordiques que pour avoir été, d'abord, assurément méditerranéens : tels les cygnes d'Apollon, qui avant d'être « hyperboréens », oiseaux des Muses, étaient venus du *Pactole* de *Méonie*, selon Callimaque, pour chanter sept fois autour de Délos, lors de l'accouchement de Léto[6]. Les griffons, qui jouent un grand rôle dans l'eschatologie minoenne (sarcophage d'Haghia Triada, prêtre au collier de lys dans l'Elysion[7]), ont été nantis d'une légende et d'une

1. *S. v.* Κορυθαλία.
2. R. Vallois, *BCH*, XXVIII, 1924, p. 441.
3. Athénée, 139, b.
4. Précurseur de Pythagore, qui se disait lui-même descendant d'Apollon Hyperboréen; cf. Porphyre, *Vit. Pyth.*, 28; Jamblique, *Vit. Pyth.*, 91, 92, 135; le dialogue d'*Abaris* serait de la deuxième moitié du IVe siècle av. J.-C.; cf. A. Delatte, *la Vie de Pythagore*, p. 155.
5. Sir A. Evans, *JHS*, XXI, 1901, p. 170, fig. 48 = G. Glotz, *Civil. égéenne*, p. 293, fig. 47; cf. aussi *JHS*, *l. l.*, p. 175, fig 1.
6. Callimaque, Εἰς Δῆλον, v. 249 sqq. : lustration circulaire, de mode crétoise (cf. le vase de la Procession au sistre, d'Haghia Triada); le chiffre 7 a aussi sa valeur très orientale, bien connue; Apollon, né le 7, est le dieu « septime » : Eschyle, *Sept contre Thèbes*, v. 800; pour les origines crétoises d'une fête de Delphes, cf. E. Pottier, *Septerion*, in *Dict Ant.*, *s. v.*
7. Je ne parle pas ici, à dessein, des scènes de l'Anneau dit de Nestor.

Digitized by Google

vie septentrionales, dès le milieu du VIe siècle avant notre ère, notamment par le poème d'Aristéas de Proconnèse qui les montrait servants d'Apollon et gardiens de son or, au fond de la Scythie [1].

Une série de phénomènes intéressants, toujours du même ordre, concernent les Silènes et doivent être brièvement rappelés ici. Un passage de Pindare (*Pyth.* X, 33) atteste que les Hyperboréens offraient à Apollon des sacrifices d'ânes, victimes très rares, et partout, semble-t-il, inconnues, ou négligées en Grèce. Je crois, pour ma part, qu'on a dû toutefois faire probablement des sacrifices d'ânes du côté de la Crète; ou que, tout au moins, il s'était établi jadis, quant à la réalité de tels sacrifices, une tradition issue, semble-t-il, de l'île des Minos. Là, non seulement on a connu l'âne de bonne heure [2], mais il existait, analogue au Minotaure, un démon à tête d'âne, dont une fresque de Mycènes, voire des cachets, par ailleurs, certifient l'existence [3]. L'imagination grecque en a sans doute fait dériver le type du Silène, génie-âne devenu peu à peu génie-cheval, et qui avait gagné de s'ennoblir ainsi, non chez les Scythes [4], mais plutôt en Phrygie [5] : il y a eu là,

1. Hérodote (= Aristeas), III, 116; Ziegler, Pauly-Wissowa, VII, c. 1919; *Dict. Ant. Saglio-Pottier*, fig. 367, 368. A l'inverse, Eschyle les placera à l'extrême Sud, sur les bords du fleuve éthiopien, ce qui facilitera leur confusion avec les sphinx (*Prom.*, v. 803 sqq.; cf. Ziegler, *l. l.*, c. 1922); plus tard encore, Ctésias les refoulera aux Indes (*Indica*, 12; cf. Ælien, *Hist. anim.*, IV, 27, et Hérodote, III, 102). « Peu importent ces localisations disparates », a dit M. J. Carcopino, *la Basil. Porte Majeure*, p. 298-299, en les signalant récemment ; on peut toutefois s'en soucier ici.

2. Glotz, *Civil. égéenne*, p. 194; la tête d'âne figure comme idéogramme à Mallia, à Cnossos; on a trouvé en Crète des ossements d'âne, avec des objets du M. R. Par contre à Troie, pays hyperboréen, pas trace de cet animal. Culte de l'âne en Syrie; D. S. Schiffer, *REA*, XXI, 1919, p. 237-248.

3. Ἐφ. ἀργ., 1887, pl. 10 = *Gaz. B.-Arts*, 1889, I, p. 10. C'est le prototype de certaine figure qu'on devait revoir un jour à Lycosoura; le génie à tête d'âne a existé aussi dans la glyptique minoenne (A. J. B. Cook, *JHS*, XIV, p. 87) et l'Orient l'avait fait sans doute connaître à l'Étrurie.

4. *Schol.* Pindare, X, 33 (cf. Clement d'Alex., *Protrept.*, 25 ; Arnobe, *Adv. Gent.* IV, 25, qui parlent aussi de la Scythie); mais il n'y a pas eu d'ânes en Scythie, comme on l'a fait constater.

5. Pays de Midas, l'âne divin; cf. S. Reinach, *Rev. archéol.*, 1912, I, p. 390-405 (p. 398 sqq.,); l'âne était resté la monture de Silène; le culte de

Digitized by Google

jadis, l'aventure caractéristique et célèbre du Marsyas de Celainae, dont on conservait la peau sacrée dans une grotte; Marsyas serait à la tête de la lignée des Silènes ravisseurs et ithyphalliques de Thasos, de Macédoine, de Thrace, suivants fidèles de ces dieux dits « hyperboréens » que sont Dionysos et Héphaistos, l'un et l'autre, selon la règle, plus orientaux que nordiques[1]. On pourrait jalonner la route qu'ils avaient suivie, avec les Silènes, pour venir aux Balkans [2].

Il serait facile, — et d'ailleurs non sans intérêt, — de multiplier de tels exemples. Ceux que j'ai allégués me paraissent déjà, en tout cas, attester sûrement le parallélisme d'un grand nombre de légendes, qui reparaissaient de la Crète à l'Hyperborée; *et aussi, j'y insiste, l'antériorité de la localisation créloise.*

Resterait à trouver l'explication de ces faits, et c'est ce qui, au témoignage de M. R. Vallois, a jusqu'ici manqué. Beaucoup de savants, à vrai dire, n'ont guère cherché en ce sens [3]. A propos de Marsyas et des Silènes, M. S. Reinach, par exemple, concluait avec scepticisme : « Je ne prétends pas savoir où gîtaient ces Hyperboréens; chez les auteurs grecs, c'est une désignation ethnique et géographique très vague [4] ». De son côté, M. J. Carcopino relève justement diverses incertitudes, trop évidentes, dans la détermination aberrante de la région en cause : Aristéas parlait de la Scythie; Hécatée d'Abdère, au IVe siècle avant J.-C., proposait l'Ouest inexploré de l'Europe, région fabuleuse de l'« Atlantide » toujours cherchée! Il est fort vraisemblable, accorderons-nous à M. Carcopino, que plus tard « le pays des Hyperboréens, les villes

l'âne est attesté en Syrie (ci-dessus, p. 356, n. 2), en Perse (Hérodote, I, 133), et chez les Bryges-Macédoniens (qui sont des Phrygiens).

1. Ch. Picard, *RHR*, XVIII, 1926, p. 91, n. 1 (Dionysos). Cf. *Dict. Ant. Saglio-Pottier*, pour Vulcanus-Héphaistos.

2. Dans une autre étude, à propos de la πότνια « θεῶν », je signalerai d'autres déplacements faits de la Crète à la Grèce du Nord.

3. Cf. ci-dessus, pour M. J. Carcopino, p. 356, n. 1.

4. *L. l.*; ci-dessus, p. 356, n. 5.

Digitized by Google

des Arimaspes, les Champs-Élysées, se soient confondus sur le plan de la méditation... *philosophique*[1] ». Du moins ne paraîtrait-il pas fâcheux de renoncer à vouloir dépasser aujourd'hui des conclusions encore si négatives ?

Ce n'est pas qu'on n'ait sans doute, hélas ! perdu beaucoup de temps, en des articles fort érudits, à discuter sur l'étymologie possible du nom même des Hyperboréens[2], voire à accumuler les hypothèses pour le placement sur la carte de leur contrée, restée mystérieuse autant que brumeuse.

Je proposerais ici une solution personnelle, peut-être inattendue, mais qui tient compte, avant tout, de l'incertitude géographique justement constatée. On peut croire que le vague, jamais éliminé des esprits antiques, tiendrait essentiellement à la *diversité même des migrations victorieuses*, qui, à plusieurs reprises, ont préparé le bouleversement achéo-dorien, lorsque périclita la civilisation inspiratrice des Crétois, bientôt ensevelie sous les ruines, et dans un oubli quasi total.

Compromise à jamais, elle subsistait cependant, et son prestige était respecté surtout des nouveaux vainqueurs, les Barbares « hyperboréens ». Pour ceux-ci, soldats heureux qui n'avaient que la force et la supériorité de leur outillage militaire, les survivants de la Crète minoenne, du monde achéen même, n'ont-ils pas pu créer, plus ou moins de bon gré, une *tradition religieuse* « de fortune », avec les souvenirs, quelque peu déformés et *dépaysés*, d'un passé millénaire, lourd de culture égypto-asiatique[3] ? De même qu'à Mycènes le plus ancien temple grec s'était *orienté* sur les ruines de la chapelle

1. M. J. Carcopino dit même « pythagorique ». Cf. *la Basil. Porte Majeure*, 1926, p. 300-301.

2. Je note, en passant tout au moins, l'ingénieux essai fait pour rapprocher le nom des Hyperboréens du mois crétois Ὑπερβέρετος (mai-juin), en relation déjà avec le culte d'Apollon. En Macédoine, le mois Ὑπερβερεταῖος correspondait à septembre ; il a pu devenir ὑπερφερεταῖος, et expliquerait ainsi peut-être (cf. ci-dessus, p. 351), les περφερέες d'Hérodote (IV, 32-35), porteurs d'offrandes nordiques à Apollon et Artémis ; cf. O. Crusius et M. Mayer, *Hyperboreer*, dans *Lexik. Roscher*, c. 2805-2841.

3. L'adoption par les Francs de certaines légendes du christianisme gallo-romain, en France, a été, un peu, un fait du même ordre : quelques traditions méridionales ont alors essaimé au Nord.

Digitized by Google

palatiale détruite [1], on s'expliquerait ainsi — et comment d'autre sorte? — la survivance et le déplacement des légendes traditionnelles. Elles n'avaient eu chance d'échapper à l'oubli qu'en devenant « hyperboréennes »; dans les cerveaux obscurs des nouveaux venus, elles trouvaient au moins l'asile nécessaire, ranimées à demi, telles que les ombres de la *Nékyia* homérique, lorsqu'elles avaient pu goûter au sang noir de la fosse [2]...

Plus tard, — les envahisseurs une fois fixés, assimilés, instruits et comme régénérés, — Crète et Hyperborée partagèrent dans le souvenir des hommes une destinée analogue. De la Crète, les ruines étaient ensevelies, et la Grèce classique d'Eschyle ou de Thucydide ne les a point connues. L'Hyperborée continua à bénéficier, d'autre part, du prestige acquis par le transfert des mythes méditerranéens. Mais il devenait difficile à des esprits devenus rationalistes de croire qu'en des régions nordiques *chaque jour plus accessibles aux navigateurs*, aux hardis colons de Milet et d'autres villes, les aventures de la légende crétoise avaient eu et pouvaient retrouver quelque réalité. Aussi l'Hyperborée, l'Atlantide, entrèrent-elles à leur tour forcément au domaine du rêve et du mythe. Hérodote, grand voyageur, constate déjà qu'il n'a entendu parler *qu'à Délos* du peuple (?) qui avait mandaté Argé, Opis, et leurs compagnes. La spéculation philosophique eut beau jeu bientôt, comme on l'a finement remarqué, pour confondre avec les Champs-Élysées une fabuleuse contrée enrichie par un folklore emprunté, et — si je puis dire, impossible — et qui était restée illuminée des étranges reflets d'une civilisation disparue [3].

Ch. PICARD.

1. M. A. J. B. Wace, *BSA*, XXV, 1922-1923, l'a fait constater.

2. En somme, les mythographes allemands, qui, comme O. Kern, aujourd'hui encore (*Die Religion d. Griechen*, p. 210 sqq.), croient Déméter venue de Thessalie, ou qui, comme B. Schweitzer, font d'Argos le centre de la légende d'Héraclès, héros « dorien » (*Herakles, Einleit.*, p. 1), subissent à nouveau, à mon sens, l'effet curieux du « mirage hyperboréen » antique.

3. Quelques lectures faites au moment de la correction des épreuves m'amènent à signaler des indices nouveaux, en faveur, je crois, de mon

Digitized by Google

exégèse. M. J. Bayet, dans les études fort intéressantes qu'il vient de consacrer à Herclé et à l'Hercule romain (*les Origines de l'Hercule romain*, 1926, p. 67 sqq., 117, 169, etc.), a signalé à plusieurs reprises la trace des légendes hyperboréennes dans les colonies grecques de l'Italie du Sud (Métaponte, Crotone, etc.) Déjà *dépaysées*, elles voyageaient donc avec les émigrants hellènes, et c'est la seule explication à donner de leur diffusion *occidentale*, préparant les hypothèses d'Hécatée d'Abdère (ci-dessus, p. 357). Je ne fais qu'indiquer ici cette conclusion qu'il serait facile d'étayer.

Les récentes fouilles entreprises, par ailleurs, en Roumanie, sous la direction de M. V. Parvân et de ses collaborateurs, — recherches dont les deux premiers fascicules parus de *Dacia* (I, 1924, II, 1925) nous apportent déjà les résultats, si bienvenus — éclairent aussi quelque peu le problème hyperboréen. La migration des légendes du Sud au Nord a dû se faire d'autant plus facilement qu'elle était comme préparée, dans les régions scytho-danubiennes, où l'ascendant de la civilisation crétoise s'était marqué par diverses importations cultuelles (idoles, tables de libation, etc.); on notera à ce sujet, notamment, les constatations faites aujourd'hui à Gumelnita (*Dacia*, II, 1925, pp. 80-92, 102), à Căscioarele (*ibid.*, p. 138-197; cf. p. 183-184, 187-188), etc. M. V. Parvân et ses collaborateurs (Vl. Dumitrescu, Gh. Ştefan) ne mettent pas en doute l'existence de ressemblances *non fortuites* entre la civilisation danubienne et la civilisation égéenne. Constatons que ces ressemblances se révèlent au Nord par des *importations crétoises* dûment attestées dans les fouilles, tandis que les prétendus présents nordiques n'ont laissé nulle trace à Délos même.

Digitized by Google

SUR QUELQUES VERS DE VIRGILE

(*Géorgiques*, II, v. 490-492.)

Felix qui potuit rerum cognoscere causas
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!

Qui ne connaît ces vers des *Géorgiques* et qui ne croit savoir que Virgile y salue d'un cri de généreuse envie la gloire de Lucrèce? On aime à y retrouver cette haute ambition, ce désir de rivaliser avec les plus grands qui, dès le début, apparurent chez Virgile et le distinguèrent entre tous.

On sait le goût qu'il eut toujours pour la poésie philosophique. Ce n'est pas en vain qu'il avait, selon la tradition, suivi les leçons de l'épicurien Siron [1]. Dans une des petites pièces qu'on attribue à sa jeunesse, il s'écriait déjà, après avoir dit adieu à la rhétorique, à la grammaire, à l'histoire :

Nos ad beatos vela mittimus portus,
Magni petentes docta dicta Sironis
Vitamque ab omni vindicabimus cura [2].

Cet amour de la philosophie était assez fort pour l'inspirer même dans un genre comme l'églogue, et l'on connaît les vers qu'il place dans la bouche de Silène [3]. Il y décrit la formation du monde en un tableau que Servius rattache à l'inspiration épicurienne. Il serait plus exact de dire : à la

1. Servius, *Ad. Aen.*, VI (2, 46, Thilo).
2. *Catalepton*, VII. On peut admirer dans ces vers comment l'idée se fond dans le symbole. Les *beati portus* sont Naples sans doute et aussi le port de la sagesse.
3. *Bucol.*, VI, 31 à 40.

Digitized by Google

physique des atomes [1]. Car ces vers — on ne saurait trop y insister — sont suivis immédiatement d'une histoire des premiers temps du monde, qui est conforme aux traditions ordinaires de la mythologie. Mais quoi qu'il en soit de cette remarque, qu'il paraît nécessaire de faire, il n'en reste pas moins que Virgile paraît se souvenir de Lucrèce et d'une partie de la philosophie épicurienne.

Dès lors, ne semble-t-il pas évident que nos vers doivent s'expliquer par une allusion à Lucrèce? La connaissance des causes, pour l'homme qui a reçu les enseignements de Siron et qui s'en est souvenu, peut-elle désigner autre chose que le *De natura rerum?* Et surtout les vers 491-492 peuvent-ils s'appliquer à une autre philosophie qu'à celle d'Épicure? N'est-ce pas le mérite suprême que ses disciples faisaient à ce maître, que d'avoir libéré les hommes des terreurs de l'au delà, et de les avoir libérés par la science physique? Cette valeur morale, ce prix unique attaché à la science, n'est-ce pas l'essence même de l'épicurisme, ce qui inspirait, au témoignage de Cicéron [2], le culte que l'école vouait à son fondateur?

Vraiment il ne semble pas nécessaire d'aller plus loin pour déclarer avec Heyne : *Philosophiae autem Lucretianae capita hic proferri manifestum est*, et il est loisible d'admirer l'art suprême avec lequel, en un simple cri, Virgile peut résumer tout l'enseignement de l'épicurisme.

Mais il y a mieux, et une critique attentive va étayer de preuves et de rapprochements une impression qui semble déjà plus qu'une impression. Elle découvrira dans le détail des mots comme des échos des vers même de Lucrèce. Selon

1. Cette physique avait été, très tôt, adoptée par des philosophes autres que les épicuriens. Ekphantos, un pythagoricien, avait introduit dans sa physique non seulement les atomes, mais le vide (Zeller, *Philos. der Griechen*, I_1, p. 458-459).

2. Cicéron, *Tusculanes*, I, 21. Cicéron juge excessives les actions de grâce que l'on rendait dans son école à Épicure. Ce n'était pas, selon lui, un tel exploit que d'avoir aboli la crainte des Enfers, et même une vieille bonne femme ne croit pas aux légendes sur l'Achéron et l'Orcus. Cf. aussi *De Fin.* I, 13.

Digitized by Google

un procédé cher à tous les poètes et aux poètes anciens plus qu'aux autres, pour parler de son devancier, Virgile lui emprunte son vocabulaire, ses images, et il semble que ce soit là un raffinement délicat de son admiration et de son respect. Tout le passage n'est-il pas une réponse à cette exhortation impérieuse de Lucrèce :

... jam rebus quisque relictis
Naturam primum studeat cognoscere rerum,
Temporis aeterni, quoniam non unius horae
Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis
Aetas, post mortem quae restat cumque manenda [1]?

Les mots *subjecit pedibus* figurent déjà dans l'éloge fameux du *Graius homo :*

Quare religio pedibus subjecta vicissim
Obteritur...

Strepitumque Acheruntis avari rappellerait :

Nusquam apparent Acherusia templa [3].

de même que *Atque metus omnes...* serait un écho, vague à la vérité, de :

Et metus ille foras praeceps Acheruntis agendus [4].

Comment douter, dès lors, que Virgile pense à Lucrèce?

Mais alors que dans le Silène il pouvait sembler ne faire sienne qu'une part de sa doctrine ici les vers sont trop pleins de sens, ils atteignent, avec un trop rare bonheur, le centre même du système pour qu'on puisse mettre en doute qu'il y faille voir une adhésion totale. De même qu'on est chrétien, dès lors qu'on espère dans le Christ, Virgile est épicurien dès lors qu'il accepte de voir dans l'épicurisme le salut des hommes, la vérité qui a rendu à la vie sa joie et son prix.

1. Lucrèce, III, 1071-1075.
2. Id., I, 79.
3. Id., III, 1072.
4. Id., III, 37.

Digitized by Google

Mais voici où les difficultés commencent à naître. Cette profession de foi se trouve dans un poème où rien ne respire cette foi, où tout est imprégné des convictions contraires. Être épicurien, c'est nier la providence des Dieux, c'est proclamer l'absurdité du culte traditionnel, fondé sur l'idée qu'on peut en attendre quelque chose. Il n'est pas besoin de montrer que tels ne sont jamais ni le sentiment, ni l'attitude de Virgile. Il suffit de signaler que, dans les pages mêmes que nous avons sous les yeux, les convictions ordinaires au poète se laissent assez deviner. Assurément, quand il s'écrie :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes...

il fait, de la mythologie, un emploi qui n'est pas plus surprenant que celui qu'en fait Lucrèce chantant Vénus, mère des Énéades, ou rapprochant des bienfaits de Cérès et de Bacchus ceux d'Épicure. Mais quand il note chez les paysans :

Sacra deum, sanctique patres, extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit [1].

ce ton n'est plus du tout celui du *De natura rerum*, et quand il évoque l'âge d'or :

Ante etiam sceptrum Dictaei regis, et ante
Impia quam caesis gens est epulata juvencis
Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat [2]

il est en opposition formelle avec l'épicurisme. Bien mieux, on peut discerner dans ce passage, non seulement un mythe, mais une philosophie bien différente. Il rattache la fin de l'âge d'or à l'impiété qu'eurent les hommes de manger la chair des bœufs. Or il ne suffit pas, pour l'expliquer, de rappeler qu'au témoignage de Columelle et de Cicéron, on avait jadis pour les bœufs une telle vénération qu'il était « aussi criminel de mettre à mort un bœuf qu'un homme libre [3] ».

1. *Géorg.*, II, v. 473-474.
2. *Ibid.*, v. 536-539.
3. Columelle, VI, *praef.*; cf. Cicéron, *De nat. deorum*, II, 53, 159.

Digitized by Google

Les vers de Virgile impliquent en outre que ce fut bien, en effet, un crime, et surtout que ce crime est lié à la fin de l'âge d'or. Or les pythagoriciens condamnaient la mise à mort des bœufs; non seulement ils s'abstenaient en général de la chair de certains animaux, mais ils avaient pour les bœufs un respect tout particulier [1]. Quant à la doctrine qui lie ce crime à la fin de l'âge d'or, sans doute ne la trouvons-nous pas attestée dans la tradition pythagoricienne la plus ancienne. Mais il paraît bien certain qu'au temps de Virgile elle était celle de la secte. Nous la voyons, en effet, développée dans le discours qu'Ovide met dans la bouche de Pythagore: l'âge d'or cesse à mesure que l'homme s'attaque aux animaux, mais de tous ces meurtres, celui que Pythagore condamne le plus longuement et avec le plus de sévérité, c'est celui des jeunes bœufs [2]. Plutarque, reprenant la même doctrine, nous prouve que ce n'est pas là une invention des poètes latins [3]. On a même le droit de se demander si, à défaut de témoignages directs, il n'y a pas quelques indices d'une origine vraiment ancienne de ces idées. Empédocle, dans la description qu'il donnait de l'âge d'or, insistait sur ce que les hommes y vivaient en paix avec les animaux, et s'abstenaient de sacrifices sanglants et spécialement de celui des taureaux [4]. Or Ovide nous montre que les premiers animaux mis à mort le furent pour des sacrifices. Il devient assez vraisemblable qu'Empédocle ait développé ces idées, et qu'il soit la source commune de Plutarque, d'Ovide et de Virgile.

Ce n'est pas la seule trace d'inspiration pythagoricienne qu'on rencontre dans les *Géorgiques*, mais il nous paraît

1. Aristoxène (Diog. Laërce, VIII, 20); cf. Delatte, *Études sur la littérature pythagoricienne*, p. 41.

2. *Métamorphoses*, XV, 120 à 142.

3. *De esu carnium* (II, 3)

4. Frg. 128 (Diels, *Vorsok.*, I, 2, p. 210). Zeller remarque que la description de l'âge d'or chez Empédocle n'a guère de rapport au système. Tout s'explique s'il s'agit d'un emprunt fait aux pythagoriciens et aux idées religieuses de ces derniers (Zeller, I, 4, p. 735-736). Il serait intéressant de rechercher si la faute mystérieuse qui est à l'origine du malheur des hommes n'a pas été, dans certaines sectes, identifiée avec la mise à mort des animaux; le texte de Virgile ne dit pas autre chose.

Digitized by Google

utile de signaler celle-là parce qu'elle se trouve dans le développement dont le *Felix qui potuit...* n'est qu'un moment et, d'autre part, il n'est pas sans importance qu'elle nous ait amené à prononcer le nom d'Empédocle.

Virgile aurait-il donc fait siennes, à quelques vers de distance, les doctrines les plus opposées?

Le commentaire de Servius est muet sur l'allusion que les modernes ont cru apercevoir. Alors que pour le Silène il renvoyait explicitement à l'épicurisme et à Lucrèce, ici il se contente d'interpréter le *cognoscere... rerum causas* par *physicam philosophiam.* Il serait dangereux de tirer de ce silence plus qu'il ne comporte : il comporte ceci, qu'un commentateur ancien, averti de l'influence épicurienne chez Virgile, n'avait pas cependant devant ce passage tout à fait la même attitude instinctive que les modernes, qu'il ne sentait pas lui monter aux lèvres d'une manière invincible le nom de Lucrèce.

Peut-être convient-il ainsi de nous défier de ce que fut notre première impression, de relire notre texte de plus près. Nous nous apercevons alors que la belle antithèse *Felix qui potuit...*, *Fortunatus et ille...* ne fait que reprendre, à la manière d'un thème musical, une opposition déjà marquée plus haut et développée en des termes différents, mais dans le même esprit. Déjà Virgile, après avoir demandé aux Muses, dans un élan d'ardente et religieuse ambition, de lui enseigner :

caeli vias et sidera...

avait douté de ses forces et était revenu à des projets plus modestes :

Sin has ne possim naturae accedere partes...

Il convient donc que nous regardions de près ces vers, que nous prétendions y voir traduites déjà les mêmes idées que celles qui nous occupent. Or voici le premier membre de l'antithèse, celui qui correspond au *Felix qui potuit...*

Mais pour moi je demande d'abord aux Muses, qui plus que tout me sont chères, dont je porte les objets saints, frappé d'un grand

Digitized by Google

amour pour elles, qu'elles veuillent bien m'accueillir, me montrer les routes du ciel et les constellations, les diverses éclipses du soleil, et les souffrances de la lune; la cause qui fait trembler les terres, la force qui soulève la haute mer quand elle rompt ses obstacles, qui la ramène à se reposer en elle-même, et pourquoi tant de hâte à se plonger dans l'Océan chez les soleils d'hiver; et le retard qui, aux époques des nuits tardives, s'oppose à elles [1].

Dans ces beaux vers, il n'y a plus la moindre allusion qui fasse songer à la doctrine particulière de l'épicurisme; il n'est plus question comme dans le Silène du vide et de ces « germes » des choses où l'on croit reconnaître les atomes de Démocrite. Certes on trouve dans le *De natura rerum* des développements qui correspondent aux indications sommaires données ici par Virgile; il s'y trouve des vers consacrés au ciel, aux astres, à la lune, aux divers phénomènes astronomiques ou physiques que Virgile rêverait de chanter. Mais ils ne constituent qu'une faible part de l'œuvre et ils n'en sont pas l'élément le plus original.

Les commentateurs l'ont bien senti, et ils ont avoué qu'en même temps qu'à Lucrèce, Virgile pourrait bien songer à Empédocle et à son Περὶ φύσεως. Le poète grec traitait déjà de toutes ces questions, et surtout il leur donnait une place éminente, à la suite des pythagoriciens dont on connaît le goût pour l'astronomie et la connaissance des choses célestes.

On ne saurait oublier de quelle immense renommée jouissait, auprès des Romains, l'œuvre du philosophe d'Agrigente. Lucrèce lui-même lui doit beaucoup et il a reconnu sa dette. L'éloge qu'il en fait ne le cède guère pour l'enthousiasme et l'admiration aux éloges fameux d'Épicure. Empédocle

1. *Géorgiques*, II, 475-482 :

Me vero primum dulces ante omnia Musae,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant, caelique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunaeque labores;
Unde tremor terris; qua vi maria alta tumescant,
Objicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant
Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quae tardis mora noctibus obstet.

Digitized by Google

lui aussi est à ses yeux un homme « divin [1] ». C'était l'avis de tout son temps. Comme Homère représente la poésie épique, Empédocle représentait la poésie scientifique. Cicéron, dans son *De Oratore*, voulant parler de physiciens qui sont en même temps des poètes, ne cite que son nom [2]; il ignore les autres ou cette gloire les éclipse. Quintilien, pour désigner ceux qui ont confié « aux vers les préceptes de la sagesse », nomme Empédocle chez les Grecs, Varron et Lucrèce chez les Latins [3]. En ce jugement comme en beaucoup d'autres, les Romains se conformaient à l'opinion des critiques grecs : Denys d'Halicarnasse met de même Empédocle au tout premier rang [4].

Virgile n'était pas d'un autre avis et c'est ce qui n'a besoin d'autre preuve que les vers mêmes que nous avons sous les yeux. Nous y trouvons d'abord une allusion à une doctrine physiologique, dont nous savons qu'elle était celle d'Empédocle. Il dit :

Sin, has ne possim naturae accedere partes,
Frigidus obstiterit circum praecordia sanguis...

Mais le poète grec avait expliqué :

αἷμα γὰρ ἀνθρώποις περικάρδιόν ἐστι νόημα [5].

Et voici que l'allusion est assez précise pour contre-balancer les allusions à Lucrèce.

Mais il y a mieux, et ce sont justement les vers que nous commentons qui pouvaient et devaient faire songer un lecteur lettré au Περὶ φύσεως. Virgile s'écrie : *Felix qui potuit...* mais, avant lui, Empédocle avait dit [5]

Ὄλβιος, ὃς θείων πραπίδων ἐκτήσατο πλοῦτον [7].

1. *De nat. rerum*, I, 744 et sq.
2. *De oratore*, I, 50, 217.
3. *Instit. orat.*, I, IV, 4.
4. *De comp. verb.*, 22.
5. Frg. 105 (Diels, *Vorsok.*, I, 2, p. 202 ; cf. Théophraste, *De sensu*, parag. 10).
6. Cf. Bignone, *Empedocle*, 1916, p. 66 et p. 67 n.
7. Frg. 132. Diels, *Vorsok*,. I, 2, p. 212.

Digitized by Google

Bienheureux, celui qui s'est acquis la richesse d'un cœur divin.

Ce « *θείων πραπίδων* » que nous traduisons très inexactement, ce sont les *praecordia* de Virgile, siège de la pensée et des idées. Ainsi le mouvement du *Felix qui potuit...* mais aussi une idée latente dans tout le passage paraissent s'inspirer du « *Περὶ φύσεως* ».

Mais aux yeux d'Empédocle, et surtout aux yeux de ses lecteurs, quel était cet homme bienheureux qui s'était acquis le merveilleux trésor? Y en avait-il même eu un? Il y en avait eu un :

Et il y avait parmi eux un homme au merveilleux savoir, un homme qui s'était acquis le plus vaste trésor de pensées, et qui plus que tout possédait le secours des arts de toute espèce; car, lorsqu'il faisait effort de toutes les puissances de son cœur, il lui était facile à cet homme d'apercevoir chacun de tous les êtres, à travers dix âges, à travers vingt âges de la vie humaine [1].

Quel était ce sage? Empédocle ne le nommait pas, mais la tradition la plus répandue voulait que ce fût Pythagore, et Porphyre rattache à la fameuse légende qui faisait percevoir par lui l'harmonie des astres ce qui est dit ici de la puissance merveilleuse de l'homme « qui s'était acquis le plus vaste trésor de pensées [2] ». Telle devait être certainement la tradition courante au temps de Virgile, et Ovide l'atteste,

1. ἦν δέ τις ἐν κείνοισιν ἀνὴρ περιώσια εἰδώς,
ὃς δὴ μήκιστον πραπίδων ἐκτήσατο πλοῦτον
παντοίων τε μάλιστα σοφῶν ἐπιήρανος ἔργων,
ὁππότε γὰρ πασσῃσιν ὀρέξαιτο πραπίδεσσιν,
ῥεῖ' ὁ γε τῶν ὄντων πάντων λεύσσεσκεν ἕκαστον
καί τε δέκ' ἀνθρώπων καί τ' εἴκοσιν αἰώνεσσιν

frg. 129; Diels, *Vorsok.*, I, 2, p. 211.

2. Porphyre, *Vie de Pyth.*, 30. Cette tradition était celle de Nicomaque (*ibid.*) et de Timée (Diog. Laerce, VIII, 54) : donc particulièrement autorisée. Elle est en général jugée digne de foi (cf. en dernier lieu Bignone, *op. cit.* p. 66). Une opinion nouvelle vient d'être proposée par R. Eisler dans son livre *Orphisch-Dionysische Mysteriengedanken in der christlichen Antike*, 1925 : il s'agirait non de Pythagore, mais d'Orphée, et ces vers seraient précédés immédiatement du frg. 130, peinture de l'âge d'or.

Digitized by Google

en mettant dans la bouche même du maître plus d'une doctrine que son disciple supposé avait exprimée [1].

Il en résulte que, dans la mesure même où Virgile s'inspirait d'Empédocle, il devait penser à Pythagore pour désigner le Sage suprême.

Mais on objectera alors que ceci démontre seulement que Virgile aurait pu penser à Pythagore, en écrivant le *Felix qui potuit*... Il aurait pu y penser, puisqu'il avait dans l'esprit le poème grec. Mais il n'y a pas pensé, et ses vers ont tout de même un sens bien différent. L'homme qui a eu la connaissance des causes pourrait bien être celui qui avait le trésor des divines pensées. Mais celui qui a foulé aux pieds la crainte de la mort? Mais celui qui a vaincu les terreurs de l'Achéron?

On nous invite ainsi à regarder de nouveau notre texte, à étudier de plus près les expressions où l'on croit voir, en même temps que des réminiscences de Lucrèce, les idées de l'épicurisme.

Les rapprochements que l'on a faits ne sont peut-être pas aussi décisifs qu'ils en ont l'air. La mention de l'Achéron n'a vraiment nul besoin de Lucrèce pour être expliquée; les tragiques déjà dérivaient de ἄχος le nom du fleuve redoutable [2]. Il suffit de comparer les vers de Virgile et ceux de Lucrèce (III, 1072, ou III, 37) pour voir que l'image n'est même pas la même ici et là. Chez Virgile, elle n'implique aucune négation de l'Achéron, mais au contraire ceci que le mugissement du fleuve infernal ne réussit pas à troubler la félicité du Sage.

Et sans doute il emprunte à Lucrèce le *subjecit pedibus*. Mais le mot qui fait la violence et la portée du vers de Lucrèce, le mot de *religio* manque chez Virgile. Devons-nous croire que nous en avons le rigoureux équivalent dans le *metus omnes atque inexorabile fatum*, ou ne faut-il pas soupçonner que la différence des termes comporte une différence de la pensée?

1. Cf. Rostagni, *Il Verbo di Pitagora*, Torino, 1924, p. 250 et suiv.
2. Pauly-Wissowa, I, 218, 42-52.

Digitized by Google

Et n'y a-t-il pas chez Virgile, sur le *subjecit pedibus*, une espèce de jeu de mots qui introduit une image nouvelle? L'idée d'un monstre terrassé s'applique très bien à des terreurs, au Destin, mais à cette chose immatérielle qu'est le bruit d'un fleuve, elle convient moins. *Subjecit pedibus* signifie « a jeté à ses pieds », mais peut très bien se préciser tour à tour en : « a terrassé la terreur de la mort » et « s'est élevé au-dessus de la région où mugit l'Achéron ». Une telle amphibologie volontaire ne serait pas sans exemples chez Virgile [1].

Quoi qu'il en soit, les vers des *Géorgiques* signifient, à la lettre, ceci : « la connaissance des causes délivre l'âme des terreurs, du destin inexorable, et du mugissement de l'avare Achéron ». Ils ne signifient pas, ou du moins pas seulement qu'elle la délivre de la crainte de la mort. Nous n'avons aucune raison d'admettre nécessairement ce que les grammairiens appelaient un *hendiadys*. Le sage triomphe de la mort elle-même. Or la manière la plus éclatante de triompher de la mort, c'est d'en triompher par l'immortalité : nous croyons que telle est ici la pensée de Virgile, et qu'il n'y a pas de raison pour ne pas adopter l'interprétation littérale de ses vers [2].

Telle est bien, en effet, sa pensée dès les *Géorgiques;* il n'y a qu'à lire au chant IV ce qu'il dit à propos de l'âme des abeilles : « La divinité va par toutes les terres et l'étendue des mers et le ciel profond; en elle les moutons et les bœufs, les hommes, toutes les espèces des bêtes, tous les êtres puisent en naissant le souffle léger de leur vie; aussi est-ce en elle que se résoud et que revient toute chose; *il n'y a pour la mort aucune place*, mais les êtres retournent, vivants, compter au nombre des étoiles et accéder aux célestes hau-

1. Cf. J Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, Paris, 1919, p. 314.

2. M. Cumont écrit, dans son *After Life in Roman paganism* : « *There is, in spite of a reminiscence of Lucretius, nothing Epicurean in the idea here expressed. The man who has won knowledge of Nature, which is divine, escapes the common lot and does not fear death because a glorious immortality is reserved for him* » (p. 210). Cf. aussi Bevan, *Stoics and Sceptics*, Oxford, 1913, p. 112, qui rapproche des idées de Posidonius les vers de Virgile.

Digitized by Google

teurs[1].» Or, on a reconnu dans ces vers l'inspiration pythagoricienne[2]; la doctrine de la divinité de tous les principes de vie paraît bien appartenir au pythagorisme ancien[3], et en tout cas lui était attribuée au temps de Virgile, comme le prouvent Cicéron et Ovide[4]. La croyance à l'immortalité de l'âme se fondait ainsi sur une théorie physique qui mettait au premier rang les astres et l'astronomie.

Ainsi il n'y a pas de place pour la mort dans l'univers de Pythagore. On conçoit maintenant pourquoi la connaissance des causes peut délivrer l'âme de toute terreur et comment elle permet au sage de défier la mort elle-même. Mais il y a plus encore dans les vers de Virgile : elle permet de vaincre non seulement la mort, mais le destin lui-même. C'est qu'il ne suffisait pas aux pythagoriciens de savoir que le souffle vital va d'être en être et ne périt pas. Ils espéraient autre chose, et c'est l'accession ou plutôt le retour au ciel dont parlent les vers 222-227 du chant IV. Mais cela n'était pas aussi simple que, dans leur rapidité, ces vers peuvent donner à le croire. Il y avait là une faveur qui n'était réservée qu'aux âmes des élus, car elle supposait une victoire non seulement sur la mort, mais sur la fatalité elle-même : il fallait échapper « au cercle de la nécessité[5] ». N'est-ce pas précisément ce que disent les mots :

1. *... deum namque ire per omnes*
Terrasque tractusque maris caelumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, vires, genus omne ferarum.
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas ;
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia, nec morti esse locum ; sed viva volare
Sideris in numerum atque alto succedere caelo (Géorg., IV, 221-227).

2. Voir en dernier lieu Gianola, *La fortuna di Pitagora presso i Romani*, p. 128-148.

3. Delatte, *Littérature pythagoricienne*, p. 63, note 1. Xénophon connaît déjà une doctrine analogue (*Mém.*, I, 4, 8 et 17; IV, 3 à 14).

4. Cicéron, *De natura deorum*, I, 11, 27; Ovide, *Métamorphoses*, XV, 165 et sq. : *Errat et illine Huc venit, hinc illuc, et quaslibet occupat artus spiritus*, etc.

5. Delatte, *op. citat.*; Rohde, *Psyché*, p. 453; Carcopino, *la Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, 1926, p. 266 et sv., etc.

Digitized by Google

Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus...

si nous savons les entendre dans toute la riche plénitude de leur sens?

Le souvenir d'Empédocle, les idées de Virgile lui-même rendent ainsi vraisemblable qu'il faille rapporter aux pythagoriciens l'éloge qu'on attribuait à Lucrèce. Nous ne sortons pas, malgré tout, du domaine des hypothèses et nos arguments n'ont pas une valeur démonstrative. La preuve serait certainement plus complète, si nous pouvions montrer que la poésie latine opposait, non pas seulement à la mort en général, mais à la conception classique des Enfers, à l'« avare Achéron », l'immortalité pythagoricienne. Ainsi les images, autant que les idées, recevraient dans les vers de Virgile une explication satisfaisante.

L'opposition de l'Hadès et de l'immortalité céleste apparaît souvent dans les inscriptions métriques latines. Plus d'une fois la douleur des parents se console à l'idée que le mort a échappé au froid séjour des Ombres et que les dieux l'ont admis aux célestes félicités [1].

Assurément cette opposition ne peut passer pour strictement pythagoricienne. Mais nous allons trouver chez Horace et chez Ovide la preuve qu'on l'attribuait cependant d'une manière plus particulière à cette philosophie, et surtout qu'elle s'y unissait étroitement à l'idée que la science est le meilleur moyen de s'assurer l'immortalité.

De toutes les odes d'Horace, l'ode I, XXVIII, est celle qui a donné naissance au plus grand nombre de commentaires. Elle a quelque chose de mystérieux dans le ton comme dans la suite des idées. On ne sait où l'auteur parle en son nom, où il fait intervenir des interlocuteurs, ni qui il met exactement en scène [2]. Toutefois la première partie paraît

1. Galletier, *Étude sur la poésie funéraire latine*, cite Bücheler, *Carm. epigr.*, 569, 6; — 611, 2-3; 1109, 27-28. L'épitaphe de Laberius montre l'âme retournant à la *source* d'où elle est venue (Bücheler, 1559) : il y a là peut-être un souvenir de la *tétractys*, identique à l'harmonie céleste et définie παγὰν ἀενάου φύσεως.

2. Nous adopterions l'interprétation de Porphyrion : d'un bout de la pièce

Digitized by Google

se suffire à elle-même. C'est une apostrophe à Archytas, le fameux pythagoricien de Tarente :

Toi qui sus mesurer la mer et la terre et le sable qui ne peut être compté, Archytas, pour te retenir près du rivage de Matine, le maigre honneur d'un peu de poussière suffit, et rien ne te sert d'avoir exploré les demeures aériennes et de ton âme parcouru la voûte du ciel, puisque cette âme devait périr. Il est mort aussi le père de Pélops, qui fut le convive des dieux, et Tithon qui fut enlevé dans l'espace, et Minos que Jupiter admit à ses conseils; il est la proie du Tartare, le fils de Panthoüs une seconde fois descendu aux Enfers, bien qu'à l'aide du bouclier détaché du mur il eût attesté les temps troyens, et qu'il n'eût, hors la chair et la peau, rien accordé à la noire mort, lui qui à ton jugement ne fut pas un garant médiocre de la nature et de la vérité; mais tous, par une même nuit, sont attendus et on n'a qu'une seule fois à fouler la route du trépas.

L'idée essentielle est celle qui est formulée, à la fin de ce passage, dans les vers 15 et 16. Tous sont également soumis au même sort : il n'y a pas de faveurs pour qui que ce soit. Et, d'autre part, une fois descendu aux Enfers, on ne saurait espérer d'en revenir : on ne foule pas deux fois la route qui y mène.

Mais par ces affirmations désolées, que veut établir le poète? Est-ce seulement le lieu commun que voici : Archytas, Pélops, Tithon, Pythagore, sont morts; tous, nous mourrons aussi?

Non, et le choix des exemples suffit à nous avertir. Remarquons d'abord le *et calcanda semel via leti*. Il implique la

à l'autre, c'est Archytas qui parle. On objecte d'ordinaire que celui qui a la parole dans la seconde partie de la pièce est naufragé et n'a pas de sépulture; aussi ceux qui adoptent l'interprétation de Porphyrion donnent-ils à *te cohibent... munera* le sens de : « les honneurs dont tu n'as pu jouir... t'arrêtent », sens forcé et insoutenable. Mais on peut très bien admettre qu'Archytas soit naufragé, et cependant qu'un tertre élevé à sa mémoire arrête son ombre qui y aurait été renfermée avec les rites décrits par Virgile (*Énéide*, III, 67-68, *animamque sepulcro Condimus*). A ce tertre, un rite expiatoire, les *piacula* du vers 34 prescrivait aux passants, aux matelots surtout que la communauté du péril devait faire s'intéresser à Archytas, d'ajouter chacun une poignée de terre (*vagae... arenae... particulam*, 23 et 25). Ainsi font Énée et ses compagnons pour apaiser l'ombre de Polydore (*ibid.*, 62-33, *et ingens Aggeritur tumulo tellus*). Qu'on remarque que la pièce n'a toute sa valeur ironique que si c'est Archytas lui-même qui implore la piété du vulgaire.

Digitized by Google

négation du retour de l'âme à la vie terrestre, la négation de cette métempsycose où les pythagoriciens voyaient la garantie de l'immortalité. On voit pourquoi Pythagore est justement désigné par « le fils de Panthoüs », pourquoi il est rappelé explicitement qu'il avait appelé la métempsychose à l'aide de sa prétention de n'accorder à la mort que la chair et la peau. Et si Horace, par le *iterum demissum*, paraît se contredire lui-même et admettre la réalité de la double incarnation de Pythagore, ce n'est là qu'une formule ironique, dont le contexte montre bien la valeur. La réalité, la destinée du Maître lui-même démontre la vanité chimérique des prétentions de ses sectateurs.

Quelles étaient ces prétentions? Les vers du début y font une allusion très nette : « et de rien ne te sert, se dit Archytas, d'avoir exploré les demeures aériennes, et de son âme parcouru la voûte du ciel, puisque cette âme devait mourir ». Pourquoi cette réflexion, si ce n'est pour attaquer la secte au point vif de sa croyance? Archytas voyait, dans sa connaissance des choses célestes, dans sa pratique habituelle de leur étude, le gage qu'un sort meilleur lui était réservé : celui de parvenir un jour à ces demeures célestes qu'il explorait en pensée. La prétention était chimérique : l'âme n'est pas un principe incorruptible, issu du ciel et destiné à y retourner. *Animo... morituro*, dit Horace. Ce qui survit, c'est seulement, selon la doctrine populaire, l'âme-fantôme, l'εἴδωλον, qui va se confondre parmi les sujets d'Hadès.

Ainsi apparaît l'importance de l'ode « Archytas ». Nous y retrouvons l'opposition de la doctrine classique des Enfers et de la croyance à l'immortalité. C'est que l'immortalité, tout autant que l'épicurisme, ne pouvait se satisfaire de l'Achéron, du Tartare et de tous ces fantômes. Nous y trouvons aussi la foi pythagoricienne dans la valeur de la connaissance, et plus spécialement de la connaissance astronomique. Contre tout cela, Horace s'insurge; il le fait en apparence du point de vue de la religion populaire [1], et peut-être s'inspire-t-il

1. Gianola, *op. cit.*, p. 126-128. On trouve d'autres allusions ironiques au

Digitized by Google

de quelque poète grec, qui avait pris part à la polémique antipythagoricienne dont quelques échos sont venus jusqu'à nous [1].

Horace combat, mais Ovide accepte et même exalte la doctrine pythagoricienne. Au XVe livre de ses *Métamorphoses* il met en scène le maître lui-même, et lui fait tenir un long discours, où l'on n'a vu trop longtemps qu'un brillant exercice de philosophe amateur. L'importance, à la suite de travaux récents, commence à en apparaître [2]. Il paraît bien exprimer sinon un pythagorisme véritable, du moins ce qu'on entendait et ce qu'on prônait sous ce nom au siècle d'Auguste.

En des vers d'une beauté ample et grave, dignes de Lucrèce et d'Empédocle, Pythagore condamne la mise à mort des animaux au nom des principes généraux de la doctrine. Il nous est présenté comme le sage par excellence, celui qui possède à la fois les qualités de l'ἄνηρ περιώσιος εἰδώς d'Empédocle et de celui qui connaît « les causes des choses ». Il semble bien, en effet, qu'Ovide se souvienne d'eux quand il dit : « Si loin qu'ils fussent éloignés dans les cieux, il alla trouver les dieux par la pensée, et les secrets que la nature refusait à des regards humains, il sut s'en emparer par les yeux du cœur [3] »; et encore : « Aux assemblées des disciples muets, que ses paroles étonnaient d'admiration, il enseignait les commencements du vaste monde et les *causes des choses* et

pythagorisme, *Épodes*, XV, 21, et *Satires*, II, 4, 3. Plus tard, quand il s'agira de glorifier Auguste, Horace ne fera pas difficulté d'admettre l'immortalité céleste, et peut-être sa conversion sera-t-elle sincère.

1. Par exemple le « Pythagoriste » d'Aristophon contenait des railleries, d'un ton analogue à celles d'Horace, à l'égard des prétentions de la secte à un sort privilégié dans l'au-delà (Diog. Laërce, VIII, 37-38); cf. Méautis, *Recherches sur le pythagorisme*.

2. Rostagni, *Il verbo di Pitagora*, Torino, 1924, le dernier chapitre ; cf. A. Schmekel, *De Ovidiana Pythagoricae doctrinae adumbratione* (Dissert. Gryphiswald., 1885). Il semble bien, comme le soutiennent MM. S. Reinach et Carcopino, que l'exil d'Ovide ait été la conséquence de ses relations avec la secte.

3. *... isque licet caeli regione remotos*
Mente deos adiit et quae natura negabat
Visibus humanis, oculis ea pectoris hausit (XV, 63-64).

Digitized by Google

ce que c'est que la nature, etc.[1]». Ovide met ensuite l'accent sur l'importance de la physique dans les leçons de Pythagore.

Mais voici où la rencontre entre Virgile et Ovide devient pleine de sens. Ce même Sage qui connaît les causes des choses est aussi celui qui a vaincu la crainte de la mort : « Il est doux d'aller à travers les astres élevés; il est doux de laisser la terre et un séjour inerte, pour voguer sur un nuage et se placer sur les épaules du robuste Atlas; vers les hommes errant çà et là privés de raison, de jeter de haut et de loin son regard, et tandis qu'ils tremblent et prennent peur de la mort, de les exhorter ainsi, en déroulant sous leurs yeux l'enchaînement de la nécessité :

O race atterrée par l'épouvante de la froide mort! Que craignez-vous le Styx, les ténèbres et des noms mensongers, objet habituel des poètes, et le péril d'une voûte céleste qui n'existe pas? Les corps, soit que le bûcher de sa flamme, soit que de sa pourriture le temps les anéantisse, ne peuvent, sachez-le, avoir sentiment d'aucun mal. Les esprits échappent à la mort, et sans cesse quand ils ont quitté leur premier séjour, ils vivent dans de nouvelles demeures où ils sont accueillis et où ils habitent. Moi-même (je m'en souviens), au temps de la guerre troyenne, j'étais Euphorbe, fils de Panthoüs, qui dans sa poitrine jadis vit plonger la lance pesante du plus jeune des Atrides. J'ai reconnu le bouclier, que portait ma main gauche, il y a quelque temps, à Argos l'Abantienne, dans le temple de Junon. Tout change, rien ne meurt. L'esprit erre, d'ici va là, de là ici, et s'empare de n'importe quel corps.

Le début de ce passage ne semble être qu'un développement de l'*aerias tentasse domus* d'Horace. Peut-être fait-il allusion à quelque légende, inconnue de nous, qui décrivait un voyage de Pythagore à travers l'espace. Tels détails comme le *nube vehi*, le *umeris insistere Atlantis* semblent se rapporter aux divers épisodes d'un récit fabuleux. Aussi, quoique l'idée rappelle celle de Lucrèce, au début célèbre du chant II, quand il parle des *templa serena* du haut desquels le sage con-

1. *... coetusque silentum*
Dictaque mirantum magni primordia mundi
Et rerum causas et quid natura docebat, etc. (*ibid.*, 66-68).

Digitized by Google

temple la misère et la folie des hommes, les images si précises d'Ovide établissent un rapport beaucoup plus étroit avec les vers d'Horace. On peut même remarquer que les *templa serena* s'expliquent beaucoup mieux dans la doctrine pythagoricienne que dans celle d'Épicure, et se demander si l'image n'a pas été empruntée par celle-ci à celle-là.

Mais les vers les plus intéressants de ce passage sont ceux qui concernent la crainte de la mort, et sans doute en eux encore on pourrait discerner quelques réminiscences de Lucrèce, mais dans l'expression seulement, non dans l'idée.

L'immortalité de l'âme y est expressément opposée aux croyances populaires relatives à l'au-delà. Ici le poète ne se préoccupe même pas de ménager à ces dernières un refuge quelconque ou de les interpréter : ce ne sont que les fables de la poésie, des noms mensongers. Et, comme chez Horace, c'est la métempsycose qui est appelée à démontrer l'inanité de la mort. Comme chez Horace, Pythagore apporte son propre exemple, l'expérience de sa propre destinée, l'histoire merveilleuse d'Euphorbe, fils de Panthoüs.

Sans doute n'y a-t-il pas dans les vers que nous avons cités une allusion précise à la doctrine de l'immortalité céleste. Pythagore déroule la *series fati*, c'est-à-dire le κύκλος ἀνάγκης, sans laisser entendre qu'on puisse y échapper. Mais plus loin, dans le même discours, il prédira l'accès au ciel d'Auguste et des siens, et ici même, il est permis de voir dans le *juvat ire per astra*, de même que dans l'*aerias tentasse domus* une expression à double sens, qui ne laisse pas oublier les orgueilleuses espérances de la secte[1].

Si d'Ovide nous revenons à Virgile, il est impossible de n'être pas frappé du rapprochement. Ce qui est surtout à retenir, c'est qu'Ovide expose à la suite, comme les éléments d'une même doctrine, les idées que Virgile développe en deux endroits différents, au chant second et au chant quatrième des *Géorgiques*. N'en faut-il pas conclure que nous avions

1. Cf. aussi Ovide, *Fastes*, I, 295 et sq. où la science des astres est présentée comme le moyen de gagner le ciel ; « *Sic petitur caelum* ».

Digitized by Google

raison d'expliquer ces passages l'un par l'autre? de déclarer que si la connaissance des causes fait la félicité du sage, c'est parce qu'elle le met en possession de l'immortalité?

Ainsi semble-t-il bien établi qu'il existait, dans les esprits au temps d'Auguste, une association étroite entre la connaissance de la nature et plus spécialement celle de l'astronomie et la croyance à l'immortalité. Cette association passait, à juste titre sans doute, pour l'œuvre des pythagoriciens.

Dans ces conditions Virgile a bien pu songer à Lucrèce, lui emprunter telle ou telle expression, mais c'est pour les plier à sa pensée personnelle. Sans doute nous dit-on qu'il fut l'élève de l'épicurien Siron, mais il ne semble avoir retenu de son enseignement que certaines vues sur la physique, les seules qu'il expose dans le Silène.

Par delà Lucrèce et Épicure, il a retrouvé ses vrais maîtres. M. Cumont a montré comment Lucrèce avait fait sienne une certaine doctrine pythagoricienne relative aux châtiments infernaux. L'éloge d'Empédocle qui se trouve dans le *Natura rerum* ne fait que proclamer loyalement ces emprunts de la pensée épicurienne. Peut-être une critique attentive pourrait-elle en découvrir d'autres.

Quoi qu'il en soit, Virgile avait le droit de reprendre chez eux le bien des siens. Il se souvenait assez d'Empédocle, nous l'avons vu, pour savoir ce que Lucrèce lui devait. C'est à lui, c'est à ce Pythagore qu'on disait son maître, qu'il songe, quand il vante celui qui a connu les causes, vaincu la mort, défié les clameurs de l'avare Achéron.

P. Boyancé [1].

1. Qu'il nous soit permis de remercier ici nos maîtres M. Cumont et M. Carcopino à qui nous devons la plupart des éléments de cette étude; M. Mâle, directeur de l'École de Rome, qui nous a encouragé à l'écrire; notre camarade Jean Gagé qui nous a fourni de précieux renseignements.

Digitized by Google

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir *Revue*, 1927, I, p. 192 et suiv.)

SÉANCE DU 15 OCTOBRE 1926

Le prix Thorlet est attribué à M. de Bar, sous-directeur à la Direction de l'Enseignement supérieur, au ministère de l'Instruction publique, pour son ouvrage intitulé : *Tables générales du Bulletin du Comité des travaux historiques. — Bulletin de la Section d'Histoire* (1883-1915), et en reconnaissance des services constants qu'il a rendus à toutes les Sections dudit Comité.

M. Clément Huart donne lecture de la première partie d'un mémoire sur l'histoire des Kurdes, telle qu'on peut la reconstituer d'après les renseignements que renferme la chronique de l'historien arabe Ibn-el-Athir, né dans une petite ville, au pied même des montagnes du Kurdistan, sur les bords du Tigre.

M. Joseph Loth fait une communication sur l'idole néolithique sans bouche, dont on connaît des représentations depuis l'Asie Mineure jusqu'aux Iles Britanniques en passant par l'Ibérie et la Gaule.

Un des traits frappants de cette idole, c'est que sur son masque n'apparaît aucune esquisse de bouche [1], tandis que les arcades sourcilières, les yeux, le nez, les seins y sont figurés.

Le docteur Morlet et son collaborateur, M. E. Fradin, ont fait à Glozel une découverte qui ne le cède en importance qu'à celle des célèbres tablettes d'argile à inscriptions dont l'authenticité et la grande importance ne sauraient être mises en doute. Ils ont trouvé dans le même terrain neuf idoles et cinq vases en forme de *tête de mort* présentant le masque néolithique. Relevant là aussi l'absence de bouche, le docteur Morlet, dans un opuscule récent (Station néolithique de Glozel, *Idoles phalliques et bisexuées*), en donne une explication ingénieuse : c'est que le trait le plus caractéristique de la mort, pour les néolithiques de Glozel comme pour les autres, devait être la suppression de la parole; la mort était le grand silence.

Cette synonymie, en quelque sorte, du silence et de la mort, apparaît clairement chez les Latins, chez les Irlandais et chez les Gallois.

Silicernium, repas de funérailles, est le repas du *silencieux*, du *mort*. Les morts, chez les poètes latins, sont souvent appelés *silentes*, *populus silens*.

Dans un glossaire en moyen irlandais, on lit *tó. i.bás*, silence, c'est-à-dire

---

1. Il est pourtant une exception : la bouche est esquissée sur une des sculptures des grottes artificielles de la vallée du Petit-Morin (Déchelette, *Manuel*, I, p. 385).

Digitized by Google

mort. Chez les poètes gallois du XIe au XIVe siècle, le mot qui signifie *silence* est employé dans le sens de mort.

SÉANCE DU 22 OCTOBRE 1926

Le président donne lecture d'une lettre de Mme Édouard Naville, née Pourtalès, annonçant la mort de son mari, associé étranger de l'Académie. Il fait ensuite l'éloge du défunt.

La Commission des Écoles d'Athènes et de Rome, sur propositions des directeurs de ces deux Écoles transmises par M. le ministre de l'Instruction publique, a décidé d'accorder des prolongations de séjour d'un an aux membres suivants :

Pour l'École d'Athènes, à M. Seyrig, membre de 4e année; à M. Béquignon, membre de 3e année; à MM. Bon et Joly, membres de 2e année; à M. Flacelière, membre de 1re année.

Pour l'École de Rome, à MM. Gagé, Lugand, Mlle Didier, membres de 1re année; et, à titre de membre libre, Mlle Vieillard, parvenue au terme de son séjour.

La Commission du prix Drouin (numismatique orientale) a décerné le prix à M. Furdoonjee D. J. Paruck, de Bombay, pour son ouvrage intitulé : *Sāssānian Coins*.

La médaille Paul Blanchet a été attribuée par la Commission de cette fondation à M. William F. Kenny, de New York, pour reconnaître les services qu'il a rendus à l'archéologie et à l'épigraphie carthaginoises.

L'Académie vote un crédit de 15.000 francs pour les fouilles de Nérab (près Alep), actuellement en cours.

La Commission de l'École française d'Extrême-Orient, d'accord avec le directeur de cet établissement, propose à l'Académie de demander à M. le Gouverneur Général de l'Indochine de prolonger d'un an le terme du séjour en Indochine de MM. Fombertaux et Reveron, architectes, membres temporaires de l'École.

M. Henri Terrasse donne lecture d'une étude entreprise par lui avec le regretté Henri Basset sur deux chaires musulmanes du XIIe siècle à Marrakech (Maroc).

Jusqu'à maintenant, les plus belles chaires à prêcher de l'Islam semblaient être celles de l'Orient. Une récente exploration archéologique des monuments élevés au XIIe siècle par les sultans almohades à Marrakech, cur capitale, a révélé deux fort belles chaires hispano-mauresques. Ce sont celles de la mosquée de la Koutoubiya, élevée vers 1160 sur les ordres de Abd el Moumin, et celle de la mosquée de la Qasba, exécutée à la fin du siècle sous Yakoub el Mansour, le vainqueur d'Alarcos.

Ce sont deux chaires de vastes dimensions, surtout celle de la Koutoubiya, entièrement recouverte d'un somptueux décor de menus panneaux de bois sculpté et de mosaïques d'ivoire et de bois précieux. La richesse de cet art est moindre que sa variété; les motifs sculptés, même lorsqu'ils ornent des surfaces de même forme, sont tout différents. Tout ce décor est d'une admirable pureté.

La chaire de la Koutoubiya a été exécutée à Cordoue. C'est la plus belle

Digitized by Google

œuvre que l'Espagne musulmane du XIIe siècle nous ait laissée; un historien arabe du XIIe siècle la considérait comme l'égale du minbar de Cordoue, si célèbre au moyen âge et aujourd'hui disparu.

M. Clément Huart, poursuivant ses recherches sur l'histoire des Kurdes, étudie les aventures d'un condottiere nommé Daïsan qui en 938 était le maître incontesté de tout l'Azerbaïdjan. Assiégé dans Tauris, il fut aveuglé par ses ennemis et mis à mort en 957.

M. Étienne Michon attire l'attention sur les bustes antiques qui ornent la galerie Colbert à la Bibliothèque Mazarine. Il signale en particulier un buste portant une tête grecque, malheureusement mutilée, réplique d'un type du IVe siècle, et un portrait romain, intact, d'un singulier réalisme. L'un et l'autre proviennent de la collection de Mazarin et sont entrés lors de la Révolution à la Bibliothèque des Quatre Nations.

SÉANCE DU 29 OCTOBRE 1926

Lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. Lafaye pose sa candidature à la place de membre ordinaire devenue vacante par suite du décès de M. Georges Bénédite.

L'Académie décide qu'il n'y a pas lieu de pourvoir cette année à l'unique place vacante parmi les correspondants français.

M. Camille Jullian fait une première communication sur les fouilles de Glozel (Allier). Il met sous les yeux de l'Académie un plan du terrain et explique dans quelles conditions les antiquités ont été trouvées. Il énumère ensuite les diverses catégories des objets découverts et conclut que tous ont dû appartenir à une officine de sorcière contemporaine du IIIe siècle de notre ère.

A propos de la correspondance, M. René Cagnat lit une note relative à une copie très fautive d'inscription envoyée au P. Scheil par un de ses correspondants. La pierre sur laquelle elle est gravée a été trouvée au Sindjar, en pleine Mésopotamie. Il s'agit, semble-t-il, d'un milliaire d'une des routes militaires établies par Trajan lors de la conquête, c'est-à-dire vers 116 de notre ère, et le lieu de la découverte en fait aussi le principal intérêt.

La Société archéologique du Midi obtient une subvention de 3.000 francs sur les fonds Dourlans pour la continuation des fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges.

M. Clément Huart donne lecture d'un rapport de M. Levi-Provençal sur les travaux de l'Institut des Hautes Études marocaines durant l'année 1925-1926.

La reconnaissance scientifique du pays a été poursuivie dans tous les domaines. La série des publications de l'École de Rabat s'est augmentée de trois ouvrages importants : une monographie des sanctuaires Almohades, des *Documents d'architecture berbère*, et des *Contes et légendes du Maroc*.

En terminant, M. Levi-Provençal se félicite de ce que les relations de l'Institut des Hautes Études marocaines avec le monde scientifique espagnol soient devenues étroites et cordiales.

P. Pierre Lacau, directeur général du Service des Antiquités de l'Égypte, entretient l'Académie des résultats acquis au cours de l'année 1925-1926.

Digitized by Google

M. Clément Huart continue son analyse de l'historien arabe Ibn-al-Athir; il montre les mercenaires kurdes au service des diverses dynasties qui essayaient de s'implanter en Perse au xe siècle. Un certain Bâdh s'était créé une principauté dans la région de Diarbékir. Un autre chef, Bedr, s'était établi dans les montagnes d'Hamadan. Ce furent des luttes perpétuelles, pleines de surprises, entre ces différents chefs de bandes. Le plus grand de tous les Kurdes, Saladin, allait bientôt paraître et fonder un empire sur les ruines des Fatimites d'Égypte et des Croisés de Syrie.

SÉANCE DU 5 NOVEMBRE 1926

A propos de la correspondance, M. René Cagnat lit la note suivante :

« M. Virolleaud a bien voulu me communiquer le texte d'une inscription relevée par M. Brossé dans une maison de Ramiyeh, localité située entre Maâmiltein et Birja. Voici exactement comment M. Brossé s'exprime à ce sujet :

« On m'a montré l'endroit exact où la colonne gisait entière, il y a vingt ans, « avant d'être débitée pour faire une cuve. Elle était placée au pied de la col- « line dont la pente monte jusqu'au Ras-el-Kneissé, près de Ghiné, sur un « petit plateau d'où se détache la croupe du Ras-el-Recif. C'est à 80 mètres « environ à l'est de la route entre le pont romain de Maâmiltein et Birja. « J'ai pu reconnaître au sud les traces de la voie romaine qui descendait de là « vers la mer et était taillée dans le roc, au bord même et 1 ou 2 mètres au- « dessus de la route actuelle, près de la grotte d'Adam. »

M. Brossé a joint à sa copie une bonne photographie qui la confirme et permet de la compléter. Il a noté que la partie droite de la pierre est couverte de concrétions calcaires, donc illisible.

Il n'est pas difficile de reconnaître que nous sommes en présence du texte d'un milliaire de la voie du littoral, qui est connue par les Itinéraires. La date de l'inscription se place entre 333, où Constant reçut le titre de César, et 337, où mourut Constantin; c'est à cette époque qu'eut lieu la réparation de la voie.

A vrai dire, nous le savions déjà. On lit, en effet, au troisième volume du *Corpus* (n° 209), une inscription d'une rédaction identique à la nôtre, qui paraît être d'une lecture extrêmement difficile puisque d'illustres savants comme F. de Saulcy, Waddington et Renan l'ont copiée sans arriver à la déchiffrer. Leurs copies comparées entre elles ont permis aux auteurs du *Corpus* de restituer le texte.

Il ne s'agit pas d'une seule et même inscription, ce que suffirait à prouver la division des lignes, différente dans les deux cas, mais d'un même texte, gravé sur deux pierres distinctes, peu éloignées, d'ailleurs, l'une de l'autre.

M. Virolleaud m'a également communiqué le texte d'une épitaphe sur plaque de marbre, relevée par M. le commandant Tracol à Antioche, dans un caveau de la mosquée Habib-el-Najja. »

Digitized by Google

SÉANCE DU 12 NOVEMBRE 1926

Lecture est donnée des lettres par lesquelles MM. Abel L... Mason, Alfred Merlin, Alexandre Moret et Max Prinet posent ... ture à la place de membre ordinaire devenue vacante par suit... M. Georges Bénédite.

M. René Dussaud communique à l'Académie une lettre de M. ... qui assiste les PP. Carrière et Barrois dans les fouilles prati... près Alep. Elle annonce, à la date du 1er novembre, la trouvail... objets, bijoux, armes, figurines en bronze et en terre cuite, ... verse, nombreuses sépultures et vingt-sept tablettes assyrie... en bon état.

L'Académie décide de se faire représenter au congrès d... Études byzantines qui se tiendra à Belgrade du 11 au 16 a... Elle désigne à cet effet M. N. Jorga, son correspondant à Bucarest.

M. Camille Jullian fait une seconde communication sur les ... Il résume ainsi l'ensemble de ses recherches :

« Bric-à-brac de sorcière, grimoire magique : voilà ce q... fouilles de Glozel. Tout cela est d'ailleurs fort intéressant. ... mière fois que nous nous trouvons en présence d'un gisement ... cellerie antique : ceux d'Alvao en Portugal, de Baarburg ... Sandahanna en Palestine, n'ont livré que quelques grou... y a tout l'attirail magique au complet : les silex et têtes ... [illegible]

[illegible]

ıti-

ras-
qui
kilo-

uvre,
ıètre.
ır une
e aux
haque
consul
J.-C.).
st plus
nettes.
mplace-
comme
?
enceinte
dentiques
ıe époque.
ment par
ı véritable
oyenne de

te ensemble
esertique et
. Ainsi cette
e vaste oasis,

elle en cuivre
orrèze).
ne inscription
vêque de cette

U 26 NOVEMBRE 1926

re par laquelle M. Henri Steu
rdinaire devenue vacante par suite du

ın.

e lettre en date du 14 novembre, décla
de M. Salomon Reinach sur les fonds

mité président et

à mort de M. Édouard Naville, le pr
entend ou non déclarer la vacance de

orze commissions

a, la Compagnie se prononce pour l'alli

ores) : MM. Omont

rieurement.

Digitized by Google

SÉANCE DU 12 NOVEMBRE 1926

Lecture est donnée des lettres par lesquelles MM. Abel Lefranc, Paul Mazon, Alfred Merlin, Alexandre Moret et Max Prinet posent leur candidature à la place de membre ordinaire devenue vacante par suite du décès de M. Georges Bénédite.

M. René Dussaud communique à l'Académie une lettre de M. André Parrot, qui assiste les PP. Carrière et Barrois dans les fouilles pratiquées à Nérab, près Alep. Elle annonce, à la date du 1er novembre, la trouvaille de nombreux objets, bijoux, armes, figurines en bronze et en terre cuite, céramique diverse, nombreuses sépultures et vingt-sept tablettes assyriennes, la plupart en bon état.

L'Académie décide de se faire représenter au congrès international des Études byzantines qui se tiendra à Belgrade du 11 au 16 avril 1927, et délègue à cet effet M. N. Jorga, son correspondant à Bucarest.

M. Camille Jullian fait une seconde communication sur les fouilles de Glozel. Il résume ainsi l'ensemble de ses recherches :

« Bric-à-brac de sorcière, grimoire magique : voilà ce que renferment les fouilles de Glozel. Tout cela est d'ailleurs fort intéressant. Car c'est la première fois que nous nous trouvons en présence d'un gisement complet de sorcellerie antique : ceux d'Alvao en Portugal, de Baarburg en Suisse, de Tell-Sandahanna en Palestine, n'ont livré que quelques groupes d'objets. Ici, il y a tout l'attirail magique au complet : les silex et têtes de hache préhistoriques en ex-voto, les dessins d'animaux fantastiques (biche et faon cornus, l'« animal d'épouvante » à la poitrine servant de tête, toutes ces figures monstrueuses qui excitaient la colère de saint Jérôme), les poupées d'envoûtement (qui montrent encore la trace de l'aiguille qui les a percées et des fils de laine qui les ont attachées), et les fameux visages sans bouche des envoûtés (d'où est venu le mot *vultus* signifiant face d'envoûtement, *envoûter* en français), et toute la vaisselle de terre cuite familière aux sorcières (ornée de ces figurations talismaniques comme les bronzes grecs, dont ces pots de grès sont l'équivalent vulgaire : images de la tête d'épervier, de l'étoile de mer, de la plante d'hippomane, etc.), phallus à l'état de dépression, galets à initiales de démons, etc. Le tout très facile à dater. C'est au temps des empereurs romains, et postérieur à 250 de notre ère; mettons vers 300 *après* Jésus-Christ. Comme preuves, les suivantes : la lettre *x*, sur les inscriptions, remplaçant la lettre *s* ; la correspondance absolue des formules magiques avec celles des papyrus (surtout ceux d'Oslo) et des tablettes dites du dieu Seth, l'absence de poteries vernissées rouges (qui disparaissent vers 250), la forme particulière de certaines lettres, le B et le C. La sorcière de Glozel a dû avoir une grande vogue vers le temps de Probus et de Dioclétien, qui a marqué d'ailleurs un renouveau dans la sorcellerie gréco-romaine. Mais je doute que la vogue de l'endroit ait duré après Constantin.

« Les objets gravés sont tous en cursive latine, en écriture courante. *Il ne peut pas y avoir le moindre doute.* Il suffit pour s'en convaincre de comparer les 22 ou 23 lettres que livrent les objets de Glozel avec les alphabets cursifs du *Cours d'épigraphie latine* publié par M. Cagnat.

« On a objecté que les lettres de Glozel sont larges, épaisses et hautes,

Digitized by Google

toutes différentes des traits menus et déliés de la cursive sur plomb. *Cette objection ne tient pas.* On n'écrit pas sur métal comme sur la terre molle des briques. Essayez aujourd'hui d'écrire sur la terre et le sable; vous verrez si vos lettres auront la même modalité que sur le papier. — Il y a deux catégories d'objets gravés. Inscriptions sur galets, qui sont des abréviations de noms de démons ou des exclamations (*sta*, « arrête-toi », sous le cervidé; *ploax* « bête d'épouvante » [mot grec], sous un monstre, etc.). Et enfin, et surtout, inscriptions sur briques, beaucoup plus longues : celles-ci, *toutes et sans exception*, formules magiques, d'ailleurs correspondant à des formules déjà connues par des tablettes de plomb ou par des papyrus. Exemple : *liga oxum*, qui équivaut à « nouer les aiguillettes », *oxum* est un mot connu signifiant « os », appel à la biche magique, indication pour se faire aimer, ordre de « sauter de l'échelle » (*huc xali* et représentation de l'échelle) : le saut étant un des procédés de divination les plus usités, invocation du démon Tychon, « démon aphrodisiaque de la pire espèce », comme disent les savants.

« En somme, milieu très vulgaire. Nous ne sommes pas à l'aube rayonnante des civilisations, mais dans les bas-fonds du paganisme romain à la veille de sa chute. Ce ne sont pas Adam et Ève, les initiateurs traditionnels des temps néolithiques, ce sont des Locuste et des Canidie de bas étage. »

M. Salomon Reinach prend la parole pour déclarer qu'il n'admet *rien* de ce qui vient d'être exposé, qu'il maintient entièrement le point de vue qu'il a développé devant l'Académie. M. Joseph Loth fait une déclaration analogue.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 19 NOVEMBRE 1926

1° Discours de M. le président proclamant les prix et récompenses décernés en 1926.

2° *La Civilisation phénicienne d'après les fouilles récentes*, par M. René Dussaud, membre de l'Académie.

3° *Notice sur la vie et les travaux de* M. Élie Berger, membre de l'Académie, par M. René Cagnat, secrétaire perpétuel.

SÉANCE DU 26 NOVEMBRE 1926

Lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. Henri Stein pose sa candidature à la place de membre ordinaire devenue vacante par suite du décès de M. Georges Bénédite.

M. Émile Espérandieu, par une lettre en date du 14 novembre, déclare s'associer entièrement à la thèse de M. Salomon Reinach sur les fouilles de Glozel.

Un mois s'étant écoulé depuis la mort de M. Édouard Naville, le président demande à l'Académie si elle entend ou non déclarer la vacance de sa place d'associé étranger.

Par 19 oui contre 7 non, au scrutin, la Compagnie se prononce pour l'affirmative.

La date de l'élection sera fixée ultérieurement.

Digitized by Google

SÉANCE DU 10 DÉCEMBRE 1926

Le secrétaire perpétuel introduit M. Moret et le présente à l'Académie.

Le ministre de l'Instruction publique invite l'Académie à lui proposer deux candidats pour la chaire de langue et littérature arabes vacante au Collège de France.

Le président annonce à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver dans la personne de M. Henry Cochin décédé le 9 courant, et déclare la séance levée en signe de deuil.

SÉANCE DU 17 DÉCEMBRE 1926

M. Camille Enlart présente à l'Académie le reliquaire du Saint Sang de Boulogne-sur-Mer qui lui a été prêté pour quelques jours afin d'être reproduit dans les *Monuments Piot*. Il rappelle que ce bel objet d'émail cloisonné (dit émail de plique) est l'œuvre de l'orfèvre parisien de Philippe le Bel, Guillaume Julien, auteur aussi du buste reliquaire de saint Louis qui était conservé à la Sainte-Chapelle. Philippe le Bel avait offert ce reliquaire à la cathédrale de Boulogne à l'occasion du mariage de sa fille Isabelle et d'Édouard III, le 22 janvier 1308.

L'ordre du jour appelle la désignation de deux candidats pour la chaire d'arabe du Collège de France.

L'Académie présente en première ligne M. W. Marçais, par 35 voix et 1 bulletin marqué d'une croix, et en seconde ligne, M. Levi-Provençal, par 29 voix et 3 bulletins marqués d'une croix.

M. Antoine Thomas étudie, au point de vue étymologique, le substantif français *chantepleure*, auquel Littré attribue avec raison six sens distincts, bien que l'Académie française ne sanctionne que les deux premiers : 1° sorte d'entonnoir à long tuyau percé de trous pour faire couler les liquides dans un tonneau sans les troubler; 2° fente dans un mur de clôture ou de terrasse pour le passage des eaux; 3° robinet d'un tonneau à vin, cidre ou bière; 4° arrosoir de jardinier, à queue longue et étroite; 5° rigole ouverte dans la berge d'une rivière; 6° sorte de tonneau dans lequel on foule, en certains vignobles, le raisin avant de le descendre dans la cave.

L'étymologie proposée par Ménage, qui reconnaît en devoir l'idée au savant espagnol Cobarruvias, voit dans *chantepleure* un composé tiré des verbes *chanter* et *pleurer ;* M. Thomas s'en fait le champion convaincu, ce qui est d'autant plus nécessaire que, récemment, deux philologues étrangers ont cherché à la ridiculiser. L'un a cru reconnaître dans *chantepleure* une altération du mot que certains patois français appliquent à la chenille et qu'ils prononcent, selon les lieux, *chatepeleuse* ou *catepeleure* (d'où l'anglais *caterpillar*) ; l'autre a fait appel au celtique *kant*, « crible », comme premier élément de *chantepleure*. M. Thomas déclare que ces deux hypothèses sont dénuées de toute valeur, bien que la première ait été accueillie avec faveur par Michel Bréal et par quelques autres philologues de marque.

Digitized by Google

SÉANCE DU 24 DÉCEMBRE 1926

M. René Dussaud donne lecture d'un rapport de M. Albert Gabriel, intitulé *Qasr-el-Heir*.

Lors de sa mission à Palmyre, en 1925, le professeur à l'Université de Strasbourg a relevé, entre Palmyre et l'Euphrate, les ruines de Qasr-el-Heir qui se composent de deux fortins ou *qasr* et d'une immense enceinte de 12 kilomètres de long.

Le petit *qasr* offre une enceinte d'environ 70 mètres de côté, dans œuvre, flanquée de douze tours demi-circulaires mesurant 4 m. 40 de diamètre.

Le grand *qasr*, à 43 mètres à l'ouest du précédent, est constitué par une enceinte de 170 mètres de côté, dans œuvre. La muraille est flanquée aux quatre angles de tours demi-circulaires et de six tours identiques sur chaque face, au total vingt-huit tours. Une inscription coufique, lue par le consul Rousseau, fixe la date du grand *qasr* à l'an 110 de l'hégire (728-729 J.-C.). Des constatations faites par M. Gabriel, il résulte que le petit *qasr* est plus ancien, peut-être de deux siècles. Ses analogies avec Meshatta sont très nettes. Autour des deux châteaux, des tells de faible hauteur signalent l'emplacement d'anciennes constructions en ruines. Comment cette « ville », comme s'exprime l'inscription arabe, pouvait-elle prospérer dans ce désert?

A 5 kilomètres et demi au sud des châteaux, s'élève la longue enceinte signalée plus haut dont les caractères techniques sont à ce point identiques à ceux du petit *qasr*, que M. Gabriel n'hésite pas à l'attribuer à la même époque. Son tracé, son développement, l'épaisseur de son mur, le flanquement par contreforts alternés la définissent comme le mur de retenue d'un véritable lac artificiel de 7 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 1.600 mètres.

M. Gabriel conclut donc qu'on se trouve « en présence d'un vaste ensemble de travaux publics destinés à mettre en valeur une région désertique et d'ouvrages fortifiés élevés pour la protection des agriculteurs. Ainsi cette contrée aujourd'hui si aride, si morne et si hostile, fut jadis une vaste oasis, fertile et verdoyante ».

M. René Fage entretient l'Académie d'une croix processionnelle en cuivre conservée à la chapelle Saint-Pierre, à Saint-Julien-au-Bois (Corrèze).

M. René Cagnat communique une note de M. Poinssot sur une inscription découverte à Furnos Majus (Tunisie) et concernant Siméon, évêque de cette localité.

SÉANCE DU 31 DÉCEMBRE 1926

Avancée au mercredi 29 à cause du Jour de l'an.

Il est procédé au renouvellement du Bureau.

MM. Clément Huart et Gustave Glotz sont élus à l'unanimité président et vice-président pour 1927.

L'Académie désigne ensuite, par votes successifs, quatorze commissions annuelles et la commission du prix Gobert.

Sont élus :

1° Commission administrative de l'Académie (2 membres) : MM. Omont et Cuq.

Digitized by Google

2° Commission des travaux littéraires (8 membres) : MM. Senart, Pottier, Omont, Chatelain, Croiset, Prou, Diehl et Langlois.

3° Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome (8 membres) : MM. Pottier, Chatelain, Jullian, Prou, Diehl, Delaborde, Fougères et Holleaux.

4° Commission de l'École française d'Extrême-Orient (6 membres) : MM. Senart, Pottier, Croiset, Scheil, Pelliot et Meillet.

5° Commission de Syrie et Palestine (6 membres) : MM. Senart, Pottier, Scheil, Diehl, Dussaud et Gouraud.

6° Commission de la fondation Benoît Garnier (4 membres) : MM. Senart, Scheil, Pelliot et Meillet.

7° Commission de la fondation Eugène Piot (8 membres) : MM. Pottier, Omont, Théodore Reinach, Diehl, Alexandre de Laborde, Blanchet, Fougères et Enlart.

8° Commission de la fondation Dourlans (4 membres) : MM. Chatelain, Croiset, Thomas et Chabot.

9° Commission de la fondation de Clercq (4 membres) : MM. Senart, Pottier, Scheil et Thureau-Dangin.

10° Commission de la fondation Auguste Pellechet (4 membres) : MM. Prou, Alexandre de Laborde, Blanchet et Enlart.

11° Commission de la fondation Loubat (4 membres) : MM. Senart, Schlumberger, Salomon Reinach et Pottier.

12° Commission de la fondation Thorlet (4 membres) : MM. Senart, Schlumberger, Prou, de Laborde.

13° Commission de la fondation Debrousse (de l'Institut) (2 membres) : MM. Pottier et Chatelain.

14° Commission du prix Gobert (4 membres) : MM. Omont, Thomas, Jullian et Prou.

Digitized by Google

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

CAMILLE ENLART.

Membre de l'Institut depuis 1925, directeur du Musée de sculpture du Trocadéro (1903), Camille Enlart, né à Boulogne-sur-Mer en 1862, est mort subitement dans une rue de Paris, le 14 février 1927. Ce fut un admirable travailleur. Il avait débuté à l'École des Beaux-Arts, où il apprit à fort bien dessiner et à lever des plans; mais bientôt il se tourna vers l'érudition et, élève de Robert de Lasteyrie à l'École des Chartes (1885), puis son suppléant (1894-1899), devint, avec Lefèvre-Pontalis, le meilleur représentant des études qui ont pour objet l'architecture française du moyen âge. A l'École de Rome (1890), il réunit les matériaux de son premier ouvrage sur l'influence de l'architecture cistercienne en Italie (1894); il poursuivit ensuite son enquête dans les pays du Nord et en Orient, notamment à Chypre et en Syrie. Son œuvre capitale, le *Manuel d'archéologie française* (1902 et suiv.), reste inachevée, mais est la première et la meilleure encyclopédie de ce genre en aucune langue. Camille Enlart a beaucoup écrit, même pour le grand public; on peut citer, dans le *Mercure* du 16 décembre 1909, son amusant article sur *la Satire des mœurs dans l'iconographie du moyen âge*. Une de ses théories, dans le domaine de l'architecture, restera célèbre : celle de l'origine anglaise du style dit *flamboyant*.

S. R.

LE DUC DE LOUBAT[1].

Joseph-Florimond Loubat, fait duc de Loubat par Léon XIII[2], naquit à New-York en janvier 1831; il est mort à Paris, dans sa 97e année, le dernier jour de février 1927. Il était alors le doyen d'âge de tout l'Institut, auquel il appartint d'abord comme correspondant (1891), puis comme associé de l'Académie des Inscriptions (1907). Né d'une famille d'origine française qui était devenue fort riche, Loubat fit ses études secondaires à Paris, puis des études de droit à l'Université de Heidelberg; en 1869 il était nommé docteur en droit *(honoris causa)* à Iéna. Sa jeunesse se passa en voyages et en divertissements; il fut un adepte passionné du sport nautique (*A yachtsman's scrap book*, New-York, 1887). Le Paris du second Empire lui était resté très familier;

1. Il existe un in-4° illustré, non mis dans le commerce, intitulé : *Le duc de Loubat*, 1894-1912, où se trouvent réunis tous les documents officiels relatifs aux travaux de Loubat et aux distinctions dont il fut l'objet.

2. Il fit élever une statue en marbre de ce pape au lieu de sa naissance, à Carpineto. Loubat était chevalier grand-croix de saint Grégoire le Grand et de Pie XI.

Digitized by Google

c'était un plaisir de descendre avec lui l'avenue des Champs-Élysées et d'apprendre qu'un tel ou une telle, dont il avait retenu l'adresse, s'était distingué par quelque fredaine. A partir de 1878, avec sa luxueuse *Medallic history of the United States of America* (2 vol., New-York, 1878), il aborda le terrain de l'histoire. Mais bientôt l'américanisme l'attira et le retint. Non seulement il fonda des chaires pour cette science (à l'Université de Columbia, à Paris, à Berlin), subventionna nombre d'expéditions scientifiques au Mexique et dans l'Amérique centrale, encouragea les travaux et rendit possibles les publications de nombreux savants (Hamy, Seler, Beuchat, etc.) [1], mais il édita lui-même, en fac-similes irréprochables, les manuscrits pictographiques mexicains et en distribua libéralement les exemplaires (1896-1904). C'était là un service de premier ordre rendu à des études qui n'avaient encore à leur disposition que les in-folio énormes et confus de Lord Kingsborough (1831).

Outre des chaires d'américanisme (1899-1903), Loubat fonda cinq prix pour les adeptes de cette science, à Paris, Berlin, Stockholm, Madrid, New-York (1888-1892). Il prit une part active aux congrès internationaux des américanistes et fut l'organisateur de celui de New-York (1902). Des honneurs, qui ne lui étaient pas indifférents, lui furent rendus par nombre de sociétés savantes; mais c'est en France surtout que l'amitié du docteur Hamy fit apprécier à leur valeur les services qu'il rendait. Depuis son élection comme correspondant étranger de l'Académie des Inscriptions, il manifesta sa libéralité dans d'autres domaines que celui de l'américanisme; Perrot sut l'intéresser aux nouvelles fouilles de Délos — île dont il lui apprit l'existence — et obtint de lui une subvention de 50.000 francs pendant dix ans (1903). On peut dire que ces fouilles si fécondes n'auraient pas eu lieu sans lui; c'est à lui aussi, à sa création d'un « fonds d'épigraphie grecque » que l'on dut d'en publier les résultats. Nul n'a fondé autant de prix que lui à l'Académie : prix d'américanisme, prix pour achat d'objets de collection, prix Gaston Maspéro (Égypte et Chaldée), prix Clermont-Ganneau (épigraphie sémitique), prix Alfred Croiset (langue et littérature grecques), prix Georges Perrot (littérature et archéologie romaine), prix pour venir en aide aux savants momentanément gênés. Cette dernière fondation est particulièrement touchante et fait honneur à ses sentiments [2].

Loubat, dont la culture générale était très médiocre, n'a jamais prétendu être un savant [3], mais un auxiliaire de la science; l'aide qu'il lui prêta fut singulièrement efficace et assure à son nom la gratitude de tous ceux qui ont profité et profiteront à l'avenir de ses fondations.

S. R.

---

1. Pendant plusieurs années, à ma demande, Loubat servit une pension à Beuchat pour l'aider à préparer son *Manuel d'archéologie américaine* (1912). Tous les ouvrages de Seler (1903 et suiv.) furent imprimés à ses frais.

2. Je note pour mémoire que Loubat souscrivit libéralement aux fouilles d'Alesia et fit les frais de la publication de l'abbé Chabot sur les inscriptions de Palmyre; mais j'en oublie.

3. Lors de la reprise des fouilles à Délos, j'étais presque le voisin de Loubat. Un matin, il arriva chez moi avec un télégramme de M. Holleaux, annonçant la découverte d'une « superbe Aphrodite » (c'est la figure groupée avec Pan). « Je ne comprends pas ce que cela signifie, me dit Loubat; je sais bien ce que c'est qu'un *Hermaphrodite*, mais *Aphrodite ?* » Il eut d'autant plus de mérite peut-être à encourager les études d'archéologie grecque que, personnellement, il n'y entendait rien du tout, alors qu'il avait quelque compétence en américanisme.

Digitized by Google

DOMENICO COMPARETTI.

Le professeur Domenico Comparetti s'est éteint à Florence, à l'âge de 92 ans, le 20 janvier 1926. Il était de beaucoup le doyen d'élection des associés étrangers de l'Académie des Inscriptions, ayant succédé à Ernest Curtius en 1896.

Comparetti naquit à Rome en 1835. D'une famille peu aisée, il ne fit que des études primaires. Tout jeune, il fut placé comme préparateur dans une pharmacie. Mais sa curiosité, son besoin de s'instruire étaient tels qu'il donnait ses nuits au travail, ses minces économies à l'achat de dictionnaires et de grammaires. C'est ainsi que, tout en gagnant sa vie, il apprit le grec et le latin, le français, l'allemand et l'anglais, un peu de turc et d'arabe, et qu'il s'initia à la lecture des hiéroglyphes. En 1858, deux petits articles de lui, l'un sur l'Oraison funèbre d'Hypéride, l'autre sur l'annaliste Licinianus, furent insérés dans le *Rheinisches Museum* par Ritschl. Personne, en Italie, ne savait rien de l'auteur. Le duc Michelange Caetani, père de la savante Ersilia Lovatelli, se renseigna, découvrit l'adresse de Comparetti et fut très surpris, en lui rendant visite, de le trouver au travail parmi les bocaux de sa pharmacie. Le jeune Domenico eut désormais un protecteur et un ami; il resta toujours lié avec cette noble famille d'intellectuels qui contribua à le tirer de l obscurité.

A 24 ans, en 1859, il fut nommé professeur à l'Université de Pise, puis, bientôt après, à l'Institut des Études supérieures de Florence, où il enseigna pendant trente ans. Une fois seulement, il fit un cours très suivi sur le théâtre grec à l'Université de Rome. Mais Florence était devenue et resta sa petite patrie, même quand il eut été nommé sénateur.

A la différence de deux savants italiens du même ordre, Borghesi et De Rossi, Comparetti ne s'est pas confiné dans une spécialité. L'antiquité et le moyen âge l'attirèrent également. S'il servit brillamment la cause des études grecques qui lui était chère, en particulier par ses éditions de la Loi de Gortyne, des tablettes d'or de Pétilie, de la *Guerre gothique* de Procope, il consacra une monographie célèbre à la villa herculanaise des Pisons, où il se montra excellent archéologue, ainsi que deux ouvrages universellement appréciés à la destinée de Virgile au moyen âge, de poète devenu magicien (1872), et à l'épopée populaire des Finnois, le *Kalevala* (1901). Comparetti, grand helléniste et linguiste, a été aussi l'un des premiers adeptes des études dites aujourd'hui de *folklore* et leur a fait, dans l'enseignement de son pays, la place à laquelle elles ont droit. Il faut me contenter de rappeler ici les autres services qu'il a rendus à la science par sa collaboration active au *Museo italiano* (1884-1890), par vingt volumes et deux cents mémoires. Membre de l'Académie des Lincei, il prit une grande part à la fondation des *Monumenti antichi*, publiés depuis 1890 par cette compagnie.

Comparetti fut lié avec nombre de savants de notre pays, en particulier avec Michel Bréal; son humeur accueillante, sa courtoisie, son désir d'être utile, lui valurent autant d'amis que sa science lui fit d'admirateurs. Partout où les études grecques et latines, épigraphiques, papyrologiques et comparatives sont en honneur, son nom restera l'un des plus justement estimés.

S. R.

Digitized by Google

SIR C. WALSTON (WALDSTEIN).

Né à New-York en 1856, d'une famille originaire de Vienne, Waldstein fit son éducation à Columbia College, puis aux Universités de Heidelberg et de Strasbourg, où il subit l'influence de Michaelis. A 24 ans, il fut nommé *lecturer* d'archéologie classique à Cambridge. Naturalisé Anglais en 1899, il occupa diverses positions, en particulier celles de directeur du Fitzwilliam Museum et de *Slade Professor*. De 1899 à 1903, il fut directeur de l'École américaine d'Athènes et conduisit des fouilles à Platées, Érétrie et surtout à Argos. Un mariage américain l'ayant rendu maître d'une grande fortune (1909), il en profita pour faire de longs voyages, notamment en vue de créer un comité international pour la reprise des fouilles d'Herculanum; l'opposition de Boni fit repousser ses propositions par l'Italie et c'est maintenant seulement que Mussolini a décidé que ces fouilles longtemps attendues seraient reprises à partir du 21 avril 1927 [1]. En 1912, Waldstein, qui s'occupait volontiers de politique et de questions sociales, reçut le titre de *knight*; depuis 1918, il s'appela *Sir Charles Walston*. Il revint une dernière fois à l'archéologie pour publier un livre inégal sur Alcamène, après quoi il entreprit une croisière en Méditerranée et mourut subitement à Naples d'une pneumonie (22 mars 1927).

Walston eut le mérite de reconnaître qu'une tête acquise par le Louvre s'adaptait à une métope du Parthénon; il publia le premier une belle tête féminine découverte au cours des fouilles d'Argos; il fit connaître une imitation en bronze de l'Hermès de Praxitèle. Il forma aussi quelques bons élèves à Cambridge et y créa un musée de moulages.

L'énumération de ses erreurs et de ses hypothèses hasardées serait beaucoup plus longue. Même ses amis ont toujours reconnu qu'il écrivait et composait fort mal; pis encore, il se complaisait dans un galimatias qui voulait être philosophique. Pendant de longues années, Cecil Torr en Angleterre, Furtwaengler en Allemagne et le signataire de cette notice en France lui ont dit de désagréables vérités [2]; mais sa réputation mondaine, à laquelle il tenait beaucoup, n'en souffrit pas. Lady Frazer le réconcilia avec Boni et me le fit, par surprise, rencontrer chez elle, à Cambridge. Nous nous serrâmes la main; il me dit que j'avais été, comme Furtwaengler, injuste pour lui; je lui répondis que son sentimentalisme esthétique m'exaspérait... et nous nous revîmes assez souvent. Mais je n'ai jamais cessé de le placer dans la troisième catégorie des archéologues; il ne suffit pas d'être un homme aimable et de se pâmer devant l'*Hermès* pour appartenir aux deux premières [3].

S. R.

---

1. Elles ont été inaugurées par le roi d'Italie le 16 mai 1927, avec une pioche d'argent portant l'inscription : *Effodiendum est Herculanum*.

2. Principaux ouvrages : *Essays on the art of Phidias : The Argive Heræum* (en petite partie de lui); *Herculaneum* (avec L. Shoobridge); *Greek sculpture and modern art ; Alcamenes*, etc. Plus diverses publications politiques, entre autres *Aristodemocracy* (1916).

3. Voir la *Revue critique* (1886) et les deux volumes de mes *Chroniques d'Orient*, aux index, où il est souvent question de Waldstein.

Digitized by Google

WALTER LEAF (1852-1927).

Le prince des *homérisants* anglais, président de la *Westminster Bank* et ancien président — pendant cinq années consécutives — de la *Hellenic Society*, est mort à Torquay, au mois de mars 1927, à l'âge de 75 ans. Ce grand banquier, qui fut aussi un grand helléniste — comme George Grote — occupera une place à part dans l'histoire de l'humanisme anglais. Convaincu, par les fouilles de Schliemann, que l'hypercritique avait fait fausse route, il ne cessa, tant en publiant qu'en commentant l'*Iliade*, d'insister sur les réalités historiques, géographiques et économiques dont l'épopée, éclairée par l'archéologie, porte témoignage. Les Universités de Cambridge et d'Oxford lui décernèrent le titre de docteur. Leaf avait des goûts variés, qui complètent l'humaniste; on a cité de lui des vers anglais et des vers grecs d'exceptionnelle qualité [1].

S. R.

EUSÈBE VASSEL

Notre collaborateur Marie-Joseph-Eusèbe Vassel, capitaine au long cours, auxiliaire de l'Académie des Inscriptions, est mort à Monaco le 21 février 1927, à l'âge de 83 ans. Il avait longtemps vécu en Tunisie, où il dirigea la *Dépêche tunisienne* et la *Revue tunisienne;* il présida aussi l'Institut de Carthage. Ses nombreux mémoires se rapportent au folklore tunisien et à l'archéologie punique; dans ce dernier domaine, il a rendu de réels services et attaché son nom à des résultats nouveaux.

S. R.

La tombe de la mère de Chéops.

M. Reisner, arrivé à cet effet d'Amérique, a déblayé la tombe découverte, en mars 1925, près des pyramides de Gizeh. C'est la seule sépulture intacte d'un personnage royal que l'on connaisse avant la XIIe dynastie. Ce personnage est la mère de Chéops, Hétepheres (IVe dynastie); malgré l'état de décomposition et d'altération des objets, on a pu retirer un fauteuil à pieds de lion, des vases de toilette en albâtre, des plaques d'or émaillé, etc. Le grand sarcophage, trouvé vide, est en albâtre sans ornements. Des inscriptions mentionnent la mère du roi et donnent son nom : *Hétepheres*, épouse de Sneferou. On avait cru à tort, au début de la fouille, que la tombe était celle de Sneferou, père de Chéops. Cette tombe n'avait pas de superstructure; c'est pourquoi elle a échappé aux pillards. Il est d'ailleurs possible qu'elle ait été transférée là où on l'a découverte après une première violation [2].

S. R.

---

1. La première édition de l'*Iliade* par Leaf, en deux volumes, parut en 1886-1888; l en donna une traduction (avec Lang et Myers) en 1898. Cf. *Homer and History*, 1915 : *Troy, Homeric Geography*, 1912 ; *Strabo, the Troad*, 1923. Notice et portrait dans le *Times* du 9 mars 1927.

2. *The Times*, 2, 3 et 25 mars 1927 (phot.). Parmi les objets reproduits, il y a les pieds en bois doré de la couche, des couteaux d'or, des vases d'albâtre, un décor de coffret en or où figurent un faucon et une croix égyptienne, des vases de cuivre, des rasoirs. — Relation détaillée, richement illustrée, dans le *Bulletin* du Musée de Boston, mai 1927.

Digitized by Google

La tombe de Senab.

Senab, nain chef des nains de la garde-robe royale (IVe dynastie), avait épousé la princesse Sentites et eu d'elle deux enfants. Son *mastaba*, orné de statues peintes en calcaire représentant sa famille, a été découvert, près des pyramides de Gizeh, par une expédition autrichienne (*Times*, 7 avril 1927). Le nom d'une des filles de Sentites se traduit ainsi : « Joie de Chéops ».

X.

Le sérapéum d'Hermonthis.

Une expédition, dirigée par MM. Robert Mond et Emery, au nom de l'Institut d'archéologie de Liverpool, a retrouvé les ruines du sérapéum d'Hermonthis et un sarcophage contenant les restes d'un taureau sacré (*Times*, 7 mars 1927; phot. à la p. 18). Peu après, M. Mond a fait savoir qu'il renonçait à l'archéologie militante, étant rappelé en Angleterre par d'autres devoirs.

X.

La bibliothèque Rosenwald.

Le 15 mars a été inaugurée à Thèbes une annexe de *Chicago House*, contenant une grande bibliothèque égyptologique donnée par un millionnaire de Chicago, M. Julien Rosenwald. Cette bibliothèque, gérée par l'Institut oriental de l'Université de Chicago, sera à la disposition des savants de tous pays d'octobre à avril de chaque année. M. le professeur Breasted s'est occupé de l'organisation au printemps de 1927.

X.

Les fouilles d'Ur.

Les fouilles de la vieille nécropole d'Ur, remontant aux environs de 3500, mais en grande partie moins ancienne, continuent à apporter des surprises. Deux tombes ont donné des cylindres au nom de gens de la suite de la fille de Sargon d'Accad, devenue grande prêtresse du dieu lunaire à Ur; c'est elle qui dédia dans le temple de Nergal, vers 3200, un relief en calcaire assez bien conservé, qui montre un char attelé de quatre lions, avec un homme marchant devant, un autre derrière, ce dernier tenant les rênes. Le char est vide, mais porte une peau de léopard, des lances, un carquois et une hache de combat.

On a encore trouvé le sceau cylindrique en lapis de Nin-Kur-Nin, femme de Mesannipadda, fondateur de la Ire dynastie d'Ur. Trois ans plus tôt, à Tel el Obeid, on avait découvert la tablette de fondation et le sceau d'or d'Aannipadda, deuxième roi de la dynastie; maintenant son père sort de la légende pour entrer dans l'histoire (3200-3100 av. J.-C.).

Plus anciennes encore sont les tombes les plus riches en or, contenant des tablettes à écriture semi-pictographique et des sceaux avec des noms nouveaux de rois (vers 3500). Un poignard d'or et de lapis, orné de filigrane, a été publié dans le *Times* (12 avril 1927) [1]. M. Woolley, qui rend compte de ces belles fouilles, a fait observer que la Ire dynastie égyptienne connaît

1. Voir *ibid.*, 8 mars 1927.

Digitized by Google

aussi l'écriture, mais que la technique babylonienne est alors très supérieure à celle de l'Égypte.

S. R.

Le mausolée d'Halicarnasse.

Une nouvelle restauration au quarantième de ce monument a été exposée, en janvier 1927, au Musée Britannique. M. Walters l'a décrite et figurée dans *le Times* du 31 janvier. Le détail le plus surprenant est la porte d'entrée surmontée d'un arc en tiers-point, que l'article essaie de justifier [1].

X.

Au musée d'Athènes.

Ce Musée s'est enrichi de deux objets importants :

1° Un grand vase de marbre trouvé dans les fouilles des écuries royales. Un homme assis est accompagné de deux femmes dont l'une lui offre un casque et un bouclier, l'autre une épée et une lance (voilà une scène difficile à expliquer par les mystères d'Éleusis!).

2° Un autel de marbre de la période hellénistique, découvert à Athènes, sur lequel sont figurées en relief trois Kharites dansant [2].

X.

Une statue grecque à Burlington House.

Sir Ch. Walston, peu de temps avant sa mort, appela l'attention sur une statue en marbre grec, de provenance inconnue, qui se voit dans le salon de Burlington House (*Royal Academy*). Suivant lui, ce torse féminin acéphale est une sculpture exécutée entre 430 et 350 avant J.-C., dans le style des Néréides de Xanthos. On en attend une photographie (*Times*, 9 février 1927).

Une statue de Marcellus ?

En fouillant la grotte de la Sibylle à Cumes, on a trouvé une statue d'éphèbe haute de six pieds, dont les parties brisées se rajustent exactement. Suivant le professeur Maturi, ce serait une image idéalisée de Marcellus, le neveu d'Auguste, mort à Baïes en l'an 23 avant J.-C.; la *frons læta parum* autoriserait cette désignation (*Times*, 23 février 1927).

X.

Les inscriptions de Didymes.

A la fin d'un article posthume, daté de mai 1926, sur les comptes du Didymeion (*Rev. philol.*, p. 125-152), B. Haussoullier déclare avoir renoncé à l'édition définitive des inscriptions de Didymes. « Mes carnets, mes notes et mes estampages, tous les articles et mémoires que j'ai pu réunir sur Milet et Didymes, je les léguerai à la Bibliothèque de l'Institut de France où d'autres viendront, de France et d'Allemagne, préparer, à la faveur d'une paix mieux assise, l'édition qu'il nous est impossible d'entreprendre aujourd'hui. » Il y a édition et édition. Quand l'auteur de découvertes épigraphiques impor-

1. Voir aussi le *Times* du 3 février 1927.
2. *Ibid.*, 16 mars 1927.

Digitized by Google

tantes sait qu'il lui est impossible, pour une raison ou une autre, d'en assurer la publication avec tous les commentaires appropriés, il doit d'abord, à mon avis, donner ses matériaux au public sous forme de phototypies d'estampages. Les textes d'abord (comme a fait Le Bas); le reste peut être réservé à l'avenir et à la coopération de savants de tous pays.

S. R.

Le nom des Amazones.

Aux différentes étymologies proposées de ce nom, M. Boisacq ajoute la suivante, qui n'est pas sans vraisemblance (*Rev. belge de Philol.*, V, 1926, p. 507-14). Hésychius à la glose : *Hamazakaran : polemein, Persai.* Donc, on peut admettre un iranien *Hamazan*, guerrier, d'où peut-être *Mazakis*, lance des Parthes, et *Makhê, Makhaira*, d'origine inconnue. *Amazôn* est *Hamazon*, avec psilose éolienne. Nous savons par Hérodien qu'*Amazôn* s'employait aussi comme masculin.

S. R.

Un portrait inconnu de Raphaël.

Un amateur de Baltimore, J. Epstein, a acquis pour 50.000 livres (6.250.000 francs) un tableau de Raphaël découvert l'an dernier dans une vieille maison viennoise par M. G. Gronau et dont l'authenticité est affirmée par M. B. Berenson [1]. C'est un faible portrait d'Emilia Pia de Montefeltro, sur panneau, haut de 17 pouces et large de 11 3/8. Une photographie de cette trouvaille a paru dans *Art News*, New-York, 12 mars 1927, p. 2.

Le dernier naufrage de l'Atlantide.

Les sornettes que les demi-savants continuent à débiter sur l'Atlantide de Platon ont eu du moins un résultat utile. M. P. Couissin a repris la question dans son ensemble après Th.-H. Martin (*Timée*) et a montré, avec une clarté parfaite, l'inanité des hypothèses modernes (*Mercure de France*, 1927, I, p. 29-71). « De toutes ces prétendues preuves de l'existence de la civilisation et de l'empire atlantes, il n'en est pas une qui résiste à l'examen. Si l'Atlantide géologique a existé, le récit de Platon ne la concerne pas. » Avec Th.-H. Martin, M. Couissin cherche l'origine du mythe dans une fable inventée par les Saïtes pour flatter l'amour-propre des Athéniens et obtenir leur alliance. Explication ingénieuse, mais qui n'emporte pas l'assentiment.

Compliments à M. Couissin. Son article est joli, la vérité l'inspire et surtout je l'admire d'être resté poli [2]. J'ai fait un quatrain involontaire; je ne l'efface pas.

S. R.

1. *The Times*, 4 mars 1927.

2. Sous le titre *Atlantica*, on est surpris de lire dans une Revue sérieuse (*Bull. de l'Assoc. G. Budé*, janv. 1927, p. 63-65) une réclame pour la *Société d'études atlantéennes* où je cueille ces lignes : « Dans l'antiquité non seulement Platon, mais Théopompe, Hérodote, Pomponius Mela, Denys de Mitylène, représentent les Atlantes comme un peuple puissant et qu'ils appellent tantôt Atlantes tantôt Atarantes. Timagène raconte que les récits des druides s'accordent avec celui de Platon. » De pareils articles ne sont tolérables en bon lieu qu'à titre de *communiqués*. — Les réponses faites à M. Couissin dans le *Mercure* du 15 mai 1927 sont divertissantes par l'absence totale d'esprit scientifique.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

I

Mededeelingen van het nederlandsch historisch instituut te Rome. Vol. VI, 246 pages in-8° avec 35 planches. La Haye, Nijhoff, 1926. — Plusieurs des mémoires contenus dans ce volume ont déjà été répandus sous forme de tirages à part; je donne la liste de ceux qui intéresseront nos lecteurs, marris sans doute, comme je le suis moi-même, de n'en point trouver de résumés en français. — Byvanck, *Phidias et les sculptures du Parthénon;* G. von Hoorn, *les Anthestéries;* C. L. Van Essen, *Chronologie de l'art étrusque;* Léopold, *Port et ponts de Rome;* Snijder, *l'Arc de Bénévent;* Wilpert, *Sculptures chrétiennes de Saint-Callixte;* Hoogewerff, *Peintures murales de l'église de Castel S. Elia à Nepi;* Caraci, *Anciennes cartes maritimes hollandaises découvertes à Florence;* Cornelissen, *la Littérature des Consolations;* Fokker, *Peintures néerlandaises dans les églises de l'ancien royaume de Naples.* — La planche servant de frontispice représente une très belle *Trinité* de Joos van Cleef, cachée dans une collection particulière.

S. R.

Académie de Leningrad. *Communications.* Tome I, Leningrad, 1926; in-8°, 328 pages, avec 3 planches et 113 vignettes. — Après un rapport d'ensemble de M. Farmakousky sur l'activité de l'Académie (1924-1925), on trouve ici des relations sur l'exploration du nord du Caucase (A. A. Miller), sur les fouilles d'Olbia (Farmakousky), sur le préhistorique du Turkestan (Bartold), etc. Parmi les objets reproduits, je signale un fragment d'un beau vase à figures noires (Olbie), un fragment de *Kouros* archaïque de même provenance (p. 165), une tête en marbre de Dionysos, d'Olbie également (p. 194), et une jolie tête d'éphèbe scopasienne de la Chersonnèse taurique (p. 324). Faute d'un résumé dans une langue occidentale, que l'on cherche en vain à la fin du volume, tout cela est à peu près perdu pour la science.

S. R.

Alexandre Moret. *La mise à mort du dieu en Égypte.* Paris, Geuthner, 1927; gr. in-8°, 59 pages, avec 17 figures (Conférence de la *Fondation Frazer*). — Comme tous les magiciens, ceux de l'Égypte ont cru commander à la nature; mais ils ont cru aussi que les dieux, comme le soleil, mouraient pour renaître, d'où la passion d'Osiris, dieu agraire, prototype du dieu qui meurt, *the dying God.* Ce que nous apprennent à ce sujet Diodore et Plutarque était déjà connu, comme le prouvent certaines allusions, à l'époque de la Ve dynastie. M. Moret s'est appliqué à établir ce fait et à en multiplier les indices par l'étude des stèles figurées et de leurs légendes. « Nous croyons possible de démontrer que le paysan égyptien pensait qu'en se livrant au travail de fossoyer la terre avec le hoyau, il préparait la tombe de l'Esprit des grains,

Digitized by Google

Osiris; en recouvrant les semences de terre avec la charrue ou par piétinement des troupeaux, il mettait en terre Osiris » (p. 33). Le corps (ou l'effigie) du dieu agissait comme un charme, qui assurait, par magie sympathique, la naissance des semences; Plutarque savait cela, l'égyptologie le confirme. Mais « ce n'est pas seulement à la végétation que va le profit du sacrifice d'Osiris. L'utilité du rite agraire s'étend à toutes les créatures. Les dieux en bénéficient et les hommes y participent » (p. 40). « La passion d'Osiris a montré aux hommes comment ils peuvent se sauver de la mort, à l'exemple des dieux; l'histoire sociale de l'Égypte nous fait assister aux luttes des Égyptiens avides d'obtenir pour eux-mêmes les promesses de résurrection » (p. 41). Une variante du thème du dieu qui meurt est celle du dieu qu'on tue pour empêcher que sa vieillesse infirme ne paralyse le cours de la nature; ce dieu tué est, en Égypte, un animal, comme Apis; il est douteux que ce fût jamais un roi, malgré un texte précis d'Ammien Marcellin (XXVIII, 15, 14). De totémisme ici, pas un mot; nous sommes à l'époque de l'agriculture et aussi en pleine orthodoxie frazérienne. Mais avant l'agriculture?

S. R.

Svend Aage Pallis. *The Babylonian Akîtu Festival.* Copenhague, Hoest, 1926; in-8° 306 pages et 11 planches. — C'est seulement aux périodes des plus grands périls pour le pays qu'on s'abstenait, à Babylone, de célébrer *l'isinnu akîtu*, fête de l'année nouvelle [1], qui datait des temps sumériens les plus anciens et persista jusqu'au delà de la conquête persane. Cette fête comportait un drame rituel qui a été étudié en grand détail par l'auteur et comparé à d'autres du même genre. C'était, à l'origine, une fête agricole, plus tard introduite dans les villes. Deux épisodes principaux étaient représentés : la mort du dieu Marduk (p. 228) et la procession de Marduk glorifié, suivie de la victoire sur les démons et de l'acte annuel de la création (p. 247). Bien des points restent encore obscurs, mais M. Pallis a réuni et commenté tous les textes épigraphiques. Les analogies qu'il a signalées avec le mythe osirien sont évidentes; ce sont loin d'être les seules. Tout cela est d'un grand intérêt pour l'histoire des religions et peut être lu par les non-assyriologues.

S. R.

L. A. Stella. *Echi di civiltà preistoriche nei poemi d'Omero.* Milan, Unitas, 1927; gr. in-8°, 307 pages, avec 93 figures. — Aimable ouvrage, très bien illustré par les photographies de l'auteur lui-même, qui a fait de beaux voyages dans le monde homérique, mais a aussi beaucoup lu et réfléchi. L'anthropologiste Sergi lui disait un jour qu'il voulait écrire un livre pour montrer ce qu'il y a de barbare dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* (c'est le volume intitulé *Le prime e le piu antiche civiltà*, Turin, 1926); M. Stella, tout au contraire, a écrit le sien pour faire ressortir tout ce qu'il y a de vraie civilisation, d'*altamente civile*, dans ces deux poèmes. A la lumière des ruines et des fouilles, ils ne font plus l'effet de produits de la fantaisie, mais de « l'épopée de la préhistoire méditerranéenne ». Ainsi préparé, le lecteur d'Homère y

1. On ignore le sens propre d'*akîtu*, mot sumérien. M. Thureau-Dangin écrivait, en 1921, que l'*akîtu* n'avait pas toujours le caractère d'une fête de nouvel an, opinion que conteste M. Pallis.

Digitized by Google

trouvera des charmes nouveaux et les goûtera à l'abri de l'érudition destructive du *vecchio lupo tedesco* (Wolf), dont parle sans respect le préfacier E. Romagnoli.

S. R.

C. Jullian. *Notes gallo-romaines. Au champ magique de Glozel* (Extrait de la *Revue des Études anciennes*, 1927, p. 157-186). — Rien de plus profond que cette pensée de Sénèque : *A veritate quisque eo longius recedit quo ad eam concitatius fertur ; ubi vid lapsus est, ipsa velocitas majoris intervalli causa fit.* Telle pourrait être l'épigraphe du savant mémoire que nous annonçons. Dès le début des découvertes de Glozel, M. Jullian a pensé à Canidie ; il y a pensé avec une intensité croissante ; il a cru découvrir une boutique de sorcière romaine dans un milieu du plus ancien néolithique, là où il n'y a *rien*, mais *rien* de romain ; enfin, il a proposé des lectures et des interprétations qui rappellent la grande erreur de Corssen traduisant ainsi le début du cippe de Pérouse : *Caru tez an fusleri* = *Carus dedit hic funebrem rem.* Qu'on en juge en lisant la note [1]. Comme Monique priant pour Augustin égaré, je ne désespère pas de la conversion d'un si grand savant à ce que je crois être l'évidence ; quand cette conversion se produira, c'est avec une joie sans mélange que j'en ferai part à nos lecteurs.

S. R.

Pericle Ducati. *L'arte classica.* Unione tipografico editrice Torinese, 1927 ; gr. in-8°, p. 641-844, avec deux planches et nombreuses illustrations. — Fin de la seconde édition, revue et augmentée, de cet utile ouvrage, dont l'illustration fait grand honneur à l'éditeur. L'hypogée du Viale Manzoni est décrit et figuré p. 714-715 (début du IIIe siècle) ; le second registre représenterait des épisodes bibliques, à savoir les trois jeunes gens sortis indemnes de la fournaise et Job avec sa femme devant un métier à tisser. On discutera encore longtemps là-dessus. — P. 718, le fameux triple portrait de Brescia est considéré comme une œuvre alexandrine du milieu du IIIe siècle ; il n'y a même pas d'allusion à l'ancienne interprétation (Galla Placidia). Les deux mots mystérieux, écrits en lettres grecques, seraient le nom du possesseur, *Vunnerius Ceramus* ; on voudrait en trouver la preuve. — P. 753, le colosse de Barletta serait de la fin du IVe ou du commencement du Ve siècle. — Trois appendices : 1° *Cronistoria archeologica* (de 1401 à 1925) ; 2° liste alphabétique des musées et collections ; 3° bibliographie (très précieuse) [2]. Suivent de bons index.

S. R.

E. L. Highbarger. *The history and civilization of ancient Megara.* Baltimore, John Hopkins Press, 1927 ; in-8°, XV-220 pages, avec 6 planches. —

1. P. 167 : *Si felix lem sta(t), voxs hoc (dicat) : felix le(m), ata.rabatax dona (h)is, llitua, hoc.* Cela ne se lit *pas* sur la tablette ; si on y lisait cela, l'inscription serait fausse. — Le soupçon injurieux jeté sur deux des tablettes (p. 210 de la livraison de la REA) n'est justifié par aucun argument qui tienne debout.

2. P. 811, manquent les *Praxitelische Studien* de Klein ; le *Handbook* de Gardner, dont il y a deux éditions, est cité sans millésime ; p. 812, il est aussi injuste de citer Wolters sans Friederichs que de nommer Daremberg à propos d'un *Dictionnaire* où il n'a pas écrit une ligne.

Digitized by Google

Monographie de Mégare depuis l'époque mythique jusqu'à la fin des temps hellénistiques, avec chapitres sur la topographie, les monuments, les cultes locaux, le tout illustré de vues et de plans. Une seconde partie comprendra l'histoire ultérieure de la ville et l'exposé de sa civilisation particulière; on y trouvera aussi une prosopographie mégarienne et des index. Depuis Reinganum (1825), personne n'avait exposé dans son ensemble ce vaste sujet, que les progrès de l'épigraphie, comme ceux des études de topographie et d'art, ont éclairé, bien que des fouilles systématiques soient impossibles sur un site dont la plus grande partie est couverte par la ville moderne. Quand les Mégariens n'auraient fait que fonder Byzance, ils justifieraient amplement la peine que s'est donnée l'auteur américain pour réunir les vestiges épars de leur long passé.

S. R.

L. Heuzey. *Excursion dans la Thessalie turque en* 1858. Paris, Les Belles-Lettres, 1927; in-8°, 193 pages. — L'avant-propos de ce joli livre, écrit en 1858, est daté du 12 juillet 1918; l'auteur, presque nonagénaire, s'était enfin décidé à le publier comme contribution à « l'éternelle question balkanique, cette plaie toujours ouverte de la politique européenne ». Il faut remercier le petit-fils de notre maître, M. Jacques Heuzey, d'avoir donné suite au projet de son grand-père. Il est inutile de rappeler que Léon Heuzey, très ingambe dans sa jeunesse, était un excellent observateur, non seulement des restes d'antiquités, mais des pays et de leurs habitants. Les localités décrites ici sont Larissa, Damasi, Trikkala, Kalabaka, les couvents de Saint-Étienne, de Varlaam, du Météore, etc. Des couvents de Leukosada et de Zavlantia, l'auteur avait rapporté des copies soignées d'actes byzantins dont on trouve (p. 173 et suiv.) des analyses détaillées.

S. R.

C. Michalowski. *Les Niobides dans l'art plastique grec de la seconde moitié du Ve siècle. Contribution au problème de la race dans le domaine de l'art plastique* (*Eos*, 1927, p. 175-193, avec 3 planches, et à part). — Il paraît que les Ioniens sont *impressionistes*, les Doriens *expressionistes*. Les Niobides du ve siècle (Rome, Ny Carlsberg) sont des produits doriens, d'un maître d'Argos proche de Polyclète qui connaissait Myron et d'autres artistes ioniens-attiques. — Il ne faudrait pas répéter, malgré la preuve faite du contraire, que la *Genetrix* du Louvre provient de Fréjus, ni faire abstraction de ce qui a été écrit d'un peu sérieux sur cette statue.

S. R.

E. Breccia. *Archéologie gréco-romaine.* Le Caire, 1926 (extr. de l'*Égypte*, p. 95-108). — Examinant la théorie « alexandrine » de Th. Schreiber et les critiques qu'elle a suscitées, M. Breccia conclut sagement :

L'art dans les différents royaumes des Diadoques assuma une physionomie commune qui ne permet pas de fixer des centres d'origine et de diffusion suffisamment caractérisés. Cette conclusion n'exclut pas, elle admet au contraire qu'Alexandrie a eu une production artistique considérable. D'ailleurs, il est impossible de nier que certains produits de l'art hellénistique (de la toreutique, de la céramique, de la coroplastique) soient spécifiquement alexandrins... Le style praxitélien a été

Digitized by Google

certes très en vogue dans tout le monde hellénisé, mais les artistes qui ont travaillé à Alexandrie ont contribué plus que les autres à le répandre.

Si la thèse de Schreiber en ce qui concerne l'origine alexandrine des reliefs pittoresques était vraie, il faudrait que ces reliefs offrissent des éléments égyptiens et que l'on en découvrît en Égypte même, ce qui n'est pas. Les Ptolémées ont plutôt favorisé l'art égyptien que l'art grec.

S. R.

P. Vlasto. *Alexander, son of Neoptolemos of Epirus.* Londres, 1926; in-8°, 79 pages et 3 planches (extr. de la *Numism. Chronicle*). — Monographie très instructive sur le remarquable monnayage d'Alexandre le Molosse, dont quelques pièces, frappées à Taras (334-2 av. J.-C.), comptent parmi les chefs-d'œuvre de la numismatique grecque. Je relève (p. 55) une hypothèse intéressante sur les bronzes dits de Siris au British Museum. Alors qu'une opinion gratuite voit là les débris d'une armure de Pyrrhus, M. Vlasto se fonde sur des analogies étroites avec un didrachme d'Alexandre d'Épire (de sa collection) pour supposer que ces belles figures proviennent d'une armure de ce dernier prince, exécutée probablement par un Tarentin de la même école que l'auteur de la célèbre coupe de Bari. Est-il vrai — M. Vlasto ne le dit pas — que ce chef-d'œuvre ait été volé et fondu au cours de ces dernières années? Cela m'a été affirmé de bonne source; un démenti me ferait plaisir. S. R.

K. Ronczewski. *Description des chapiteaux corinthiens et variés du Musée d'Alexandrie (Egypte).* Extrait des *Annales de l'Université de Lettonie*, livr. XVI, 1926; 32 pages, 8 planches et 27 figures. — Ce mémoire, illustré avec soin, est un utile complément aux *Variantes des chapiteaux romains* publiées par M. Ronczewski en 1924 dans la même collection. Les chapiteaux d'Alexandrie sont traités « selon une manière locale, soit dans les proportions, soit par l'élaboration spéciale des volutes et des acanthes », dont les origines doivent être recherchées dans les œuvres hellénistiques des Ptolémées. Il est difficile d'assigner une date précise à ces monuments; la plupart remontent au IIIe siècle avant J.-C., mais un certain nombre sont d'époque romaine et reproduisent des formes tardives. En l'absence de toute donnée sur les monuments auxquels ils appartenaient, on ne peut considérer cet essai de classement que comme tout à fait provisoire. R. L.

W. Linn Westermann et **Casper J. Kraemer.** *Greek Papyri in the Library of Cornell University.* New-York, Columbia University Press, 1926; gr. in-8°, 287 pages, et 19 planches. — « A Isidora, danseuse de castagnettes, de la part d'Artemisia, du village de Philadelphie. Je désire vous engager avec deux autres danseuses de castagnettes pour figurer dans une fête chez moi pendant six jours, à partir du 24e Payni, suivant l'ancien calendrier. Vous toucherez 36 drachmes par jour et, pour tout le temps que vous resterez, 4 artabes d'orge et 20 paires de miches de pain. Tout ce que vous apporterez de vêtements et d'ornements d'or, nous le conserverons en sûreté; et nous vous fournirons deux ânes pour l'aller et autant pour le retour. L'an 14 de Lucius Septimius Severus Pius Pertinax et Marc Aurèle Antonin le Pieux Augustes, et Publius Septimius Geta, César Auguste. Ce 16 de Payni. » Voilà le seul document piquant de ce savant volume; il a d'ailleurs été

Digitized by Google

publié une première fois en 1924. Le reste est instructif, mais pour les spécialistes seulement. S. R.

Fred. Mathews. *Sonnets of Greece and Italy.* New-York, Oxford Univ. Press, 1926; in-8°, VII, 104 pages. — Une série de sonnets relatifs aux sites les plus glorieux de la Grèce et écrits, pour la plupart, sur les lieux mêmes, voilà ce que la *Revue* aurait tort de ne pas signaler à ses lecteurs. Le sonnet 65 est dédié *To Frazer and Pausanias*, car Pausanias commenté par Frazer était de la partie :

Good, faithful friends, through many a winding way
And mountains highland waste and dark ravine
O'er many a lonely pass and height serene,
Together we have trod day after day.
Full many a silent field of deadly fray
And many a bleaching ruin we have seen,
Round which the legends cling like ivy green,
And many a shrine where men no longer pray.

Mis en goût par ces beaux vers, lisez les autres.

S. R.

Fred. Poulsen. *Aus einer alten Etruskerstadt.* Copenhague, Fred. Host., 1927; in-8°, 48 pages et 54 planches. — Ce titre ne ressemble qu'à moitié à ceux qu'affectionnait la *Revue des Deux Mondes* : « Un gentilhomme savoyard, le comte de Maistre ». La seconde partie manque; nous devons ignorer le nom de la « vieille ville étrusque » dont la nécropole a fourni en 1924, à la Glyptothèque de Ny Carlsberg, une admirable collection de vases grecs à fig. n. et à fig. r., de bronzes (dont un casque remarquable, des candélabres, etc.), de terres cuites de grande dimension. Tout cela a été décrit avec soin par M. Poulsen, avec l'aide (pour les vases) de M. Beazley. — Pl. 6-8, *kylix* d'Oltos; pl. 27-29, *kylix* de Makron; pl. 42-43, *stamnos* avec amazonomachie; pl. 69, discobole de bronze. — D'après les dires du vendeur, les principaux objets auraient été recueillis dans deux grandes tombes; dans une autre étaient deux *stamnoi* de style polyclétéen; dans une quatrième, la *péliké* du « maître de Tripptolème ». Voilà un beau coup de filet pour la création si vivace de Jacobsen.

S. R.

Aldo Neppi Modona. *Di alcuni problemi suggeriti dalla pittura Etrusca del IV-II Secolo A. C.* Pise, Pacini, 1926; in-8°, 16 pages et 4 planches (*Annali delle Univ. Toscane*, vol. X). — Ce petit mémoire commence par une phrase de dix-sept lignes; le reste est à l'avenant, terriblement prolixe. Il s'agit surtout du changement de sujets qu'on a remarqué dans la peinture étrusque à partir du IVe siècle : aux scènes de danses, de luttes, de banquets en succèdent d'autres, empruntées à la mythologie grecque, avec de fréquents tableaux de l'autre monde. L'explication de ce changement doit-elle être cherchée dans une modification des conditions sociales et des croyances religieuses, influencées par celles de l'Italie méridionale? Une réponse précise reste à donner.

S. R.

Digitized by Google

N. Putorti. *Terrecotte architettoniche di Reggio-Calabria. Rilievi fittili di Locri et di Medma* (extr. de *Rivista indo-greco-italica*, 1926, avec 2 planches en couleurs). — Étude consciencieuse de fragments de terres cuites décoratives relevant de l'art ionien vers 530 avant J.-C. Le plus important, bien publié, représente deux femmes, peut-être des Néréides, qui s'éloignent d'un pas rapide; on peut les rapprocher de celles qui sont figurées sur un relief d'Assos et sur des vases où la lutte d'Hercule contre le Vieux de la Mer met en fuite les nymphes du voisinage. L'auteur croit que Rhegion a été un centre d'industrie céramique, sous des influences siciliennes.

S. R.

Jérome Carcopino. *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure.* Paris, L'Artisan du Livre, 1927; in-8°, 414 pages, avec 4 plans et 24 gravures. — Nos lecteurs savent que l'opinion de M. Carcopino est conforme à celle que M. Cumont exprimait dès 1918 : la basilique de la Porte Majeure (41-54 av. J.-C.) est analogue aux *antres de Pythagore* décrits par Porphyre et témoigne de la vitalité « d'une des sectes pythagoriennes que Rome républicaine a léguées à l'Empire». Le point obscur et difficile restait l'interprétation du bas-relief principal. Suivant une hypothèse émise par M. Carcopino en 1923, cette interprétation ressort d'un texte de Pline (XXII, 20) : *Et Phaonem Lesbium dilectum a Sappho : multa circa hoc, non Magorum solum vanitate, sed etiam Pythagoricorum.* Cela est incompréhensible pour nous; mais M. Carcopino, en rapprochant des vers du pythagoricien Ovide, en conclut que « le pythagorisme avait annexé à ses dogmes le récit du saut régénérateur de Leucade ». Si l'image principale de l'hypogée représente ce saut, c'est que nous sommes en plein pythagorisme. Cet appel à un texte oublié de Pline, perdu parmi des fiches de botanique, est assurément du plus haut intérêt, et mille choses non moins intéressantes et séduisantes remplissent ce volume; seuls des esprits timorés (et je me compte parmi ceux-là) hésiteront à suivre sans méfiance un exégète qui, par moments, a peur de lui-même : « Certes, l'entreprise serait décevante qui tâcherait à tendre sur un fil conducteur d'une absurde rigidité le réseau enchevêtré de tant de sujets divers » (p. 148, d'accord avec Lanciani). C'est déjà aller bien loin que de reconnaître dans toute la décoration de l'hypogée « l'unité d'une même pensée directrice ».

Je note avec plaisir que le savant auteur admet sans réserves mon interprétation de la lettre de Claude aux Alexandrins (p. 63).

Rédaction, impression, illustration et index sont irréprochables.

S. R.

P. Thomsen (et nombreux collaborateurs). *Die Palästina Literatur*, 1915-1924, 1re partie. Leipzig, Hinrichs, 1926; in-8°, 400 pages. — Travail énorme, qui tient compte même de tous les articles critiques publiés sur les livres et les moindres opuscules relatifs à la Palestine. Ainsi, sous le chef des lettres de Renan à sa sœur Henriette, j'y trouve mention des quelques lignes que la *Revue* a consacrées à ce beau livre. Parfois même il y a des sommaires des ouvrages énumérés. Cette production immense a quelque chose de véritablement effrayant. Personne ne peut lire même la bibliographie de ce qui s'écrit

Digitized by Google

dans un seul domaine pendant dix ans. Le classement adopté dans cette bibliographie est rationnel; l'exécution matérielle est très belle.

S. R.

Svend Aage Pallis. *Mandaean Studies.* Londres, Milford, 1927; in-8°, 216 pages. — Lidzbarski a récemment supposé que le lieu d'origine des Mandéens ou *Chrétiens de Saint-Jean* doit être cherché à l'ouest; il se fonde pour cela sur des coïncidences avec le judaïsme, mais ne fait pas dériver le mandéisme du judaïsme; il serait sorti de sectes fortement judaïsées, Esséniens, Ébionites, Elkésaïtes, Sampséens. D'accord avec Lidzbarski, Reitzenstein a admis que le mandéisme, secte de Saint-Jean-Baptiste et développement de sectes apocalyptiques judaïsantes, était apparenté au christianisme primitif et rivalisa avec lui. M. Pallis est d'un avis contraire et allègue plusieurs objections de poids. Ainsi le feu est sacré chez les Mandéens, alors que les Elkésaïtes et leurs congénères y voient un élément mauvais, à l'encontre des Parsis. Le fait que les écrits mandéens, comme ceux des Elkésaïtes, contiennent la doctrine du *Zervan Akarana* prouve, au contraire, que les uns et les autres sont d'origine persane; le mandéisme est un gnosticisme fortement influencé par la Perse sassanide. Les éléments juifs y ont été introduits seulement par le christianisme. D'autre part, l'auteur est d'accord avec Lidzbarski pour abandonner l'ancienne hypothèse de Brandt, qui voyait dans le mandéisme un rameau tardif du vieux tronc babylonien. M. Pallis est un érudit de valeur.

S. R.

E. Brandenburg. *Die Felsarchitektur bei Jerusalem.* Kirchhain, Schmersow, 1926; in-8°, 363 pages. — Étude détaillée et précise de tout ce qu'on peut classer, en Palestine, sous le chef d'*architecture rupestre :* grottes cultuelles et sépulcrales, autels taillés dans le roc, rochers et pierres à cupules, niches, prétendus colombaires. Le culte dont ces monuments sont les vestiges est celui des anciens habitants cananéens; comme il arrive toujours en pareil cas, le caractère sacré des pierres a survécu aux révolutions politiques; aussi les Prophètes se sont-ils élevés contre les pratiques des *hauts lieux*. C'est bien à tort, dit l'auteur, qu'on a pris l'habitude de qualifier de *tombeaux juifs* presque toutes les grottes à l'entour de Jérusalem. *Antea specus erant pro domibus* est un aphorisme qui se vérifie partout [1]

S. R.

1. P. 209, il est bien téméraire de dire qu'il y avait affinité entre les Romains et les Juifs, parce que les uns et les autres ont été influencés par des gens originaires d'Asie Mineure (Hittites et Etrusques)

Digitized by Google

TABLES

DU TOME XXV DE LA CINQUIÈME SÉRIE

Pages.

Les églises rupestres de Cappadoce et leur témoignage, par L. Bréhier. . 1

L'emploi du bronze dans l'Orient classique, par Mme A. Hertz 48

Emploi du silex taillé à l'époque gallo-romaine (La Tène III), par Mme M. Massoul 84

Les deux sœurs Eponas découvertes dans la cathédrale de Strasbourg en 1924, par R. Forrer 97

L'idole de Dionysos Limnaios (Planches I-IV), par G. van Hoorn 104

Jactus Lapilli, par S. Reinach 121

Les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains, par P. Couissin. 138

Le fief d'Anguitard à Poitiers. Essai de toponymie historique, par G. Thouvenin 177

Bulletin de l'Académie des Inscriptions 192

Variétés : La miniature byzantine 212

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Edouard Naville. — Clément Huart. — Jan Six. — Henri Sottas. — Ernest Grosse. — Léon Maître. — Hippolyte Fierens-Gevaert. — Sir Charles Warren. — Hommage à Ersilia Lovatelli. — Hommage à Svoronos. — Une scène de chasse préhistorique dans la caverne de Montespan (Haute-Garonne). — La date du Magdalénien. — Les prétendues fouilles de Spiennes. — A Minorque. — Ce qui a été écrit sur les fouilles de Glozel. — Le gisement de Glozel. — M. Elliot et l'alphabet de Glozel. — Glozel et l'époque de Latène. — La tombe de Toutankhamon. — Nouvelles découvertes à Ur. — Le blé à Kish vers 3500 avant J.-C. — Découverte de Hazor. — Fouilles à Sichem. — Fouilles de Beisan. — Fouilles à Jérusalem. — Ulysse et l'astronomie. — Le tremblement de terre en Crète. — Encore l'Atlantide. — Les glaives anthropoïdes à antennes. — Les origines de la statuaire grecque. — Dans les anciennes écuries royales d'Athènes. — Où est ce pugiliste ? — Alexandre à l'oasis d'Ammon. — La campagne d'Alexandre en Inde. — Un tableau d'Apelles. — Apollonios, fils de Nestor, Athénien. — La nécropole de Spina. — Les maisons romaines d'Ostie. — Une nouvelle mosaïque d'Orphée. — Une fresque romaine en Grande-Bretagne. — Les dernières fouilles de Vaison-la-Romaine. — Tauroentum. — Encore Sainte-Reine. — Les fouilles de Trèves. — La poterie à reliefs de Salzbourg. — Une sépulture romaine à Nîmes. — Vinronium. — En Russie méridionale. — Le relief byzantin d'Heiligenkreuz. — A propos des Bibles catalanes. — Andrea Salaino. — Une fresque chinoise. — Éléphants en Amérique. — Le psaume XIX. — Claude et les Juifs alexandrins. — Le Josèphe slave. — Mommsen et Fustel. — La vente Frœhner. — « Guillemets omis ». — Opinions téméraires. 216

Digitized by Google

Pages.

Bibliographie : James Henry Breasted. — Genava. — Scoala Romana din Roma. — Recueil Gébélev. — Dr G. Contenau. — Ch. Picard. — G. Nicole. — Dr P. Richer. — Ernst Moessel. — Lewis Spence. — D. G. Hogarth. — J. P. Harland. — Marthe Oulié. — C. F. Lehmann-Haupt. — F. A. Schæffer. — Luis Pericot y Garcia. — D. G. Hogarth. — J. Rendel Harris. — F. Durrbach. — Aug. Jardé. — Sardis. — Sir Charles Walston. — Antonios Keramopoullos. — Helmut Berve. — Alda Levi. — G. T. Rivoira. — J. A. Placé. — G. Buonamici et A. Neppi Modona. — Antonio Cavallazzi. — E. Butavand. — G. A. S. Snijder. — Francis W. Kelsey. — Salvatore Aurigemma. — G. F. Hill. — A. M. Tallgren. — Société hist. de Compiègne. — Marie Durand-Lefebvre. — A. Conil. — E. Espérandieu. — Dr G. Charvilhat. — P. Paris et V. Bardaviu Ponz. — W. Neuss. — L. Halphen. — Nils Aoberg. — J. Ebersolt. — Ch. Diehl. — A. Delatte. — M. Aubert. — J. Babelon. — J. Meurgey. — G. Bals. — Pietro Toesca. — G. Hulin de Loo et Ed. Michel. — G. Poisson. — G. Belot, Marie Hollebecque, J. Toutain, Ch. Guignebert, Ad. Lods. — O. Weinreich. — — A. Causse. — P. Humbert. — H. Idris Bell. — A. Drews. — G. A. van den Bergh van Eysinga. — P. Monceaux. — Et. Gilson. — Euripide — Fr. Boll. — Aristote. — David Moore Robinson. — Q. Curtius Rufus. — A. Darby Nock. — Dr J. Stern. — Annuaire des Musées nationaux. — L. Hautecœur. — P.-J. Angoulvent. — Verzeichniss der verkaeuflichen Gipsabguesse. — L. Finot, H. Parmentier, V. Goloubev. — K. Hamada et S. Umehara. — Hartley Burr Alexander. — P. Lavedan 246

La véritable origine de Carmona et les découvertes archéologiques des Alcores, par G. Bonsor 285

Les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains, par P. Couissin (*suite*) 301

La nécropole hallstattienne des Jogasses à Chouilly (Marne), par M. Favret. 326

La Crète et les légendes hyperboréennes, par Ch. Picard. 349

Sur quelques vers de Virgile, par P. Boyancé 361

Bulletin de l'Académie des inscriptions 380

Nouvelles archéologiques et correspondance : Camille Enlart. — Le Duc de Loubat. — Domenico Comparetti. — Sir C. Walston (Waldstein). — Walter Leaf. — Eusèbe Vassel. — La tombe de la mère de Chéops. — La tombe de Senab. — Le Sérapéum d'Hermonthis. — La bibliothèque Rosenwald. — Les Fouilles d'Ur. — Le mausolée d'Halicarnasse. — Au musée d'Athènes. — Une statue grecque à Burlington House. — Une statue de Marcellus. — Les inscriptions de Didymes. — Le nom des Amazones. — Un portrait inconnu de Raphaël. — Le dernier naufrage de l'Atlantide 389

Bibliographie : Mededeelingen van het nederlandsch historisch instituut te Rome. — Académie de Leningrad. — Alexandre Moret. — Svend Aage Pallis. — L. A. Stella. — C. Jullian. — Pericle Ducati. — E. L. Highbarger. — L. Heuzey. — C. Michalowski. — E. Breccia. — P. Vlasto. — K. Ronczewski. — W. Linn Westermann et Casper J. Kraemer. — Fred. Mathews. — Fred. Poulsen. — Aldo Neppi Modona. — N. Putorti. — Jérôme Carcopino. — P. Thomsen. — Svend Aage Pallis. — E. Brandenburg 397

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

DATE DUE

OCT 25 1980

OCT 21 1980

Digitized by Google

Digitized by Google